O'REY

JOURNAL

Premier livre : 151 miniatures
1991 - 1997

Nouvelles / OR Editions

A ma femme et ma fille.

© *OR EDITIONS, oreditions.com, 2009, OR07.*

NOTICE

Vous trouverez dans ce recueil cent cinquante et une histoires, classées dans un ordre chronologique d'écriture, la première d'entre elles datant de 1991, la dernière de 1997. La répartition de leur écriture dans le temps fut assez chaotique surtout lors des années 1991 - 1994, une certaine régularité de la production ne se manifestant qu'à partir de 1995.

Ces histoires constituent un journal, le mot étant entendu au sens où, comme toute écriture, le climat y est celui de l'époque. Ces histoires peuvent être lues dans un ordre quelconque et non obligatoirement dans l'ordre chronologique, ordre qui pourrait, par une étrange continuité, donner de fausses perspectives.

Si l'on dénombre les différentes possibilités de lire ce journal, on parvient au nombre colossal — quoiqu'approximatif — de 8,63 x 10e+264, ce qui est et sera, de toutes les façons, toujours plus que le nombre de lecteurs de ce recueil. Une démarche professionnelle aurait voulu que l'auteur de ce livre fournisse une loi permettant de déterminer dans quel ordre lire les histoires, ordre dépendant du lecteur. N'étant pas en mesure de proposer un tel canevas personnalisé, l'auteur se permet de suggérer au lecteur de cocher sur la table présente à la fin du recueil, les histoires lues afin de n'avoir pas à tomber sur des pages déjà connues.

Paris le vingt-six juillet 1997.

— I. Passif

Histoire I

Il galopa dans l'escalier, montant précipitamment les marches quatre par quatre et ses doigts tremblaient quand il sortit ses clés. Evidemment, c'était toujours pareil ! Se mettre à trembler à ce moment là ! Il fit un effort surhumain et parvint à introduire la clef dans la serrure. En une fraction de seconde, il ouvrit la porte, la referma avec violence et tenta maladroitement d'enlever son pardessus, lourd de la pluie qui l'avait assailli tout au long du voyage. Avec un geste qui tenait du toréador, il fit tourner son manteau autour de lui, feignant d'exciter un taureau imaginaire pour finir par lancer négligemment sa pelure sur une chaise.

Après avoir péniblement quitté ses chaussures, il s'élança vers la cuisine où, emporté par son élan, il dérapa sur le sol fraîchement ciré pour finir sa course sous la table, la tête dans une chaise. Non dégoûté par cet échec quotidien et sans importance, il se releva et ouvrit la porte du placard à casseroles si brutalement que celle-ci lui resta dans les mains. Furieux, il jeta la porte par la fenêtre jurant sur les choses qui, désormais, il le savait, étaient liées contre lui. Le robinet prudent ne résista pas quand il remplit avidement une casserole d'eau qu'il sala trop. Il sortit le lance-flammes de son placard, le seul ustensile ménager qui pouvait lui être d'un quelconque secours lors d'une crise.

Il plaça la casserole sur son piédestal de métal, mit son casque de protection et commença d'asperger la casserole de flammes. En un court instant, l'eau bouillit si bien qu'il laissa tomber le lance-flammes pour courir tête baissée vers le placard à provisions. Il défonça la porte d'un coup de casque et sortit le premier paquet de nouilles à sa portée.

Ses mains tremblaient de plus en plus lorsqu'il jeta les nouilles dans la casserole rougie par le feu du lance-flammes. Il vint récupérer ledit engin qui avait consciencieusement commencé de brûler le parquet. Il arrosa de nouveau la casserole et, après quelques minutes, rangea précipitamment le lance-flammes, égoutta les nouilles en tenant la casserole retournée avec un torchon et en se servant de sa chemise comme passoire. Il s'épongea le front avec sa cravate puis piqua à pleines mains dans la casserole dont le manche avait fondu et qu'il avait déposée sur la table.

Il avala de plus en plus de nouilles sans réfléchir qu'il en était maintenant presque recouvert tant ses mains volaient vite de la casserole à sa bouche.

Enfin, rassasié, il sortit de la cuisine pour se jeter sur son lit en rotant :

— Putain ! J'étais en manque !

Lapte, avril 1991

Histoire II

« A l'heure actuelle, on peut se demander, mes chers amis si oui ou non les grands nombres ont la même importance que les petits. »

Rumeurs dans l'assistance. Bruits de désaccord.

« Il est en effet nécessaire d'insister sur l'utilisation abusive des nombres compris en valeur absolue entre 1 et 10, et même plus particulièrement entre 0 et 1. Une telle discrimination est aujourd'hui devenue intolérable ! »

Bruits de chaises. Cris de « Vendu ! » et de « Communiste ! ».

« Même si l'échelle logarithmique existe, notons que la même place est accordée à l'espace compris entre 0 et 10 qu'à celui compris entre 10 et 100 ... »

Violences dans la salle. Bruits de bagarre et de cris.

« ... je sais que certains aimeraient me faire taire, mais je poursuivrai. Et entre 9 et 99, nous voyons un facteur 9 par excès. Et ne parlons pas des degrés de l'échelle logarithmique, cela empire avec les grands nombres ... »

Chaos et empoignades.

« ... c'est pourquoi je demande solennellement : POURQUOI UNE TELLE DISCRIMINATION ? »

Remous incontrôlés dans la salle. Bruits de tomates venant s'écraser sur l'estrade.

« Je rappelle que le fait de mettre des nombres entiers sous forme de puissance est inacceptable : c'est une mutilation ! C'est pourquoi je condamne les informaticiens pour qui les nombres entiers ont au plus quinze chiffres. »

Quelqu'un se lève dans la salle. Bruits de pas qui montent sur l'estrade.

« Qu'est-ce t'as dit, pauv' cloche ? Je suis informaticien. »

Générique à la maison. Bruit de respiration oppressée.

Après quelques secondes de récupération, une voix.

— Papa, tu crois que le Professeur Défenseur des Grands Nombres Entiers, il va gagner ?

— Ouais je pense. De toute façon, l'autre il a une gueule de salaud.

— A table, intervient une troisième voix. Et plus de gros mots.

Plus tard dans la soirée. Bruits de gens qui se couchent.

— Tu ne devrais pas laisser ton fils voir des horreurs comme celles-là.

— Ecoute. Si tu veux qu'il devienne politicien, il faut qu'il apprenne le plus tôt possible à défendre les causes perdues.

— Il n'y a pas que ça en politique.

— Non. Peut-être. Dors.

— N'empêche que.

— Bon d'accord. Je lui rendrai ses cassettes de guerre.

Plus de bruits dans la salle.

Histoire III

Il prit une toile nouvellement achetée chez Qui-il-fallait, dont la blancheur immaculée n'était ternie que par les empreintes noirâtres de ses doigts. Il prépara réchaud et masque à oxygène.

Après avoir branché l'alimentation en gaz, il alluma le feu, faisant ainsi chauffer le seau de peinture fraîchement ouvert au dessus de la toile. L'odeur de plastique devint vite insupportable. Il enfila son masque d'un geste rapide et sûr, et augmenta la puissance du réchaud. Dans un relent de chaleur, le liquide rougeâtre et surchauffé se mit à bouillir violemment, projetant des fragments de peinture brûlante sur le sol et sur la toile, comme un volcan en éruption. Il observait la physique reprendre ses droits à mesure que la peinture brûlait et que la couleur virait au noir carbone.

Dans une ultime convulsion, une vague de liquide bouillonnant fut projetée en dehors du pot et vint s'écraser sur la toile brûlée et racornie.

Après avoir aéré la pièce pendant de longues minutes, le peintre enleva son masque et contempla son œuvre. C'était la dernière pièce. Demain, l'exposition pourrait commencer. Grâce à l'appui de critiques d'art renommés, le succès du vernissage semblait assuré.

Il encadra la toile lorsqu'elle eut refroidi et la porta dans l'atelier où il entreposait provisoirement ses œuvres.

Il déposa *Délire de rouge* à côté de *Délire de bleu* et alla se coucher confiant dans l'avenir.

Histoire IV

Dans les rues silencieuses de la ville, elle déambulait accompagnée d'occasionnelles voitures et de bruits de volets ou de chiens. Recherchait-elle la paix intérieure, une réponse à ses questions, un sens à sa vie, une récapitulation exhaustive de ce qu'elle avait vécu, quelqu'un le sait-il ?

A pas lents, elle parcourait les rues vides que les réverbères avaient cessé d'éclairer, grignotant de ci de là un gâteau acheté en vue de situations imprévues. Elle voyait. Laissait son esprit vagabonder sans lui permettre de s'attarder sur de malsaines questions. Elle gardait pour elle le silence empli de la nuit citadine ; cela suffisait.

Elle pensa, ferma son manteau à cause du froid qu'elle ressentait soudain.

Du même pas, elle se dirigea vers l'inéluctable dortoir où, à la manière d'autrui, elle clorait sa fenêtre de lumière sur la nuit avide. A la manière des autres, elle ferait le lendemain ce qu'on attendait d'elle avec ce regard si vertige-obscur et cette parure si gaiement violette.

Histoire V

En sortant de chez moi pour aller travailler, comme tous les matins, je croisai dans l'escalier mon voisin de palier dont l'activité principale est l'écriture. Tout en lui fleurait bon le quotidien, dans tout ce que ce terme peut avoir de contingent, hormis le léger détail suivant : il était à genoux devant sa machine à écrire dans l'escalier et il frappait les touches du clavier avec frénésie. Soucieux de sa santé mentale, je l'interrogeai sur ses desseins cachés.

— Je n'y puis rien. Je me suis mis au travail ce matin mais, ma machine étant légère, elle a une fâcheuse tendance à partir sur le côté gauche lorsque j'écris. Considérant que je ne devais pas céder devant les choses — c'est une question de principe —, je la sommai de revenir sur la droite.

« Cependant la bougresse n'en fit qu'à sa tête et dégringola de ma table afin de m'entraîner subrepticement à l'autre bout de ma maison. Par le plus grand des hasards, la porte était restée ouverte et je me suis retrouvé dehors, là où vous me voyez. Ce qui énervant, c'est que j'aimerais cesser de taper sur ce clavier ...

Je remarquai qu'il n'y avait plus de papier dans la machine.

— ... cependant voyez-vous, je suis comme hypnotisé par la machine que j'ai pourtant utilisé maintes fois auparavant. Bref, je ne peux plus m'empêcher de taper sur ces satanées touches !

Je le regardai haineusement et claquai la porte de l'escalier derrière moi afin que ce dément se retrouvât rapidement dans le noir total de l'ascenseur.

Malgré tout, le soir, je retrouvai cet énergumène en pleine rue, exténué d'avoir tapé toute la journée devant sa machine voyageuse. Pris de pitié pour ce nabot, je pris sa machine et le col de sa veste avec lui dedans et jetai le tout dans sa maison avant d'en claquer la porte. Le soir, je m'endormis du sommeil du juste.

Je n'entendis parler de lui que bien après. Quand on eut retrouvé son corps. Lors de mon opération de sauvetage, j'avais en effet envoyé la machine clavier face contre terre et le pauvre ne put jamais de nouveau taper sur les touches. Le dessous bosselé indiquait la vanité de ses efforts.

Depuis, je ne ramasse plus les écrivains qui, agenouillés dans les rues, tapent frénétiquement sur leur clavier. Il en va de même des pianistes bien qu'un piano soit moins lourd qu'une machine à écrire.

Histoire VI

Fatigué par les marches qui s'enchaînaient d'une façon déplacée, je décidai de m'arrêter au milieu de l'escalier. On n'a pas idée d'habiter si haut !

Je laissai mes mains s'amuser entre elles, lorsque j'entendis du bruit à l'étage supérieur. Aucun son ne venait troubler cette dispute parasite car la minuterie était depuis longtemps éteinte. Une banale scène de ménage. Avec balais, aspirateur et tout le tintouin. Néanmoins, des sons stridents s'échappaient par moments et, bien que n'étant pas un spécialiste, j'aurais juré qu'il s'agissait d'un four à repasser. Après quelques secondes de réflexion, je grimpai les marches qui restaient et frappai à la porte.

— C'est le réparateur, m'entendis-je claironner.

— J'arrive.

La voix était douce et bien fondue dans les bruits divers qui perçaient les murs d'une multitude de petits trous. Le son strident, lui aussi, s'interrompit un instant pour admirer l'irruption d'une si charmante voix.

La porte s'ouvrit et une créature plus qu'agréable apparut comme par miracle. Je tentai, libertin :

— C'est votre four à repasser qui fait tout ce raffut ?

Elle prit un air gênée et rougit.

— Entrez sinon mes voisins vont nous espionner.

En franchissant le seuil de la maison, je les imaginais, bavant en imaginant un nouveau sujet de conversation.

— Il est vrai que les gens sont à l'affût du moindre rien qui pourrait les faire parler. Les sujets de conversation se font rares...

— Vous trouvez ? demanda-t-elle en me guidant vers la machine qui hurlait à mon approche. Pensez-vous pouvoir la soigner ?

— La « réparer », je préfère. C'est plus technique.

Elle me regarda d'un air dubitatif.

— Ne vous inquiétez pas ; je suis un spécialiste.

L'air rassuré, elle regarda ce que cette machine commune avait dans le ventre et elle posait des questions de temps en temps. C'est quoi cette pièce ? A quoi sert ce petit voyant ? Est-il cassé ? Comment vous appelez-vous ? Comment ça « comment vous appelez-vous » ?

— Herbert, répondis-je étonné.

— Oui, mais vous n'avez pas de numéro ?

— Bien sûr que si mais, entre nous, cela peut suffire.

— Aimez-vous votre métier ?

— Vous savez, je suis né avec des outils dans les mains. Réparer, c'est mon truc. Par contre, les mauvaises langues prétendent que je suis un peu simple, alors bien sûr, je n'ai pas le droit de toucher aux machines automatiques...

— Vous n'êtes pas si mal.

Je ne la regardais plus de peur de ne pas résister à la furieuse envie que j'avais de me cacher sous un meuble. Je continuais les réparations et lorsque j'eus terminé, j'eus l'impression qu'une poutre me tombait sur le coin de la figure. J'embrassai Morphée d'une manière qui, ma foi, aurait pu être un peu plus agréable.

Lorsque je m'éveillai, elle me regardait un reste de peur dans les yeux.

— Qu'est-il arrivé ?

— Je vous ai assommé. Et l'heure du couvre-feu est dépassée. Vous êtes donc obligé de rester ici jusqu'à demain matin.

Voyant mon air déconcerté, elle prit ma moue pour un signe de contrariété et s'enquit de ma situation familiale.

— Vous n'êtes pas marié ? demanda-t-elle affolée.

Je fis un signe de la tête indiquant que non alors que le sentiment d'être attaché sur une chose qu'on aurait pu appeler un lit grandissait en moi. Je tentai de bouger le bras et réalisant que cela était impossible,

je lui demandai s'il lui paraissait normal de se retrouvé attaché sur un lit à une heure pareille chez des gens qu'on ne connaissait pas.

— Je suis bien obligée. C'est par sécurité.

— Mais que voulez-vous dire ?

— Mon mari s'est fait enlever et ils demandent quelqu'un pour l'échange. J'ai conclu, à vous voir, que vous pourriez tout à fait représenter un objet d'échange facile à valoriser.

— Vous êtes folle, hurlai-je presque malgré moi. Vous allez me livrer à des terroristes ?

Elle allait répondre quand des bruits de craquements envahirent soudain la pièce que je jugeais être le hall d'entrée. Une foule fit irruption dans la chambre avec des cris agressifs et je reconnus les voisins bavant et hargneux. Des injures furent prononcées à notre endroit nous traitant de *jules*, *putain*, *adultère* et autres *fornicataires*. Rapidement, les moralistes nous eurent roués de coups, puis tués.

Je me suis réveillé dans cet endroit et, depuis que j'y ai atterri, je ne cesse de chercher la coupable pour, qui sait, faire un peu mieux connaissance.

Histoire VII

Le silence se fit progressivement dans la grande salle comble. A part quelques bruits étouffés, il était surprenant que tant de gens parvinssent à un tel niveau d'attention, au point que le silence lui-même n'était pas troublé par les respirations du public. Au bout de quelques instants, je me retournai pour vérifier que je n'étais pas seule. Bien entendu, des ombres m'entouraient, mais il m'était impossible de leur accorder un semblant de vie. Tout se passait comme si des mannequins remplissaient l'espace laissant l'air vierge des haleines humaines ou des bruits inhérents à la présence d'êtres vivants.

Soudain, l'obscurité fut déchirée par une brusque lumière ainsi que par une sirène qui se mit à hurler de manière inexpliquée. Dès lors, une onde de vie déferla dans l'assistance trahissant malaise, stupeur et inquiétude. J'étais enfin rassurée d'entendre le souffle rauque de certains de mes voisins.

Puis, tout alla très vite.

Se succédèrent la plupart des instruments de l'orchestre dans une précipitation quasi hystérique. Les percussions se superposèrent un instant à l'orchestre qui, après une période de calme relatif, entama une mélopée des plus déprimantes. Ce fut comme si l'on imposait à mon corps une brusque montée d'adrénaline : mon cœur battait plus vite. Même si les sonorités ne semblaient pas vraiment dissonantes, elles étaient parfois horriblement dérangeantes.

Néanmoins, et peut-être par une sorte de masochisme, j'aimais me laissait porter par la folie des instruments. Je ne me lassais d'ailleurs pas de contempler le chef d'orchestre qui, à l'instar d'une poupée désarticulée, semblait être le siège de tous les combats que se livraient les sons.

Je sentis un regard sur moi. Sans m'examiner en détail, il semblait me voiler d'incompréhension. Je tournai la tête et aperçu mon voisin, visiblement troublé par mon attitude. C'est alors que je remarquai combien mon corps accompagnait chaque soubresaut de la musique.

J'esquissai un sourire.

Visiblement rassuré sur mon état, il tourna la tête et contempla l'orchestre, les yeux vides. A mon tour, je mirai les musiciens en transes et leurs mouvements saccadés et imprévisibles.

Le chef d'orchestre sauta brusquement en l'air, accompagnant une montée chromatique stridente qui se généralisa à tous les instruments supposés jouer la note la plus aiguë de leur registre respectif, de surcroît le plus fort possible. Puis, la musique se fit rythmée et sembla vouloir parodier la démarche grossière de quelque montre imaginaire. Les voix firent alors leur entrée, subrepticement.

Le chœur feignit l'indifférence et continua de battre l'air de ses mains ordonnant aux musiciens de marteler de toutes leurs forces la pâte sonore encore à l'état brut. Celui-ci faisait de discrètes incursions dans la musique lorsque les percussions mettaient un peu en veilleuse. Enfin, dans un affreux chaos de cris et de sons se termina le premier mouvement.

Aussitôt, la salle, qui semblait avoir beaucoup souffert, applaudit avec le soulagement de pouvoir remplir l'espace sonore de complexes connus.

Je me demandai s'il était correct d'applaudir entre les mouvements.

Je consultai ma montre et m'aperçus que le premier mouvement avait bien duré une vingtaine de minu...

... le second mouvement commençait, interrompant les applaudissements ! Le chœur articula une série de mots insensés : « bab - gab - bab - get - hug - dab - gnu » et un frisson d'indifférence parcourut la salle. Puis vinrent des cris insoutenables appuyés par des violons grinçants. Plusieurs de mes voisins se bouchèrent les oreilles. D'autres voulurent applaudir afin de signifier au chef que le morceau pouvait s'arrêter, qu'ils en avaient assez entendu. Mais, fâché par ce brusque sursaut de goujaterie, le chef entreprit une série violente, hachée, agressive où se mêlait percussions, cuivres, voix pour simuler les cris d'un golem monstrueux en pleine rage. Les contestataires s'écroulèrent, vaincus, tandis que le chœur scandait avec entêtement : « gnu... gnu... gnu... ».

La conclusion de la pièce fut l'interprétation d'une unique note pendant de plus de vingt minutes, par un violon, du reste, invisible. Le chef se retourna, en nage. Le public applaudit.

Au deuxième rappel, on me convia à monter sur scène pour que mes voisins de plâtre puissent découvrir le compositeur.

Histoire VIII

A la même latitude que les Colonnes de Basalte de l'Ouest, s'étendait une petite ville dans de riches plaines battues par les vents. C'était l'époque de la prospérité, je ne sais si vous me comprenez. Les marchands de la ville vivaient de la vente de leurs denrées ainsi que des produits cultivés alentour.

La prospérité économique avait conduit, dans une certaine mesure, à une population calme, plus encline aux traditions artistiques que les autres citées du même continent. L'expression de ces préoccupations se traduisait par des constructions tout à fait uniques basées sur l'utilisation de perles dans la fabrication des murs. En effet, des petites bêtes à carapace fournissaient ces perles, si prisées qu'un architecte de la ville eut, un jour, l'idée de les mettre sur les murs. La technique qu'il utilisa est un peu compliquée, et j'avoue avoir oublié certains passages de l'histoire que m'a contée le voyageur.

Dans la ville, un vieillard. Reconnu : il avait été un célèbre marchand dans sa jeunesse et l'âge du repos avait pour lui sonné. Sa maison était recouverte de perles magnifiques et avait une forme de tour effilée, construite selon ses indications et par souci de tranquillité. Etant donné la petite superficie accordée à la ville, il n'avait pu empêcher que l'escalier qui menait aux pièces habitables de sa demeure — pièces du reste situées à une dizaine de mètres du sol — fût partagé entre deux habitations. Il rencontrait ses voisins, des gens fort courtois, dans l'escalier qu'il nommait volontiers un *parloir pour misanthrope*.

Il ne fut pas le seul touché par la vieillesse et, ses voisins, pourtant d'un âge sensiblement inférieur au sien, abandonnèrent leur demeure à leur descendance.

Des problèmes commencèrent à se poser : du bruit, des conversations inexistantes dans le parloir, voire de l'hostilité puis des insultes. En effet, un jour, le vieux avait attrapé le jeune propriétaire par le col et lui avait demandé pourquoi diantre le tranquillité avait disparu de cet escalier. Le jeune homme s'était dégagé de l'étreinte avec violence et avait insulté et menacé le vieux.

Quand il se réveilla le lendemain, la menace avait été mise à exécution. L'escalier avait été abattu. Lorsqu'il sortit de chez lui, le vieux vit un tas de décombres au dessous de sa passerelle donnant sur le vide. Bien qu'il connût les recours judiciaires à ce genre de problèmes, il décida de ne pas agir de suite et retourna vers sa demeure par la passerelle mutilée. Alors qu'il allait refermer la porte, il entendit des rires et, étonné, il ouvrit de nouveau les battants arrondis. Le jeune homme, récent propriétaire, se tenait sur le pas de sa porte, non loin du vide, et le narguait. Le vieux s'avança et demanda avec innocence :

— C'est vous le coupable de cet acte de vandalisme ?

— Vous m'avez l'air de quelqu'un de clairvoyant, vieux grigou.

— Vous, par contre, ne l'êtes pas.

— C'est reparti. Je suppose que vous n'allez pas tarder à me vouloir prendre par le col. Si vous l'osez. Cette fois, il y a juste un petit trou à passer. Et puis, si vous tombez, qui vous regrettera ? On vous mettra en boite et hop ! Finis les ennuis.

— Vous m'avez mal compris. Vous vous croyez plus fin que le monde entier. Avez-vous déjà rencontré des contrevenants aux règles de cette ville ? Des vandales ?

Le jeune ne répondait pas, et regardait le vieux, un sourire narquois à la bouche.

— Parce qu'on ne vous a jamais raconté ? Ah ! Je crois que je vais vous mettre dans la confidence. J'avais votre âge quand j'ai vu ce qu'il valait mieux ne pas faire. Un de mes camarades avait insulté un notable de la ville. J'ai cru qu'il avait raison. Mais il est allé trop loin en portant atteinte à la maison dudit. On le retrouva peu de temps après. Méconnaissable. Je me suis souvenu des leçons concernant nos demeures. Et je suis certain que vous avez ressenti un profond malaise en détruisant l'escalier. Des légendes de grand-mères, n'est-ce pas ?

L'autre appuyé contre la rambarde baillait aux corneilles et hésitait à partir avant la fin du sermon.

— Je suis désolé que notre ville auto-régule de cette façon, mais je n'y puis rien. Pour la deuxième fois, le problème me touche. Mais je suis trop vieux et trop lâche. Voyez-vous, jeune homme, en me levant ce matin, je comptais venir vous expliquer pourquoi, dans votre révolte, vous deviez éviter la destruction qui, pour une raison que j'ignore, nous est interdite. Mais le mal est fait.

Le vieux fit un pas en arrière.

— Je vous laisse. Adieu.

Il n'avait pas refermé la porte que déjà les cris du jeune homme lui parvenaient ; horribles, insoutenables, des cris provoqués par ce qui l'entourait, le surveillait et ne lui avait jamais permis le moindre geste libre.

Excédé, il hurla : « attends-moi petit ! », se dirigea vers un placard, en sortit une vieille pioche, et commença à détruire haineusement les belles parois incrustées de perles multicolores.

Cet incident signa la fin d'une époque. La beauté avait un prix trop élevé.

Histoire IX

Il avait pris le métro comme tous les matins. Cheminé le long de couloirs déserts où les affiches lui tenaient compagnie. A cette heure, il était rare que le nombre des passagers excédât la dizaine dans le train qu'il prenait. Lorsqu'enfin il arrivait près des abords du précipice, ses amis, les fouisseurs, se manifestaient envahissant soudain une partie du souterrain. Il les caressait les uns après les autres puis les congédiait pour qu'ils retournassent à des lieux plus discrets.

Les fouisseurs, en dehors de leur milieu naturel, se présentaient comme des vers de un à deux mètres de diamètre et de quelques mètres de longueur. Ils avaient un total contrôle sur la terre, les murs, et ils voyageaient matérialisant leurs corps dans les structures existantes ou simplement en tant qu'esprits. De fait, la nature semblait les avoir créés en vue d'une oxygénation de la terre profonde. Désormais, étant donné leur odorat inhumainement développé, leur tâche consistait à repérer un certain nombre de choses enfouies dans le sol. Ils se promenaient, puis se matérialisaient sous forme de vers lorsque quelque chose avait été découvert.

Il les connaissait tous. Il était même enclin à les considérer un peu trop comme des êtres intelligents, selon le professeur qui ne voyait en eux que des machines.

Il prit l'escalator qui le menait à la surface. Le jour s'était levé depuis qu'il était parti de chez lui. Des maisons tranquilles et historiques lui faisaient face, et à cette heure, seuls les oiseaux perturbaient le silence. Il arriva en vue du bâtiment qui, il s'en étonnait chaque fois, avait été remarquablement fondu dans le paysage. En effet, sa forme ronde ne laissait présager que normalité revue par un architecte en quête de changement. Il ouvrit la porte. Avança le long de couloirs. Le professeur était déjà là : l'odeur de sa pipe stagnait dans la pièce où il laissa ses affaires. Arrivé au centre du bâtiment, il monta dans l'ascenseur de verre qui entama sa longue et spectaculaire descente dans le précipice. Depuis deux ans qu'il était là, il s'était chaque fois autant émerveillé à la vue de cette gigantesque construction de forme cylindrique.

Après quelques minutes de descente, il sortit de l'ascenseur ; le professeur était à son bureau, la tête basse. Il lui serra la main en silence et regarda les fouisseurs modeler la paroi à leur image.

— Comment allez-vous, mon garçon ?

— Tout va bien. Je suis prêt pour une dure journée de travail.

— Pour être dure, elle le sera sûrement.

Le professeur disait cela tous les matins. Et avec la même tristesse.

Il prit place sur le fauteuil. S'attela. Il commença de faire tourner le bras élévateur au bout duquel il avait pris place et s'éleva dans les airs. Cette formalité ravit les fouisseurs qui quittèrent leurs appuis pour venir tournoyer autour de lui. Quand ils ne touchaient plus les parois, ils revêtaient une apparence spectrale. S'ils vous traversaient, vous ne sentiez qu'un nuage de chaleur parfumée.

Les exercices du matin visaient à chauffer le moteur complexe du bras mécanique. Lorsque la zone visitée se situait en haut du cylindre, le bras, dont les éléments étaient tendus à l'extrême, devait mesurer cent mètres au bas mot ! Il était vertigineux de revenir brutalement au bureau pour montrer les découvertes au professeur. Lors de la piquée, les fouisseurs plongeaient avec vous ; le jeu était de les battre de vitesse. Le sport étant difficile, assis sur le siège, il profitait souvent d'un moment d'inattention des fouisseurs pour amorcer la descente.

Il se plaça au centre du cylindre démesuré qu'il aimait appeler le précipice par référence aux montagnes qu'il n'avait jamais vues. Il attendait. Ecoutait. Puis un petit cri venait de l'un des fouisseurs. D'un geste habile et rapide, il dirigeait son siège en direction de la découverte. Une fois le bras calé, il regardait le vide béant sous ses pieds et, au bout de sa fine tige de métal, commençait de gratter le mur à l'aide d'une multitude de petits instruments qui lui permettaient de dégager la matière convoitée. En général, le fruit de ses recherches était un mince morceau de papier, ou ce que le temps en avait fait. Il l'enfermait dans une boîte, le numérotait en fonction de son lieu de découverte, puis plongeait à la base du précipice dans un panache de fouisseurs. Arrivé près du bureau, remis de ses émotions, il posait la boîte sur le bureau du professeur. Invariablement, la même conversation recommençait.

— Encore un morceau de cette précieuse bibliothèque, disait le professeur.

— Encore un.

Puis, après une pause :

— Mais enfin, que cherchez-vous, professeur ? Vous savez que des dizaines d'experts, dont vous faites partie, ont déjà passé des années à retranscrire le moindre fragment de ces mots du passé. Puis les techniques nouvelles sont apparues, et les discussions ont été reconstituées. Que vous faut-il de plus ? Vous savez, je ne plains pas de mon sort. Je suis très heureux ici, avec vous et les fouisseurs.

— Vous les personnalisez trop, je pense.

Il faisait une pause, tirait sur sa pipe et reprenait en soupirant :

— Cherchons toujours, jeune homme. Voyons ce que l'avenir nous donnera du passé.

Alors, il remontait sur son fauteuil, s'harnachait de nouveau, s'élevait dans les airs au bout du long bras de métal, se plaçait au centre du précipice et guettait les signes des fouisseurs. Parfois, il ramenait des moulages étranges que seul le professeur pouvait déchiffrer. Les fouisseurs sentaient ces amas et les reconnaissaient sans réaliser qu'ils étaient une partie de mémoire du passé. Le professeur lui avait un jour expliqué qu'une conversation dégradait l'environnement par l'émission d'ultrasons dont les traces pouvaient être finement analysées. Avec de l'habitude, on parvenait à reconstituer la chronologie des mots prononcés, voire même des conversations. Tous les résultats du professeur étaient consignés dans un grand livre qu'il réécrivait sans cesse afin de compléter les données.

Au bout de son bras pendu au dessus du vide, il se demandait parfois pourquoi la forme de la bibliothèque était cylindrique, quelles étaient les personnes qui l'avaient utilisé et à quelle époque. De même, il ne comprenait pas pourquoi les moulages et les fragments de papier étaient découverts sur les murs.

Parfois, le professeur ordonnait aux fouisseurs de favoriser un secteur précis de la bibliothèque lors de leurs recherches. Depuis quelques temps, on sentait poindre une certaine excitation retenue dans les analyses du professeur. Toujours à l'ouvrage, le nez enfoui dans ses papiers, il continuait d'interpréter les fragments, de les classer, mais peut-être avec un peu plus de zèle qu'à l'accoutumée.

Ce jour-là, il était resté trop longtemps pensif à son bureau, perdu dans la contemplation d'un morceau de papier comme les autres. Il semblait avoir découvert ce qu'il avait si longtemps cherché, et il hésitait sur les sentiments à adopter, perdu par une si brutale apparition.

e t'a me. Le pro ess ur ne compt p us our moi. Il y que t i.

Dem in, j 'en ais et le qu tte p r touj rs

Le professeur se prit la tête dans les mains et appuyé contre son bureau, il lisait et relisait ces mots usés. Ils étaient signés. Datés. Plus aucun doute ne subsistait sur la personne. C'était sa femme qu'il les avait écrits à quelqu'un il y avait presque un demi siècle. La veille de son accident. Il soupçonnait quelque chose à l'époque et savait qu'aucune lettre ne se perdait dans cette ville. La vérité avait un drôle de goût. Le néant. Il avait toujours cherché des preuves comme il avait toujours voulu un enfant. Mais sa quête terminée, il s'apercevait combien elle avait été vaine et combien il était vieux. Il leva la tête et vit le siège s'amuser avec les fouisseurs. Un son lui parvint dans le silence épais du cimetière du passé.

— Vous avez trouvé quelque chose professeur ?

— Rien du tout. Continuons un peu. Dans un moment, nous irons déjeuner.

Histoire X

Il était rentré tard. Crevé.

Il se débarrassa de ses pelures et de sa petite mallette qui commençait de lui être insupportable. Ses vêtements lui collaient à la peau tellement il avait fait chaud dans les bureaux du quarante-cinquième étage.

Il finit de se déshabiller et plongea dans une baignoire où il rencontra une eau riche en bulles et parfumée. Il macérait avec délectation, arrosé d'ondes de quatuors de Beethoven, de ceux qui lui redonnaient de la vitalité.

Au sortir du bain, il se sentait mieux. Pourtant, une nausée, qu'il attribua à la chaleur excessive de son bain, le submergea soudain puis disparut doucement comme une onde d'eau qui se retire à marée basse. Le peignoir avait flotté si longtemps dans l'humidité suffocante de la salle de bains qu'il s'imposait désormais comme le médiateur idéal entre l'eau chaude du bain et l'air chaud et sec de l'extérieur. S'imaginant proche du nirvana, il détendit ses doigts de pieds dans un excès de sentimentalité. Il bailla trois fois puis s'étira.

Il se dirigea vers le bar qu'il ouvrit avec volupté afin de se servir un rafraîchissement bien mérité. Il hésita, opta pour une bouteille obscure qui ne méritait pas que l'on se vantât de la posséder. *From the reserve*, se dit-il amusé.

Il s'installa dans le grand fauteuil mœlleux du salon, s'y cala, retourna son verre dans sa main afin d'admirer l'indispensable dépôt noir, sourit plusieurs fois et goûta. Quel ravissement !

Son fauteuil faisait face à d'autres bâtiments d'une hauteur comparable à celui qu'il habitait. Cependant, sa position élevée lui donnait une vue imprenable sur nombre de toits. La maison qui lui faisait face, haute de plusieurs étages, suivait un croisement de rues avec un arrondi dans lequel, au dernier étage, des fenêtres pointaient leur nez sur les pentes de l'abrupt toit. Sirotant sa boisson tranquillement, il remarqua qu'une chose bougeait au sommet dudit toit. Lorsqu'il tenta de concentrer son regard sur le lieu critique, il ne put écarter avec certitude l'idée d'un effet d'optique. Reprenant son activité, il pensa à autre chose, puis fut de nouveau attiré par un mouvement en haut du toit. On aurait dit un objet métallique. Oui, c'était cela. Et c'était comme si celui-ci se déplaçait le long du toit. Mais, maintenant qu'il y regardait de plus près, il en voyait deux ! Et ces objets ressemblaient à des boules de métal dont la courbure aurait été tronquée en quelque endroit. Il aurait parié reconnaître ... des casques du Moyen-Age ! Il délirait. Il regarda son verre surpris que l'alcool pût lui faire tant d'effet. Et au fait, d'où venait la bouteille ? Il ne savait d'où. Peut-être un poison ? Il laissa tomber ses réflexions pour s'absorber dans la contemplation des mouvements de ces deux bouts de métal à la cime du toit d'en face. D'ailleurs, le nombre de casques grandissait, et leur cime se promenait à la lisière du toit laissant la base invisible. Au bout d'un instant, il ricana en réalisant que des personnes devaient porter ces drôles de casques démodés pour monter sur leurs toits. Les habitudes des gens de cette ville étaient si étranges. Et maintenant des hallebardes. Des hallebardes ? Impossible ! Il se précipita vers sa fenêtre et regarda attentivement. Le verre était resté en l'air, espérant qu'il reviendrait à son siège ; cependant, après quelques secondes de vaine attente, il se précipita sur le sol pour se briser en deux morceaux parfaitement symétriques. La boisson attendit la chute du verre pour regagner délicatement dans les airs la bouteille sans étiquette, restée ouverte par une incroyable négligence. Les hommes, appuyés sur une structure invisible de l'autre côté du toit, commençaient à émerger et à brandir leurs armes en poussant des cris agressifs. Il se frotta les yeux, se pencha pour regarder la rue mais la présence d'un balcon qu'il n'avait jamais remarqué obstruait sa vue. Des échelles venaient maintenant s'accoler au toit du bâtiment et elles semblaient avoir sa rue pour origine ! Dessus, des hommes armés en armure tentaient de prendre d'assaut la muraille, alors que, de sa fenêtre, les yeux ronds, il considérait qu'emprunter les escaliers était la moins déraisonnable des solutions. Les hommes postés sur le toit repoussaient les échelles garnies dans le vide, ou combattaient les féroces assaillants. Des hommes chutaient dans le vide avec des cris de douleur tandis que d'autres hurlaient pour que leurs coups fussent plus violents. Il ouvrit sa fenêtre, se rua sur le balcon et contempla la rue grouillante de soldats, de chevaux hennissants, de feux et... de catapultes ! Une des catapultes tira dans sa direction faisant céder le balcon sous la violence de la confrontation avec la lourde pierre. Ensanglanté, il tomba dans le vide et personne n'entendit ce qu'il cria avant de s'écraser à terre dans le fracas des armes et des cris.

Histoire XI

— Bonjour monsieur.

— ...

— Qu'est-ce que vous désirez ?

— Je voudrais des meubles.

— Des meubles, monsieur, cela tombe bien, nous sommes spécialistes en meubles. Pour quelle pièce voulez-vous des meubles, monsieur ? Chambre, salle à manger, cuisine, salle de bains ?

— C'est pour un escalier.

— Pour un escalier, monsieur, très bien. Vous avez un hall dans lequel il y a un escalier et vous voulez le meubler, c'est bien cela ?

— Non, pas du tout. C'est pour un escalier. Pour meubler un escalier.

— Meubler un escalier ? Vous voulez dire mettre des meubles dans un escalier ?

— Oui, c'est bien ça.

— Mais, monsieur, dans un escalier, les meubles ne peuvent pas tenir droit.

— Ca, c'est votre problème, pas le mien. C'est vous le vendeur de meubles.

— Oui, c'est un fait, monsieur, mais habituellement, nous vendons des meubles, voyons, prévus pour une surface plane, vous voyez, par exemple le sol d'une pièce.

— Je m'en fous, je n'ai pas de pièces.

— Vous n'avez pas de pièces ? Entendez-vous par là, monsieur, que vous n'avez pas d'argent ?

— Mais enfin, que me chantez-vous ? Il n'y a pas l'ombre d'une pièce dans ma maison, voilà tout !

— Pas de pièces ? Bien, monsieur. Et puis-je savoir, sans indiscrétion, ce qui se trouve dans votre maison ?

— Oh, vous n'avez pas l'air bien malin, vous. Un escalier, voyons !

— Un escalier ? Oui. D'accord. Et, donc, vous voulez aménager votre escalier ?

— Oui, vous semblez enfin avoir compris. Mais attention, je voudrais quelque chose qui se marie bien avec le marbre et les dorures.

— Votre escalier est en marbre ? Charmant.

— Oui, je sais, c'est la grande réussite de ma maison.

— Car il y a autre chose que cet escalier dans votre maison ?

— Mais bien sûr que non, espèce d'andouille ! Cela fait dix fois que je vous le répète !

— Vous avez raison, monsieur, je suis une andouille. Voyons, faisons le point : vous voulez meubler un escalier, c'est bien cela ?

— C'est ça. En d'autres termes, je veux meubler l'endroit où je vis, normal non ?

— Tout à fait monsieur. Vous vivez dans l'escalier ?

— Mais enfin d'où sortez-vous pour ne rien savoir sur rien ?

— Je m'excuse monsieur, mais aucun de nos meubles n'est prévu pour être installé dans un escalier.

— Comment ça ?

— Oui, monsieur. Vous comprenez, ce genre de demande est un peu inhabituelle et par conséquent, peu de nos clients nous achètent ce type d'articles, c'est pourquoi nous sommes en rupture de stock pour le moment.

— J'avoue que j'ai du mal à comprendre, car ma maison fut construite sous l'égide d'un architecte qui ne m'a rien dit de tout cela. En effet, vous êtes le cinquième magasin qui se dit en rupture de stock, et je commence à m'inquiéter.

— Il ne faut pas, monsieur. Cependant, étant donné les commandes habituellement reçues, il est vrai que les magasins de meubles, comme le nôtre, sont susceptibles de se tourner vers l'article qui se vendra en grandes quantités chez un grand nombre de clients. Peut-être devriez-vous vous adresser plus spécialement à un menuisier qui vous construirait sur mesure les articles que vous recherchez.

— Vous ne manquez pas d'air, dites donc ! Figurez-vous que je ne suis pas Crésus ! Ma maison est comme toutes les autres maisons et coûte le même prix ! Seulement, je l'avoue, j'aime les escaliers, c'est pourquoi j'ai commandé un unique escalier qui remplacerait la profusion inutile de toutes ces pièces, ces portes et autres absurdes lieux conventionnels.

— Je suis désolé, monsieur, mais je ne puis rien faire pour vous.

— Dites donc, jeune freluquet, cela ne se passera pas comme ça, et je peux vous dire que j'aurai mes meubles de gré ou de force !

— Soyez raisonnable, monsieur, rangez ce fusil, peut-être est-il possible, en effet, de trouver une solution à vos problèmes, par exemple en mettant des cales sous les meubles pour compenser la hauteur des marches et ...

— Aaah, je vois ! Vous voulez me refourguer des meubles en morceaux, c'est bien cela ? Avec des bouts qui se détachent au moindre tremblement de terre, n'est-ce pas ? Des meubles mutilés ?

— ... mais pas du tout, monsieur, vous ne voulez vraiment pas lâcher ce fusil ?

— Quel fusil ?

— Mais, celui que vous tenez dans les mains monsieur ...

— N'essayez pas de détourner la conversation, salopard ! Vous croyiez que j'allais me faire entuber, hein, avec vos meubles pourris bons pour la décharge ?

— Mais monsieur, ce sont les mêmes meubles que vous voyez là, en exposition, seulement, pour les faire tenir dans votre escalier, il faut bien que sur la longueur, le dénivelé des marches soit compensé ...

— Quel menteur ! Vous voulez donc que mes meubles soient faits sur mesure comme si j'étais un monstre ?

— Mais cela n'a rien à voir, monsieur, je n'ai jam...

— Trêve de plaisanterie, cela suffit !

— Non monsieur, ne tirez pas, je n'y suis pour rien, je ...

Histoire XII

Vous expliquer très exactement comment je l'avais rencontrée ? Tout cela est très difficile. Et puis je ne souviens pas très bien. Au British Museum, peut-être. Oui, c'est cela. Un quiproquo en fait. Quand Sir Arthur l'avait raconté, j'avoue que je ne l'avais pas cru. Mais tout cela est si loin.

J'étais devant une des nombreuses momies égyptiennes du musée. Elle est arrivé derrière moi et m'a adressé la parole d'une façon si naturelle que, même maintenant, je ne puis affirmer que je ne l'avais pas connue auparavant. Toujours est-il que je ne la reconnus point et que je lui parlai comme on parle à une étrangère. Je crois me souvenir qu'elle me proposa un onguent pour soigner une vilaine blessure que je m'était faite au bras en m'accrochant à un loquet acéré. Peu après, elle était dans mes bras comme si elle eut été ma femme depuis des mois. Nous cheminions dans les allées du musée. Le monde changeait autour de nous. Plus chaud. Plus sec. Plus sableux. Plus lumineux. Le Nil nous aveuglait de soleil et les statues s'inclinaient à notre passage. Ses yeux fardés me firent comprendre que le jour ne tarderait pas à s'achever et, à mesure que la nuit progressait, j'étais dans se bras, je la parcourais, la goûtais, l'aimais. La felouque dérivait selon les désirs des dieux attentifs. Puis soudain, il y eut un choc.

Je me réveillai dans un lit d'hôpital. On me raconta que j'avais traversé un vitrine du musée pour tomber dans les bras d'une momie. L'idée même me donnait la chair de poule. Et tous riaient de la mésaventure qui m'était arrivé. Mon bras était cicatrisé. Un léger goût amer restait délicieusement dans ma bouche.

Histoire XIII

Le frère Anatole, des Maldives, n'était pas un moine comme les autres. Nous qui l'avons souvent vu déambuler pensivement dans le village pouvons l'affirmer. Deux choses semblaient compter pour lui : Dieu et la cuisine. De plus, chacun de ces deux attributs modelait son apparence extérieure de bénédictin qui compense en mangeant. Il était souvent jovial, toujours cuisinier, et parfois prêtre se plaisait-il à nous dire. Moi qui avait eu des *a priori* anticléricaux dans ma jeunesse, je remarquai chaque fois combien mes opinions extrémistes s'étaient édulcorées, érodées avec les années passées non loin du monastère.

Nous cherchons tous quelque chose dans la vie, mais le but est souvent négligé au profit d'un quotidien flou. Le but du frère Anatole était de confectionner de nouvelles recettes, à base de tout ce qui était mangeable. Il blasphémait parfois, en privé, en affirmant que tout humain bien préparé eut été probablement succulent. Il concluait en disant que cette vision de l'amour du prochain allait peut-être un peu trop loin.

Sa bedaine démesurément rebondie était une sorte de soleil pour nous qui vivions dans la routine. Les années avaient fait de lui un chef cuisinier de premier ordre. Ainsi, il avait même eut l'occasion de donner une leçon de cuisine à l'un des chefs de la ville qui l'avait défié et qui au demeurant était tenancier d'une auberge savoureuse. Il avait, disait-on, le palais le plus fin de toute la région et lorsqu'il se promenait dans le village, seul — les autres moines ne sortaient pas souvent —, à l'heure où ses repas étaient dégustés par ses frères, il cheminait, analysant toute odeur, imaginant des combinaisons savantes et folles. Il était à ce point féru de cuisine qu'il avait proposé à l'abbé d'organiser une sorte de kermesse, dans laquelle un concours de cuisine aurait pris tout naturellement sa place. C'était pour lui une des seules occasions de pouvoir se mesurer aux femmes des paysans et à l'art avec lequel elles préparaient les plats hérités de leurs ancêtres. Pourtant, la kermesse n'eut jamais lieu. L'abbé, mais il faut le comprendre, alla même jusqu'à réclamer d'Anatole un allégement des repas. Lui et quelques autres moines avaient atteint le poids critique au delà duquel ils ne pouvaient plus aimer efficacement Dieu tant ils passaient leur temps entre la selle et l'infirmerie à aider leur organisme dans la dure tâche de la digestion par l'absorption de pilules multicolores.

L'abbé accusa Anatole de les avoir engraissés comme les oies dont on tire le foie gras. Pour se faire pardonner par ses frères de les avoir détourné du Seigneur, Anatole revint à ses cuisines et chercha longtemps. Il avait promis de résoudre leurs problèmes de poids et de les faire revenir sur la voie de la prière. Finies les ballades au village. On ne le voyait plus. Des rumeurs dirent qu'il était gravement malade. Pourtant, personne ne savait.

Un jour, on revit Anatole dans le village. Il avait considérablement maigri. Il était blême. Il raconta que sa cuisine était désormais plus conventionnelle que celle d'avant, et qu'il s'en voulait beaucoup de la dispersion d'esprit que sa conduite avait provoquée dans le monastère. Puis il affirma qu'il avait compris — ses yeux lançaient des éclairs — que Dieu existait même dans la cuisine.

Peu après, une nouvelle période de silence émana du monastère au point que les commerçants du village, qui y livraient parfois quelques denrées, commencèrent à s'inquiéter. On fit venir les gendarmes, et la population du village, en attente devant les bâtiments clos, entendit les vocalises du porte-voix. Rien ne se passait. Les lieux paraissaient déserts. Un écho profond y résonnait mais aucun bruit humain. La foule affolée suivit le cortège de gendarmes, en silence, d'abord à travers l'église, à travers le cloître, puis jusqu'aux appartements, les lieux précédents n'étant peuplés que de Christ en croix.

Arrivés dans le réfectoire, on les trouva. Raides. Souriants. Partis. Leur assiette à moitié pleine.

Saint Anatole des Maldives était assis à côté de sa marmite de sauce, les yeux ouverts marqués par les images de ses frères ivres de joie, transportés, faisant face à la porte du Paradis.

Histoire XIV

Pour s'amuser, il faut déjà le vouloir.
P. Polard in *Conversations*

Jacques avait erré des heures durant dans les rues de la grande ville. Les gens qu'il croisait l'indifféraient autant que les vieux murs recouverts d'affiches ou de menus. Finalement, amateur de sensations musicales, un bar où les rideaux étaient tirés le séduisit. Il hésitait, cependant le nom inconnu du groupe le décida à entrer. L'atmosphère était sombre mis à part l'orchestre qui jouait très fort dans une lumière vive. Il s'assit, prit une consommation. Les morceaux ne l'intéressèrent pas mais il préféra rester un peu, histoire de tuer le temps.

La faune qui peuplait l'antre était composée avant tout de gens que tout portait à croire qu'ils étaient anodins. Des boucles d'oreilles et autres ustensiles de métal trônaient bien en vue sur des parties de chair proéminentes qui sortaient de crânes rasés à la mode ; les habits tenaient de l'absence de goût et du recyclage industriel du plus bel effet ; des jeunes androgynes se frottaient ostensiblement en se gratifiant de délicates remarques intellectuelles et ineptes sur la grande qualité du spectacle ; les musiciens eux-mêmes tournaient un œil vide sur le public en pensant au cachet que rapporterait la soirée malheureusement nécessaire à leur subsistance.

La serveuse, elle, ne cessait d'aller et de venir, prenant commande sur commande, rapportant des verres et la monnaie dans un empressement qui n'avait d'égal que son habileté à éviter le foule mouvante et comprimée sur des tables trop petites. La musique et la fraternité factice semblaient lui être étrangères tant elle accomplissait son travail avec souplesse.

Jacques trouvait réconfortant que tous ces gens qui montraient leur argent en soient contraints à feindre l'amusement. Le problème était qu'ils arborassent un air pédant et supérieur.

Puis Jacques remarqua un couple jeune et souriant qui semblait tourner le dos au reste du bar. Ils discutaient beaucoup, buvaient et fumaient, proches comme amoureux. Pourtant, il ne les vit jamais s'embrasser.

Histoire XV

Hier soir, dans un café dans lequel j'ai l'habitude de passer mon temps lorsque je m'ennuie, est arrivée un incident rare. Une alerte au feu. Seule, accompagnée d'âmes contingentes en qui je savais ne pas pouvoir trouver de réconfort, le temps passait dans la musique et les conversations qui meublent. L'ennui était un palliatif aux idées plus sombres. Point de salut hormis dans un hypothétique amour qui n'arrivait pas ou dans une échappatoire de courte durée. Un sursis.

Un incendie débuta dans les toilettes du bar. Nous fûmes gentiment évacués par le personnel du bar tandis que d'aucuns s'évertuaient à crier que le danger était minime, et que mes amis en profitaient pour se défiler discrètement.

Une fois dehors, nous restâmes quelques uns à observer quasi hypnotisés les flammes qui caressaient le bâtiment comme si l'ordre des choses était indestructible voire mécanique.

Brusquement, un jeune homme échut dans mes bras après avoir trébuché dans le trottoir. Il empestait l'alcool. Il me parla dans un haleine avinée et je réussis à comprendre qu'il ne savait plus retrouver le lieu où il demeurait. Je voulus le laisser à ses problèmes alcooliques, mais quelques mètres plus loin, je fis demi-tour et retournai vers lui alors qu'il vomissait ses tripes dans un caniveau. Rien dans sa tenue ne trahissait quelqu'un dans le besoin. Lorsqu'il eut terminé, je lui essuyai la bouche avec un mouchoir en papier qu'il jeta dans une poubelle et je guidai ses pas à travers le brouillard de ses pensées.

Lorsque j'ouvris ma porte, il ne semblait pas avoir repris connaissance. Je l'installai sur le sofa où il s'endormit. Je lui liait les mains de manière à ce qu'il ne puisse pas enlever le bandeau qu'il avait sur les yeux et que j'avais solidement attaché. Mon prisonnier allait rester là tant que je l'aurais décidé.

Ce matin, je lui ai parlé. Il a un peu paniqué avant qu'il ne comprenne ce qui était arrivé. Puis il a paru trouver quelqu'intérêt à ce jeu absurde. L'intérêt léger de celui que plus rien n'étonne. Bientôt, cependant, il a commencé à se révolter, à se débattre pour briser ses liens, à gémir pour que je lui enlève au moins le bandeau. Enfin, il a tenté de me séduire, m'a parlé de la joie qu'il aurait à me contempler, voire à me toucher.

J'avais espéré qu'il se passerait quelque chose d'exceptionnel. Mais, plus le temps avançait, plus il me dégouttait. Ses réactions étaient trop prévisibles, comme son ton ou même ses mots. C'était un triste sire. Tout en lui suppurait l'envie de sauver sa peau coûte que coûte, dut-il été contraint de se renier à jamais. Le son de ma voix suffisait à trahir ce qu'il allait lui arriver. Toutes ses manipulations grossières restaient cernées sur sa personne. Il paradait, implorait, flattait, au point que j'avais envie de le tuer.

Je l'amenai dans ma voiture après de longues précautions pour ne pas qu'il se débatte bien qu'il m'ait promis de rester calme. Je le jetai dans un caniveau quelque part.

Il m'avait volé ma journée. Cette journée qui était mon luxe et que j'avais à offrir.

Histoire XVI

Monsieur Ventoralgan avait trop attendu ce moment. Il ne parvenait qu'à peine à imaginer tout le plaisir sur le point de déferler. Il faut dire qu'il s'agissait d'une coquette somme. Mais le jeu en valait la chandelle. Le couronnement en somme. Oui, c'était bien cela.

Il prit sa mallette avec ses instruments et ses papiers habituels, le diplôme qu'il n'aurait pas fallu oublier et descendit les escaliers d'un pas guilleret.

Bien que son but se trouvât de l'autre côté de la ville, il résolut de marcher afin de profiter pleinement de ce jour de gloire. L'acquisition du clou de sa collection ! Enfin, il réalisait combien cet achat était nécessaire, car il commençait d'être exclu de certains cercles de médecins qui ne juraient plus que par cela. C'est pourquoi il se devait de le posséder pour pouvoir retrouver son identité et redevenir l'homme vaillant et combatif d'avant. Quand il y pensait, ceux qui pouvait s'en passer n'étaient vraiment que des moins que rien. Lui-même pendant longtemps en avait désiré un mais il n'en avait pas les moyens. C'est pourquoi ce jour allait être dignement fêté. Et tous les prétendus amis qui avaient pris de la distance au fur et à mesure de leurs acquisitions. Il fallait surtout ne pas perdre la carte qu'on lui donnerait, cette carte magnifique qui lui ré-ouvrirait tant de portes. Et puis sa femme n'aurait qu'à bien se tenir en reconnaissant enfin l'homme réveillé en lui.

Il avait forcé le pas et se retenait pour ne pas courir. Il sentait ses pectoraux saillir et se croyait capable d'accomplir n'importe quelle prouesse physique. Il était redevenu le docteur Ventoralgan avec un grand V. Docteur, si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer. Bien sûr, docteur. Tout à fait, docteur. S'il vous plaît, docteur. Comme bon vous semblera, docteur. Il était invincible. Et dès ce soir, lorsqu'il montrerait sa carte aux membres du club, des petits sifflements d'admiration fuseraient. Il prononcerait un discours propre à calmer les amis les plus distants. Désormais, les êtres inférieurs viendraient le consulter pour savoir comment il était possible de rentrer au club. Mais il avait déjà maintes fois imaginé comment il s'y prendrait pour les mener sur des fausses pistes, pour échanger des bribes de renseignements contre des denrées de toute autre qualité. Et alors, c'était le jeu, non ? Ne s'était-il abaissé lui aussi, dégradé, humilié ? N'avait-il pas passé des mois à inviter des membres du club dans le seul but d'apprendre le moyen d'y entrer ? N'avait-il pas fait des courbettes aux plus méphitiques seulement pour récolter des renseignements la plupart du temps faux ? Oui, il était arrivé jusque dans ces bas-fonds de l'humanité, à ne plus prendre en compte sa propre personne, à faire semblant d'admirer les plus imbéciles, oui, mais maintenant c'était fini ! Il avait fini par les avoir. Tous. A l'usure. Il était le meilleur. Enfin, il était temps que le monde le reconnaisse pour qu'à son tour, il profite de ceux qui voulaient y arriver. Et il les sucerait, vous pouvez le croire. Combien de fois il avait rêvé des vengeances qu'il exercerait à son tour sur les non-initiés. Et ils le payeraient cher. Quant à ceux qui s'entêtaient à vouloir ignorer la voie, il contribuerait à les terroriser et participerait aux expéditions punitives qui étaient de temps en temps organisées.

Il arrivait. Enfin. Son cœur battait la chamade.

Il poussa la porte. Il embrassa du regard tous les organes de bois poli : spectaculaires, parfaits, magnifiquement représentés. Il choisit un poumon de bois parmi les plus chers et l'artiste qui les fabriquait lui signa une carte qu'elle plastifia immédiatement.

Après de nombreux emballages en feuilles d'oignon de l'œuvre magistrale ; après qu'il a reconnu toutes les singularités esthétiques du poumon, qu'il s'est rapidement posé la question de savoir comment de tels chef d'œuvre peuvent être si merveilleusement sculptés dans un assemblage de bois précieux ; après que son diplôme a été authentifié ; après que le chèque d'une somme incroyable a été signé ; après qu'il a décidé d'aller directement dans l'appartement de sa femme pour la convaincre de revenir habiter avec lui ; après qu'il est parti du magasin en sautillant, elle retourne dans la pièce du fond où un cadavre gise, le ventre ouvert sur une table de dissection, un cœur mis en évidence sur une pointe, ses outils patientant à côté du stock de bois précieux.

Histoire XVII

La deuxième partie de la nuit avait été calme : celle où l'on dort. Sa concubine était assoupie à ses côtés. La guerre était presque terminée, et entre deux combats, il fallait savoir se reposer. Cependant, on ne savait jamais ce que préparait l'adversaire. Des rumeurs avaient couru. Mais il n'avait rien cru. Il était trop rodé aux arts de la guerre pour savoir que ce genre de pratiques ne couraient pas les plaines ventées et fertiles qu'il convoitait, par delà les montagnes.

Tout dehors était calme depuis des heures. Des lumières dansaient sur la toile de sa tente. Il ne parvenait pas à dormir. Une sorte d'angoisse latente, inexplicable. Un malaise. Il s'inquiétait de sa prestation le lendemain lors de la dernière bataille. Son mage se devrait une fois de plus de lui fournir la vigueur nécessaire pour le combat. Il connaissait le danger de ces potions pour avoir été maintes fois averti. Mais il fallait tout tenter. Et tenir une journée de plus. Une seule. Après quoi viendrait le long temps du repos.

Il avait réussi à démystifier ces contrées méconnues. Pendant un temps, les hommes avaient hésité entre superstition et autorité. Mais tout n'était que légendes. On avait trouvé dans des écrits que ses érudits avaient traduit une référence à un sorcier qui, aujourd'hui, demeurait invisible. Les cerfs de la région eux-mêmes avaient oublié les légendes. Venait le temps de l'homme et de la conquête. L'empire devait grandir et s'étendre pour nourrir une plus grande population, pour posséder une armée plus grande encore.

A ce moment, il crut sentir une ombre planer au dessus du campement. La nausée revint. Il écouta ce qui se passait dans les tentes voisines. La peur décrut soudainement. Un pressentiment le frappa. Le vent semblait balayer un campement vide. Il se retourna. Sa concubine avait disparue.

Les lampes brillaient à l'extérieur dans un silence total. Un battement d'ailes frémit à la limite de ses oreilles. Il se redressa et sortit de son lit. Allongea le bras vers l'épée. La saisit. Le contact de la garde le rassura. Il sortit de sa tente, nu. Le vent agitait les torches qui projetaient une ombre rouge sur les formes avoisinantes. Il regarda dans les tentes proches et ne fut pas surpris de n'y trouver personne. Les gardes avaient disparu ; leur matériel gisait à terre ça et là.

Un souffle d'air fit voler ses cheveux. Il leva les yeux et son épée vers le ciel pour voir une forme passer : noire sur noir. Il sortit du campement et suivit le gigantesque oiseau qui semblait l'attendre.

Un chemin caillouteux et abrupt lui meurtrit les pieds. Il s'éleva en direction d'un proche sommet surplombant le campement qui paraissait être un fagot de bougies brûlantes.

Il entendit du bruit derrière lui et se retourna couvert de son épée. Un forme vaguement humaine d'une taille considérable semblait assise. Il ne distinguait ni contours précis, ni visage si elle en possédait un. Des sons lui parvinrent et il les comprit bien qu'ils ne parussent pas appartenir à sa langue natale.

« Je suis content de te rencontrer, homme. Même s'il a fallu pour cela utiliser de puissants moyens. Je règne sur ces terres depuis plus de deux millénaires. Tu es venu me défier. Jusqu'à l'ultime moment, j'ai cru que tu serais assez sage pour t'apercevoir de ton erreur, à savoir que l'on ne peut conquérir ce qui m'appartient.

« De plus, tu es un entêté. Cette fois, la sentence est sans recours. Et demain au matin, tu prendras ta décision. Sache que pas un des engagés au combat ne survivra. Des lois existent en dehors des hommes et tu n'es rien face à ces forces. Si tu veux continuer ta stupide conquête, tu seras puni. Néanmoins, tu peux déposer les armes. Au delà de ces montagnes, la vie est un supplice que je te déconseille.

« Considère cet entretien comme un grand privilège que je n'ai que très peu de fois accordé. Je pourrais te tuer ainsi que tout le peuple de ton royaume si l'envie m'en prenait. Mais je ne suis pas belliqueux et orgueilleux comme toi, homme. Je devine ta réponse à mon offre, et je sais que dompter l'âme humaine est comme tenter de plier un chêne sans qu'il ne casse.

« Pense qu'une fois dans ta vie, tu auras maîtrisé ton destin en entrevoyant l'avenir. Si je pouvais bénéficier d'une telle chance !

« Adieu, homme mortel. »

La forme qui lui faisait face disparut dans un souffle de vent. La poussière aveugla ses yeux. Lorsqu'il les rouvrit, il était assis dans son lit. Les premiers bruits du campement qui s'éveillait lui parvenaient. Il réfléchit durant de longues minutes.

La pluie se mit à tomber, légère, chaude, une bruine régionale et moite. Laisser tomber signifiait faire aveu d'échec, alors que le danger ne s'était pas *réellement* présenté. De tous les possibles qui s'ouvraient à lui, la mort lui semblait le moins pénible. Il envisagea un moment de brûler les cartes de la bataille et de partir seul à la rencontre de l'armée inhumaine. Mais, son armée était son sang, son amie, la raison de ses bonheurs et de ses colères. Ils étaient là pour poursuivre l'idée de conquête, idée qui passait par la boucherie du champ de bataille, par la violence des corps à corps, par les plaisirs simples de l'alcool après le massacre, par la rage à la vue des amis tués, par la logique barbare de leur vie. Il pensaient à eux et à lui-même en tant qu'il était leur chef.

Il sortit paré de son armure de guerre, drogué par les élixirs du mage, et prit la tête des hommes du camp, silencieux et concentrés pour la dernière bataille de cette conquête. Ils allaient vers le danger. Ou plutôt vers la certitude. Les dangers étaient derrière eux, ancrés dans le passé. Ils marchaient vers le futur.

Histoire XVIII

Des serpents rodaient autour de lui. Pris au piège, c'était ce qu'il fallait dire. Il pensait à sa vie. Ce qu'il avait fait. Ce qu'il avait vu et appris. Les moments où il avait ressassé les mêmes idioties en circuit fermé. Fermé. Mais il avait l'impression de s'en être rendu compte. Lui au moins. La mort le regardait avec l'œil avide de l'affaire qui tourne. Des images lui revenaient. Sans logique.

Des dents le mordirent. Il ne se débattit pas. Il apprécia la douleur comme on aime percevoir le froid qui réveille. L'impression que tout avait déjà été dit. Qu'il avait tout vécu. Qu'à force de se lamenter, il allait retourner au néant, à l'archéologie des décombres de la mort. On avait vu mort plus malvenue.

Il sentait le poison monter en brûlant le long de ses jambes au rythme de ses battements de cœur. Plus d'espoir. Il avait depuis longtemps perdu ce qu'il avait aimé. Ce piège était une aubaine. Il n'aurait pas pu s'y résoudre seul. Quelle chance que quelqu'un d'assez courageux pour vouloir le détruire se soit attelé à la tâche.

Il eut une dernière pensée pour les détails. Allait-il se réveiller ailleurs ? Quelle drôle d'idée.

Avant le grand saut, il eut peur. Peur à vous crever le cœur. Puis, pensant que plus rien ne le retenait sur la terre de ses aïeuls, il tomba brusquement dans la poussière où un serpent lui ouvrit brusquement la joue de deux petits trous réguliers. C'était la fin des mots, des adjectifs. La brume emplissait déjà ses yeux tournés vers la contemplation de l'abîme.

Histoire XIX

Le dix octobre 1582 naquit Jorge Juan de la Virgen, fils de riches commerçants valenciens. Ainsi qu'il était de coutume à l'époque, il reçut une éducation très religieuse et fut élevé au sein de la meilleure bourgeoisie qu'il ait été donné de côtoyer. Néanmoins, depuis sa plus tendre enfance, il était obsédé par deux choses : les personnes du sexe opposé et la religion. Des variantes de cette histoire sous-entendent le fait qu'il ait vu successivement — de surcroît, au travers d'un miroir — ses parents en train de copuler puis de prier Dieu de leur pardonner cet acte aussi volontaire qu'incontrôlé. Néanmoins, les sources sont peu fiables et il faut prendre cet épisode avec circonspection.

Jorge Juan de la Virgen fut conscient très tôt de l'antinomie flagrante de ses deux obsessions. Quant à savoir si, pour lui, elles étaient liées, aucun auteur n'a, à ma connaissance pu l'affirmer catégoriquement. Certaines rumeurs parlent de textes écrits par sa mère et présents à la bibliothèque de Valencia, mais l'information serait à corroborer.

Au fur et à mesure qu'il grandissait, Jorge Juan de la Virgen se mit à partager son temps entre les églises et les maisons spécialisées dans le commerce de certains charmes. C'est à l'âge de dix-huit ans que s'opéra le changement qui allait bousculer sa vie. Car tomber amoureux est pour le commun une chose facile à accepter, mais pour Jorge Juan de la Virgen, qui savait son nom lié à la religion, il en allait tout autrement. Dans son emploi du temps, saturé d'églises et de jeunes femmes, il lui fallait trouver de la place. Après des journées de réflexions angoissées, il finit par prendre le temps de l'amour sur ses tournées d'églises tout en cherchant désespérément un moyen de compenser ce manque qui lui causait de graves troubles gastriques.

Il en parla selon certains à son amante, selon d'autres à sa mère — ce qui expliquerait que les documents valenciens suscités puissent revêtir une telle importance — et aboutit à la conclusion qu'il avait une dette envers Dieu, dette qu'il voulait réparer le jour où il en aurait la possibilité. Il tenait d'ailleurs, par écrit, une comptabilité sévère des heures — fautives — qu'il passait avec sa bien-aimée au lieu de se trouver à prier à l'église.

Au bout de quelques mois, alors qu'il changeait de lieu de prière et qu'il cherchait le banc idéal pour communiquer avec Dieu, un rêve éveillé l'habita si bien qu'il comprit comment il pourrait racheter sa faute. Mais alors qu'il élaborait ses plans ingénieux, le carillon de l'église lui rappela qu'il lui fallait se rendre à la Casa San Jose, bien connue pour ses habitantes dénudées. En chemin, il mit un point final à son organisation et, heureux de son illumination, il fit quarante trois fois le tour de la Plaza Redonda — ce dont je doute, la construction de cette place étant postérieure à l'année de sa mort — en courant et sautillant.

Le lendemain, son implacable plan initialisa ses rouages : il chargea deux de ses valets de chambre de trouver une dizaine de bigotes qui toute la journée prieraient pour lui, ce qui au bout d'un certain temps ne manquerait pas de racheter se faute. Il en fut fait ainsi. Mais, à mesure que les jours passaient, de nouvelles questions vinrent à son esprit : qui pouvait assurer que les bigotes priaient pour lui au lieu de dormir ou de prier pour leurs propres enfants — il faut noter que Jorge Juan était peu au courant des choses du monde. Il décida donc de les payer pour acheter leur bonne foi.

Mais, dès lors, les questions n'arrêtaient plus. Même avec cette paye, comment s'assurer que l'on priait bien pour lui ? Une idée ravagea sa tête et il l'eut un sourire diabolique à la bouche : il allait engager le même nombre de vérificateurs que de bigotes ; ils seraient là pour écouter les prières chuchotées et par conséquent témoigner.

Des mois paisibles s'écoulèrent alors qu'il passait la moitié de son temps à la Casa San Jose, les deux autres quarts étant partagés entre les églises et sa fiancée. Mais une autre angoisse survint : comment être sûr du rapport des vérificateurs ? Paniqué par les implications vertigineuses de cette question, il décida d'engager des vérificateurs de vérificateurs, puis des vérificateurs de vérificateurs de vérificateurs. Puis des systèmes complexes de vérifications multiples ramifiées virent le jour dans son esprit.

Malgré les sommes engagées de plus en plus importantes, il décida d'embaucher plus de bigotes et de complexifier le rôle des vérificateurs. Chaque jour, il dépensait plus d'argent, devenait plus instable et inventait des systèmes dans lesquels lui-même se perdait.

Toujours est-il qu'un matin, bien au chaud au cœur de la Casa San Jose, il entendit des insultes venir de la rue. Ouvrant la fenêtre par curiosité, il reconnut sa fiancée. Il tenta vainement de lui expliquer

alors qu'elle hurlait à en réveiller tout le quartier ; elle partit en courant, hurlante et gémissante, dans les rues étroites de la ville. Pour la suivre, il dévala les marches, traversa la rue, fut renversé puis piétiné par un cheval et mourut sous les roues de la charrette. D'autres versions parlent d'une mauvaise chute sur le pavé mouillé d'eau de mer, ou encore de soldats lancés au galop qui ne purent s'arrêter.

Même si on ne sut jamais si sa faute avait été rachetée, Valencia en parla longtemps. Les avis étaient partagés : la veille, il avait compensé avec le travail des bigotes le temps passé avec sa fiancée, Dieu l'avait rappelé à lui dès que l'équilibre avait été rétabli ; à moins que tout son travail ne se soit révélé infructueux, puisqu'il était mort jeune en dépit de son argent. On accusa même sa fiancée de la mort de Jorge Juan et on la voyait comme un agent de Satan incarné.

Cette histoire fut longtemps racontée dans la ville, mais avec les siècles, elle disparut presque totalement, et on pourra estimer le travail remarquable de deux frères, descendants du protagoniste, qui ont réussi à exhumer ce moment d'histoire privilégié, perdu au milieu de kilomètres d'archives.

Histoire XX

Quelques jours auparavant, j'avais reçu une invitation à une sorte d'apéritif ou de réunion politique dont j'avais du mal à comprendre les objectifs. Plusieurs fois, je m'étais dit qu'était invité mon prédécesseur et aucunement moi qui venait tout juste de prendre son appartement à la suite de sa chute du haut d'une grue de construction.

Cependant, ce jour-là, muni du papier anonyme, je m'étais dirigé dans les rues de la ville vers l'endroit indiqué. J'avais traversé les places populeuses surplombées d'un soleil d'airain et d'un ciel bleu peinture. Arrivé à l'escalator, je descendis au milieu de la foule hétéroclite. Bien plus bas, plusieurs couloirs souterrains se ramifiaient comme des boyaux remplis de fourmis. Le ciel était loin.

Je choisissais mon chemin aux embranchements grâce à des panneaux qui, sans être de la dernière nouveauté, demeuraient lisibles. De multiples boutiques occupaient les côtés des boyaux et des gens se bousculaient à leur lisière. Il était difficile de se déplacer rapidement tant, par endroits, les clients obstruaient le conduit. Les éclairages étaient si souvent inexistants que les boutiques revêtaient un aspect mystérieux voire sordide.

Au fur et à mesure de mon cheminement, je ne parvenais pas à savoir si quelqu'un, autour de moi, se dirigeait vers la réunion. Les mouvements des clients des boutiques ne semblaient obéir à aucune loi, et aucune direction privilégiée ne paraissait intéresser le monde qui jouait des coudes dans ces souterrains.

Après quelques virages négociés habilement, j'entrai dans un couloir où l'affluence était moindre. Je remarquai que la taille des boutiques avait diminuée au point qu'elles étaient souvent réduites à de petits cagibis ouverts sur le chemin réservé aux marcheurs des profondeurs. Les marchands étaient habillés étrangement, certains portant des turbans ressemblant à des cornes.

L'endroit me paraissait plus attrayant, en raison des étalages exhibants de pesants livres anciens exhumés du passé, bien que les boutiques et le boyau se resserrassent parfois dangereusement. Je m'arrêtai un instant devant un livre étonnant, relié de cuir, dont les fermoirs de métal étaient ouverts. Le vendeur m'expliqua son histoire que j'interrompis pour m'enquérir du prix. Je partis peu après que la somme fut prononcée.

Alors que je continuai, je heurtai un passant et me retrouvai le nez collé à une nouvelle vitrine. Des pierres de toutes sortes étincelaient sur les étagères du réduit. L'une d'elles attira mon attention. Elles étaient toutes étiquetées ; toutes portaient la même mention : *undr*. J'étais prêt à partir quand le vendeur, qui me regardait d'un air entendu depuis peu, se précipita vers moi en me disant :

— Ce sont des véritables pierres *undr*, vous savez. A un prix très intéressant. Je parie que vous aimeriez en toucher une.

Il avait l'air vicieux de celui qui veut profiter de son savoir aristocratique à des fins inavouables. Scandalisé, et peut-être un peu effrayé, je m'éloignai dans le couloir en tentant vainement d'articuler des paroles de défense.

Je poursuivais hypnotisé les sinuosités de ces souterrains. Je me retournai et m'aperçus que les couloirs s'approfondissaient. Des marches indolores s'étalaient le long des boutiques, si bien que, depuis de longues minutes, je descendais de plus en plus bas.

Le moment arriva où le couloir devint si étroit que les boutiques disparurent. Je déambulait, suivait des panneaux aux directions laconiques, descendait des marches.

Bientôt un écriteau indiqua la direction à suivre pour la réunion. Je continuai dans les couloirs entrecroisés comme les mailles d'un filet projetant de capturer un poisson. Gauche, droite, droite, gauche, gauche, droite, gauche. J'avais l'impression que cet itinéraire ne suivait pas le plus court chemin, comme s'il avait été planifié que le passant évitât un secteur particulier. Lassé de tourner, je coupai à travers les couloirs et me perdis. J'errais pendant longtemps pour retrouver mon chemin dans une si faible lumière que j'en perdis ma valise. Finalement, au détour d'un croisement, je retrouvai l'itinéraire balisé. De rares personnes me croisaient, me bousculant parfois. Enfin, j'arrivai en haut d'un escalator mécanique très sophistiqué.

Je descendis. Encore.

Dans une salle immense, étaient assis en rang une foule de gens attentifs, bien habillés. Je les surplombait de près de quarante mètres et l'écart se réduisait à mesure que l'escalator m'entraînait vers le sol

vaste comme plusieurs terrains de sport. La foule semblait attendre que se disposât une rangée d'hommes politiques chargés de discours sur une longue table dont on devinait mal la longueur dans cette salle aux dimensions cyclopéennes. Comparée au nombre de personnes présentes, l'assemblée paraissait silencieuse. Arrivé aux pieds de l'escalator, je m'approchai de la barrière de bois qui séparait le public autorisé de ceux qui tentaient de rentrer. Je tendis mon invitation en tentant de détailler la longue table sur l'estrade du fond de la salle. Finalement, pour je ne sais quelle raison, je restai accoudé à la barrière de bois à regarder défiler les gros dirigeants. Ils commencèrent à parler. Au bout d'un moment, un homme de la foule, habillé d'un manteau de cuir et portant un brassard, se leva, brandit le poing et s'assit dans une salve d'applaudissements. Un rideau découpé en lanières passa alors devant la longue table. Le public s'agita. Les dirigeants avaient disparu.

Je me précipitai vers l'escalator et montai en courant. Arrivé en haut, je m'engouffrai dans le tunnel et me plaçai dans un recoin. J'entendis quarante mètres plus bas une explosion d'une extrême violence. Puis vinrent des bruits de pierres qui tombaient.

On me retrouva, finalement. Me questionna pour savoir ce que je faisais là. On m'accusa même d'avoir placé la bombe. Le livre établissait le doute. Tous étaient morts dans l'explosion qui avait été d'une violence telle qu'une partie d'un quartier de surface s'était enfoncé de plus de quarante mètres.

Histoire XXI

Je crois bien que je tombais.

Je me voyais planer dans l'air, comme en rêve.

J'ai vu une grande cité. Oubliée et en ruines. Le soleil qui semblait se coucher la baignait de lueurs rougeâtres. Tout semblait si fixe, si pesant, même l'air, qu'on eut dit que nulle âme n'avait respiré depuis des siècles, nul insecte n'avait volé. Des montagnes basses fracturées supportaient les ruines. Ma vision de la ville était celle d'un monde de détails, murs écroulés dont les pierres arides se vautraient à terre dans une végétation libéré du joug humain, ainsi que d'un monde global comme observé depuis les airs lors d'un survol.

J'ai marché dans cette ville vide. J'ai vu les vestiges d'un autre peuple. Des *gens* y avaient mangé, dormi, joué, aimé. Ce mot : les autres. Et pourtant, j'en étais un. J'aurais pu naître ici, dans ce monde disparu, escalader les murs à présent décrépis. D'ailleurs, peut-être était-ce ma ville, celle où j'étais né et avais grandi.

Mais oui !

C'était bien cette ville. Je reconnaissais maintenant une des rues. Un panneau à mes pieds tentait de faire apparaître un nom de rue. Je reconnus ma ville. En ruines. Je traversai les murs et les portes closes et entrai dans les endroits interdits du passé. Je cherchais. J'avais conscience d'avoir oublié ici quelque chose de terriblement important.

Je courus dans les rues en cherchant celle où était ma demeure. Je me trompai et trébuchai dans les chemins vagues de ma mémoire. Il fallait aller vite. Je coupai les rues en sautant les murs écroulés comme des haies figées. J'arrivai et comptai les numéros de mémoire : quinze, dix-sept, ..., vingt-sept ! J'y étais, entrai, me dirigeai vers ma chambre. Une manette de plastique gisait à mes pieds.

J'ouvris le yeux et tirai la manette.

Le parachute s'ouvrit et je découvris que je l'avais ouvert juste à temps. Le sol vint durement à ma rencontre alors que je m'affalai, hagard, dans les ruines de ma ville. J'avais échoué, une fois de plus.

Pourtant, c'était en tombant en parachute que j'étais arrivé là la première fois. Depuis, j'avais gravi les montagnes et relancé la machine un si grand nombre de fois.

Vous me croyez, n'est-ce pas?

Histoire XXII

I.

« Bienvenue, mesdames et messieurs, à cette troisième édition de *Vie Quotidienne*. Au vu du succès des dernières éditions, Antenne M récidive avec un spécial *Vie Quotidienne dans les Montagnes*. Avant toute chose, remercions l'agence de presse W-Seeking et les journalistes d'Antenne M pour leur merveilleux travail de reconstitution, les agents du Space Effects pour les trucages étonnants de précision, et nos sponsors attitrés, la lessive Xavon, les yaourts Zinto et les papiers peints et moquettes Précision XII. »

—applaudissements—

« Mesdames et messieurs, il y a un an et demi se produisait dans les montagnes un drame de la vie quotidienne. Vous vous en souvenez tous. Cette famille Dupont, brisée par la haine accumulée. Bien entendu, l'alcool était encore une fois responsable de cette catastrophe, cet alcool que nous nous devons de laisser tomber, mesdames et messieurs, en accord avec les pouvoirs publics qui ont eux aussi participé à l'élaboration de cette soirée, et que nous remercions. »

—applaudissements—

« Mesdames et messieurs, un an et demi après, les journalistes d'Antenne M, aidés de leurs confrères de W-Seeking, avec les moyens mis en œuvre par nos gracieux parrains Xavon, Zinto et Précision XII, des hommes ivres de travail et d'intérêt, de préoccupations de fidèle vérité, ont réussi à recomposer *exactement* ce qui s'est passé ce soir là. »

—applaudissements—

« Et c'est ce spectacle, mesdames et messieurs, qu'Antenne M est fier de vous proposer ce soir ! »

—re-applaudissements—

« Ainsi qu'il est de coutume dans cette émission où le public est acteur, un certain nombre d'erreurs se sont glissées dans notre reconstitution. Vous pouvez dès maintenant vous connecter sur notre réseau et vous préparer à les débusquer toutes afin de tester votre connaissance précise des faits majeurs de l'*actualité*. Il va sans dire que de fabuleux cadeaux sont à gagner, gracieusement offerts par nos parrains Xavon, Zinto et Précision XII. »

—re-re-applaudissements—

« Plus que quelques secondes pour la connexion... Voilà ! Vous êtes maintenant prêts à vous lancer dans notre grand jeu ! Robert ? Vous êtes prêt ?

—Absolument Jean-Luc !

—C'est parti. Vous nous décrivez la scène à mesure qu'elle se déroule.

—Nous commençons. »

II.

Nous sommes il y a un an et demi, au mois de décembre dans le petit village reculé de Hoggenrouget dans les montagnes. La famille Dupont est presque au complet : le père, la mère et deux de leurs trois fils, Glaine et Rostav, l'aîné, Glabe étant absent.

Ils mangent leur soupe à la lumière d'une ampoule dénudée qui pend au plafond au bout de son fil électrique. Le silence est d'or, c'est pourquoi ils ne parlent pas. Les deux fils présents se regardent méchamment en raison d'une altercation récente à propos du bois à couper. La porte s'ouvre brutalement.

Une vapeur toute chargée d'alcool envahit la pièce et la famille découvre Glabe, dans le cadre de la porte, un sourire cynique au lèvres.

—Qu'est-ce tu viens fout'e là à c'tte heure ?

—J'veux l'fric.

Le père lève la tête et regarde son fils dans les yeux.

—Du fric, y'en a pas ici. Et si y'en avait, je le donnerai pas à un bon à rien de ton genre. Tu l'as pas gagné. Tu l'mérites pas.

—Je sais. Mais j'le veux quand même.

Le vieux se lève.

—Maintenant p'tit con, tu vas voir...

Il prend la fourche dans les mains, mais Glabe est plus rapide et le frappe terriblement à la tête. Le vieux traverse la porte du placard pour s'écraser dans les assiettes, inconscient.

Glabe se dirige alors vers la porte de la chambre du père tandis que la mère porte secours à son mari. Les deux frères hésitent à intervenir. Glabe pousse la porte et tente d'ouvrir l'armoire de ses parents. Glaine se jette sur lui pendant qu'il tente de défoncer la porte à coups de bottes. Glabe se défend, attrape une chaise et la brise sur le crâne de son frère Glaine qui s'écrase en sang sur le plancher.

Rostav a lui eu plus d'initiative. Il a pris la hache servant à couper le bois et arrive à pas feutrés dans le dos de Glabe, encore occupé à détruire la porte de l'armoire. Le coup part, tranchant. Un vrai coup de bûcheron. La tête de Glabe est percutée et ouverte par la lame grossière.

—Vraiment Robert ! Quelles images !

Oui, Jean-Luc. Glabe se retourne et contemple son frère les yeux vides avant de s'écraser à son tour dans une mare de sang.

Rostav appellera les gendarmes peu après. Son père qui souffre d'un traumatisme crânien et son frère de quelques contusions ouvertes seront expédiés à l'hôpital. L'autopsie révélera que Glabe est mort dans les secondes qui suivirent le coup.

III.

« Bravo pour ce commentaire étonnant, et merci aux agents de Space Effects pour le formidable travail de reconstitution effectué. Je crois que le public aura apprécié l'étonnant ralenti... »

—applaudissements—

« Je disais, ce ralenti le crâne ouvert, une merveille de l'image qui s'érigera bientôt en classique d'Antenne M ! »

—re-applaudissements—

« En exclusivité, nous avons filmé Rostav dans sa cellule à l'asile psychiatrique de Verbooten, et vous pourrez voir le film juste après l'émission. Pour l'instant, je réclame votre attention, mesdames et messieurs, pour annoncer le grand vainqueur du jeu de ce soir. Ce vainqueur est une dame... Il s'agit de madame Rodoulle ! Madame Rodoulle, vous êtes en direct sur notre réseau. Veuillez ne pas rompre la connexion. Madame Rodoulle, vous avez gagné. Que cela vous fait-il ? »

—bruits de microphone—

« C'est formidable, Jean-Luc... Le plus beau jour de ma vie... »

« Oui, je vous comprend. Vous êtes la seule à avoir découvert les trois erreurs. C'est magnifique, non ? Je crois qu'on peut vous applaudir... »

—applaudissements—

« Madame Rodoulle : vous avez trouvé que la famille parlait pendant le repas, que le père avait été envoyé contre le fourneau (on a d'ailleurs beaucoup parlé de ses brûlures), et cela était facile. Mais, vous êtes la seule à avoir trouvé que Glabe n'avait pas reconnu son frère. Pourquoi ? »

« L'intuition, peut-être... Je ne sais pas... »

« En tous cas madame Rodoulle, restez avec nous pour la description de vos somptueux cadeaux. C'est sur ces images magnifiques que nous allons nous quitter, après avoir remercié une nouvelle fois nos parrains Xavon, Zinto et Précision XII sans qui tout ce fabuleux spectacle n'aurait été possible. A bientôt, mesdames et messieurs, pour une autre édition de *Vie Quotidienne*. Restez sur Antenne M pour le sensationnel reportage qui va suivre. Pensez que la prochaine fois, vous figurerez peut-être sur la liste des grands gagnants de notre émission. »

Histoire XXIII

—Monsieur, vous trouvez l'histoire XXII *vulgaire*. Pourquoi ?

—Pour une simple raison. Il est aisé, ainsi que relativement stérile, de critiquer les jeux télévisés.

—Vous pourriez développer ?

— Je trouve cette satyre parfaitement enfantine. En somme, un fanatique de films sanglants y trouverait son compte. Mais pas moi. Il n'y a rien derrière cette critique basse et sans objet. Quand on n'aime pas, on ne regarde pas. Remuer la lie, c'est déjà se plonger dedans. Et pour ce qui est de ce cas précis, le thème est si galvaudé que l'enjeu en est désespérément inexistant. Suivre son chemin en ignorant le reste est la meilleure des démarches à adopter.

—Mais, montrer les chose froidement, n'est-ce pas un moyen d'avertir ?

—Non. Et d'abord, puisque c'est moi l'écrivain et que vous commencez à me brouter, je vous coupe le sifflet.

—

— Voilà. Vous êtes un personnage détruit. Hors d'état de nuire. On ne vous voyait déjà pas, maintenant, on ne vous entend plus. Parce qu'en plus cela vous plaisait de poser des questions, hein ? De faire le malin ?

—

—Oui, vous me faites comprendre que je suis votre personnage, ou plutôt que vous êtes le mien et que je peux vous faire dire n'importe quoi. Oui, vous me direz, cela n'est pas nouveau...

—Quoi ? Que dites-vous ?

—Ca par exemple. Le narrateur, c'était moi ! Mais qu'est-ce que fait l'écrivain ? Je pressens qu'il cherche le conflit.

—Mais nous sommes des personnages libres...

—Oh ! C'est vous qui le dites. Avez-vous donc seulement un nom ?

—Je ne crois pas en l'idée du démiurge. La science est allée trop loin.

—Quelle idée reçue !

—Qui est-ce ?

—Oui, qui est-ce ?

—Je suis un troisième personnage.

—Et moi un quatrième.

—Non, c'est trop fort !

—Voyez, je peux créer des personnages comme je le souhaite.

—Mais vous n'êtes qu'un homme ! Un mégalomane ! Croyez-vous aussi créer le monde ?

—Vous pouvez le nier ?

—Mais il y a des règles...

—J'ai perdu mon chapeau. Excusez-moi.

—Le monde est cohérent.

—Toute folie est cohérente.

—Ah ! Ah ! Comme cet animal est amusant.

—Monsieur vous êtes un cuistre.

—

—

—

—

Après tout, ce ne sont que mes personnages.

— II. Dommages

Histoire XXIV

Cela faisait longtemps que les gens parlaient de la SCQSFQC. Cette société n'était pas réellement secrète. Disons plutôt que personne ne semblait vraiment savoir quelle était la manière d'y entrer. Les rumeurs allaient bon train. Le Président, lui-même, avait de source sûre appartenu à la SCQSFQC. Partout la suspicion régnait. En effet, des gens qui se cachent doivent forcément avoir quelque chose à cacher. Il est certain que, d'une manière ou d'une autre, ils manipulaient le pouvoir. Qui pouvait affirmer que son voisin, voire même son conjoint, ne faisait pas partie de cette société ? Leur mode de recrutement était inconnu, et nombre de gens importants se demandaient pourquoi personne ne les contactait.

Des dossiers paraissaient dans les journaux : *le pouvoir de la SCQSFQC*, ou encore *SCQSFQC, humanistes ou espions?* Les journalistes, qui ne pouvait admettre leur ignorance, y allaient de commentaires déplaisants et d'interprétations douteuses. Selon certaines sources, cette société constituait un danger pour la démocratie ; pour d'autres, c'était une aubaine pour l'économie. Des émissions très sérieuses avaient été organisées en vue de récolter des témoignages qui auraient éclairé le problème. Malgré tout, rien n'y fit. On eut beau chercher, dénoncer ses voisins dont le comportement était plus qu'étrange, chercher dans les bibliothèques et les archives la trace historique de la création de la société. On ne trouva rien. Certains voulurent même provoquer la société semi-secrète en annonçant que toute l'affaire n'était que montage et manipulation de l'opinion ; qu'aucune SCQSFQC n'existait dans ce bas monde.

Néanmoins, cette société existait belle et bien. On s'en aperçut par hasard, alors que la chasse à l'homme rare avait perdu de son intérêt médiatique. Cette apparition miraculeuse d'un des membres de la SCQSFQC, qui avait été attaqué par une bande de voleurs et avait perdu son portefeuille dans la bagarre, fut une aubaine pour tous les esprits affamés de faits et non de réflexion. La carte fatidique figurait en bonne place dans les papiers de la victime. Les agresseurs furent invités par toutes les chaînes et on s'arracha leur butin aux enchères durant des scènes qui touchèrent à l'hystérie. Ils avaient sauvé le pays de l'*inconnu* et apparaissaient comme les nouveaux dieux de l'écran. On organisa même un genre de kermesse retransmise dans tous les foyers afin de divulguer au public le contenu du précieux portefeuille. Etant donné l'ordre de l'Etat de laisser se dérouler librement l'information, personne jusqu'au dernier moment ne sut ce que contenait la pièce à conviction, beaucoup étant pris de vertige au vu des risques courus en toute méconnaissance de cause.

Comme beaucoup à ce moment là, j'étais devant l'écran à maudire les petites ordures qui m'avaient envoyé à l'hôpital pour me voler trois malheureux billets, et une carte sans grande importance. Il est vrai que je n'aurais pas dû la porter sur moi, mais j'avais emporté par erreur le portefeuille qui restait habituellement chez moi.

Lorsque la SCQSFQC m'avait accueilli dans ses rangs, cela m'était apparu comme un événement sans grande importance. Il n'y avait ni carte, ni patte blanche, ni profil particulier. Seulement ce petit *test*. Mais cela ne me coûtait rien car c'était mon occupation favorite. C'est donc naturellement que j'avais été admis dans le cercle. J'y avais rencontré le chef — car il y a toujours un chef — que les autres vénéraient de leurs courbettes. J'avais cru comprendre qu'il détenait le record du test, et qu'il paraissait de bon ton de l'appeler *monsieur*. Cela ne m'amusait guère et je m'arrangeais pour ne pas adresser la parole à cet homme suffisant.

Je me rendis bientôt compte que la surface calme du lac de la SCQSFQC cachait en fait une marmite en ébullition. En apparence tout harmonie et accord, le terrain était miné de petites envies personnelles : certains travaillaient pour augmenter leur score au test, espérant grimper dans la hiérarchie ; d'autres critiquaient leurs compatriotes en vue de monter plus vite qu'eux et de neutraliser leur ascension. J'appris l'existence d'un classement secret dans lequel un nombre important de paramètres entraient en jeu. On m'avertit que chaque poste de responsabilité abritait un homme à la conscience pointue de cette évaluation officieuse. La chose ma paraissait ridicule surtout pour une société comme la nôtre qui ne se réunissait que pour une unique, et presque dérisoire, raison.

Néanmoins, au fur et à mesure que les mois passaient, le tableau me paraissait de moins en moins drôle. Certains prenaient les choses tellement au sérieux que des drames survenaient et que l'on venait aux mains ! En temps que dernier rentré, je me croyais à l'abri de toutes ces luttes fratricides. Cependant, des rumeurs circulèrent sur l'état incroyablement haut de ma *cote*. La population de la SCQSFQC commençait

de me regarder de travers, moi qui n'avait jamais émis un seul jugement sur un de mes compatriotes. Un jour, une délégation de membres vint me voir afin de me menacer et de m'intimer de ne pas me faire remarquer plus que je n'étais en train de le faire ou les avertissements deviendraient physiques. Je me levai et les priai de quitter le bureau, scandalisé.

Le lendemain, le chef me convoqua dans son bureau. Il me parla d'obligations, de hiérarchie, de convenances, de respect. J'avais envie de vomir. Je lui répondis que des êtres intelligents faisaient fi des barrières hiérarchiques qui stérilisaient les échanges.

Ma carte fut exhibée devant le pays qui, les yeux écarquillés, contempla sa propre face : celle d'un membre de la Société De Ceux Qui Savent Faire Quelque Chose.

Histoire XXV

Comme tous les samedis soirs, il était parti pour le centre avec quelques amis : des gens avec qui passer la soirée, rien de plus. La voiture se gara aux abords de la grand-place. Etant donné sa proximité relative de la demeure familiale, encore et toujours sa demeure jusqu'à ce que le destin ou son courage en ait décidé autrement, il remarqua une autre fois que rentrer à pieds était dans le champ du possible si l'ennui le terrassait. Une autre voiture arriva à l'heure convenue que quelques minutes avaient alourdie. Tout le monde était là ? Oui. Il se sentait bien ce soir. Ses réflexions cyniques piquaient juste et il dégainait plus vite que de coutume. Ses histoires drôles et sa manière de conter un peu précieuse divertissaient. Une sorte d'aura voletait à la limite de sa peau, si bien que son hyperperception semblait contaminer doucement chaque objet ou personne en orbite autour de lui. De son style calculé, il alluma une cigarette, savourant cet état second qui faisait que rien ne lui échappait : odeur, voix, mots, trottoirs, maisons, rues, sièges, air.

A destination, on but quelques verres, échangea quelques propos ternes pendant un moment. Il fallait attendre que l'alcool se répandît dans les veines afin que les langues se délient. Il buvait peu, regardait les autres se transformer en démons chargés de brumes devant les yeux et de troubles du vocable. Mais il était trop prudent pour ne s'arrêter qu'au sain flottement, et trop fier pour se voir choir dans la spirale des verres enchaînés. Observant l'assemblée, il jetait parfois un regard à son image dans un miroir qui, d'une étrange façon, multipliait les êtres et non le mobilier.

L'heure avançait. On décida d'aller danser. Hésita sur le lieu. On partit dans les rues obscures malgré les éclairages de bars rechignant à fermer. La porte close résonnait de bruits de basse. On causait de musique, appréciait, s'interrogeait. Lui ne pensait rien. La musique faisait partie du lieu au même titre que les meubles. On entra, encadré de géants à la carrure impressionnante.

Le moment venu, après quelques verres de plus, on dansa. Dans la chaleur moite et la sueur des autres. Il remarqua une charmante jeune femme qui se désarticulait le cou afin de retrouver au dessus de la mer de crânes chevelus une tête qu'elle connaissait. Il commanda deux verres et s'assit à côté d'elle. Il articula quelque chose qui pouvait dire : « vous cherchez quelqu'un ? » La musique couvrit la moitié de ses propos ainsi que la quasi-totalité de la réponse que la jeune femme articula soupçonneuse. Il lui tendit le verre qu'elle réalisa lui être destiné. Elle le prit. Son aura la séduisit malgré elle. Elle le regarda dans ses yeux brillants bien qu'inexpressifs. Il crut saisir qu'elle cherchait son ami(e). Il demanda si ami(e) prenait ou non un *e*. A son visage, il sut que la chance le regardait de son sourire glacé. Elle l'estimait. Il l'invita à danser. Un rythme lent vint miraculeusement les rapprocher. Il ne se dirent que peu de mots. Tout était clair. Il prit sa taille pendant qu'elle se collait contre lui. Le bien-être les submergea ; une sorte de sentiment qui fait de vous des isolés, insensibles au monde. La soirée toucha vite à sa fin. Ses amis s'éclipsèrent discrètement d'un geste de la main. Ils partirent à leur tour dans les rues désertes qu'éclairaient des lampadaires désabusés.

Elle habitait là. Au détour d'une rue. Il avait réfléchi pendant leur silencieux voyage à cette amie qui n'était pas reparue. Ils montèrent quelques marches, usées par les ans, par la répétition des pieds frottant contre le bois au point que celui-ci perdît le souvenir de sa forme initiale.

Elle ferma la porte, lui dit de s'installer, de faire comme chez lui. Elle lui enseigna le bar avant de s'excuser de disparaître dans la salle d'eau. Lui fit le tour des pièces, inquisiteur de ce monde de femme. Il se dirigea vers la boîte à musique et contempla les disques. Il félicita intérieurement la maîtresse de maison pour ses goûts musicaux raffinés. Il choisit avec attention un disque qu'il posa sur la platine avant de régler le volume doucement en raison de l'heure tardive. Il sélectionna une option pour que la machine joue le disque en continu, puis il se dirigea vers le bar. La lumière douce lui donna un reflet cuivré de la substance garnissant la bouteille de whisky et le verre condamné à ne pas être terminé. Peu après qu'il ait prévu qu'elle sortît, elle apparut vêtue d'un peignoir transparent qui laissait deviner une lingerie élégante. Elle fit comme si rien n'était, venant le rejoindre près du bar. Ils échangèrent des paroles légères, indispensables à ce qui allait suivre. Il l'embrassa avec fougue, bien décidé à se laisser aller. Ils ne tardèrent pas à toucher le velours du canapé.

La nuit dura longtemps, l'assaut devant être reproduit plusieurs fois pour le bonheur des assaillants comme des défenseurs. Puis le sommeil la frappa alors qu'il commençait de réaliser que le disque n'avait cessé de tourner depuis des heures. Une lumière se faufilait prudemment au travers du volet.

Il se leva, s'habilla. Peut-être ne dormait-elle pas. C'était la règle du jeu. Il l'avait su de suite. Il l'embrassa sur le front et ferma la porte délicatement après lui. Il descendit les escaliers froids et lisses en expulsant un nuage à chaque respiration. Arrivé dans la rue, le froid le mordit davantage. Il redressa son col de veste, tourna la tête à gauche puis à droite, s'alluma une cigarette. Puis il partit dans la solitude des rues froides en pensant à l'exquise nuit blanche qui lui avait creusé de grandes cernes noires.

Histoire XXVI

Les voitures passent sur le boulevard. Ce jour lui paraît bruyant. Les garçons de café vont et viennent entre les tables, à la fois précis et efficaces. Il consulte sa montre et regarde son verre vide. La personne qu'il attend ne doit pas tarder à arriver.

La voilà. Elle passe devant les grandes baies vitrées à travers lesquelles les regards des passants communiquent furtivement avec ceux des consommateurs. Elle est grande. Journaliste. A la recherche de quelque chose, comme tout le monde. Ses yeux tournent dans le café. Un doigt pointé vers lui. Oui par là. Bonjour. Bonjour. Asseyez-vous. Pardon. Merci.

Elle s'installe. Range ses papiers. Sort son petit magnétophone. Elle est prête maintenant et elle le dévisage. Peut-être est-il celui qu'elle attend ? Voyons. Avant tout, recommander un verre. Oui ... Garçon, un autre whisky.

— Vous prenez quelque chose ?

— Un café.

— Un café et un whisky.

— Vous buvez du whisky maintenant ?

— Oui.

— Vous avez pourtant déclaré il y a peu que vous ne buviez jamais d'alcool.

— Les mots s'envolent.

— Soit. Mais, peut-on savoir la raison d'un revirement aussi soudain ?

— Vous voulez la vraie raison ?

— Bien entendu.

— Cela pourrait être long.

— J'ai tout mon temps.

— Bon.

Il allume une cigarette et regarde celle qu'il a en face de lui. Elle paraît pourtant humaine. Mais cette mise en scène a introduit une fausse note dans le tableau. Il le sait. Mais il est prêt.

— Bon, répète-t-il.

— Quand vous voudrez.

— Comme vous y allez, je fais de mon mieux.

Il éteint sa cigarette dans le cendrier. Le garçon dépose sur la table verte un café et un whisky. Il soulève le verre, l'hume, ferme les yeux de délice.

— Cette odeur me rappelle ma jeunesse.

— Vous buviez donc étant jeune ?

— Oui et ... Oui et non.

— Pouvez-vous préciser ?

— Oui. Mais au fait, quel crédit apportez-vous à mes paroles ?

— Comment cela ?

— Croyez-vous ce que je vous dis ?

— Oui. A quatre-vingt quinze pour cent, oui.

— Donc vous doutez.

— Oui, mais cela est normal au vu de votre métier.

— Supposons que je sois un schizophrène mythomane.

— Vous auriez beaucoup plus de chances de mentir.

— C'est exact. Maintenant écoutez-moi. Je suis deux personnes. Je suis cent personnes. Mille peut-être. Qu'importe ? Que ce que je vous raconte soit juste ou faux, en quoi cela peut-il vous toucher ?

— Cela touche nos lecteurs. Et votre popularité.

— Pas du tout. Il suffit qu'ils croient que ce qu'ils lisent fait partie de la vérité. Si personne ne vient dire le contraire, il y a toutes les raisons pour croire que c'est vrai.

— En effet. C'est d'ailleurs souvent ce qu'ils cherchent.

— Donc, si je vous disait n'importe quoi, par exemple vert, bleu, noir, qu'est-ce qui indiquerait la valeur de mes propos ? Si c'est *plausible*, rien. Dans mon enfance, je buvais beaucoup d'alcool en finissant

les verres des grandes personnes. Dans mon enfance, je n'ai jamais bu une goutte d'alcool. Ce n'est que plus tard que j'ai appris à boire.

— A quoi jouez-vous ?

— Dites-moi la version que vous préférez. De toute façon, elles sont probablement fausses toutes les deux.

— Qui êtes-vous ?

— Quelqu'un qui vous dit que vous gaspillez de la bande magnétique.

— Qui sait ? Ce que vous venez de dire intéressera sûrement mon patron.

— Pas si je ne suis pas celui que vous deviez voir.

— Evidemment. En général, lorsque les gens se parlent, c'est pour se dire des choses vraies.

— C'est vous qui le dites. Je n'ai peut-être dit que la vérité.

— Je ne pense pas.

— Moi non plus. Et c'est pourquoi je prévois des jours heureux aux grands menteurs. Votre communication, elle, gise au caniveau.

— C'est parce que vous ne jouez pas le jeu.

— Bien au contraire. Je joue cartes sur table.

— Si vous continuez, je me tire.

— Cela déplairait fortement à votre patron.

— Quelle erreur de ne pas avoir consulté une photo de vous avant de partir !

— Je crois, oui.

— Bon. Et maintenant ?

— Quelle est votre prénom ?

— Brigitte.

— Il est faux, bien entendu ?

— Non, c'est aussi imbécile de mentir que de dire la vérité, n'est-ce pas ? Alors c'est vrai. Je m'appelle Brigitte.

— Voyons, ce n'est pas ce que j'essayais de vous dire. J'entends que votre nom, votre coiffure, votre opinion politique, votre cul n'est pas en soi une finalité. Tout cela ne nous sert qu'à nous reconnaître les uns d'avec les autres. Et comme beaucoup de ces distinctions dont nous sommes si fiers nous sont imposées depuis la naissance et qu'elles ne portent pas sur des critères exacts, à quoi bon être distingué ?

— Je ne comprends pas.

— Oui, bien entendu. Pourquoi croyez-vous que les êtres humains ne peuvent s'entendre entre eux ? Parce que nous recherchons la même chose et sommes issus du même moule. Nos signes distinctifs ne servent qu'à nous ficher. A nous compter.

— Vous tentez de me dire que notre apparence est différente de notre personne intérieure qui doit être la vraie. C'est bien cela ?

— Non. Notre personne intérieure est aussi fausse que celle qui vient à la vue de tout le monde. Pensez-vous que cela soit justifié que quelqu'un soit traité de menteur parce qu'il modifie quelques traits de son passé que tout le monde a oublié ? Cela ne nuit qu'à la conscience de celui qui le fait, s'il en a une. D'ailleurs, ne se rend-il pas compte en faisant cette reconstruction interne qu'il fait comme tout le monde, hormis que les autres le font par perte de mémoire ou par bonne foi.

— Vous allez me dire que vous étiez un pharaon, si j'attends encore quelques minutes, c'est bien cela ?

— Peut-être. Parlez-moi de vous.

Elle hésite. Triture ses mains. Elle ne veut plus jouer. Son regard est devenu plus fuyant. Elle éteint le magnétophone. On dirait qu'elle veut s'en aller. Oui, elle remballe tout. Lui la regarde sans un

mot. Elle enfourne le magnétophone et quelques pièces volent de sa main. Une grosse pièce n'a pas fini de tourner qu'elle est déjà partie. Il trouve cela dommage. Elle était jolie. Il pense à celui qu'il a bâillonné ce matin dans l'entrée de son bâtiment. Et au rendez-vous griffonné sur le calepin. Les voitures passent sur le boulevard. Ce jour lui paraît bruyant.

Histoire XXVII

Cela s'est passé il y a pas longtemps. Comme c'est la routine depuis près de vingt ans, on m'avait appelé pour superviser l'enregistrement et la radiodiffusion du concert du deux janvier de la nouvelle année. Nous sommes arrivés avec mes gars aux alentours de quatorze heures parce que, même si ça paye pas de mine, l'installation des micros, l'orientation et les essais, ça prend un bout de temps si on veut pas faire du travail de cochon.

On a sorti tout le matériel. C'est à ce moment qu'on a appris que le concert serait transmis en différé. Je ne sais pas pourquoi mais ce genre de nouvelle me rassure tout le temps. Pourtant il n'y pas de raison, parce qu'une erreur d'enregistrement s'entend aussi bien en direct qu'en différé. Mais je sais que les gars du studio ont réussi à effacer ou compenser certains défauts d'acoustique directement sur la bande ! Ce qu'on peut faire aujourd'hui ! C'est à peine croyable ! Mais attention, les défauts de prise de son, jusqu'à présent —je touche du bois —, c'est pour les autres. Moi ça ne m'est jamais arrivé. D'ailleurs certaines fois, quand j'entends certaines bêtises de mes collègues qui sortent des albums chez des grandes marques, cela me fait de la peine. C'est dommage. Parce qu'avec quelques recettes pas très compliquées, on peut faire du bon boulot. C'est sûr que c'est comme tout : il faut s'y connaître un peu, ne pas passer directement de la machine de terrassement à l'enregistrement de la musique. Et puis surtout, il faut avoir un minimum d'*oreille*. Et si le minimum est un maximum, ce n'est pas dérangeant. Et il faut apprécier ce que l'on fait, ce qu'on écoute. Moi, j'arrive même à entendre quand les ingénieurs du son ou les techniciens font des enregistrements sans y croire. C'est bizarre comme le son est terne, même si l'interprétation est bonne. Bon, c'est vrai que le matériel y est pour beaucoup, mais les machines ne peuvent pas tout faire, surtout pas remplacer une bonne oreille. Par exemple, moi, je garde toujours les programmes de ce que j'enregistre. En plus, je connais pas mal de dames qui placent les spectateurs, d'abbés dans les églises, et j'essaye de travailler dans une bonne ambiance. Moi, j'accepte tout le monde pourvu qu'il soit honnête. Tenez d'ailleurs, si le cœur vous en dit un jour, je serai très content de vous accueillir sur le lieu de l'enregistrement pour vous expliquer plus en détail les petites ficelles que j'ai acquis depuis vingt ans.

Pour en revenir à ce que je disais tout à l'heure, ça s'est passé il y a pas longtemps. On était à la cathédrale de S*** pour un enregistrement d'un concert d'orgue. Faut vous dire que moi, j'aime bien l'orgue. L'orgue est un instrument fantastique ! Avez-vous déjà été devant tous ces claviers et ce pédalier ? Et dire qu'il faut jouer en touchant à tout à la fois, y compris aux jeux ! Oh, tous ces jeux ! Tous ces sons merveilleux qui peuvent se combiner pour faire une véritable symphonie juste pour un orgue. Un français qui jouait à Notre-Dame l'a fait mais je ne rappelle plus de son nom. Certains de mes collègues font la fine bouche : la musique classique, oui ; mais l'orgue, le clavecin et la musique contemporaine, non. Ils peuvent se le permettre parce qu'il y a du boulot. Mais c'est un raisonnement absurde. Parce que c'est trop ceci ou pas assez cela ! C'est pas pensable ! Et ces gens-là se disent mélomanes alors qu'on voit bien à leur figure qu'ils n'apprécient rien de ce qu'ils font. Je vous l'ai dit, on l'entend encore plus avec un peu d'habitude. Moi, je crois plutôt, en ce qui concerne l'orgue, qu'ils ont un peu peur des églises et des gens qui les fréquentent. Vous savez, pour moi, Dieu, ça va, ça vient. Je crois pas à un destin grandiose une fois que je serai mort. Et le péché originel, j'en parle même pas... C'est des bobards tout ça ! Enfin, ça fait qu'il y a des églises où on peut jouer de la musique et c'est déjà une grande chose. Moi, j'aurais bien aimé être musicien, c'est sûrement pour ça que je me suis retrouvé derrière les micros. Musicien oui, mais pas organiste. Parce que eux, c'est bizarre mais ils sont toujours un peu spéciaux, un peu étranges. Souvent ça se voit déjà à leur tête. Je dis pas que c'est une règle, mais je l'ai remarqué. C'est peut-être pour cela que mes peugnats de collègues préfèrent travailler dans les salles de concert à parader devant le public pendant l'entracte.

Toujours est-il que cela n'a pas tellement d'importance. Donc, il n'y a pas longtemps, j'étais avec les gars à disposer des micros d'ambiance quand l'organiste est arrivé. Lui aussi avait un air bizarre. Nous avons trouvé qu'il venait tôt. Il nous a proposé de faire des essais et j'ai tout de suite dit oui, parce que c'est agréable d'avoir le temps de faire les réglages. En plus si l'organiste n'est pas pressé, on peut lui demander de rejouer des choses ou même de jouer des choses que l'on connaît. Moi, depuis vingt ans que je suis dans le métier, j'en ai écouté des trucs ! Alors, en rentrant chez moi, je regarde le programme et je note ce que j'ai entendu : de une étoile à cinq étoiles. Et après, quand j'ai un peu d'argent, je m'achète des disques avec dessus les morceaux que je préfère. Alors, quand l'organiste a demandé ce qu'on voulait qu'il joue, j'ai tout

de suite pensé à une sonate en trio de Bach. Je lui ai dit que ce devait être la dernière en mentant de dire que je ne savais pas combien il y en avait. Je sais très bien qu'il y en a six, je les achetées en disque. Ce qui m'ennuie souvent avec tous ces disques, c'est les petites erreurs d'enregistrement qu'on peut entendre. Il faut que je m'y fasse, c'est dur. J'essaie d'écouter seulement la musique, mais c'est parfois difficile. Je dois dire que je préfère la sixième parce que je l'ai enregistré une fois à Notre-Dame. Un souvenir merveilleux. Donc, ce fameux jour, l'organiste a bien voulu me la jouer pour moi pour que je voie comment ça rendait. C'était terrible. Quand tous les essais ont été terminés, nous sommes allés prendre un café dans un bar pas loin en attendant que l'heure tourne. J'aime bien ces moments d'attente avant le concert ; je sens la pression monter sur les épaules de l'organiste. Car si nous faisons des bêtises dans l'enregistrement, on peut toujours accuser la retransmission. Mais si lui joue mal, c'est le public qui l'estime à sa juste valeur.

Tout était prêt. Le concert démarrait.

Les deux premiers morceaux étaient pas mal, mais je savais que, rentré chez moi, ils n'auraient pas droit à plus de deux croix.

Au troisième morceau, le public a eu un frisson. Puis des gens se sont retournés en chuchotant. Une personne est venue voir l'abbé en lui marmonnant quelque chose à l'oreille. L'orgue jouait de plus en plus fort. Je m'inquiétais pour les crêtes malgré que j'avais laissé une borne marge. L'abbé se demandait visiblement si le programme annoncé était joué. Il est venu vers moi et m'a demandé. Je lui ai dit que je ne savais pas mais que l'organiste jouait peut-être du Listz ou du Guillou. Il était effrayé par les fausses notes qui prenaient de l'ampleur et de la puissance. Il me demanda d'aller voir ce qui se passait. J'ai regardé le public. Ils avaient l'air inquiet. Le programme indiquait un morceau de Buxtehude. Oui, c'était pas ça. Je me suis dirigé vers l'escalier qui conduisait à l'orgue. La porte était fermée. Je l'ai dit à l'abbé qui cherchait un moyen pour empêcher de faire fuir ses ouailles. Je suis aller voir mes gars pour leur dire de surtout ne pas arrêter d'enregistrer. C'était assez dément. Jamais je n'avais vu une utilisation pareille de l'orgue ! Ce n'était pas non plus du Listz, ni du Guillou. Mais c'est vrai, je ne suis pas un spécialiste. Mais là, tous les mouvements que je tentais étaient empêchés par la musique que je devais écouter à tout prix. Quel mec génial était enfermé dans les hauteurs de l'orgue ? Incroyable. Je retournai en courant voir les gars en leur disant de n'interrompre l'enregistrement pour rien au monde. Heureusement que c'était du différé ! Je riais intérieurement à l'impression que cette musique aurait fait en direct à la place du programme original ! L'organiste improvisait probablement, et c'était génial. Un possédé ! Bon sang, pourvu que personne n'ouvre cette damnée porte ! Ils s'y étaient mis à plusieurs. Pas de bruit, s'il vous plaît ! Mais les gens se levaient, regardaient autour sans savoir quoi faire, puis se dirigeaient vers la sortie. L'abbé tenta de les retenir mais le bruit de l'orgue furieux couvrait toutes ses paroles. Laissez-le jouer ! La bande va être gâchée par le bruit de fond. L'abbé hurlait maintenant pour faire cesser de jouer l'organiste, et quelques personnes amusées restaient pour entendre la fin qui ne venait pas.

Maintenant que j'y repense, ce moment a passé à une vitesse folle. Les claviers ont joué pendant près de quatre heures sans discontinuer jusqu'au moment où les pompiers ont sorti l'organiste *manu militari* de son repère pour l'emmener en camisole de force vers l'hôpital psychiatrique le plus proche. Il hurlait, gesticulait. Mais je ne me souviens plus de ce qu'il disait.

Evidemment les producteurs ont décidé de ne pas diffuser le concert, et avant qu'ils n'archivent ou ne détruisent la bande, j'ai eu le temps de la remplacer par une autre bande : celle des essais ! L'original, c'est moi qui l'ai gardé. J'en ai fait des copies. Je le connais par cœur. C'est tellement superbe, génial, tout ce qu'on voudra, que je n'ai plus envie d'écouter autre chose. Les autres morceaux de musique me paraissent plats. Mais je sais que je ne suis pas objectif. Ce que je recherche maintenant, c'est un organiste

assez courageux pour tenter de faire une énorme dictée musicale pour mettre toute cette musique en partition. Parce que moi, je ne connais rien à la technique de la musique. Je sais qu'un organiste l'a fait une fois, mais c'est un travail colossal. Je voudrais que dans ce qui me reste de temps à vivre, ce travail soit achevé pour que d'autres puissent en profiter un jour. Pourvu que l'enregistrement ne disparaisse pas avec moi.

Histoire XXVIII

Lundi 20 Novembre
Prison de Sheiβ eburg

Mon ami,

Tu es décidément le seul à bien vouloir reconnaître que j'existe. C'est très dur d'être bafoué à ce point par sa propre famille. De plus, tu es le seul qui restera.

Voilà. Tout a été joué. Et j'ai perdu. Car c'est bien d'un jeu qu'il faut parler : le désagréable jeu de la vie. Oui, je sais ce que tu penses : de nouveau, il m'écrit qu'il est innocent, qu'il est une victime de la justice. En un sens, comme je l'ai appris en prison, nous sommes tous des coupables, et que les faits aient été vrais ou faux, réels ou imaginaires importe peu.

Tu parles de mon long silence. C'est exact, j'ai eu de gros problèmes à accepter ce qui s'est passé. Normal, non ? Enfin si tu restes le dernier à m'écrire, c'est que quelque part, un doute subsiste dans ton esprit.

Je compte les jours là où je vis, comme on le fait après la disparition d'une personne chère. J'ai revu des milliers de fois l'épisode de l'incident dans mon esprit ; j'ai argumenté en rêve tant de fois tous les détails. Mais que peut-on faire contre des témoins de bonne foi ? Je crois que, finalement, je vois les choses de manière plus synthétique maintenant. J'ai eu le temps d'y penser. Avant le jugement, c'est trop dur. Et les dépositions qui s'enchaînent aux interrogatoires. Je n'y voyais pas clair. Excuse-moi d'avance de te replonger dans des moments qui ont dû être aussi relativement durs pour toi, mais j'aimerais te raconter le conte magique de ma vie. Le seul.

Comme tu le sais, j'aimais beaucoup la musique. J'aurais tout fait pour conserver le privilège d'en jouir quelques heures par jour. En un sens, certains de mes amis d'avant avaient raison quand ils disaient que j'aurais pu être aveugle, non que ce sort soit le moins du monde enviable, mais parce que je leur donnais l'impression de n'accorder de valeurs qu'aux seuls sons. En effet, les images me plaisaient moins. D'ailleurs, si j'ai tenu ces quelques mois en prison, c'est avant tout parce que ma tête est remplie de morceaux de musique que je connais en détails et que je suis en mesure de me repasser des heures durant sans support matériel.

Un fameux soir, je me suis rendu au concert, tu te souviens je t'avais appelé pour que nous y allions ensemble, mais tu avais prévu quelque chose d'autre. Le filet se mettait en place. J'y suis donc allé seul. Je me souviens parfaitement du programme : la quatrième symphonie de Brahms. Nous avions droit après l'entracte à une symphonie de Mahler. Un spectacle exceptionnel. Dans une grande salle de la ville, avec un fabuleux orchestre. Ah ! Que d'adjectifs pourrait-on employer pour décrire cette merveilleuse première partie. Mais ce n'est pas mon fort, tu le sais.

L'entracte.

L'entracte. Ce fameux entracte. Les gens applaudissent. Jusque là, rien de bien étrange. Mais, lorsque mon voisin de gauche laisse tomber ses bras sur les accoudoirs et ouvre une bouche d'où perle le sang,, je m'aperçois qu'une balle de pistolet est venue lui traverser la tête juste à la verticale. Mon regard tourne aussitôt vers le bacon d'au dessus où j'entrevois une figure de femme qui, les yeux brillants, regarde dans ma direction avant de disparaître. Avant toute chose, laisse moi te décrire ce qui m'arrive en détail à partir de cet instant. Le temps paraît presque s'arrêter si bien que les gens battent des mains au ralenti. Je me précipite vers le couloir qui mène à l'escalier, la rétine brûlée par l'image de celle que j'ai vue. Je bouscule les gens. Arrive à l'escalier. Le monte en ne croisant personne. J'arrive en haut du balcon supérieur, descend quelques marches et elle me fait face. J'en échappe mon manteau que, par erreur, j'avais monté avec moi. Si seulement je l'avais laissé en bas !

Alors que je reviens à moi, les gens commencent à crier en bas en découvrant mon voisin un peu hagard. Je m'accroupis et ramasse un pistolet muni d'un silencieux. On dirait une arme d'enfant. Je me penche et aussitôt des gens crient en me voyant. Tu connais la suite : émeute dans le théâtre. Je voudrais

bien lâcher cette foutue arme, mais les gens s'enfuient avant que j'ai pu leur dire qu'elle ne m'appartenait pas. La femme meurtrière était, elle, depuis longtemps sous d'autres cieux.

Pendant ces quelques secondes où je l'ai vue, j'ai senti une chose étrange, comme si la vue m'était revenue brutalement, comme si je m'éveillai d'un long rêve. Les gens que je croisai par la suite me semblaient plus vrais, moins fantomatiques. Je me rappelais d'eux, de leur visage, de leur vêtements, de leur démarche. C'était une impression terrifiante. Tu me demanderais maintenant de te décrire le juge qui m'a condamné, je le pourrais avec une précision incroyable. Le seul problème est que la femme assassin a été, elle, effacé de ma mémoire en tant qu'image. Ses traits se sont évanouis aussitôt après qu'elle s'est enfuie. Et surtout, les gens autour ont tous témoigné contre moi. Personne ne se souvient de ma présence au balcon du bas, et plusieurs personnes sont prêtes à jurer qu'elles occupaient ma place ! De plus, au second balcon, les personnes qui avaient pour voisine la meurtrière ne se souviennent que de moi, de mon manteau et même du moment où, soi-disant, je me suis installé au balcon ! Insensé. Oui, c'est vrai. tu connais déjà cette histoire. Je te passerai cette fois le couplet de l'erreur judiciaire. Je crois que cela n'a plus beaucoup d'importance.

Merci pour tous les colis, car sans eux le temps m'aurais paru plus long encore.

Cette charmante femme a réussi à me localiser et m'a fait parvenir des lettres à la prison. Elle a juré de me faire évader ce soir, et je la crois ! Tu sera le seul à le savoir si tant est que les choses marchent comme elle les a prévues. Et point de barreaux sciés, de draps noués, de sortie par les poubelles. Non !

Tu vas me prendre pour un fou, mais s'il te plaît, dès que tu recevras cette lettre, cherche à me voir à la prison de Sheiβ eburg. Je n'existerai plus ! Dans quelques heures, je n'existerai plus ! Comme elle. Personne de la prison ne m'aura jamais vu, les juges ne se souviendront de moi. Et le procès auquel tu es allé n'aura probablement jamais existé ! Tu seras le seul épargné par cette amnésie du temps, parce que tu es mon ami. Le seul qui m'ait soutenu à part elle. Le seul qui conservera des convocations à un procès qui n'aura jamais eu lieu.

Je te souhaite une très bonne chance. Je ne crois pas que mon statut me permette de te revoir un jour. Du moins pas dans ce monde.

Ton ami,
Wilfried.

Histoire XXIX

Ils rentraient d'une dure journée. Dure mais inoubliable. Marcher dans le désert des monts, le long de sentiers côtoyant les restes de civilisations du passé. Le spectacle désolant des maisons abandonnées désertées pour des lieux plus artificiels et plus faciles résonnait tristement sur les contours déchiquetés de la pierre découpant le ciel. Les ruines désertes étaient le dernier témoignage d'un monde révolu qui ne pouvait être retrouvé ; un monde que le progrès avait effacé et qui était maintenant la proie des éléments patients inaugurant la phase tranquille d'érosion. Un goût de raté planait sur ces vestiges proches.

Epuisés. Ils se dirigèrent vers le campement laissé quelques jours auparavant. Les enfants criaient et jouaient comme si nul temps ne s'était écoulé depuis leur départ. Seules les douleurs de leurs muscles les confortaient dans l'impression d'avoir vécu cette aventure. Ils se dirigèrent vers les sanitaires qui prodigueraient l'eau chaude si luxueuse dont ils avaient tant manqué en altitude.

Sous le flux ruisselant, chacun repassait les images fabuleuses qu'il leur avait été donné de contempler. L'eau noire coulait pendant qu'ils luttaient avec la crasse qui incrustait les derniers témoignages de leur voyage.

Synchrones, ils sortirent de l'eau et s'embrassèrent peu après. L'impression que leur donnait leur corps était étrangement mêlée de la fatigue accablante des jours vécus et de la relaxation infernale du ruisseau bouillant ; le résultat était un état de coton qui dissociait l'esprit du corps, mécaniquement habitué à marcher. Au bar, on leur servit des rafraîchissements. Ils contemplaient du bas les montagnes qui les avaient accueilli sans leur porter malheur.

Ils sortent du bar. Une annonce crie dans le haut parleur. Le barrage en amont vient de céder. Tout va être dévasté dans moins d'une minute. On ne peut fuir.

Elle prend sa main. L'entraîne dans la voiture. Elle regarde l'inutile matériel qui va les attacher. Des bribes de paroles lui reviennent. Une porte claque. Puis une autre. Deux clics enserrent leurs poitrines et leurs épaules. Les vitres qui bloquent. Une prière? Un murmure. En double.

La vague arrive. Elle est énorme et engloutit tout sur son passage. Les arbres, le sol, les habitations sont emportées. Un temps pendant lequel l'eau semble hésiter entre le côté droit et le côté gauche de la vallée. Puis elle s'abat sur le campement où les cris sont brusquement étouffés.

Tout tourne très violemment. Des chocs avec des objets ; ça cogne avec violence, défonçant la voiture. Puis c'est l'obstacle qui vient percuter l'avant pulvérisant ce qui reste de verre. La voiture semble décoller. Le cœur est suspendu indéfiniment dans l'air au milieu d'une boue mêlée de particules qui blessent ou empêchent de respirer. Le choc est terrible. Une chose qui avait été une voiture s'écrase comme une bonbonne d'eau sur un surplomb de la vallée. Ce qui reste de la carrosserie est broyé sous la violence de la rencontre avec la terre ferme. Le silence revient progressivement à leurs oreilles à mesure qu'ils se débarrassent des plâtras de boue qui les emprisonnent, un silence qui résonne déjà des nuits de cauchemars à venir, peuplés du souffle rauque de la lame assassine. Ils mettent du temps à s'extraire de l'épave. Ils se vautrent sur le sol glaiseux d'un monde d'apocalypse où les arbres brisés côtoient de multiples cadavres de voitures, de morceaux de maisons embourbés dans une couche infâme de terre et de sang qui dégorge son eau noire en ruisseaux chaotiques. L'aval de la vallée présente le même aspect de laminage de la civilisation dont il subsiste, sur les hauteurs, quelques impertinentes traces ébahies et colorées. De la couche de boue uniforme, se détachent des cris et des plaintes. La boîte à gants découvre une bouteille de rhum intacte qu'ils entament et qu'ils vident en pleurant sur les décisions injustes et incompréhensibles du dieu Destin.

Histoire XXX

Il était sapé comme un pape ! Ses grosses mains l'embarrassaient tant qu'il ne savait pas où les mettre. C'était un rendez-vous tellement important. Et il avait si peu l'habitude de ce genre de choses. Il lui faudrait présenter de manière ferme et décontracté ses objectifs et montrer qu'il était prêt à travailler dur. Comme d'habitude. Il savait que le seul moyen de s'en sortir était le travail. Mais si cette fois lui paraissait la plus difficile, elle pouvait être la dernière.

Quelle était la personne qu'il allait découvrir ? Comment l'aborder ? Il ferma les yeux en songeant que toute préparation lui donnerait un air faux. Il valait mieux faire confiance à l'instinct. Jamais, il n'avait été vraiment embarrassé plus de quelques secondes face à quelqu'un. Et il avait croisé plus d'une étrange personne.

Il pensait à sa femme et à ses enfants. Si tout marchait comme il le rêvait, faisant les cent pas dans ce couloir d'un bâtiment d'une ville qu'il ne connaissait pas, c'en était fini pour eux des soucis d'argent. Ils ne manqueraient plus de rien.

Il trépignait. Consultait sa montre toutes les trente secondes. Après tout, il n'avait rien à perdre ; rien qu'un avenir à gagner.

Puis vint le moment. On l'introduisit dans une salle, puis dans un bureau où un homme semblait surchargé de travail. Ce dernier leva la tête au dessus de piles de papiers et ses yeux de braises le décontenancèrent immédiatement. C'était comme si ce démon vous fouillait la tête jusque dans ces moindres recoins en un coup d'œil. Alors que le chef du recrutement lui disait de s'asseoir, il avait la douloureuse impression que tout était déjà joué, qu'il mettait la main dans un engrenage impossible à arrêter, qui tournerait encore et encore, pendant très longtemps. Un frisson parcourut son échine pendant qu'il attendait que l'autre engageât la conversation.

Une voix d'outre-tombe, rapidement modulée en quelque chose de suave et liquoreux , lui parvint.

— Vous voulez faire partie de notre société ?

— Oui.

— Vous avez répondu à l'article que nous avons fait paraître dans votre journal local, il y a deux mois, c'est exact ?

— Oui.

— Vous avez l'argent nécessaire pour entamer la procédure de rachat aussitôt que nous l'aurons décidé ?

— Oui.

— Ceci est votre curriculum. Votre employeur dit beaucoup de bien de vous. Vous êtes *travailleur*.

Une drôle d'intonation avait soudain percé la croûte du discours, puis le flot repris dans le même style qu'auparavant.

— Je le pense, oui.

L'autre sembla réfléchir. Il ne le regardait toujours pas.

— Néanmoins, entre votre qualification initiale et ce que vous projetez de faire chez nous, il y a un monde.

— Oui, mais je suis disposé à apprendre. J'ai d'ailleurs déjà des idées en ce qui concerne...

— Je sais. Vous en parlez dans votre lettre.

Le directeur chaussa ses lunettes à double foyer et le fixa. Ses yeux étaient désormais des billes de métal froid. Leur éclat ne laissait rien présager d'humain. Ils sondaient tranquillement l'âme, comme on cherche une pièce dans un tas de graviers. Il ne bougea pas pendant quelques secondes qui semblèrent des heures à celui qui transpirait sous son regard.

Puis l'autre dit :

— Puisque nous sommes d'accord sur *tout*, signez là.

Il prit le contrat ainsi que le stylo et s'apprêta à signer d'une main qu'il semblait ne pas maîtriser correctement.

— Prenez le temps de lire le contrat.

Il ne tint pas compte de la remarque qui lui sembla ironique. Il apposa sa signature à la fine liasse de papiers. Il se leva et serra la main étonnamment chaude et ferme du directeur du recrutement dont l'apparence lui paraissait soudainement moins impressionnante.

Il sortit dans le couloir la tête pleine de longues journées de travail, de rêves fous des possessions matérielles que pouvait payer l'argent. Il ne pensait pas qu'à travers tous ces jours passés à follement travailler, son âme se dissoudrait goutte à goutte dans les cahiers de comptes et les biens terrestres jusqu'à faire de lui l'ennemi de tout ce qu'il avait toujours aimé.

Histoire XXXI

C'était un jour de rébellion ! Pensez si je m'en rappelle. Des voitures déchiquetées gisaient un peu partout ; des groupes de gens se rassemblaient devant les étals des magasins pour organiser les assauts. Moi ? J'étais là. Seulement là. Je ne me souviens pas avoir appartenu à un quelconque groupe ou même adressé la parole à quelqu'un. Les marchands discutaient avec les clients en fureur pour tenter de leur imposer leur manière de voir la situation. Les émeutes rugissaient non loin, à quelques rues de là. On entendait clairement les cris et les détonations. Certains étaient vautrés sur des motos monoblocs qui avaient la souplesse et la résistance de véritables engins de guerre.

En passant, je tentais de ne pas me faire remarquer. Quand on a ma gueule, il faut se méfier car on vous prend facilement pour un voleur. Alors, quand les gens sont un peu échauffés... Mais c'était un jour sans. Rien à voler. Tout le monde était sorti dans la rue. Depuis le temps qu'on leur imposait cette loi, ils trouvaient le moyen de ne gueuler que maintenant. « La goutte d'eau qui fait déborder le vase », disaient-ils. Mais je n'en croyais rien. C'était des lâches. Tous des lâches. Et depuis longtemps, personne n'osait lever le petit doigt pour défendre qui ou quoi que ce fût. Alors bon. Ca, c'était pour s'amuser, pour montrer qu'ils existaient. Et une fois de plus, on leur ferait les habituelles promesses et tout le monde rentrerait chez soi, satisfait pour un bout de temps. En fait, je pense qu'ils n'y croyaient pas vraiment. Mais vu de l'extérieur, ils jouaient bien les clowns contrariés.

Moi, comme quelques autres ébahis, je n'avais pas grand chose à défendre si ce n'était ma croûte de pain et quelques vêtements fatigués. Mais la violence gratuite se justifie toujours. Au pire, on n'avait qu'à ne pas se trouver là à ce moment. C'est tout. Et c'est pour cela que je méfiais.

C'est dur d'être sur ces gardes quand on vous repère au premier coup d'œil. Si vous avez l'air de surveiller les gens, on peut vous accuser de vouloir voler leurs biens. Et c'est quand on ne regarde pas derrière soi que l'on ramasse un vil coup suivi d'un rire qu'il ne vaut mieux pas décrire. Il faut donc garder la mesure. C'est difficile mais réalisable.

Ce qui les tuera tous, c'est leur volonté de gagner sur les autres ou même de ne penser qu'à eux. Comment voulez-vous vous en tirer seul ? Peut-être deviendront-ils comme nous. De toute façon, cela n'a guère d'importance.

Je passe devant une maison. Une voix masculine et autoritaire en sort priant la maîtresse de maison de fermer la porte pendant qu'il va voir ce qu'il se passe. Moi qui ne suis pas loin, je le hèle pour lui raconter ce que je sais, que c'est dangereux, et c'est alors qu'il me frappe d'un direct au menton. Je roule sur le pavé, étourdi. Je me mets en boule afin de parer tout autre coup moins franc encore, mais voyant que rien ne survient, je me relève alors que sa femme me porte assistance en me gratifiant de commentaires absurdes sur les tendances brutales de son mari. Je vois le monde depuis une sorte de cocon qui semble plonger loin à l'intérieur de moi. Elle me soigne le visage et me propose de me rafraîchir chez elle. Je suis dans la salle de bains où je me rase après la douche. Ma figure me renvoie une image plus honnête et je me trouve presque normal. De plus j'ai conservé la ligne dans les forêts de béton où l'on ne mange pas tous les jours. La maîtresse de maison entre alors que je suis encore nu pour m'apporter des affaires que je devine appartenir à son mari, puis elle sort. La tête me tourne au point que je crois me voir depuis l'intérieur de mon crâne comme au travers de petites fenêtres qui s'éloignent. Je deviens fou. J'ai envie d'embrasser la femme qui se trouve devant moi. Je cherche à l'attraper alors qu'elle m'évite en riant. J'ai du mal à coordonner mes mouvements je bute. C'est comme si on contrôlait mon corps à ma place. Je l'attrape mais je soupçonne qu'elle s'est laissée faire, je m'allonge sur elle dans un grand canapé puis je suis saisi par une main qui suit un bruit de porte et des grognements son visage a peur je décolle dans les airs et traverse la fenêtre dehors je me relève j'ai du sang sur la figure et sur les mains je cours parce que

je sens que je ne dois pas rester là un cliquetis dans mon dos une balle fait voler de la terre à mes pieds je m'entrave je cours encore change de rue les gens fuient le canon qui crache pas le temps de réfléchir je bute l'autre suit une fenêtre vole une moto

Voilà l'histoire. Vous me dites qu'il a été tué. Soit. J'ai la tête qui tourne. On va me raccompagner chez moi ? Ma femme m'attend ? Ma femme ?

Histoire XXXII

C'était une de ces brocantes comme on en trouve aujourd'hui : un aspect de grand magasin et des meubles sur des centaines de mètres carrés. Une brocante moderne avec des visiteurs à toute heure, tous les jours, sous des néons écrasants, presque chirurgicaux. Ce supermarché de la chose vieille ne pouvait être comparé aux magasins d'antan, petits et remplis, où une odeur de poussière vous assaille dès que vous avez poussé la porte.

Pourtant, si le lieu a changé, au milieu de vieux meubles et de pianos désaccordés, le visiteur pourra découvrir, au détour d'une allée cernée de chaises rustiques, une multitude d'objets tombés dans l'oubli et la poussière : vieux livres, vieux chapeaux, vieux lustres, vieux services à vaisselle en faïence ébréchée, vieux bougeoirs, vieux chiens de cheminée déposés contre un vieux saxophone au métal piqué...

Ici, tout est vieux. Tout a trop vécu. La marque de générations d'utilisateurs, plus ou moins visible, hante chaque objet du spectre des personnes qui l'ont regardé, touché, sali, brisé ou nettoyé. Partout, la mort a posé son empreinte invisible. Cette table que cette famille voit figurer dans son salon ; cette chaise qui ressemble à s'y méprendre à celle de l'héritage de mère-grand. L'âme des objets semble s'être dissoute en même temps que leur propriétaire, et *cela se voit*. Par une logique inéluctable d'argent, les vieilleries consécutives aux décès des vieux finissent chez les brocanteurs. Mais l'œil extérieur trouve ces restes incomplets, ou vides, saisissant le malaise d'une trace de vie. Mais, pouvez-vous penser, madame, monsieur, que l'endroit où vous dînez actuellement est la place exacte qu'occupait l'oncle Germain quand il est mort d'une crise cardiaque à l'âge de soixante quinze ans ? Cet argument, non favorable à la vente, trépasse dans l'image un peu malsaine qui ressort de cet objet ayant vécu un passé inaccessible, comme si une possibilité de malédiction contagieuse rampait toujours dans les nœuds du bois semblables à de drôles d'yeux.

Le visiteur peut ici se promener pendant de longues heures, puisque la dimension multiplie les chances de rencontre avec l'objet rare. Choisissez, mesdames, parmi les affaires des morts : ces verres ne sont-ils pas jolis ? Mais que dites-vous ? Ces objets ont plus d'âme que ceux que vous avez chez vous ? Point du tout. Car quand vous serez couchés, c'est moi qui revendrait ici même votre homme debout. Voyez cette tâche. Qui peut vous garantir qu'il ne s'agit pas de sang versé par un crime ? Non, je plaisantais. Avec les vieilles choses, on a l'avantage de ne pas être le premier à l'abîmer. « Ca risque moins ». C'est un moyen de regarder l'avenir, bien installé dans un confortable passé. Choisissez parmi ces poussiéreuses occasions ! Allez-y !

Mais au détour d'un carton de vieilleries, on découvre un tableau vieux de plus d'un demi siècle, le maître à penser de l'ancien possesseur, depuis bien longtemps dans l'au-delà. Un portrait de Richard Wagner. Presque aussi impressionnant que son œuvre. Le regard veille tranquillement sur le propriétaire qui écoute son phonographe, bercé par le fleuve continu d'une musique qui envoûte jusqu'au déchaînement total. L'icône de Wotan s'incarne dans ces traits éternels et pourtant toujours condamnés à une fin qui se répète. Les sentiments qui ont sédimenté sur le tableau le rendent presque poisseux. Je l'achetai un jour et m'aperçois, chaque fois que mes pas me dirigent vers ce secteur de l'entrepôt, que je ne pourrai jamais le vendre. Son regard est trop personnel, trop dirigé vers celui qui l'avait placé sur un piédestal. Je crois que je finirai par m'en séparer, quitte à détruire par le feu les attaches trop visibles qui le relie au royaume des morts.

Histoire XXXIII

« Ces jours gris ramènent toujours en moi le plus grand doute. Des doutes absurdes que ceux que je croise ne semblent pas éprouver. A moins qu'ils ne le dissimulent. Ce je-ne-sais-quoi qui vous fait regarder le monde dans ses yeux, vides de sens. C'est pourquoi, je cherche. Quant à réaliser l'objectif de cette quête, encore faudrait-il que je le cerne avec plus de précision. Ce qui pousse à taper sur ces damnées touches afin qu'il en sorte quelque chose sur lequel il est difficile de donner un nom.

« Pourtant, il est facile de s'attacher à ces bilans provisoires, ces feuilles noircies en vain qui jalonnent la vie comme des secondes qui auraient gelées et dont les cadavres reposent là, sur le sol, comme un corps qui n'ose trop se décomposer mais qui vieillit peu à peu. En regardant ces choses qui sédimentent et qui ressemblent à des miroirs grimaçants de nous, on cherche à se rassurer devant ces instants cristallisés qui, *a posteriori*, font un peu peur. Des torrents futiles rachètent les heures de doutes alors que l'oubli déforme lentement ce que nous avons été. »

— Coupez ! Non, c'est vraiment mauvais ! Pourrais-tu me la refaire un peu plus passionnée ? Tu manques de conviction. Déjà que le texte est un peu faible, mais bon, un peu de coeur ! On ne bâcle pas le travail ! C'est une scène clef ! Oui, repose-toi si tu veux, et on reprend dans quelques minutes. Et n'oublie pas : un peu de nerfs, de tripes, sinon personne n'y croira !

Histoire XXXIV

La nuit prenait fin. Le dernier lever de soleil. A mesure que la lumière bleutée s'étendait sur le champ de bataille, il prenait plaisir à respirer l'air froid qui rendait ses blessures plus supportables. Des îlots de lumière rouge étaient assaillis par une brume blanche et lumineuse qui pourchassait les restes de la nuit. Le matin avait toujours été l'instant qu'il détestait le plus, et cependant qu'il gisait là, seule ombre vivante dans le blanc blafard du jour, il contemplait le dernier matin avec une curiosité teintée d'amertume. Les cadavres gisaient de ça de là, semblables à des pantins désarticulés. Eux avaient déjà effectué le voyage.

D'un mouvement difficile de la tête, il fixa son armure rougie du mélange des sangs. Il comptait les secondes avec un dégoût presque hérétique.

Le jour se levait paresseusement tandis que la bise gelait un coeur brassant de moins en moins de sang. La terre labourée par les armées vomissait ses trop-pleins de viande en des mares rouges. La bataille était gagnée à ce qu'il avait saisi des mouvements qui avaient suivi sa chute. Une seconde d'inattention avait causé sa perte. Il en avait maudit les cieux de rage.

Son épée gisait brisée à ses côtés, à demi plantée dans une tourbe pourpre. Bientôt, les égorgeurs viendraient. Il leva les yeux vers le monde bleu qui prenait possession du charnier, marmonna quelques mots pour achever l'oeuvre que la nuit avait abandonnée.

Un bruit de sabots retentit à travers les arbres parés de brume qui entouraient la clairière de silence. Le pas était lent et s'interrompait souvent. Il envisagea que sa dernière heure sonnait. Mais le cheval apporta un visage familier au dessus de l'amas de chair et de métal. La haute stature souillée de terre rouge s'accroupit près de lui. Il ne parvint pas à se souvenir de son nom. Les nouvelles étaient bonnes : la bataille était gagnée quoique qu'on l'eut cherché depuis des heures sans succès.

D'une voix qui venait déjà d'un autre monde, il demanda de voyager seul dans les derniers instants de sa vie. Il ferma les yeux alors que déjà le cheval s'éloignait à pas feutrés. Il aurait aimé voir le feu brûler une dernière fois avant de quitter cette mare stagnante. Le feu et ses volutes de fumée découpant des formes aiguës et vives sur des masses d'ombres répandues en chaos.

Une douleur déchira sa poitrine. Il tenta de gémir une dernière fois mais n'exhala un air rauque qu'en sens unique. Sa tête tomba de côté. Sa vue se brouilla.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, une femme de grande beauté se trouvait en armure sur un destrier à le regarder. Alors qu'ils chevauchaient dans le vent, il contempla les murailles imposantes du palais d'Oden.

Histoire XXXV

Comme chaque jour, madame Verthu était venu faire ses dévotions dans la très sainte église de la Trinité. En accord avec monsieur le curé, elle avait commencé de brûler son temps libre pour des bonnes causes, notamment tout ce qui touchait à l'entretien de l'église. Depuis le temps qu'elle arpentait les couloirs de la maison de Dieu, elle commençait à en connaître les moindres recoins comme s'il eut s'agit de sa propre demeure. Elle y avait accueilli beaucoup de déshérités, de gens dans le besoin qu'elle avait aidés du mieux qu'elle le pouvait. En effet, son mari étant mort alors qu'elle n'avait encore atteint l'âge de vingt ans, elle avait décidé de ne jamais se remarier et de consacrer sa vie aux plus démunis. La rente de son défunt mari lui permettant de s'astreindre de l'obligation de travailler, elle menait une vie honorable, loin des luxes, remplie des petites joies quotidiennes que l'on éprouve lorsque l'on œuvre pour le bien.

Depuis qu'elle s'occupait un peu des affaires de l'église de la Trinité, elle comprenait mieux combien il était difficile de gérer une église en cette période défavorable qui détachait les gens de Dieu, et faisait lorgner les bourses des riches vers d'autres mirages que le denier du culte. Jamais dans sa vie de croyante, elle n'avait vu pareille chose. L'église prenait la poussière. Les gens ne venaient plus aux messes exceptés quelques grabataires d'un âge canonique. Il aurait fallu remobiliser les jeunes, leur redonner l'envie ; mais elle ne savait comment s'y prendre. Monsieur le curé, avec confiance, lui avait délégué une grosse partie de son travail en raison de la thèse en théologie qu'il avait commencé et qui occupait la plus grande partie de son temps. Impossible de savoir si le travail qu'elle accomplissait lui convenait. Lui était souvent absent, toujours dans les bibliothèques où les réponses, rapportait-il, n'étaient que partielles. Madame Verthu y voyait là le cœur que les hommes attachent à des choses futiles. Monsieur le curé lui rappelait son sombre mari perdu dans des pensées insondables. Souvent, elle reprochait à monsieur le curé de laisser l'église en proie à la ruine et à l'humidité. Mais, voyant l'attitude inspirée de ce dernier, elle haussait les épaules en pensant à quel point, une fois sa thèse terminée, monsieur le curé aurait les moyens pour devenir le meneur d'hommes qui manquait tant à la paroisse.

Elle était donc dans sa seconde maison, la maison du Seigneur. Elle parcourut les allées encore vides de l'église, toujours fraîches et humides, presque malsaines. Elle fut réconfortée par l'apparition du Christ de bois, au détour d'une colonne. Elle inspecta la nappe et fut ravie de n'y trouver aucune tâche de vin. Ses longs sermons commençaient donc de faire leur effet.

Tout à coup, elle entendit une sorte de tintement qu'elle ne parvint pas à localiser. Pourtant , l'habitude qu'elle avait de cette demeure était si grande qu'elle connaissait chaque bruit comme chaque pierre et chaque fissure. Mais, était-elle jamais allé au sous-sol de l'édifice ? Non, bien sûr que non. Monsieur le curé tenait cet endroit clos depuis les travaux de consolidation qu'il avait entrepris, peu avant qu'il ne lui délègue la partie entretien de l'édifice. Elle tendit une oreille. On eut dit des grognements sourds et étouffés. Elle eut peur, se mit dans un renfoncement. Puis dans le confessionnal à la place de monsieur le curé. Comme elle croyait ce geste pécheur, elle récita aussitôt une batterie de formules magiques, digne des situations les plus désespérées. Depuis son poste d'observation protégé, elle inspecta les bancs de la grande nef vide. Quelqu'un aurait pu s'y trouver, dissimulé au sol. Mais au vu de la température de l'édifice, elle craignait que le bruit ne vînt pas d'un rôdeur étendu. Il paraissait plus intense. Plus *profond*. Les bruits s'amplifièrent à mesure que les minutes passaient laissant le froid l'engourdir. Elle décida en tremblant de partir courageusement à la recherche de l'origine de ces bruits. Elle s'approcha des grandes et hautes portes de bois qui scellaient l'entrée de l'église, portes que l'on ouvrait seulement, à présent, pour les enterrements. Monsieur le curé était parti, comme à l'accoutumée, tôt le matin pour la bibliothèque de théologie. Elle n'espérait pas qu'il pût rentrer à temps pour la sauver du danger. Des râles se firent entendre, ténébreux, horribles, comme ricanés par Satan !

Elle écouta aux deux portes d'entrée de l'église et s'aperçut que les bruits émanaient d'une autre porte qui menait à un escalier. Elle s'approcha pour entendre des fragments de mélodies monstrueusement écorchées. La peur la tenaillait mais elle tenait fermement la poignée. Elle entrouvrit la porte, puis la referma aussitôt tellement les bruits lui semblaient proches. La seconde fois, elle entreprit de rassembler son courage et de descendre quelques marches. Elle voyait déjà des monuments à son effigie alors qu'elle serait morte en combattant le démon ! Les images de sainteté disparurent de sa tête à mesure que les grossiers bruits recommençaient, plus nets, plus agressifs à mesure qu'elle s'enfonçait vers le centre de la Terre. Voilà

ce que récolterait monsieur le curé, après tant de mois d'absence. Elle craignait le démon qui n'allait faire qu'une bouchée de sa personne ! Elle approchait, tenant en tremblant son crucifix dans la main après l'avoir détaché de son cou. Pour la première fois dans sa vie, elle surmontait sa peur alors qu'elle parvenait au terme des escaliers.

Une lumière faible émanait d'une ouverture. Une porte dans le couloir qu'elle avait en face d'elle... Avancer de quelques mètres... Dieu, aide-moi...

Les bruits se faisaient plus précis, des personnes semblaient râler de douleur sous les coups du démon, tentant sans succès de prononcer des bribes de mots qu'il leur était impossible d'articuler. Un instant, elle avançait. Peu de mètres la séparaient de l'ouverture sur sa gauche, trou de lumière sur la pierre sombre et désincarnée. Elle allait faire les derniers pas quand elle entendit un genre de liquide se répandre avec fracas sur le sol de pierre. On eut dit que quelqu'un tentait de parler mais que ce flot l'étranglait, le noyait peut-être ! Son cœur battait si fort dans sa poitrine qu'elle eut peur de ne pas tenir. Mais il fallait sauver ces pauvres gens de l'affreux destin auquel ils étaient condamnés. Des cris ! Horribles ! Un semblant de discussion avait repris chez les démons qui parlaient une langue incompréhensible. Des rires maintenant ! Et toujours l'horrible bruit de quelque chose qui se répandait sur le sol... comme des entrailles !

Plus elle s'approchait, plus l'odeur devenait fétide. C'était une odeur de mort, elle le savait. Elle prit une forte inspiration et se jeta devant la porte ouverte.

Dans la salle, elle vit tout d'abord d'immense réservoirs d'où coulait en continu un liquide ambré qui moussait sur le sol ; puis une table remplie de bouteilles vides, de verres vides et de vomissures ; et au milieu de tout cela, quatre moines en soutanes souillées et monsieur le curé, à moitié allongé sur la table, dégueulant ses tripes sur le Missel relié cuir qu'elle lui avait offert.

Histoire XXXVI

Tout avait bien commencé. Un jour où le pied gauche avait probablement daigné laisser le pied droit descendre du lit le premier. Le distributeur de billets de la gare était en parfait état de marche, point de queue pour monter dans le train, de la place pour poser ses bagages dans les rigoles béantes destinées à cet effet. Point de période scolaire, de départs en vacances intempestifs, de grève non prévue. Il était probable que quelque chose se préparait silencieusement. Je consultai le numéro de ma place et fus étonné de n'y trouver personne. Pas d'erreur. De double réservation. Pas de *une place pour deux*, de défaillance du système informatique, de réservation d'une place qui n'existait pas. Effrayé, je regardai partout pour voir si un homme armé d'un rasoir ne me guettait pas pour prendre mes économies, voire ma vie. Ma montre ne retardait pas, j'avais de l'avance. De plus, les gens, régulièrement, montaient dans le train et leurs conversations me renseignèrent sur la destination de celui-ci qui, comme par enchantement, se trouvait être celui celle que j'avais prévue. Pas d'erreur d'affichage dans le numéro du quai. C'est à ce moment que je commis une faute.

Etant assuré de tout, j'avais confiance en la bonne fortune qui, je le croyais, ne manquerait pas d'installer à mes côtés une femme ravissante avec qui je ne pourrais m'empêcher d'engager une conversation passionnée. Mais, après que cette pensée m'avait traversé l'esprit, je m'aperçus de mon erreur. Bien entendu ! Tout avait si bien marché, que cette personne ne pouvait être qu'une mamie grincheuse et agressive qui ferait tout ce qui était en son pouvoir pour m'empêcher de dormir en me parlant de farces imbéciles de ses petits enfants dont je n'avais que faire, ou bien d'un passager d'une taille autrement plus corpulente que la mienne qui occuperait la quasi-totalité de la banquette, m'obligeant à m'aplatir contre l'accoudoir. De surcroît, celui-ci pouvait fort bien passer son temps à se ronger les ongles d'une manière si agaçante que je me serais vu contraint de passer la plus grande partie du voyage debout au wagon bar, dans les miasmes pestilentiels des fumeurs de cigares. C'était sûr. A moins qu'une mère et son petit de quelques mois ne viennent s'installer dans la place laissée vacante afin que son bébé puisse hurler dans mes oreilles toute la gamme de ses jeunes cordes vocales. J'en étais sûr. Tout était trop beau.

Il est des jours où l'on sait d'avance ce qu'il va se passer. Ce jour-là, malheureusement, toutes les silhouettes graciles s'évadaient jusqu'à d'autres places et, même si, d'un regard suppliant, je tentai d'influer sur ces êtres désincarnés afin de les induire à s'asseoir à mes côtés, ne serait-ce que pour tenir éloignés de moi les sortilèges des grand-mères agaçantes, des cris et autres ongles rongés en chœur, à mesure que l'heure passait, je redoutais l'arrivée de mon voisin, qui, quel qu'il fût, s'avançait lentement dans les couloirs de la gare et implacablement venait de trouver le quai, le train, le wagon afin de me tourmenter à jamais... à jamais !

On me tapota sur l'épaule. Oui, j'étais du côté du couloir, bien entendu, et ce présage signifiait l'étendue de ma malédiction. Je n'osai relever le tête de peur de tomber en face de l'atroce réalité. Mais une voix suave me convainquit de lever les yeux. Est-ce que la place qui restait près de la fenêtre était libre pour cette charmante demoiselle. Bien sûr que oui ! Elle s'assit après que je me levai, abasourdi. Aussitôt, pourtant, des soupçons me prirent que le passager théorique continuait sa marche implacable vers le siège déjà occupé. Mais non voyons ! C'est trop bête ! Le train part déjà ! Quelle histoire ! Je fis mine de regarder le paysage pour jeter un œil carnassier à ma voisine qui feignait de ne rien remarquer. Le train quittait la gare. Ouf ! C'était ga...

— Pardon, Mademoiselle, je... je... je crois que... que vous êtes à ma p... à ma p... à ma place...

— Je suis désolée, Monsieur, mais j'ai une autre réservation. Nous pouvons l'échanger si vous le voulez. Il reste d'autres places dans le wagon, et à moins que vous ne souhaitiez particulièrement être ici...

— C'est-à-dire... heu... C'est-à-dire... c'est ma place...

— Oui, je comprends bien, mais vous pouvez prendre ma réservation qui est valable pour le même trajet pour la place juste devant, là, et vous me donnez la votre pour que nous ayons chacun la réservation correspondant à notre place.

Manifestement, la jeune fille ne voulait pas aller à côté de son voisin de la place de devant, au moins autant que je souhaitais que l'énergumène tremblant et blanchâtre qui était à mes côtés aille voir ailleurs si nous y étions.

— C'est-à-dire... heu... c'est-à-dire...

— Je sais, c'est votre place ! Mais puisque vous avez la même au rang devant celui-ci, que vous avez une grande vitre pour voir le paysage, comme ici, pourquoi ne prenez-vous pas ma réservation pour vous installer devant où la place est rigoureusement identique à celle-ci ?

— Heu... C'est ma place...

La jeune fille me regarda et dit à la chose flasque à la grosse mallette de cuir :

— Vous ne comprenez pas que je suis avec Monsieur. Cela ne vous dérangerait-il pas de vous asseoir devant ? Car si vous vous asseyez devant, personne ne viendra vous réclamer la place, étant donné que j'ai la réservation de la place et que je suis déjà assise.

— Mais... mais... enfin... C'est ma place...

Je commençai à me demander si ce débile mental allait nous laisser tranquille cinq minutes, quand arriva, tel un shérif de western, un contrôleur tout de bleu vêtu. Quand la jeune fille lui eût expliqué le problème, celui-ci tenta pendant un quart d'heure d'expliquer la même chose à l'autre fou qui désormais incluait, dans les syllabes qu'il employait, le mot « retard ». Au bout de ces quinze minutes de cauchemar, alors que la tension était devenue extrême pour chacune des parties en présence, le contrôleur décida de laisser tomber, prêt qu'il était à cogner sévèrement la tête de l'énergumène blanchâtre. Il demanda à la jeune fille de céder sa place, alors que tous, nous étions si énervés par cette histoire ridicule qu'il nous fallait nous contrôler pour ne pas hurler. L'homme s'installa à sa place, sortit un dictionnaire de médicaments animaux, et d'une main tremblante révisa ses médicaments, tournant les pages doucement, en chuchotant pendant près de trois heures.

Nous descendîmes à la même gare, la jeune fille et moi, et, ayant été tous deux tant agacés par une altercation aussi imbécile, nous décidâmes d'un regard entendu de ne pas lutter contre le sort qui semblait ne pas désirer notre rencontre.

Histoire XXXVII

J'en viens à prendre la plume plus par dépit que par goût. Sans oublier la volonté de communiquer, ne fut-ce qu'avec moi-même. Cela fait deux mois que je suis dans cette situation statique et, si elle venait à continuer, je ne sais de quoi je serais capable. Voilà toute l'histoire.

Je m'appelle Jacques Malfond, et j'exerce un travail de cuisinier dans un des plus beaux quartiers de la ville. J'ai mis longtemps pour arriver où je suis : des années de labeur et de privations de tout genre — excepté culinaire — m'ont mené à devenir un des chefs les plus réputés du pays. Mais, comme dans tous les métiers qui accaparent, on s'occupe de tout sauf de soi. Ce qui fait que, les années passant, mes connaissances ont suivi leur propre chemin quittant peu à peu le rang de mes amis. Même les femmes avec qui je me sentais bien sont parties devant l'ardeur que je mettais aveuglément au travail. Je m'en suis rendu compte trop tard alors que mes fréquentations se limitaient d'une part à des gens qui attendaient de moi quelque chose de précis, comme l'embauche d'un rejeton de leur famille, et à d'autre part, des clients fidèles et des dégustateurs du meilleur cru. Cependant, pour cette dernière catégorie, la barrière de la renommée en fait vos serviteurs, mais ils se sentent rarement votre égal ; de là à devenir amis... Parmi cette volée de personnages, certains me sont restés chers, je l'admets, tandis que la plupart avaient le snobisme de m'exhiber pendant leur dîners comme fleuron de leur carnet d'adresses bourgeoises. Leurs préoccupations tournaient autour du pouvoir et de l'argent. Personnellement, le pouvoir m'avait toujours laissé froid. L'argent était un moyen, une possibilité de s'endetter pour construire un lieu en accord avec vos compositions gastronomiques, mais rien de plus. Tant d'années d'efforts pour concevoir ces subtiles mariages de goûts, de parfums, cette cuisson si réfléchie, tout ce qui jour après jour réinventait la passion de la cuisine était loin des problématiques matérielles si vaines, si grossières même s'il s'agissait de chiffres à plusieurs zéros. La *passion* ! Où était-elle chez ces jeunes que j'accueillais parfois dans mon restaurant ? D'ailleurs, je ne la voyais jamais cette passion livresque. Dans la vie de tous les jours, je voyais les clients moroses engloutir mes plats en parlant de politique, d'économie ou de finances. Alors qu'un bon repas est comme un bon vin : il se pense, il s'analyse, il se dissèque tout en laissant les sentiments affluer devant le feux d'artifice qui n'en finit pas de réveiller des papilles habituellement endormies. A ma façon, je me considérais comme un chercheur dont les découvertes étaient accessibles au commun des mortels. Combien de fois suis-je resté tard avec des clients au budget limité qui avaient économisé pour ce repas et qui avaient apprécié qu'avec des habitués à la bouche insensible et aux poches pleines d'or. Les connaisseurs venaient des régions où l'on aime manger et où l'on mange. Ils vivaient la cuisine au quotidien, cherchaient des chemins de traverse qui auraient donné un peu de piquant à leurs habitudes culinaires calquées sur le terroir.

Mais, après la journée de travail, vers les deux heures du matin, je contemplais mes quarante ans passés dans la glace de ma chambre en voyant un vieux célibataire qui aimait les femmes et qui n'en avait pas une seule comme amie. Personne ne songeait à partager ma vie. L'habitude faisant, je m'y étais presque habitué, et je ne cherchais plus vraiment la compagnie féminine. Ma solitude me pesa subitement plus qu'auparavant, jusqu'à gâter mes repas. C'est à ce moment que j'ai raté mes premiers plats. Malheureusement, certains de mes clients habitués, chez qui je voyais des amateurs sincères, ne s'en rendirent jamais compte, ce qui ne fut pas pour me consoler. Depuis longtemps déjà, je tentais de combler les lacunes béantes que j'avais creusées en m'enfouissant dans la cuisine. Mais mon isolement grandissait toujours ; les valeurs que j'avais toujours défendues s'érodaient peu à peu dans un désespoir profond qui revenait chaque jour alors que le soleil cachait ses derniers rayons.

— Ne vous en faites pas, Malfond. L'amour, ça débarque quand on s'y attend le moins.

De plus en plus aigri, je ratais mon ouvrage, ce qui me mettait dans des colères noires. Je songeais à prendre des vacances. Je désertais. Mais au bout de deux jours, je rentrais à la cuisine, l'humeur massacrante. Tous les ingrédients étaient là, se laissant manipuler sans résistance ; ils étaient mes amis fidèles. Je parlais à mes plats, mes garnitures afin que celles-ci se comportent comme je l'avais prévu lors de la cuisson. La cuisine était mon âme. Rien ne paraissait pouvoir m'en écarter.

Pourtant, insidieusement, les jours accumulaient une sorte de rancune aveugle, un mécontentement qui n'en finissait pas, quelque chose qui masquait ma solitude coupable et la transformait en jalousie, voire en haine. Les plats refusaient de me faire le clin d'œil vivifiant : « tu verras comme ils vont m'apprécier ». Rien ne me parlait plus, la viande elle-même redevenait de la vulgaire bidoche, morte et silencieuse. Tout

était devenu froid autour de moi au point que je me tourmentais pour savoir si je n'étais pas anormal. Comment avais-je pu en arriver là ? Seul. Sans descendance. Sans famille. Sans passion. Oui, la passion se dissolvait dans une hargne que j'avais contre tous et toutes. Je sentais le brûlé sans que je sache où cela allait me mener.

Un jour, l'idée vint. Elle me sembla si simple que je m'en voulus de n'y avoir pas pensé plus tôt. J'allais en finir avec ce monde de solitude, si indifférent à son prochain. La passion avait déserté le monde : il était temps que je parte avec elle.

Je montai au grenier de ma maison avec la ferme intention de me jeter en bas comme une tomate qui a trop mûri. Un dernier problème se posait : accéder à la fenêtre. Et elle était diablement haute. Je conçus une pile de vieux livres avec les ouvrages qui gisaient dans une caisse du grenier, et entrepris de l'escalader afin d'atteindre la lucarne récalcitrante. Je grimpai, m'affalai de tout mon long sur le plancher poussiéreux. Un livre avait dans la chute pris une position étrange. Il avait atterri sous ma tête à une page que je ne pouvais que remarquer.

Comment séduire une femme ?

Le majordome affolé par le vacarme déboula dans la chambre. Après m'avoir relevé, il me conduisit au salon où il me servit un verre. J'avais le livre entre mes mains, me retenant de l'ouvrir. Sans doute une des vieilleries de mon grand-père que j'avais récupéré d'on ne savait où. Ce livre était si fascinant que je ne pus me décrocher de sa lecture toute la nuit. Il effaça mes velléités suicidaires avec son mélange exceptionnel d'articles construits comme des recettes de cuisine. Bien entendu, les ingrédients étaient parfois étranges, mais l'esprit y était. Je passais la nuit à rêver à l'assemblage de ces éléments et au pouvoir de leur combinaison. Quand vint le matin, je découvris le dernier article.

Celui-ci m'apparut comme le moyen d'assouvir ma haine de l'humanité qui m'avait refusé le plus important. De rapides calculs furent faits et je crus possible de trouver les ingrédients nécessaires à l'élaboration de la recette avant la date fatidique. Mon esprit s'envolait tandis que je criais vengeance. Je suivis les instructions à la lettre.

Au travail, on me trouvait guéri ; j'avais retrouvé mon entrain, mon ardeur inventive. Aussi pendant la période de préparation, je fis nombre de merveilles qui me valurent les critiques les plus fabuleuses de mon existence. Plus que deux semaines et tout serait prêt. Survolté à l'idée d'accomplir la recette la plus folle de toute mon existence, la plus puissante aussi, je ne parvenais pas à quitter les fourneaux tellement il était nécessaire de combler mon excitation par des tâches épuisantes.

Le jour tant attendu était là.

Je grimpai en haut d'une des maisons qui toisent la capitale. A l'heure fixée par le parchemin jauni, je récitai et préparai.

Déçu que rien ne se produise, je rentrai, abattu, à la maison.

Le lendemain, tout le monde avait disparu. Quand je dis tout le monde, c'est tous les gens. Tous les êtres vivants animaux avaient disparu de la capitale. Plus personne ne marchait dans la rue, ne conduisait une voiture, ne dormait dans son lit. Il n'y avait plus personne. Je ne compris rien et manquai devenir fou à lier en m'apercevant que le monde était devenu désert. Un désert de silence. Vide. Il n'y avait plus personne. Tout était, *tout est* comme si les gens avaient soudainement disparu. J'ai retrouvé des voitures dont le moteur tournait encore. Certaines installations automatiques fonctionnent encore, mais pour combien de temps ?

J'étais seul. Ils avaient tous disparu. Tous. Des jours durant, j'ai arpenté les pavés des rues sans y rencontrer une âme qui vive. J'étais désespérément seul. Les jours passaient et rien ne changeait. Le silence était la seule conversation du monde.

Tout était vide ou silence. J'avais fini de me servir sur les étals où, désormais, les marchandise pourrissaient sans que personne ne se préoccupe de les enlever.

Puis, il est arrivé. Maigre comme un coup de trique. Je l'ai reconnu tout de suite. Félix, le chien de mon voisin. Après une longue errance, il paraissait content de voir quelqu'un. Je l'avais souvent caressé et accueilli chez moi les soirs où son maître était trop saoul pour se rendre compte de son existence.

Je le nourris bien et nous allons nous promener dans les parcs ouverts pour notre bon vouloir, là où la nature foisonnante reprend ses droits dès que l'homme est loin. Aucune interdiction ne jonchait notre vie. Combien de fois avons-nous visité des belles demeures pour le plaisir ? Pourtant, à mesure que le temps passait et que rien ne se décidait à changer, Félix et moi rêvions d'autre chose, loin de la ville et ses murs silencieux. Voir le monde. Peut-être était-il vide lui aussi ? Mais tout cela n'avait plus d'importance. Quand une chose aussi folle a été assimilée par votre esprit, toute excentricité paraît bien banale.

C'est pourquoi nous partons, Félix et moi. Avec dans la voiture et la remorque, le nécessaire pour découvrir le monde. J'ai aussi pensé aux plantes dont nous emportons des semences au cas où un virage

confortable nous accueillerait en son sein. L'été commence juste. Nous avons du temps pour découvrir. L'hiver nous fera chercher tanière bien assez tôt.

Je laisse donc ces feuillets ici, en attendant, sans foi, que quelqu'un les découvre. Mais si le monde est vide, c'est ma vie passée que j'enterre ici. Nous partons voir le monde afin que lui et nous puissions discuter seul à seul. Le monde qui n'est plus le monde des hommes. Qui sait si notre route ne sera pas plus courte que prévue ? Et peut-être reste-t-il un autre de mes *vrais amis*?

Histoire XXXVIII

Il avait travaillé toute la saison, saisi les honneurs qu'il croyait dus. Les personnes qui avaient collaboré à son entreprise, comme il est souvent de rigueur, n'eurent pas même droit aux miettes. Il prit tout. C'était normal. La loi était ainsi faite.

Le jour de la dernière du spectacle, un visiteur inhabituel était là. Ce visiteur signifiait le passé méprisé, la famille, la bassesse de la vie ; alors que lui évoluait maintenant dans les hauteurs formelles des danses de beauté. Il recherchait le beau, le vrai. La gloire. Et sans s'inquiéter de savoir si d'autres gens, parmi ceux que l'on nommait « proches » se souciaient de manger, de gagner leur pain. Sa réussite, il la méritait. Pourquoi partager ? Elle était à lui. Le vent des applaudissements battait ses tempes alors qu'il se retournait pour les accepter. Tout était à lui. Il méritait cette gloire à chaque heure, chaque matin. On la lui servait toujours sans qu'il la trouve dégouttante, lourde, poisseuse. Sa gloire aussi, c'était lui. Il avait un rôle à sa mesure, « à ma démesure » était-il même allé jusqu'à affirmer à des journalistes subjugués. Il était d'un bloc : sûr, réfléchi, infaillible. Il dansait. Il était le plus grand danseur du monde.

Un léger picotement lui brûla une partie du dos. A la faveur de la mise en scène, il put remarquer avec effroi que son jeune frère, qu'il n'avait pas daigné recevoir depuis plus de sept ans, était assis calmement au premier rang, le regardant de ses yeux rouges. Ce frère à la peau dépigmentée, aux yeux de monstre, cette injure à la nature et à la beauté.

— Comment veux-tu que j'essaie de m'élever à toute la beauté de ce rôle en travaillant ici, alors que cette chose répugnante me lorgne de son œil rouge ?

Il était parti le lendemain, engagé dans une toile d'argent.

Puis la danse avait revêtu diverses parures : la beauté, l'Art, l'aisance, la notoriété. Souvent, quand il dansait, il imaginait combien le public était admiratif devant ses performances tant techniques qu'esthétiques. L'Art lui coulait dans les veines, comme un nectar qui l'élevait au dessus d'un monde dont il devenait le phare, le modèle.

Ses connaissances l'avaient introduit dans les sphères hautes de la société. Il aimait les grandes réunions où le luxe comblait ses désirs visuels les plus fous. Combien cette compagnie était agréable, combien était-ce merveilleux de côtoyer des personnes cultivées qui ne vivaient que pour l'Art et la gloire ! C'était eux sa famille. Il était leur protégé, l'étoile dansante presque divine à force de trop souvent frôler la perfection totale. Les récompenses pleuvaient en une averse durable tandis qu'il acceptait les témoignages des gratitudes nationale et internationale. Il était le point de mire de sa discipline, le nom qui revenait sur toutes les bouches. Il était le maître incontesté de la danse, et il rehaussait les morceaux de musique les plus plats en les illustrant d'un voile de beauté proche du sublime. Il se voyait en un chevalier de feu luttant contre les derniers retranchements du sordide et de la vulgarité, battant à chaque mouvement les archétypes de la laideur pour que naisse le monde du beau, émanant de son image.

Ce soir-là, encore, le triomphe serait total. Il serait la perspective, l'horizon du monde, celui par qui la danse avait été élevé au rang de mécanique divine, obscurcissant les autres arts qui n'avait de cesse de l'envier, lui le créateur, le sauveur de le beauté du monde. A jamais, le monde lui serait reconnaissant.

Néanmoins, il est inquiet. Son frère est là. Pourquoi ? Il ne comprend pas. Il danse, inquiet. Quelque chose ne va pas. C'est peut-être une illusion. Pourtant, non. Il est bien assis devant, attentif. Ce qu'il a grandi. Comme on le dirait vieux. Il paraît avoir cent ans !

La chute ! Des cris s'élèvent dans la salle. Les spectateurs et les plus fidèles admirateurs n'en croient pas leurs yeux. Ils sont debout. Il se tord au sol. Il a très mal. On interrompt le spectacle. Un malaise gagne la salle comme des vagues d'inquiétude vont et viennent. L'erreur est inexplicable. Personne ne l'a vu trébucher.

On le porta dans sa loge afin de voir si la blessure était grave. L'ambulance tardait à venir. Il demanda qu'on lui tienne compagnie. Un petit homme rentre. Il a les cheveux et la peau blanche. De ses yeux rouges, il indique aux personnes présentes de sortir. Elles sortent sans prononcer une parole. Son frère est atterré par l'outrecuidance de celui qu'il nommait le monstre. Pourtant il ne dit rien même si son regard ne peut se détacher de lui. Ce dernier s'assit, le regarde. La blessure souffre.

Personne n'entre dans la pièce. Le temps s'est arrêté.

— Bonjour, mon frère, commence le petit homme d'une voix douce. Un malheur que je sois venu aujourd'hui. Ta blessure est grave et ce genre de choses brise une carrière. Surtout qu'elle est mal placée. Quel dommage. Tu me regardes bien étrangement. C'est moi, ton frère, le *monstre*. J'ai grandi. Il a fallu que je me débrouille moi-même, alors que chaque jour, je te voyais évoluer dans des mondes plus élevés. Je ne suis pas jaloux. Je cherche réparation. Car tu m'as volé. Maintenant j'ai eu ce que je voulais. Si j'avais été un démon, c'est ton âme que j'aurais tourmenté pour l'éternité. Mais je ne suis qu'un monstre. Alors je t'annonce que tu vas vivre une éternité d'oubli, de contemplation de ce que tu es vraiment, d'angoisse. Le temps gommera ton passé prestigieux, et les gens sur qui tu comptes disparaîtront de ta vie comme par enchantement. Car il y en aura d'autres, des étoiles. Et tu n'est pas de leur monde. Tu es un jouet. Cassé, on te jette. Comme tu es jeune, tu as le temps de sentir sur ton visage l'éternité que sera ta peine. Tu es lâche, pas la peine de penser au suicide. Tu as devant toi des milliers de secondes qui s'entrechoqueront jusqu'à ce que ta fin approche. Tu te fondra dans la laideur que tu as si souvent combattu, dans le monde que j'habite et dont je suis le prince : tu deviendras vieux et impotent. Et tu te souviendras de ta gloire passée, de ces démonstrations d'admiration quotidienne dont tu faisais de grandes consommations. C'en est fini de toi, de ton nom, de ton heure. Je suis ta malédiction, comme tu es la mienne.

L'homme à la cheville fracturée vit s'en aller le petit homme comme il était venu. Son visage arborait, à l'instar de son frère, la couleur du linceul. Il cria mais personne ne sembla entendre. Il se souvint du petit pistolet qu'il gardait plus comme un symbole de masculinité que comme une arme défensive. Dans un couloir désert, un petit homme blanchâtre vit briller une lueur de feu dans ses yeux rouges.

Le lendemain, les journaux publiaient de nombreux articles sur le suicide inexpliqué de l'étoile montante de la danse.

Après une fracture sans conséquence pour sa carrière,
*le danseur étoile **** se suicide sans raison apparente.*

Histoire XXXIX

Lorsque le professeur James découvrit le chaînon manquant, le monde de la paléontologie fut en effervescence. De multiples télégrammes furent envoyés à sa résidence londonienne afin d'exprimer la reconnaissance unanime des spécialistes de la discipline. Sa femme de chambre, Miss Harry, relevait la boîte aux lettres tous les jours d'un air désespéré, entassant lettres et télégrammes dans le bureau du professeur en souhaitant que celui-ci rentre rapidement afin de lutter contre le capharnaüm qui gagnait progressivement la demeure. Les piles de papiers croissaient chaque jour sous l'œil austère des maquettes de dinosaures qui s'accrochaient aux murs.

Car, malgré l'intérêt que ses confrères apportaient à ses travaux, James ne pouvait se décider à partir du désert de Gobi, éloigné de toute cette vaine agitation, en un lieu hostile que seuls les vents peuplaient, protégeant de leur souffle millénaire les ossements témoins d'un passé millénaire. Il y coulait des journées heureuses dans un silence quasi monastique que ses aides de camps savaient ne pas troubler. Ses pensées, rythmées par sa plume qui remplissait avidement des pages d'une écriture hiératique en vue de futures publications, s'ouvraient de temps à autre sur l'événement dont il avait été le créateur, ou plutôt le découvreur. Dégustant son thé à la bergamote sur une chaise pliable, sous une toile que le vent faisait claquer, il pensait à graver ces précieuses secondes dans sa mémoire afin de toujours associer cette victoire à ce lieu magique. Le thé avait la saveur qu'a le couronnement d'une vie de recherches. Il savourait l'exception de ce moment dans ce silencieux champs de fouilles, calmement étendu sous un défilé accéléré de nuages. Il ne voulait pas précipiter son départ, sachant que les mondanités ne lui laisseraient pas un seul instant de répit une fois de retour au pays. Il préférait savourer le temps seul. Enfin, *presque* seul.

Il avait eu du mal à contenir ses aides de camp mais, désormais, leur discrétion semblait acquise. Les années lisseraient les conditions étranges qui avaient entouré la découverte et les transformeraient en légende, rendant ainsi indissociable la vérité du fantasme. Sur cela aussi, il voulait prendre un peu de distance, s'assurer, récapituler. Car l'inconnu attirait plus encore que la science. Il prit une bouffée de cigarette anglaise et rejeta la fumée dans le vent mongol. Ce désert, peuplé d'êtres répartis au hasard de leur mort ; ce désert silencieux et clos comme un cimetière ; ce désert avait abrité sa découverte.

Cette découverte devait être la sienne. Plus il y pensait, plus le vertige le prenait, plus il se réconfortait avec des théories bien huilées. Le chaînon manquant. *Son* chaînon manquant. Parfaitement conforme à ce que l'on s'attendait à trouver, un jour. En un mot : parfait. Peut-être un peu trop. Car Lao Li était arrivé. Puis il était reparti. Le professeur James allait à son tour prendre la route de la grisaille humide à laquelle il appartenait, des bibliothèques qui comme autant de pistes contradictoires lui avaient tracé un chemin sinueux pour arriver là. Des années de recherches et de recoupements afin de rétablir la géomorphologie du site. Mais sur place, combien les choses étaient différentes ! Tout était grand et vide. Des zones si vastes qu'on aurait pu fouiller des ères entières sans trouver autre chose que des pierres. Il s'était senti perdu loin des livres. Son seul refuge avait été l'obstination de chercher dans le périmètre qu'il s'était fixé et de ne pas remettre en cause ses précédentes évaluations. Une seule année pour faire jaillir de ce périmètre ce qui aurait nécessité dix mille ans de travaux ! Alors qu'il revenait pour la seconde saison, les derniers mois bâtissaient devant lui le mur de l'échec, une absence de découverte qui le renverrait à ses livres, lui l'impossible connaisseur des entrailles de la terre.

Le jour vint où il découvrit le chaînon manquant, ce chaînon qui désormais ne manquait plus, qui lui vaudrait la reconnaissance du monde scientifique, ainsi qu'un ticket pour la postérité et un autre pour le dictionnaire. Il avait vu tout cela, et bien plus dans les yeux de Lao Li. Il avait vu son propre mécontentement de lui-même et de ses doctrines, de son caractère figé dans une espérance qui tenait plus de la foi égocentrique que du génie, sa haine grandissante pour sa méconnaissance de l'énigme qu'il voulait transformer en légende pour éviter de paraître fou aux yeux du monde. Les yeux béants comme des puits avaient montré le vide d'une existence dont le plus infime principe semblait ne plus trouver de fondement. Il y avait vu sa propre mort, sa délivrance de l'angoisse inextinguible qui le consumait, sa mémoire honorée comme celle d'un pilier du monde scientifique. Il avait vu la stérilité fantomatique qui allait l'habiter devant la vision de mécanismes qu'il ne parviendrait plus à comprendre. Ce qui lui restait de vie était passé dans ces yeux inhumains, image trouble qui devait ne plus cesser de le hanter.

Lorsqu'il mourut, de nombreux livres et publications évoquèrent la légende du professeur James. Un vieil homme qui prétendait s'appeler Lao Li lui avait indiqué à quel endroit il devait creuser et à quelle profondeur il trouverait ce qu'il cherchait. Exténué par des mois de travaux en pure perte, le professeur James, apparemment fortement convaincu de la véracité des propos de son interlocuteur, avait suivi les indications et découvert le chaînon manquant. Dès lors, de multiples explications avaient fleuri sur cet être étrange issu d'un désert aussi inhospitalier. De nombreuses hypothèses proposaient que ce Lao Li ne fût qu'un symbole ou un rêve, une hallucination, ou encore une incarnation de la providence, à moins qu'il ne fût une manifestation divine.

Cependant, personne ne pensa que si ce vieil homme était en mesure de connaître l'emplacement exact du chaînon manquant, il était peut-être celui qui l'avait placé à cet endroit, dans le but d'infléchir le destin de la science.

Histoire XL

Je l'avais rencontrée dans un de ces petits trains qui font le tour des citadelles touristiques, des trains pour enfants. Elle avait échoué au même banc que moi ; nous fîmes connaissance naturellement. Tout en elle sentait l'Afrique. Elle semblait la gardienne de légendes et de traditions qui nous effraient, nous les européens. Elle avait froid. Un vent glacial balayait la place. Des touristes restaient silencieux pendant que le guide débitait sa leçon apprise par cœur et répétée avec peu de conviction. Il était certain qu'à l'échelle humaine, si ce dernier prenait des rides, les bâtiments qu'il avait autrefois exaltés le regardaient froidement, semblant ne pas vieillir.

Nous descendîmes du train, plus froid encore que la bise, afin de nous promener librement parmi les ruines de ce passé proche. Elle regardait tout, commentant parfois tel ou tel détail qu'on ne pouvait rencontrer dans son pays d'origine. Elle était partie pour fuir la guerre. Ce qu'elle avait trouvé ici n'était pas plus engageant. A mesure que nous parlions, nous arrivâmes au champ de mines qui entourait ce dernier bastion représentatif de l'Etat et de ses frontières. Les autorités maudissaient le fait que l'histoire eût placé ce château en ruines si proche des frontières de notre époque. Bien sûr, il paraissait normal que les zones sensibles des siècles passés fussent aussi des zones à risques pour l'heure présente.

L'espace transitoire, sous l'œil figé des miradors, était composé de murets qui définissaient un échiquier d'une taille monumentale. Chacune des cases était un trou d'une profondeur d'environ trois mètres, garni d'un tapis de mines. Les murs qui composaient ces cases étaient fins, prévenant les envies d'y jouer les équilibristes ; leur cime garnie de pointes acérées empoisonnées avait rempli leur office de donneur de mort plus d'une fois.

Nous nous assîmes sur le muret du château, contemplant d'un œil vague ce spectacle quotidien. Sur le pic, la citadelle regardait la mer quadrillée, infranchissable, rigoureuse, à la fois mathématique et froidement mortelle. Je la couvrai de mon pardessus, alors qu'elle pleurait sans que je parvinsse à savoir pourquoi. L'absurde nous regardait de son éternel sourire de damné. Le vent balayaient les cases, cellules où pourrissaient les derniers restes des joueurs fous qui avaient tenté de passer et qui étaient morts dans cette dernière tentative. Parfois, l'odeur nauséabonde de la mort nous parvenait du charnier quadrillé, révulsant les entrailles. Au delà ? Pouvait-on savoir ? Impossible d'obtenir ne serait-ce que des bribes, les partisans disant que l'enfer succédait au damier, les opposants parlant de paradis, usant tous du même langage de croyance auquel on ne pouvait apporter de preuves. Des têtes avaient sauté lorsque la population avait appris qu'un homme avait franchi la quatrième rangée de cases. La polémique avait fait rage, mais dans un sens inattendu : si quelqu'un avait pu passer quatre rangées, c'est que nous étions mal protégés de l'agresseur extérieur, l'éternel Golem invisible. On avait oublié l'Etat qui était le nôtre, se gargarisant de vains mots qui entravaient corps et esprits. Tous avaient oublié ce qui se trouvait au delà de la mer de cases, la barrière dont l'existence devenait formelle au fur et à mesure que l'on s'éloignait des territoires autorisés.

Elle savait que derrière cette mer se trouvaient ses racines.

Des gardes survinrent, armés comme pour l'assaut.

— Que faites vous là ?

— Nous admirons la vue.

— Dégagez !

Nous nous levâmes.

— Regagnez le groupe !

Nous marchâmes en direction du cœur de la capitale, notre prison. Fuir, mais comment ? Par quel sortilège ? Et quand tous paraissent satisfaits, qu'est-on, sinon des marginaux ?

Elle prit ma main, m'embrassa. Je la suivis pendant de longues heures. Son monde s'éclairait à mesure qu'elle cheminait. Sa main exhalait une chaleur intense. Je plongeai en ces yeux. Cet instant dura une éternité.

Histoire XLI

Il avait accepté toutes les conditions. Le gros homme le regardait de son œil vitreux, soupirant comme un crapaud bouffi. Il alluma une cigarette. La fumée tournoyait autour de sa tête à l'instar d'un cyclone indécis.

— C'est d'accord ? demanda le gros homme.

— Oui.

Il reçut comme prévu une montre dont le cadran était bloqué sur un nombre fixe d'heures. Il fallait des explorateurs. Il fallait des fous. Des hommes comme lui, à la fois l'un et l'autre. « Lutter contre les éléments et contre soi-même ». Il y croyait.

Le gros homme le raccompagna en coassant vulgairement, puis au seuil de la porte, lui serra la main d'une poigne molle et moite.

On le ramena à son hôtel où tout fut fait pour le satisfaire comme le précisaient les termes du contrat signé de son sang. Dès le lendemain, l'homme annoncé arriva à l'heure convenue et l'entraînement commença. Physique et mental. Pendant de longues heures, il s'agissait de déambuler dans des couloirs ou de marcher dans les rues, rapidement et régulièrement. Il courait aussi quelques heures dans la journée. Le centre des principes qu'on lui inculquait était de parvenir à une habitude des efforts de longue durée. Le temps restant était utilisé pour mémoriser des géométries complexes, retrouver des trajets effectués des semaines auparavant, utiliser des jeux stimulant la reconstruction d'espaces complexes à trois dimensions. La littérature abondait sur le sujet. Des études comparatives des géométries localement présentes à tel ou tel endroit du labyrinthe tentaient d'extrapoler les règles entrevues à des parties macroscopiques du schéma de base. Il passa en revue les théories les plus diverses de construction de labyrinthes complexes dans lesquels l'encombrement stérique jouait un grand rôle dans la limite de la complexité. En effet, une bonne vision en trois dimensions pouvait, grâce à certains indices, faire découvrir le degré de complexité choisi par le créateur, de sorte que le prisonnier considérait les choix du point de vue du bâtisseur et non plus selon la logique de celui qui cherche à sortir par tous les moyens. Il fallait s'imprégner de la logique du lieu et de la vision de l'homme qui s'y cachait. Chaque construction avait ses propres hypothèses sur le joueur ; c'était en les découvrant que le nombre de chances de sortir était le plus élevé. Les sens attribués aux labyrinthe dépendaient des sources : on y voyait tour à tour l'incarnation de démons, des dragons des légendes, la quintessence du problème ontologique, l'ennemi le plus dangereux de l'esprit car il éloignait du ou des dieux ou au contraire le chemin nécessaire pour s'élever au rang de sage, l'initiation obligatoire. Des siècles avaient écrit sur ce lieu générique qui semblait parfois ne plus tenir que du concept. Des modèles mathématiques, stériles, d'une complexité affligeante ou simples comme le problème des deux fils, avaient été édifiés sur ces labyrinthes. Mais, au lieu de les éclairer, ils semblaient les noyer encore un peu plus dans les conceptions labyrinthiques des esprits torturés des concepteurs qui loin de gagner en clarté, semblaient vouloir obtenir des propriétés génériques sur des structures trop empruntes de logique humaine. La vision scientifique du labyrinthe était plus étouffante encore que les icônes religieuses et leur petit goût poétique ou païen. Dans les livres ouverts, amoncelés sur une grande table noire, il contemplait, le regard trouble, les courbes sans fin, reflet des fantasmes les plus fous des réducteurs de monde avides de systèmes.

Le temps passait. Celui-ci lui était compté. Les mois s'enchaînaient, rapprochant l'échéance, le jour du départ, le jour de naissance. Ce jour-là, l'esprit réceptif aux moindres indices cachés, il s'attellerait à la plus grande tâche de sa vie : trouver la sortie.

Ce labyrinthe, il le rêvait jour et nuit ; il y vivait sans arrêt, réinventant à chaque seconde la sortie, l'entrée, le déroulement, comme une histoire qui se raconte depuis une autre histoire, elle-même issue d'une perspective infinie d'histoires imbriquées. La fin. La fin de l'une, mais pas la fin de toutes.

Quelques semaines avant le départ, il dut interrompre l'entraînement pour faire le point. Le but était de ne pas basculer dans la folie qui guettait au travers de cette constante claustrophobie présente par anticipation. Le gros homme accorda cette pause comme un « bain d'eau froide nécessaire ». Au terme de cette période, l'accès aux livres lui fut interdit. Il avait fini la partie théorique de sa formation. Il en fut donc réduit à se dépenser physiquement dans un état d'esprit constamment en train de tenter de devancer le temps, de volonté de savoir *avant* comment tout allait se dérouler. L'enfer habitait son crâne en feu si bien qu'il entrevoyait le départ comme une libération.

Il était entré finalement, un jour comme les autres. Cette date tant attendue était là, au présent. Mais le présent n'avait pas de goût. Il était fuyant. La porte franchie, le compte à rebours commença, décrémentant d'une voix tonitruante les secondes de sa vie.

Son esprit s'était divisé instantanément en trois plans. Le premier était géométrique ; les parois du labyrinthe s'enchaînaient comme des briques élémentaires qui semblaient dire à tout instant « tu es déjà passé par ici ». Le second tonnait au rythme des secondes écoulées, jouant sur les cordes vibrantes de l'âme du condamné voyant sa dernière heure se rapprocher dans une incontrôlable précipitation. Le troisième plan était l'image de la sortie, projeté sur chaque tournant ou fin de couloir, comme si son esprit, à force d'imaginer la fin devant lui, pouvait réussir à la créer.

Il luttait désespérément pour analyser la structure mouvante de ce labyrinthe qu'il ne comprenait pas, sans pouvoir déterminer si les théories étudiées étaient fausses ou si le labyrinthe était un piège, une exception, la création d'un être atteint de folie. Pourtant, malgré la pression folle qui s'exerçait sur lui, il était soulagé par le fait d'agir enfin, de marcher dans ce lieu tant attendu, d'exercer cette viande neurale sur un problème concret. Il lui fallait tout donner pour y parvenir.

Alors que le temps passait, il tenta de ne pas s'affoler même s'il avait le sentiment d'être perdu.

Le gros homme soupira, calé dans son fauteuil. Il fallait que lui aussi s'en sorte. Comme tout le monde. Le compteur s'emplit de zéros. L'écran lui montre le candidat tomber, agoniser puis mourir les yeux ouverts sur le désespoir d'avoir compris. Il tire sur sa cigarette, émet un coassement désagréable. Est-ce sa faute s'il n'y a jamais eu de sortie?

Histoire XLII

— On m'a raconté une drôle d'histoire.
— Ah.
— Oui, pas du tout extraordinaire, mais je la trouve amusante.
— Racontez-la toujours.
Le bar enfumé sentait la mousse de bière. Il y avait peu de clients. Il était tard. De nouvelles personnes partaient. Quelques lumières allumées dans une ville un peu trop grande.
— N'espérez pas trop. C'est une histoire commune.
— Tout est commun ; pourtant l'extraordinaire est au coin de la rue.
— Oui, mais qui le voit ?
— Je ne sais pas.
— Voilà vos deux cafés.
— Merci.
— Merci.
Le barman changea la musique qui se transforme en une sorte de quatuor moderne, déstructuré, tranquillement introspectif. Presque silencieux.
— Bonne ambiance.
— Oui, les autres clients sont partis. Mais cela a peu à voir avec mon histoire.
— Revenez-y.
— Elle est morale.
— Je m'en accommoderai.
— Quoique.
— Je ne puis le savoir.
— Un de mes amis fait de fréquents voyages dans tout le pays.
— Il est représentant ?
— Pas du tout. Et il s'absente du domicile conjugal pour des périodes qui excèdent rarement la semaine. Seulement, dans une de ces périodes un peu trop longues, ...
— Il rencontre une autre femme.
— Vous la connaissez ?
— Non, je ne l'ai jamais rencontrée.
— En effet, c'est elle qui le rencontre.
— Tout était arrangé ?
— Je ne crois pas.
— Mais le temps est long.
— Exactement, et il est tenté.
— Par quoi ?
— Par qui.
— Par qui ? Ah oui, par cette femme. Comment la trouve-t-il ?
— Pas vraiment belle, pas vraiment intelligente, mais il a bu.
— Et il est seul.
— Et elle est là. Alors, il hésite, c'est compréhensible.
— Certes.
— Il la raccompagne.
— Cela devient trivial.
— Pas du tout. Ecoutez la suite.
— Je suis toutes ouïes.
La musique s'affole. Les accords deviennent plus forts et plus violents. L'espace sonore se remplit à mesure que le volume augmente.
— Il hésite, mais pour des raisons matérielles, il ne peut pas.
— Elle ne veut pas ?
— Non, elle aurait voulu. Lui s'est inventé des raisons.

— Quand rentre-t-il ?
— Le lendemain soir, évidemment.
— Je l'aurais parié. Ce genre de rencontres tombe comme par enchantement la veille du retour. Et que fait-il le lendemain ?
— Il la revoit. Ils discutent. Ils sentent qu'avec plus de temps, ils auraient pu faire des gaffes.
— Il les désire encore.
— C'est certain.
— Mais il part.
— Oui.
— C'est tout ?
— Non.
— Quelle est la nouveauté ?
— Je ne sais si c'est une nouveauté. Il la revoit.
— Oui, mais quand ? Combien de temps après ?
— Longtemps, presqu'un an.
— Elle le reconnaît ?
— Non, mais lui si. Il a la mémoire des visages. Elle, non.
— Il lui parle ?
— Il hésite.
— Et puis ?
— Non.
— Que fait-il ?
— Il compare.
La musique devient hystérique, puis retombe comme une pomme pourrie de l'arbre, qui soupire en s'écrasant. Le barman s'effondre vaincu.
— Que compare-t-il ?
— Les deux, c'est une soirée dansante.
— Dansent-elles proches l'une de l'autre ?
— Oui.
— Se connaissent-elles ?
— Non, mais elles restent du même côté, et sont visibles toutes deux à la fois. Il les compare.
— Comme de la marchandise ?
— Oui et non. Il tente d'être objectif.
— Que conclue-t-il ?
— Que l'histoire a bien fait les choses.
— Oui, mais il n'est pas du genre à regrets, donc c'est de peu de valeur.
— En effet. Pourtant, il conclue que tout va bien. Même s'il évite de se montrer face à l'autre.
— L'aurait-elle reconnue ?
— Je ne sais pas.
— Aurait-elle des déficiences visuelles ?
— Cela se peut.
— Qu'en pensez-vous ?
— Que tout aurait pu mal tourner. Que cela ne veut rien dire. Et vous ?
— Je ne sais si j'aurais fait de même à sa place. Tout est si hasardeux. Vous croyez en Dieu ?
— Non.
— Moi non plus. Et pas plus au destin. Pourtant, j'aime bien la sensation de celui qui voit et qui sait. Les autres sont des dupes.
— Oui, d'une manière symétrique, même si l'une est élue et l'autre rejetée.
— Il se croit animée d'une lucidité divine. Il sait. Il se repaît. C'est très fort. Etrange qu'il vous l'aie raconté.
— Il ne me l'a pas raconté, puisque le protagoniste, c'est moi.
— Je n'en crois rien.
— Si, je vous assure.
— C'est très étonnant. Un tel plaisir est solitaire.
— Si on veut l'apprécier pleinement, oui. Je dirais même égoïste.
— Une sorte de jouissance divine.
— D'ivresse de créateur.
— De labyrinthique passion.

— De passion stable, de tentation éphémère.
— Mais l'histoire vous a donné raison.
— Jusqu'à présent.
— Pourquoi me l'avouer ?
— Parce que je vous connais bien.
— Etes-vous mégalomane ?
— Allez savoir.
— C'est exact, on ne sait jamais à qui l'on a affaire.
— Bon, je crois que je vais y aller. Ma femme m'attend.
— Moi aussi, je vais y aller. Pour la même raison.

L'homme se leva, mit son chapeau sans quitter son reflet des yeux, ouvrit la porte et sortit dans la nuit.

— Bonsoir monsieur.
— Bonsoir Georges.

Histoire XLIII

Il arriva un peu plus tard que les autres. Un peu trop tard. Le dernier pour ainsi dire. Et il se fit remarquer. Comme il l'avait prévu. Arriver après tout le monde avec une négligence calculée et des nippes qu'on ne pouvait pas ne pas remarquer était un coup réussi par la désinvolture construite de l'extrémiste.

La salle était vaste et froide. La musique couvrait les lézardes et la décrépitude de ce lieux sordide malgré l'obscurité tamisée de lumières de couleurs. Des spectres feignaient l'amusement pour ne pas trop dévoiler leur profond ennui des lieux comme des autres. Lorsque le dernier venu entre, le rideau ouvert de la scène montre aux yeux multiples l'éternel décalé, le continuel extrémiste face aux autochtones des galaxies qu'il fréquente. Quel que soit le niveau des soldats des conventions dans lesquelles il brasse l'air, il est à la limite de ce qu'ils peuvent supporter. Comme caméléon extrême de leur horizon, il est toujours le plus fort.

— Bonjour *Freddy*.

— Bonjour *Freddy* !

— Salut *Freddy*.

Les mots répétés si vides qu'ils en étaient à pleurer pouvaient laisser croire que la majeure partie de l'assemblée faisait partie de ses intimes. Il souriait, indifférent aux saluts des cafards.

— 'alut Fred.

— Merde Jackie ! Je ne savais pas que tu viendrais.

— Comme tu vois...

— Mais que fais-tu ici ? Dans cette soirée minable ?

— Et toi ?

— Comme d'hab' : je parade et je chasse.

— Tu n'es pas fringué discrètos.

— Mais non, je suis *extrémiste*! Je suis là pour faire chier le monde, tous les nases qui sont là pour se bourrer la gueule ou se tirer un thon avant la fin de la nuit.

— Chouette perspective.

— Parce que tu as mieux ? Putain, sourire, gars. Tu sais bien que je suis déguisé, mais avec ces blaireaux, il faut être lourd de chez lourd, sinon ils comprennent pas. Moi, faut que je paraisse, que je vante. Je ne fais partie des élus des dieux, môa...

— Quels dieux ?

— Merde, déconne pas vieux ! Si j'avais autre chose que du flan, je ferais pas le zouave ici, dans cette taule merdique. Non, s'te plaît. Moi, je suis pas gâté, alors je me montre. Et puis je leur montre qu'ils sont encore plus cons que moi. C'est ça l'astuce mec. Pas besoin d'être bon dans l'absolu ; mon trip à moi, c'est le relatif.

— Si j'avais des talents, à quoi serviraient-ils ici ?

— Justement, à rien ! Dans tes idées, tu es mille fois plus extrémiste que tous les empaffés du coin, moi y compris. Moi, je me la joue parce que faut bien compenser. Les mecs dans mon dos ricanent mais ils pensent en douce : « voilà un mec qui en a ! » ou autres conneries. Mais toi ! Si tu parlais sérieusement, les gens ne capteraient rien à ce que tu racontes. Les mots, ils les connaissent, mais dans ta bouche, ils verraient bien que vous ne causez pas de la même chose. Ton extrémiste à toi est trop déconnecté, trop lointain. Y'a des années lumières entre toi et moi, alors imagine entre toi et eux ! Tu n'est pas un terrien ! Tu es trop loin. Moi, je me situe à la limite de leur compréhension. Quand tu causes parfois, en articulant des pensées profondes comme si on causait du temps qu'il fait, nom de Dieu, je crois rêver ! Moi j'évolue dans le champ de vision visible, mais toi, tu es dans les cieux ; tu planes à quinze milles, gars. Des mecs comme moi peuvent compter, alors que tu es bon pour la postérité ! De ton vivant, tu seras toujours un extraterrestre. Un jour, quand tu seras mort depuis des lustres, on te lira et on dira : « putain ce mec était en avance sur son temps » ou des bobards comme on voit dans les films. Mais toi, que d'. Tu s'ras raide et becté depuis des générations. Célèbre à ce moment, aucun intérêt gars. Parce que moi, pendant le temps où tu purges ta peine, moi je vis a fond. Hé oui. Moi j'aurais vu du monde, un paquet de mondes même. Car je suis à la lisière du bois et les gens du village me prennent pour un homme loup, un peu zarbe. Mais toi, tu es si paumé dans le bois qu'on peut toujours courir pour te trouver. La société a changé, vieux, et toi tu es un dinosaure ! Si tu te compromettais comme moi quelques instants, tu pourrais devenir un phénomène,

avoir des fans, entrer dans la haute. Mais tu croirais vendre ton âme au diable. Et t'aurais peut-être pas tort. Moi, je sais pas si je l'ai fait, mais j'en tire les bénefs. J'ai toutes les poules que je veux ; j'arnaque les nabots en leur racontant des trucs que, sans connaître, je connais mieux qu'eux. Toujours en ligne de mire de la masse. Toujours différent. Toujours envié parce que j'ose ce que les autres n'osent pas. Alors que toi... Regarde-toi. Tu leur ressembles ! Et c'est ça le pire. Non seulement, ils ne te comprennent pas ; mais en plus, ils te prennent pour un des leurs. Et souvent même, comme un mec inférieur, un idiot de village. Mais c'est certain : pour toi, être admiré par des imbéciles, ce n'est pas un honneur, mais plutôt une insulte. Mais être méprisé par des gros blaireaux, ça fait chier quand même, hein ? Avoue. La vie est ainsi faite, mec, et rien ne changera parce que c'est une loi immuable de l'homme et ç'aura toujours été comme cela. Moi, j'ai cessé d'espérer. La vie, pour ces nases, c'est des images, ça bouge, ça raconte des conneries, ça fait rêver. Si Dieu revenait maintenant pour se faire adorer, il prendrait ma forme et pas la tienne ! Un *caméléon extrémiste*. Quel sera le public pour mon numéro de parade ? Une dose de ceci, un brin de cela, et un gros paquet de poivre : tac, comme cela, c'est parti, et ils en auront pour leur pognon ! Je suis comme ça : pas radin avec les cons. Ils veulent des mecs à admirer : me voilà. Tous en rang et dites : « à vos ordres ». Et si vous êtes sages, vous passerez pour le susucre après la représentation. Toi, si tu voulais bien te pencher sur cette poubelle qu'on appelle le monde, voilà ce que tu y trouverais : de quoi faire carrière ! De quoi marquer l'histoire. Oui, la vérité est dans les livres. Mais le monde s'en fout. Pourquoi ? Parce qu'il est con comme ses pieds, ce monde de merde, toujours avide de se laisser entuber par n'importe quelle connerie ou concept. Il y a deux types d'intelligence : la mienne qui se coule dans le courant pour tirer ses marrons du feu, et la tienne qui n'est qu'amertume à force de vivre dans un monde où il t'est impossible de vivre. Mais, tu vois, je suis l'avocat du diable. Pourquoi, parce que ton monde des idées, je l'ai fréquenté, et les personnes qui y bourdonnent aussi. Hé bien crois moi, mec, t'es aussi bien ici ! Parce que con pour con, je préfère les vrais et pas les cons qui se la jouent hyper puissant. Ceux-là, c'est les pires, et ce sera les pires de tes ennemis. Moi, je sers des principes de merde à la pelle à ceux qui ne demandent qu'à les gober. Franchement, j'aurais aimé être comme toi, avant. Mais plus maintenant. Je crois que tu n'as rien compris, que tu te pourris l'existence. Et si c'est moi qui ne comprends rien, parce que tu ne le fais pas exprès, alors là désolé, gars. « Jamais de concession ! » Nom de Dieu, ça en jette. Faudra que je le ressorte. Pendant une de mes causeries où je brouterai le choux à une bande de nases. Parce que, figure-toi, au bout d'un moment, on y prend goût à faire chier le monde. Moi, j'adore ça. Parce que, même broutés, ils m'écoutent et tentent de comprendre pourquoi je suis là à déblatérer mes conneries ; pourquoi ils ne sont pas à place au centre de l'arène des regards. Oui, mec, c'est mon monde et c'est ton enfer. Je te laisse à tes gouffres absurdes, à tes monstres intérieurs, à tes ciels grisâtres. Si tu es supérieur, tu dois le payer. Seulement, si un jour, tu voulais tenter de goûter un peu aux fruits que je t'offre, enfermer ton orgueil stérile au placard, tu découvrirais des plaisirs inconnus, plus voluptueux que les fruits amers auxquels tu a goûtés.

— Va te faire foutre.

— Je n'en attendais pas moins de toi.

Fred tapota l'épaule de Jackie comme celui qui a décidé, malgré l'adversité, de rester un ami longtemps.

Ainsi parlaient-ils, adossés à une baie vitrée donnant sur les lumières de la ville, une nuit comme les autres aux petites heures du jour.

Histoire XLIV

I.

D'un geste nerveux, il redressa la mèche calculée qui lui tombait sur le front. Il n'en pouvait plus. *Choisir* ! Le vain mot ! Elle lui demande de choisir. Et avait-elle seulement pensé à lui ? Au fait qu'il ne pouvait choisir dans l'immédiat ? Il se dirigea vers le bar afin de se servir un whisky tassé dans lequel il fit surnager un glaçon suant. Lui, le digne descendant d'une lignée qu'il se chargeait, à présent, d'inscrire dans l'histoire ; lui, le bon élève sage, aujourd'hui, il goûtait le whisky des invités ; c'était lui, l'invité : son propre invité. D'ailleurs, après quelques gorgées du liquide âpre, il toussa violemment en se raclant la gorge à grands bruits. Choisir ! Alors qu'il se trouvait à l'aube de la reconnaissance. Il continua de vider son verre avec son éternel acharnement de bon élève. Mais non ! Pourquoi céder ? Il faut résister ! Et choisir la destinée même si elle exige de grands sacrifices. Il prit son téléphone et composa un numéro qu'il lui était insupportable de si bien connaître.

— Allô ! C'est moi ! Merde, le répondeur !

Il laissa défiler le court message de sa compagne et s'en voulut de se repaître de son indispensable voix. Quand un bip eut retenti, il prit la parole d'une voix mal assurée.

— C'est moi ! Je crois que tout est fini entre nous ! Je te quitte ! Je ne peux plus supporter toutes ces jérémiades ! Je suis un *artiste*, tu m'entends ? Un artiste ! Alors, hein... Tes combines à la noix, rein à foutre ! Tu vas me lâcher, compris ? Maintenant, je suis quelqu'un qui compte, et je vais pas tout abandonner pour tes beaux yeux ! ...

Et il causait, causait, encore et encore. L'orgueil alcoolisé sortait de sa tête comme un flux infect se répandant dans les fils impersonnels. L'indicateur de fin de message lui parvint alors qu'il se débattait dans les développements tortueux d'une subordonnée insultante qui n'en finissait pas. Furieux, il jeta le combiné de l'appareil. Celui-ci se brisa sur le sol en mille petites pièces technologiques. Il consulta sa montre puis hurla en s'apercevant de son retard pour la création de sa dernière œuvre.

II.

Quittant son pardessus, il s'installa dans un fauteuil d'orchestre. Il examina le programme d'un œil de connaisseur, puis les divers pupitres qui garnissaient la scène comme une forêt d'arbres sans feuille. Les gens s'installaient. Après le rituel premier concert de toux rauques, de bruits de gorges et de nez, l'orchestre put commencer à jouer la première pièce, celle d'un compositeur peu connu, certes, mais dont l'imagination avait par le passé marqué son petit monde.

A la fin de la pièce, le spectateur applaudit à s'en rompre les mains tant il avait ressenti l'étrange flux qui couvre le dos de frissons et d'une irrésistible envie de comprendre un peu plus cette architecture envoûtante et sa construction de verres et de sons. Un délicat mélange de concepts combinés à une ironie sur soi et le monde demeuraient dans sa tête sous une forme de nappe mélodique ondulante sous les effets d'une mystérieuse force de cohésion. Le spectateur se leva en regrettant de ne pas posséder un enregistreur à la place du cerveau.

Il aborda la seconde pièce avec un brin de méfiance qu'il ne pouvait faire taire malgré ses efforts répétés. Le compositeur, trop vite récompensé malgré sa jeunesse et la faiblesse de son catalogue, pouvait avoir cru saisir son heure. Il avait peur que la récompense n'eût fait comme une enclume jetée à la rescousse d'un homme en train de se noyer.

Au fur et à mesure que l'orchestre indécent dévoilait l'œuvre, le spectateur sentait la colère monter en lui. On lui servait la même mouture éventée que celle qui avait été récompensée par le prix ! Le blanc-bec pensait peut-être que jouer *forte* revenait à avoir quelque chose à dire ! Les détestables effets de style et les

enluminures à la mode dégoulinaient de cette faible composition dans laquelle on voyait un jeune créateur se plagier de manière consciente. C'était trop fort !

A la fin du morceau, après que le compositeur fut monté sur scène pour absorber son panier d'applaudissements, le spectateur qui s'était levé cueillit l'homme tremblant dont l'haleine empestait.

Les yeux agressifs se fixèrent sur un visage noyé dans des cheveux et une grande barbe blanche que trop de notes avaient usés. D'une bouche invisible, que l'on situait à l'oreille au dedans de la masse blanche des années, sortit une voix grave et mesurée qui aurait pu avoir mille ans.

— Jeune homme, vous êtes démasqué. Vous servez deux fois la même création en la déguisant pour tromper le public. Vous vous mentez comme vous nous mentez. Vous abusez ceux qui sont ici, ainsi que vos commanditaires. Vous tentez de dissimuler le fait que vous n'avez aucun talent, que vous êtes un scribe de la musique, un bon élève et un artiste raté. Vos œuvres ne valent pas le mal que l'on se donne à les représenter.

L'autre, abasourdi, cherche ses mots, bafouille puis parvient à articuler :

— Mais... Qui êtes-vous pour me parler comme cela ?

— Je suis *La Postérité*.

III.

Un entrefilet dans la presse du lendemain.

*Monsieur D., compositeur de son état, élève récompensé pour ses compositions par le prix ****, a été retrouvé la nuit dernière dans la Seine. Les témoins, qui l'ont vu se jeter du pont de l'Alma, ont prévenu tout de suite la police fluviale. Les jours de monsieur D. ne sont pas en danger, même si celui-ci semble avoir été la victime d'un grand choc psychologique qui pourrait compromettre, provisoirement du moins, ses activités de composition.*

— III. Spirales, rechutes et portraits

Histoire XLV

Ce n'était pas pourtant pas par quête d'un joueur à sa mesure que monsieur Jérôme B*** avait abandonné le club de la rue de V***. Passant pour un excentrique, il parcourait les rues de la grande ville les soirs de pluie et de brouillard, ne cessant d'admirer l'absence de nuit complète et les reflets des lumières oranges sur les nuages pressés. Bien des modes avaient voulu récupérer un joueur de son acabit. Mais, repoussant d'un geste large l'offre la plus alléchante, il s'emparait de son manteau, pressé de quitter les lieux pour occuper son esprit à des choses paraissant de la première importance.

Son adversaire favori était une comtesse, madame de M***, et malgré bien des rumeurs, les personnes les plus indiscrètes ne parvinrent jamais à établir de manière certaine le fait qu'il pussent être amants. Ainsi, au gré des bavardages mondains, on ergotait sur les prétendus duels ludiques que se livraient si souvent ces deux êtres isolés du monde. En effet, trois fois par semaine, des parties se disputaient, acharnées, silencieuses, oubliant les vacarmes promotionnels qui s'épanchaient dans les rues surpeuplées. Là, à cette fenêtre, deux personnes jouaient passionnément, s'enivrant des combinaisons infinies des chaînes, des dédales du damier, de la complexité locale des duels, et de la vision d'ensemble si difficile et si vertigineuse.

Dans cette pièce meublée comme seuls les gens des siècles passés eussent pu le désirer, dans cette maison bâtie par de nobles ancêtres occupant des places d'honneur aux cimetières paroissiaux, un seul bruit résonnait : celui des pierres posées délicatement à chaque intersection, alternativement noire et blanche, comme la succession sans fin des expirations et inspirations des gouttes du temps. Même les domestiques n'osaient remuer les poussières des autres pièces de la maison, ni faire tinter les assiettes des antiques ménagères de peur de troubler le silence saccadé de bruits de vaisselle ou de balais sur les sols. Toute la maison regardait monsieur B*** et madame de M***. Dans les murs, on sentait le doux défilement des grandes batailles, les galops des chevaux de feu dans la plaine, les mouvements incessants de cortèges d'hommes d'armes allant judicieusement se placer là où le stratège avait décidé de les conduire. Les tapisseries vivaient, les portes vibraient sans qu'il fût besoin de courant d'air, les chandeliers eux-mêmes semblaient se pencher un peu plus comme pour écouter les *tacs* des pierres froides claquant sur le damier d'olivier. La pendule écoutait, ordonnant à ses aiguilles de tourner en silence pour ne pas troubler les concentrations.

Les deux adversaires tantôt mobiles tantôt figés comme des statues de plomb, se regardant dans les yeux, fixant le damier ou une autre partie de la pièce, adoptaient de multiples stratégies pensées au fer rouge avec lequel on échauffe ou brûle l'esprit.

Dans la maison, lorsque l'un des deux êtres, l'un des deux seuls êtres qui comptaient au monde, lorsque l'un avait joué d'une façon admirable in coup si subtil que les données de la partie, brutalement chamboulées, se voyaient influer en faveur de l'auteur du génial coup, tout s'exclamait depuis les domestiques, qui déclamaient d'un ton réjoui « madame est vraiment très en forme », ou encore « monsieur est absolument surprenant », jusqu'aux plancher et portes qui raffutaient à l'unisson dans un concert d'applaudissements mécaniques et désincarnés. Parfois, les surprises s'accumulaient pendant plusieurs heures si bien que les domestiques allaient se coucher, fourbus dès le départ de monsieur B***. Il fallu même, sur sa demande, congédier une vieille cuisinière au cœur fragile, parce qu'elle ne pouvait supporter certains enchaînements de coups de théâtre touchant au ravissement.

Ces parties tendirent à populariser ce jeu méconnu ; il devint de mode d'imiter les parties titanesques que monsieur B*** allait partager avec madame de M***.

Bien des questions furent posées sur ce couple étrange qui profitait de l'éternelle absence de monsieur de M***, et qui aux dires des domestiques soudoyés, ne s'adressaient même parfois pas une seule parole de tout leur temps passé dans l'intimité l'un de l'autre. Car ce que ne disaient pas les gens de maison était ce qu'ils ressentaient à chaque attaque tendre de l'un des protagonistes qui, voyant la situation mal engagée, abdiquait avant la mise à mort. Les jours suivants voyaient les revanches sans cesse renouvelées. De ces parties, se dégageait une extrême tendresse qui épanouissait toute la maison. Parfois, la nouvelle cuisinière, sentimentale, ne pouvait s'empêcher de verser une larme suite à coup de monsieur qu'elle trouvait si empli d'une admiration réservée pour son adversaire, qu'elle s'essuyait l'œil fautif d'un revers de main teinté de l'amidon du dîner.

Mais madame de M*** était malade. Après deux semaines d'une ultime agonie, deux semaines ou monsieur B*** la visitait tant qu'il lui arrivait de ne point quitter sa chambre, les médecins ordonnèrent que l'on aille quérir le prêtre afin de préparer au mieux le passage de madame dans les limbes du Très-Haut. C'était, selon eux, une maladie « du genre incurable ». Elle s'éteignit le soir même en murmurant quelques paroles auprès de l'oreille de monsieur B***. Les médecins présents lui entendirent prononcer un nombre, mais ils placèrent le fait sur le compte d'une démence pré-mortem.

Monsieur B***, bouleversé, hagard, blafard, hurlait dans les rues désertes des nuits d'hiver, miroirs vides sous la pluie glaciale. Il refusait l'aide de tous ses soi-disant amis.

Une semaine après la mort de madame, il retourna à la maison de celle-ci ordonnant que l'on ouvre la grande boîte noire qui contenait les pierres et que l'on sorte le damier l'olivier dont l'envers était de velours rouge. Il demanda qu'on le laissât seul. Les domestiques, désespérés de l'état de monsieur, hésitèrent à chercher un médecin puis, par tristesse de la disparition de madame ainsi que de voir chaque jour les yeux caves de monsieur, ils se plièrent au jeu.

Mais la magie avait disparu. Toute la maison sentait que monsieur jouait avec les blancs et les noirs. Même si les coups des pierres sur le damier redevenaient plus puissants, même si certains coups d'une grande finesse faisaient frissonner leur épine dorsale, ce n'est que tard qu'ils se rendirent compte. La cuisinière après avoir eu une larme à l'œil, reprit ses esprits en s'écriant :

— Mais, ... C'est madame qui a joué !

Prise d'une folie mêlée de terreur, elle grimpa trois à trois les escaliers de la maison et ouvrit violemment la porte de la pièce où monsieur B*** devait se trouver. Comme auparavant, monsieur était immobile devant le damier, faisant face au fauteuil vide de madame dont le verre était à moitié empli de sa liqueur préférée.

— Veuillez nous laisser, Marie, s'il vous plaît. Nous sommes pris dans des méandres d'intense réflexion.

Désorientée, Marie retourna à ses fourneaux en répétant pour elle-même : « c'est madame qui a joué ».

Les habitudes reprenaient dans la petite maison, bien déserte à présent que madame n'était plus. Dans l'attente éternelle du retour de monsieur de M***, les plats étaient préparés quotidiennement et servis à monsieur B***, qui venait chaque jour depuis l'enterrement de madame de M*** jouer avec lui-même.

A peine deux ans s'étaient-ils écoulés, vingt-deux mois plus ou moins, que monsieur B*** demanda la clef pour s'enfermer dans la pièce où se trouvait le damier. Les gens de la demeure lui demandèrent s'il ne comptait pas faire quelque sottise. Mais à sa mine réjouie, il répondit que la fin de son enfer était proche.

La clef tourna dans la serrure, et le son résonna longtemps dans les vieux murs une dernière fois déridés.

L'incendie de la maison de madame de M*** ne fut jamais totalement élucidé en raison de l'absence de cadavre retrouvé sur les lieux. On se convainquit de la culpabilité de monsieur B***, le feu ayant pris dans la salle de jeux selon les dires irréfutables des témoins. Il fut supposé que monsieur B*** parvint à s'échapper à l'insu de tout le monde en sautant par la fenêtre de la salle de jeux malgré les affirmations contestables des témoins et la hauteur considérable à laquelle se trouvait cette fenêtre, en surplomb d'un massif de broussailles agressives et acérées. Aucune des pierres constituant le jeu ne fut retrouvée dans les cendres de la maison, et il est à noter que la présence de pillards sur le lieu d'un pareil forfait ne fait qu'inquiéter les autorités municipales.

Paris le 21 avril 1995

Histoire XLVI

Je montai dans ma chambre alors qu'il était tard. Mes pas grincèrent dans l'escalier tranquille et indifférent. Les autres clients de l'hôtel semblaient endormis. J'ouvris ma porte, entrai dans la chambre, me déshabillai et jetai les frusques sur le lit trop bien fait.

J'avais déambulé dans les rues sombres la sainte journée à la recherche d'une explication. La raison de ma venue était un livre qui avait, bien entendu, « mystérieusement » disparu. Le libraire m'avait contacté pour me dire que l'objet lui était parvenu, suite à ma commande. Une fois arrivé chez le magasinier, celui-ci, étonné de me voir, me demanda d'un air soupçonneux :

— Quelque chose ne va pas ? Le livre aurait-il quelque défaut ?

— Le livre, quel livre ?

— Celui que vous m'avez achetez ce matin même monsieur.

— Je n'ai rien acheté chez vous ce matin. Je viens d'arriver de la gare.

Je regardai l'air d'incompréhension qui se dégageait du visage du libraire, puis soupirai.

— Laissez faire, ce n'est pas important.

— Si, un homme est venu acheter votre...

— J'ai compris. Ne vous y fiez pas.

Je suis sorti du magasin. Je savais que mon reflet était plus rapide que moi. Pour une raison difficile à expliquer, il fait en général tout ce que je fais avec quelques heures d'avance. Parfois, nous nous rencontrons. Dans les miroirs. Mais pas tout le temps. A ce moment justement, je pariai que mon reflet devait profiter de ce livre que je convoitais, et que lui aussi, convoitait depuis longtemps.

Etendu sur le lit, je cherchai un repère. Pour pouvoir me placer par rapport à lui. Par rapport à moi. Par rapport à un monde fantastique qui bruissait comme un brouillard au-delà des vitres de ma chambre.

Je fermai les volets, d'épais volets de bois cachant la brume citadine qui sourdait à travers les fenêtres. Et, du haut de ma tour, seul œil de cristal ouvert sur le néant de la civilisation, j'en recevai de la lumière. Fine et bleue comme un nuage de poussière qui vient vous effleurer avant de se coller à votre peau humide.

Le bois émit un sourd gémissement, en me reprochant apparemment mon acte irréfléchi. J'éteignis.

Un point de lumière gâtait la parfaite étanchéité lumineuse des lourds volets de bois. Un petit point de lumière qui paraissait sans épaisseur dans le noir d'encre qui habitait la chambre. Je tentai de le voir précisément, mais alors que mes yeux se focalisaient sur lui, il disparaissait, s'effaçait doucement, et il fallait que je fixasse un point non loin de lui, un point quelconque dans l'obscurité uniforme pour pouvoir le distinguer nettement à côté de la cible que je visais.

Puis je tentai de dormir. Mais en ouvrant les yeux, je découvrai le même point qui me narguait. J'allumai puis éteignis de nouveau. Mais le point était là, seul dans un océan noir, seul point d'accroche de l'œil, seul point distinctif, minuscule trou d'épingle improbable dans des volets de bois. N'arrivant pas à dormir car étant importuné par cet œil lumineux de fourmi, je me mis à jouer avec lui, et à trouver le jeu de plus en plus malsain.

Je m'aperçus d'abord que le point était net quelque soit la distance à laquelle je m'imaginai qu'il fût. Mon œil et mon esprit s'accordaient à le placer tantôt loin, tantôt près de moi. C'est à ce moment que le jeu commença de me dépasser. J'étais proche et loin de ce point lumineux, de cette étoile cyclopéenne insensée. Je l'imaginai un instant si proche que je le crus près de mon œil infiniment petit et brillant. Cette vision atroce me fit transpirer de grosses gouttes puis me donna de désagréables frissons. D'un coup de ma volonté, je décidai que le point lumineux était à une distance infinie de là où je me trouvais, et je le rejetai encore et encore, loin, si loin de moi. A l'infini. C'était une étoile sans taille à une distance infinie. Elle était si loin que l'angoisse d'une solitude éternelle me glaça d'effroi et je tentai vainement de la rapprocher dans mon esprit, le plus vite que je pus. Puis je me rendis compte que ce point pouvait tout à fait être au-dessus de moi, ou en-dessous, ou encore à mes côtés. Je perdais le contact avec les trois dimensions habituelles ; je me retrouvais pris au piège dans l'inévitable direction qui me liait au point. Ce point basculait, ou plutôt il me faisait basculer autour de lui. Je voulus stabiliser la bascule qui s'annonçait comme un tourbillon, un cyclone. J'y parvins, mais, dès lors, je me mis à tomber vers lui, si vite que la sueur se glaçait sur mon front, je tombais à une vitesse incalculable sur le point, redoutant à tout moment l'impossible choc. Au fur et à

mesure de ma chute qui, maintenant, s'agrémentait de composantes tourbillonnantes, je redoutai la présence de cet être suprême et j'eus peur de cette aura qui se rapprochait infiniment vite pour m'absorber et me dissoudre. Les yeux écarquillés à l'extrême, je fis la chute libre la plus effrayante de ma vie sur terre, une chute infinie vers un point d'une netteté incompréhensible, situé à une distance incommensurable. Mais non ! Il était là devant moi ! Tout proche ! Je voulus sortir de mon lit, mais j'étais paralysé par ce point qui faisait déferler un flux et un reflux de frissons de peur ultime sur mon corps agité de soubresauts. Le point ! Il était là ! Non ! Il était si loin ! Là ! Si loin ! Là ! Loin ! ...

La logeuse de l'hôtel me sauva. Elle vint en ouvrant la porte en me disant que j'avais crié. Elle ouvrit les volets de ma chambre, et les paupières de la fenêtre s'ouvrirent sur la nuit. Elle se tourna un sourire surnaturel à la bouche et me laissa contempler le spectacle désastreux : tout était noir dehors. Plus rien ne semblait exister. C'était un noir d'encre. Et, au loin, un point lumineux brillait comme une étoile unique. Je me retournai vers la glace et contemplai mon reflet apeuré. Je ne savais si la vue de Dieu ne le perdrait pas à tout jamais. Pour ma part, me penchant dans l'obscurité béante et avide, j'entamai la longue chute libre en spirale de notre planète vers l'étoile cyclope qui était notre patrie.

Histoire XLVII

Henri Victoire était un homme prédestiné. Son illustre famille l'avait abreuvé d'une science riche et rigoureuse, peuplant son esprit d'architectures parfaites qui l'habitaient comme autant de compagnons ne pouvant décevoir. Les études du jeune Victoire furent une succession de réussites, plus tranchées les unes que les autres, aussi justes que des tables de vérité. Le garçon qu'il était naviguait dans des constellations d'équations parfaitement réglées, au détriment d'un monde extérieur qui semblait ne pas réellement trouver grâce à ses yeux. Ainsi, son discours ne venait meubler l'espace sonore que quand il considérait avoir des choses à dire. Au demeurant, il paraissait fort ennuyeux. Souvent, on le regardait sans comprendre quand il sortait d'une vive discussion le substantifique contenu sous forme d'un énoncé qui mettait fin à tout débat. Il détestait les discussions où l'on ne disait rien ; on le trouvait désagréable de ne rien dire. Le malaise découlait de la moindre de ses interventions. On le prit pour un génie, pour tenter d'oublier qu'on ne pouvait le comprendre. Henri, seul au milieu de son torrent d'idées strictement classées, poursuivait un but secret : ordonner le monde.

Dans les années qui suivirent, Henri Victoire commença de se faire un nom chez les gens que l'on disait « de son milieu ». Son école abritait toute une faune mentalement étonnante : des genres de clochards ruminant leurs idéaux mathématiques ; des rigoureux du néant, les cheveux jaunes en touffes indomptables ; des artistes déchus avant d'avoir point leur nez au monde. Partout, on le regardait en riant, parce que ce jeune prétentieux ne se pliait pas à la règle qui était de vénérer le dieu des mathématiques avant de s'affronter aux problèmes, avant de *chercher*. Il fallait se mêler aux groupes de révolutionnaires par tradition, accepter leurs inepties et leurs propos prétendument philosophiques. Exilé dans un microcosme monolithique à l'esprit déplorable, où le moindre élément doué par la nature n'en pouvait plus de parader, où l'on se posait des questions sans savoir pourquoi on se les posait, il s'enfonça un peu plus dans un mutisme vitrifié, immobile. Au fur et à mesure que ses travaux commencèrent de gagner leur petite réputation dans cette absurde bâtisse prétentieuse, il récolta des autres la seule chose qu'ils pouvaient, semblait-il, lui donner : l'admiration, voire l'idolâtrie de sa personne. Plus il affinait ses théories, plus des groupes de prétendus extrémistes adulaient sans passion le phénomène de foire qu'était devenu ce jeune bourgeois de province. D'ailleurs, pour décrire cette période, il utilisait encore, il y a peu, l'expression « calme plat ». Avec un sourire trahissant sa mauvaise foi, il confiait que les êtres prévisibles qui faisaient partie de son voisinage lui montrèrent qu'il n'était pas impossible de systématiser le monde.

— Ils étaient comme transparents. Comme si, dès les premières secondes, toute la substance cachée au dedans d'eux s'était brusquement échappée. Comme si un flux pressé les avait résumés.

Dès lors, travaillant à un domaine où la liberté et le temps fusionnaient dans ses idées, il parcourait les rues en quête de modèles, éternel espion du monde des hommes dont il avait été, en quelque sorte, exclu. « Bâtir une théorie exhaustive, me disait-il, est un travail de titan, voire de dieu. Mais il me fallait un but irréalisable. Il fallait que je me sentisse dans la peau d'un dieu, d'un immortel pour le moins, de quelqu'un qui aurait eu comme condition préalable d'avoir l'éternité pour accomplir son œuvre. Il fallait que je fusse celui-là. Ne fut-ce que quelques heures par jour. »

Il construisit en ermite les prémisses d'une théorie labyrinthique dans laquelle son cheminement chaotique avait pour but de trouver une hypothétique sortie. D'ailleurs, avait-il vraiment imaginé que cette sortie existât ? Je crois, au vu de nos nombreux entretiens, qu'il n'envisageait qu'une seule sortie : sa propre fin. A moins que cette fin ne fût pour lui qu'un archétype, dont les avatars allaient faire trembler ceux qui le connurent, incapables de distinguer entre la mort et... Et autre chose.

Cette théorie tant attaquée et si mal comprise visait à permettre la prévision de n'importe quelle action humaine étant donnée une certaine quantité d'informations concernant son passé, les lieux et les personnes fréquentées. Pour sa première tentative à grande échelle, il choisit une population de cent sujets, pour la plupart des marginaux, vivant à l'écart des sentiers battus de l'époque agonisante. Il prit soin de tout écouter d'eux Leur passé, surtout, l'intéressait. Lors de fréquentes réunions, il dialoguait avec eux afin de leur montrer comment les choses progressaient.

— Mais, me disait-il, la notion de voisinage est parfois plus tributaire des lieux qui le composent que des hommes qui y vivent. Un fait important est l'infinie reconstruction de la chose dans l'esprit, chose

qui peut être portée jusqu'au concept de bonheur ou de condition nécessaire et suffisante au bonheur. C'est pourquoi j'ai tant étudié les choses, ces parties de voisinages.

En effet, dans la plupart de ces démonstrations titanesques dont les plus longues réclamaient des mois d'acrobaties dans des mondes peuplés de théorèmes, la place réservée aux propriétés des choses dans les voisinages était immense. Si tous pouvaient contempler le poids du facteur chose dans la monstrueuse équation finale ainsi que dans ses corollaires ! Le fait est qu'à la suite de cette folle et durable entreprise, Henri Victoire établit une publication concentrant l'essentiel de ses résultats. C'est alors que le scandale commença.

Il prétendit être en mesure de prédire, avec des marges d'erreur inférieures au pour cent, *le comportement des gens*, c'est à dire leur heure de réveil, l'ordre des actions qu'ils allaient entreprendre et les avis qu'ils auraient pendant la journée concernant telle ou telle problématique.

Le tollé fut général.

Prétendre que l'on pouvait, de manière purement déterministe, expliquer jusqu'aux sentiments et aux prises de positions des gens, cela tenait de l'imbécillité ou de l'escroquerie. Au travers tous les moyens possibles, on le traita de tous les noms, le traîna dans la boue. Le professeur Verneuil, éminent sociologue, fonda une association de lutte contre Henri Victoire, rebaptisé pour l'occasion « le dieu de pacotille ». Nombreuses furent les réunions publiques où Verneuil appelait à l'autodafé des écrits de Victoire, et quasiment au meurtre de leur auteur ! L'opinion publique, habituellement endormie, en fut bouleversée : prétendre de manière aussi catégorique que l'humain ne différait pas de la machine, prévisible et programmable, enflammait les citoyens les plus tranquilles.

— Je me rappelle cette époque avec douleur, m'avoua un jour Henri Victoire. Verneuil était un sorcier de l'opinion. Il manipulait les gens en utilisant les résultats issus des corollaires de la douzième série des théorèmes de voisinages. Il me détruisait. Néanmoins, j'ai encore du mal à estimer si tous les griefs que je lui porte sont fondés, ou si j'en ai rêvés certains. Il fallait que je réagisse, mais mon manque de maturité et d'aisance dans le maniement de la parole me rendaient impuissants face à l'ampleur des dégâts causés par mon article. Ma photo publiée, les gens me frappaient en hurlant dans la rue quand ils me reconnaissaient. C'est à ce moment que j'entrevis que, dans beaucoup d'*équations de vie*, s'il est possible d'abuser de ce terme, mes écrits avaient influencé le cours des trajectoires. J'étais une victime de plus du principe qui veut que l'observateur perturbe la cible qu'il observe. Je fus obligé d'introduire ma propre influence dans un certain nombre d'équations tout en redoutant l'infinie réintroduction d'un paramètre observateur qui aurait, en fin de compte, rendu mes calculs invalides.

Victoire est alors obligé de se cacher pendant quelques mois. Verneuil, ivre de haine, se livre à des attaques de plus en plus osées, demandant à Victoire de venir se justifier devant l'opinion. Victoire hésite, car il sait qu'il faudrait que cette période de folie cesse, rétablissant des marges d'erreur plus faibles dans ses prédictions. Il doit redevenir l'anonyme qu'il était afin de poursuivre sa carrière et ses recherches.

— J'ai longtemps hésité à répondre à l'invitation de Verneuil. Puis, sous certaines conditions, j'ai accepté. Mes démonstrations n'étant pas toutes abouties, je risquais gros.

Verneuil avait tout préparé afin de mettre en scène parfaitement la mort de Victoire. Des hordes de vautours l'assistaient de leurs ignobles bruits de becs et de leurs ombrageuses ailes noires. Le linceul et la bière étaient prêts ; le meurtre aurait lieu en direct. « J'avoue que j'ai triché, m'avoua Victoire plus tard. J'ai utilisé mon sens de l'observation pour intuiter des paramètres que je n'avais pas le temps de calculer. Néanmoins, mes intuitions s'avérèrent et je fus le vainqueur. » Sans avoir une réelle conscience de ce qui allait se passer, Victoire intervint au début du débat :

— Mon objectif est de vous montrer que mes théories sont valides. Je vais aller plus loin ce soir : je vais vous montrer que je peux prédire ce que va vous dire mon adversaire le plus violent et le plus forcené.

Et, dès que Verneuil ouvrait la bouche, Victoire lui assénait ses propres mots avant que celui-ci n'ait fini de les articuler. Verneuil blanchissait, parlait de moins en moins, se tassait dans son fauteuil.

— Je n'avais pas prévu qu'il abandonnerait aussi vite. J'avais surestimé son endurance. Vous savez, ce genre de calculs est extrêmement difficile car, à chaque instant t, les données initiales changent et il faut réintroduire des équations toujours plus complexes, ce qui donnait des calculs à la limite de mes possibilités. J'avoue que j'ai parfois eu recours à des approximations graphiques car le temps pressait.

Soudainement, la polémique s'éteint, les réactions étant si perplexes que le sujet devient d'abord tabou, puis oublié. Toute rumeur cesse après que Verneuil publie une sorte d'article d'excuses où il déclare s'être trompé sur son adversaire et qu'il ne sait « comment qualifier cette *chose* que le monde a fait naître ». Une inquiétude tranquille règne désormais. Les gens sont graves. Puis on oublie, aussi vite que l'on s'est passionné. La polémique se dissout, comme à bout de souffle.

Victoire rencontre Marcel Camus. Celui-ci va devenir un de ses grands amis et l'aidera de toutes ses forces. Camus est ingénieur et connaît parfaitement les lois de programmation des modules. Après deux ou

trois entrevues gigantesques, durant lesquelles les deux hommes parlent mathématique et technique pendant des dizaines d'heures, Victoire est convaincu qu'il doit déléguer une partie de ses calculs à Camus, chargé de mettre au point le prototype. Très méfiant de nature, Victoire travaille avec Camus, apprenant en un temps record l'ensemble des connaissances théoriques de Camus. Il m'avouera après, non sans quelques remords, n'avoir d'abord vu en Camus qu'un genre de manœuvre, facile à écarter et à remplacer. Mais, l'habileté manuelle de Camus le rendit nécessaire à Victoire, jusqu'à ce que ce dernier ne se rende compte que Camus était en fait devenu son meilleur ami. Le premier prototype était alors prêt pour les tests.

Victoire, qui consignait depuis peu l'ensemble de ses réflexions dans une série de carnets, expliquait alors les aboutissants de sa théorie. Il partait du principe que, connaissant une vie depuis son début jusqu'à un instant donné t, il pouvait décrire avec une grande précision tout moment postérieur $t+x$. Plus x devenait faible, plus la précision était grande, et plus x grandissait, plus ses prévisions s'entachaient d'erreurs. Ainsi, en théorie, Victoire pouvait obtenir avec une précision absolue, la suite immédiate de la vie d'une personne. Malgré tout, il se heurta au réel problème qui était de posséder, en tant qu'information de base, une description utilisable de la vie de la personne de sa naissance à l'instant t. Il ajouta donc deux théorèmes extrêmement puissants à sa théorie. Devant l'incomplétude des travaux existants relatifs à la prévision due à une absence d'accès au passé, deux parades augmentaient la précision des calculs. Conjointement utilisées, sous certaines hypothèses, on pouvait obtenir une précision équivalente à celle qui aurait été issue d'une connaissance totale de la vie de la personne ! En effet, cette idée brillante lui était venue à la suite de l'analyse des quantités de souvenirs que nous gardons de notre passé, construisant par là même une représentation incomplète et surtout *finie* ! Cette infinie divisibilité du temps était, du fait de l'homme, transformée en une série *au nombre limité de termes*. C'est ainsi que Victoire aborda une autre vision de l'espace exhaustif dans lequel il travaillait. Au lieu de définir une partie de cet espace et d'approximer le reste, l'inconnu, il avait dans certains cas la possibilité de le définir en tant qu'espace connu, exhaustivement déterminé par un nombre fini d'objets.

Ces deux parades étaient a) l'observation continue de la personne sur une longue période — « il aurait fallu des judas, espionnant constamment les moindres faits, gestes et interactions des personnes dans et avec leur voisinage » — et b) l'approfondissement du passé de la personne, avec elle, durant de longs entretiens.

— Il est évident que ces deux parades, face à l'infinité de la dichotomie temporelle, peuvent avoir une efficacité plus ou moins grande suivant l'espace dans lequel on les utilise. Néanmoins, dans la plupart des cas, ces périodes d'espionnage, continues, sont indispensables à l'intervention du motif temporel infini qui doit être condensé en série finie. C'est à ce moment que j'ai compris combien il était nécessaire de bâtir un prototype qui, à mesure qu'il enregistrerait tous les faits et gestes de la personne ainsi que ses interactions avec son voisinage, traiterait simultanément ces données afin de constituer un noyau de prévisions potentiel.

Camus lui fait remarquer que plus la précision du prototype sera grande, plus l'intervalle d'espionnage de la personne sera court. Victoire, dubitatif, démontre qu'une période représentative est cependant nécessaire pour favoriser l'acquisition des données minimum, plutôt que d'user systématiquement de l'extrapolation par le calcul pour pallier le manque induit par une période d'observation trop courte.

— J'avais admis, racontait Camus, que l'on pouvait passer de l'observation totale de la vie de la personne depuis sa naissance à une observation totale sur un temps plus court. Cependant, la base représentative calculée par Victoire, de trois mois et douze jours comme borne inférieure, me paraissait arbitraire. Nous mîmes longtemps à nous mettre d'accord pour préparer le prototype dans le but d'une utilisation optimale.

Après deux semaines de difficiles tractations, Victoire et Camus se mettent d'accord sur la base de deux mois et neuf jours. Le prototype est calé sur les données à acquérir et sa première version opérationnelle naît sous la forme d'une boîte noire de huit centimètres sur quatre sur trois. Quatre-vingt seize centimètres cube pour une systématisation de l'espionnage sur deux mois et neufs jours. L'autonomie du prototype est portée à un plus de trois mois. Le cœur du prototype, le noyau, est équipe de deux sorties. La boîte est installée dans une ceinture à la taille d'une centaines de personnes volontaires le 11 avril ****. Les essais doivent durer un peu plus de deux mois.

— J'étais très inquiet du bon fonctionnement du prototype, se rappelait Victoire. La première raison était que je ne l'avais pas construit moi-même, et je ne maîtrisais pas son architecture interne. De plus, bien que Marcel m'ait montré les résultats de ses tests de fiabilité, je craignais que des perturbations externes ne viennent troubler les équations. Les volontaires savaient que la boîte ne devait pas les quitter pendant ces deux longs mois. Mais, ne pouvant les surveiller seul, je passais mon temps à refaire des calculs à la main afin de me convaincre, le cas échéant, de la justesse des calculs de ces mystérieuses petites boîtes noires.

Victoire oublie de dire que la période de réalisation du prototype se monta à cinq ans ! Cinq ans de travail menaçaient de s'effondrer si un des paramètres avait été mal calculé voire sous-estimé. Baigné de ces incertitudes, Victoire raconte qu'il tentait d'aborder de nouveau le problème de l'intervalle temporel représentatif par d'autres théorèmes fraîchement issus des derniers développements de sa théorie. Car, en cas d'erreur majeure, l'expérience elle-même devait être reprise à zéro. Camus, ayant bien des fois vérifié les calculs de Victoire, ne s'inquiétait pas pour la justesse de la partie théorique. Au fur et à mesure des développements des nouvelles théories de Victoire, Camus intégrait les résultats dans les nouveaux prototypes. Un des problèmes résidait dans l'introduction des équations de Victoire dans la mécanique basée sur les capteurs des prototypes. A chaque nouvelle finesse, les mises au point de la boîte noire prenaient plus de temps et constituaient un casse-tête inépuisable, sans cesse renouvelé. Les deux hommes continuaient leur travail en tentant de ne pas trop penser aux boîtes en expérimentation. La mise leur paraissait si grande qu'ils se sentaient incapables d'affronter un échec.

Camus avait été un des premiers à se munir d'une de ses boîtes. Il faisait en sorte de faire bénéficier au matériel personnel qui lui ceignait la ceinture des tous derniers raffinements de la théorie de Victoire, sans que l'acquisition de données ne soit pour autant interrompue. C'est donc sur lui-même qu'il fit les premières tentatives de communication avec la boîte noire. Ayant rempli les deux conditions préalables à l'application de la théorie, il se trouvait en face d'une boîte censée pouvoir lui prédire ce qu'il pensait et aller penser avec une précision théoriquement étonnante.

Nous ne sûmes pas vraiment ce qui se passa lors de cette expérience. Camus, qui notait les moindres détails de ses travaux sur des cahiers reliés de géologues, ne nota plus rien à partir de ce jour. Ses amis intimes le virent sombrer dans une dépression profonde, à moins que ce ne fût une réflexion intense. Il n'écrivait plus, ne parlait plus et restait immobile des heures, les yeux dans le vague. Victoire, après avoir tenté sans succès de joindre Camus pendant plus d'une semaine, se rendit à son appartement, qu'il découvrit vide, puis à son laboratoire où il trouva son ami cloîtré, hébété, silencieux, assis dans un coin de la pièce, regardant fixement la boîte noire posée sur une table.

— Cette période de ma vie est très désagréable, raconte Victoire. Trouver mon ami Marcel dans cette posture, face à ce qui l'avait détruit, m'a bouleversé. Nous avions discuté bien des fois auparavant de la nécessité d'accéder aux informations du prototype *via une autre personne*. La conscience de cette dernière focalisait sur elle le savoir du prototype, et la personne concernée affrontait une personne en sachant un peu plus que les autres. Dès lors, la personne intermédiaire apparaissait comme le catalyseur du savoir, masquant la machine et ses prédictions. La présence indispensable de cette personne m'avait convaincu de ne jamais tenter de calculer mes propres équations de vie. Seul, j'avais peur de me trouver en face d'une équation déterministe qui aurait stérilisé ma vie, comme une abjecte connaissance du futur. Camus avait, malgré tout, tenté le sort. Le choc avait été trop fort pour lui. Il s'était soudainement affronté à *plus* que lui-même. Camus, comme chacun de nous, avait devant lui les champs du possible. Mais le prototype avait déjà la solution à ses possibles : il connaissait Camus en tant qu'être vivant au présent, mais aussi comme masse déterminée dans le futur. Le prototype était Camus, tout en étant Camus tout au long de sa vie. Camus avait fait face à un tout horriblement cohérent qui était lui et son destin à la fois. L'accès aux informations du prototype devait passer par quelqu'un d'autre qui devait savoir révéler le juste nécessaire, c'est à dire ce qui ne représentait pas un danger pour lui ou pour son futur. Dans son coin, il balbutiait qu'il n'était plus rien, que son être lui avait été dérobé. Je fis appel à un médecin de mes amis puis m'emparait du prototype de Camus. J'entamai alors une longue période de réflexion.

Victoire apprend que Camus est entré dans un centre psychiatrique. A chaque nouvelle du malade, Victoire entretient le prototype sur les événements qui affectent l'enveloppe physique de Camus, persuadé que devant lui se construit le portrait de son ami tel qu'il est actuellement dans l'asile, dans sa cellule capitonnée. Les essais de dialogue sont difficile. Le noyau ne cesse de répéter qu'il n'est rien, qu'on a volé son être. Le moteur du prototype ne prévoit aucune amélioration tant que les conditions extérieures ne changeront pas.

Victoire s'aperçoit qu'il ne sait pas comment faire face au problème d'unicité de l'être. Confronter directement deux êtres identiques, montrer à l'être humain ce qu'il est et sera est un traumatisme irrésistible. D'un œil fatigué, Victoire regarde la centaine de boîtes de la première expérience, gagnées par la poussière, oubliées, inutiles et obsolètes à présent.

Victoire entre dans une phase de doute. Il ne sait si deux objets identiques peuvent décrire l'espace personnel, un même esprit mais *doublement* incarné. L'être est-il unique ? La confrontation est-elle irréversible ? Quelle est l'issue de cette monstrueuse cohabitation, de ce partage du supposé indivisible ?

Après six mois passés à reprendre tous les calculs de la théorie, à peser de nouveau chaque embranchement, chaque option prise, à explorer les impacts d'une éventuelle duplication soit de la description de l'espace personnel, soit de l'espace lui-même, Victoire consigne ses premières conclusions

dans un grand cahier cartonné qui lui a survécu. Sa première démonstration concerne l'unicité de la description de l'espace. Victoire réalise que les deux Camus qui cohabitent devant l'œil du monde sont dans une période de conflit, et que tant qu'ils coexistent, l'espace personnel de Camus est infondé. Ils sont dans une situation instable dont l'issue ne peut être déterminée mathématiquement tant les effets sont imprévisibles. Au fur et à mesure que le temps passe et que le prototype est déconnecté de l'acquisition de données, les calculs tendent à montrer que le noyau du prototype devient une constante de l'espace personnel de Camus, alors que son double, physiquement incarné, semble se dissoudre. Poussé par le désespoir profond que lui inspire son ami qu'il visite souvent, Victoire, le marteau levé au dessus de la boîte noire, hésite puis se décide à faire de Camus une victime de la Science. C'est ce moyen qu'il choisit pour retrouver son ami.

Victoire branche le prototype et raconte au noyau l'histoire de Camus, de son internement, de ses peurs et de sa *libération* ! En détails, il lui narre ce qui est arrivé à l'hôpital psychiatrique, lui décrit son médecin et ses traitements, lui montre des photos et le persuade que *le prototype Camus n'existe plus* ! Ainsi, en deux semaines de traitement, le prototype Camus est devenu Camus tout en étant persuadé que le prototype Camus a cessé d'exister. Victoire tient entre ses mains la petite boîte et l'installe de sorte que le prototype puisse échanger des paroles avec lui. Victoire devient probablement à ce moment conscient du danger de cette boîte représentant le dépassement de l'entendement humain. Le prototype Camus après quelques semaines se considère comme guéri, même s'il insiste souvent sur la nécessité de détruire toute forme de prototype existant.

Pendant ces mois chaotiques, Verneuil avait tenté de rouvrir une polémique sur le compte de Victoire et des « expérimentations ignobles ». Son principal argument était que Victoire avait rendu fou son meilleur collaborateur, Marcel Camus, ingénieur de son état. Celui-ci, depuis la stabilisation de son espace personnel par Victoire, était tombé dans un coma profond. Victoire se défendit de ces attaques erronées en montrant que loin d'être une généralisation du comportement humain, son travail en était une particularisation ; et que les incidents qui avaient touché son ami Camus n'avaient rien à voir avec les expériences que lui menait.

Mais Verneuil, avide de destruction, avait trouvé le soutien d'une religion officielle qui lui fournissait des soldats sans nombre, fanatiques prêts à tout pour faire cesser les activités « impures » de Victoire dans lesquelles ils voyaient une prétention blasphématoire à égaler le dieu qu'ils construisaient d'une pensée concertée.

Victoire, malade, rédigea son testament. Dans celui-ci, il affirme que Camus l'a assisté jusqu'au dernier instant et lui a conseillé de placer ses documents et ses démonstrations, ainsi que les plans de toutes les versions existantes des prototypes dans un coffre-fort dont l'ouverture serait réservée à de meilleurs jours.

Victoire réserve les dernières phrases de son testament à son unique ami Marcel Camus :

Marcel était avec moi à chaque instant. Je crois qu'il a été le seul à comprendre ma théorie, et son génie a fait que celle-ci pût aussi rapidement être mise à contribution dans d'incroyables prototypes stabilisant les espaces personnels. Car le prototype est *l'être que nous tentons d'approximer en se penchant sur nous-mêmes. Le prototype Camus m'avoua à la fin qu'il avait réalisé être lui-même, être* en soi*, et donc être complètement le Camus que j'avais connu, voire plus. J'ai, finalement et sur ses conseils, tenté de calculer mes propres équations, mais je n'ai entrevu qu'un infini labyrinthe où mon image se réfléchissait partout en se déformant infiniment.*

Que mes travaux et ceux de Camus bénéficient à un monde plus mûr, plus apte à accepter l'incroyable vérité sur la nature des composants qu'il engendre et à qui il donne une valeur supérieure.

Henri Victoire périt le trente-et-un novembre **** dans l'incendie de sa maison. Il fut assassiné par un illuminé se disant « rédempteur ». Aucun corps, ni aucun prototype, ne fut extrait des cendres.

On retrouva quelques années plus tard, un article dactylographié signé de Henri Victoire, dans lequel il expliquait que les derniers développements de sa théorie l'avaient mené sur la piste de l'éternité. Une brève enquête fut menée avant que l'affaire ne se fondît dans les flux périodiques de faits, de découvertes et de progrès.

Lapte, premier mai 1995.

Histoire XLVIII

Il est des professions où faire le mal revient à faire le bien. Ou plutôt faire le bien implique faire mal. C'est dans cette catégorie que je rangeais les dentistes, maléfiques et vils, qui vous triturent et vous font souffrir tandis que vous espérez qu'après la pluie viendra le beau temps. Toujours extérieur à ce genre de problèmes, je me limitai jusqu'à présent à la conscience collective, des on-dit que j'avais joyeusement assimilés lors de mon installation dans cette ville. Pourtant, depuis longtemps, je traînais une carie. Ce sont des choses qui arrivent. Et la mienne datait de si longtemps que j'ai oublié l'instant primordial où elle me fit mal.

Cependant, contraint et forcé par la douleur inhumaine dont je souffrais, je me décidai à aller rendre visite à un de ces chevaliers en croisade contre les maux de dents. Son appareillage me fascina. Je veux parler de l'ensemble de la technologie qui gisait dans son cabinet. Des machines prêtes à vrombir au moindre geste de sorcier qu'il lui plaisait d'effectuer. Il me pria de m'allonger sur l'atroce fauteuil de torture avec un sourire sadique. Il émit un rire gras et sardonique en entrevoyant l'ampleur des dégâts. Après avoir cerné plus précisément le problème, il entreprit de jouer d'une fraiseuse sur ma dent béante et apeurée.

Mais c'était sans compter avec la nature. Ma dent ne semblait pas être inquiétée le moins du monde par la fraiseuse agressive. Désespéré, il changea d'ustensile. Voyant ses yeux rougis, je supposai qu'il avait envie d'utiliser sa perceuse d'ordinaire réservée au bricolage domestique. Le front couvert de sueur, il tentait de transmettre la totalité de sa force dans la dent réfractaire, mais rien n'y faisait. Il me demandait parfois « je ...ne...vous...fais pas...mal ? hum ! » entre deux « ... putain... jamais vu une dent aussi dure... » prononcés les dents serrées dans un état d'extrême tension nerveuse.

Désespéré, il sortit de la pièce et je massai ma mâchoire pendant que je l'entendais dire au téléphone « ... oui... collègue... jamais vu... »

Apparemment rassuré par les propos de son acolyte téléphonique, il revint à la charge, plus guerrier que jamais. Tous les instruments de son impressionnante collection de bourreau passèrent dans ma bouche, sans succès. Je le sentis à deux doigts de m'attaquer la dent au burin, mais il s'avoua vaincu avant de sombrer dans les limites de la bestialité. Il se répandit en excuses soulignant le fait qu'il n'avait jamais vu une chose pareille.

Je sortis perplexe. Certes, je suis issu d'une race d'extraterrestres dont la seule différence avec l'homme terrien est la résistance des dents qui sont, chez nous, quasiment indestructibles. Mais, cela m'ennuie beaucoup de devoir rentrer chez moi pour soigner une dent !

Histoire XLIX

Il avait demandé la première route à gauche. Des arbres torves se lovaient non loin dans un silence peuplé de vols de corbeaux. On lui avait indiqué une place dans le désert où il ne pouvait, soi-disant, se tromper de chemin. Ne parvenant à obtenir plus d'explications des autochtones que des regards effrayés et des murmures muets aussitôt étouffés d'un geste de main ambigu, il partit seul vers le lieu indiqué.

Dès qu'il eut passé le col, une plaine désertique lui tendit les bras. Il avança quelques heures sans conviction avant de remarquer au loin sur sa gauche et sa droite deux murs incroyablement lointains. Il tenta d'estimer la distance qui le séparait de ces deux constructions humaines et eut l'impression de se situer à mi-chemin : rigoureusement au milieu. Sans bien comprendre le pourquoi de ses impulsions, il suivit d'un trait la bissectrice dans l'angle que formaient les deux murs. Après plusieurs minutes qui parurent s'éterniser dans les finesses des paresses, il se trouva entre les deux murs, si bien que, tendant les bras, il pouvait les toucher l'un et l'autre.

L'un des murs était d'un blanc parfait que traversaient des poutres de métal et des yeux de Plexiglas ou de verre. Rien ne transparaissait de ce qu'il y avait peut-être derrière ce mur.

Le second mur était tout de pierre bâti et les blessures du temps saignaient sur ses façades. Il avait aussi un aspect flou qui laissait présager combien il était difficile de se le rappeler.

Il suivit le couloir aux deux murs cherchant vainement une fin, une sortie. Le ciel bleu uni et le soleil au zénith agrémentaient son voyage monotone. Au-dessus des murs, transparaissaient des arbres aux troncs en forme de tire-bouchon, en hélices compliquées, qui semblaient tourner lentement sur eux-mêmes, comme les rouages de quelque clepsydre incompréhensible.

Enfin, après des heures ou des jours de marche dans ce couloir infiniment paniquant, il aboutit à trois portes : l'une ouverte sur l'avenir, l'autre sur le passé, la troisième fermée sur le présent.

A sa droite, le vieux mur de pierres, découvrait la désolation d'un champ de ruines où des ombres passaient en un silence méphitique. La porte était plus détruite, plus pourrie qu'ouverte. Dans les restes du cadre moisi, un tableau de cimetière abandonné s'offrait à la vue de qui voulait le voir. Un spectre lui chuchota de n'aller pas par cette porte, que tout y était mort.

A sa gauche, l'odeur des matériaux neufs et rutilants envahissait son nez qu'il avait large. Tout était recherche et organisation, planification rigoureuse et froide, décor qui semblait ne jamais avoir vécu avec l'homme.

Sans chercher à entrer dans l'un des deux encadrements, il tenta d'ouvrir la troisième porte qui s'avéra être fermée. Se penchant pour tenter de découvrir une éventuelle clef dans la serrure, il remarqua qu'en se forçant beaucoup, il pouvait lui-même passer par la serrure. Mais la crainte du calibrage guettant, il préféra s'abstenir et revoir les choses une autre fois avant de prendre sa décision.

En observant bien la porte de droite, il remarqua des imperfections humaines qui faisaient des édifices des agglomérats bâtards d'*aurait-pu-être*, des assemblages grotesques et inachevés portant sur eux la boue des modes et le vide des sens. Et, regardant la porte de gauche béant sur le champ de ruines, il nota d'un air angoissé que les mêmes traits sales dépareillaient les ruines et souillaient la mémoire encore fraîche des tombes dont les noms avaient disparu sous les siècles de vents et d'embruns marins.

Gauche et droite portaient les mêmes airs de prétention déchue ou à déchoir. Plus sa tête tournait de l'une à l'autre des portes et plus, pris de panique, il voyait les deux mêmes décors, le même monde, l'éternelle chute, la constante.

Fou de peur, il chercha à s'évader de ce paysage immonde et tambourina avec fureur à la porte close, peut-être pour éveiller un éternel gardien endormi. Le loquet malmené grinçait et on eut dit un rire strident se moquant de cet être apeuré prêt à tout pour sortir.

Son cadavre fut retrouvé par un vieil ermite qui jura ses grands dieux — et ils étaient nombreux — que l'homme gisait face contre terre dans la steppe. Sa photo, montrée aux autochtones, n'éveilla aucun souvenir. On supposa qu'il était mort de peur pour une raison inconnue.

Seul un vieillard du village raconta que lors de sa jeunesse, son grand-père lui avait parlé d'un homme qui avait disparu après avoir demandé la première route à gauche.

Paris, le 06 juin 1995

Histoire L

Cela faisait plusieurs mois que, mes collègues et moi, nous fouillions le domaine Datéi en haute Corse. Les vents de septembre balayaient le haut plateau, vaste terre vide de tous bruits exceptés ceux des quelques moutons et cochons de la région. Pierre Louis Datéi, le propriétaire du domaine, finançait des travaux visant à exhumer les restes d'une peuplade locale oubliée de l'archéologie moderne. Rien n'expliquait la manière avec laquelle il avait choisi l'endroit, avec une précision remarquable pour un dilettante. Il aimait à plaisanter sur le caractère contingent de ses recherches, minutieuses et inutiles, dans un monde où tout poussait les propriétaires terriens des montagnes à émigrer vers le continent. Une sorte d'aura de maître de terres flottait autour de lui lorsqu'il venait d'un air distrait regarder l'avancement des fouilles. Parfois, nous le voyions accompagné d'un petit homme rabougri à lunettes qui, de son œil perçant, disséquait le lieu ainsi que chacun de nous, comme un vautour attendant la mort de sa proie.

L'air des montagnes était vif et bon, rendant le soleil supportable à toute heure du jour. Les fouilles étaient administrées par Paul Redond, un de mes amis d'enfance, maintenant installé à Bastia. Il passait deux ou trois fois par semaine afin de vérifier les méthodes de travail. Le reste du temps, je portais la responsabilité de mener les fouilles et de faire de notre mieux avec les crédits débloqués par monsieur Datéi. Au début, le travail était agréable et l'ambiance chaleureuse, surtout lors des soirées que nous passions dans la grande demeure familiale de notre hôte.

Le maître des lieux, Pierre Louis, parlait peu de sa famille et de ses ancêtres. Bien que nous lui eussions demandé plusieurs fois pourquoi il avait décidé de nous faire fouiller à cet endroit précis du domaine, il se faisait de plus en plus évasif, contrarié, à la limite de l'énervement. Pourtant, nous ne doutions pas qu'un document existât justifiant l'endroit actuel des fouilles. Son visage buté semblait répondre : « j'ai déjà assez de problèmes comme cela. Creusez ! Vous êtes payés pour cela. Ne posez pas de questions. » Mais la courtoisie l'obligeant à se contenir, il se maîtrisait même si chaque nouvelle question jetait un froid sur la grande table du souper.

De ma fenêtre, je voyais la vallée de M****. Le précipice béait sous la maison. Je me penchais souvent pour regarder l'effrayante verticalité du mur de la bâtisse. Chaque jour, en me couchant, je pressentais que nous découvririons quelque chose le lendemain, car il y a avait quelque chose à découvrir, sans quoi, notre présence ne se justifiait pas. Bien entendu, Pierre Louis, nous considérant depuis peu comme de vulgaires manœuvres, ne semblait pas tenir à nous éclairer sur la nature de ce que nous cherchions. Par l'intermédiaire de Dominique Barani, un autre de mes amis d'université, établi dans la région, j'avais tenté d'obtenir des renseignements sur la famille Datéi. Je sentis durant notre conversation téléphonique un léger changement de ton lorsque le nom fut mentionné. Dominique affirma ne rien savoir même s'il promit de se renseigner. Depuis une semaine, je n'avais pas reçu de nouvelles de lui.

Il se passa ce qui semblait devoir se passer. Mes trois collaborateurs et moi découvrîmes un ensemble de ruines profondes et improbables. Aussitôt, le petit monsieur rabougri aux lunettes vint fureter sur le site, examinant avec soin les murs et leur construction. A mesure que nous avancions dans nos découvertes, des monceaux de fragments d'objets étaient dégagés ; mais ces vestiges, que nous estimions à vue de nez à cinq mille ans d'âge, ne semblaient pas l'intéresser du tout. Même monsieur Datéi ne les regardait que d'un œil distrait, cherchant un signe sur le visage de son acolyte indiquant que ce qui devait être trouvé l'avait réellement été, comme si l'homme aux lunettes était le seul à pouvoir juger de la pertinence des vestiges.

Lorsque je demandai à monsieur Datéi de me laisser téléphoner à mon supérieur afin de lui annoncer la nouvelle de cette étonnante découverte, celui-ci me demanda de ne pas ébruiter l'affaire avant une quinzaine de jours. Il semblait n'être pas satisfait, contrairement à nous qui nous sentions dynamisés par l'ampleur de la tâche qui nous restait à accomplir. Sur le coup, je trouvai sa requête censée. Après tout, le monde pouvait bien attendre quelques jours de plus ! Le doute consécutif au refus de monsieur Datéi s'éteignit rapidement alors que l'organisation m'accaparait de plus en plus. Il fallait désormais classifier, mailler, trier et conserver, étiqueter. Dans la masse d'objets que nous découvrions chaque jour, nous remarquions à peine les deux spectres roder autour de nous et des murets dégagés. Il nous fallait recomposer à chaque minute un village vieux de cinq mille ans.

Cependant, plus le temps passait, plus l'ambiance se détériorait. Il était en effet impossible de ne pas remarquer l'incroyable nervosité de monsieur Datéi et de son acolyte, comme si la découverte qu'ils semblaient attendre, ne venant pas, se transformait en une menace suspendue dans une nature peut-être trop silencieuse, figée dans un temps immobile.

Un soir que je me promenais dans la maison en attendant le sommeil, me dirigeant vers la pièce où nous avions entreposé nos découvertes, j'entendis le fracas des voix d'une violente dispute. Monsieur Datéi, facile à reconnaître à sa voix d'outre-tombe teintée d'accent du sud, injuriait une autre personne brillant par son silence. Bien que ce ne fût pas dans mes habitudes d'écouter les conversations des autres, craignant je ne savais quel événement irrécupérable, je stoppai net devant la porte close à un moment où le silence de la pièce me paraissait si oppressant que mon cœur en résonnait entre les murs humides. Monsieur Datéi reprit ses invectives cadencées, cette fois, par le bruit de ses talons martelant le sol de briques.

— Monsieur Machelein, vous êtes un imbécile ! J'ai bien envie d'arrêter cette sombre mascarade ! J'avais confiance en vous ! Que croyez-vous ? Que je fais des pieds et des mains pour fricoter avec l'administration juste pour quelques morceaux de silex ? Ah ! C'est trop fort !

L'autre s'écrasait dans un mutisme récurrent. C'était ce que j'avais craint : le site recelaient des trésors que nous n'avions pas encore atteints. J'hésitai quant à la conduite à suivre : ne dire mot des trésors dont parlaient nos commanditaires, ou bien les faire miroiter à l'équipe afin de nous motiver ?

Les fouilles continuèrent. J'allai parler à monsieur Datéi en prenant pour prétexte sa nervosité. Je lui confiai que les fouilles devaient être poursuivies étant donnés les trésors que le site pouvait encore contenir. Il me regarda d'un air étonné, comme s'il voyait en ma bêtise, le présage de quelque accomplissement tant attendu. Nous continuâmes notre travail, imaginant chacun à notre façon que le labeur réserverait encore bien des surprises. Nous travaillions plus rapidement, plus précisément, comme stigmatisés par l'espoir d'une découverte majeure.

La découverte vint. Mais elle n'avait guère de rapport avec ce que nous avions imaginé. De plus, nous ne sûmes pas de suite que nous avions touché au but. Pourtant, chacun d'entre nous comptabilisait des années de métier, passées sur tous les champs de fouilles de la planète. Mais non, nous n'avions jamais vu un spectacle aussi affligeant !

Nous avions poussé les fouilles un peu plus à l'est du site originellement choisi par monsieur Datéi, vers le levant, là où la lumière était bleue. Et malgré le fait que nous ayons remarqué la différence de construction du muret qui sortait des ruines, nous avions poursuivi plus loin. Comme nous paraissions condamnés à quitter les lieux dans un délai court, j'avais augmenté les horaires de travail, et la journée durait maintenant plus de douze heures. Il nous fallait cette découverte, avant de partir ; ne fut-ce que par orgueil.

Vers les sept heures du matin, le petit homme rabougri hurla de joie, nous faisant tous sursauter.

— Arrêtez ! Arrêtez ! Arrêtez ! répétait-il avec un fort accent nordique. Nous avons découvert ! Nous avons découvert !

Nous nous regardâmes sans un mot, ahuris. Il ne dépassait que quelques centimètres d'un mur de pierres bâti de manière composite avec des pierres de forme et de textures différentes. Néanmoins, il paraissait être l'objet de l'affolement de l'homme aux lunettes rondes, bien que n'étant, incontestablement, qu'un *mur* !

Dociles, répondant au désir implicite du maître des lieux dont l'ombre planait au dessus des ruines blafardes dans la lumière du matin, nous nous mîmes à déterrer consciencieusement le mur composite. Progressivement, des frissons de froid et de pressentiments nous parcoururent l'échine à la manière d'arcs électriques bloqués en un continuel va et vient.

Le jour se couvrit et malgré nous, nous prîmes ce brusque changement de temps comme un sombre présage. Le vent s'était levé, accumulant les nuages sur les cimes voisines. La chaleur, brusquement accrue depuis le milieu de la matinée, collait nos cous aux vêtements, et nous couvrait d'une sueur poisseuse et indésirable. Il était vain de tenter de s'essuyer le front, les bras ou même les paumes des mains. L'air était lui-même si visqueux que les moustiques ne pouvaient s'envoler, les ailes moites de sueur. Les nuages noirs s'accumulaient, annonçant un orage des plus violents. Pourtant, aucun son ne venait troubler le silence effrayant de la vallée.

Dès le soir, une bonne partie du mur avait été dégagée. Il avait été très difficile de faire comprendre à monsieur Datéi et à son acolyte que les fouilles ne devaient être perturbées au moins jusqu'au dégagement complet de la structure. En allant trop vite, nous risquions de briser le mur. Le nabot rabougri à l'œil fourbe grommela quelques mots dans une langue inconnue et ne reparut plus de la soirée. La grande maison familiale restait silencieuse après que le souper eut été écourté par un monsieur Datéi visiblement fatigué et pressé d'aller se coucher. Nous interprétâmes tous l'association « coucher tôt » avec « lever tôt ».

Le lendemain, l'orage qui avait silencieusement menacé la veille éclata au petit matin, vers cinq heures. Des coups de tonnerre incroyables se succédèrent avec une violence telle que chacun d'entre nous eut peur pour lui et pour la maison. Des trombes d'eau tombaient du ciel avec une si grande fureur que nous n'avions jamais vu pareil déchaînement de violence. Le petit homme aux lunettes rondes vint me trouver. De ma chambre sans volets, je profitai des éclairs en rafale qui déchiquetaient les premières lueurs du jour. Il tenta d'articuler des mots que je pris pour des reproches. Au bout que quelques minutes, je parvins à comprendre qu'il s'inquiétait pour son mur. Je tentai de le rassurer en lui indiquant que les ruines avaient été couvertes la veille pour éviter que l'orage ne les endommageât trop. Depuis ma fenêtre, il pointa une zone de son doigt décharné et cria d'une voix hystérique. Je sortis de mon lit en maudissant l'intrus et sa langue barbare.

Le spectacle me terrifia. Des arbres gisaient, broyés, fumant, déchiquetés par l'orage. Le vent ronflait en tornades qui faisaient voler les pierres bancales des ruines. Les protections plastiques avaient été arrachées et les torrents d'eau qui s'abattaient sur la terre formaient des spirales et des tourbillons à la puissance infernale. Des ruisseaux de boue glissaient en mangeant la route.

Devant cet atroce tableau, j'enfilai mon ciré et mes bottes à même le pyjama et me précipitai dans les chambres de mes compagnons, gisant à demi inconscient dans leurs lits respectifs. D'un bond, ils se levèrent et s'habillèrent.

Nous dévallâmes les pentes boueuses qui menaient au chantier, les pieds enfouis dans la tourbe glaiseuse qui partait en plaques sous chacun de nos pas, l'eau tombant par torrents entiers sur nos têtes dans lesquelles nos yeux tentaient de voir clair. Harassés par cette descente, véritable glissade sur les éléments en furie, ayant goutté avec violence à la saveur de la pluie fouettée par le vent agressif, nous arrivâmes au chantier et tentâmes d'endiguer les ruisseaux de boue qui se formaient spontanément comme autant de départs de fleuves quadrillant la vallée méconnaissable. Dans la plaine du chantier, nous trimions sous les trombes naturelles. Chaque coup de tonnerre meurtrissait nos tympans en raison de la réverbération inhumaine des sons entre les montagnes. Des pans entiers des falaises semblaient vouloir nous écraser.

Brusquement, parmi les cris que nous nous échangions pour nous parler, une idée commune émergea : *sauver le mur*.

La tâche était titanesque. Luttant contre les éléments, nous tentâmes de déraciner l'ensemble par un procédé complexe de poutres de bois mouillé et de planches dont les échardes entamaient nos mains au rythme des coups de tonnerre qui retentissaient à nous rompre le cœur. Les yeux emplis de l'eau du ciel, nous parvînmes à décrocher relativement facilement le mur de ses fondations. Etant donné sa faible épaisseur et son poids tolérable, nous le couchâmes sur la planche de bois et le traînâmes sur quelques mètres sous le déluge qui affaissait le sol sous nos pas. Plusieurs fois, l'étrange procession que nous formions manqua d'écrouler à terre le mur composite, sorte de cadavre vautré sur un lit de bois ruisselant de l'eau de la colère des cieux. Après une interminable montée vers la maison, la pente étant encombrée de torrents de boue et de cailloux qui ouvraient nos jambes, nous arrivâmes au plus bas étage de la demeure verticale et sombre. Le jour blafard, mutilé par les sombres nuages et les éclairs furieux, luttait pour poindre. En guise de lumière, il répandait une grisaille ignoble comme si le monde avait tout à coup perdu ses couleurs. A bout de souffle, les mains ruisselantes de sang et d'eau, nous nous vautrâmes brutalement dans les caves de la maison, sérieusement éraflés par toutes les pierres des torrents, assourdis par les rafales de l'orage incessamment agressif.

Le mur, sur une vulgaire planche de bois à l'allure de porte, gisait au sol nettoyé par l'orage. Entouré de quatre individus vaguement humanoïdes, couverts de boue et de sang, trempés jusqu'aux os, les cristaux et les formes étranges des pierres qui le composaient brillaient, à l'instar de quelque défi malsain. L'orage ne paraissait pas l'avoir trop abîmé. Peu à peu, à mesure que nous nous remettions de cette folle tentative de sauvetage, germaient en nous des questions absurdes : pourquoi ? Pourquoi avions-nous tout risqué pour sauver ce mur ? Des centaines de fragments plus intéressants les uns que les autres avaient été engloutis par la boue et c'est ce mur que nous avions sauvé. Même si le mur paraissait l'élément qui intéressait le plus nos commanditaires, nous ne voyions pas en sa sauvegarde un acte logique qu'il nous était possible de justifier *a posteriori*.

Alors qu'il avait cessé de pleuvoir et que les coups de tonnerre allaient se perdre dans des vallées plus lointaines, je sortis sur le rebord de la cave, rongé par le déluge, afin de nettoyer ma main blessée à l'eau qui ruisselait d'une gouttière percée du toit. Du surplomb, je contemplai ce qui restait du chemin en pente raide ainsi que du champ de fouilles, lac de boue uniforme duquel dépassaient ça et là des poutres de bois, de la toile plastique, des pierres provenant des montagnes. Le désastre était complet. Je renonçai à reconnaître une part de responsabilité dans l'accident. Tout orage de ce type était impossible à parer.

— Un orage comme il n'y en a qu'un fois par siècle !

Je me retournai, las. Monsieur Datéi approcha à mes côtés et embrassa l'étendue du désastre. La façade noire de la maison respirait dans notre dos.

— Le travail ne fut pas vain, lâcha monsieur Datéi presque souriant. Vous avez sauvé l'essentiel.

Puis, voyant ma main blessée par le bois hérissé, il me conseilla de me soigner et de prendre un peu de repos. Repassant par les caves pour regagner ma chambre, je croisai l'œil hagard du nabot malsain, visiblement à la limite de l'attaque cardiaque tant l'excitation suait de tous ses pores. Il contemplait, l'œil vide, le cadavérique morceau de mur que nous avions sauvé du péril.

Le lendemain, des nuages bas et gris avaient pris possession de la vallée. Nous avions chômé le jour précédent, la seule pensée du travail à faire nous étant insupportable. J'en avais profité pour aller au village le plus proche prendre des nouvelles. Une partie de la région avait été touchée par le violent orage, et l'heure du bilan était venue. Je prévins Dominique Barani des problèmes rencontrés n'osant avertir l'autorité du nouvel enfouissement des ruines sous une épaisse couche de boue. Il me dit que Pierre Louis Datéi avait récemment acheté cette maison et se faisait passer pour quelqu'un de la région. Mais les gens racontaient que son propre nom était usurpé. On ne savait qui était cette personne, pas plus que l'on ne l'appréciait ou le fréquentait.

Le soir du jour de l'orage, j'étais retourné sur le site afin de préciser les dégâts réparables de ceux que ne l'étaient pas. Juché sur les coulées de terre et sur les pierres qui avaient englouties nos indiscrétions face au passé, je tapai du pied sur la croûte élastique de la terre qui avait cimenté les ruines dans une gangue indestructible. Je pressentais que, maintenant que les ruines avaient été cicatrisées, et que la vallée avait désormais perdu son air de chantier, les fonds mécénaux allaient eux-aussi se tarir et disparaître. L'objet avait été trouvé ; le site ne valait plus rien.

Les montagnes, le nez dans des écharpes grises, se désintéressaient de ce qui se passait plus bas. Dans l'attente d'une décision, la grande maison était calme, personne ne sachant s'il était prévu que nous reprenions les fouilles. Je descendis à la cave, comme certain de trouver les deux hommes devant le muret. Le petit homme rabougri ronflait, assis par terre le dos contre un mur, faisant face à l'objet redressé. Un calepin avait chu de ses mains et gisait ébouriffé par terre. D'un geste violent, je poussai les volets de la cave et sortit sur le surplomb. J'avançais vers le rebord où était le chemin laminé par l'orage puis prit une bouffée d'air. Il était frais, par contraste avec l'orage de chaleur de la veille. Comme tout avait soudain changé ! Les fouilles n'étaient plus qu'un drôle de rêve, engloutit par la terre comme on cache un sacrilège.

— Vous avez fait peur à moi, dit une voix nordique.

— Je sais. Je voulais vous réveiller.

Je le questionnai à propos du mur. Il baragouina quelque chose comme quoi il n'avait pas encore tout compris.

— Parce qu'il y a quelque chose à comprendre ?

Il me racontait qu'en fait de mur, c'était un langage dont peu de personnes avaient gardé une connaissance précise. Un langage dont les symboles étaient des pierres et qui s'arrangeait toujours pour constituer un pavage du plan. Les idées de ce peuple était exprimées *en murs* ! Sur le coup, je m'étonnai de pareils propos mais il s'offusqua en prétendant que de pareilles inventions venaient de la mer, que cette pièce était rapportée et qu'elle était un des derniers témoignages d'une civilisation disparue.

— Et inconnue !

— Inconnue par les idiots ! Tout pas écrit dans livres d'histoire !

Je soupirai d'un air supérieur et remontai les escalier jusqu'à ma chambre. Comme par hasard, je rencontrai monsieur Datéi venant probablement aux nouvelles quant à l'invraisemblable traduction d'un mur ! J'eus un bref entretien avec lui pendant lequel il m'expliqua ne pas pouvoir assumer financièrement la remise en route de travaux réduits à néant par une catastrophe naturelle. Il nous priait donc gentiment de quitter les lieux, « quand nous serions prêts à partir ». En ce qui concernait le rapport que je devais rendre à ma hiérarchie, il me conseilla de me limiter à « la vérité ». Oui, mais le mur ?

— Ne vous tourmentez pas pour un vulgaire mur.

Je le laissai descendre à la cave et fit part à mes collègues de la nouvelle. Je téléphonai à Dominique Barani pour savoir si je pouvais loger provisoirement chez lui. Jetés dehors suite au déchaînement des cieux, nous partîmes emportant les fragments que nous avions conservé dans la maison et dont le maître de céans nous permettait de le débarrasser. Alors que la camionnette nous emmenait, les paroles que Paul Redond n'allait pas tarder à me prononcer au bout du fil tonnaient déjà dans ma tête.

— Nous nous en sommes bien tirés : une fouille gratuite, des échantillons préservés. Tu ne vas pas pleurer pour un morceau de mur ?

Les jours passèrent. La grisaille semblait avoir pris possession de l'île gagnée par un immobilisme surprenant. Seul, face à la mer, je pensais à cette hypothétique civilisation inconnue qui consignait son écriture en un assemblage hétéroclite de pierres. Le plus étonnant était de réaliser que leur pensée pavait le

plan, chaque rectangle de mur étant exempt de vide et constituant une idée. Je supposais que dans leur langue écrite, la matière des pièces assemblées changeait le sens de l'idée, chaque morceau constitutif du mur étant un mot, au sens où nous l'entendions. Le cœur de la problématique était de savoir si la forme des pièces était aussi révélatrice du sens. En effet, les pièces qui se suivaient devaient être complémentaires afin qu'il n'y ait pas de vide. Ainsi, il était normal que le fut confronté à un . Mais les différences de textures et de formes rencontrées (je me souvenais par exemple d'un en obsidienne) pouvaient sans doute compenser plus ou moins les différences de sens, ou les tempérer. Je pensais à la beauté d'une pensée rigoureuse, sous la forme d'un plan infini contenant toute la pensée de tous les temps dans toutes ses combinaisons les plus imprévisibles. L'image seule d'une pensée toujours rectangulaire exprimait une puissance de cohésion et de justesse à jamais inégalable.

Peu à peu, je tentai d'associer des idées à ces formes dont j'avais en mémoire le souvenir. A l'instar d'un assemblage d'idéogrammes, je tentai de construire des phrases d'une ridicule incohérence de formes. Puis, lassé de cet inutile jeu, je décidai d'aller voir Machelein, l'assistant de monsieur Datéi afin que celui-ci m'en dise plus sur cette civilisation disparue.

Je repris la route, aigri par le vent frais venant du nord. Arrivée dans la vallée encaissée, j'arrêtai la voiture devant la maison silencieuse. Trouvant la porte principale fermée, je tentai une descente sur les bords de la maison afin d'aboutir sur le surplomb devant l'entrée de la cave. Après quelques glissades le long du mur vertical, je trouvai la porte ouverte et entrai. Machelein était seul, endormi, la bouche ouverte. Je contemplai la pierre kaléidoscopique puis m'emparai du calepin à terre. Mon enthousiasme retomba vite quand je m'aperçus que les notes étaient dans une langue que je ne comprenais pas. Malgré tout, des dessins agrémentaient les gribouillages et les pattes de mouches illisibles. Je me surpris à tenter de suivre des raisonnements directement sur le mur mosaïque lui-même. Le sieur nordique était plutôt doué en dessin : il avait tenté d'illustrer chaque concept par un petit croquis. On y voyait une sorte de cimetière, une montagne et une pierre tombale. Je tournai les pages tentant de trouver quelques mots dans ma langue. Vers la fin du calepin, venait un texte compréhensible que je pris pour une traduction du mur. Je le retranscris de mémoire, tant ces mots m'ont marqué.

> «Toi qui lit cette [pierre], sache que je me nomme Hbahht, l'œil Ouvert [?], que je suis un héros, que j'ai [abattu] les villes de Kompt, de Rami, de Véru, de [...], qu'aucun ennemi n'a eu raison de moi, le protégé de [Kâ ?]. Sache qu'au delà de la mort, je veille sur ma sépulture. Que ceux qui la toucheront ou la profanerons [...] ou ceux qui ont touché cette stèle [...] maudits à jamais ainsi que leur enfants, à travers les âges. Car je suis [...]»

Là s'interrompait les paroles du mur, et je supposais que la fin de la phrase gisait sous deux mètres de boue. Ce genre de malédictions sur les stèles égyptiennes ou assyriennes étaient communes. En tournant la page, je m'aperçus qu'un autre texte avait été écrit dont, bien que dans ma langue, le sens m'échappait complètement. Il était question de détails techniques pour la préparation d'une invocation dont la nature n'était pas précisée.

Tout à coup, j'entendis du bruit dans l'escalier qui descendait à la pièce dans laquelle nous avions transporté cette stèle polychrome sortie du passé. Je sortis précipitamment en jetant le cahier à terre puis me tapis non loin d'un des volets qui fermait l'entrée de la cave. Je tentai d'écouter une nouvelle discussion des deux lascars afin de savoir ce qu'ils mijotaient.

J'attendis mais rien de vint. Des chuchotements se firent entendre, brefs, vifs. La pluie se mit à tomber et le tonnerre recommença, brusquement. Je remontai péniblement à la voiture alors que des trombes d'eau tombaient sur ma tête et entravaient la pénible ascension. La pluie était telle qu'il n'était pas question d'envisager de voir au travers du pare-brise. Dans le fracas étourdissant de la pluie sur la voiture, je distinguais la grande maison sous la forme d'une terrible masse noire, dont la proximité me donnait la chair de poule. Le ciel s'obscurcissait de plus en plus tandis que je devinais au gré des bourrasques, la formation d'un tourbillon insensé dans la voûte nuageuse. La grêle fouetta soudain la voiture si bien que, pris de panique, je mis le moteur en route sans réellement être décidé à partir. La violence des chocs se faisait plus grande encore. Je mis mes mains sur le pare-brise afin que celui-ci ne cédât pas aux coups furieux des blocs de glace qui s'abattait maintenant sur la voiture. Le pare-brise arrière éclata sous le coup d'un grêlon plus gros qu'un œuf d'oie ! Je roulai sans me préoccuper de ce qui se passait derrière moi. Je roulai au jugé, de mémoire, entrevoyant la route dans des coups de vents brusques qui détournaient momentanément les grêlons de leur trajectoire. Le flux du ciel était si serré et si brutal, qu'il noyait le bitume dans un ruisseau fou si bien que je sentis la route se dérober sous mes roues. La voiture, de travers, fut projetée contre la maison avec une force considérable. Le choc me fit perdre connaissance.

A mon réveil, j'étais à demi enterré dans une boue glaiseuse, au bas de la vallée, la tête légèrement hors du mélange de terre et d'eau qui emplissait ma bouche et mon nez. Je supposai que mes deux jambes étaient brisées car une douleur horrible venait de la partie inférieure de mon corps, enterrée dans le noir et épais liquide.

De la voiture, il ne restait que le pare-chocs arrière, dépassant de la mer de boue caillouteuse comme un tronc d'arbre décharné ; de la grande bâtisse juchée au bord du précipice, il ne restait que quelques murs, jadis utiles pour soutenir les étages supérieurs ; des habitants, il semblait ne rien rester si ce n'était un vomi du ciel et de la terre teinté de rouge par endroits ; du mur mosaïque, il ne restait qu'un mot d'obsidienne taillée, froid et coupant dans ma main :

: *malédiction* !

Paris le 03 juillet 1995

Histoire LI

Le prince était un personnage de haute stature, à la peau mat, et qui, du fond de ses yeux noirs insondables, tentait de percer à jour la personnalité des gens qu'il côtoyait. On l'aurait dit en continuelle recherche. Peu de personnes savaient de quoi, d'ailleurs. Son domaine était un petit état perdu entre le Tigre et l'Euphrate, état qu'il savait dépendre des volontés des grandes puissances alentour. Néanmoins, il régnait sur son peuple de manière ferme mais juste, tentant de faire prospérer le petit domaine qui était en son pouvoir.

Je l'avais connu en des temps troubles où la région était une poudrière difficile à maîtriser. Nous avions lutté dans la résistance plusieurs mois jusqu'à ce que le destin nous séparât dans une échauffourée qui tourna mal. Il me crut mort, je le crus mort. Puis, établi à M***, je devins marchand. Je reçus un jour la visite d'un émissaire venant de son royaume. Il m'avait décliné son titre pompeux sur un champ de bataille en riant et me disant que j'étais toujours le bienvenu chez lui. Je m'y invitai donc une belle journée de mai, où le soleil brillait fort sur les nappes de sables dentelées. Il me reçut avec les yeux écarquillés qu'ont les vivants qui voient les morts marcher. Il me raconta comment sa première femme était morte en couche en mettant au monde son deuxième enfant et comme il était demeuré depuis : triste et seul. Ses yeux parcouraient l'étendue des toits plats et des terrasses de la ville, capitale du minuscule royaume avec des mouvements lents et mélancoliques. Il me conta sa passion pour les ruines et le passé et proposa de me montrer une cité oubliée découverte par ses historiens.

Nous partîmes à dos de cheval dans le matin bleu et frais et parcourûmes les montagnes jaunes et les concrétions incroyables des steppes désertiques et vallonnées. Un groupe de soldats nous suivait de loin afin de ne pas déranger nos discussions. Nous nous souvenions de nos combats passés et eûmes l'impression d'avoir été en quelque sorte sacrifiés au temps afin de faire avancer les choses. Lui se souvenait avec passion de la bataille de H*** où nous nous étions perdus de vue et où, mourants de soif, nous avions pris chacun une direction diamétralement opposée à celle de l'autre afin de trouver de l'eau. Mais le temps avait fait fructifier les fruits illusoires des combats du passé et nous avions participé à cette avancée manifeste dans les progrès du présent. Sa famille était maintenant établie et participait à la justice. Lui régnait et rendait les comptes directement à son conseiller, un pair du royaume qui concentrait sagesse et intelligence. Tout semblait accompli.

— Pourtant quelque chose me tourmente, me confia-t-il.

J'avais constaté cette insatisfaction latente, chose que jusque là, je n'avais pas remarqué dans sa jeune personne, fougueuse sous le joug de la guerre. Nous arrivions en haut d'une sorte de pente raide qui tombait bien en dessous du niveau moyen des terrains environnants. Je restai bouche bée devant le spectacle incroyable.

— J'aimerais comprendre cela, chuchota-t-il comme pour lui-même.

Devant nos yeux s'ouvrait une vallée gigantesque, encaissée profondément dans la roche, et dont on ne voyait la fin. D'immenses vestiges inhumains peuplaient le fond de ce lieu impossible : colonnes, frontons, murs, toits, voies, etc. Tout cela aurait pu être construit par des hommes... si ceux-ci eussent été cent fois plus grands. Il prit la bride de mon cheval alors que mon cerveau refusait d'accepter ce que mes yeux lui montraient.

Il me raconta lentement l'histoire de sa découverte. Des historiens de son palais, après avoir, à sa demande, trié les livres de l'immense bibliothèque royale et effectué un résumé de tous les événements passés afin d'établir la chronologie du pays, avaient découvert que des écrits anciens mentionnaient une ville titanesque isolée à l'est de l'oasis El Baoui. Après une recherche complémentaire minutieuse dans les archives de la bibliothèque, parmi les livres si mangés par le temps qu'il était fréquent que le volume voulu tombât en poussière dès l'ouverture de la couverture en cuir, les historiens du palais réussirent à établir un itinéraire afin de pouvoir retrouver cette cité de légende. Lui-même avait suivi avec beaucoup d'intérêt cette recherche de rats de bibliothèques. Il avait senti les premiers picotements de la passion depuis la mort de sa femme, mais la découverte l'avait fait retomber dans de noires considérations.

A mesure qu'il me parlait, nos chevaux avançaient lentement entre les colonnes d'une taille considérable, le pas mal assuré par une sorte de peur animale du monstrueux. Nous étions descendus dans

une zone quelque trois ou quatre cents mètres en deçà du niveau moyen de la steppe aride, au fond d'un gouffre béant qui angoissait par sa taille inhumaine.

— L'homme reprend ici sa vraie place, me dit doucement le prince.

Pour ma part, je contemplais les monuments la tête levée vers le ciel. Nous arrivâmes vers une sorte de temple dont l'architecture avait été très bien conservée. Je fus soufflé par la taille des marches du parvis dont chacune devait bien mesurer deux mètres ! Un fronton, si loin qu'on ne pouvait y associer une distance précise, représentait des combats d'êtres humanoïdes contre des monstres plus grands qu'eux, mais les détails des sculptures étaient gommés par le temps et la distance. Après avoir chevauché pendant près de trois heures, nous arrivâmes à une grande place qui plongeait dans les concrétions de sable.

— C'est le centre ville, et pourtant c'est la fin. De l'autre côté, le désert grignote lentement la vallée.

— Mais enfin où sommes-nous ?

— A cinq heures de cheval de la capitale.

Je le contemplai attentivement alors que ses yeux évitaient mon regard.

— Je ne sais pas. Cet endroit a été mentionné par les écrits des anciens mais il n'y a aucune information relative à son origine.

— Mais à la vitesse à laquelle progresse le désert, la taille de cette cité devait être colossale : probablement plus des trois quarts gisent sous le sable du désert.

Nous continuâmes à nous promener silencieusement, chacun élaborant les plus grotesques hypothèses pour expliquer ce qu'il voyait, si grotesques d'ailleurs qu'il ne songeait pas à les partager avec l'autre.

Il n'y avait pas âme qui vivait, encore moins de restes concrets témoignant d'hypothétiques êtres ayant un jour habité ces pierres monumentales. Alors que le soleil se couchait, les soldats du prince établirent un campement à l'ombre d'un chapiteau qui avait chu lourdement du haut d'une colonne, peut-être des siècles plus tôt.

— Pourquoi ne pas t'appeler *roi* ?

— Parce que ma reine est morte.

Nous nous couchâmes angoissés, sentant de manière confuse la proximité de ces volumes incroyables, et nous attendant idiotement à voir surgir quelque animal à l'échelle des ruines, bien décidé à se faire un repas d'une bande de souris blanches.

Le réveil fut encore plus déprimant que la journée précédente. Se réveiller et sortir de la tente en contemplant l'insultante réalité de ces ruines titanesques était à la limite du supportable. Le prince sortit de sa tente la mine sombre. Il me regarda comme pour chercher quelque soutien moral, quelque encouragement, mais il ne vit qu'impuissance.

Les géants qui avaient bâti cette ville lentement enterrée par les siècles avaient vécu là, bouleversant toute notion de l'histoire, à moins qu'un charme incroyable nous ait rapetissés à l'échelle de souris.

Nous échangeâmes des paroles ternes avant de reprendre le chemin du retour, la tête basse, embrumés de pensées inutiles.

— Nous ne sommes vraiment pas grand chose. Le dieu qui me surveillait m'a abandonné. Je ne saurais jamais pourquoi.

— Les temps changent, Prince. De plus, il est des niveaux que ne peut atteindre l'entendement humain. Une marche infranchissable qui, même si nous vivions des siècles, nous resterait hors de portée. Dieu n'a rien à voir là-dedans.

— Oui, mais de quoi la vie est-elle faite si ce n'est de souffrances ? Souffrances passées de guerre, souffrances de notre vie quotidienne, souffrances d'incompréhension... Que reste-t-il ?

— La vie, Prince, la vie. Et si ce n'est la vôtre, celle de ceux que vous protégez. Vous êtes devenu votre fonction ; ainsi vous ne devez pas poser de questions sans réponse. Vous devez répondre aux questions que l'on vous pose, mais vous n'avez pas le droit, vous, d'en poser sur le monde extérieur. Vous êtes le monde. Vous êtes la réponse de ceux qui croient en vous. Vous n'êtes pas question.

Un long moment passa.

Avant que nous ne quittions définitivement la vallée maudite, il me dit :

— Mes historiens ont calculé que dans cent ans cette vallée aurait totalement disparu de la carte, si bien enterrée que personne ne la trouvera plus jamais dans ce désert. Nous supposerons qu'elle n'existe pas, et que nous ne l'avons jamais vue.

Nous passions la crête qui dominait la vallée. Nous arrêtâmes les chevaux pour contempler une dernière fois les limites de l'esprit humain. Puis notre caravane laissa définitivement derrière elle les murs et colonnes des titans du passé. Alors que nous étions à quelques mètres du gouffre de ruines, le Prince rompit le silence en me regardant d'un air résigné et presque apaisé.

— De quoi parlions-nous, mon ami ?

Paris, six juillet 1995

Histoire LII

C'était l'heure la plus chargée de la journée. Les bureaux, non loin du bar, étaient légion et le va-et-vient des serveurs zigzaguant parmi les vagues de clients qui entraient et sortaient était impressionnant de précision, malgré les lourds plateaux transportés chargés de verres et de victuailles. Le garçon du bar travaillait au rythme des commandes scandées par les garçons itinérants, infatigables fourmis qui accomplissaient des centaines de fois les mêmes chemins, les plateaux alternativement pleins ou vides. La radio qui hurlait dans le joyeux brouhaha les airs des modes commerciales et les succès d'antan participait au bruit de vaisselle, de conversations et de percolateurs surmenés.

Les deux coudes sur une des nombreuses tables occupées — elles l'étaient d'ailleurs quasiment toutes — était un homme d'âge mûr qui écoutait discuter et monologuer une femme d'une quarantaine d'années vêtue d'un tailleur pourpre et d'une chaîne en or lacée autour de la cheville. Ses yeux vibraient au rythme des mouvements des lèvres fardées mais les propos débités en flux ininterrompu paraissaient lui glisser sur les oreilles sans vraiment y pénétrer. Lui se gargarisait de tel tic, de telle expression, ou de telle ride qui soulignait avec avantage des pommettes appétissantes. Il la dévorait du regard, d'un œil de connaisseur un rien amusé. Il portait l'accoutrement que l'on imagine et savait qu'il était sur le point de s'éprendre.

Tous deux étaient des gens comme les autres, assis à une table quelconque dans les brouhahas divers de la vaisselle et des machines.

Rompant un charme implicite, la dame suspendit sa cigarette, les oreilles à l'affût.

— Ça alors, c'est incroyable ! dit-elle, les yeux hagards.

— Quoi ? répondit son compagnon qui regardait sans conviction autour de lui pour y découvrir quelque chose de remarquable.

— Le garçon du bar...

— Hé bien, quoi ?

— Il siffle les airs de la radio *avant* que les chansons ne commencent.

L'homme rit d'un air contenu devant les remarques fantaisistes de sa compagne. Ils attendirent la fin de la chanson. Le phénomène se reproduisit. La femme se précipita sur un téléphone et resta plus de quinze minutes dans la cabine vitrée sentant le cigare. Elle ressortit toute excitée.

— Cet homme est une phénomène ! Il prédit l'avenir ! J'ai téléphoné à la radio et on m'a assuré que le présentateur n'avait pas de plan précis pour passer les chansons. A-t-il recommencé ?

— Oui, pendant les publicités, il siffle les airs des chansons suivantes.

— J'ai appelé un de mes amis journaliste, il arrive tout de suite.

Lorsque celui-ci arriva, une discussion eut lieu et le garçon ne nia pas son étonnante faculté. L'homme finissait son café en observant la scène qui attirait de plus en plus de badauds. Puis un rendez-vous fut pris pour un contrat à signer l'après-midi même avec un des géants de la diffusion d'images. Gorgée après gorgée de café, l'homme regardait se briser la vie d'un garçon de café en passe de devenir bête de foire. Les corbeaux tournaient en nuées autour de sa tête et ils allaient le déchiqueter. L'homme prit son chapeau et son parapluie, griffonna quelques mots sur la nappe de papier de la table en guise d'au revoir à sa compagne, et sortit calmement sous la bruine d'octobre. Sur le seuil, il éprouva l'inconcevable besoin de cracher sa rancœur aux pieds de l'attroupement qui, baigné d'illusions dorées, guidait lentement le pauvre garçon de café dans les antichambres de la mort.

Paris, le 07 juillet 1995

Histoire LIII

Appuyé contre une vague fenêtre paumée dans le vingtième étage délabré de ce vieil immeuble, il contemplait la rue grouillante de monde et d'effluves visqueuses, et les cuisines des gens occupés à manger ou à se coucher. Les fenêtres de l'immeuble qui lui faisait face étaient une vaste dallage dont les couleurs passaient du jaune ou du blanc le plus violent au noir le plus sale. Il se pencha par la fenêtre en tentant d'apercevoir le haut de l'immeuble d'en face, chose que, sans insister, il ne parvînt pas à faire. Il s'avouait avoir du mal à accepter ce sordide entassement de bâtisses imbriquées les unes dans les autres, à l'infini. Des souvenirs lui revenaient en flots, souvenirs d'une jeunesse difficile dans les souterrains de la ville. Lui que tout destinait à crever comme la racaille qui naissait sur les restes à peine décomposés de la génération précédente. Ces êtres mort-nés faisaient de la ville un perpétuel labyrinthe aux odeurs de pourriture et de fosse commune. Hormis les quartiers protégés, chaque ruelle était le cimetière ouvert de monceaux de cadavres, toujours si nombreux que l'on ne pouvait réaliser qu'il restât des générations à vomir et des âmes vivantes en ce lieu.

Il fit jouer son bâton à crosse en faisant des moulinets vrombissants dans l'air lourd de l'étage ruiné du vieil immeuble, puis revint à la fenêtre. Il guettait les nouveaux arrivants et, malgré la distance, les repéra à la démarche parmi la foule incontrôlée des rues grasses et bruyantes de la ville. Ils étaient quatre et leur dégaine ne laissait rien présager de bon. Ils jouaient aux durs si bien que les gens s'écartaient sur leur passage afin de ne pas avoir à être bousculé ou à provoquer matière à une échauffourée. Cependant, du haut de la fenêtre du vingtième étage, un œil récapitulait les défauts de maintien et de port du bâton. Encore une fois, il avait affaire avec des débutants qui, avec les trois coups qu'ils avaient appris, s'étaient sortis de trois combats et se prenaient pour des dieux. Il détourna son attention de la fenêtre et contempla l'étendue de son grand âge. Les années défilaient dans sa tête et chaque étape de sa vie était marquée par la maîtrise d'un nouveau coup, d'une nouvelle botte. Tout avait commencé, il y avait si longtemps, par une vengeance, comme c'était de mise. Sans originalité, une famille avait été brutalisée et décimée par une bande armée qui cherchait de l'argent et des femmes. Seulement, cette fois, c'était la famille de sa fiancée. Lui avait suivi des cours officiels et s'était vengé : il les avait tués jusqu'au dernier qui, lui ayant donné le plus de mal, lui laissa une balafre sur le front en forme de pointe regardant vers le ciel. Ses parents, pour le punir d'avoir fait justice lui-même le chassèrent Il erra dans les rues comme la racaille de la ville, tentant d'éviter, avec ce qu'il avait appris, de finir comme les multiples charognes qui dont les tripes pourrissaient à l'air dans des nuages de mouches vertes et bleues. Mais, un jour qu'il avait faim, il tenta de soustraire par les menaces quelques pièces à un vieillard. Celui-ci se proposa de se mesurer au bâton et, pris de fougue, il accepta et fut corrigé d'une manière à peine concevable. Il dénombra pas moins de deux cent cinquante hématomes visibles dont certains, il le savait, auraient pu être fatals s'ils avaient été donnés de manière plus violente. Le vieillard l'avait emmené chez lui en le soutenant et lui avait appris l'essentiel de son art. Après avoir été présenté à ceux qui payaient le vieillard pour prendre des leçons, il devint, à la mort de ce dernier, son successeur naturel et entreprit de visiter le monde avant d'enseigner.

Cette époque lointaine datait de plus d'un demi siècle et elle avait été une des plus bénéfiques de sa vie. Il avait établi son antre, à son retour, dans une colline boisée loin de la ville où l'on était venu le consulter. Depuis deux mois, il avait replongé dans la puanteur de cette ville toujours plus étendue, toujours plus sale et surpeuplée, comme une verrue contaminant peu à peu toutes les parties valides du corps. Il sentait que la fin approchait et qu'il lui restait à vivre entre dix et quinze ans. Assez pour enseigner son savoir s'il trouvait un successeur. Et la bande qui arrivait était tout sauf le berceau de son successeur.

Quatre jeunes hommes aux oreilles percées et tatouées et aux tempes peintes entrèrent dans l'étage dévasté.

— C'est toi le vieux ?

— Oui.

— Paraît que t'es maître au bâton ?

— Oui.

— Tu sais vieux, les temps ont changé. Maintenant on ne se bat plus comme avant. Tous tes katas, tes bottes, tout ça, c'est du pipo, des trucs de gonzesses. Maintenant c'est du solide. Faut cogner juste et vite.

— Ouais, pis on gagne du fric avec le bâton. Tu cognes, tu tues, et tu empoches la monnaie. T'es respecté ! C'est pas comme avant !

— Ouais, t'es quelqu'un ! Alors que toi, t'es qu'un vieux con !

— Mais t'as peut-être du fric !

Les quatre se regardèrent avec l'œil du requin guettant sa proie. Ils se répartirent en éventail autour du vieux les deux mains appuyées sur son bâton et levèrent leur garde. Le vieux ne broncha pas, impressionné de l'assurance des blancs-becs tatoués. Il attendit que le plus téméraire attaque. Quand celui-ci eut levé son bâton pour frapper, il ne vit pas le morceau de bois feinter et lui briser la tempe avec un choc mat, tout comme son premier camarade ne vit pas le coup qui lui brisa la nuque. Le troisième eut le front défoncé et chut l'œil vide bientôt noyé de sang tandis que le quatrième eut la trachée écrasée par la violence du coup qui le fit s'écrouler et agoniser silencieusement.

Le vieux reprit son bâton sous ses mains, s'appuya un temps comme pour se reposer, et se dirigea vers la fenêtre. Deux mois de recherches vaines dans ce labyrinthe méphitique pour tomber sur des abrutis. Il se demanda si la ville elle-même ne générait pas des tombereaux d'imbéciles trop occupés de leur personne pour se poser des questions. Il sut qu'il allait continuer sa quête ailleurs, loin de ce lieu maudit où régnaient en maîtres les rats et les cafards.

Car il savait que le monde ne méritait pas d'hériter de son savoir, condamné à s'éteindre avec lui.

Histoire LIV

L'écoute du disque me surprit autant que m'avait surpris son prix. La musique tourmentée ne laissait à la première écoute que la vertigineuse impression d'être à l'orée d'un labyrinthe inextricable et incompréhensible. Néanmoins, même si les premières portes, les premiers tournants et les premiers murs de cet édifice se ressentaient d'une manière presque charnelle, on avait l'impression que ces murs eux-mêmes, avec l'oreille peu à peu habituée à la complexité, allaient se diviser à l'infini dans d'impossibles chemins qui n'arboraient qu'une fragile apparence de cohérence.

Ignorant qui pouvait bien être le compositeur, un certain Soraski, je consultai intéressé quelques livres musicaux que je gardais chez moi en guise de professeur de musique. Le premier, un dictionnaire de la musique, ne connaissait pas ce compositeur, à l'instar de son voisin d'étagère, une histoire de la musique. Avec un nom de ce type, je supputai l'origine de l'individu quelque part à l'est de l'Europe, mais mes dictionnaires, encyclopédies et autres mémentos refusaient obstinément d'associer à ce nom une vie, un prénom ou même une date de naissance.

A mesure que les notes rentraient dans ma peau avec une surprenante facilité, que je m'imbibais de cette musique étrange et kaléidoscopique, perdu dans les profonds labyrinthes atonaux et harmoniques, je recherchai avec ténacité l'origine de ce compositeur. Bien évidemment, l'emballage réduit au plus strict minimum ne donnait aucune précision. C'est pourquoi j'eus l'idée de contacter le distributeur du disque. Celui-ci me répondit d'une voix lasse qu'il traitait tellement de marchandises de toute sorte qu'il ne savait pas même pas qu'il y avait, dans le lot, des disques de « grande musique », comme il disait. Mais si je voulais bien lui laisser mes coordonnées, il me garantissait que l'on me recontacterait pour me fournir les coordonnées du fabricant. Une semaine plus tard, alors que toutes mes recherches complémentaires prenaient l'eau l'une après l'autre et que la musique commençait à s'adapter à ma personnalité, la même voix épuisée me parla pour me donner laconiquement une adresse et un numéro de téléphone d'une fabrique de disques... en Asie !

Au bout de plusieurs appels infructueux, la communication ayant été perdue dans les limbes des câbles de métal qui lient notre planète, une voix asiatique me répondit dans un anglais hésitant qu'il ne voyait pas de quoi je parlais, mais qu'il me fallait contacter leur représentant en France, un certain M. Monsieur à Paris.

Envoûté par cette musique que je ne parvenais pas à mieux connaître mais qui me transformait complètement, me donnant un entrain et une fougue peu commune, je me rendis chez M. Monsieur. N'ayant pas compris le numéro du domicile, je fis toute la rue en entrant dans les bâtiments. Parfois, je discutai avec les concierges qui tempéraient leur hâtif jugement sur ma personne grâce à la cravate que j'avais eu le bon goût de mettre sur moi. Je trouvai sa porte dans un immeuble délabré proche de la Bastille. Je frappai, alors que les enchaînements inattendus de la musique de Soraski revenaient dans ma tête.

Un homme d'une cinquantaine d'années m'ouvrit, l'œil soupçonneux. Je lui expliquai le pourquoi de ma démarche. Il sourit et me fit signe d'entrer. Sans me demander mon avis, il me servit un grand verre de whisky sans glace et à l'odeur prononcée de tourbe. Il s'assit en face de moi dans un fauteuil de cuir et me dévisagea avec un sourire.

— En quoi puis-je vous être utile, monsieur...

— Soraski. Je cherche qui est Soraski.

Il se leva, se dirigea vers un meuble où il mit un disque. Je reconnus de suite la musique qui reconstruisait chaque fois sa personnalité avec un peu plus de force dans mon âme.

— C'est Soraski.

— Oui je sais, mais qui est-il ?

— En quoi cela vous importe ?

— Je ne le connais pas, il est très talentueux et j'aimerais en savoir plus, voilà tout, lui dis-je en finissant mon verre qu'il n'allait tarder à re-remplir.

Il me regarda l'œil vif et gai. Il rit.

— C'est drôle, mais je suis bien tombé.

— Pourquoi ?

— Vous êtes-vous renseigné sur l'orchestre qui jouait ?

— Non, je n'y ai pas pensé, dis-je consterné de ma bêtise.

— Vous avez bien fait. Vous savez, ce genre de marchandises est comme les petits pois. Il faut des pois dans la boîte et un emballage qui séduise. Le nom fait partie intégrante de l'emballage. En l'occurrence, il sonne bien mais ne correspond à rien de connu, à rien d'existant.

— Mais alors qui joue ?

— Je ne sais pas, c'est un enregistrement que j'ai repéré sur une bande et je l'ai envoyé à un ami en Asie pour qu'il me le grave sur disque. Il m'a envoyé dix exemplaires, et j'en ai glissé huit dans la livraison qu'il faisait. J'en possède deux. Vous en avez un. Il en reste donc sept dans la nature. Mais vous êtes fort. Vous m'avez trouvé.

Il fit une pause.

— Voilà.

— Voilà quoi ?

— Voilà toute l'histoire.

— Et qui est Soraski ?

— Je ne sais pas.

Je crus discerner une lueur de mensonge dans son regard. Tout à coup, il paraissait beaucoup plus vieux.

Je me levai et décidai de partir. Il me dévisagea encore une fois, et pris de doute, après une lutte intérieure qui approfondissait ses rides à vue d'œil, il me serra le bras avec la puissance du dément.

— Laissez tomber ! Jetez le disque et oubliez tout !

Il me regardait avec des yeux de fou furieux. Je me dégageai de son étreinte pour passer le seuil avec précipitation. Alors que j'arrivai au bas du bâtiment, il hurla par la fenêtre en faisant les moulinets avec ses bras.

— Abandonnez tout ! Abandonnez tout ! Pardonnez-moi !

Je m'enfuis de ce quartier maudit avec l'emprunte de ces yeux ridés sur ma rétine comme une lampe qu'on aurait regardée trop longtemps de face.

Mes recherches continuèrent, invariablement rythmées des musiques de Soraski. Le nom de l'orchestre, s'il ne me disait rien et était prétendument erroné, avait une belle consonance qui sentait l'étude de marché. Par contre, le nom du chef d'orchestre me disait vaguement quelque chose même si je ne pouvais déterminer s'il n'était que ressemblance ou s'il existait vraiment. Je consultai des catalogues d'interprètes et je finis, au bout d'une dizaine d'austères ouvrages, à rencontrer le nom du chef d'orchestre, tout étonné que quelque chose fut encore vrai dans cette histoire. Car, en ce qui concernait la musique, je peinais à cerner sa teneur tant, à chaque fois que je croyais la comprendre, elle s'évadait de mes doigts comme une eau noire coule, ne laissant que quelques marques vite effacées.

J'eus une discographie succincte qui me reporta à sa compagnie de disque où, d'une manière normale, je pus contacter son agent. J'eus du mal à le convaincre de m'organiser un rendez-vous. Il me parla beaucoup pour ne rien dire. Ce chef vivait en Hongrie et dirigeait l'orchestre philharmonique de L***. Mais par bonheur, il était de passage à Paris dans quelques semaines pour une série de trois concerts. Cependant, il ne savait pas s'il pouvait me renseigner parce que, comprenez-vous, si l'on renseignait tout le monde ou qu'il fallait donner rendez-vous à tout le monde, on n'en sortirait pas et puis d'abord il faudrait des garanties parce que... Je raccrochai.

Je me mis à consulter les programmes des concerts des semaines suivantes. En effet, le chef, un certain K, venait trois semaines plus tard donner trois concerts, un au Châtelet, l'autre au théâtre des Champs-Elysées, et le dernier Salle Pleyel. Je me procurai des fauteuils coûteux puis tentai de l'approcher après sa prestation scénique assez admirable. Je fus interpellé par un homme en costume pourpre qui se révéla être l'agent que j'avais eu au téléphone. Dans le soir d'une nuit aux nuages jaunis par la lumière de la ville, nous allâmes tous trois dans un bar à la sortie du concert.

K ne parlait pas un mot de français mais il n'avait pas d'accent hongrois quand il parlait anglais.

K me raconta qu'il avait été ami avec Soraski du temps de sa jeunesse et qu'il ne restait de ses compositions qu'une pièce pour grand orchestre, pièce qu'il avait interprétée il y avait quelques années. Mais des événements terribles lui étaient advenus : victime d'une malédiction familiale, sa femme et ses enfants périrent dans l'incendie de sa maison qui détruisit toutes ses œuvres sauf une. On ne retrouva pas ses restes et la légende voulut que Soraski n'était pas mort mais s'incarnait encore dans ses auditeurs. Je m'étonnai qu'une légende telle que celle-ci ne laissât aucune trace dans l'histoire de la musique. Il me répondit, un sourire aigre à la bouche, que tant de problèmes étaient survenus après chaque interprétation de Soraski que, tour à tour, chacun des chefs du passé l'avait ôté de leur programme.

— Mais enfin, pourquoi ?

— Parce que le seul morceau que l'on connaisse de lui s'appelle Vladimir Illitch Soraski, et c'est son histoire ! C'est *lui* !

Un grand silence se fit dans le bar après que K eut hurlé en anglais les derniers mots. Puis le brouhaha reprit, lent, soupçonneux. « Je l'ai compris trop tard, me dit-il. »

Il était blanc et suait à grosses gouttes. Ses lunettes glissaient sur son nez, et il les remontait d'un geste répétitif et peu assuré.

— Mais j'ai su m'arrêter à temps ! Je n'ai pas joué le dernier mouvement !

— Qu'y a-t-il dedans ?

— C'est sa malédiction !

A l'âge de cinquante ans, soit deux mois après notre entrevue, K mourrait avec sa famille dans un incendie de sa maison. Mais on ne retrouva pas son corps. Mes recherches me conduisirent sur la piste de deux chefs d'orchestre qui avaient péri de manière analogue des années auparavant. Je comprends le silence protecteur des livres musicaux. Grâce à un voyage en Hongrie, j'ai réussi à voler la partition de Vladimir Illitch Soraski, et je compte bien lire ce dernier mouvement note après note pour en avoir le cœur net. Je suis célibataire et j'aurai cinquante ans dans un mois.

Paris, le vingt et un juillet 1995

Histoire LV

Pressé dans un wagon métallique contre des milliers de ses semblables, Michel avançait vers la sortie, d'un pas décidé, mais sans provoquer de bousculade, ni abuser de sa stature. Il suivi le flot dégorgé du train comme un tuyau soudain percé et giclant de mille orifices. La chenille se vidait de sa substance et son sang particulé se dirigeait en rangs pressés vers les sorties mécaniques. Une fois dehors, la flaque se répandait, les flots d'individus se diluant dans le tissu de béton jusqu'à reprendre progressivement leur apparence d'êtres humains. Lui avançait, écrasé par les tours brillant dans une nuit qu'il n'avait pas encore quitté. Une fois la place occupée au sein du cube logé dans un des étages hautains de l'édifice parallélépipédique, il entrevoyait le début d'une autre inutile et insipide journée. Le système dans lequel il se fondait malgré lui ne lui laissait guère le choix. Ainsi, pour manger, il faisait et refaisait ce chemin plusieurs fois par jour, attendant sans trop y croire l'événement qui allait changer sa vie. Pourtant, avide de changement, il avait tout essayé pour rompre le cercle infernal. Mais, des mots creux entraient en résonance dans son esprit, comme s'ils avaient pu s'ériger en justification : « conjoncture », « marché », « opportunité », « carrière »...

Peu à peu, sa fierté s'était émoussée, endormie, mais sa confiance en la vie le faisait attendre, quelque peu naïvement, un événement exceptionnel qui allait lui montrer la voie. Cependant, lorsqu'il tentait de clarifier son intuition, sa raison prenait le dessus, lui montrant sa bêtise de croire en un miracle qui l'aurait concerné, lui, *un gens* parmi tant d'autres. Il se tourmentait, ne pouvant classer son pressentiment dans les boîtes commodes de la superstition ou des présages.

Tout allait bien, ce matin là ; il se sentait possédé ; comme si un nouveau charisme émanait soudain de sa personne ; comme si sa personnalité, d'habitude invisible, révélait tout à coup des ailes d'une infinie brillance. Il avait l'impression que le monde entier le remarquait, que les femmes le regardaient. De surcroît, c'était vrai ! Il était dans un de ces rares jours de la vie où l'on ne voit que vous. Durant sa journée de travail, d'habitude si pesante, il réussit tout, découvrant la facilité soudaine de ce qui l'entourait. Parfois, il subjugua par son sens aigu de l'à propos. Il était l'élu du jour. Il avait une impression de sur-perception, ne ratant rien, profitant du moindre souffle de vent qui se faufilait dans la rue, un céleste état où son poids ne l'affectait plus, où ils avait cent yeux et cent ouïes. Chaque mouvement, calculé avec une précision étonnante, réussissait immanquablement, comme par enchantement. Il se permit d'ailleurs, ce jour-là, de tenter des choses qu'il n'avait jusqu'à lors jamais osées.

Mais le vent du hasard change aussi brutalement qu'une explosion. Durant une longue période, tout a sa propre logique, constante, habituelle. Mais il suffit de peu et en une seconde, tout est brisé, atrocement mutilé. Les liens imbriqués formant le tissu du monde pouvaient soudain tirer d'autres conclusions des données issues des interactions complexes de causes et de conséquences. Le tournant s'incarnait dans ces mêmes déterminations qui se réalisent sans que la raison ne puisse les comprendre, le hasard disparaissant à une échelle à laquelle l'homme ne peut accéder. Ces mêmes moments où, pour masquer notre incompréhension des enchevêtrements du sort, les mots se sédimentent en des couches opaques et rassurantes qui ne forment une barrière illusoire que pour ceux qui ne s'affrontent pas au destin. Car, tant voudraient que derrière ces actes incompréhensibles, se dessine une volonté cohérente, ultime et conceptuelle, justifiant notre incapacité à comprendre qu'il n'y ait rien à comprendre, qu'il y a des moments où les choses se font mal.

La rupture surgit dans une continuité locale et temporaire, comme un éclair d'une autre logique, frappant en aveugle.

Emporté par la fougue qui était la sienne, Michel dont le front ruisselait de gouttes de sueur, décida de s'aller rafraîchir aux lavabos de son étage. Par hasard, c'est vers le lavabo le plus éloigné de la porte qu'il se dirige. Il a une sorte de malaise passager, semblable au mal de mer. Il se redresse et ne sent plus rien. Il se passe longuement le visage sous l'eau afin de trouver un peu de fraîcheur. Il vacille. Tentant de déterminer le pourquoi d'un tel vertige, il s'aperçoit que le sol se dérobe sous ses pieds.

Il tombe. S'étale de tout son long sur le parterre de faïence des lavabos. Glisse vers le coin opposé à la porte d'entrée et se cogne la tête dans une porte de toilettes. Le sang lui brouille la vue alors que son esprit soudainement abattu sombre dans une mer d'inconscience où flottent d'atroces bruits de craquements.

Lorsqu'il s'éveilla, sa blessure refermée était attaquée de mouches. Il les chassa d'un revers de la main, frotta ses yeux et se dégagea des décombres peu pesants qui gisaient sur lui. Il n'avait pas été réveillé par les lampes du couloir comme il l'avait tout d'abord cru, mais par les rayons du soleil. Il était étendu sur un morceau de béton recouvert de faïence. Lorsqu'il se pencha pour découvrir ce qu'était devenu le reste des lavabos, son regard horrifié plongea de plus de cent mètres en contrebas où des véhicules rouges et blancs menaient un ballet coloré et clignotant entre les décombres. Les tours du voisinage étaient en ruines. Michel pensa au nombre de personnes dont l'état devait être pis que le sien : broyées, déchiquetées, écrasées, mutilées, traumatisées.

N'osant bouger de son morceau de béton en équerre où il pouvait à peine se tenir allongé, Michel regarda les pigeons attaquer quelques gâteaux qui avaient jailli du distributeur écrasé. Pour eux, le malaise était terminé, alors qu'il ne faisait que commencer pour tant d'autres. Michel tachait de ne pas bouger tant certaines parties de son corps étaient douloureuses. Du haut de son aiguille de béton, miraculeusement préservée, la tête calée sur un âpre morceau de ciment, il regardait le ciel bleu et le soleil vif tandis que les plaintes des blessés montaient le haut de la tour dans le vent d'un jour navrant d'exception.

Histoire LVI

Après des semaines à planifier leur excursion, à tout préparer cartes en main dans ces massifs piquants et déchiquetés, c'était l'aube du départ. A et B prirent leur matériel respectif et firent une dernière fois l'inventaire afin de contrôler si tout avait bien été emporté. Les sacs bouclés, ils s'engouffrèrent dans le train qui partit de la grande ville en catastrophe avec un bruit assourdissant de frottements métalliques. Dans le wagon calme de la fusée terrestre, A ergotait sans discontinuer sur la montagne et les sports qui s'y pratiquaient, sur la connaissance des lieux, fustigeant les débutants et autres amateurs « qui n'osaient pas », le virus de l'altitude ne les ayant pas touchés. Lorsqu'ils quittèrent le train au fond de la vallée, la plupart des passagers avaient eu à supporter l'insoutenable fable qu'était la vie de A, ponctuée d'aventures et d'exploits dignes des romans les plus fous. B restait silencieux empli d'une sincère admiration de A. Comme par osmose, il se sentait plus fort au contact de A et c'est en bombant le torse qu'il quitta le wagon, ayant l'impression floue que tous les passagers ne voyaient que A et lui. Ils arrivèrent à leur hôtel tard dans la soirée et se couchèrent vite afin de se lever avant que le soleil ne réapparaisse.

Ce jour-là, ils étaient partis très tôt, éclairant de leurs lampes frontales les sentiers déserts et silencieux. A mesure que le jour se levait, les cimes lacérées s'éclairaient d'une lumière bleue et les îlots de neige abandonnée rayonnaient d'une pâleur de mort. Avec les heures, les vallées qu'ils empruntaient changeaient de couleur passant du gris froid au vert sombre puis aux reflets de couleurs vertes lorsque le soleil, comme après une trop longue attente, émergeait de derrière les crêtes pour baigner la vallée d'une lumière brûlante et impitoyable. Dès lors, les fronts de A et B baignaient dans la sueur, chaque goutte appuyant douloureusement le soleil sur la peau. Tout au fond de la vallée, quelques animaux se manifestèrent sans que ni A ni B n'y fissent grande attention. Leur effort continu était trop pénible sous ce soleil de plomb pour que les deux humains, isolés dans ce monde de roches et de rare végétation, ne puissent regarder autre chose que leurs pieds qui semblaient peser plus lourd à chaque enjambée, qu'il fallait lever, lever, lever sans fin pour monter plus haut vers le sommet glacé, l'objet de leur convoitise.

B suivait A, docilement, écoutant ses remarques fréquentes et ses continuelles jérémiades ressemblant plus à des invectives adressées à l'inculte humanité qu'à de réelles réflexions. Confiant en son camarade, B écoutait d'une oreille distraite ses remarques techniques ainsi que ses interprétations des paysages. A ne cessait de les ramener à sa connaissance de la région et à des courses passées réelles ou fictives où il avait eu maintes fois l'occasion de montrer ses talents hors du commun.

B se fatiguait. Il commençait à ressentir dans ses jambes le poids du poison ; ses mouvements se faisaient moins précis. Mais, par peur du ridicule, il continuait son effort, se demandant si les quelques heures de musculation la semaine précédente avaient été une préparation suffisante. L'enfer commença pour lui. Chaque pas levé lui coûtait un effort surhumain ne pouvant lui suffire à éviter de trébucher. N'y tenant plus, il demanda à A de faire une pause, mais l'autre l'attendait avec ses remarques cinglantes sur les mauviettes qui se prennent pour des montagnards. B continua donc dans les traces de A, tentant de manger quelques miettes de son repas prévu pour plus tard. Cette combinaison de marche et de fouille maladroite dans le sac donnait à sa démarche un air grotesque. B rattrapa peu à peu le retard qu'il avait pris sur A tandis qu'il croyait distinguer chez son camarade quelques signes de fatigue. Peu de temps après, A proposa innocemment de se reposer. De fait, A paraissait bien fatigué. B écouta une fois de plus la langue bien pendue de A nommer les monts environnants, et raconter des anecdotes improbables qui commençaient de le fatiguer. Lui était las des remarques, las des mots, las de marcher. A lui montra la pointe rocheuse qui était leur objectif. B baissa la tête abattu par la perspective des efforts qu'il restait à faire. Il eut droit à une motivation gracieusement moqueuse et cynique mettant en jeu sa virilité. Après quelques mots douteux, B déclara forfait, se leva et emprunta le chemin en colimaçon qui, comme un chemin de croix, symbolisait son calvaire, voire sa bêtise. A le suivit un peu puis le dépassa, sentant la nécessité de passer maître de la voie.

Peu à peu, le chemin se raidit jusqu'à devenir un couloir cerné de hautes murailles de pierre. Pour monter, ils s'aidèrent des mains et purent admirer le vide qui béait sous leurs grosses chaussures solides. Puis vint la neige, en fait de la glace devenant une soupe collante dès que les premiers rayons du soleil caressait la surface ravinée. Ils étaient dans l'avant-dernière phase de leur ascension et la végétation, depuis près de deux heures, leur avait dit adieu. B était fourbu. Il pensait être allé bien au-delà de ses limites et angoissait en pensant au retour. Ce retour qui lui paraissait si long, cet enchaînement insensé de vallées et

de cols, où chaque pas était menacé par de trop instables pierres. Lorsqu'il émergea de ses sombres pensées, ils étaient avec A au pied de l'aiguille de pierre noire qui brillait de mille feux d'un air de défi.

A recommença ses flots continus de paroles sur la flèche à dompter, sur l'homme élu plus fort que la nature. Cependant que B, épuisé, ramassé sur lui-même, tombait sans le vouloir dans un sommeil sombre et tortueux. A le toisa de l'air de quelqu'un qui doit assumer seul le fabuleux destin qui l'attend. D'un regard méprisant, il laissa le minable faire sa sieste pour commencer son escalade.

B fut réveillé par un coup de tonnerre. Il ouvrit les yeux, paniqué, et regarda autour de lui. Il était seul. Il appela. Pas de réponse. L'orage était si près de la pointe qu'il semblait à B qu'il valait mieux chercher un abri avant que la foudre ne tombe. Il se leva précipitamment ; alla s'allonger dans un renfoncement qui le protégeait de l'exposition aux coups de foudre. Il consulta sa montre et s'aperçut que sa sieste imprévue avait duré près d'une heure. Il s'inquiétait du sort de A mais n'osait sortir de son abri avec le temps qu'il faisait.

La pluie ne tarda pas à arriver avec un vent qui eût arraché n'importe quel piquet de tente. Le tonnerre claquait et résonnait contre les parois voisines qui ne faisaient qu'amplifier le son et l'impression de violence. Puis la foudre tomba, détruisant par trois fois un pan entier de la flèche de pierre. B craignait pour A, tremblant dans son abri qui, progressivement, prenait l'eau. Il fut fixé au troisième avertissement du ciel en rage, avertissement qu'il interprétât comme punitif. Un cri succéda à la troisième chute de foudre : il vit un corps tomber de la flèche et rouler comme un mannequin désarticulé sur la pente qui lui faisait face jusqu'à son abri, à l'entrée duquel il s'arrêta, brisé, en morceaux, gisant l'œil vide en une masse sanglante qui s'étendait sous la pluie battante.

B fixa le cadavre chaud. Il n'arrivait pas à détacher ses yeux de l'horrible spectacle du visage à moitié broyé dont un des yeux le mirait en semblant dire : « tu trembles, mauviette. »

Choqué, B reprit ses esprits quelques minutes plus tard, cherchant à fuir ce lieu maudit où le cadavre de A gisait dans une flaque d'eau aux couleurs rouges du crépuscule. B tituba et s'échappa, alors que défilaient dans sa tête les interminables discours de A, ainsi que ses remarques méprisantes ou haineuses. Il cherchait ce sens que A ne chercherait plus jamais, cette vie qui lui perçait la poitrine à chaque respiration et cette fatigue qui lui faisait voir les montagnes alentour comme autant de démons ricanant sur son sort : seul la nuit dans ces montagnes arides et sans sentiment ; seul face à l'avenir, face à son destin, face à son passé ; seul voulant être lui-même sans parvenir à savoir ce qu'une telle affirmation pouvait bien vouloir dire.

Histoire LVII

Le serveur apporta les deux plats et d'un mouvement gracile les servit aux deux protagonistes en les nommant par leurs alias alléchants et alambiqués. Nos deux héros continuèrent de parler dès que le garçon eût disparu et que, par conséquent, ils eurent quitté la sévère façade qu'étaient leurs deux visages soumis au rite de se faire servir un grand plat.

Le premier se nommait Charles, avait la soixantaine, un ventre énorme, étriqué dans un costume cher mais passé de mode ; le crâne dégarni, ses lunettes rondes et son menton multiple laissaient augurer un notable de la ville. Ses yeux noirs et froids trahissaient le côté dur de sa personne. Le serveur, en posant son plat, rôdé aux caricatures qui fréquentaient l'établissement, avait reconnu en lui une personne de la classe de ceux qui ne pouvaient apprécier la finesse de ce qui leur était servi. Il avait pensé en déposant délicatement l'assiette que des yeux si pleins de mépris pour le monde ne pouvaient appartenir à une personne aimant la bonne chair.

Le second se nommait Edouard, avait une vingtaine d'années ; des cheveux trop courts soulignaient ses traits bouffis, ses yeux bovins, et un accoutrement d'un classicisme extrémiste à tendance verdâtre option guano. Bien qu'il fit apparemment des efforts surhumains pour garder une contenance apprise quoique difficilement rejouée, il gardait l'air gauche d'un canard. Le garçon avait remarqué, bien malgré lui, lors de la descente de l'assiette vers la place vacante, conjointe à la courbure de plus en plus prononcée du dos, une méphitique odeur que ne parvenaient pas à couvrir les plis trop marqués de la chemise trop blanche, cachée sous une cravate d'un goût douteux.

Les deux protagonistes servis, la conversation reprit du ton solennel de Charles qui monologuait pendant qu'Edouard, comme s'il se nourrissait de divines paroles, opinait si fréquemment qu'on eût pu le prendre pour quelque étrange animal dont l'habitat est généralement la plage arrière des voitures.

Le garçon s'occupait de sa zone tout en lorgnant, l'œil amusé, les deux individus et leur contenance. Alors qu'il faisait défiler les plats coûteux dans leurs palais stériles, il percevait des bribes d'une conversation qui ne lui plaisait guère, tournant autour de la sauvegarde des privilèges et de l'argent, sacro-saint outil par lequel le monde s'ouvrait à toutes les imbécillités. Mais au-delà de la classique obsession que le garçon n'en finissait pas de remarquer chez les clients du grand restaurant, ces deux énergumènes concevaient des idées protectrices de grandes valeurs traditionnelles qui tournaient à un extrémisme de bazar sous-tendu par les pires vilenies que pouvait cautionner les hommes.

Alors qu'il servait un plat, le garçon ne put s'empêcher de se raidir face à l'argument de Charles sur la considération de certains *autres* au point que le homard qui baignait dans sa sauce américaine eut une envie irrépressible de se réfugier sur la chemise du-dit Charles. Les pinces mortes de l'animal tentèrent vainement de s'agripper au tissu amidonné avant d'atterrir sur une aire horizontale confortable : un pantalon aux plis marqués. Le gros monsieur, après avoir rougi comme une bête féroce qui va charger, poussa un juron ignominieux à l'encontre du serveur, juron dont la cible toucha bientôt l'ensemble de l'assemblée puis l'ensemble de l'univers, déchaînant une haine concentrée et imparable.

La scène, alors qu'elle aurait pu être drôle en quelque bonne circonstance, ne l'était pas. Le garçon fut congédié tandis que le brave monsieur fut largement dédommagé. Son compagnon imbécile n'avait trouvé que la bouche à avoir bée, comme si l'idée d'utiliser celle-ci pour parler ne l'avait jamais effleuré. Les deux bougres quittèrent le double menton haut l'assemblée perplexe pour répandre leur venin et la transmission de leurs principes dans d'autres lieux où leur grandeur d'esprit et d'âme était assez justement respectée.

Lapte - Paris, Août 1995

Histoire LVIII

Ils étaient réveillés depuis les premières lueurs du jour. Après avoir vaqué aux tâches quotidiennes tels que le nettoyage, ils avaient poursuivi par la phase la plus intéressante de la matinée : l'alimentation. Un certain nombre d'endroits étaient quotidiennement visités car riches en nourriture. Le pourquoi était inconnu et inutile. Ils marchaient donc tranquillement chacun de leur côté, baignés par le bruit de leurs congénères qui vocalisaient au matin. Et fréquemment, la tête plongeait dans l'herbe couverte de rosée et en ressortait avec un butin vite englouti. Cette heure était agréable parce que les prédateurs peu nombreux du quartier prenaient leur petit déjeuner bien abrités dans leur maison de béton. Un léger vent agitait les brins d'herbe dont la cime parvenait jusqu'aux ailes de nos héros au bec laborieux, fouillant les racines pour y dénicher les vers imprudents.

Seul un nouveau venu de la campagne, en vacances dans le parc Montsouris chez un de ses cousins, ne parvenait pas à prendre plaisir au petit déjeuner de ses congénères. Là-bas, au-delà de la barrière qui clôturait l'herbe verte, une nervosité incroyable émanait d'un défilé incessant d'humains enrubannés, montant avec peine un grand escalier chaotique, apparemment conçu par un fou.

Histoire LIX

M. Albert était une personne discrète. Il était de ceux qui pouvait se vanter de ne pas avoir dérangé beaucoup ses congénères au cours de ses quarante années de vie. D'ailleurs, oui, c'était aujourd'hui son anniversaire. Quarante ans. Comme disait sa bonne mère : « Albert, il est temps que tu te maries ». Mais, s'il ne rechignait pas à une liaison occasionnelle, il ne parvenait pas à s'engager de manière durable, comme si la peur de quelque événement futur le faisait reculer au dernier instant. Cependant, même les ruptures de monsieur Albert se passaient dans la douceur ; en effet, toutes ses liaisons, tenant sur les doigts d'une main, étaient devenues des amies durables, toujours un peu étonnées de cet être pour qui rien ne semblait jamais compliqué. Il était parvenu à un point que beaucoup d'hommes croient impossible à réaliser : avoir de vraies amies.

A part ses petites escapades occasionnelles, monsieur Albert était quelqu'un de lointain qui, lorsqu'il en avait la possibilité, laissait les gens aux dents longues passer devant lui. La hiérarchie et les galons ne l'intéressaient pas. Depuis près de vingt ans, il travaillait au même endroit et fréquentait le même bar jazz qui organisait des soirées dansantes le samedi soir, deux fois par mois.

Sa passion était le jazz. Sa vie était imprégnée de ces élans tantôt rythmés, tantôt nostalgiques, qui faisaient vibrer les cordes profondes de son être. D'ailleurs, monsieur Albert définissait le jazz comme une « musique mûre quoiqu'inspirée », dont les champs s'étendaient loin de tous les bruits de la variété. Cette musique se vivait ; pour cela, le passage au jazz tenait du déclic : il fallait un déclencheur. Pour lui, Monk avait joué ce rôle de gâchette. Toujours décalé par rapport au rythme, toujours dans un monde évoluant à la limite de l'atonalité, un monde composite dans lequel émergeaient soudain des fausses notes aussitôt fondues dans la musique par des prouesses qui relevaient de la haute voltige, tantôt claudiquant à contretemps sur un fond de basse et de batterie perplexe, tantôt aux rennes du rythme et de la mélodie, telle était pour lui la musique de l'illuminé. C'était une sorte de palpitation, de respiration forcée qui successivement laissait sans souffle ou faisait abonder l'oxygène. Monsieur Albert définissait ce plaisir indicible comme son « deuxième cœur », un cœur battant aux rythmes des jazz. Ce flux de musique, qui habitait son esprit dans le bruit ou le profond silence, remplissait sa vie aussi sûrement que l'on remplit un bain. Car, jamais seul, chaque mélodie, chaque morceau illustrait chacune des minutes vécues et leur donnait le sens voulu : le plaisir.

Quand il pensait à ses passions, monsieur Albert, le sourire à la bouche, ne pouvait s'empêcher de se considérer comme un révolutionnaire. Peu d'amateurs osaient s'aventurer hors des sentiers balisés. Lui évoluait dans un monde innocent où chaque minute était le prétexte à l'admiration renouvelée de tel enchaînement, ou de telle articulation. D'ailleurs, sa passion pour les femmes était à l'image de sa passion pour le jazz : profonde et indestructible, quoique nécessitant le changement. Inquiet de sa situation de célibataire, il avait consulté un spécialiste qui l'avait défini en termes équivoques. Sa conclusion finale avait été : « Mais peut-être êtes-vous comme cela ! » Ravi, monsieur Albert avait payé et était sorti rassuré. Sa vie équilibrée n'était menacée par rien. Et il lui restait tant à découvrir que toutes les années du futur ne lui pouvaient lui suffire.

Mais les aléas du hasard déplacent des briques pauvres où les astres ont nourri, et en vain l'homme ne peut en évaluer l'oubli. Monsieur Albert, alors qu'il s'apprêtait à prendre l'ascenseur pour regagner son domicile après sa journée de travail, fut abordé par un homme à la mine sombre et aux yeux ténébreux. Cette confrontation de regards parut durer éternellement ; monsieur Albert sentit qu'une chose inhabituelle se produisait. Ne reconnaissant pas ce collègue qui l'avait, lui, appelé par son prénom, il répondit à son « bonjour » par un bonsoir poli. L'autre poursuivit :

— J'espère que vous ne prenez pas le train pour rentrer chez vous.

Monsieur Albert embraya :

— Pourquoi donc ?

— Mais parce qu'un accident de train a eu lieu sur cette ligne.

— Quand ?

— Vers dix-huit heures.

Monsieur Albert remercia l'homme de son conseil et chercha un autre moyen pour rentrer chez lui. Finalement, une fois dans la rue, il décida d'aller vérifier de lui-même l'affirmation de l'inconnu. Tous les

trains circulant normalement, il attendit que le sien aborde le quai. Il monta dans le wagon en repensant à cette soudaine rencontre. Le jour de son anniversaire, il n'avait pas de raison d'être sombre.

Accaparé par ses pensées, il regardait le train bondé s'arrêter aux stations comme de coutume. Après une exclamation non retenue qui fit se retourner ses voisins, il consulta brusquement sa montre et s'aperçut qu'elle affichait dix-huit heures précises ! Il se leva, tenta de sortir du wagon alors que retentissait la sonnerie, mais l'incroyable enchevêtrement de gens compressés ne lui permit que d'arriver le nez contre la porte alors que celle-ci venait de se fermer. D'un accès de rage contre un destin si ignoble, il cria :

— Protégez-vous, le train va avoir un accident !

Personne ne bougea. Tous se contentèrent de le regarder du coin de l'œil ou de le prendre pour le fou qu'il venait de devenir. Tapi dans l'ombre du tunnel, un homme aux yeux noirs sentit le train le frôler et regarda dans le tunnel les ultimes lumières rectangulaires disparaître au tournant. Il venait d'entendre le cri de monsieur Albert et avait ressenti les réactions dédaigneuses de ses voisins de wagon. Plus que quelques secondes avant le choc. Plus que quelques notes de Monk. Ils avaient pourtant tous eu une chance. Car tout était vrai si ce n'était l'heure de leur montre.

Histoire LX

La voiture roulait tranquillement sur l'avenue déserte. A cette heure avancée de la nuit, il n'était bien sûr pas question de se faire remarquer. Cela eût été trop bête. Un coup si longtemps préparé ne pouvait rater au dernier moment. Profitant de l'arrêt à un feu rouge qui permettait à l'absence de piétons de traverser et à l'absence de voiture de passer dans le calme le plus plat, elle alluma une cigarette et souffla la fumée par la fenêtre restée ouverte en raison de la chaleur. Un bref coup d'œil dans ses rétroviseurs lui indiqua qu'elle était seule dans la grande avenue. Seule voiture imbécilement arrêtée par des feux non moins imbéciles. Seule ?

Le démarrage déplaça le casque qui était rivé à ses oreilles, si bien qu'elle fut obligé de faire appel à une acrobatie inattendue pour conduire en changeant de vitesse tout en tirant sur sa cigarette et en replaçant le casque dérangé. Non ! Tout, mais pas le casque ! La musique déferlait dans les tempes et dans ses veines comme un second cœur. Les notes du clavecin s'enchaînaient avec une précision d'orfèvre, un crochet sur un maillage de dentelle fabuleusement cohérent. Ces cordes pincées résonnaient d'une voix qu'elle interprétait comme un plainte, toujours identiques à elles-mêmes, toujours nostalgiques, rappelant le vide de la perte irréversible.

Elle cherche du regard une place pour laisser sa voiture et pour démarrer rapidement si besoin est. Déjà le sol résonne d'une basse répétitive. Elle augmente le volume dans son casque au point que ses oreilles semblent éclater à chaque note. La mélodie s'accélère ; son pouls aussi. Elle prend le passager du fauteuil arrière avec elle. Elle s'attache une lourde ceinture autour de la taille. Enfile sa veste. Marche les quelques mètres qui la séparent de la porte. Sonne. Tout est sombre. Puis la porte s'ouvre. On l'examine. La fait entrer. Le volume de la basse devient assourdissant. Elle augmente encore le son de son casque au risque d'endommager ses tympans. La mélodie s'accélère. Elle paie. Regarde les vigiles de la porte. Le bar. La disposition. Tout cela se grave dans sa mémoire. Elle hésite. Boit un verre. Paie. Sort le passager. Tire. Sur les vigiles, d'abord. Puis sur le bar. Bien vu ! Il sortait un fusil. Puis. Tout est calme. Ils ont arrêté la musique. Personne ne peut bouger. Ils ont des mines effrayées. La regardent. Mais ne la voient pas. Ils sont stones. Défoncés. Les yeux vides. Elle les voit. Ils la reconnaissent. Blêmissent. Plus encore. Elle vise. Ils tombent, touchés par les projectiles de sang. Ils s'affolent. Comme si tout allait soudain lentement. Oui. La mélodie. Elle a ralenti. Comme les larmes qui lui coulaient des yeux. Elle vise. Elle recule. Elle sort. Ils sont bouche bée. Ils ne comprennent pas. Elle n'est plus là. Elle se dirige vers sa voiture, ouvre la porte et démarre. Pas de bruit dans la ville endormie. Les secours ne sont pas encore prévenus. Elle sort de la ville et prend la route de la côte. La musique ne cesse pas de l'accompagner. D'ailleurs, lorsqu'elle ôte son casque après s'être aperçut qu'il était débranché, elle continue à inventer sa musique, celle d'avant, celle des beaux jours. Elle est si calme à présent. Si calme. Elle se voit dans ses bras, et de nouveaux ses larmes inondent ses yeux, brouillant sa vision de la route. Elle roule. Il n'est pas loin. Elle se souvient. Sa voiture sort de la route, défonce une barrière et décolle. Elle est légère comme l'air. Sur le point de s'envoler loin pour le retrouver.

Alors sa voiture pique du nez progressivement, lentement, elle revoit les deux scènes en parallèle. Celle qu'elle vient de vivre, ou plutôt de non-vivre, et la première de toutes les scènes de sa mémoire. Elle met le bras à la fenêtre et lâche le volant. Ses phares éclairent la nuit brouillée de lueurs bleues d'azur. C'est apparemment le destin des voitures de finir en bouillie. Lui, un an auparavant, avait été broyé dans la sienne par des jeunes sortant de discothèque et si défoncés qu'eux-mêmes se persuadèrent de ne rien se rappeler. Il était là. Elle le voyait. Près d'elle, il lui tint la main alors que ses yeux retenaient un sanglot profond comme la mort.

Paris, le vingt-et-un Août 1995

Histoire LXI

La vie des bouffons fut toujours difficile et semée d'embûches. Certains y laissèrent des plumes voire la vie. De tout temps, le caractère sérieux accepta, un peu contraint, l'existence du bouffon et son droit de critique à la limite de la correction. Mais être bouffon, tout comme certaines autres professions, était un acte de foi de proximité. Et le visé, proche et attentif, pouvait réagir brutalement et immédiatement à un quelconque dépassement d'une limite tout à fait implicite.

Cependant, le bouffon passant par le domaine public, écarté de ses cibles favorites par des assemblées prostrées, a perdu la dimension *présence à*, l'aspect proche et par conséquent risqué. Le châtiment lui-même s'est transformé et il ne peut, désormais, être conçu que lorsque d'ultimes agressions ont été commises, agressions non pas seulement condamnées par la victime, jadis proche, mais par l'ensemble du système, généralement plus large en idées que la sensibilité exacerbée d'un grand homme. Autant dire que la bouffonnerie n'a pas pour rôle de soutenir des agressions d'une telle ampleur, au risque de le faire passer sur le compte de l'abus de pouvoir ou de l'imbécillité. Le métier de bouffon, jadis si proche de son but, si direct dans son action, si adapté à la personne qu'il visait, a été remplacé par un bouffon de grande audience, visant tout le monde et personne, sur des travers aisés que tout le monde ne peut que remarquer. Ces briseurs de métier, n'ayant pas le public restreint dont ils bénéficiaient par le passé, n'ayant pas de qualité de l'écoute, visent bas pour que le plus grand nombre se gausse. De plus, soutenus par un système qui décide de leur succès ou de leur échec en les présentant respectivement beaucoup ou peu à leur public sans nombre et sans nom, ils obéissent aux lois du marché comme il en est de la publicité pour la consommation des denrées alimentaires.

Nous y sommes arrivés : le bouffon d'aujourd'hui, dont le terme est, j'en conviens, beaucoup trop flatteur, le bouffon d'aujourd'hui est *alimentaire*. Il mange et, par conséquent, se fait manger. Il croque et se fait croquer. Il ne peut résister à l'attrait du Veau d'Or et aux reflets de mirage qui élaborent le bonheur de cette fin de siècle.

Je me présente : Louis François, dernier représentant des bouffons de cette époque, en quelque sorte maudite pour le métier. En disant dernier, j'abuse ; car je crois me vanter de connaître les vrais bouffons demeurant dans cet âge, et je puis affirmer que ces derniers ne se comptent que sur les doigts de ma pauvre main, ridée par les années de bons et loyaux services chez Monsieur M. que je ne nommerai pas même s'il me l'a permis.

Je vous écris pour que vous publiiez ma lettre comme un testament. Non seulement le mien, mais celui d'une profession en voie de disparition. Comme je vous le dis sans bouffonnerie aucune, l'ère qui connaît l'avènement de supports comme le vôtre et leur développement incroyablement incontrôlé, est en mesure d'enterrer les bouffons comme elle enterre les autres artistes : *sous le volume*. Nous autres bouffons, nous nous considérons comme une espèce d'artistes sans catalogue, libres de créer et d'oublier nos créations, ou de les réinventer chaque fois. Vous autres, destinataires de cette missive, vous avez inventé le concept sordide de *public*, qui est un mot déguisant le mot argent ou rentabilité.

Artistes d'une heure ou d'une vie, perçant de nos mots les apparences qui nous entourent, croyez-vous que nous nécessitions un public ? Quelques personnes chéries ou estimées suffisent. Le reste est question d'argent ou de renommée. Et nous, les derniers bouffons, ne faisons pas de ces questions notre raison de vivre. Pensez-vous qu'il faille immoler des artistes dont les œuvres ne se vendent pas ou ne trouvent pas de public ? Doit-on imiter les canons de ce-qu'il-faut selon vos critères, vous qui encensez ou tuez le talent encore neuf ? Relisez vos histoires, et vous trouverez que des gens de votre sorte, spécialistes de tout, informateurs universels et gardiens des grandes clés des valeurs ont enterré des artistes immenses dont l'œuvre redécouverte des décennies après leur mort fit le bonheur et l'argent de vos semblables !

En tant que bouffons, nous avons la reconnaissance que nous voulons, celle de ceux qui comptent pour nous, et non la vôtre que nous ne la réclamons pas. Mais, s'il vous plaît, cessons d'appeler bouffons de êtres nuls et souvent vils qui mangent au râtelier du succès une pitance faisandé par vos soins. Vous croyez être *l'opinion publique*, mais vous ne représentez pas l'avis général que vous conditionnez et construisez à votre image.

Sachez que des hommes existent qui ignorent ce qui vous bâtissez jour après jour en pensant créer l'histoire, en pensant choisir les bons et les mauvais. Certes, notre heure a sonné. Nous, les bouffons,

périssons dans les flammes de votre domination, dans la disparition de notre métier de proximité. Mais viendront des générations meilleures où nous renaîtrons en venant vous réclamer le lourd tribu que vous nous avez volé. Et si de tels jours n'arrivent pas, notre mort symbolique sera un des jalons dans la mort de l'intelligence humaine dont, avec les amis de l'argent, vous êtes les bâtisseurs.

Paris, le dix-neuf Septembre 1995

Histoire LXII

Beaucoup d'entre nous sont sans histoire. Nous pourrions être racontés *de l'extérieur* en quelques lignes, de surcroît peu intéressantes. Ainsi Monsieur Lenec était-il comme la plupart de nous tous. Il était mesuré et intelligent, avait un avis décidé sur beaucoup de choses et vivait une vie tranquille dans sa bonne vieille ville. Pieu, il ne l'était que par héritage, et s'il ne refusait pas quelques extra contraires aux préceptes religieux, il aimait à entendre tonner le sermon d'un homme d'église dans un silence coupable et clairsemé. Car monsieur Lenec avait un péché très poussé : il aimait les belles formes. Il admirait toujours avec autant de démesure les courbes parfaites, continûment dérivables, qu'elles soient issues d'un mollet de femme ou d'une voûte en plein cintre. Parfois, sa passion virait à l'obsession et on le prit plusieurs fois pour un satyre tant il regardait avec insistance telle ou telle partie du bas du dos d'une femme.

Cependant, en hiver, beaucoup de sources de bonheur et de jouissances intellectuelles se drapaient d'épais vêtements et de longs manteaux qui, désagréablement, gommaient les courbes les plus parfaites, les formes les plus pures. Alors, monsieur Lenec redevenait pieu. Il se plaisait à le dire même si son critère tenait plus de l'esthète en déplacement dans une église, à l'homme en quête d'un arc inaccessible où la courbure de pierre serait, tout à coup, transcendante. Il était pieu si on le jugeait par la fréquence hivernale de sa fréquentation. Et, au milieu des messes, des chœurs qu'il ne reprenait pas, même s'il les connaissait sur le bout des doigts, des sermons toujours à mi-chemin entre la vérité et la nécessité de survie de l'institution religieuse, il gardait les yeux au ciel vénérant les clés de voûte, louant les arcs inespérés, les rosaces qui s'enroulaient en d'innombrables volutes, les colonnes qui se courbaient en une forêt de pierre douce et continue, comme des arbres lisses pliés sous des vents contraires.

C'est ainsi que, en amateur et chercheur de belles formes, il tentait, chaque fois qu'il le pouvait, de découvrir *plus*, de noter dans son esprit ces manifestations de beauté qui donnaient un sens à ses journées.

Ses relations avec les femmes n'étant qu'essentiellement esthétiques, il ne parvenait se stabiliser. Rapidement, l'accusation solennelle tombait : il ne s'intéressait qu'à leur corps. Certes, des couples s'établirent sur cette base incertaine ; mais lui-même, plus loin du satyre qu'il n'était près de l'esthète, n'éprouvait le besoin de faire l'amour pour profiter des courbes enivrantes de ses compagnes. Celles-ci, désespérées par une incompréhension de leur partenaire, abandonnaient, le cœur brisé, tandis qu'il se délectait d'avoir ajouté une courbe à sa collection mentale. Il se disait souvent qu'il serait obligé de prendre soin de l'une d'entre elles quand le temps serait venu. Cependant, il repoussait le moment de l'engagement, ne voulant songer qu'aux trésors d'inventivité nécessaires à la séduction des prochaines beautés qui se découvriraient de leurs détestables habits une fois venus les beaux jours.

Sa vie s'écoulait tranquillement jour après jour, dans le souci permanent d'en savoir plus sur ces étonnantes courbes qui l'enivraient au-delà du raisonnable. Il s'intéressa aux mathématiques pour pouvoir quantifier ces photos mentales. Mais s'il obtenait de bonnes approximations, ces courbes restaient froides alors que la peau humaine ou même la pierre les faisaient briller d'une lueur hypnotique.

En ce vingt-quatre janvier de l'an de grâce ****, monsieur Lenec avait décidé de contempler *in vivo* une des merveilles de sa collection : un arc boutant inutile et sublime dans une des deux tours de son église natale. Près du clocher, au sortir de l'étroit escalier qui menait à la vue sur les hauteurs du pays, était une voûte simple, un arc en plein cintre qui donnait sur une fenêtre murée. Cet arc-là touchait au divin. Comment un homme avait pu, dans le mouvement de sa main, rythmé par le maillet du tailleur de pierre, comment diantre avait-il réussi ce tour de force : imprimer une si parfaite courbe ! Ce tailleur, possédé ou par Dieu ou par le Démon, avait peut-être été condamné pour hérésie ou bien récompensé pour sa foi démesurée. Cet artiste anonyme restait dans l'esprit de monsieur Lenec comme *la* personne qui avait compris son obsession, comme le créateur unique, comme le peintre de la beauté telle qu'il l'imaginait. Lenec avait réalisé que cet homme perdu dans les limbes du temps avait réalisé cette voûte révolutionnaire en connaissance de cause. Et cet endroit inabordable, juste à la limite du regard humain, témoignait du testament de sa vie d'artiste. Cet enchaînement incroyable faisait ressortir son travail du corps de l'église, comme si celui-ci fut marqué de rouge. Son esprit l'habitait. Un esprit qui avait compris la Beauté, qui avait été au cœur de la substance de celle-ci, qui l'avait modestement vénérée en un lieu inaccessible où seul le plus fou des aventuriers initiés pouvait s'aventurer. Il l'avait créée pour le bonheur de Lenec. Pour lui et pour ceux qui un jour se pencheraient sur cette arche inutile et inconnue et *verraient*. Car leur chemin

individuel, subtile, personnel et persévérant les avait conduits dans l'acquisition des clefs permettant cette vision, cette compréhension. Parce que leur vie, leur obsession, leur mode de penser avaient fait d'eux les uniques vecteurs de l'admiration d'un lieu inexistant au point d'en être invisible pour le reste des hommes.

Paris, le vingt Septembre 1995

Histoire LXIII

Le bateau avançait vers la terre promise, vers un pilier du Nord, affrontant le froid d'un vaste lieu plat mais brillant, ondulant en de douces collines au faible dénivelé. Les vents violentaient les cheveux fous des femmes qui, par un si beau soleil, ne pouvaient se contraindre à rentrer au chaud. Les terres approchaient lentement, reposant les regards issus de la carcasse métallique, noyant l'ambiance froide de la teinte indolore des plats pays, qui peuvent endormir l'esprit comme un lieu de sieste.

La terre approchant se révéla fragmentée par de multiples îles, dont certaines étaient lointaines, d'autres proches et grandes comme une petite maison d'homme. C'était l'orée du monde, la fin du règne de la calme et froide mer intérieure, isolée de ses frères et sœurs par un détroit qu'il ne fallait franchir que si l'on désirait la goûter, jouer dans ses eaux délicates et précieuses, loin du hasard. On pouvait, en voyageant entre ces îles, accuser le dieu qui créa les autres mers d'avoir oublié le calme qui habite parfois ces nordiques contrées. Car, dessinant le grand damier irrégulier, ses îles dispersées, fragmentées, parvenaient à ne plus représenter la mer autour d'îles mais des fleuves entrecroisés dans les terres, à l'image d'un continent maillé par des filets d'eau salée.

Derrière la calme image de collines douces, derrière les absences pâles et les vagues mesurées, derrière ses impressions où l'éther gagne sur les vents et marées, au-delà d'une mer tout juste salée pour ne pas donner mauvais goût à la lente construction des siècles saturés d'années, derrière ces illusions de tranquillité, d'absence d'orages déchirant les ciels noirs et marbrés de trombes imprévisibles, derrière se trouve le labyrinthe de l'eau, contrainte ultime qui semble concentrer toute la violence du monde, toute sa complexité incompréhensible, toute sa métaphysique, sa recherche incessante des bras de mer flirtant avec les eaux limpides et vierges des grands lacs dans lesquelles se dessinent les inutiles réponses aux grandes questions de l'homme.

Accoudée à une balustrade du bateau, elle regardait les îles en réalisant combien l'évidence leur faisait face, la solution aux énigmes les plus complexes, peut-être plus que dans beaucoup d'autres pays du monde. Ce voyage inutile était un bon moyen d'aborder la question, le problème, via une vision qui était le bilan des chemins parcourus, comme si ceux-ci avait été une nécessité. Cette image du bateau qui alternativement tournait à gauche, à droite, comme un bateau ivre choisissant son chemin au hasard, ne tranchait pas sur cette lenteur de vivre, si nivelée qu'elle ne paraissait de l'extérieur que comme platitude. Les mots résonnaient dans son crâne, vides, pauvres, insuffisants. Elle aurait voulu pouvoir expliquer chaque embranchement, chaque tournant, chaque choix même s'il n'y avait que pour seule raison, le fait qu'il existât.

Comme par magie, le bateau arriva à Stockholm, la Venise du Nord. Il longea une île où flottait une banderole et prit sur la droite pour se garer tranquillement près d'un quai devant lequel trônait un Grand Hôtel, avec des drapeaux multicolores vides de sens, étendards flottant dans le vent d'un ciel pur, tendant vers le nuiteux.

Elle quitta le navire, ayant traversé le labyrinthe et ayant atteint son but. Mais, alors qu'elle essayait mentalement de recoller les morceaux, elle s'aperçut qu'elle-même n'avait rien accompli, mais qu'elle avait été guidée jusqu'au but. Sans comprendre réellement. Sans refaire elle-même cette méthode, ce *chemin après qu'on l'a parcouru*. Elle ne l'avait parcouru qu'en songe tandis qu'on lui tenait la main. Elle avait la conclusion devant elle mais ne comprenait pas. Peut-être cette conclusion était-elle absurde, inutile. Mais elle devait y arriver seule, par ses propres méandres.

Elle regarda le Grand Hôtel, le quai, et alors même qu'elle savait être arrivée à destination, elle se retourna vers la mer et regarda les eaux et l'île qui lui faisait face. Elle en était sortie, et pourtant elle était face à lui, face à son étendue impossible à comprendre dans sa totalité. Face au précipice. Et elle savait qu'il lui faudrait recommencer sans cesse pour être satisfaite, dut-elle ne jamais en sortir.

Paris, le vingt-cinq Septembre 1995

Histoire LXIV

Au long de sa vie, on lui avait répété les mêmes mots, les mêmes phrases, les mêmes prétextes et les mêmes lieux communs. Il avait voulu se révolter et s'était mis dans des rages noires dès son plus jeune âge. Une chose qui revenait souvent ne cessait de le mettre hors de lui : tu verras, tu es jeune, avec l'âge, tu deviendras comme les autres. Et les années passaient, inutile succession de jours où une destinée héritée de son père le guidait sur les voies du conformisme et de la bureaucratie.

Cependant, ce monsieur, Jourgeon de son nom, aux allures de coq rebelle et de combattant, vouait une haine sans borne au système qui le fondait dans un anonymat insupportable. Non qu'il eût voulu être célèbre, cela n'était pas son but, mais il aurait voulu que sa personne fût reconnue, comme celle des autres et que l'on cessât de se côtoyer comme représentants d'une échelle sociale si quantifiée qu'elle en était déplorable. Il voyait les plus conformistes des êtres s'abrutir dans leur travail et — c'était le plus fort — arborer ostensiblement des idées stériles de départ, de vie *ailleurs* ; alors qu'ils étaient même incapables de déménager pour aller vers le simple mieux, d'avoir des idées qui amélioreraient leur condition d'employés, d'innover pour eux, de penser à eux *pour rien*. Les donneurs de leçons l'importunaient, car il voyait leur couardise au quotidien, se réfugiant facilement derrière le mot de *société*, d'*institution*, de *nécessité* pour couvrir leurs saloperies mesquines au jour le jour.

M. Jourgeon n'a rien de publicitaire. Une tête de con, sans plus ; un con de plus, me direz-vous. Il est parti, lui, refusant de son sang la galaxie sociale, les rondes des pleutres, et les bruits doux de pièces qui se choquent. Avec ses économies, il a ouvert une ferme. Je vous le dis, je le connais. Il est parti. Que dire de plus ? C'est bien, c'est mal ? Je ne sais pas. Mais quand la nuit vient, contingentée des bruits de la ville, de l'impossible repos grouillant de promiscuités, je pense à lui et je l'envie. Serais-je capable d'une chose pareille ? Je ne sais pas. Mais je me prépare.

Histoire LXV

Il sortit du bureau de son patron abasourdi. Il regarda le temps bleu et lumineux, froid, par la fenêtre. C'était son dernier jour. Il entra dans ce qui avait été son antre durant deux longues années, s'assit à sa place pour regarder les lieux. Il n'y avait personne dans son bureau mais ils allaient tous arriver d'une seconde à l'autre. L'esprit ailleurs, il réalisait que ce bureau perdait sa familiarité et redevenait un bureau comme les autres, sans vie, sans personnalité, extérieur. Il vit les autres arriver. Il les salua comme à l'habitude, pour eux tout continuait.

Il se remémorait les multiples étapes de sa grande quête, si absurde qu'elle avait fini par aboutir : les garages, les concerts le soir dans les bars, la murge et ses lendemains difficiles. Sans être des saints, ses collègues évoluaient dans un monde parallèle au sien, pas forcément pire, mais dont les points de repère étaient différents. Il pensa à ses deux ans de vie en décalé où, si ses mains tapaient sur un quelconque clavier, si les liens hiérarchiques semblaient se matérialiser comme d'horribles toiles d'araignées collantes et visqueuses qu'il fallait néanmoins tenter d'éviter, s'il avait bouffé du con pendant de longues heures, tout cela avait été accompli dans un but précis : celui de jouer. De retrouver le micro, la guitare et les amplis, les potes et les canettes, pour *faire du bruit*, de la musique, sans penser plus, en gueulant sa vie, ses peurs et sa joie de n'avoir pas crevé. Tout, il avait tout supporté dans ce monde qui faisait partie des endroits où l'on ne peut vivre de sa musique. Alors il avait bossé, comme les autres, et il l'admettait comme tel. Cependant, ayant eu l'opportunité de se casser, il avait tenté. Après de multiples efforts et d'interminables galères, il avait réussi. C'était la chance de sa vie, le style de truc qui n'arrive pas deux fois. Et, parce qu'au long de toutes ces années il avait travaillé sa voix qui pouvait être gueularde comme elle pouvait être fertile en nuances, il avait été l'homme de la situation.

Pourtant sa vie n'avait pas été ponctuée de coups d'éclats jusqu'à ce moment ; un mec normal avec une passion, ça courre les rues. Ses premiers combats avaient consisté à faire accepter sa tenue qui était passée du costard cravate, lors de l'entretien d'embauche, au jean santiag, plus tard. Le second avait été les cheveux longs qu'il refusait de se faire couper car les concerts nécessitaient cette chevelure et parce que, traumatisé par l'agression de l'armée, il avait juré que ses cheveux ne seraient pas coupés pendant trois ans au moins. Il avait eu chaud car son patron, s'il n'était pas un enfant de cœur, avait compris ses préoccupations, ou du moins avait fait comme si. L'accord avait été que ses cheveux resteraient attachés au bureau pour ne pas trop faire fuir les clients potentiels. Humainement, ils en étaient restés là.

Lorsqu'il l'avait revu, aujourd'hui, l'autre l'avait regardé longuement cherchant à percer la croûte défensive de son interlocuteur.

— Vous pourriez être mon fils.

— Je m'attendais à une réflexion de ce genre.

Le patron se leva et lui proposa à boire. Il fut étonné quand l'autre refusa. Le patron se servit un verre et s'avachit dans son fauteuil.

— Alors, vous nous quittez ?

— Oui, je crois que je vais enfin faire ce que je veux.

— Vous avez de la chance.

— Ne dites pas ça. Voyez autour de vous. Tout vous réussit.

— Oui, vous avez sans doute raison. Mais socialement. Et à quel prix ?

— On n'a rien sans rien.

— C'est exact. Je crois que j'aimerais...

Il s'interrompit puis reprit

— ...que j'aurais aimé faire comme vous.

— Arrêtez ! Pas de ce genre de bêtise avec moi. Je crois deviner le poids que vous avez sur vous. Etre à votre place, c'est une démarche volontaire !

— Oui, mais une démarche par défaut !

— Comment cela ?

— Voyez-vous, j'ai beaucoup d'argent, je règne sur une entreprise florissante que j'essaie de conserver dans cet état, mais mes réussites personnelles ? Elles sont nulles. Ma femme et moi ne nous

entendons plus depuis longtemps, et mes enfants n'aiment que mon argent. Au début, j'ai choisi, car ma situation familiale était peu... peu intéressante dirons-nous. Une erreur peut-être...

— Ne di...

— Ne m'interrompez pas. Je crois que je m'explique les choses à moi-même, comme il y a trop longtemps que je ne l'ai fait. Vous êtes là aussi, alors laissez moi finir.

Il but un verre et alluma une cigarette.

— Mais depuis ?...Pas grand chose. La responsabilité. Avoir des employés qui vivent grâce à vous et la richesse que l'on poursuit comme un but pour oublier que la vie est ailleurs. C'est pourquoi je vous envie. Vous n'avez pas d'enfants ?

— Je ne suis pas marié.

— Vous pourriez avoir des enfants sans être marié. Mais vous avez le temps, profitez-en. Vous étiez un bon élément.

— Bof, assez moyen je crois. Et puis, peu importe. Donc, je peux partir aujourd'hui. Je rentre... Nous serons en studio dans une semaine.

— Dans quelle branche êtes-vous ?

— Le rock à tendance énergique voire brutale.

— J'aimerais que vous m'envoyiez votre album quand il sera prêt. Je ne peux pas vous imaginer en chanteur. Envoyez moi aussi la date des concerts, je verrais si je peux aller vous voir.

— Vous viendriez, c'est vrai ?

— Vous savez, j'ai aussi été jeune et je crois que, bien habillé, je ne choquerais pas en vieux rocker sur le retour.

— Parfait !

Il s'était levé. Le vieil homme se dirigeait vers lui la main tendue. Les pognes jointes, il ajouta :

— Si seulement mes enfants étaient comme vous !

— Essayez de mieux les connaître. Ils ne sont peut-être pas ceux que vous croyez.

— J'aimerais le croire.

Un temps.

— Bonne chance !

— Merci et venez me voir en backstage !

— Je n'y manquerai pas.

Assis dans son fauteuil, il regardait les dossiers en cours sur son bureau comme autant de cadavres qu'il ne toucherait plus aujourd'hui. Il ne tenait pas à les emporter. Le monde travaillait. Comme un jour normal.

Dans quelques minutes, il commencerait de faire le tour de l'étage et de serrer des mains en racontant sa prochaine aventure. Il faudrait redire, cent, mille fois la même chose et essuyer les mêmes regards d'incompréhension, d'ironie ou de pitié. Combien voudraient bien le comprendre ? Combien le pourraient ?

Alors qu'il allait se lever, un homme qui avait été son patron se servait une fine, tendait son verre dans le vide du grand bureau, face à l'enfer de la grande ville tentaculaire, et prononçait mentalement une bruyante accolade : « A ta santé, fils ! »

Paris, le vingt-neuf Septembre 1995

Histoire LXVI

Il avait calculé son coup depuis longtemps. Cette vengeance là lui tenait tant à cœur, que depuis le moment où il avait décidé de l'accomplir, depuis l'instant où l'idée lui avait vrillé l'esprit, il avait tenu à en faire son œuvre à lui : un genre d'apogée. Bien entendu, sans tomber dans les séparations manichéennes basiques, on pouvait interpréter son entreprise comme étant *maximale* : elle incluait en effet un maximum de personnes, la totalité de ses compétences personnelles, un but inavoué mais certain, et un chaos résultant qui devait être démesuré. Cependant, derrière cette avalanche de dégâts, il ne visait qu'un seul homme. Et il voulait le détruire.

Ce concurrent était pourtant un bien maigre lutteur. Il avait voulu avancer en forêt vierge mais il avait oublié un point crucial : le propriétaire. Il était, lui, le chef de ce *no man's land* dans lequel l'aventureux s'était introduit. Néanmoins, malgré les plus vils pièges, l'autre avait avancé, contournant les obstacles avec une mollesse déconcertante, avec une inertie remarquable et se servant étonnamment bien de boucliers humains pour la plupart inconscients. Derrière tout cela se dessinait l'échéance inévitable d'une lutte à mort entre eux deux.

Pendant des mois, il avait cherché le moyen de s'imposer, de lui « péter la gueule » comme il se plaisait à le hurler, la clope pendante au bord de ses dents jaunes. Car, en définitive, il savait qu'il était le seul à ne pas refuser l'affrontement direct, voire plus : à s'y préparer. Quand la nécessité provoquée arriverait, il serait prêt à la mise à mort du concurrent, doué pourtant, il fallait le reconnaître, mais manquant d'aplomb pour une lutte violente et sans merci.

Le projet était né, fascinant de simplicité, de beauté, de mesquinerie. Il fallait pousser plus loin encore, mais en changeant de stratégie. Plus de peaux de bananes, plus de pièges et autres somptueux crotales qui devaient aller tuer l'adversaire pendant son sommeil, plus d'attaques directes, mais une bombe à retardement si énorme, si puissante qu'il s'incarnerait en un vainqueur absolu, radieux d'avoir terrassé son adversaire, de l'avoir pulvérisé si joliment, si merveilleusement, d'avoir été un artiste de la mise à mort. Il préparait secrètement son épée tranchante pour l'estocade du taureau aveugle et mou, déjà maintes fois attaqué par les assauts de la conjoncture.

Oui, il l'avouait, c'était là son seul regret : l'adversaire avait été affaibli par d'autres même si c'était lui qui porterait le coup mortel. Mais qu'y pouvait-il ? Il était de ceux qui ne croient pas à l'honneur et qui tuent sans remords. Il ne pensait qu'à une seule chose : sa supériorité indiscutable. Il allait le détruire, le réduire en miettes, parce que pour jouer avec lui, il fallait être plus fort que cela.

Sa bombe explosa. La résistance du bonhomme fit qu'il eut le temps de contempler sa déchéance avant de tomber dans l'irréparable. Acculé dans un puits sans fond, il chut sans paraître être en mesure de réaliser ce qui se passait. Il était annihilé, battu, brisé.

L'autre jubila longtemps, pensant que cette victoire le rendrait invincible. Le soir de la mort de l'autre, il prit l'ascenseur et, aux pieds de la surface verticale, orthogonale au sol, rejoignit le flot de ses congénères qui, comme un ru merdeux, alimentait les artères du monde.

Paris, le neuf Octobre 1995

— *IV. Lignes biaisées*

Histoire LXVII

C'était une solitaire, vivant dans un autre monde. Je l'ai un peu connue avant sa disparition. Mais tout ce que je sais d'elle, ou presque, vient de son ami Bertrand, aujourd'hui interné.

J'avais connu Bertrand il y avait quelques années, à la faculté. Cette époque était douce : nous étudiions sans nous préoccuper de l'avenir, un état suspendu dans lequel le temps passe à la fois très vite et très lentement, où l'on est adulte et dépendant, où le monde n'est là que pour nous. Puis viennent les désillusions, plus vite qu'on ne le croyait.

Bertrand était un jeune homme enjoué qui avait mille activités. Il avait du succès avec les femmes qui aimaient son tact et sa gentillesse. Etant bons amis, nous gardâmes des contacts une fois sortis de la faculté pour se rappeler les bons moments et organiser des réunions de vieux combattants durant lesquelles nous évitions de parler de l'essentiel.

Un jour, Bertrand me téléphona très enjoué quoique très nerveux. Il me raconta pêle-mêle que sa voiture était chez le garagiste pour un accroc survenu quelques jours auparavant, qu'il devait aller porter d'urgence une chose chez un ami, qu'il avait un rendez-vous avec une femme qu'il aimait.

— Quoi ? Tu es tombé amoureux ?

— Oui, c'est un autre monde.

— Il est temps, tu n'es plus tout jeune.

— Et toi, tu n'es pas marié ?

— Oui, mais c'est différent.

Il me supplia de l'aider, de lui prêter ma voiture et de porter le colis chez son ami. Je me retrouvai seul chez moi, après son passage en tornade où il eut à peine le temps de me promettre des explications. Le colis était destiné à un dénommé Hermann domicilié dans une rue des plus sordides où seules les entrées semblaient vouloir conserver un soupçon de dignité. Une femme brune m'ouvrit et m'analysa de ses yeux noirs soulignés de mascara.

— Que voulez-vous ?

— J'ai un colis pour Hermann.

— Il n'habite plus ici.

— Il repassera ?

— Non.

— Désolé. Bon, hé bien... au revoir.

Je tournai les talons tandis que son regard pesait sur moi. Alors que j'empruntai l'escalier, décidé à rapporter le colis chez moi, elle me rappela et me demanda d'entrer, balayant toutes mes questions d'un revers de la main. Elle me tendis un siège puis un verre plein que j'acceptai sans en avoir au préalable déterminé l'exact contenu. Elle prit place face à moi dans un fauteuil à bascule et me désigna le paquet.

— Qu'est-ce ?

— Je ne sais pas. Un ami m'a dit de le porter ici, chez Hermann.

Elle me regardait sans me croire.

— Connaissez-vous Marie ?

— Je ne connais personne portant ce prénom.

La pendule sonna douze coups. Je m'aperçus que j'avais frappé chez des gens au milieu de la nuit.

— Ne craignez rien, elle avance de deux heures au moins.

Elle parut réfléchir, prit une cigarette, l'alluma et en tira une longue bouffée qui fit entrer ses joues entre ses mâchoires.

— Connaissez-vous Bertrand ? coupai-je dans le silence.

— Oui. C'est l'ami de Marie.

— Tout s'explique. Et qui est Marie ?

— C'est ma... Ma sœur.

— Ah.

— Oui, mais...

Elle ne poursuivit pas, le regard dans le vide.

— Bertrand est votre ami.

— Oui, nous nous connaissons depuis la faculté.

— Il vaudrait mieux qu'il ne la fréquentât point.

La tournure me gênait mais je poursuivis, amusé.

— Pourquoi ? Bertrand est quelqu'un de sérieux. Il m'a affirmé qu'il l'aimait.

— Parce qu'elle doit partir.

Au bout d'un long silence, je décidai de rompre le jeu des devinettes. Je me levai, posai mon verre et me dirigeai vers la porte.

— D'ailleurs, moi aussi, je dois partir, ajoutai-je.

Elle bloqua la porte.

— Ne riez pas. Ce paquet est la rançon. Marie n'existe que pour un certain temps. Il ne devrait pas... Elle n'est pas *vraiment*.

— Bonsoir, interrompis-je, agacé.

— Si vous tenez à votre ami, tentez de le convaincre.

Je sortis avant d'entendre la suite. Voilà ce qui arrive lorsque l'on veut rendre service.

Le lendemain, Bertrand me raconta une histoire abracadabrante sur le dénommé Hermann qui lui avait affirmé que, moyennant le don d'un objet personnel d'une grande valeur sentimentale, il pouvait lui faire rencontrer la femme de sa vie, celle qui pour lui serait *la* femme. Ils avaient parié.

— Il n'avait pas l'air de plaisanter. Lorsque j'ai rencontré Marie, j'ai été littéralement envoûté. L'Amour ultime, tu comprends ? Mais il fallait payer. Alors tu es allé remettre ce paquet à Hermann. Tu l'as fait n'est-ce pas ?

— Oui, oui.

Il me parla d'elle et de leur amour incommensurable.

— Tu imagines que je lui ai à peine touché la main !

— En effet, cela ne te ressemble pas.

Il me parla de sa passion des plantes et de son regard empli de tristesse quand elle les contemplait. Il parut contrarié quand je lui demandai de me la présenter. Je n'insistai donc pas. Je lui parlai de la femme d'Hermann, la sœur de Marie.

— Pas du tout ! Marie est la sœur d'Hermann.

Je ne poursuivis pas, décontenancé.

Les mois qui suivirent furent pour lui des moments paradisiaques. Je parvenais à le rencontrer une fois de temps à autre lorsqu'il s'échappait de sa vie avec Marie. Mais échappé physiquement seulement car il me parlait d'elle des heures durant. Ils devaient s'installer ensemble dans un nouvel appartement dont une serre de taille incroyable occupait au bas mot la moitié de la surface habitable. J'avais oublié l'avertissement ésotérique de la femme d'Hermann, la vie coulant doucement pour moi et merveilleusement pour mon ami.

Tout changea quand Marie vint me voir. Ce fut d'ailleurs l'unique fois où je la vis. Elle était grande, belle, des yeux sans expression.

— Entrez, je vous en prie.

Elle s'assied et s'installe dans le sofa. Je lui offre à boire. Elle refuse. Je soupire. Je me sers un verre. Elle a l'air pressée. Je m'assied à mon tour, faisant tourner le liquide brun dans mon verre.

— Quelle manière désabusée de vous comporter vis à vis d'une invitée !

— Pardon, mais je suis timide. Que vous arrive-t-il ?

— Un grand problème.

— Tous les problèmes ont leur solution, dis-je sans conviction.

Elle ne répond pas, devient triste en regardant mes plantes vertes. Puis elle se compose un visage dans lequel elle a noyé toute trace de chagrin ou d'effroi.

— Je vais partir.

— Comment cela ?

— Oui, je vais disparaître. Je ne suis pas d'ici. Je n'ai pas le droit.

— Pourquoi partiriez-vous si vous aimez Bertrand ?

Elle soupire. Je ne vois pas ce que j'ai dit de mal ou de déplacé. Visiblement je suis tombé à côté. Néanmoins, elle sourit.

— Il ne s'agit pas de ça. Je dois partir bientôt.

— Dans combien de temps ?

— Dans un an exactement.

— Pourquoi ?

Elle se tord les mains.

— Vous ne comprendrez pas.

— Dites toujours.

— Je ne suis pas... pas réelle. Vous comprenez ?
— Non.
— Je suis née d'Hermann et de l'objet personnel de Bertrand.
— Vous n'êtes pas la sœur d'Hermann ?
Elle soupire.
— Laissons tomber cela, voulez-vous. Le fait est que je dois disparaître dans un an jour pour jour. Le reste me regarde.
— Vous l'aimez ?
— Bien sûr.
Elle va ajouter quelque chose mais se ravise.
— Qu'attendez-vous de moi ?
— Que vous m'aidiez.
— Comment ?
— Dois-je lui dire la vérité ?
— Que vous partirez ?
— Oui.
Je me lève et fais quelques pas dans la pièce. La glace de l'entrée me reflète un instant une personne qui n'est pas là. Dérouté, je tourne la tête pour n'apercevoir que Marie. Je conclus à un effet d'optique. Je retourne vers elle.
— Ne lui dites pas. S'il est tel que je le pressens, il ne se remettra jamais de votre départ. Laissez le vivre sa vie en un an, en accéléré et disparaissez en emportant tout de lui. Si vous le lui disiez, il ne pourrait pas profiter des moments qui vont venir.
Elle pleure, doucement. Je m'assois à côté d'elle et lui met la main sur l'épaule.
— Qu'êtes-vous ?
Elle ne répond pas. Au bout d'un temps, elle dit :
— Vous êtes chic. Vous aussi, vous...
Elle ne poursuit pas, étranglée de sanglots.
Je la raccompagnai chez elle. Devant la porte, elle me fit un signe de la main en guise d'adieu. Je ne devais plus jamais la revoir.
Tout se passait bien pour Bertrand et Marie, mais pas pour moi. C'est idiot, mais je me sentais coupable de savoir, coupable d'avoir émis un avis qui allait immanquablement être suivi, coupable de laisser mon meilleur ami en proie à la folie lorsque Marie aurait disparu. De plus, le voisinage de leur bonheur sans faille transformait ma petite vie monotone en un véritable supplice, tant je ne pouvais m'éviter de faire des comparaisons. Je sombrai dans un profond désarroi. En quelque sorte, rongé par le remords, j'attendais la fin de cette année trop délicieuse pour eux afin de percevoir de nouveau ma vie comme ce qu'elle avait toujours été : une platitude supportable.
La fin arrivait. Je ne parvenais pas à la qualifier tant je savais qu'un soulagement n'interviendrait chez moi qu'avec le début de la souffrance de mon ami.
Bertrand vint un jour me trouver ; il était désespéré. Il me raconta une autre folle histoire : il avait cherché Marie dans la serre qu'elle affectionnait et dans laquelle elle passait le plus clair de son temps. Par un phénomène inexpliqué, celle-ci était devenue une véritable jungle dans laquelle il avait erré durant des jours, se nourrissant de fruits et de racines, criant le prénom de sa bien-aimée le plus fort et le plus souvent possible. Mais elle avait disparu. Lui s'était perdu jusqu'au désespoir, et un jour réveillé à la lisière de l'appartement, nu, le corps meurtri des épines et des écorces acérés du monde inhospitalier qui avait un temps abrité sa folie.
— Cette serre ne peut exister ! C'est impossible ! Marie ! Marie !
Je l'assistai dans ses recherches pendant près de deux mois, tout en n'obtenant toutefois pas l'autorisation d'entrer dans son appartement. Hermann et sa femme avaient déménagé sans laisser d'adresse. L'hiver arrivait, plus froid que jamais. Lassé de ne rien trouver, Bertrand me jeta un soir à la porte en me disant qu'il n'avait que faire de ma compagnie.
La dernière fois qu'il vint me voir se passa fort mal. Il avait emporté un fusil de chasse pour me tuer parce que, disait-il, il avait trouvé mon numéro de téléphone dans le carnet d'adresses de Marie. Après avoir tiré plusieurs coups de chevrotine dans la porte, il fut maîtrisé par la police et interné en hôpital psychiatrique après examens.
J'étais probablement plus en mesure que lui de savoir ce qui était arrivé à Marie. Cependant, retournant notre entretient dans ma tête des dizaines de fois, je ne parvenais à en découvrir le sens caché. De toute façon, Bertrand n'aurait pas plus compris que moi, et sa rage y aurait vu une visite ambiguë.

Je me suis souvent interrogé pour savoir si je devais aller le voir, tenter une fois encore de le soutenir afin qu'il sorte de sa folie, mais je ne le fais pas, peut-être par peur de prendre sa place. C'est par égoïsme que je ne daigne pas lui rendre visite, pour sauvegarder ma santé mentale.

J'ai retrouvé Hermann. Je sais qu'il peut me fournir l'explication, non sous forme de solution, mais plutôt sous forme d'expérience. Un objet personnel auquel je tiens beaucoup est la seule chose qu'il lui faille. Un peu d'argent et le rêve part pour deux années au terme desquelles se tient la folie. J'hésite. Contrairement à Bertrand, je connais la durée du charme ainsi que ses implications. De plus, je n'ai jamais été un aventurier, qui vit fort et vite.

Alors, dans le miroir de mon entrée, je guette le visage d'Hermann, se superposant à mes propres traits. Je réfléchis en me trouvant trop prudent. Je crois que je reconsidérerai encore une fois les choses demain : donner ou pas un sens à ma vie.

Paris le douze octobre 1995

Histoire LXVIII

La situation était grave. Dans la grande salle de réunion tapissée de lambris de prix, les huiles se retournaient dans un silence gênant. Les regards s'entrecroisaient et formaient des nœuds agressifs au-dessus de l'immense table ovale. Puis un homme prit la parole.

— Je suis effaré par le nombre de solutions que vous me proposez.

La question planait encore au dessus de la vile assemblée qui, d'un accord unanime, baissait la tête en espérant que la foudre tomberait sur le voisin malchanceux. Chacun paraissait préoccupé à penser à d'inquiétants problèmes qui leur donnaient une mine déconfite de jours d'enterrements.

— Il y a bien une solution.

Une voix venait de s'élever d'un coin de la table. Les voisins se retournèrent agressifs, voyant que les regards portés sur ce secteur pouvaient leur causer des ennuis.

— Continuez, dit l'homme qui s'était levé.

— Je connais un spécialiste de ce genre de problèmes. Il a même breveté une invention qui a provoqué la risée de l'opinion. En fait, les gens ne croient plus aux miracles.

— Moi, j'y crois. Qui est-il ?

— Il a été incarcéré pour deux mois à cause d'une rixe dans un bar. Il est entré en geôle hier. Nous pouvons le dispenser d'y rester moyennant un service.

— Enfin une solution concrète.

Une voix s'éleva, contestataire.

— Concrète ?

Lorsque les autres montent, il convient de se méfier.

— Vous n'allez pas devenir la risée de l'opinion en embauchant ce vaurien, ce damné qui moisit en prison...

— Je me fous de l'opinion...

— ... ce minable...

— ... et en particulier de la vôtre !

Le silence revint, moite, dur.

— Aucun d'entre nous n'est capable de justifier sa fonction par une idée ! Une petite idée ! Depuis combien de temps n'avez-vous pas été créatifs, messieurs ? Depuis combien de temps moisissez-vous dans vos vieilles idées rabâchées jusqu'à la nausée ? Depuis combien de temps n'avez-vous pas douté ? Depuis combien de temps êtes-vous plus souvent des poids pour tous que des éléments moteur ? Alors proposez quelque chose si je me trompe ! Allez-y ! Je vous écoute ! Toutes les propositions seront les bienvenues ! Creusez vos méninges rouillées et alimentez ce moteur endormi qui vous sert de tête ! Mais peut-être n'êtes-vous plus que ventres ?

Les mots résonnaient dans la salle formelle, ces mêmes mots qui en étaient arrivés à ce point de non retour où, quoique l'on fasse, il est impossible de leur attribuer un sens.

— Mais vous, les *mous*, vous avez si souvent changé d'avis ! Vous avez eu si peu de suite dans les idées, toujours prêts à vous compromettre pour sauver votre place... Vous avez tant foulé aux pieds votre fierté que l'on peut à peine vous appeler des hommes. A chaque ralentissement, nous trouvons vos empruntes, votre ombre luttant dans les ténèbres pour que tout s'envenime, tourne mal et se transforme en gâchis. Certes, nous ne sommes pas tous des combattants acharnés, prêts à faire chaque jour la révolution. Mais, cette assemblée que je vois là devant moi, hormis les contestations stériles, n'est pas capable d'assumer son rôle de représentation, rôle qui vous fut un jour confié par un peuple que vous avez, il y a bien longtemps déjà, oublié.

Il s'assit, plaça sa tête dans ses mains.

— Messieurs, sortez, je vous prie. Excepté vous.

Le troupeau se leva et disparut sous l'arche titanesque de la porte de la salle, prévue pour le passage des géants. Une rumeur de désapprobation parcourait le groupe en s'amplifiant au fur et à mesure que les hommes quittaient la salle pour entrer dans un vaste couloir luxueux.

Appuyé sur la table, il regardait leur yeux globuleux et vengeurs. D'une certaine façon, il se savait condamné par son discours improvisé.

Il fit libérer l'homme en échange d'une expérimentation de son invention.

Le lendemain, son avion brisait la croûte de nuages enkystée sur la grande ville. Une tranchée de lumière s'ouvrit sur le soleil. L'homme, au volant de son brise-nuages, était le sauveur de la cité en sursis.

Le surlendemain, pour maintes raisons politiques, l'homme appuyé à la table avait été placé en retraite. Au nom de la morale, ses prétendus amis le laissèrent être sacrifié sur l'autel d'une opinion toujours prête à se délecter du malheur du voisin. Ayant prévu après avoir pressenti, cet homme redevint le citoyen quelconque que la rapidité du torrent du monde oublia comme elle l'avait vénéré.

Paris le treize septembre 1995

Histoire LXIX

L'explosion résonna dans tout le train et fit dérailler le wagon soudain éventré. Le souffle l'avait projeté par la brèche ouverte. Il se trouva sans savoir pourquoi dans un noir épais d'où fuyaient des lumières saccadées. Le bruit était tel qu'il n'entendait rien. D'ailleurs, il ne sentait rien non plus. Il était trop tôt. Il comprit sans trop savoir pourquoi que le train freinait dans un fracas de métal incroyable. Ce même bruit lui sembla durer une éternité si bien que son ouïe brisée parut retrouver quelque peu ses facultés au contact des rudes agressions. Il se demandait où il était.

Après quelques secondes, il sentit les rails froids sous ses reins tandis que sa main incontrôlable tremblait sur le gravier noir qui composait le sol. Ses lunettes brisées, il lui était impossible d'estimer l'échelle du lieu. Mais qu'avait-il fait avant ? Et quel était cet *avant* ?

La douleur monta, insistante et cynique, le long de sa jambe pour arriver jusqu'en haut de la cuisse, à un endroit qu'il jugea blessé. Lorsqu'il effleura la zone, il serra les dents en réalisant que la douleur lui enseignait une blessure plus grave qu'il ne l'avait d'abord cru. Puis, il sentit un poids sur sa jambe blessée tandis que son dos, s'éveillant de la torpeur due au choc, le fit hurler malgré lui un « au secours » déchirant et faible. Il se pencha en avant pour dégager sa jambe. C'est alors qu'il réalisa que ses vêtements étaient partiellement brûlés. Une chose molle et chaude s'appuyait sur lui. En tentant de l'attraper, un éclair de souvenir lui brûla l'esprit : il lâcha le bras mort et sut qu'il était seul. Seul et collé au cadavre qui était sorti avec lui par la brèche et qui l'avait protégé. Sa main revint de son investigation aveugle avec une drôle de boue chaude sur les doigts qui se frottaient les uns aux autres comme pour estimer l'origine de la substance. Il se retint de ne pas crier de peur. Il était dans un bloc d'encre de Chine, dans une atmosphère puante avec pour tout compagnon un cadavre qui, quelques minutes auparavant, avait été une personne, une personne que l'on attendrait vainement le soir même.

Paniqué par l'affreuse et invisible réalité, il tenta de dégager sa jambe afin de se placer hors des rails qui lui vrillaient le dos. Ses bras étaient mus par une sorte de volonté propre qui, bien que motivée par la peur de la mort tiède, ne semblait pas réellement lui appartenir. Il réussit à se dégager, tordant sa face d'une douleur immense alors que son pied brisé quittait l'abri mort en frottant contre le métal du rail. Il sentit un mur derrière lui, soupirant de trouver un moyen de se relever.

La douleur envahissait son corps à l'instar d'une mer montante dont chaque déferlante joue avec de plus en plus de violence sur les cordes nerveuses de la souffrance. Son bras, accroché à un câble invisible, le hissa de quelques centimètres, traînant la jambe folle contre chaque aspérité du sol. Il crut crier mais s'aperçut que le silence l'enveloppait d'un air si lourd que les sons restaient collés au fond de sa gorge. Cependant, il se refusa à estimer chacun de ses sens, restant accroché au câble comme un naufragé à sa bouée de bois. Proche, le spectre de la mort planait. Il n'entendait pas que d'autres cris emplissaient à présent le tunnel, plus loin, vers l'endroit où le train s'était arrêté.

Il envisage de suivre le tuyau poisseux qui doit le conduire quelque part. Il avance le bras, trouve un autre point d'accroche, soulève son corps et le porte sur sa jambe valide puis traîne sa jambe blessée sur les graviers noirs et puants. Tout à coup, tout pue. Il s'aperçoit qu'il sent, lui-même le brûlé à plein nez. Avec le toucher, il sait désormais que l'odorat est l'un des sens sur lequel il peut compter. Puis une odeur horrible de plastique et de viande brûlée lui parvient ; il réalise que l'horreur doit être pire pour ceux de là-bas. Il avance dans le sens opposé, tentant de s'éloigner de la source olfactive du carnage, criant dans le silence chaotique qui emplit ses oreilles. Il poursuit le tube gras la bouche ouverte afin que la douleur de ses meurtrissures s'échappe. Mais il ne peut rester là, à attendre. Il ne sait ce qui peut arriver, mais ses bras le tirent le plus loin possible de ce train maudit dont la présence lui paraît encore trop proche. Il se débat dans le monde noir, se pressant inutilement.

Puis il voit de la lumière ; il estime qu'il a accompli cinquante mètres, les cinquante mètres les plus difficiles de sa vie. Depuis qu'il a recouvré ses esprits, une demi-heure a pu s'écouler. A présent, il est sûr d'avoir entrevu un point lumineux qui grossit à mesure qu'il progresse le long de son câble.

Soudain, il est fatigué. On dirait qu'il ne peut plus avancer. Il tente une mise au point désespérée de son œil sur la source lointaine du mirage lumineux dont il n'est plus tout à fait sûr qu'il existe réellement. Il choit lourdement sur le sol après que le câble, en proie à un excès de susceptibilité graisseuse, ne l'abandonne à son sort, refusant le soutien.

Il s'affaisse. Hurle. Il sait qu'il ne peut se relever. Sa tête s'incline alors qu'il contemple la lumière de la station d'avant se refléter sur le rail, indicateur de la perspective qu'il n'a pu suivre jusqu'au bout. Le monde se raille de son état ; dehors, on vit normalement. Par dépit, il tente de se traîner en s'accrochant aux traverses de bois, mais ses bras fatigués le lâchent l'un après l'autre.

Sa tête s'élève vers le néant noir où brille à l'infini le point lumineux de la civilisation, puis s'entrechoque brutalement avec les graviers du monde du dessous. Toute idée s'abîme malgré son combat désespéré. Un seul souvenir reste puis s'efface à son tour : il avait couru pour avoir *ce* train.

Paris le dix-huit octobre 1995

Histoire LXX

Si je prends la plume en ce jour, c'est surtout pour clarifier une situation qui m'irrite en même temps qu'elle m'amuse. Je m'appelle monsieur Mache, mais mon nom a peu d'importance. J'ai une quarantaine d'année et suis tueur de profession. Un bien sale métier en vérité, peu excitant de surcroît. Alors que l'on nous vante des images violentes en montrant des hommes combattant pour la force ou l'honneur, la réalité, *ma* réalité, est tout autre : la faim. Il est vrai que même si quelques gros contrats me permettent de survivre bien, cela ne compense pas l'ennui de mon métier. Mais, en ce qui concerne, il demeure un insurmontable problème : je ne sais rien faire d'autre.

En réalité, je suis expert en accidents, accidents de toute sorte et en tous lieux. Mon expérience se remarque dans le fait que je ne rate jamais mon coup. Une ombre parmi les ombres, jouant au touriste quelques heures dans la journée tandis que le travail se fait en général la nuit.

Quand on me cherche, on sait où me trouver et par l'intermédiaire de qui. Mais, ne confondons pas professionnalisme et intérêt. Je fais bien mon métier, cela n'est pas exceptionnel. Je ne fais pas partie des fignoleurs, voire des stakhanovistes prêts à détruire un immeuble rien que pour tuer un client. Je fais honnêtement — si l'on peut dire — mon travail ; c'est tout. Et n'allez pas croire que je roule sur l'or. Entre deux contrats, des mois s'écoulent ; il faut alors vivre sans faire de bruit, comme tout le monde. En quelque sorte, ma vie s'écoule en dents de scie.

Mais l'horizon montre toujours les mêmes symptômes, comme mon portefeuille. La tête du client se dessine tandis que les billets disparaissent et que la nuit redevient attirante, enjeu du futur. Je retrouve les automatismes de la filature, de la connaissance du client, antérieure à la naissance du plan et à sa réalisation. D'une certaine façon, chaque contrat est mon œuvre, mais je me refuse à la nommer *œuvre*, car une œuvre est une création alors que moi, je détruits. C'est de cette insatisfaction que vient l'aspect répétitif de ma vie. De plus en plus, j'ai du mal à considérer chaque nouveau contrat accompli comme une étape dont il faudrait être fier. Je suis installé dans une routine où l'enjeu ne se dessine plus clairement devant mes yeux. Certes, je fais cela pour l'argent. Mais j'aimerais pouvoir faire des choses gratuitement, pour rien, créer autre chose qu'une mort.

C'est peut-être parce que le danger est très souvent inexistant que je m'ennuie dans mon métier. L'expérience m'a montré en effet qu'il n'était pas besoin de risquer sa vie pour faire du bon travail. Je ne suis pas fou. L'intelligence paie plus que tout, même si elle est un peu passée de mode. N'étant pas toujours le plus fort, je tente d'être le plus rusé. De plus, ma relative aisance matérielle me permet de refuser les contrats que je considère comme trop risqués. C'est aussi pour cela que je m'occupe souvent des basses besognes : des petits meurtres bourgeois, des accidents pour se débarrasser de son conjoint, d'un héritier, etc.. Les petites gens le font pour de l'argent, les grands pour le pouvoir, les autres pour des sentiments d'amour ou de haine. Je suis le bras meurtrier qu'ils ne peuvent être.

Je ne dénigre pas une petite histoire de pouvoir de temps en temps et cela pour plusieurs raisons : la première est que ces affaires sont payées cher ce qui permet de prendre le temps de travailler ; la seconde est qu'il est agréable d'évoluer dans ces milieux amusants, les maisons bourgeoises et les ambassades, les grands hôtels, tous les endroits où bien que n'étant personne, on est quelqu'un. Cependant, ce genre d'affaires est à traiter lorsque tout va bien, que la période est faste, que le contrat se présente de façon agréable rendant la difficulté attirante. Car si ces conditions doivent n'être pas réunies, il est préférable de ne pas accepter la proposition au risque de se trouver mêlé à de sordides affaires. De plus, certains milieux sont si fermés que l'on vous y reconnaît trop vite. Les contrats ayant trait au pouvoir sont donc des moments voluptueux et rares dont il ne faut à aucun prix abuser si l'on veut continuer de travailler.

Le reste du temps est réservé aux petits travaux sans importance : la disparition de X ou de Y à peine utile à son propre entourage. Il est vrai qu'en un sens, bien des personnes sont inutiles dans notre société, inutiles dans l'optique où l'on s'en passe sans que cela ne cause vraiment de tort. D'ailleurs, qui d'entre nous pourrait se vanter d'être *socialement* indispensable ? Pas même moi.

Le côté ennuyeux de mon travail est que cette absence d'horaires fixes me donne la parfois désagréable impression de travailler tout le temps de l'éveil, comme une lame de fond qui revient sans cesse se frotter à vos jambes pour rappeler qu'elle est là, toujours. Ce genre d'obsession habite l'homme le long des inutiles et longues déambulations de sa vie.

La nuit, je l'ai déjà dit, est mon élément. Car le client dort la nuit. Ce moment est délectable pour observer les lieux, les gens, leurs habitudes. A l'instar d'un fantôme, je suis un observateur un peu voyeur, toujours en dehors de leurs jeux, de leurs intrigues de leurs aventures, mais épiant néanmoins le moindre geste, la moindre intention, le plus petit regard, une inflexion de voix, une position voire une mimique. Tout cela m'intéresse car l'homme est un animal si amusant, réinventant toujours les mêmes sornettes avec toujours aussi peu de modestie. Il est là devant moi, les hommes jouant avec les femmes, les femmes jouant avec les hommes dans des jeux de dupes recommencés à l'infini. Ils se prennent pour des gens civilisés mais juste derrière leur regard se cachent les réflexes des bêtes sauvages, une agressivité contenue et tout à coup libérée pour on ne sait quelle raison, à moins que ce ne soit pour des *mots*, ces mots traîtres et tueurs qui se propagent comme les bruissements des essaims humains, éternellement bloqués dans de stériles bavardages.

C'est alors le moment des filatures. Je piste le client qui sort. Il est accompagné d'un autre le plus souvent, quelqu'un qui est tout sauf légitime. Les oreilles tendues, j'attends en écoutant les mots se déverser dans l'oubli, les pensées s'entortiller dans la grammaire jusqu'à ce que l'alcool les rende gourdes. Un plaisir étonnant est de manger à la table voisine de celle du client. Le soir venu, je me dis que le client a eu le loisir d'apercevoir, tout proche, le responsable de sa mort, meuble parmi d'autres, potentiel de mort, pure contingence. Ce préalable m'est parfois nécessaire, comme si le fait d'observer le client me justifiait dans mes actes, comme si je voulais qu'il fût vraiment un salaud afin de le tuer sans remords. Que voulez-vous, nous avons tous nos petits problèmes de conscience. Bien entendu, je suis tueur pour de l'argent, mais j'aime savoir que la victime ne manquera pas à l'humanité. De toutes façons, lorsque quelqu'un vous en veux assez pour vous tuer et franchir le pas, vous êtes souvent un salopard fini. Vous connaissant un peu mieux, j'accepte le travail comme une véritable profession de foi, éliminant la canaille qui gigote et rit devant moi. Une fois seulement, je dus tuer le prototype du gentil. J'y pense encore maintenant, sans trop savoir ce que je dois penser. J'ai fait mon travail, c'est tout. Quand on est, comme moi, spécialiste du milieu de gamme, on ne peut pas faire le difficile.

La technique, je n'ai pas honte de le dire, est mon point fort. Quand le cinéma montre des tueurs armés jusqu'aux dents à la carrure de bulldozers, je ris de me savoir si bien dissimulé au milieu de mes clients. En effet, au vu de ces films, qui pourrait songer que je pusse représenter un quelconque danger. La contrepartie de cela est la publicité faite autour d'une profession d'abord rare, et de plus bien mal décrite. Pour ma part, je suis un organisateur d'accidents : depuis le plus banal accident ménager au hasard catastrophique. Je crois que vous ne pouvez imaginer le nombre d'occasions que nous avons de mourir accidentellement. L'appareil électrique mal utilisé, l'intoxication alimentaire, la confusion de médicaments, l'accumulation de défaillances mécaniques, l'endormissement malencontreux, l'imprudence due au surmenage, la peur trop violente, l'allergie, la liste pourrait ainsi durer encore et encore. Une arme ? Merci, mais je ne suis pas si grossier.

Pour donner un peu de relief à ma vie, ainsi peut-être que par sentiment de culpabilité, je prise les méthodes indolores et les coïncidences. La conjonction d'éléments est ma spécialité, chacun des élément pris séparément ne pouvant causer la mort. Bien sûr, ces méthodes sont longues et difficiles à mettre au point. De plus, toutes les affaires ne peuvent se traiter de cette même manière. La mort sans douleur du client est la plus satisfaisante qualité que je puisse trouver à mon travail.

Ma vie défile donc au rythme des accidents dans lesquels vous ne voyez souvent que le destin aveugle. D'ailleurs qui vous dit que l'accident qui coûta la vie à une personne de votre lointaine connaissance ne portait pas ma griffe ? Etes-vous certain que quelqu'un ne serait pas prêt à payer le prix, mon prix, pour vous faire disparaître ? La qualité de mon travail se paye. Mais la principale question n'est pas l'argent : c'est l'acte.

Mais vous, vous qui êtes là assis dans votre fauteuil et qui lisez ces lignes, ne seriez-vous pas vous aussi, un vil être de mon espèce. Certes, peut-être ne tuez-vous pas *directement*. Votre manière est peut-être plus fine. Combien avez-vous tué de pauvres personnes, sans vous en apercevoir ? Si je vous dégoutte, c'est que je suis votre conscience : je sais que je tue, alors que certains d'entre vous s'empressent d'oublier que leurs actes ont les mêmes conséquences que mes accidents.

Pourtant, je sais que le jour viendra où Dieu me demandera de devenir mon propre client. Alors, je paierai la dette de l'homme vivant de la mort de ses congénères, comme un charognard humain sans scrupules. J'aurais quelques mois pour préparer le plus bel accident de ma vie : la mise en scène de ma propre mort.

Paris le vingt-cinq octobre 1995

Histoire LXXI

Racé comme une autruche qui couvrirait sa tête, il gisait comme un con devant l'autel, prêt à être sacrifié par le couteau brillant qui, las de tant de sang, gémissait sans se soulager. Il avait une tempe à l'air, regardant l'atmosphère des pustules flottant dans l'astre qui brillait et qui, fantasmé par ses soins dociles, avait pris une apparence pauvre qui donnait à penser que le feu de la pitié habitait la structure. Mais toujours à même la pierre, son aube diminuait alors que volaient les secondes et que le menaçant climat se rapprochait du vol de nuit des guêpes qui, aveuglées par les outils des feux du ciel, se perdaient en se cognant aux murs de brique noire. Plus l'air se chargeait en volatiles sombres, plus son cœur battait au rythme de leurs ailes et plus la consistance de l'air pesait sur sa poitrine. Le regard mœlleux, il se projeta sur la salle au cyclope blêmissant devant le niveau de flammes qui bruitaient comme un niveau monte, c'est-à-dire horriblement. Les insectes se noyaient alors que le liquide rance et poisseux montait le long des murs afin de charger l'aumône au dieu de terre. Et, comme des vagues balayant son visage en miettes, il était coulé dans la pierre rustique et recevait des bouchées de miracle sur son visage ruisselant de petites bêtes à l'agonie. Il avait beau cracher sur la vague récurrente qui se perdait sur lui encore et toujours, qui grignotait ses flancs comme une page lente tourne en douceur les pages d'un passé qui pue. Fascinante fin que celle de l'ombrage qui se posait sur lui comme un ruisseau inégal et plein de peine, la rose du regard du dieu cyclope, éteinte dans ses deux pierres vermeilles. Le souffle court, alors, l'autruche qui croulait en tant que vertige symbole d'une autre forme de procès, atterré par le déluge si mal tombé, suffoquait à l'approche de la lame limant son tube à respirer. C'était une voie de fait bêtement travaillée par un artisan hasard dont le but mystérieux était de se châtrer à l'aube pour le dieu, le dieu vilain de terre, qui commande les pas. Et puis, l'antre se referme et engloutit l'apôtre et engloutit le mur et la tombe et la peur et le charme se dissout dans la brutale trombe qui irrigue la mort de ses orgues d'estals.

Histoire LXXII

Scène 1

—

La grande salle de réunion était comble ; le ciel rouge sombre répandait une lueur irréelle dans l'assemblée. Assis sur les dossiers des sièges, les présents se regardaient dans un silence dubitatif. Le grand chef escalada péniblement l'estrade, se juchant tant bien que mal sur le pupitre qu'il jugeait pourtant peu sûr. Les autres le regardaient de haut. L'étrange assemblée avait transposé la salle en un amphithéâtre vertical. D'une voix peu assurée, l'homme de l'estrade parla :

— Il est avéré, comme vous pouvez vous en assurer à chaque seconde, que l'homme obéit à une gravité différente de celle des objets, et ceci pour une raison inconnue.

Des brouhahas parcourent l'assistance, mais le phénomène bien réel s'impose à tous dans le silence.

— Nos experts ont mesuré l'angle des deux gravités, et celui-ci avoisine les soixante degrés — soixante deux ou soixante trois exactement. Nous ne savons pour l'instant pas ce qui est en train de se passer mais nous cherchons.

La séance fut levée dans la prudence tant les déroutés de la verticale avaient peur de choir à chaque pas.

Très vite, le monde s'était mobilisé pour pallier à cet état de faits très ennuyeux. Des escaliers compensant la gravité oblique influant sur les êtres vivants avaient été installés un peu partout, et les revendeurs de chaussures se hâtaient de trouver des parades aux surfaces montantes et descendantes. Les objets, eux, restaient soumis à la bonne vieille loi verticale. Il n'était pas rare de voir des conducteurs d'automobile debout sur les pédales pour éviter de tomber dans le pare-brise ou au contraire penché en avant dans le pare-brise pour éviter d'avoir la tête trop en arrière.

L'orientation étant unique, la plupart des lieux fréquentés avaient installé des parades pour rétablir des semblants de gravité normale et les hommes passaient leur temps à monter et descendre des escaliers en demeurant à chaque rencontre d'objet choqués de la sévère réalité. Le ciel rouge sombre continuait son épopée changeante au gré des vapeurs et des courants engluant la ville tentaculaire.

Les accidents furent légion pendant les deux premières semaines : on ne comptait plus les membres fracturés à la suite de chutes. Mais, à la fin du premier mois, le nombre d'accidents se stabilisa et retomba presque à des taux normaux.

Scène 2

—

La voiture s'engagea dans un terrain boueux où elle laissa des empreintes aussitôt recouvertes d'une eau trouble et argileuse dans laquelle baignait le ciel rouge. Quelques hommes descendirent de la voiture puis deux autres voitures cherchèrent à se garer non loin pour surveiller les accès au secteur. Tous étaient inclinés sauf un. Sur le pont passaient d'infinis torrents de véhicules bruyants et polluants.

— Que venons-nous faire dans ce bourbier ?

— Nous venons voir.

Le petit oblique s'énerva.

— Voir quoi, nom de Dieu ?

— Regardez sur le mur.

L'homme droit expliqua que les mots gravés sur le mur étaient le témoignage de la coopération de l'entité avec la race humaine, mais qu'il leur fallait ratifier la demande.

— Je ne comprends rien à son charabia, dit le petit oblique.

Une main se posa sur son épaule afin de le calmer. L'homme droit se concentra et marmonna pendant près d'une heure.

Alors qu'il écrasait dans la boue son soixantième mégot de la journée, le petit oblique vit un mot s'imprimer dans la masse du pont à la suite des précédents.

— Dépêchons-nous, dit l'homme droit, le visage moribond par des siècles d'efforts, nous devons voir l'issue du combat.

Après que tout le monde eut réintégré les voitures avec difficulté, le convoi se dirigea vers un autre pont distant de quelques kilomètres. Après quelques minutes d'attente, le même mot s'incrusta dans la masse noire et poisseuse du béton.

L'homme droit s'écroula dans la boue.

Scène 3

—

Tout était rentré dans l'ordre lorsque ce dernier s'éveilla après trois semaines de repos complet et d'alimentation forcée.

Il respira de nouveau l'air chaud et moite de l'atmosphère, apprit que les mots gravés dans le béton des ponts avaient été détachés et placés dans un musée qui accueillait maintenant, d'après les premières extrapolations, près du million de visiteurs par an.

Personne n'avait voulu comprendre. Au contraire, plus les jours passaient et plus tous se persuadaient que rien n'était arrivé sinon une gigantesque hallucination collective. Des théories virent le jour, mais toutes visaient à nier le fait plutôt que cherchaient à l'expliquer. L'esprit cartésien restait prisonnier de ses représentations mentales et insensible au combat cosmique qui se préparait.

Lorsqu'il sortit du musée, l'homme droit articula pour lui-même :

— Les cons !

Histoire LXXIII

Le verre tinta sur la table comme un seau plein qui aurait gémi à la suite d'un choc inattendu. Presque au même moment, probablement à quelques millièmes de seconde près, mais les experts restent partagés, le second verre et le troisième verre touchaient leur table respective avec des bruits voisins, mais étroitement dépendants de la matière de la table et de la qualité du verre.

Car les verres étaient différents, mais les bouteilles voisines d'au maximum cinquante centimètres, elles, étaient identiques. Bien entendu, cette affirmation tient de l'approximation car on pouvait remarquer une rayure sur l'étiquette arrière de la troisième ainsi qu'un coin corné sur l'étiquette frontale de la première. La seconde possédait le petit signe universel du défaut de réglage de la colleuse, l'étiquette étant inclinée d'un petit — mais existant — demi-degré. Cela va sans dire, l'ouverture ayant été différente, les trois goulots étaient incomparables, tout comme ceux qui les avaient dénudés. Cependant, on pouvait reconnaître tel ou tel mouvement automatique de la part du garçon avec un peu d'expérience : les rayures, certes non perceptibles à l'œil nu, dépendaient de la façon dont l'ouvre-bouteilles avait été tenu et, même si cela n'est pas l'objet de cette histoire, on aurait pu remarquer l'étonnante régularité de ces mêmes rayures aussi parlantes que des empreintes digitales qui, d'ailleurs, ne manquaient pas de recouvrir les dites bouteilles.

Les consommateurs, quant à eux, étaient, différents et restaient incomparables à première vue. Cependant, malgré l'étonnante distance qui les séparait, et l'incroyable disparité des heures, tous étaient la face d'un seul archétype s'incarnant depuis que la bière existait au gré des lieux et des peuples, des rythmes et des états de soleil. L'entité qu'ils formaient fusionnait elle-même en un kaléidoscope mouvant qui était l'homme, multiple, fractionné, uni comme un foisonnement de petits univers.

Jeudi deux novembre 1995

Histoire LXXIV

Le vent froid soufflait en trombe sur la place bétonnée, héritière du savoir d'une époque désagrégée. Partout les formes géométriques et brillantes créaient l'illusion d'une beauté épurée au service de lois oubliées. Pourtant, malgré l'outrecuidance de certains édifices, gigantesques monstres de métal à l'air mégalomane, la folie humaine se cristallisait sur les murs froids et les glaces merveilleuses qui, de très loin, brillaient comme des diamants.

Couvert du givre égalitaire qui brûlait, l'hiver, tous les lieux de la planète, la grande cité de feu était plus irréelle encore. Les ombres passant dans le froid sur les places dénudées et rectilignes paraissaient tantôt être des fantômes, tantôt des pantins au mouvement d'horlogerie bien réglé. Discrète, une puissance sombre et aliénante pesait sur les surfaces au rythme des nuages portés par les vagues du vent. Tout fleurait bon l'illusion entretenue, tranquille et volontaire ; le flot massif des participants, défendant leur raison de vivre, s'étaient accaparé ce monde structuré en d'arides architectures. Et, entretenant le mirage qui tendait au mensonge, la roue du sablier incrémentait le nombre de ses tours, répétant le même grincement, sonnant la même rengaine : une minute de plus, une heure de plus, une année de plus, une vie de plus à consolider les mirages...

L'illusion aurait pu s'incarner plus violemment, plus brutalement, déchirant dans le sang de la barbarie hommes et idées. Mais, atteint d'une anémie chronique de la mémoire, d'une érosion de la réflexion, d'une perception dissoute dans un bonheur matériel contingent, le monde tournait sur lui-même avec l'inertie qui prévient des grands changements. La structure avait imprimé les esprits, canalisé le flux indompté de l'animal humain et apprivoisé ses sursauts et violences.

Ce qui, pour l'œil étranger, s'il avait pu exister vraiment, aurait paru insupportable, était la revendication instituée : ces idées récursivement récupérées par les structures, plus aliénantes encore à chaque nouvelle appropriation. Et, portés par le courant de surface qui ramait sans vouloir réaliser que la lame de fond l'emportait dans une autre direction, les adhérents réfractaires macéraient leur foi comme un boulet de doctrine enchaîné à leurs pieds, brûlés à chaque souffle de l'irrépressible masses des convertis. Le manque de choix manichéen était soutenu et amplifié par un monopole représentatif, obéissant à l'éthique détestable de la caste supérieure qui se doit d'expliquer à la caste inférieure ce qu'elle doit penser. Ainsi, au gré des humeurs stagnantes quoique bariolées, se construisait une vision en retour sur le monde qui, bien que pessimiste ou optimiste, toujours mélodramatique, assurait ses prises sur le sujet à manipuler.

Dans cette directivité quasi divine, procurant à chaque sommation le quota de vérités indiscutables, les derniers bastions de révolte avaient peu à peu cédé. Seuls certains archéologues des habitudes humaines tentaient vainement d'imaginer ce que ces courants d'opposition avaient pu être. La controverse permanente d'opposants nouveaux contre conformistes nouveaux, chacun baigné de sa structure rigide et indiscutable, revenait à échéance fixe se baigner dans sa stérilité. La doctrine changeait peu, et toujours au gré de la caste supérieure.

Une fois toute violence bannie, les courants d'opposition avaient disparu totalement. Les personnalités vives, tentant au demeurant de s'intégrer, étaient alors prises en charges par la collectivité.

L'illusion se mordait la queue, s'entretenant elle-même comme un feu qui n'eût jamais daigné s'éteindre par manque de combustible. Le changement nécessaire à l'humain était comblée par un alinéa structurel, prévoyant la nécessité. La supérieure caste, tendrement manipulée elle aussi, apportait sa contribution quotidienne à l'incroyable édifice brillant et géométrique, oublieux de la vie.

Pourtant, non loin d'un des fleurons de l'aliénation douce, de l'organisation rigoureuse du tribu que devaient payer les êtres pour exister au sein de leur société, était un genre de terrain vague entouré de

deux routes, d'une importance ridicule étant donné l'endroit, et comportant un *arbre* qui, seul, était sorti de terre, avait grandi malgré la planification, et demeurait là, au cœur du mirage humain organisé, du mensonge quotidiennement supporté, ancré qu'il était dans la réalité, injure suprême aux grandes constructions rigoureuses balayées par les vents glacés, porteurs de givre.

Paris, le trois novembre 1995

Histoire LXXV

L'homme entra dans la pièce, serra la main de la femme puis s'assit en face d'elle. Après avoir échangé quelques mots supplémentaires, il gagna le divan sur lequel il allait parler.

— Je vous écoute.

— Je ne sais pas par où commencer.

— C'est normal. Allez-y.

— Idéal pour les « bilans » n'est-ce pas ?

— Oui.

— Bon.

L'homme prit une profonde inspiration.

— J'ai toujours trouvé ces conversations ridicules.

— Ne réfléchissez pas. Racontez.

— Je crois être à un tournant de ma vie.

— La vie en est pleine.

— Oui, mais celui-là est différent.

— En quoi ?

— Je réalise que le temps passe.

Une pause.

— Oui. Depuis un an, malgré un combat permanent contre ce défilement que je ne comprend pas, malgré cela, je sens que cela ne suffit pas.

— Dans quel sens ? Vous n'êtes pas satisfait de la manière dont vous avez passé cet intervalle ?

— Oui et non. Oui, parce qu'à chaque effort, j'avais conscience de faire ce que je voulais, d'être un privilégié dans le sens où je possédais des moments *gratuits*, sans pression extérieure, pendant lesquels je pouvais créer depuis un environnement de contingence. Non, parce que ces moments sont passés, trop vite de surcroît.

— Trop vite par rapport à quoi ?

— Par rapport à l'idée que je m'en faisais. Avant.

— Vous travaillez ?

— Oui, pour vivre, comme tout le monde.

— Et ces heures vous pèsent ?

— J'aurais cent mille choses à faire.

— Monsieur, nous aurions tous mieux à faire.

Elle pensait à elle visiblement, mais il ne comprit pas.

— Quelle était votre sentiment avant de travailler ?

— Je craignais. En fait, bien avant, je me suis rendu compte de la vanité du temps ainsi que de son déroulement trop rapide. J'ai lutté contre l'inaction qui est la gangrène de l'intelligence et j'ai pris une décision. Puis les circonstances ont changé : j'ai lutté plus fort tout en réalisant que l'adversaire était allié à la société.

Elle avait allumé une cigarette, refusant de continuer de prendre des notes.

— Cet adversaire est le travail ?

— Oui, on m'achète ma vie !

« Voyez-vous cela, pensa-t-elle. Et toi, tu n'achète pas une partie de ma vie ? »

— Mais il faut bien manger, dit-elle calmement.

— C'est l'équation sociale dont je n'arrive pas à me dépêtrer ! Ce n'est pas assez ! A ce train, je n'aurais pas le temps de tout faire ce dont j'ai envie !

— Mais votre famille ? Vous devez la prendre en charge.

— Oui, mais qui me prendra en charge, moi ? Qui me donnera l'occasion d'accomplir ce dont je rêve ?

« Pas moi, petit égoïste. Pas moi. »

— Nous en sommes tous là.

Il se retourna et la regarda dans les yeux.

— Mais c'est justement pour cela que je me suis bougé le train, pour ne pas être comme eux ! Je ne veux pas voir le temps passer ; je veux faire des choses !

— Mais vous en faites ! Visiblement *vous*, vous en faites ! Alors que voulez-vous de plus ? La reconnaissance ?

— Je me fous de la reconnaissance !

— On dit ça... Mais vous voudriez vivre de votre art ?

— Oui. Ou plutôt, je voudrais vivre pour mon art.

— Il devrait donc être *rentable*...

— Quoi ?

— ... pour vous faire vivre, vous et votre famille.

Un long silence.

— Vous ne pouvez concilier les deux.

— La reconnaissance est posthume.

— Pas toujours.

— Si, car quand ne l'est pas, vous êtes mort sans le savoir.

— Vous êtes trop tranché. Rien n'est ni blanc ni noir.

Un temps.

— Vous avez, je ne soigne pas les paradoxes ou les problèmes métaphysiques. Vous avez une chance énorme de pouvoir créer, c'est du moins ce que j'ai compris. Luttez encore afin de vous exprimer. Luttez, combattez ! Que vous dire d'autre ?

— Guérissez-moi.

— Je crois que je ne peux pas. Faites de votre mieux, mais tentez ! Tentez de vivre de votre art, de vous incruster. Le public est versatile mais d'autres ont réussi avant vous. Vous ne perdez rien à tenter de le convaincre de la qualité de vos œuvres.

— Mais je me fiche du public. Mes œuvres n'ont pas de public. Ce sont des œuvres « de tiroir ».

— Votre public, c'est vous. C'est déjà un premier pas.

Le bavardage ne tarda pas à s'éteindre, la caisse à encaisser, et la porte à se fermer sur un merci à bientôt.

Le docteur respira un grand coup, retourna à son bureau pour y griffonner quelques banalités. Lorsqu'elle eut un peu récupéré, elle appela le client suivant du cabinet de psychopathologie des artistes ratés.

Paris le sept novembre 1995

Histoire LXXVI

Personne ne peut dire quand exactement intervint le changement de son esprit. Néanmoins, contre toutes les théories qui ont été et seront écrites sur ce thème, je sais qu'il n'y eut pas d'événement brutal, semblable au choc qui rend fou, mais une évolution douce quoiqu'incontrôlée. Il arrive des moments où l'idée, mûrie dans l'inconscient, remonte jusqu'à nous pour éclater dans sa vérité inéluctable. C'était le *fruit d'une longue expérience* qui guidait alors ses pas et non quelqu'illusoire accident dont personne n'aurait été le témoin.

J'ai connu Théo alors que j'avais à peine dix-neuf ans. J'étais censée faire des études. En réalité, je fréquentais plus les bars que les salles de cours. Pour un genre de vernissage semi-privé où quelques personnes de ma connaissance avaient été conviées, je fus invitée par une de mes amies qui le connaissait personnellement et qui avait des vues sur lui. A cette époque, son tableau de chasse féminin était étonnant : rares étaient les mannequins connus qui n'étaient pas passées par ses draps. Curieuse d'un autre monde, j'y étais allée par curiosité. Très vite, je trouvai l'ambiance détestable, les salles étant emplies de m'as-tu-vu sans une once d'intelligence. Je fus proprement consternée par le nombre impressionnant de personnes ergotant sur leurs petits problèmes mesquins alors que le prétexte de la réunion était l'exposition de dessins d'art. Parmi tous ces dessins, je cherchai à percer la personnalité de l'artiste qui m'était inconnu et que mon amie avait promis de me présenter dès que son grappin l'aurait capturé.

Un des croquis me fascina tant que je restais de nombreuses minutes à essayer de me dépêtrer de ce fouillis mental que produisait l'œuvre, complexe, violente et incroyablement tendue au point que la tension semblait jaillir du cadre et contaminer ce qui se trouvait aux alentours. Une sorte de combat amoureux était représenté entre deux êtres dont on pressentait qu'ils n'étaient pas tout à fait humains, qu'ils luttaient pour la domination de leurs corps mais aussi pour un enjeu incompréhensible, plus grand, dont le symbole habitait les regards des lutteurs, perdus dans l'au-delà de la toile d'où semblait émaner un poids terrible et conditionné au moindre signe de supériorité de l'un sur l'autre. D'ailleurs, toute l'ardeur, requise au remplissage de la mission de domination, n'était pas présente dans les attitudes des protagonistes qui semblaient feindre le combat plutôt que de le consommer, comme dans un kata japonais. De plus, l'impression d'être le voyeur d'une scène intime était renforcée par un effet d'ombre et de perspective donnant aux lutteurs l'air contrarié de ceux que l'on observe et qui ne peuvent rien pour clore leur humiliation.

Un homme s'approcha de moi et m'adressa la parole.

— Mademoiselle, s'il vous plaît ! Veuillez détacher les yeux de ce dessin. Les convives sont là. Vous en faites partie. Partagez !

Je le regardai dédaigneuse. Il était charmant, vêtu comme un as de pique, mais ses yeux trahissaient un être sentimental aimant se rendre intéressant.

— J'ai le droit de regarder ? demandai-je sèchement.

— Certes oui, belle demoiselle, mais que trouvez-vous à ce torchon griffonné ?

Mes yeux lui lancèrent des éclairs.

— Sûrement plus que vous ne pourriez en trouver.

— Mais allez-y ma belle, puisque vous êtes si forte ! Expliquez-moi...

D'un ton sec, je lui déblatérai en désordre les sentiments que m'inspirait le dessin. Après avoir fini mon exposé ponctué des mouvements de mes mains, je le contemplai d'un air de défi. Il me regarda étrangement.

— Vous qui avez des idées sur tout, qu'est-ce qui ne vous plaît pas dans ce dessin ?

J'insistai sur une certaine fausseté du personnage féminin qui, bien que symbolisé de manière incontestable, manquait de relief et de profondeur, et par conséquent, faisait pâle figure face au personnage masculin.

— Les traits sont moins nets, moins assurés et cela fait basculer le dessin, le rend bancal en quelque sorte, alors que la tension est, elle, formidablement équilibrée.

— Pourtant les personnages sont inhumains.

— Oui, mais les traits de l'homme en font un être symbolique, alors que ceux de la femme sont un peu évasifs !

— Je n'ai jamais su dessiner les visages de femmes...

— Pardon ?

— Excusez-moi, je m'appelle Théo. Puis-je savoir quel est votre prénom ?

Je le regardai dans les yeux pour savoir s'il mentait. Mais ses yeux noirs évoquaient une mer calme où quelques rides de tristesse et de déception jouaient avec un vent d'insouciance voire d'intérêt pour le monde qui bruissait autour. Mais, comme toutes les lacs obscurs, la surface cachait une noirceur contrainte, d'apparence froide et blafarde que dévoilait en partie certains de ses dessins.

— Je m'appelle Jeanne, répondis-je en rougissant quelque peu.

Il parut réfléchir, hésita et me dit :

— J'aime les critiques, Jeanne. Je n'aime pas ces gens. Mais ils sont le fardeau qui me permets de vivre. Il faut les caresser dans le sens du poil. Je crois que votre vision de ce dessin m'a fait beaucoup de mal et beaucoup de bien : beaucoup de mal parce que votre analyse était profonde et peu technique, et beaucoup de bien parce que cela fait trop longtemps que l'on ne m'avait pas parlé franchement. Auriez-vous agi de même si vous aviez su qui j'étais ?

— Je crois que oui. Je vous imaginais différemment.

— Je vous déçois ?

— Pas du tout. Vous êtes rigolo.

Il partit d'un grand rire cristallin et nuancé. Les personnes présentes aux alentours se tournèrent vers nous et me dévisagèrent l'œil noir. Mon amie arriva pressée jusqu'à nous et nous regarda alternativement, les yeux ronds.

— Pas la peine de faire les présentations, je crois.

— En effet, c'est inutile.

— Hé bien, Jeanne, je vous en prie. Me ferez-vous l'honneur de prendre un verre ?

— Volontiers, répondis-je en le suivant, laissant mon amie bouche bée et œil vide.

Nous devînment rapidement intimes. Théo avait une passion physique pour les femmes mais il les connaissait trop peu en tant qu'êtres. Parfois, je voyais dans ses yeux une flamme irrésistible d'amour adolescent alors qu'il était plus vieux que moi de presque vingt ans. Je le soupçonnais de n'avoir jamais vraiment aimé une femme pour ce qu'elle était, ce qu'elle disait, ce qu'elle pensait, mais seulement pour son corps. Bien que je fus sa favorite, je songeais aux aventures qu'il avait avec d'autres femmes, « des amies de toujours » comme il les appelait, avec qui il faisait l'amour pour assouvir une passion sexuelle jamais tarie.

Mais, passée brutalement de la vie d'étudiante à la vie de concubine, à la vie de modèle, à la vie d'amante, je ne pouvais lui refuser des sorties qui, bien que fréquentes, n'en étaient pas moins un liant très fort entre notre amour et sa vie d'artiste.

Un jour, n'y tenant plus, il me traita de sorcière, alors que nous étions seuls dans son atelier.

— Pourquoi sorcière ?

Je posai nue devant lui, et ce genre de scène se finissait invariablement en quelque lieu inapproprié de l'atelier où nous assouvissions une envie réciproque.

— Parce que tu ne dis rien !

Je ne comprenais pas. Il s'était levé et tournait comme un chien attaché au chevalet.

— Je baise d'autres femmes et tu ne dis rien !

— C'est ta vie.

— Tu ne m'aimes donc pas !

— Je t'aime plus que tout.

— Mais pourquoi ne dis-tu rien ?

— Justement parce que je t'aime. J'accepte cela comme une fatalité. Car je crois que tu as besoin de tirer des coups à l'extérieur pour venir me faire l'amour, que tu as besoin de les brutaliser pour me caresser, que tu as besoin de leurs images et de mon corps et de mon âme !

Ma voix résonna dans l'atelier sur lequel quelques gouttes de pluie avaient commencé à tomber. L'air sentait les pastels et les huiles. Nous avions l'impression de nous trouver dans une cage à l'abri des intempéries du dehors. Il me parla tendrement et me saisit contre lui, les mains tâchées de couleurs. Nous fîmes l'amour, une fois encore, et pourtant une fois nouvelle, où le plaisir irriguait nos corps et nos sexes à la manière d'ondes de mer déchaînée.

Nos rapports ne se firent jamais moins intenses même si Théo entra dans une période conceptuelle. A ce moment, je contemplai avec désespoir mes huit années de bonheur, d'art et de vie avec lui. Sa période conceptuelle fut une période moins active sexuellement, une période pendant laquelle il se referma sur lui-même. J'avais beau tenter de le dérider, travailler pour que son amour des femmes revienne, il restait insensible, penché sur ses toiles, ses dessins, me serrant dans ses bras en pleurant : « j'ai peur ».

Pourtant, à cette époque, dans la plus grande maîtrise de son art, les rares dessins ou toiles qu'il fit d'après moi étaient merveilleux, insolents à force d'être beaux. Moi qui n'avait jamais été très belle, qui avait perdu ma meilleure amie pour le suivre, je trouvais enfin dans ses œuvres ma nature, ce pourquoi il m'avait adoptée comme favorite. Il y avait plus de moi dans ces œuvres que dans n'importe quel miroir qui, sans une émotion, reflétait ma peau blanche, mes pommettes saillantes et mon nez aquilin, mes cheveux noirs qui, comme une forêt de fils, tombaient trop courts sur un corps trop maigre. Il me gravait là, délaissant ses autres maîtresses au profit des lignes pures qu'il traçait la plupart du temps.

Puis, il me demanda de poser de moins en moins ; ses toiles montraient la douleur qu'il avait à me peindre. Beaucoup de ses amis, n'étant pas prêts à le suivre dans son extrémisme, l'avaient laissé tomber. J'étais devenue son seul point d'ancrage dans le monde des humains. C'est certain, moi aussi, j'avais pensé à le quitter alors qu'il m'insultait, faisant crise après crise, croulant dans mes bras sur le sol froid de l'atelier balayé par les vents d'hiver. Néanmoins, partir aurait été pour moi l'écroulement du monde et chaque projet de départ était annihilé par l'amour que je lui portais.

Sa période conceptuelle s'étendit sur une période magmatique de dépressions nerveuses et de recherches d'une nouvelle expression. Il me disait souvent que si cet enfer venait à durer trop longtemps, il se suiciderait. Sans savoir que faire, je le cajolais des heures durant, en écoutant tomber la pluie sur les fenêtres obliques du toit de l'atelier. Pourtant, une fois la période difficile passée, il retrouva un équilibre et se mit à dessiner de nouvelles choses, exprimant les anciennes d'une autre façon, plus rude, plus violente, plus insensée.

Dans ses nouveaux modes d'expression, il me demandait moins de poser car les courbes qu'il avaient en tête étaient déduites de ses observations antérieures. Il voulait parvenir à un modèle parfait, illustrant sa compétence dans la représentation, dans la beauté, dans les courbes parfaites dont mon corps lui avait inspiré la source. Ses œuvres étaient à cette époque d'une remarquable tension, des enchaînements de courbes enchevêtrées qui, à un niveau plus global, évoquaient un corps de femme. Contrairement à sa phase représentative, on sentait que la main balbutiait en raison d'un manque de sûreté dans la pensée conceptrice. Il avait choisi de tout recommencer à zéro, et il risquait gros. Pourtant la maîtrise de ses dessins et toiles soutendait les sujets, les formes, au point que ses œuvres étaient de qualité, sans être encore exceptionnelles. Lui-même s'en rendait compte. Il cherchait un réconfort chez moi qui était son dernier écueil d'amour tout comme il était ma seule attache. A ce moment de notre vie, même les exposants et ses amis du métier le considéraient comme un imbécile d'avoir refusé un succès si raisonnable en remettant en cause sa technique. Lui-même les traitait de mauviettes, d'artistes trop embourgeoisés pour accepter l'innovation. Il entrait dans des colères noires quand il recevait les dernières lettres insultantes de ses anciens amis. Les crédits baissaient. Non que nous soyons malheureux dans notre vie quotidienne — nous ne fûmes, je ne fus jamais malheureuse en sa présence — même au plus bas, il restait ma vie, mon héros, ma raison de vivre.

Un jour, l'espoir revint avec une lettre lui commandant une série d'œuvres de sa nouvelle forme d'expression. Le propriétaire de la galerie lui proposait des conditions intéressantes et vint nous voir pour appuyer sa proposition. Théo montra une série choisie de ses œuvres. L'homme, avec qui il avait eu une altercation violente dans le passé, signa l'accord accepté par les deux parties.

Soulagé de cette chance soudaine, Théo se remit à travailler, me demandant de poser pour y puiser les courbes symboliques qui garnissaient ses toiles. La petite vie de l'atelier reprit son cours, avec ses chamboulements de matériels pour accéder à la lumière du jour, ses tics et ses amours intimes cabriolées de la plus extravagante façon. Je le redécouvrais. Après une si longue période de transition, il retrouvait son génie, redevenait fort quoique marqué à vie par ce brusque changement et de lui et de tous ses anciens amis. Nous étions deux loups solitaires, prudents, réalistes, un rien désabusés, mais formidablement près l'un de l'autre dans chaque moment de l'existence.

Je crois que c'est à cette période qu'il me fit l'amour le mieux du monde. Accoudée à quelque meuble bas, les fesses frottant les crayons de couleur et les pastels, il me soutenait et me chargeait avec un délice partagé. Les scènes se terminaient souvent à terre dans un concert de gémissements par une décharge électrique simultanée qui faisait tressauter nos corps dans un ultime sommet de plaisir. A califourchon sur son corps auquel s'accrochaient des lambeaux de vêtements, les autres garnissant le sol de manière chaotique, je remuais le bassin pour ne pas perdre une goutte de sa substance puis je retombais éreintée sur son torse, dans ses bras, couverte par ses baisers.

J'avoue qu'à cette époque, je craignais qu'il ne recommence à aller voir d'autres femmes tant j'avais envie de le posséder seule, à tout moment de la journée. Mais, absorbé par ses œuvres et par moi, il se consacrait à ses deux amours, deux mondes dans lesquels il se reflétait : mes yeux et ses toiles.

L'exposition eut lieu comme prévu, cependant il refusa de quitter notre intimité pour aller au vernissage. Il me délégua cette charge en me disant que lui resterait ici seul avec moi. J'y allai et essuyai une

tentative de scandale de la part de mon ancienne amie qui, avec son mari, vint m'insulter de l'avoir oubliée, de ne pas l'avoir soutenue financièrement pendant ses durs moments. A ce moment, j'étais très au dessus de ce genre de diffamation ; je la regardai crier sans comprendre, sans lui répondre, pensant au triste passé qu'elle m'avait infligé. Le directeur de la galerie les raccompagna à l'entrée où il leur fit comprendre qu'ils s'étaient trompés de personne et de lieu.

La vente fut un succès. Elle ne comptait pas moins d'une dizaine de toiles exceptionnelles, juste conçues, témoignant de l'incroyable virtuosité de Théo en matière de composition.

Du coup, certaines personnes revinrent parmi ceux de ses anciens amis qui avaient le moins de scrupules. Consciencieusement, Théo, qui avait appris à se passer d'eux, les mit à la porte les uns après les autres. Il eut même quelques problèmes avec certains d'entre eux qu'il avait brutalisés devant témoins.

Il y eu d'autres expositions, chacune faisant redevenir Théo celui qu'il avait été ; l'homme public. Cependant, du côté privé, il avait beaucoup changé, avait perdu beaucoup de sa gaieté. Nous demeurions inséparables ; et pourtant.

Pourtant germait petit à petit dans son esprit une idée démentielle que je soupçonnais d'être à la limite du raisonnable et, bien que les signes avant coureurs aient plusieurs fois tintés, je les interprétai mal pour la première fois de ma vie avec lui. En un sens, réfugié qu'il était dans ses concepts artistiques, je devenais incapable de le suivre, de comprendre ce qui naissait en lui, incapable de mesurer l'impact réel d'une folie impensable.

Il commença par réclamer des grandes toiles, disant que l'espace lui manquait, qu'il ne pouvait respirer devant des surfaces si petites. Et, commande après commande, les planches de bois dont il faisait ses cadres étaient de plus en plus longues, de plus en plus monstrueuses. Les livreurs même, dubitativement, se demandaient ce que l'on pouvait faire d'une planche de dix mètres de longueur. Le matériel l'obsédait. Un jour, il alla jusqu'à me déclarer que cette surface immense n'était qu'une étape.

Je crus qu'il entrait dans une période de folie des grandeurs, mais son esprit me cachait la raison profonde de ses actions. Et, à l'instar des critiques qui l'avaient tour à tour encensé et détruit, je voulais mettre des mots sur mesure sur mon incompréhension. L'être que j'aimais le plus au monde se transformait et semblait incapable de m'emmener avec lui dans ses délires. Je ne sais s'il était conscient de l'abîme qui l'engloutissait jour après jour, un abîme de pensée trop ultime pour être réalisable. Enfin, il me parla.

Ses courbes enchevêtrées ne devaient pas avoir de fin !

C'était la vérité. C'était ce qu'il m'expliqua un soir, de la voix calme de la folie froide.

— Vois-tu, Jeanne. J'en arrive à une idée monstrueuse. Ce que je recherche dans ces courbes complexes, c'est la beauté. C'est la pureté de la courbe infiniment parfaite. Cependant, pour que sa grâce soit continue, il ne faut pas que je sois limité en surface. Il me faut une surface infinie.

— Ou une boule.

L'idée était lancée. Bien malgré moi, j'en avais été l'instigatrice ; peut-être comme parade à la folie qui germait en lui ; peut-être par égoïsme pour le garder un peu plus.

Un ministère bien veillant lui commanda une sphère, mais des tractations interminables eurent lieu quant aux détails de l'œuvre. Théo voulait peindre la sphère à l'intérieur, en deux moitiés qu'il aurait scellé une fois le travail terminé. Le ministère lui expliqua qu'il voulait une œuvre visible et non fermée sur elle-même dans une inaccessible rondeur. Les idées les plus farfelues germaient dans l'esprit des bureaucrates, chacune mettant Théo dans une colère noire.

— Qu'ai-je à accepter leurs conneries ? Pourquoi ? Pour qu'un public d'imbéciles répète la critique sans broncher ? Quel droit ont-ils de se mêler de mon œuvre ?

En raison de son extrémisme, le projet faillit prendre l'eau ; malgré tout, au dernier moment, je convainquis Théo d'une astucieuse solution : la sphère tranchée en deux serait refermée sur les spectateurs et rouverte à chaque séance. Le temps de séjour des spectateurs serait calculé ainsi que la vitesse de rotation de la sphère.

Cette construction folle était son monde, sa dernière œuvre censée. Elle fut installée dans une cacophonie de moteurs et de ferrailles, un jour de l'an. Théo, quoiqu'épuisé, rêvait encore à son œuvre infinie.

Quelques mois après la fin de l'exposition, Théo débuta son travail. Il me présenta la chose démente comme une nécessité à laquelle je devais me plier car il avait besoin d'aide. Nous établîmes les plans de la première partie d'un puzzle monstrueux comptant quatre-vingt une toiles de tailles identiques qui, comme les cases d'un damier démentiel, constitueraient le préalable à l'œuvre, le début de l'œuvre ultime.

Pendant les phases d'élaboration de ce projet, je le regardais d'un œil tendre en pressentant le malheur, mais en faisant tout ce qui était en mon pouvoir pour le retarder. A voir son enthousiasme fanatique, sa vitalité hallucinante, je me pris moi-même au jeu d'une quête irréalisable. Plus que jamais soudés dans l'adversité, nous étions comme deux ermites, lui travaillant sans relâche, moi classant et

étiquetant chaque pièce de l'infini puzzle. Les mois passaient, et à mesure que les saisons s'enchaînaient, je prenais peur à contempler ses toiles où la maîtrise rivalisait avec la folie. Tout était monstrueusement génial. Comme un golem sur le point de basculer à chaque pas, il était à un trait de s'annihiler dans son travail. Je lui demandai de ralentir ; je lui dis que je ne jouai plus, que cette entreprise était démente. Alors, il riait d'un rire fou qui faisait résonner toutes les toiles du puzzle d'un écho de démence multiplié.

A ce niveau de ma vie, je sentis que la perte était irréversible. La démence se lisait sur ses traits. Il me délaissait au profit de l'éternel travail. Parfois, ne le sentant pas à mes côtés au milieu de la nuit, j'allais le chercher à l'atelier où, épuisé, il s'était écroulé sur le sol gras. Je le traînais jusqu'au lit de fortune que j'avais installé à quelques mètres de là, et je le couchais contre moi caressant ses tempes malades et sa tête entraînée par le grand tourbillon. Pendant ces moments, je tentais de le consoler et de le rassurer. Il se réveillait en pleurant, me racontait ses cauchemars. Il se sentait obligé de terminer l'œuvre. Je lui expliquais, comme je l'aurais fait à un enfant voulant écrire tous les nombres entiers dans son cahier, que l'infini n'existait pas pour nous, humains, et que la recherche de celui-ci menait à la folie et à la mort.

— Théo, tu es en train de te tuer au travail. Pour une tâche qu'il est impossible d'accomplir.

Mais mes proses caressantes n'avaient qu'un effet momentané, et au matin, je me réveillais alors qu'il entamait une nouvelle toile.

C'est cette folie qui me consola un peu de sa perte. Il avait tant changé. Les moments de communion n'étaient plus que de piètres instants où les pleurs succédaient aux sanglots, lui pleurant sur sa folie, moi pleurant sur notre couple passé. Parfois, ses yeux lançaient des éclairs désespérés qui semblaient me dire « aide-moi ! » Puis, la folie reprenait le dessus comme une vague revient toujours sur le rocher pour s'y briser. Et, passant mon temps à le regarder travailler au point de ne plus éprouver le besoin vital de manger, je le voyais dépérir malgré tous mes efforts pour le soutenir et l'assister.

J'en venais à souhaiter qu'il tombât inconscient afin que la médecine le prît en charge. Mais, lorsqu'il chutait sur les genoux, quasiment mort d'inanition, il se raccrochait au chevalet, à la table, à l'établi et hurlait de douleur : « ... putain... je dois continuer... putain de corps ! Vas-tu donc m'obéir ?... » Et, alors que je l'aidais à se relever, lui remplissant la bouche de force de sucre, il gémissait, hurlait, m'intimait l'ordre de disparaître en m'insultant et en se débattant.

Ces accidents se faisaient de plus en plus fréquents, chaque nouveau problème ne faisant qu'accroître sa folie. Il hurlait d'incohérents propos quant à sa mission, sa raison de vivre. Les éclairs de lucidité nocturne disparaissaient eux-aussi. J'avais tenté de lui expliquer l'utilité de manger pour vivre et continuer son œuvre, voire la terminer. Mais, même entrée dans son jeu volontairement, je percevais que la cuirasse de sa folie m'obscurcissait à ses yeux. Le Théo que j'avais connu avait cessé d'exister. Pourtant, je ne parvenais pas à détester le Théo fou qui se tenait là, tant je l'aimais. Aussi, je passais des nuits entières à son chevet dans l'atelier, à le surveiller de peur qu'il ne lui arrive un accident plus grave que les précédents. Les toiles qu'il peignait étaient de plus en plus guidées par sa folie. A mesure qu'il s'écartait du centre du puzzle, son humanité disparaissait dans une monstruosité qui faisait peur. Je haïssais ses dernières toiles, au point que je ne les comptabilisais plus pour tenter de rompre leur ignoble continuité. Mais, dans sa folie, il continuait à cartographier son puzzle fanatique, plaçait chaque motif mentalement au milieu des autres avec une infaillible précision.

Je ne savais que faire de sa personne, car la décision de l'interner rimait avec une séparation définitive. Dans le cas contraire, un accident entraînant sa mort m'aurait attiré des ennuis que je ne me sentais pas le courage d'affronter seule.

Théo mourut un premier novembre dans un brouillard gris et froid. Il avait pris la voiture très tôt le matin alors qu'épuisée par une nuit de veille, j'enchaînai cauchemar sur cauchemar dans l'atelier glacé. Depuis deux ans qu'il n'avait pas conduit, une plaque de verglas dessina une courbe involontaire, belle et continue se terminant dans un arbre, abruptement. On m'assura qu'il n'avait pas souffert. Je n'allai pas à son enterrement. A la place, je contemplai deux à deux les deux cent cinquante neuf toiles qu'il avait réalisées dans son but absurde. Le centre révélait un talent incontestable teinté d'un génie qui, peu à peu, gagnait en se parant des affres de la folie. Les yeux ruisselants, je revis les portraits qu'il avait faits de moi et ceux que je lui avais inspirés. Toute ma vie était là, liée à la sienne pour l'éternité dans le dédale de ses coups de pinceaux, de ses traits de crayons, de ses mouvements de couteaux. Nos ébats, notre amour, notre tendresse et notre folie se dessinaient devant mes yeux comme autant de souvenirs qui ne pouvaient être plus précis, comme un ruisseau dont les particules allaient revivre devant mille yeux aveugles. J'avais nos deux vies devant moi, nos deux vies et sa mort, sa mort inacceptable, le vide absurde que ma vie était sans lui dont je n'avais été que l'ombre d'adoration.

Bientôt viendraient les requiem et les commémorations et les rétrospectives auxquelles il était de mon devoir de contribuer afin qu'il fût reconnu, qu'il fût compris. Mais, bien qu'à aucun moment, je ne pus me passer de lui, lui parti, ses toiles devenaient la source de douloureuses blessures qui ne pouvaient

cicatriser. Je plaçai les œuvres sous la responsabilité du directeur de galerie qui avait beaucoup fait pour lui, exceptées quelques unes que je gardais pour mon futur, absent, inexistant, désertique.

Je suis partie. Je viens de regarder une nouvelle fois ces toiles d'autrefois. Elles sont mon passé. Elles sont nous. Elles mourront avec moi.

Paris le quatorze novembre 1995

Histoire LXXVII

Monsieur Barnabe entra dans la tour de verre pour voir l'homme qu'il cherchait. Enfin, sa réclamation allait aboutir. Après près de deux ans de tractations et de recours, l'entrevue avait été accordée. Un homme, manifestement bien placé, avait pris sur lui de lui expliquer, à lui, petit gens comme nous tous, le pourquoi d'un rapport lui paraissant ignominieux. Certes, cet entretien avait un goût de devoir forcé, de revers de la médaille, mais aussi de justification au commun de la place occupée au sein d'une caste particulière. De plus, si une autorité de ce niveau avait paru ployer sous la fréquence inhumaine des demandes, c'était par pitié pour le pauvre ère, analphabète de la science et de ses vérités. On allait rire de lui. Il serait le dindon de la farce, mais il le savait.

Après de longues minutes d'attente dans une salle où les passants regardaient le gros bonhomme avec des yeux désapprobateurs, peut-être en raison de son costume de flanelle violet du plus bel effet, il fut introduit dans le bureau du grand chef. Il s'assit dans un fauteuil qu'il savait réservé à d'importants personnages, face au concentré moderne de luxe et d'acajou.

L'homme derrière le bureau était grand, la cinquantaine, une broussaille grise cachant ses oreilles, des yeux grossis par de lourdes lunettes. L'homme après un geste de la main, déchaussa ses yeux afin de les frotter. Il soupira. Prit la parole pour en finir rapidement.

— Voilà : je serai bref ; c'est votre pugnacité qui vous a mené ici. Même si je n'ai pas vraiment compris votre question. Faites vite, je suis très occupé.

— C'est à propos du rapport Durand...

— Oui. Ce rapport est vieux de deux ans.

— J'ai mis deux ans à obtenir ce rendez-vous avec vous.

— Maintenant que vous l'avez, que voulez-vous savoir ?

— Je voudrais vous notifier ma honte quant à votre institution à la lecture de ce rapport.

— Si ce n'était que cela, ce n'était pas la peine de vous déplacer.

— Non. Quand je critique, je suis constructif !

— Calmez-vous. Vous voulez boire un coup ?

Monsieur Barnabe était rouge de colère. Il acquiesça en hochant la tête nerveusement.

— Décrispez-vous. Je vous ai pressé mais, en fait, j'ai tout mon temps, ce matin. C'était pour voir ce que vous aviez dans le ventre.

L'homme aux cheveux blancs lui tendit un verre. Barnabe avala une gorgée avec crispation sans jeter un œil au contenu. Il émit un râle agrémenté de quelques larmes involontaires à mesure que le liquide de feu brûlait sa bouche puis ses entrailles. L'autre se laissa tomber lourdement dans son fauteuil en soupirant.

— Maintenant que vous êtes remis, allez-y. Deux ans que vous attendez cela ; j'espère que je ne vous décevrai pas.

— C'était à propos du rapport Durand...

— Mais encore ?

— Il est honteux que vous cautionniez un tel déluge d'insultes au peuple.

L'autre haussa les sourcils, étonné.

— Je n'ai jamais insulté personne.

— Mais si !

N'y tenant plus, monsieur Barnabe se leva, tourna en rond et serra ses deux mains sur le dossier du siège qu'il occupait quelques secondes auparavant, comme s'il eut voulu le broyer. Il fusilla l'interlocuteur du regard, plissant les coins de ses lèvres dans une moue des plus agressives.

— Vous écrivez, vous et votre sale institution, que le peuple est *quantifiable*, représenté par des nombres qui décrivent exhaustivement ses qualités, défauts et habitudes. Mais de quel droit osez-vous ?

L'autre oscillait entre amusement et incompréhension.

— Mais d'où sortez-vous ?

— Je suis la conscience du peuple.

— Ouais, alors monsieur-la-conscience-du-peuple, je crois que vous avez besoin d'une petite leçon de science et je vais vous la donner !

Visiblement, il était fâché.

— Monsieur-la-conscience-du-peuple, sachez que nous sommes près de cent millions, et que lorsque l'un de ces cent millions regarde le ciel, au moins un million d'individus fait la même chose au même moment. De cela, nous déduisons qu'à un instant *t*, un individu sur cent regarde le ciel. Ce n'est que la vérité !

— Mais vous niez l'individu ! Espèce de déformé du chiffre !

— Et vous monsieur-la-conscience-du-peuple, vous êtes sûrement plus malin que tout le monde ? Vous croyez sans doute que vous avez des idées personnelles ? Vous croyez que vous inventez, que vous créez ? Ah ! Ah ! Ah ! Mais laissez-moi me gausser ! A chaque connerie que vous dites, l'écho de milliers de personnes résonne dans votre voix ! Lorsque vous agissez, vous faites partie des millions qui font comme vous ! Moi, je ne nie pas l'homme ! Mais l'homme est trop simple, trop prévisible. Son individualité réside en ce qu'il appartient à plusieurs groupes simultanément. Et dans le meilleur des cas !

— Que voulez-vous dire ?

— Vous pensez A, vous appartenez au groupe des personnes qui pensent A. Et si vous changez d'avis pour penser B, vous appartiendrez au groupe des personnes qui pensent B. De plus, vous appartiendrez au groupe des personnes qui ont changé leur pensée de A vers B ! Voilà où est votre individualité : c'est un chemin, une appartenance à différents groupes quantifiables globalement invariables. Vous êtes une fonction du temps, une fonction hautement prévisible en termes de moyenne et de marge d'erreur.

— Vous êtes un monstre.

— Et voilà encore un jugement prévisible ! Je ne suis pas un monstre. Je décris la réalité : scientifiquement.

— Non ! Vous, monsieur-je-sais-tout, vous prédisez et construisez *votre* réalité ! Vous bâtissez une représentation du monde ! N'oubliez jamais cela !

— Mon équipe et moi basons nos résultats sur des lois scientifiques, des phénomènes avérés, je ne vois pas où est la représentation !

— Religion ! Absurdité ! Croyance ! Superstition !

— Vous pouvez parler de superstition ! Qui sait ce que vous croiriez si nous n'étions pas là ?

— Pas vos satanées lois en tout cas !

— Nos bases sont les mathématiques les plus fiables, les plus fidèles !

— Quelque chose ne va pas, monsieur le directeur ?

Une secrétaire avait profilé son nez par la porte.

— Non. Tout va bien. Laissez-nous.

— Les plus fidèles à quoi ? hurla Barnabe.

— Au monde !

— Mais vous êtes aveugle ! Voyez-vous des équations dans la nature ?

— Non, mais heureusement que nous nous ne croyons pas que les apparences ! Un groupe d'hommes a une voix normalisée, calculable !

— Mais l'individu, lui, n'est pas calculable !

— C'est vrai, mais son existence n'est réelle qu'au sein d'un groupe !

— Mais, enfin, à quel niveau parlez-vous ?

— Au niveau social !

Barnabe riait intérieurement. Il était sûr d'être parvenu à faire chanceler son adversaire, même s'il ne pouvait gagner la partie. Dehors, il arborait la face désagréable de l'homme en colère.

— Et que faites-vous du génie ?

— S'il fait partie d'un groupe, il peut avoir le droit d'exister, d'être reconnu : il est alors dans nos chiffres. S'il n'a pas d'existence dans un groupe social, il n'existe pas du tout !

— Mais on redécouvre bien des artistes après leur mort ?

— De l'histoire. De la culture. Mais au point de vue de l'individu, il ne peut compter que s'il est dans un groupe. Un artiste asocial n'existe pas. S'il fait partie d'un groupe asocial, il peut exister. Mais seul, c'est le néant. C'est le pourcentage zéro.

Monsieur Barnabe était abattu.

— Rien ne nous échappe, vous savez, dit en se calmant l'homme aux grosses lunettes. Depuis que je suis chef de ce service, je m'efforce d'être exhaustif, de ne pas oublier de compter tous les groupes, ce qui revient à compter la population de nombreuses fois, entre les lignes. Ce qui ressort de tout cela, c'est que l'homme est prévisible, trop prévisible. En quelque sorte, nous sommes baisés par les statistiques. Nous sommes si nombreux à croire que tout ce qui nous arrive n'arrive qu'à nous... Vous pouvez vous rassurez en

vous disant que vous faites partie d'un pourcentage étonnamment faible de la population qui se pose des problèmes métaphysiques.

— Il y en a si peu ?

— Non, c'était un exemple. Mais sachez que vous faites partie d'un groupe de dimension réduite qu'étudie en ce moment un de mes meilleurs collaborateurs. Je vous enverrai les résultats...

— Oui, oui..., balbutia Barnabe.

— Ne vous inquiétez pas, dit l'homme à lunettes en se levant pour raccompagner l'ouaille égarée et reconvertie vers la porte d'accès à l'enclos du troupeau. Tous, nous faisons partie de ces nombres, nous sommes un millionième de pour cent de la population. Tout est quantifiable, à notre époque, je dirais même l'homme plus que tout : de l'ouvrier au bourgeois, de l'écolier à l'auteur ou au lecteur de cette histoire, vous, moi, nos animaux de compagnie, nos avis, nos goûts, nos pensées...

— Mais si nous sommes si prévisibles, nous seront manipulés...

— Bien sûr que non ! Ou allez-vous chercher tout cela ! Et le libre arbitre dans tout cela ?

La main de l'autre se tendit. Monsieur Barnabe la saisit sans conviction. Elle contenait la force tranquille de celui qui possède la vérité. Cet encouragement presque charnel réconforta monsieur Barnabe dans l'esprit duquel résonnait le poids des arguments tambourinés.

Il marcha longtemps puis s'accouda à un pont pour regarder le défilé asphyxiant des voitures.

— Et pourtant...

Paris le vingt novembre 1995

Histoire LXXVIII

Après que le jeune homme eût déclamé une bonne brouette de vers dans l'atmosphère embuée du bar, quelque chose se brisa. Il avait été, en quelque sorte, la fierté de l'établissement durant les longs mois qu'il y venait écrire, et toutes ces lignes noires éternellement tracées sur le papier étaient fascinantes et mystérieuses. Mais une fois découvertes, lues par son auteur, violées, ces arabesques envoûtantes avaient chu dans le domaine des mots causés. Manquait-il de talent ? Ce n'était pas le problème du lieu qui manquait peut-être d'amateurs, n'ayant pas réussi à dissocier le mot parlé du mot poétique et, à vrai dire, la différence était subtile même pour un spécialiste.

Le cristal opaque de la magie avait éclaté sous le poids des sons, vulgaires, âpres, communs.

Le jeune homme ne revint jamais dans le bar, et chercha fortune éthérée dans d'autres établissements.

Paris, le vingt-et-un novembre 1995

Histoire LXXIX

C'était la fuite. Tous deux avaient du mal à se souvenir du danger exact qui les pistait, sans répit ni pitié. Une vague menace qui semblait planer au-dessus des montagnes toquées de grisailles. Chaque pas pesait tant qu'on aurait pu croire facilement que l'ensemble des éléments étaient liés contre les fugitifs : chaque racine, chaque liane, chaque amas de feuilles putride, chaque rayon de soleil aveuglant, chaque cri d'oiseau déchirant le silence et éclaboussant les pas pressés d'une onde de terreur.

Pourtant, si l'ennemi derrière eux était pressant, se sentant de manière presque tactile, un haut le cœur annonçait le péril devant eux. Les deux dangers, bornes de l'intervalle, étaient l'ultime ressource de la conscience d'agression ; le péril à venir sentait la mort. Tout sentiment d'existence des deux protagonistes se fondait en une idée de mission qui consistait à quitter ce lieu, à aller plus loin, à sauver sa peau. Ils étaient déçus par leurs congénères qui s'effaçaient aussi vite de leur mémoire que l'architecture volatile de leur ennemi. Désormais, la réalité des branches drues, des aiguilles qui blessaient et des flaques marécageuses provoquant les chutes étaient les motifs changeants et violents qui s'incrustaient sur l'idée, raison de la cavalcade.

Haletants, ils se prirent par la main pour apercevoir ce lieu mythique auquel ils ne pouvaient croire. Les montagnes déchirées ricanaient de leurs dents irrégulières devant la naïveté des fugitifs. Le lac était devant eux. Limite grossière entre la forêt et l'eau, un ersatz de plage au sable noir engloutissait leurs pieds. A perte de vue, le lac ou plutôt l'immense mare s'étendait, leur laissant la sale impression d'avoir vécu sur une île entourée de mort. S'il existait des raisons à ce qu'ils voyaient, ils n'étaient pas en mesure de traduire les mots en images pour établir une comparaison absurde. Evoluant dans le rêve d'un dément, ils étaient piégés par leur destin.

Le premier mit le pied dans l'eau prêt à vomir ses tripes au contact des cadavres d'oiseaux morts qui emplissaient cette mare aux dimensions considérables ; l'eau croupie, fâchée d'être ridée lui envoya soudainement un reflet déformé de sa personne où il remarqua dans un flash une trace de cicatrice marquée par le juge qui les avait condamnés. Au deuxième pied sans l'atroce eau tiède, rougie d'entrailles et de plumes souillées, pleine d'écueils d'ailes décomposées qui trouaient la surface comme des cristaux brisent les miroirs, il vomit le peu de bile qui restait dans son corps rachitique. Il prit la main de sa compagne qui, s'engageant d'un soupçon, ne put retenir un spasme. Il la chargea sur ses épaules et avança d'un pas dans l'eau de mort ; puis d'un autre, toujours plus loin, sans pourtant arriver à se détacher notablement de la rive de la forêt.

Les miasmes leur montaient au nez à mesure qu'ils prenaient de la vitesse. L'homme, dans son athlétique bestialité, portait sa compagne sur son dos et à chaque pas, s'enfonçant dans la course cauchemardesque, un relent de pourriture lui irriguait les poumons à mesure que ses jambes frottaient contre les cadavres plumés qui nageaient autour des deux piliers de vie, intrus dans ce monde où chaque parcelle était d'une irréprochable et horrible immobilité. Il avait pris tant de vitesse qu'il pensait pouvoir se contenter de fouler de ses pieds gluants la surface du lac. Mais la charge était trop lourde : il ne pouvait se détacher notablement de la couche de vase putride qui s'étendait à un demi-mètre sous le miroir immobile de l'au-delà.

La surface gigantesque ne se troublait que peu et les rides épaisses s'amortissaient en souffrant et se dissolvaient dans toute la puissance statique du lac mort. Cette intrusion de deux vivants dans la limite, dans le royaume interdit des décompositions figées, des vapeurs de charnier aussi épaisses que la pâte de mort ayant perdu le souvenir d'eau, ce blasphème se consommait à chaque enjambée qui accrochait des bris d'oiseaux fraîchement morts ou déjà consumés dans le monde des particules putrides.

L'île était lointaine à présent, invisible mais les montagnes promises brillaient de leurs inaccessibles feux comme des diamants ironiques contemplant l'absurde orgueil des fuyards. Il courait encore et encore au travers des brumes solides qui piquaient ses yeux comme des milliers d'aiguilles en suspension dans l'air âpre et qui, sans bouger, brûlaient de leurs extrémités les parcelles humaines et vivantes agitées.

Elle, sur son piédestal de chair, brisée par les vapeurs qui s'entrechoquaient dans les poumons en mille éclats meurtriers, tentait de retrouver un souffle continu afin que toujours, le suivant ne soit pas le dernier.

La bête dont la présence avait été proche lors du passage dans la forêt d'épines avait abandonné les fuyards à leur imbécile aventure. D'un œil rouge, elle avait regardé l'autre animal, étrange car pourvu de deux têtes, s'éloigner grâce à une foulée aussi grande que régulière. Puis, contemplant les montagnes interdites, elle avait levé la tête au ciel et hurlé pour perpétuer le culte de ses ancêtres abattus sans merci. Rappelé par un ordre indiscutable qui tonna dans sa tête difforme, elle se remit à quatre pattes pour rentrer à la niche, sa mission échouée. D'un bond, elle disparut dans la forêt.

La menace s'éloignait à mesure que l'homme s'épuisait à mettre une distance entre eux et l'île. Sa compagne évanouie n'était plus qu'un poids mort ballottant à chaque enjambée poisseuse dans la mare de morts d'oiseaux. Le silence épais les recouvrit et l'eau déplacée se replaçait lentement comme un être de caoutchouc que l'on aurait étiré.

Cette intrusion dans le domaine réservé de la mort avait été leur espoir, mais elle fut leur erreur. Ils sortirent de ce lac. Ils atteignirent les montagnes et leurs désertiques plateaux, bien au-dessus du niveau imaginé de la mer stagnante.

Mais, agités pour le reste de leurs jours par l'incompréhensible spectacle de ces oiseaux pourrissant par millions, ils devinrent obsédés par ces images et ces sensations qui prirent la place de leur esprit, impitoyablement, alors que la roue du temps bouclait le futur sur d'éternels passés. Fous et isolés, ils avaient perdu la manche.

Loin, très loin de là, seule une bête en cage, difforme, se rappelait qu'ils avaient existé.

Paris, le vingt-deux novembre 1995

Histoire LXXX

C'était maintenant quelqu'un. On pouvait dire qu'il avait fait ses preuves. Au point de vue global, on aurait pu l'envier.

Chaque année, il se retrouvait une semaine dans un des hauts lieux de son enfance où il avait tour à tour été chevalier, cow-boy, indien, gendarme ou voleur. Non que l'enfance lui manquât — il pensait être au-dessus de ce genre de nostalgie un peu imbécile —, mais le lieu lui plaisait. Et il lui plaisait aussi pour ce qu'il y faisait depuis son plus jeune âge, de la même façon depuis si longtemps sans que le temps n'influât sur la manière et sur le climat mental qui en découlait.

Certes, l'expliquer aurait été difficile, le justifier encore plus. Mais il fallait vivre, manger, dormir, et donc travailler. Cependant, ce moment privilégié était un moment à lui, nécessaire par son existence, par sa répétition et par sa durée relativement courte. Car, tout en conservant la recette de ses jeunes années en termes rigoureusement identiques, sans le vouloir, il perpétuait un équilibre qu'il n'avait réalisé pleinement que par le passé. Si l'un quelconque des trois paramètres était modifié, il en résultait une gêne qui, incrémentée, le conduirait à l'extrémisme : inaction totale ou folie meurtrière pouvaient être deux de ses incarnations. Si le phénomène n'existait pas, il était malheureux, loin de ses racines, perdu. S'il ne se répétait pas au moins une fois par an et au plus deux, il était incapable de prendre sur lui pour assumer sa charge quotidienne qui, comme pour une bête de somme, était très lourde. S'il durait trop longtemps, il risquait de se dissoudre dans l'événement, de ne plus l'oublier et pis, de le garder en mémoire à chaque pas de sa vie entre les deux occurrences qui étaient son accomplissement. Ceci, dangereux pour son équilibre, fragile à cause de la nécessité d'une telle diversion, était à éviter et il fallait ménager tous les paramètres pour que le poids qu'il occupait fût idéal.

C'était cette recette qu'il avait toujours su maîtriser à la perfection, par instinct, par osmose. Il passait son temps dans cet instant alors qu'il le vivait : il y était tout entier.

Et, à nouveau, l'année s'échouait sur ce grain énorme de condensé de temps et de substance, semblant se suspendre, comme une inspiration qui ne se résout pas en expiration, mais qui attend. Lui sentait, dans le cheminement de cette perspective plane et indécente qu'ils appelaient la vie, les germes de la prochaine occurrence comme les astrologues des siècles passés attendaient la conjonction de position des planètes, calculant avec certitude le moment où la rencontre aurait lieu. Lui voyait apparaître des racines de l'événement à naître jusqu'à six mois avant qu'il n'éclose, des fractures dans la continuité du temps, des petits pores qui s'ouvraient temporairement sur les portes et les murs, laissant entrevoir des bouches chuchotant l'annonce de l'événement. Suspendu aux signes qu'il ne savait plus attribuer à lui-même ou à l'événement à naître, il construisait une réalité sensée et existante autour de lui, transformant par sa proximité la substance des choses et du temps. Tel un sorcier, le monde qui l'entourait puisait en lui les racines de l'événement à naître et un troisième œil eut, peut-être, fait entrevoir à l'homme des dimensions extravagantes.

Puis l'événement éclosait. Après une si longue gestation, après s'être torturé et lové pendant des mois dans les structures de l'existant, il éclatait enfin dans sa propre nature, pour lui, avec son propre support, étant lui-même et son propre néant. A ce moment critique, il était tant qu'il s'annihilait en lui-même et redevenait un jour normal. Un jour purement normal. A regarder les défilés des nuages aux bases plates, il comprenait que lui-même avait créé l'intégralité de l'être de l'événement et que son existence était liée à la sienne. Mais alors qu'il était sur le point de se réaliser, il allait voler de ses propres ailes puis redevenir une simple image étiquetée, passée et rangée dans un coin de mémoire visité parfois pour combler le vide désintégré de chaque nouveau présent.

Après avoir réglé les détails matériels, il s'allongeait dans un lit de camp bas, la face regardant le coin de terre et d'herbe qui existait à quelques centimètres de ses yeux.

La source était là.

L'existence était là.

Chaque irrégularité du sol partiellement cachée de brins d'herbe sensibles au vent et à son propre souffle, chaque brin lui-même, chaque insecte, chaque mouvement respirait l'existence pure et pleine, non souillée d'un horrible regard intérieur, d'un je-me-vois-quand-j'existe ou plutôt je-vois-une-chose-que-j'appelle-moi. Tout était là, étrangement plein, présent, si existant qu'il s'y fondait, voyant chaque

mouvement, analysant sans réfléchir chaque parcelle de son champ de vision restreint, fixant l'être de cette terre qui était, qui était encore et toujours, à chaque fois identique et pourtant différent. Cette leçon d'existence nettoyait son esprit des doutes et des inquiétudes. Comme une chose, comme une plante, comme le sol sous ses pieds, il *était*, pleinement, inconsciemment, en dehors du temps, entouré d'autres choses qui avaient l'existence tranquille de la certitude. Il était plein, rond, baignant dans l'être de la terre qui l'absorbait et ne faisait plus qu'un avec lui. Les yeux vides de mots, de concepts et de mouvements, il existait tant que le mot lui-même se dissolvait dans le fait, dans le grand plein que d'autres auraient appelé néant. La terre était son catalyseur et, sentant le vent lui remuer doucement les feuilles comme une caresse, il se pliait à la vie éternelle palpant la nature de toutes les branches qui le composaient.

Puis soudain le reflux.

Soudain une vague de conscience lui renvoya une image de lui. Les premières bulles parlaient de problèmes et la lame portait le doute. Il était pris par cet affreux jeu de miroirs qui lui renvoyaient une image qu'il était sans l'être réellement ; il était le miroir et jouait avec le reflet infini d'une conscience volatile qui s'imposait dans la question sans réponse.

Il se leva, claqua ses joues dans ses deux mains et soupira. La séance avait assez duré. Il était tant de s'arrêter. Trop proche de l'événement annihilé, il ne voulait en peser le poids de peur d'avoir le vertige. Il se trouvait bête d'être resté allongé sur ce lit de camp. Il pensait à ce que l'on pouvait dire de lui si on l'avait vu. Il savait qu'il lui fallait retourner à ses problèmes d'endormi après l'éclat ultime du plein réveil. Il allait entrer à nouveau dans tous les compromis, accepter l'inacceptable et mettre un voile sur son être. La grande bâtisse aux meubles recouverts de draps blancs était fermée jusqu'à la prochaine fois, nécessaire et programmée. Il allait de suite rentrer dans la ronde.

Mais il ne regarda pas sa montre, car il avait touché l'éternité.

Paris, le vingt-quatre novembre 1995

Histoire LXXXI

— Quel esprit hante ces gargouilles ?

La question posée à la cantonade dans un blizzard l'hiver, froid et bleu, fut emportée à peine prononcée. Les cheveux balayés, elle ne riait pas, prenant sur elle et comptant les heures. Lui, vivait sa vie, l'avait vécue sans obstacle, sans résistance. Il avait les goûts conformes, le jugement sûr et la voix forte. Le progrès des siècles avait fait de lui un pacifique alors que ses ancêtres brutalisaient, battaient et cognaient. Lui manipulait le venin de langue et crachait sur le monde, sur sa femme d'abord, première manifestation de sa condition d'homme, partie sur millions, impuissant, inutile, grotesque. Elle aurait aimé qu'il ne fût que feignant, la laissant, elle, accomplir la ritournelle imbécile à laquelle ses grand-mères avaient cassé leurs reins. Mais il était cynique, violent en paroles et expéditif. Elle ne travaillait pas et cela l'obligeait à supporter toutes les injures. Dépendre de lui était souvent insupportable.

— Quelle ravissante église !

D'un œil distrait, elle regardait les toits de liberté qui miraient le ciel d'un air calme, sans autre pression que la pluie récurrente qui martelait doucement ces plaques de zinc tournées vers les cieux. Le vide aussi tendait des bras vertigineux et invitait à le rejoindre dans un amour sans concession. Mais elle aimait trop la vie pour la terminer dans ce voyage, elle aime trop sentir son énergie, sentir ce vent qui claque ses cheveux sur son visage, ces regards que d'autres hommes lui lancent avant d'apercevoir qu'elle n'est pas seule.

— Que pensait donc l'architecte qui il bâtit cette atroce façade ?

Et simple incarnation parmi les objets, à moins qu'une fraction d'esprit hante le ciel, le simple artefact de destin regarde impuissant la scène qui se déroule. Rien n'est très gai dans ce qui se passe au rythme des secondes, mais l'ombre fanatique du désigné des hommes plane sur le lieu. Comment peut-il savoir que dix ans s'écouleront avant qu'elle ne parte ? Comment peut-il ne rien faire ? Laisser faire. Gâcher ainsi le plus précieux bien : le temps.

— Que fais-tu ? Tu ne regardes pas.

Ils sentent que tout va mal. Ils savent que cela ne peut durer. Mais ils s'entêtent, ou plutôt elle s'entête, rappelant des anciens souvenirs dont l'existence ternie se limite à d'incroyables images. Il a tant changé, tant qu'elle sait qu'elle ne l'a jamais connu. Ils viennent fêter leur dixième anniversaire de mariage et déjà, depuis dix ans, le calvaire dure pour elle. Et l'esprit du destin, là malgré lui, sait que la moitié seulement du chemin a été parcourue, que la seconde moitié est interminable, déchirante, et qu'elle brisera une partie du monde. Incarné en gargouille, dont l'œil fixe le groupe et dissèque les destins, il sait que ce long chemin sera perdu, qu'il n'est pas utile de poursuivre. Imprégné des êtres suivis, il sait qu'il leur faudra vingt ans pour briser cette tâche qui s'étend et qui rend chaque seconde plus pesante que la précédente.

— Cette gargouille, on dirait qu'elle nous regarde.

Ils fêtent leur décade, mais le voyage a goût de requiem, consacré depuis des mois sur l'autel décharné de leurs amours éteintes et irréelles. Il l'avait aimé comme son chien. Elle en avait aimé un autre. Et chacun avec rancune, ils tentaient à leur façon de faire illusion en l'honneur d'un sentiment mort.

Lorsqu'ils tournèrent la tête, la gargouille déploya ses ailes noires et s'envola d'un large battement, portée par un vent ascendant qui léchait les tours lascivement. Mandaté par la croyance des hommes sans qui elle n'existait pas, elle volait tirant les ficelles des pantins à sa charge, les faisant accomplir implacablement leur destin, même si celui-ci était la perte douloureuse d'un pan de sa vie en inutiles

souffrances. L'idée qu'aurait eu la bête d'intervenir avait été écartée par principe, en raison de son apparence. Docile aux ordres des hommes, elle volait, tirant les actions de son cheptel du grand livre noir. S'élevant dans les nuées grâce à un courant d'air chaud qui flatta sa fine structure de pierre, elle rejoignit les millions de ses congénères qui, planant au-dessus du monde, formaient un tapis noir, grouillant, clone conscient du monde d'en bas.

Paris, le vingt-sept novembre 1995

Histoire LXXXII

Je m'appelle Jackie ; j'ai vingt-huit ans. Même si je vous raconte mon histoire, faut pas croire que je sois quelqu'un qui sait écrire, quelqu'un qui a fait des études. Mais je suis un gars réglo. C'est comme ça qu'on dit dans le métier que je fais. Mais je ne veux pas parler de boulot. C'est trop lourd pour être intéressant le boulot. Moi je suis peintre en bâtiment. Quand j'y pense, j'aime la peinture et je crois que j'aime peindre vraiment. Mais au début, la première fois que j'ai essayé sur une vraie toile avec des petits pinceaux, j'avais du mal à faire les détails à cause de mes grosses mains. Alors j'ai fait ce qui me passait par la tête. Et là vous savez quoi ? Ben j'étais content. Mais ceux à qui j'ai montré ma toile, ils m'ont dit soit que c'était horrible, soit que ça leur faisait peur. Depuis j'ai arrêté. Mais quand j'y repense, ça me brûle les doigts.

On m'a souvent dit que j'étais pas fin, mais pour moi c'est rien que des gens qui jugent mon allure et pas mon esprit. Ceux que je fréquente, ils lisent pas alors que moi je me cultive dès que je peux, je lis tout ce qui passe sous mes yeux. Alors des fois ça fait drôle : on m'a même traité d'analphabète parce qu'on pouvait pas imaginer qu'avec ma gueule je sois capable de lire. Ils croyaient que je faisais semblant ! Mais quand j'ai levé la main, ils riaient moins. Pourtant y avait que l'ombre de ma paluche sur leur tronche. Je suis trop gentil. On me le dit tout le temps.

Moi je crois qu'ils comprennent rien tous. En tout cas, ils ne me comprennent pas. Je suis un artiste et c'est plus fort que moi, faut que je me remette à la peinture. Ca bouillonne et le meilleur moyen de me calmer, c'est que ça sorte. Mais quand je dis ça, c'est tellement un silence d'incompréhension autour de moi que j'insiste pas. Je vis comme ça. Seul dans ma tête. Ho si, y a la petite Françoise que je vois souvent. Rien que pour elle, j'aimerais faire des trucs beaux, des trucs fins pour montrer que je ne suis pas le gros rustaud dont j'ai l'air. Elle m'inspire je crois. J'aime bien sa petite gueule à Françoise. Elle est jolie et fine. C'est vrai que les gens la prenne pas pour ce qu'elle est. Parce qu'elle y voit pas. C'est con. Pour les autres c'est une aveugle, alors que pour moi, c'est mon soleil, c'est ma lumière. Souvent, c'est elle qui me montre et moi je vois. C'est pas croyable tout ce qu'elle m'a appris. Vous savez les gens les regardent en disant « les pauvres », c'est de la pitié ou de la peur. On croirait que c'est contagieux. Moi j'aime bien lire des histoires à Françoise : j'ai une belle voix, une belle grosse voix. Parce qu'un jour comme je lisais un truc à voix haute sur un chantier, un mec en stage m'a dit : « tu sais avec ta voix, tu pourrais lire des trucs pour les aveugles ». Et ça m'a trotté dans la tête pendant un bout de temps. Mais j'osais pas y aller parce que je savais pas comment ils réagiraient. Ils m'ont demandé d'enregistrer une cassette, pour voir si je pouvais lire correctement. J'ai fait ça chez moi. J'ai recommencé au moins cent fois tellement j'avais la trouille de mal faire. Puis j'y suis retourné et la cassette leur a plu. J'aurais aimé faire plus, mais le boulot me coince toute la semaine Alors le week-end j'enregistrais les livres qu'on m'avait prêtés. Quand la fille qui s'en occupait m'avait demandé ce que je voulais lire, j'avais dit « oh tout ce que je comprends ». Parce que la science, la philosophie j'y arrive pas. Ca les a fait rire pas méchamment. Puis j'y suis retourné souvent. D'ailleurs j'avais un copain, Wagner qu'il s'appelait, le chien de Françoise, un super clébard. Pas bête du tout et protecteur pour sa maîtresse. J'aimais bien rester dans la petite salle où était le service de lecture. Il y avait toujours quatre ou cinq personnes et on discutait bien. Françoise y venait souvent. L'occasion de se parler de manière plus privée s'est présentée quand on m'a proposé de sortir avec les aveugles pour une promenade un dimanche. Je me demandais comment je pourrais faire pour être avec Françoise parce que je voulais lui parler plus tranquillement. Mais je ne parvenais pas à savoir qui faisait les listes. Finalement à la lisière de la forêt, on m'a appelé pour tenir compagnie à Françoise.

— J'ai demandé à ce que vous me guidiez.

Wagner était tout joyeux. Elle m'a raconté sa vie et qu'elle faisait partie des gens qui n'avaient jamais vu. Qu'elle ne savait pas ce que c'était de voir. Alors on a discuté et elle m'a dit :

— Comme vous avez de grandes mains !

Alors que tout le monde me disait que j'avais des *grosses* mains. Elle avait plié sa canne blanche et marchait confiante me tenant le coude d'un côté. Wagner était tout près d'elle de l'autre côté. Il la frôlait à chaque pas. Elle m'a dit des choses que je ne répéterai à personne. Moi aussi j'ai dit des choses.

Depuis, on ne se quitte plus. Enfin le moins possible. J'en suis fou de cette môme. Ca me met du baume au ventre de la voir m'expliquer des choses que je ne comprends pas. Et elle m'encourage à peindre.

C'est dingue pour quelqu'un qui n'y voit pas. Elle est comme personne. Ce que je n'arrive pas à m'expliquer, c'est qu'elle s'intéresse à moi qui suis si pauvre dans ma tête. Oh j'ai beau lire des livres, je ne serais jamais aussi intelligent que cela, jamais autant qu'elle. Des fois quand je travaille je l'imagine toute seule en train de travailler et je me dis que j'aimerais bien être avec elle. Elle veut être institutrice. Elle est là tout le temps, dans mon crâne, dans mes tripes. Nom de Dieu, si les copains m'entendaient.

Bof, de toutes façons pour ce que j'ai de copains... Trois fois rien. Des mecs qui bossent avec moi, c'est tout, des ombres. Ils ne comprennent rien à rien, rien à la vie, rien à l'amour, tout pour le fric et l'alcool. Alors ils comptent parce qu'on touche pas des masses. Certains jouent aussi le peu de fric qu'ils ont. Après ils magouillent pour les fins de mois.

Moi avec Françoise, j'ai trouvé le sens de ma vie. Et puis aussi la substance de la vie. Tout cela par un hasard très désagréable.

A cause d'un coup de main que j'ai donné sur un chantier j'ai dû traverser un beau quartier pour revenir à pieds. Moi je déteste pas les beaux quartiers, malgré que je trouve toujours l'ambiance bizarre. Mais ce jour était maudit. L'œil des gens de la rue semblait aveugle. Françoise m'avait en plus appris à voir à travers la surface des choses.

L'ambiance de la rue était froide, un peu hostile. Les gens regardaient avec de gros yeux les voisins, les commerçants mais *rien* pour moi. Trop fiers pour avoir peur ils niaient que j'étais là dans la rue qu'ils voyaient tous les jours, cette rue qui était à eux comme les murs, les vitrines, les lumières des lustres et les moulures. Je marchais dans ce quartier où tout me montrait du doigt. On me montrait à chaque pas que j'étais déplacé, que je n'avais pas le droit d'exister ici. Je ne savais d'ailleurs plus si j'existais vraiment, je marchais sans en croire mes yeux, comme un mec perdu. J'avais honte d'être dans leur rue dans leur quartier, j'avais honte d'être là à cause d'eux qui me regardaient. Devant tous ces gens de la plus jeune fille à la plus vieille grand-mère, depuis le plus jeune garçon jusqu'à tous les hommes mûrs dans leur belle voiture, chacun regardait le monde la rue et ne me regardait pas, je n'avais pas droit au moindre regard. Toujours au moment où ils auraient dû me voir ils tournaient la tête pour éviter de croiser mon regard. Je ne voyais pas des yeux en face. Tous les yeux m'évitaient comme si je n'existais pas. Je n'étais pas de leur monde alors je n'existais pas. Mais moi je les regardais car je croyais qu'ils allaient finir par me voir, par entrecroiser normalement un regard avec moi, comme des passant normaux. On aurait dit qu'ils étaient morts, que c'étaient des fantômes.

A les regarder mieux je voulais savoir ce qui n'allait pas. Même ma carrure impressionnante ne faisait pas d'effet ici. J'avais l'impression d'être une souris sur laquelle ils allaient tous marcher d'un moment à l'autre. J'ai senti mes vêtements pour regarder si je puais. Mais qu'est-ce que j'avais fait pour ne pas mériter un seul regard ? Même un regard de désapprobation qui m'aurait dit « qu'est-ce que tu fais là ? » Mais non, rien. Rien. Ils étaient donc tous comme ça ? Dans ce quartier, il n'y avait pas une personne pour regarder un ouvrier comme moi, pour accepter qu'il existe ? Quand j'étais petit, un garçon de l'école avait joué à ne plus me voir comme si je n'existais pas. Je lui avais cassé les dents en lui disant que « personne » ne l'avait frappé. J'avais envie de les frapper tous ces hypocrites qui faisaient tous pareil. Attraper quelqu'un, lui mettre des claques, le forcer à me regarder ! Mais ils étaient si nombreux. A chaque fois que j'en croisais un nouveau je désespérais. Je me disais « c'est de ta faute, c'est toi le fantôme, tu n'existe pas... »

A la sortie du quartier une belle jeune fille me jeta un coup d'œil estimateur, pas pour ma beauté c'est certain mais pour ma taille. Je n'y croyais pas ! On me voyait de nouveau ! Puis un autre ! Puis une autre encore ! Le fleuve traversé j'ai regardé le monument brillant dans la nuit. Une belle structure et quatre belles pattes courbées disposées en carré. Le plus beau de tous ! Et si haut ! Et en même temps j'avais retrouvé l'existence ! J'existais pour les autres et c'était si bon ! Etre un passant, un simple passant un peu balaise c'est tout, être une image dans leurs yeux, avoir droit à quelques mots dans leur tête, quelle ivresse !

Je me retournais et regardais le sale quartier. Une brume grouillait sur les maisons, chacun savait ce qu'il devait voir et pas voir. Un gros paquet de mensonges ce quartier, un monde où ils méprisaient tous tant que je ne sais pas comment ils pouvaient vivre ensemble sans avoir la haine. Je ne suis pas différent des autres mais chez ces gens, je venais de vivre le plus mauvais moment de ma vie : l'impression de ne plus exister.

Françoise me parla des gens qui ne voyaient pas, des voyants que ne voyaient rien qui restaient enfermés dans leur tête très étroite où rien n'entrait, des gens pas intéressants. Elle me fit promettre de continuer à lutter contre les gens qui seraient toujours des crétins méchants et irrécupérables, contre ceux qui voulaient tout imposer, qui voulaient casser les autres pour rien, par méchanceté alors qu'ils ne vous connaissent même pas.

Aujourd'hui j'ai du riz dans les cheveux et je sais que je vais continuer à lutter. Car la vie c'est ça. Je croyais que c'était plus facile, avant.

Paris le quatre décembre 1995

Histoire LXXXIII

Ils avaient oublié combien il pouvait faire froid. Bien abrités dans des labyrinthes de béton qu'ils nommaient rues, ils avaient oublié la nature ainsi que ses coups de colère. Les prophètes parlaient au peuple baignant dans la peur tandis que les dirigeants perplexes tentaient, tant bien que mal, de rassurer leur monde. Les feux de la nature déchaînaient les trombes de glace sur les villes et les campagnes. Par une conjonction naturelle incroyable, la neige tombait à verse ; les pauses glaciales dans ce déluge faisaient des dix centimètres fraîchement tombés une croûte de glace quasiment indestructible. Au bout d'un mois, la couche était si épaisse et si dure que les camions les plus puissants semblaient se heurter à la banquise. La fonte était impossible à accélérer car l'eau innombrable qui tombait et était tombée formait au contact de l'air des sculptures de glace ironiques dont on ne pouvait se défaire. Les interventions des secours se limitaient essentiellement à débloquer les entrées des habitations et à tenter de transporter les personnes blessées par les impitoyables morsures du froid.

Et la neige continuait de tomber, implacable, comme une malédiction qui sans raison frappait les imprudents sans défense. Le cœur des villes était devenu inaccessible tandis que les voitures immobilisées étaient écrasées sous les tonnes de neige qui encombraient les rues. Les habitants hagards, comme fraîchement éveillés d'un pénible cauchemar, creusaient des tunnels dans la glace et les garnissaient de cheminées pour l'aération. Malheureusement, chaque matin, il fallait dégager la neige qui sur plusieurs décimètres avait recouvert d'un tapis vierge et doux toutes les traces d'activité de la veille. Les préoccupations avaient changé progressivement : d'abord, on avait tenté d'utiliser les véhicules, puis ceux-ci avaient été bloqués, un peu n'importe où d'ailleurs, obligeants les occupants à se déplacer à pieds. Les transports souterrains fonctionnaient, mais ceux qui, à un moment ou un autre, devaient pointer le nez dans l'air gelé, étaient bloqués quelques dizaines de mètres avant la sortie. Les congères sculptées obstruaient la totalité des entrées des tunnels et, avec les jours, gagnaient l'intérieur des bâtiments, comme des glaciers dont les soubresauts auraient été visibles à notre échelle. L'étape suivante avait été la protection des habitations de plein pied avec la rue, exposées aux entrées fracassantes des couches de neige et de glace. La plupart des habitations ne possédant pas de volets avaient été closes, avec des planches ou des mœllons, laissant les habitants en proie à l'angoisse d'éternelles ténèbres. Puis, réalisant que le niveau de neige ne cesserait pas de monter dans l'immédiat, les autorités prirent en charge la construction de voies creusées dans la glace. Après les marchands de pneus à clous, de chaînes pour voitures, de raquettes, de skis, les marchands d'étais et de tubes écoulaient leur stock. Des tonnes de pull-over, de gants, de cache-nez se vendirent, ainsi que les stères de bois acheminés à destination jusqu'à la paralysie totale des transports. Le travail posait des problèmes en raison des difficultés de déplacement ; bientôt, le gel des mouvements effaça toute difficulté : il ne fallait plus se déplacer que pour trouver à manger. Le niveau de glace et de neige atteignait près de quatre mètres. Le poids était si grand que tout ce qui avait été bloqué dessous n'était plus maintenant que souvenirs aplatis : défoncées les voitures oubliées sous les congères, brisés les arbres, détruits les abris, les routes et le bitume des rues. La neige s'abattait en de continues rafales, fouettant les yeux comme le moral des habitants. Les gourous opportunistes surgissaient en nombre toujours plus grand pour vilipender l'« hiver millénaire » des scientifiques dépassés.

Dans les régions moins exposées à la prolifération du béton, légion étaient les cas critiques. Des habitations entières avaient été englouties et les personnes sauvées par hélicoptère. Certaines fermes continuaient néanmoins de mener une vie quasiment normale étant donné la pugnacité de leurs propriétaires à amonceler la neige et la glace hors des murs d'enceinte et à les faire tomber des toits croulants. Ailleurs, d'immenses champs de neige culminaient à quelque quatre mètres au-dessus du sol. Partout nombre de toits avaient été défoncés par le poids de la glace accumulée sans que personne n'ait eu le temps de prévenir les sinistres. On ne comptait plus les personnes gelées, mortes par écroulement de congères ou chute de stalactites de glace. Les moyens de transport terrestre étant inexistants, de vagues hélicoptères tournaient à plein rendement, désespérant du spectacle d'une mer blanche à l'infini, troublée d'ombres verticales témoignant de la présence d'une ville à présent presqu'engloutie. Combien de lignes électriques avaient été détruites ! Combien de routes effacées, de forêts d'épineux ruinées, de vallées comblées par de colossales avalanches ! Combien de personnes isolées trimaient contre la fatalité de ces jours floconneux éternellement gris ! Combien d'habitations dévastées, murées en bas, défoncées en haut abritaient des familles en

surnombre blotties avec peur, contemplant l'incessant déluge silencieux de flocons gros comme des mouches bleues ! Combien de dégâts pouvait-on recenser sans pouvoir y faire face, combien de morts ne trouvaient de sépulture que dans la croûte de glace recouvrant la terre gelée ! Combien ce brusque sursaut de la nature avait déstabilisé et rendu impuissantes les autorités de tous ordres. Les images de neige tombant silencieusement comme un manteau de mort brillaient dans les yeux des survivants hagards, atterrés par le spectacle insolent du temps qui se jouait d'eux, les enterrant un peu plus à chaque seconde. Combien de temps le cauchemar durerait-il ?

En ville, bien que la plupart des installations électriques eussent été sauvegardées grâce à leur enfouissement, l'acheminement était perturbé en raison de la rupture de nombreuses lignes à haute tension. Les conditions de vie devenant extrêmes, les autorités tentaient à tout prix d'aider et de rassurer un peuple qui n'y croyait plus, voyant venir chaque jour comme plus difficile encore que le précédent dans la faim, le froid, le silence. Toutes tentatives pour se déplacer étaient depuis bien longtemps limitées à la recherche de nourriture. Mais, les toits de neige, dangereux en raison des crevasses, fréquentés il y avait encore peu de temps, restaient désertiques, rarement traversés par un ombre furtive. La moindre chute était désormais fatale, le silence engloutissant des cris bien vite éteints par le froid. Si le moyen le plus sûr était resté pendant longtemps le tunnel construit quand les matériaux avaient encore pu être acheminés, ce dernier se lézardait à présent ; il devenait moins sûr et plus désert encore à chaque nouveau jour. Dehors, au moins, il y avait l'air. Alors que le niveau de neige montait sans que personne ne semblât plus s'en soucier vraiment, se voyant seuls, sans moyens, égaux devant le froid et la mort, les survivants désespéraient, attendant l'heure fatidique où le sommeil glacé les prendrait doucement. Les dernières âmes à combattre le froid et la neige luttaient à s'en rompre les bras pour sauver leur ferme et leur cheptel. Les messages conciliants et rassurants avaient cessé, remplacés par des êtres en haillons ou peaux de bêtes déambulant sur le toit de neige des rues mortes, criant que l'apocalypse était venue et que tous devaient se repentir. Mais leur voix faible, étouffée par la tranquille chute du monde blanc, disparaissait aux oreilles aussi vite que leur silhouette se fondait dans la grisaille blanche des nuages de neige, ne formant qu'un avec le toit des rues. Pour un peu, on eut dit que ces prédicateurs fantômes volaient en prêchant l'apocalypse. Le monde restait silencieux aux imprécations des déments, le silence ne s'effaçant plus que pour les bruits déchirants qui trahissaient des toits en train de s'effondrer sous le poids des glaces.

Puis, la neige s'arrêta de tomber, brutalement. Pourtant, habituée à cette drôle de situation qui ne se résolvait pas, à un monde où la parole avait progressivement disparue, l'humanité locale attendait, vivant chaque nouveau jour comme une punition divine. Les nouvelles avaient depuis longtemps cessé de circuler ; seuls les bâtiments de grande taille reproduisaient un simulacre de société. Les mots aussi étaient devenus rares, si bien que le monde se réduisait à une myriade d'individus isolés, immergés dans un désespoir de glace. L'époque antérieure au déluge de glace était partiellement oubliée ; avec difficulté, on tentait de se remémorer une époque passée différente. De vagues souvenirs tentant de se superposer à cet éternel déluge de blanc étaient balayés par la blancheur de la réalité, maintes fois déclinée en folie.

Le changement intervînt une semaine après que la neige eût cessé de choir. Le ciel se dégagea laissant entrevoir un soleil arrogant, brillant comme si rien ne s'était passé. La température s'abaissa encore d'une manière déraisonnable, tuant dans des nuits glaciales les dernières personnes trop épuisées par le long hiver. L'eau gelait dans toutes les demeures où les meubles avaient été brûlés depuis longtemps pour réchauffer le logis. Le froid atroce, appuyé par un blizzard polaire hurlant en rafales sur les croûtes de glace, dura près de trois semaines.

Puis la température monta faisant fondre la neige. Les dernières personnes à périr furent victimes des effondrements des tunnels de glace, pourtant réputés dangereux. Au bout de près de quatre mois d'un hiver incompréhensible, les hommes enterrèrent leurs morts et recommencèrent à vivre, silencieux, les yeux fixes, doutant d'avoir survécu. Avec la fonte des neiges, on ne compta plus les corps découverts au dernier moment dans un état peu noble pour les icônes humaines. Le bilan était catastrophique. Les survivants, si heureux d'avoir été les élus hasardeux de la nature, tentèrent d'oublier rapidement leur dure et polaire expérience.

Plus qu'oubliée, cette dernière fut niée. Cela n'était pas possible. Les livres d'histoire affichèrent les décentes images d'un hiver très rigoureux avec les photos de couches de neige *admissibles*. Certaines rumeurs évoquent de véritables réunions de reconstruction d'un passé plausible face à cette époque qui ne pouvait, raisonnablement, s'être déroulée de cette manière. Avec ce passé enterré par la neige du temps et des supports du savoir, on enterrait les sentiments bas, la survie, le meurtre qui avaient peuplé ces temps troublés où les bêtes humaines s'entre-déchiraient pour manger. Tous les faits gênants furent niés d'un commun accord par tous les survivants qui voyaient là une compensation officielle quoique maigre de leurs douleurs et méfaits.

Cependant, loin dans les montagnes, un paysan trapu, épuisé, le béret suant le front, regarde les ultimes congères fondre et de détacher des murs des bâtisses ; il ronchonne s'appuyant sur la pelle sale qui entre dans la terre ruisselante de la basse-cour.

— Nom de Diou d'un hiver ! C'tte neige m'aura ben donné du mal.

Paris, le huit décembre 1995

Histoire LXXXIV

— Putain ! Tu vas vraiment descendre là-dedans ?

— Ouais.

Les deux hommes trépignaient et se frottaient les mains pour se réchauffer dans la nuit bleue et glaciale. Les étoiles figées brillaient distraitement, simulant un désintérêt total pour les manigances des humains du bas.

— Tu crois que ça va tenir ?

— Oh, pas de problème.

— Non, je parle de ça.

— Ça a tenu plus de cinq mille ans. Ça va bien tenir une dizaine d'heures de plus !

Celui qui venait de parler continuait d'attacher cordes et filins de sûreté ou de contre-sûreté. Un vague pressentiment parcourait ses veines mais il voulait le cacher à son acolyte.

— Putain t'es fou ! Tu sais pas ce qu'il y a dedans ! En plein désert, qu'est-ce que tu crois que tu vas trouver ?

— Ta gueule et aide-moi à serrer ça.

— Dans combien de temps je dois m'inquiéter ?

— T'es con ou quoi ? Si dans douze heures je ne suis pas remonté, tire la corde. Je suis au bout. J'ai ici dix kilomètres de fil et deux bobines de cinq dans mon sac. Tout sera attaché à la corde. Compris ?

— Ouais.

L'acolyte frémissait de froid et de peur.

— Putain ! Cet endroit me file la frousse. Tu te rends compte qu'on est à quatre cents bornes du premier village ? Putain ! J'aurais jamais dû t'écouter.

L'autre le saisit par le col.

— Ecoute, je vais risquer ma vie, là-dedans, alors sache que je t'attends quand je sors. Si mes espérances sont exactes, on sera riches tous les deux et même encore plus que cela ! Alors reste et aide-moi. De toute façon, si tu veux te tirer, tu ne pourras pas.

Il montra une pièce métallique à son acolyte.

— Espèce d'enfoiré !

— Comme ça, t'es obligé de m'attendre. C'est pas que j'ai pas confiance mais...

— Et si tu remontes pas ?

— Déconne pas.

— Si tu remontes pas ? Moi je crève ici ?

— Ouais. Tu vois on est liés l'un à l'autre.

— Ah, le salopard !

L'acolyte avait envie de lui cogner dans le dos mais il savait que tout était inutile avec un homme de cette force. D'un revers de la main, il serait étalé et qui savait si ce fou n'irait pas jusqu'à le tuer. Et pas de moyen pour se barrer une fois l'autre dans le puits... Putain ! Baisé !

L'autre se retourna et le regarda dans les yeux. Ses yeux froids reflétaient la lune allongée sur les dunes ; la pointe de blanc qui perlait dans son regard avait l'allure d'un fleuve de sang.

— Je ne suis pas un salaud. Je te demande douze heures. Après, on sera tous les deux riches comme Crésus, riches au point de ne plus penser à rien pour le reste de nos jours. Tu comprends ? Douze heures ; tu me rappelles au bout des douze heures. Tu n'oublies pas que tu ne peux pas partir ? Je sais que ces colonnes sont impressionnantes, que ce lieu donne les foies mais que tu es obligé. C'est comme ça. Compris ? Sois content ! Je descends dans le trou pour que tu deviennes riche. Tu crois que beaucoup de monde serait capable d'une telle dévotion ? Bordel, je vais bosser pour deux ! Alors joue ton rôle et tu ne le regretteras pas.

— Et si tu ne remontes pas ?

— Je remonterai.

Il grimpa la rambarde du puits et s'accrocha à la corde. D'un geste mesuré et professionnel, il descendit doucement dans l'obscurité du cylindre que seule sa flamme frontale de mineur éclairait. Bientôt,

le ciel bleu sombre se limita à un disque ridiculement restreint dont le diamètre tendait vers zéro. Lorsque son œil ne put plus distinguer le ciel, il émit une prière et continua sa descente dans le puits.

Il avait progressivement traversé les hautes couches de briques calcaires qui constituaient la partie récente de la construction du puits. Puis la pierre se paraît d'une patine plus ancienne, plus élimée, jusqu'à devenir à sa grande surprise un assemblage de blocs de granit d'une taille cyclopéenne. La flamme éclairait une partie du cylindre montrant les blocs s'évanouissant dans les hautes ténèbres, instables sous les oscillations de la corde. D'après lui, la profondeur de la nappe phréatique avait depuis longtemps été dépassée. Ainsi, à mesure qu'il descendait, il s'inquiétait de ce puits trop profond pour être crédible. Doutant de ses perceptions, il songea à remonter car cette construction impossible commençait à nouer son ventre de peur. Des arguments se déchaînaient dans sa tête comme un torrent de mots scientifiques, érigés en barrage contre l'inconnu. Mais l'inconnu l'entourait. Il était *dans* l'inconnu, dans l'intestin du monde, dans un lieu incroyable que ses nerfs refusaient d'inclure dans une échelle relative à l'existant.

Puis vint le changement. Subitement, ses yeux virent qu'au granit se substituait une pierre noire et lisse qui lui fit perdre ses repères. Sa lumière se reflétait sur les miroirs constitués par les parois verticales qui semblaient s'écarter. Il avait l'impression de ne pas avancer tant chaque mètre de pierre était identique au précédent. Un cylindre parfait. C'était incroyable. Une secousse. Elle lui fit lever le cœur. Il se sentit tout à coup pris d'une nausée, mais celle-ci s'atténua à mesure qu'il observait la paroi identique à elle-même. Il était entré dans un courant d'air ascendant qui lui rafraîchissait la face d'une manière agréable. La flamme de son casque palpitait, lui rendant la vision difficile. N'en croyant pas ses yeux, il voulut toucher la paroi pour vérifier qu'il était toujours en train de descendre. Le vent lui rendit son approche malaisée. Apeuré, il s'accrocha à la corde et la tira pour minimiser le choc.

Mais à mesure qu'il tirait depuis le haut de sa tête, cette dernière *venait*. Il regarda la paroi les yeux hagards et se dirigea vers elle en jouant sur le vent : il avait compris ! Ses ongles frottaient le miroir avec un crissement infect. Il était l'insecte glissant sur une glace verticale ! Il était en chute libre !

Il cria, s'agita, sous l'œil froid du miroir d'obsidienne qui lui reflétait l'image posée de son corps enroulé dans la corde, se débattant contre l'horrible et incroyable réalité : dans un décor figé, il chutait dans le vide de l'intérieur d'un puits sans fond, confronté à son visage déformé sur les parois du boyau. Il regarda le noir sous lui et eut peur, peur, très peur, si peur devant ce noir qui d'un instant à l'autre pouvait faire surgir le fond, la dalle de pierre sur laquelle il s'écraserait. Affolé, il se débattit pour se séparer de cette image, tentant follement de freiner sa chute en glissant contre cette paroi affreusement lisse. Une veine de calcite traversa son champ de vision pour se perdre à une vitesse considérable dans les hauteurs ténébreuses. Il cria de nouveau devant l'atroce échelle de vitesse qui venait de se révéler. Un mouvement incontrôlé ; son corps s'incline face au vent ; il se débat ; se retourne ; tombe en vrille ; sa tête cogne ; il sombre dans l'inconscient.

Dans une spirale d'horribles cauchemars, la nausée le réveilla. Il avait la tête en bas et plongeait dans le vide comme une torpille se dirige inéluctablement vers son but. Ouvrant les yeux, il se rendit compte de son inconfortable position, vrille humaine s'enfonçant dans ce puits impossible. Surmontant une atroce envie de vomir, il prit sur lui de compenser l'absence de poids par des précautions de tenue. Les parois s'étaient écartées bien que semblant toujours purement verticales. D'un mouvement semblable à celui de la tortue coincée sur le dos, il se retourna maladroitement, plaçant sa tête au-dessus de son corps. Un peu de vigueur revenait en lui alors qu'il réalisait que, condamné à mort dans le vide, il ne risquait rien à tenter le tout pour le tout. Bien que ne sachant pas exactement que faire, il entreprit de réfuter la solution stérile du sol qui se rapprochait. Cette profondeur impossible rendait toute tentative de survie plausible. Un pan de la réalité s'était écroulé et il comptait dessus pour supporter ses nouvelles idées de la vie et de la mort.

Le contexte changeait autour de lui : les nervures noires qui zébraient les faces vertes du puits de pierre étaient dans ses yeux comme un défilé incessant d'éclairs qui mettaient ses sens à mal. Ne comptant que sur sa chance et sur le destin, il s'approcha les jambes pliées du bord lisse et vert du puits qui sortait du noir pour s'y engouffrer aussitôt. Tentant de limiter les risques d'accident, il se plaqua contre le mur de pierre incurvé et y glissa à une vitesse considérable, si bien que l'image que lui rendait la pierre lisse et déformante était celle d'un démon souriant nerveusement de sa perte de toute logique humaine. Son cœur battait à se rompre ; ouvrant une large bouche, il haletait, sentant à chaque respiration un air chaud et humide lui brûler les poumons. Cependant, même plaqué contre la glace de pierre défilante, il ne parvenait pas à ralentir sa chute. Réalisant soudain que le moindre surplomb surgi du néant du dessous signerait son arrêt de mort, il s'écarta violemment de la paroi des deux mains et des deux pieds, juste à temps pour éviter un surplomb tranchant de quelques dix centimètres qui aurait pu le démembrer. Il hurla de peur en pensant que le hasard avait encore retardé sa fin. Il se mit à angoisser plus que jamais en pensant que sa chute devrait peut-être durer éternellement. Puis envisageant, dans un magma incontrôlable de pensées, les objets et parasites qui pouvaient habiter le tube, tous ces petits rien qui existent tranquillement mais qui se

transforment en des instruments de mort aussitôt que la vitesse d'impact dépasse un certain seuil, il les vit sortir des ténèbres un à un, les évita l'un après l'autre, comme un fou qui, malgré tout, réussit toutes ses tentatives désespérées.

Puis c'est l'éclair.

Il pense à un dénivelé qui va passer devant ses yeux. Celui-ci passe comme une flèche. Il pense à une nervure spirale qui lui permettrait de mesurer sa vitesse de chute. Peu à peu la nervure s'esquisse, noire sur fond vert et s'enroule autour de lui comme un ressort aux courbes fines. Il ferme les yeux et imagine le tunnel bleu. Sous l'effort, le tunnel change de couleur, la pierre verticale se teinte de bleu. Il se met à penser à éclairer ce puits d'une douce lumière bleue venant des murs, le puits s'éclaire. Il crie. Seul le vent lui indique quel est le haut et quel est le bas, seule son oreille interne lui donne la nausée quand il penche la tête. Il est immobile dans un tunnel infini qui a le mauvais goût de revêtir une apparence identique, illuminée, tout au long de la verticale.

Il pense à ralentir sa chute mais il ne le peut. Il pense — « c'est vrai j'exagère ». Il faut maîtriser cet effet sur le magma qui l'enserre comme un boyau gigantesque. Il opte pour une teinte unie voisine de la couleur de la pierre, car ne pas voir de différence de teinte efface l'effet de chute. Intrigué, il croit rêver mais son doigt se brûle si vite sur la paroi qu'il jure de sa bêtise récurrente. Il faut pourtant que le jeu cesse. Il sent qu'il y a des règles, mais il ne sait pas jouer. Pourtant, au vu de l'interdit et du permis, il doit y avoir une issue. Il se cale au milieu du puits en équilibre sur le courant d'air et regarde la paroi brûlante et immobile. Tout expliquer ! Quel con ! Il y a cru lui aussi. Maintenant il est testé. Mais qu'est-ce que ce lieu ? Il pressent qu'il tombera jusqu'à avoir trouvé, ses sens démultipliant les présages ressentis. En chute libre équilibrée, il ferme les yeux et pense.

Un dernier sursaut, il tente une ultime vérification : la texture devient râpeuse et son ongle se déchiquette dessus, le déséquilibrant en direction du mur. Rapidement, il invoque une structure lisse et s'écrase dessus avec un cri qui tient aussi du soulagement. Il écarte bras et jambes pour s'éloigner de la paroi et retrouver sa situation d'équilibre. Il sait que tout ce qu'il invoque peut être dangereux pour sa vie, que lui-même peut être la source de sa propre mort. Loin d'être un boyau de la terre, le tunnel dans lequel il se trouve, uniforme et bleuté, est le reflet de son esprit ; sa forme de cylindre est liée à la sensation de chute et de point originel de l'aventure. Ses sens lui ont tant menti qu'il y a cru, que la forme elle-même est difficile à altérer, car il a compris que son être entier devait créer le monde autour.

Il réalise qu'il est celui qu'il détient les rênes du jeu, et que, si cela se peut, il a tout inventé. Le point dérangeant est le démarrage : il est descendu dans ce puits dont il a touché les bords, regardé les pierres sèches et érodées. Et là, il n'était pas seul pour évaluer la réalité qui le baignait. Les deux complices sentaient le vent sur les dunes, le sable glacé, le ciel brisé sous une voûte d'étoiles figées. Tout cela aurait pu être filmé, enregistré et expliqué à d'autres, car la logique était commune. La voiture elle-même, salie de poussière et de sable, était un point d'ancrage dans la réalité, et l'acolyte lui-même avec ses idées étroites et son but pécuniaire insensé était le point le plus solide dans la sordide réalité des hommes.

Mais ici, il était seul. Seul contre lui-même et le champ de friche de ses pensées en botte de chaos. Il tombait mais il avait réalisé qu'il ne tenait qu'à lui de tomber la tête la première *vers la sortie* du puits. Il était conscient, conscient d'exister, car isolé du torrent de ses pensées qui se déroulaient en dehors de lui, qui s'incarnaient en un flot vague ou destructeur, qui rebâtissaient son environnement physique selon les parodies de souvenirs dont il voyait maintenant les bribes. Lui n'était que le spectateur de ses pensées torrentielles, il n'était que conscience, une conscience picturale de ses orages de pensées qui brusquement balayaient tout sur leur passage, diluant le puits dans des avatars de couleurs. Il était le témoin halluciné d'un démon intérieur dont les images se reflétaient à l'infini sur les parois du kaléidoscope. Il flottait dans les souvenirs, dans les fantasmes, dans les rêves, revivant par fragments accélérés des périodes entières de sa vie. Il aperçut même la Jeep avec l'acolyte endormi. Son corps se dissolvait dans cette réclusion du centre de la terre et, peu à peu, il prenait tout l'espace disponible, un espace non délimité, presque infini, l'espace de ses pensées, de son domaine réservé de l'esprit, l'espace des mondes qui n'avaient jamais existé que dans l'avalanche bouillonnante de ses délires d'homme.

C'était donc cela, le secret des anciens, cet instrument d'introspection dangereux comme la mort qui plaçait toutes les pensées au cœur de la réalité, résolvant les fantasmes dès que la solution avait été entrevue. Il entr'aperçut la vie de certains dignitaires du passé, drogués à ce lieu béni qui, une fois dompté, relevait l'homme à l'état de dieu. Des traces d'eux étaient là, partout dans les volutes de pensées stagnantes. La recherche des vestiges ouvraient des souvenirs de mondes oubliés, reculées dans les âges humains. Il vit des années, des peuples vivant, combattant et mourant et le puits des damnés d'où le commun des mortels ne ressortait pas et, où certains, élus inexplicablement, partie du monde des hommes et sans appartenance spécifique, ressortaient transformés, les yeux vagues, ébahis de leur séjour éternel dans les limbes de l'instant éternel. Durant des siècles, ce puits avait été utilisé par des êtres qui, au summum de la maîtrise,

étaient parvenu à décanter des pouvoirs de leur séjour en ce lieu, et à transformer ceux-ci en une magie durable, faisant d'eux-mêmes des êtres rares, presqu'immortels et dont les âmes rôdaient en hurlant entre les colonnes prismatiques de ces lieux désertiques. Des noms s'exprimèrent sur la forme éthérée qui, libérée de la contrainte physique qui l'étouffait, se répandait à la vitesse d'une onde de choc, vrillant l'espace et le temps pour couvrir d'autres univers, pour apprendre à se fondre dans la substance du monde dont on voyait que même les endroits les plus lointains pouvaient être accessibles à l'être emprunt de maîtrise.

Puis les images se ternirent brusquement et une tempête de fatigue inonda son esprit. Fort de l'expérience des générations d'êtres qui avaient reconstitué le lieu à leur image, il savait que le moment était venu de partir. Le moyen le plus simple lui parut être cette chute à rebours ; mais, en raison d'une considérable fatigue, il ne parvint pas à faire décroître sa vitesse et jaillit hors du puits, s'élevant de plusieurs mètres dans les airs avant que la gravité ne l'enserre de nouveau dans son giron accélérateur. Il chut sur une dune confortable, endormi et mou, après une vie passée à voyager dans le puits.

L'acolyte s'éveilla au matin. Après avoir tourné en baillant autour de la voiture, il sursauta de la présence impromptue de son compagnon endormi sur une dune voisine. Il alla l'éveiller, lui parla du trésor. Mais l'autre avait les yeux figés, brillant des lueurs d'une douce folie. Il l'aida à grimper dans la Jeep et, après avoir récupéré l'objet indispensable, initia le départ de ce lieu maudit où lui-même avait, toute la nuit, cauchemardé d'une chute libre dans un puits au fond inaccessible.

Paris, le quatorze décembre 1995

Histoire LXXXV

I.

Quand on vous annonce de but en blanc que votre frère a disparu, que vous n'êtes pas dans la mesure de réaliser si vous êtes seule ou à plusieurs, le fait de vous retrouver dans un contexte étranger avec comme seule information l'idée de chercher « dans un autre monde » ne vous étonne guère. Cependant, les indices étant difficile à trouver, un cinéma interactif vaut bien un autre lieu. Un homme sombre vous apporte un petit objet à l'aide duquel il vous demande d'arrêter une image du film, par ailleurs déplaisant, qui se déroule sur l'écran. Par quelque conjonction morbide autant qu'hasardeuse, votre image est un milieu aquatique dans lequel évolue un requin blanc.

Le temps d'avoir peur et vous y êtes. Cette fois, accompagnée. Vous recommandez promptement à ceux qui vous entourent de rester immobiles dans la froide eau bleue, tandis que le requin rôde à la limite de votre champ de vision. Car vous savez que chaque mouvement inconsidéré risque de l'attirer. Sans en être sûre, vous ne savez quelle forme vous revêtez même s'il vous semble être un mammifère marin. La peur qui rôde dans l'eau moite est renforcée d'une angoisse grandissante, informe, que vous ne pouvez réussir à associer à une cause précise, tant le liquide épais vous enveloppe de courants doucereux qui menacent de trancher vos nageoires.

Puis vous réalisez la cause de votre frayeur grandissante. Vous ne savez respirer sous l'eau ! La surface paraît si loin que vous paniquez. Bravant le monstre aux dents coupantes, vous donnez de grands coups de queue dans l'eau qui tourbillonne et vous supporte, vous propulse vers la surface, tant et si vite que l'eau caresse votre tête arrondie.

Emergeant dans une gerbe incroyable, vous respirez craignant le malaise alors qu'un bateau bâti d'osier s'approche de vous pour vous hisser à bord. La dernière chose que vous entendez est le capitaine du bateau parlant avec un de ses acolytes :

— Comment avez-vous su capitaine ?

— Aujourd'hui, les aveugles ont parlé. Et quand les aveugles parlent, on trouve des choses sous l'eau.

II.

La première chose dont je me souviens, c'est du bruit du bateau et de son mât qui craque sous un léger vent. Je suis étendue sur le sol de bois d'un galion, de côté pour éviter l'étranglement dû aux scories liquides qui peuvent encore encombrer mes poumons. Un grand homme vêtu de noir, les mains dans le dos, brave les maigres vagues et le tangage alors que ses yeux pointent vers un vague horizon. Je profite de la sensation de repos qui coule dans mes membres et que je crois être un mélange de mort refoulée et de vie. Le vent léger parcourt mon corps comme un amant délicat usant de caresses et j'en profite, les yeux au ciel, pour contempler l'enchevêtrement de voiles et de cordes sur ce drôle de bateau d'osier.

Lorsque l'homme noir, capitaine du bateau, a aperçu que j'avais bougé, il sort de sa posture figée, descend quelques marches de bois pour se tenir au-dessus de mon visage. Sa tête à l'envers me fait l'effet d'un monstre sans nez ni yeux. Je ferme les miens pour pouvoir lui parler.

— Comment avez-vous su ?

— Pourquoi venir encore ?

— De quoi parlez-vous ?

— Vous n'êtes pas les derniers.

— Mais je suis seule.

— Oui mais vous le cherchez.

— C'est vrai.

L'homme en noir fit le tour de mon corps, semblable à un cadavre tant il me paraissait sans vitalité ; puis se pencha au-dessus de moi.

— Vous ne le verrez pas.

— Où est-il ?

— Parti, je ne sais où.

— Et...

— Une étape seulement. Il était drôlement équipé.

Une fois arrivé à leur village tanguant sur l'eau comme une coque de noix en rotin, on me montra sa chambre. Avec surprise, je vois une coupelle de fer et des seringues.

— Ce sont des armes ?

— Non, je ne sais pas ce que c'est.

Tout était à recommencer. Le chercher sans piste.

— Nous l'avons laissé sur une île, au passage.

— Vous migrez ?

— Au gré des courants.

— Où est cette île ?

— Loin. Vers l'est.

— Le problème est issu de l'endroit.

— Nous avons une solution.

Une porte s'ouvre : il me montre un couloir s'enfonçant dans les ténèbres. Ayant pris le chandelier, il me souhaite bonne chance et me dit que c'est la septième porte à gauche. Le couloir tangue, me donnant le mal de mer. La cire coule des bougies brûlant mes doigts. La septième porte est coincée par le sel et lorsque d'un coup de pied je l'ouvre, la mer déchaînée manque de m'emporter d'une lame. Les reliefs de l'île à la dérive se profilent dans les embruns fouettés par le vent. Je prends mon élan et saute dans l'eau glacée et écumante.

La mer me rejette d'un hoquet de dégoût sur une plage froide où le vent colle le sel à mes cheveux. La sensation de froid persiste jusqu'à la rencontre avec une tour dont l'escalier souffle un air chaud. Pour sortir du fog, il est vrai que l'on voit mieux en haut. La montée est beaucoup plus rapide que prévue. Du haut, je regarde les cimes des arbres et des nuages pour y trouver celui que je cherche. Mais le plafond bombé qui m'abrite en suspens au-dessus du vide chavire sous l'effet de la mer déchaînée portant l'île. Je chois d'un trait dans l'exil d'une face de fantôme cristallisée en chemin.

III.

Le reste est un tissu de légendes d'où le mensonge perce avec désinvolture. Pour savoir retrouver son chemin vers une réalité fantastique instable, on doit vous recomposer en tant que personnage, cette image que vous n'êtes pas et ce monde qui vous traverse. Certes la chute est anonyme et illustre le passage inverse, mais seul le goût de mer de votre peau peut laisser présager que vous fûtes là-bas. Et encore ! On pourrait trouver des milliers de sens possibles à votre aventure mais aucun ne serait suffisant. Chaque tissu de mot vous décrivant l'ambiance, le vent qui vous caressait, chaque monceau de phrases rutilantes ou vulgaires sous la rosée du sommeil ne serait qu'un pâle reflet du magma des impressions gravées dans un insaisissable souvenir.

Et vous, qui avez vu, qui avez chu, que penseriez-vous d'une telle trahison ?

Paris, le vingt-sept décembre 1995

Histoire LXXXVI

Je marchais dans le couloir sombre, éclairé depuis l'extérieur par des nappes blanches qui bourdonnaient autour des lampadaires. Une lune avachie se languissait sur les dalles froides où mes talons résonnaient sans discrétion. Le couloir de l'université était à cette heure désert. On pouvait confondre l'air frais, presque immobile, avec le brouillard qui se frottait lascivement aux vitres. La nuit était sans couleur et paraissait construite de vagues morceaux de blancheur harassés d'un combat contre les ténèbres. Je ne parvenais pas à avoir l'impression d'avancer tant cette enfilade, excentrée des blocs principaux, paraissait longue. Je réalisai que je venais ici pour la première fois, que ce lieu était d'ordinaire interdit à des étudiants de mon âge parqués jalousement à l'écart des trésors, parfois sans prix, que leur jeunesse ne leur permettait pas d'apprécier.

J'arrivai à une porte sur laquelle figurait un avertissement contre les radiations. Sans conviction, je frappai doucement de peur de réveiller le fantôme de la nuit. Je ne perçus aucune réponse et réitérai mes coups sur la porte jaune dont la couleur se fondait dans les ténèbres. Personne ne répondait. Je tentai de manœuvrer le loquet mais un verrou bloquait la porte. Je frottai mes mains l'une contre l'autre, y soufflai un air chaud et moite, avant de taper une nouvelle fois. Alors que j'allais recommencer à agresser le bois de la porte, une voix demanda prudemment de l'autre côté :

— Qui est-ce ?

— C'est moi, M***.

— Déjà ? Quelle heure est-il ?

— Deux heures du matin.

— Entrez.

Une lumière s'alluma sous la porte, répandant une nappe brumeuse et jaune à la surface des dalles lisses du couloir. Cependant, victime d'une fatigue extrême, la lumière se laissait dévorer par les ombres qui, au gré d'un doux blizzard, ondulaient sur le sol. La porte craqua et s'ouvrit en soupirant une fois le verrou ôté. La lumière me frappa de plein fouet si bien que je protégeai mes yeux afin que les rayons douloureux ne marquassent pas trop ma vision.

En contre jour, une ombre que j'associai au professeur J*** me faisait face et regardait, étonnée, le ciel tourmenté qui s'agitait sans raison à travers les baies vitrées délimitant le couloir.

— Le blizzard se lève...

— Oui, je peux entrer ?

— Allez-y.

Une grande salle se présentait devant moi, une salle similaire à celle où nous préparions d'ordinaire les travaux pratiques. Haute de plafond, elle comprenait, à une extrémité, un dispositif complexe de forme longiligne semblable à un fusil de géant, et à l'autre, un incroyable cube de métal dont la hauteur devait atteindre les quatre mètres puisqu'il lorgnait vers les poutres composant le toit. Je me dirigeai vers le cube et touchai le métal. Il était si froid que je retirai vite ma main.

— Qu'est-ce ?

— Que diriez-vous si je vous disais que je ne sais pas ?

— Je dirais soit que vous mentez, soit que vous tentez de me berner avec une n-ième histoire incroyable de métal qui n'existerait pas sur cette terre.

Il me regarda de ses yeux vagues et dit :

— M***, vous êtes un bon élève, mais n'oubliez pas que la Science est pleine de zones d'ombres. La Science qui résout tout, qui connaît tout, qui décrit tout, c'est un argument publicitaire qui arrange tout le monde : ceux qui y croient et ceux qui veulent que les autres y croient. Mais pas de blague cette nuit, M***. Je crois que ceci ne répond pas à notre description scientifique du monde.

— Je vois, la théorie est dépassée par le contre-exemple. Il faudra la faire évoluer, voilà tout.

— Je crains que vous ne compreniez pas bien, M***. Ce que vous allez voir, je crois que personne ne l'a vu auparavant.

— Mais où voulez-vous en venir ?

Il s'approcha du cube et désigna la surface.

— Ceci ne peut être entamé avec les outils normaux. Ceci a une température de surface de moins dix degrés Celcius. Ceci semble dater de plusieurs millions d'années...

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

— Mais il a été sédimenté ! Vous vous rendez compte ? Sédimenté au fond de la mer ! Au cours d'un forage pétrolier, on tombe sur un os, dans une zone où l'épaisseur des sédiments est énorme et où jamais on ne découvrit trace d'une pierre si dure. On nous contacte. Nous y allons. C'est un mystère. Nous creusons autour, cela passe. Mais il y a bien là quelque chose. Comment l'extraire ? Il ne fait que quatre mètres d'arête, plusieurs carottes libèrent la couche et un sous-marin miniature l'attache. On le remonte et on l'amène ici encore glacé. Date estimée : environ cent millions d'années d'après son incrustation.

— Il n'aurait pas pu couler et s'enfoncer ?

— Il ne pèse que quelques dizaines de tonnes. Les sédiments sont de plus intacts au-dessus et sur les côtés. Il est tombé à cet endroit il y a cent millions d'années.

J*** montrait un point sur une carte.

— Soit, mais qu'est-ce ?

— Comment diantre voulez-vous que je le sache ? Je vous ai fait venir pour que nous en discutions.

— Il faudrait l'ouvrir.

— Ce canon est là pour cela.

— Est-il plein ?

— Au poids, on croit que non.

— Est-ce une manœuvre licite ?

— Non mais je n'en dors plus.

— Alors allons-y.

Nous déplaçâmes le canon et commençâmes à concentrer le rayon sur un point du cube. Même agressée par un laser d'une puissance étonnante, la cuirasse fondait doucement. La température du métal ne facilitait pas notre travail et quand, après quelques heures d'intense concentration, nous arrêtâmes la machine, nous avions seulement dessiné un demi-cercle sur une des faces du cube. Cependant, en introduisant une règle de métal dans la fente tracée par le rayon, on sentait que, passée une épaisseur d'environ soixante dix centimètres, le réglet paraissait ne plus rencontrer d'obstacle.

Notre manipulation s'interrompit d'elle-même car nous étions terriblement fatigués. De plus, la machine ne pouvait tourner que la nuit en raison de son besoin colossal en énergie qui interdisait son fonctionnement synchrone aux appareillages électriques de l'Université.

Abattus, nous verrouillâmes la salle et sortîmes réprimant un léger malaise dû au manque de sucre. J*** me donna rendez-vous à vingt-deux heures le lendemain sans même me regarder. Puis, il se dirigea comme une ombre dans le brouillard blanc qui recouvrait le parking.

De rares bruits peuplaient les environs. La neige s'était mise à tomber alors que j'entrais dans mes draps pour tenter de me reposer.

Le second soir se fondit dans une neige épaisse qui collait aux chaussures, rendant chaque pas pénible. Les lampadaires, esseulés, accomplissaient leur office malgré le brouillard dense, souffraient et haletaient au rythme des bourrasques chargées d'animalcules blanches qui couvraient les angles aigus des noirs bâtiments.

Après avoir peiné pour atteindre le bloc isolé, enfoui sous une neige tenace, je pénétrai dans le grand couloir où l'air, quoique statique, paraissait plus froid encore qu'à l'extérieur. Après l'interminable déambulation forcée et les coups obligés sur la porte, j'entrai dans la grande salle obscure et silencieuse. Le blizzard faisait vibrer les vitres cachées par de lourds rideaux noirs. J*** s'installa sans un mot devant le pupitre du canon comme si le silence était requis pour cette lutte cosmique. A mi-chemin entre le canon et le cube, je sentais dans mon dos l'incroyable chaleur émise par le moteur, et devant moi, les ondes froides émises par le cube. Voyant que l'heure tournait, J*** m'intima l'ordre de le remplacer au viseur. Sans un mot échangé, nous nous remîmes à la tâche. La fine lame de lumière recommença de percer l'incroyable blindage.

Lors de longues opérations de ce type, il est des moments où la vue se trouble tant l'attention est grande. Nous faisions de fréquentes pauses, frottant nos yeux, massant nos bras avec vigueur pour faire passer l'engourdissement. Puis le travail recommençait, implacablement ; parfois, mes yeux regardaient J*** sans réaliser que je cherchais inconsciemment une explication à ce travail de titan. Lui paraissait tout absorbé par sa tâche. Parfois, je distinguais des lueurs d'inquiétude passagères dans ses yeux alors que le cube se reflétait dans ses binocles. Il était impossible d'être sûr qu'il savait autre chose que ce qu'il m'avait dit. Mais, son prétexte pour me faire venir la première fois, en raison de mes résultats, me paraissait à chaque minute plus douteux étant donnée l'absence d'échanges que nous avions.

Cette concentration intense, cette communion dans l'effort et pour un but inconnu, nous fit travailler vite. Après quatre heures, la découpe du métal était quasiment achevée et un seul petit doigt nous séparait de la fin. Nous mîmes encore près d'un quart d'heure à faire disparaître le segment métallique qui balafrait le cercle parfait que le canon avait dessiné. Avant la fin, nous introduisîmes de fins crochets de métal pour pouvoir retirer le disque, une fois toute attache avec le corps du cube dissoute. Le rayon accomplit une dernière fois son office et un bruit sourd se fit entendre sur la surface percée : le disque venait de tomber de son propre poids sur le trou, maintenant trop grand, qui le contenait. Nous laissâmes le tout refroidir et entreprîmes de dégager le cylindre dont l'épaisseur maximum paraissait être d'une soixantaine de centimètres. Nous tirâmes doucement afin de faire sortir le drôle de bouchon de la drôle de bouteille. Cependant, nous n'avions pas prévu qu'il fût si lourd et alors qu'il perdait appui sur le cube, aucun de nous ne put le retenir si bien qu'il chut bruyamment sur le sol, pulvérisant les dalles et s'y incrustant profondément, comme dans une motte de beurre. Nous restâmes un instant bouche bée comme des enfants que l'on surprend à faire quelque chose de mal. Puis, réalisant que le bâtiment demeurait aussi calme qu'auparavant — qui donc d'ailleurs eut pu le troubler ? —, nous nous approchâmes de l'orifice béant par lequel un brouillard glacé sortait comme d'une bouteille couchée qui se vide.

Les nuées intérieures se dissipèrent lentement et une obscurité quasi-totale envahit le trou comme si la lumière avait eu substance liée avec la brume.

— Allez-y.

Je regardai J*** avec un grand étonnement.

— Allez-y ! Pourquoi croyez-vous donc que je vous ai fait venir ? Vous êtes jeune et vigoureux et avez devant vous l'occasion de vous distinguer peut-être aux yeux du monde. Profitez-en !

— Mais je ne comprends pas !

— C'est ce que je craignais. Vos notes ne sont pas à la mesure de vos ambitions ou de votre intelligence.

— Mais qu'y a-t-il dedans ?

— Qu'en sais-je ?

— Vous en savez plus que vous ne voulez me dire.

— Certainement. Mais on ne peut pas tout avoir. De plus, je ne connais que des légendes.

— Oui mais le cube de légendes est bien réel. Qu'abrite-t-il ?

— Vous ne me croiriez pas.

— Parlez !

— Un dieu !

J'hésitai, puis souriai.

— Je crois être en plein rêve. Vous, J***, professeur renommé, vous tombez dans une superstition de bazar, vous qui prôniez la suprématie de la science, vous louez l'irréel ; vous qui assassiniez les sceptiques, vous jouez leur jeu ! Dans quel ouvrage avez-vous lu ces sornettes ?

— Un ouvrage, c'est beaucoup dire...

— Alors ce cube imbécile vous fait fantasmer, et vous le modèle de rigueur, vous tournez pitoyablement votre veste ! Tout a une explication rationnelle !

— J'aimerais vous croire.

Il avait l'air piteux même si ses yeux étaient manifestement inquiets. Il était vrai que la présence de cette énorme masse avait quelque chose de menaçant. Aller dans ce bloc de métal glacé me fichait la chair de poule, et c'était probablement pour cela que j'invoquai les puissances ordonnatrices. Cependant, quand on est deux et que l'un doute, cinquante pour cent de l'assemblée doute, ce qui est beaucoup. J'en venais à croire ce que ce vieil imbécile racontait. Ouvrant grand les yeux, je tentais d'embrasser du regard le cube, sans cesse vu en tant que rectangle, afin d'en minimiser le poids écrasant qu'il imposait à nos consciences. Malheureusement, chaque nouvelle tentative ne faisait qu'accroître l'impact monstrueux que revêtissait ce monstre de la nature d'une improbable vieillesse. Si bien que n'y tenant plus, je brisai le silence et, animé d'une certitude soudaine :

— J'y vais !

J*** ne regarda l'air effrayé. Il approcha un tabouret que j'escaladai avant d'enjamber le trou aveugle. Il me passa une lampe torche alors que j'allais basculer dans le néant. Un « bon courage » retentit et agonisa à la frontière alors que bêtement je pensais que le sol se trouvait à quelques centimètres en dessous de mes jambes ballantes. Basculant dans le noir, je chut dans un air moite et uniforme que ma lampe n'éclairait que de quelques centimètres. Point de sol ! L'atmosphère absorba les mots que je criai. Je me débattis dans un noir absolu, lorgné par le disque pâle que nous avions tracé, en proie à une pesanteur lente et peu accélératrice.

J'atterris sur un sol lisse et froid et contemplai le disque inaccessible duquel j'étais tombé. Après avoir compté mes membres et tenté sans succès d'émettre un son, je me mis debout lentement dans cet espace ralenti, presqu'endormi où brillait une lune sans éclat. Je fis prudemment quelques pas dans la direction opposée au disque pâle, d'un instinct désagréablement mêlé à l'impression de se faire gouverner comme une poupée.

Progressivement, l'air se réchauffa et tout parut sur le point de s'éveiller. L'obscurité était complète et le sol régulier ne comportait aucun obstacle notable. Très loin devant moi, je crus voir une lueur. D'ailleurs, c'était dans cette direction que se dirigeaient insensiblement mes pas. J'avais l'impression d'être bercé par un vent de l'esprit évoluant à la limite du sommeil, l'effet adoucissant mes sens comme une drogue soporifique.

Je m'approchai de la zone éclairée pour y trouver un homme assis à une table blanche occuper à manger dans un service d'une identique blancheur. Un lustre éclairait la scène sans que l'on eût pu deviner où ce dernier était accroché tant le fil partait loin dans l'obscurité. Il ne me regarda pas et me montra de la main la chaise vide qui semblait m'attendre. Il mangea alors que je l'observai, ahuri. Il avait l'air d'un bûcheron tant sa carrure impressionnait. Il levait rarement les yeux sur moi d'un regard chargé de siècles. Derrière lui, je remarquai une sorte de lit à demi enfoui dans l'ombre. Aussi je supposai que cet espace impossible avait servi de logis à ce drôle d'humain pendant toute sa captivité.

— Je vous prie de ne pas m'insulter. J'ai encore toute mes facultés chez moi. Je suis omnipotent.

Il fit une pause, s'essuya la bouche.

— Mais j'ai bien envie de causer un peu. Même si je te connais déjà comme si je t'avais fait... Ah oui... Ah ! Elle est bien bonne... Ah ! Ah !

Il riait avec contenance, presque avec menace.

— Mais vas-y, vieux. Cause-moi un peu ! Excuse-moi, je ne t'ai pas proposé de vin.

Une bouteille apparut au bout de sa main et il me versa du vin dans un espace qui se changea en verre de cristal.

— Tu as eu des émotions. Remets-toi. Prends ton temps. J'ai tout le temps. Voilà un cru mis en bouteille l'année de ta naissance. Parfois, je me dis que les humains peuvent avoir du talent. Mais tant de médiocrité pour aussi peu de talent, c'est lassant.

— Qui êtes-vous ?

— Oh, comme tu y vas ! Un peu de modestie ! Je te laisse de la liberté et voilà ce que tu en fais. Pour un peu, tu serais insultant. Alors, comme ça, tu viens me délivrer ?

— Moi ?

— Oui, toi et ton pote J***. J'ai encore un sacré don de vision !

Il finit son verre et se jeta en arrière sur sa chaise.

— Oui, j'aime la sobriété. Une table et des chaises pour le nombre de convives. Blanc. Oui, ce n'est pas très original, mais au moins, ça a le mérite de ne point trop irriter, à la longue.

Il soupira et plongea ses yeux dans les miens. D'immenses douleurs emplirent ma tête si bien que je la pris à deux mains pour tenter de les atténuer. Il s'était levé. Il commençait de crier.

— Bon, sang ! Réveille-toi ! Tu veux quoi ? Je suis libre maintenant. Je pourrai t'écraser comme une mouche ! Mais j'ai besoin de parler. Tu comprends ?

Tout à coup, il fit grand jour et je contemplai les yeux ronds la dalle infinie sur laquelle nous nous trouvions.

— Regarde ce qu'ils m'ont laissé ! Un monde vide ! VIDE ! Bien sûr, je pourrais tout recommencer, mais à quoi bon ? Cet espace n'est qu'une illusion. Je suis le génie de la bouteille. Je suis enfermé. Et cet infini n'est qu'une insulte pour mon être, car c'est une zone infinie pour l'homme, mais pas pour moi ! Il y a une question d'échelle ! Tous les infinis ne sont pas identiques !

— Mais en fin, qui...

— Mais c'est tout ce qu'il sait dire, l'animal ! « Qui ? » Tu es imbécile ou quoi ? Je suis un dieu, un satané dieu enfermé ici par les manigances de ceux de ton espèce !

— C'est impossible...

— Oui, c'est vrai ; on m'a souvent dit que j'étais impossible, mais je n'y suis pour rien. Regarde-toi ! Apeuré devant moi qui me contiens parce que tu es le premier humain que je vois depuis longtemps, moi qui ai pris une forme facile pour ne pas t'effrayer ! Tout cela pour rien !

— Qui vous a enfermé ici ?

— Il raisonne en plus, le nabot. Tu as l'esprit bouffé par ta science ! Tu ne sais plus penser comme un homme, travailler les sentiments : tu es devenu la sale machine que tu admires. Regarde-toi ! Pas la peine de réviser tes salades d'équations. Oui, c'est impossible. Bienvenu chez moi, dans le monde de l'impossible ! Et tu viens de rendre la liberté au roi de l'impossible qui, grâce à toi et à ton ami qui s'inquiète là haut, va

recouvrer l'ensemble de ses impossibles pouvoirs ! Et son impossible colère va faire un sacré raffut à la limite du possible !

Je bafouillai. Instinctivement, je sentais le pouvoir contenu dans cet homme qui prenait un mal fou à tenter de se calmer.

— Tu vois ton instinct, lui, ne te ment pas.

— Mais où suis-je ?

— Dans le cube que tu as vu. Frapper avant d'entrer. Tu n'as pas lu l'écriteau ? Alors peut-être le geôlier l'aura laissé choir ? Tu es dans l'isoloir auquel on m'a condamné suite à ma trop grande fierté et à mon entêtement suicidaire, le Tartare si tu veux...

— ...

— Non, laisse tomber. Bon, comme tu ne veux pas faire d'effort... Je te prémâche pourtant la tâche : j'ai bonne allure, je ne suis pas violent, je ne montre pas mes impossibles pouvoirs ; en un mot, j'ai tout d'*humain*. Tu n'es pas content de te mirer à l'image d'un dieu ? Ah ! Ah ! Mais le dieu a plus d'une image.

Il se servit un verre d'un liquide vert et mouvant et s'en délecta comme d'un précieux nectar cependant que je ne parvenais pas à être autre chose qu'un monstre de circonspection et de perception. Lui reprit la parole au bout de quelques secondes.

— Je monologuerai donc comme à mon habitude. Je voulais pourtant profiter de ta compagnie. Un dernier essai ? Pourquoi pas ? Le décor te gène. Et comme cela, comment te trouves-tu ?

Il s'était incarné en mon père en reproduisant les moindres traits de sa physionomie. J'étais assis dans le fauteuil du tonton près de la cheminée de la bibliothèque ; un feu délicat crépitait sur le tic-tac de l'horloge centenaire.

— Papa ?

— Tu t'imagines combien je me vautre dans la compromission pour établir le dialogue ! M'incarner en ton père ! Ah ! Ah !

C'était la voix de mon père ! Je hurlai en me cachant les yeux. Lorsque je les rouvris, la table blanche était devant moi supportant mon verre de vin et une coupe invisible à demi pleine de la substance verte et agitée.

Il me regardait désespéré, le menton sur ses mains en coupe, les coudes sur la table.

— Echec et mat. Mais où avez-vous été dégotté par le vieux de là-haut ? Savez-vous seulement ce que vous avez fait ? Savez-vous que cette découverte aurait pu rester secrète et être mise aux mains des autorités mais que, bizarrement, *personne* n'y songea. Il est vrai que mes geôliers m'avaient sous-estimé. Mon aura s'étend au delà du cube. Dans un domaine restreint, bien sûr, contrairement à ma conscience. Mais pourquoi vous dire cela ?

Il se leva et vint vers moi.

— Cher monsieur, j'ai été ravi de faire votre subjuguante connaissance. Ce fut un moment délicat que je ne compte néanmoins pas renouveler d'ici quelques millénaires. Encore une fois merci pour tout et « à la revoyure » comme on dit chez vous ! Vous m'excuserez de ne pas vous raccompagner mais, voyez-vous, j'ai mieux à faire. Encore merci et assumez un peu votre inertie, M***. Je compte bien ouvrir un fan club, une sorte de religion centrée sur le culte de ma personne. Votre adhésion sera gratuite si vous le désirez lorsque vous aurez lâché la science, religion rivale aux rites compliqués et initiatiques, pour une autre croyance absurde. Car vous autres humains ne pouvez vous passer de croire béatement et bêtement, à ce qu'on vous dit, aux barrières que vous construisez, à une organisation figée de votre monde. La liberté vous effraie : elle a goût de chaos ! Et c'est si sécurisant de se sentir une partie sur des milliards, insensée, mortelle, non pesante, inutile, juste destinée à vivre comme une plante. Puis, quand vous aurez touché l'éveil — je parle au sens général, il n'y a pas d'espoir pour vous — alors vous viendrez me rendre visite dans ma demeure où les plus grands nectars attendront votre goût divin. Il suffit peut-être d'être plus qu'un homme pour être un dieu. Et maintenant bonsoir, et croyez en la justice des hommes ! Les dieux sont si inconstants...

Je mes suis retrouvé à terre avec un couteau dans les mains. J*** gisait dans une mare de sang, égorgé. Un photographe de la police prenait des clichés alors que des armes étaient pointées sur moi afin que je lâche le poignard du crime. Le procès fut vite bouclé et j'écopai de trente ans de prison avec une période de dix ans effectuée en asile psychiatrique pendant laquelle je devais faire la preuve de ma santé mentale. Les principes de la Science que j'avais défendus se retournaient contre moi et contre mon impossible rencontre. Car j'avais choisi de dire *la vérité* pour me disculper ; ce qui, *a posteriori*, n'était pas un bon choix. Dans ma cellule capitonnée, je recevais les prospectus d'une secte naissante dédiée à un homme devenu dieu près de deux mille ans avant notre ère. Leurs principes me séduisaient même s'il fragilisaient un peu plus ma perception de la réalité.

Car toutes les nuits, je revivais et je revis la scène, comme un cauchemar maudit, toujours différent et toujours identique : je marche dans un couloir sombre, éclairé depuis l'extérieur par des nappes blanches qui bourdonnent autour des lampadaires...

Paris le cinq janvier 1996

Histoire LXXXVII

Jouvence le treize septembre.

Cher monsieur Malakoff,

Sur mandat de l'éditeur, je me suis rendu au domicile de la disparue, madame Malakoff, et j'y ai appris peu de choses. Saviez-vous que votre épouse, dont vous étiez séparé depuis plus de dix ans, avait dans ses cartons quatre livres manuscrits dont aucun ne fut, semble-t-il publié — manuscrits que j'ai pris la liberté de conserver. Sa concierge raconte qu'elle écrivait beaucoup entre chacun de ses nombreux voyages, voyages longs quoique nécessitant peu de bagages. Son appartement, du reste très spartiate, ne m'en a pas appris davantage.

Son éditeur, monsieur Vincent, croyait manifestement en elle. Il ne s'explique pas sa disparition. Il a parlé d'un journal qu'elle écrivait ; cependant, je ne crois pas qu'il soit en sa possession. Le volume en question paraît avoir disparu en même temps que l'auteur. Son dernier livre devait être publié l'année prochaine. S'il le publie, Vincent utilisera la version de l'avant dernier manuscrit, les corrections figurant sur le dernier étant trop incomplètes et incohérentes pour donner lieu à une édition.

Le notaire que madame votre femme avait contacté à Jouvence semblait ne pas être au courant de sa disparition. Il prétend ne pas pouvoir expliquer le fait qu'on ne puisse la retrouver. Néanmoins, maître Errant — c'est son nom — en sait probablement plus qu'il ne veut en dire. Manifestement, il cherche à gagner du temps bien que je n'entrevoie pas le but précis de ses manœuvres.

Lorsque j'ai cru comprendre que la dernière fois qu'elle avait été aperçue, elle achetait des livres à la librairie des Arts, rue Duchamp, je suis allé rendre visite à madame George, femme du tenancier de la boutique. Bien que la date demeure assez confuse dans son esprit, avec les recoupements de calendriers, il semblerait que votre femme soit venue faire plusieurs achats dans la boutique aux alentours du trois juin : des livres mais aussi des cahiers et de l'encre. Madame George se rappelle surtout de l'encre, un de ces produits de luxe qu'utilisent les joueurs de plume. Ceci porte donc sa disparition aux alentours du cinq juin. La concierge affirmant qu'elle ne s'est pas présentée à son appartement durant la totalité du mois de juin, sa disparition devrait donc se situer dans la période comprise entre la dernière semaine de mai et la première de juin.

Je compte sur la lecture des quatre manuscrits de votre femme pour me rendre compte du contexte psychologique dans lequel elle se trouvait peu avant sa disparition. Bien entendu, c'est une piste qui a de grandes chances d'être stérile ; cependant, je l'explore, ne voulant rien négliger.

Je vous tiendrai au courant aussitôt que j'aurais du nouveau.

Votre dévoué, A. Cardu.

• • •

Jouvence le neuf octobre.

Cher monsieur Malakoff,

Vous excuserez, j'en suis sûr, ma longue absence de compte-rendu. Je vous remercie d'avoir poursuivi les versements gardant votre confiance en moi malgré mon silence. Soyez sans crainte, je prend grand soin des manuscrits de votre femme qui constituent ma lecture unique actuellement. J'ai appris de nouvelles choses en raison d'une liaison avec madame Hector, secrétaire chez maître Errant.

La disparue, madame votre femme, avait pris deux rendez-vous avec maître Errant, le dix et le onze juin. Ces deux journées consécutives devaient servir à régler les détails de son testament. Oui, vous avez bien lu : votre femme, quelques jours avant sa disparition faisait son testament. Cependant, son testament

comportait une clause spéciale qui fit que maître Errant dut le conserver dans une section de son coffre à laquelle il est le seul à avoir accès. Malgré toute la bonne volonté de madame Hector, il m'a été impossible d'en apprendre davantage. Dans cette région, ce genre de traitement de faveur — nous pourrions parler de prestation coûteuse — est si rare que le bouche à oreilles a fonctionné beaucoup plus rapidement que le secret professionnel.

Là où le bas blesse, c'est que votre femme qui devait signer le testament le onze juin, n'est jamais venue ! Monsieur Errant gardant la clef sur lui en permanence, il ne m'est pas possible d'en apprendre plus sur le testament non paraphé de votre femme.

Je dois vous dire, monsieur Malakoff, qu'il serait raisonnable de vous faire à l'idée de la mort de votre femme, même s'il se pourrait qu'elle soit toujours en vie. En l'état actuel de l'enquête, je reste sceptique sur les chances de la retrouver vivante. Si je me permets de vous parler de la sorte, c'est compte tenu des relations distantes que vous entreteniez avec elle depuis plus de dix ans.

Etant donnés les divers moyens de transports disponibles, il est fort probable que votre femme *se trouve toujours à Jouvence*. En effet, la date de sa disparition étant fort bien cernée maintenant, je vous avoue que je n'ai pas trouvé trace d'elle dans les divers registres consignant les départs.

Je vous renouvelle ma confiance dans un dénuement rapide de cette affaire.

Votre dévoué, A. Cardu.

• • •

Jouvence le quinze octobre.

Cher monsieur Malakoff,

J'ai l'occasion de vous écrire avant de partir de Jouvence, depuis la gare où mon train ne devrait plus tarder. Je pars en direction de Béat, dans les montagnes, plus à l'est.

J'ai en effet acquis la certitude que madame votre femme a pris le train précipitamment pour Béat le matin du onze juin de cette année. Je découvre progressivement sa personnalité, tout en m'apercevant qu'elle semble correspondre de moins en moins à l'image que son éditeur et vous m'en aviez faite.

Madame votre femme avait une liaison à Jouvence avec un certain Albert Grandet, un notable de la ville, passionné d'histoire et d'archéologie. Faut-il vous préciser, monsieur Malakoff, que Jouvence est une ville à l'histoire et au sous-sol très riches ? Sa fondation remonterait à plus de quatre mille ans suivant ce qu'on m'a dit. Sans vouloir vous ennuyer avec une leçon d'histoire, Jouvence possède la topographie typique d'une ville médiévale. En réalité, c'est du treizième siècle que Jouvence tient son apparence. Autant dire que les recoins ne manquent pas pour s'abriter voire se cacher. C'est pourquoi il m'a fallu tant de temps pour découvrir le bonhomme. Heureusement, les gens sont intéressés et bavards. Votre femme a vécu ici une passion rapide — moins d'une semaine ! — avec monsieur Grandet.

Dans un de ses manuscrits, madame votre femme raconte une passion accélérée dont l'échéance, connue depuis le début est, quoique crainte, implacable. Le manuscrit parlant d'un départ en train — les gares ont toujours eu quelque chose de mélodramatique — je me suis renseigné auprès d'un employé de la gare au guichet ce jour là. Il a reconnu sa photo et a ajouté qu'elle possédait une unique valise rouge.

Je me suis ensuite rendu auprès de monsieur Grandet qui, en notable respectable, père d'un troupeau de sept enfants, m'a, cédant à une menace de chantage, tout raconté.

Il a rencontré votre femme dans le musée Roussin auquel il fait de fréquentes donations. Travaillant à la réalisation d'une salle d'armes médiévales avec son ami monsieur Ponal, le directeur du musée, ils sont entrés dans une vive discussion avec le seul visiteur de la matinée du trois juin : madame votre femme !

Sa culture et son intérêt pour les épées étaient si évidents que monsieur Grandet l'invita le jour même à déjeuner. Ne se quittant pas jusqu'au soir, ils passèrent une nuit dans une garçonnière sous les gargouilles de la cathédrale, endroit sûr et discret dans lequel monsieur Grandet savait qu'il ne serait pas reconnu. Un témoin savait néanmoins tout : l'abbé Mireuil. Etant donné la gravité de la situation, il a bien voulu briser le silence pour m'aiguiller sur monsieur Grandet, lequel m'a tout avoué dans le but que je quitte la ville au plus vite. Mireuil, proche des notables de la ville et soucieux du denier de son culte, a lui-aussi considéré que j'étais probablement, par mon enquête, plus dangereux pour ses ouailles dans sa paroisse qu'en dehors. Je trouve d'ailleurs curieux qu'il m'ait aussi facilement parlé des passions adultères de

monsieur Grandet. Peut-être en dit-il beaucoup pour qu'on ne lui demande pas plus. Il fait partie des gens dont la franchise est si élastique qu'on ne peux se permettre de leur faire une complète confiance.

En conclusion, après sept journées de liaison avec monsieur Grandet, madame votre femme prend précipitamment un train pour Béat sans signer son testament. Je ne crois pas Grandet assez intelligent pour avoir monté une histoire de meurtre. Cependant tout est trop facile dans cette drôle de bourgade, et je reste sur ma faim en partant, comme si l'on m'avait mené en bateau.

Votre femme, déguisée en femme fatale, inconstante, éternelle inconnue, au sein de ce cadre bourgeois et statique, presque médiéval : ce portrait ne me satisfait pas. Quand au testament non achevé... Je pressens qu'il manque encore quelques pièces au puzzle.

Je repars plus riche que je suis venu en raison de quelque menue monnaie que j'ai emprunté à monsieur Grandet puis partagé avec l'abbé Mireuil, qui voyait dans mon chantage le juste prix de l'adultère.

Mon train va partir. Je vous laisse. Je vous recontacterai dès que j'en saurais plus.

Votre dévoué, A. Cardu.

• • •

Jouvence le deux novembre.

Cher monsieur Malakoff,

Je suis de nouveau à Jouvence après avoir passé une dizaine de jours à Béat. La neige commence de recouvrir les sommets alentour, Béat devenant de plus en plus difficile d'accès. Si votre femme est effectivement venue à Béat, soyons clair, personne ne semble s'en souvenir. En effet, Béat est une petite ville — presqu'un village — très fermée dans laquelle les bavards ne se sentent pas à leur aise, malheureusement. Un étranger est par définition très vite repéré ; un étranger qui pose des questions comme moi ne provoque qu'un lourd silence buté. La photo de votre femme ne dit rien au chef de gare, pourtant au courant des derniers potins de la région, comme les deux hôtelleries ne semblent pas avoir vu passer d'« étrangère » depuis près d'un an.

Soit aucune trace de votre femme dans ce pauvre village des montagnes. Certes votre femme aurait pu transiter par Béat, la question étant simplement : pour aller où ? Les rares loueurs de chambres restent muets comme des carpes, insensibles même à l'attrait de quelques billets.

Je suis donc revenu à Jouvence pour tenter d'apprendre ce que j'y aurais manqué. Les gargouilles sourient cyniquement alors que je fume une cigarette dans la nuit de cette ville tranquille, à la fenêtre de l'hôtel Saint-Antoine faisant face à la cathédrale.

J'ai fini un des manuscrits de votre femme. Elle y parle d'une enfance perdue, emplie de symboles que j'ai du mal à comprendre. Cette femme laisse derrière elle des portraits distincts et incohérents qui me déconcertent, je l'avoue.

Reste son départ présumé le onze juin au matin, son testament inachevé, et la raison de sa disparition.

Je vous recontacterai dès que j'en saurais plus.

Votre dévoué, A. Cardu.

• • •

Boudans le trente novembre.

Cher monsieur Malakoff,

D'abord, toutes mes excuses pour cette longue absence de nouvelles de près d'un mois, mais votre affaire recèle bien des surprises. Pour commencer par le commencement, le cinq novembre dernier, après un entretien arrosé avec l'abbé de la paroisse de Jouvence, l'abbé Mireuil, entretien pendant lequel j'ai appris l'ensemble des histoires d'adultère de la bourgade, nous sommes revenus sur le cas de votre femme. A ma très grande surprise, cette dernière s'était confessée un dimanche dans la matinée. Dire que tous, vous m'aviez caché son côté pieu ! J'ironise.

Lors de cette confession, elle avoua sa liaison avec monsieur Grandet et alla jusqu'à évoquer le fait qu'elle devait partir précipitamment pour Boudans en raison du décès d'une personne très proche. Son départ était prévu le matin du onze juin, mais elle ne partit que le treize !

Pourquoi cette drôle de confusion dans les dates ? Pour prévenir le futur pisteur de s'engager sur la bonne voie, pour me perdre, *moi* ! Car madame votre femme s'attendait à être suivie. Elle a donc manigancé une histoire à dormir debout sur une fuite soudaine dans les montagnes, à Béat, bourgade aussi ridicule de nom que d'aspect, faisant tout pour se faire remarquer par le chef de gare de Jouvence, jouant le doux mélange, persistant en mémoire, du charme et de l'innocence.

En guise de testament, c'est un acte notarié concernant ses droits d'auteur qu'elle a rédigé à Jouvence chez maître Errant, lequel avait ordre de n'en rien dévoiler et de parler d'un testament aux curieux tels que moi.

Les douze et treize juin furent bien occupés par les deux amants roucoulant dans la demeure familiale des Grandet, inoccupée pour cause de visite à des beaux-parents en froid avec l'intéressé. Les domestiques congédiés, tous les témoins de ces deux jours avaient disparu, laissant votre femme en proie aux ébats de la passion éclair qu'elle décrit si bien dans un de ses manuscrits.

Vous savez, parfois, il est bon de malmener un peu le secret de la confession. A l'instar de tous les autres secrets, ce dernier est d'autant plus savoureux qu'il est difficile à percer ; mais il n'a pas de saveur s'il est inaccessible. C'est pourquoi je vous demande une petite rallonge en raison de mes dons répétés au denier du culte de Jouvence. Notre époque est ce qu'elle est : « il faut bien vivre ». L'abbé Mireuil se fait d'ors et déjà une joie de pouvoir, grâce à un généreux donateur, restaurer la vierge noire de l'abside de la cathédrale.

Je suis donc arrivé à Boudans le sept novembre. Boudans est un gros village à environ cent cinquante kilomètres au sud de Jouvence. Il règne dans ce village un calme provincial exceptionnel doublé d'une spécialité de vin cuit réputé dans toute la région et donnant lieu à toutes les confidences. Ici, vous vous accoudez au zinc d'un troquet et c'est la ville qui s'offre ; des dizaines de bouches parlent fort, l'haleine puissante voire putride, et seule votre tenue à l'alcool peut vous faire manquer des détails.

Il ne fut par conséquent pas difficile de savoir qui avait été mis en bière aux alentours du treize juin. On ne se souvenait plus des dates exactes mais deux personnes avaient été enterrées un peu avant l'été : un dénommé André Sourdi, vieillard de quatre-vingt quinze ans mort de vieillesse — une mort d'un autre âge —, et une femme, Adèle Mortimer, suicidée à l'âge de quarante-quatre ans.

Après avoir une fois de plus entretenu le denier du culte — pour un homme sans foi comme moi, c'est un véritable chemin de croix —, j'ai pu apprendre que le premier mort était un célibataire « libertin » auquel on ne connaissait pas d'enfant. En revanche, plus de réticence encadra la discussion relative à madame Mortimer, le suicide étant une cause de refus d'enterrement chrétien. Après avoir fait circuler des billets de ma bourse à la soutane du brave prêtre, je pus apprendre que l'enterrement se fit car la patte avait déjà été graissée auparavant par madame votre femme, donatrice inespérée. Le curé croit se souvenir que la défunte était une tante de votre femme. Malgré tout, au vu de la description que vous m'avez faite de vos deux familles, cette tante ne trouve pas sa place.

Le quinze juin, jour de l'enterrement de la tante Adèle, votre femme semble avoir quitté Boudans. Il est cependant difficile de savoir pour où. Sa chambre à l'hôtel — où elle persiste à voyager avec son vrai nom — a été payée le matin du quinze. Elle était à l'enterrement, mais plus de trace d'elle après. Le quinze, deux trains sont partis de Boudans : le premier quittait la place vers seize heures, longeait la côte et avait pour terminus Rascaville ; le second remontait vers le nord vers Banaçon et partait dans le début de soirée. Selon la tenancière de l'hôtel, c'est vers le nord que se dirigeait votre femme.

Si tel est le cas, l'affaire se complique, Banaçon étant une ville de plus grande importance, ne serait-ce que par le nombre d'hôtels et de pensions qui peuvent y être trouvées. Le travail risque fort de devenir plus systématique, plus routinier aussi, plus long que dans des cadres plus restreints où l'on peut travailler à l'instinct.

Pour ce qui est de cette tante hypothétique, je vous prierais de me confirmer par courrier adressé poste restante à Banaçon qu'elle ne figure et n'a jamais figuré dans la famille de madame votre femme.

Pour le reste, assurez-vous que je fais le nécessaire et que j'aurais prochainement des nouvelles de la disparue.

Votre dévoué, A. Cardu.

• • •

Rigornac le vingt-trois décembre.

Cher monsieur Malakoff,

Comme vous pouvez le constater, mon séjour à Banaçon fut bref. Pour vous parler franchement, je commence à sombrer dans une foule d'incohérents détails. Ses motivations sont à l'instar de son écriture si déroutantes que je ne parviens pas à percer une quelconque ligne directrice qui pourrait, au delà du déblocage ponctuel, me donner une perspective sur les faits qui s'offrent à ma vue.

Banaçon : une ville où tout est trop clair. En sortant de la gare, je me suis dit : « non, pas l'hôtel de la gare ! » En entrant, on me raconta qu'elle avait passé la nuit du quinze au seize juin dans cet hôtel en laissant un petit message pour un homme au nom inconnu qui ne manquerait pas de s'enquérir de sa personne quelque six mois après son passage.

J'espère monsieur que vous n'étiez pas au courant de cette blague relativement déplaisante. J'en viens à perdre courage. Pourquoi toutes ces villes ? Pourquoi cet interminable voyage mêlant passion, mort, intrigues pour arriver ici : à Rigornac !

Autant vous dire que Rigornac n'est rien qu'un tas de masures : pas de marchand de journaux, de boucherie ni d'épicerie. Rien qu'une désolation habitée par des spectres silencieux qui ont peut-être su parler jadis. Perdu dans les montagnes, ce village est sordide, froid comme la mort, un repos pour la grande faucheuse qui vient chercher tranquillement les vieillards aveugles les uns après les autres pour que leur demeure, brisée par les vents et les saisons, croule sous le poids des ans et soupire en s'affaissant. Un maigre bistrot sert de commerce. Le patron, un gros rougeaud silencieux, parle avec un infect accent des dernières personnes à avoir quitté le sordide lieu. Ma chambre fait partie d'un ancien corps de ferme transformé en « résidences d'été » par l'hôtelier miteux.

Votre femme est descendue le seize juin vers dix-neuf heures chez monsieur et madame Ralac, cent route de Banaçon, des septuagénaires retraités qui louent des chambres non loin de Rigornac. Les tenanciers ont formellement reconnu la photo de votre femme même si elle s'est présentée comme étant madame Mortimer. L'histoire est hallucinante.

Au cour d'une promenade digestive — ces gens-là font aussi la cuisine — qu'elle effectuait seule tous les soirs, elle disparut le soir du vingt-trois juin vers vingt heures. A vingt-trois heures, les propriétaires appelèrent la gendarmerie. Cette dernière garde des affaires étiquetées au nom de madame Mortimer et, en l'absence de papiers et d'adresse, ils ont classé l'affaire. On parla un peu de l'inconnue disparue puis tout s'évanouit. Rien ne semble rester chez les fantômes sans mémoire de Rigornac.

Je tiens à vous souligner que quelque chose ne tourne pas rond dans cette affaire. Si en été, ce village est un parfait lieu de repos pour le touriste en mal de rusticité, l'hiver, cet endroit est impraticable en raison de la neige. Je ne sais plus quoi faire pour poursuivre. Des hypothèses, j'en ai autant qu'il y a de mots dans ses manuscrits, mais leur consistance est si faible que je n'ose vous les évoquer. Une chose est sûre : cet endroit me flanque la trouille. Je les trouve tous abjects, repoussants, leurs yeux en coin vous lorgnent

comme s'ils savaient lire dans votre futur. Leur silence est ignoble de sous-entendus, et leurs paroles sentent la charogne.

Si je parviens à trouver du matériel *ad hoc*, je tenterai de refaire le trajet des promenades nocturnes de votre femme, comme toujours seul et en aveugle, espérant qu'aucune congère inattendue ne viendra bloquer ma progression dans les environs de cette région si peu accueillante.

Sachez que j'aime voir clair dans les enquêtes que je mène, et que vingt-quatre heures avant la veillée de Noël, je ne pensais vraiment pas me trouver coincé dans ce monde de glace, à fumer une cigarette en lorgnant la pâle lumière tomber sur une sinistre vallée en noir et blanc.

Votre dévoué, A. Cardu.

• • •

Rigornac le douze février.

Monsieur Malakoff,

Pardonnez mon écriture hésitante, reflet de l'instabilité mentale dans laquelle je me trouve depuis de longues semaines.

Le village de Rigornac a définitivement marqué mon esprit de ses sortilèges. Dès la réception de cette lettre qui sera la dernière, vous pourrez arrêter les versements que vous avez eu la bonté de poursuivre jusqu'à présent.

Je suis désormais considéré par les médecins comme un déstabilisé mental capable d'actions dangereuses. Ils me conseillent d'acheter la maison de monsieur Belâme et de m'installer à l'écart de mes compatriotes des villes, dans le village calme et accueillant de Rigornac. Monsieur et madame Ralac, dans leur grande bonté, m'ont aidé pendant le temps infini où je délirais, prisonnier dans la toile du temps.

Le jour de Noël, je suis parti à la recherche de votre femme. Les bois sont très épais aux alentours de Rigornac, les sentiers praticables sont rares et escarpés. Vous étonnerais-je en vous racontant qu'hormis l'aspect amusant de la promenade en ski, je ne découvris rien concernant votre femme, disparue six mois plus tôt.

Une seule solution m'apparut : il devait y avoir à son lieu de disparition ou son dernier camp de base des traces révélant ce qu'elle cherchait, car elle cherchait quelque chose, j'en étais sûr.

Je fouillai de fond en comble la pièce louée chez monsieur et madame Ralac. Dans l'encadrement de la porte, avec un drôle de sourire, ils me regardaient faire sans rien dire. Je découvris un petit paquet scotché dans le bureau sous une protubérance improbable de bois dans le meuble, preuve du beau travail des locaux.

L'enveloppe contenait quatre étoiles à cinq branches, d'un métal argenté et froid. Je me coupai deux doigts sur les bords tranchants de ces étoiles qui parurent absorber le sang répandu. Un petit morceau de papier était contenu avec les quatre étoiles dont, manifestement, il manquait la cinquième sœur. Le plan indiquait *le* lieu.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demandèrent mes hôtes d'un élan commun.

Tout à coup, des images me vinrent : cinq étoiles à réunir, une discussion à propos d'armes anciennes au musée de Jouvence, un amant collectionneur, une tante enterrée antiquaire dans un village au trésor réputé. Des lieux, des étoiles.

Ils se proposèrent de me montrer le chemin.

Votre femme est morte, monsieur Malakoff, morte ! Et elle a souffert, terriblement souffert. Dieu seul sait si elle ne souffre pas encore, dans quelque autre monde.

Sur le plan, un genre de cylindre indiquait une tour sur laquelle je suis monté. Depuis le surplomb, la vallée noire s'ouvre à mes yeux, monsieur Malakoff. Cette tour ne figure sur aucune carte. Evidemment. Pourquoi y ferait-on figurer toutes les ruines pourries des régions désertiques ?

Poussé par la curiosité, j'ai placé les quatre étoiles sur le haut de la tour, régulièrement espacées les unes des autres. La cinquième ! Je venais de découvrir la cinquième, dans un petit logement circulaire. Puis je chante, monsieur Malakoff. C'est bon de chanter. Je chante et je hurle un torrent de mots qui déchirent ma gorge à mesure qu'ils deviennent plus chauds et que je crie plus fort. *C*'est devant moi, maintenant, devant moi, *c*'est merveilleusement beau et inconcevable. Je suis petit, si petit. Par inadvertance, le charme est

rompu. La tour est détruite dans un râle qui me précipite des lieux en contrebas. Le sol de la forêt me digère.

Je reste dans le coma, vous comprenez monsieur Malakoff. Longtemps. Très longtemps, avec pour seul paysage les faces livides de mes hôtes riant de moi comme d'un jouet brisé.

Maintenant, je reste à Rigornac pour devenir plus fort et retrouver les étoiles. Si vous désirez vous joindre à nous, venez, venez monsieur Malakoff, que vous soyez payé en retour de votre désir de savoir la vérité. Venez chez les Ralac, votre famille. Nous devons tous nous réunir pour réussir.

Je tremble. La main palpite, non, mes coupures palpitent. Je vais bien à présent. J'ai trouvé la fin de mon voyage, comme j'ai trouvé la fin de celui de votre femme. C'était le dernier manuscrit. Le dernier, inachevé. Elle était folle, monsieur Malakoff, folle à lier. Moi, j'ai tenté par méconnaissance, par envoûtement ; elle par orgueil. Ici où le temps ne compte plus, nous vous attendons.

Sachez que grâce à votre femme, nous sommes sur la voix de la connaissance. A votre place, je serais fier de la savoir partie du grand Tout qui bouillonne à Rigornac avant de *renaître*.

A. Cardu.

Histoire LXXXVIII

Eustache passait souvent devant le manège aux chevaux de bois, toujours un nombre pair de fois par jour. En effet, le manège était sur le chemin qui le menait à son activité nouvelle. Le magasin était à une distance respectable mais tout à fait admissible pour le bon marcheur qu'il était ; il faisait le trajet dans les rues désertes, dans la nuit ou le brouillard deux fois lorsqu'il mangeait à midi à proximité de son travail et quatre lorsqu'il rentrait chez lui pour déjeuner.

Ce manège avait au début provoqué une répulsion chez Eustache qui y voyait une caricature déplaisante de sa dure enfance. L'enfance qu'on disait l'âge de l'innocence et de la découverte, de l'amour, des cadeaux, de l'absence de soucis, et autres clichés, avait été différente pour lui. Jeune encore, il avait appris la mort, l'absence, les coups, la violence, qu'elle fût dans le cercle de famille ou avec des soi-disant « copains ». Il était sorti de cette époque difficile par une rupture brutale avec son passé ; désormais mûri, détruit, marqué. Il occupait ses heures de liberté, de solitude aussi, à découvrir le monde, découvrir sans répit tout ce qui, dans son éducation, lui manquait et faisait alors office de nouveauté. Tout était nouveau pour ses sens habitués à une vie difficile. Avec beaucoup de réticence, par peur de nouvelles déceptions, il goûtait du bout du bec, sans s'engager. Mais voyant que le mirage ne brûlait pas ses mains, il avançait sensiblement, de plus en plus loin, guidé par ses sens qui, maintenant, réclamaient la pitance intellectuelle et jouissante dont ils avaient trop longtemps manqué.

C'était une sorte de spirale. Le voyage était pour lui le moment de répit entre le combat quotidien et l'aventure de la découverte. Souvent, harassé, plongeant la tête dans les livres de peintures, les partitions ou les encyclopédies, il peinait à se résoudre au coucher, songeant vaguement à la dure journée qui allait suivre, identique à celle qui venait de s'écouler. Quelque chose variait néanmoins, quelque chose qui, sans qu'il s'en aperçût, le marquait d'une touche par journée, insensiblement, avec la douceur d'un mauvais bruit récurrent qui vous tire du sommeil.

Un jour, il écouta, vaincu par la répétition imparable, l'air que jouait l'orgue de barbarie du manège aux chevaux de bois, souvent désert aux heures auxquelles il passait. Il venait de franchir une autre étape : tout son esprit frissonna. Il s'agissait d'une reprise d'une pièce de piano fort connue, admirablement mise en musique sur cet instrument paraissant contenir tout un orchestre. Il rentra chez lui, l'esprit encore embué de la gaie mélodie qui l'accompagna le long de ses errances nocturnes dans les livres.

Le lendemain, écoutant les notes projetées dans l'air vif, il fut surpris d'entendre une nouvelle orchestration d'un air connu, ressemblant à un air de cirque. Il suivit les zigzags des mélodies et des rythmes pour découvrir de savantes finesses d'abord insoupçonnées. L'instrument interprète était incroyablement juste ; ses mesures se succédaient avec une rigueur teintée d'ironie. Eustache se demandait quelle démon pouvait tirer les ficelles de cette musique accrocheuse. Il tentait d'associer — sans succès — les finesses des sons à un travail manuel adéquat. Le soir, quand il rentra de son travail, une danse connue naviguait dans le manège au son du tcha-tcha-tcha. Encore une fois, l'adaptation le surprit tant qu'il se prit d'amour pour cette musique pourtant si rabâchée qu'il ne pouvait de surcroît pas supporter dans sa version originale. Celui qui avait, à partir de la danse connue, retranscrit le morceau sur l'orgue de barbarie était d'une inventivité incroyable. Car, si la version diffusée à la radio était répétitive et ennuyeuse, celle-ci était enrobée de délicates variations mettant en valeur le morceau sans le dénaturer. Eustache continua son chemin, fredonnant la danse connue qu'il s'imaginait éprouver en bonne compagnie dans une des guinguettes qui, dans le quartier voisin, étaient légion le samedi soir.

Le lendemain matin, le manège était fermé. Soudainement, le désespoir l'avait pris. Comme si un malheur ne venait qu'accompagné d'un flots de détails malencontreux, la journée fut ponctuée par une série de coups de théâtres désagréables qui rendaient les personnes présentes nerveuses voire agressives. Eustache en fit les frais au point de partir près de dix minutes avant son heure habituelle. Enervé, il frappait dans les pierres qui peuplaient les trottoirs déserts et les envoyait cabrioler avec impertinence jusqu'au bord du gouffre béant dans le caniveau. Il passa devant le manège silencieux et revêtu d'une bâche. Au lieu de musique, on entendait des bruits de clés, de boulons. Au lieu des chevaux de bois tournant, on distinguait une lumière ponctuelle filtrant à travers la tenture raide et imperméable, peinte de longues lignes verticales dont la couleur avait un peu passé. Celle-ci était entrouverte et Eustache se pencha par l'échancrure, indiscret, pour regarder dedans.

— S'il vous plaît !

Un bruit de sursaut enchaîné avec une rencontre involontairement violente d'une tête et d'un panneau de bois aigu suivirent. Un visage fatigué fit face à Eustache.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il bafouille, Eustache, il ne sait pas quoi répondre. Cela fait trop longtemps qu'il n'a pas dit des choses.

— Entrez, lui fait le vieux.

— Merci, chuchote-t-il comme pris en flagrant délit de péché.

Le vieux le regarde dans les yeux et semble le percer à jour. Lui a cent ans de vie dans les yeux et plus encore pour une raison qu'Eustache ne peut encore comprendre. Il n'a pas d'âge et sa mort proche s'incarne dans l'éternité. Le vieux regarde Eustache pendant de longues minutes tandis que l'autre recouvre sa confiance.

— Enfin ! Vous voilà !

— Que...quoi ? ...

— Asseyez-vous là et ne m'interrompez pas. J'ai une histoire à vous raconter. Je crois voir à vos mains que personne ne vous attend ?

Eustache acquiesce sans parvenir à articuler un son. Le vieux parait heureux. Il est debout et il rit maintenant. Il s'écrie :

— Et maintenant la mise en scène ! Car pas d'histoire sans mise en scène !

Au centre du manège, Eustache regarde le vieux qui a maintenant vingt ans et qui va pouvoir mourir en paix.

Le spectacle commence.

— Bonjour monsieur !

Le vieux fait le pitre aux yeux graves.

— Je m'appelle Anatole, j'ai quatre-vingt deux ans. Je suis vieux, cela se voit, malade, cela se voit moins, mais verni car j'ai trouvé mon successeur ! Oui vous monsieur Eustache ! Car vous êtes comme vos contemporains, déçu, seul, abandonné, sans but, ah ! Ah ! ...

Il rit de plus belle en mimant tous les adjectifs noirs qui s'évadent dans la nuit par la fracture de l'enveloppe du manège, battue par le vent du nord.

— Et vous vous demandez comment en sortir ? Si seulement j'avais autre chose ! Et quand me marierai-je ? Aurais-je des enfants ? Hé bien, j'ai la réponse !

Eustache regardait le vieux aux yeux rouges comme des braises.

— Le manège ?

— Non ! Le *Manège* ! Le Manège est un dieu, un monde où les courants des générations se joignent, une mer irriguée par la continuité des enfants qui naissent et dont on berce la vue, le rêve et l'ouïe ! Certes, les manèges eurent de plus beaux jours et on nous réserve maintenant aux plus petits, sans trop le dire, car nos sensations ne s'emballent plus pour si peu de saveur. C'est certain, nous levons peu le cœur ; le flot des images brutales des contes gît en chaque mémoire comme une menace qui existe sans être dévoilée. C'est ce monde de rêve supporté par le travail quotidien d'alimentation du cœur de cet être sublime et éternel : l'*Orgue* ! Ô qu'il est gourmand cet orgue avalant des kilomètres de carton depuis plus d'un siècle ! Tous les genres lui furent donnés : musique classique, moderne, danses, variété, musique jazz, rock ou musique des autres continents. De toutes ces musiques, il tenta de reproduire les traits caractéristiques pour sa grande mission de représentant du monde ! Faire connaître sans trahir, qui le fait aujourd'hui ? Lui le fait et avec un brio inégalé qui dompte même les âmes adultes les plus bridées ou les plus réfractaires. Car le Manège est libre ! Libre dans ses propres lois, toujours les chevaux galopent et reviennent à leur point de départ, toujours ils montent pour après redescendre, toujours le vent de notes rythme le temps et les étapes de la vie des humains sur des siècles, toujours la vie s'écoule en lorgnant vers le futur et le plaisir. Le plaisir subtile et dangereux, risqué par construction. Car rien n'est simple quand le monde que l'on représente est fils de la passion !

Le spectacle dura longtemps et peut-être dure-t-il encore avec dans le rôle du spectateur l'éternelle victime du destin et dans celui du maître de céans, l'éphémère passeur attendant le vieillard près de son fleuve miroir. L'archétype prospère non loin de chez nous sous les habits gracieux d'un orgue d'ubiquité brillant sous les feux des plaisirs et des passions éternelles.

Paris, le vingt-deux janvier 1996

Histoire LXXXIX

Le silence était total dans le tunnel de nacre, exceptées deux charmantes demoiselles bavardant d'un ton désinvolte. Quand leur esprit se plaisait à laisser leur langue reposer, on entendait un silence bâti de mort.

— Il paraît que le maître a des vues sur une nouvelle conquête...

— Humaine ?

— Certainement.

— Ici, tout le monde a le temps.

— Oui, et pour la conquête, c'est une nouvelle vie.

— Si l'on peut dire, hi, hi, hi...

Un homme en sandales s'approche de l'un des guichets ; il est très abîmé et contemple sans y croire vraiment ses blessures. La ligne passée, il retrouve une fraîche apparence et paraît avoir perdu quelques années.

— C'est mieux ainsi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Veuillez parapher ici, s'il vous plaît.

L'autre prend la plume et parait s'éveiller.

— Vous êtes arrivé. Suivez le tunnel et dans quelques mètres, on s'occupera de vous.

Une fois l'homme parti, la seconde demoiselle adresse un regard impressionné à la première en lui disant :

— Comme premier client de la journée, il est assez mignon.

— Oui, et tu as vu ses muscles ?

— Et son profil ?

Alors que les deux oiseaux bavardent, un autre homme arrive, lui aussi fortement mutilé. On croirait que sa tête a été transpercée par une lance ; il recouvre figure humaine une fois la ligne passée. C'est lui aussi un homme de forte taille, bien bâti et paraissant étonné. Il signe en rouge le parchemin et s'enfonce dans le tunnel.

Depuis leurs guichets, les deux demoiselles reprennent de plus belle :

— Quelle belle journée en perspective ! Que de pièces de choix !

La seconde trépigne presque.

— Comme ils sont beaux et vigoureux aujourd'hui !

— Oui et en voilà encore deux !

Les deux hommes subissent le rafraîchissement du corps et paraphent les papiers à chaque guichet. De près, ils sont suivis par une foule d'autres hommes qui passent de l'état d'amas de viande humaine à l'état brillant nécessité par les lieux.

Bientôt, une véritable queue se crée, tellement le nombre de clients dépasse la capacité des guichets. La première demoiselle se lève de son fauteuil sculpté pour s'adresser à la seconde :

— C'est incompréhensible ! Ils sont si nombreux !

— Et ce sont tous des hommes !

— Je ne peux même pas admirer leur visage quand ils se rafraîchissent, moi qui aime tant cela !

— Et combien ont des beaux cheveux longs !

Les centaines d'hommes attendent patiemment leur tour avant de s'enfoncer dans le tunnel. Puis le débit se calme. Pendant un temps, il ne vient plus personne.

C'est alors qu'un guerrier arrive : beau, grand, fort, charismatique. La ligne franchie, un point disparaît de sa gorge. Il signe le papier d'une écriture de lettré. Derrière son guichet, la demoiselle admire Hector, égal des dieux.

— Vous êtes...

— J'*étais* Hector.

— Que s'est-il passé ?

— Ilion la Sainte va être prise. Achille aux pieds rapides m'a vaincu avec l'aide de Zeus et des immortels.

— Seigneur Hector, bienvenue dans le royaume d'Hadès.

Paris, le vingt-trois Janvier 1996

Histoire XC

Le vent glacial qui troublait la baie passait à travers les portes du bar, chaque nouvelle rafale faisant frissonner les deux personnes assises, seuls clients isolés à une table où des générations s'étaient accoudées. Devant eux, un mezcal douteux grelottait en attendant de rejoindre le douillet gosier, l'inéluctable destin. Dehors, sous le ciel gris, les faces raides restaient immobiles, pesantes, contemplant l'île dans sa majesté avec un œil concupiscent. Le dos tourné vers la mer, elles miraient le petit monde de la majesté des rois oubliés, renfermées sur leur secret impénétrable, hautaines et un peu amusées du défilement des générations d'hommes — fourmis venues violer leurs sols de mémoire.

Celui qui tournait le dos au vent et frissonnait le plus à chaque tremblement de la baie vitrée, triturait son verre au point d'en faire une mer agitée, réplique miniature de l'océan qui rugissait derrière lui, comme un monstre conscient chargé de présages mousseux et déchiquetés. Celui qui faisait face à la mer ne regardait pas son compatriote ; il laissait ses yeux divaguer dans le ciel gris et changeant au rythme des constructions éphémères d'une nature qui cernait l'îlot.

— Je ne comprends rien à ce qui s'est passé ici.

— Nous avons des éléments mais ils sont difficiles à recoller.

Un garçon changea les verres vides en verres pleins après un ordre silencieux donné de la main par un des deux protagonistes.

— Et si loin de tout !

— Oui, perdus comme l'est ce maudit coin !

Ils sirotaient leurs verres dans le froid sans que l'alcool ne parvînt à les réchauffer vraiment. Les mains gourdes et froides feuilletaient des tas de paperasses qui s'épanchaient sur la table comme un palmier épuisé.

— Ce pays de sauvages n'a même pas un arbre.

— Oui, rien de civilisé. Enfin plus rien.

— Plus que cette bourgade ridicule.

— Tout est si loin du monde que c'est à se demander si ce que l'on fait est utile.

— Nous construisons une brique de plus au mur de la connaissance, mais elle est contingente. Et le monde peut l'attendre encore un peu. Rien n'est nécessaire dans l'absolu.

Ils firent une pause, chacun perdu dans ses pensées au point que leurs yeux ne voyaient pas le monde alentour. Refusant de se croiser, les regards se mirent à bouger en même temps que la conversation reprenait.

— Et ces stupides statues qui gardent jalousement leur secret, on dirait qu'elles nous méprisent.

— Non ; elles nous ignorent.

Les deux âmes amères regardaient le fond de leur verre comme s'ils avaient espéré découvrir la solution de toutes leurs préoccupations. Le serveur du bar alluma une radio locale puis l'éteignit rapidement au vu des têtes soudainement détournées emplies d'yeux exorbités et hargneux. Le silence emplit à nouveau les lieux, lentement, comme si le froid engourdissait même les sons. Le bruit du vent reprit sa place au sein des vagues brisées qui tonnaient sous l'activité de la masse d'eau environnante.

Un long moment passa dans la conversation tumultueuse des vents avant qu'un quatrième personnage ne pénètre dans le bar dénudé. Une sorte d'indien, paraissant considérablement âgé en raison du nombre de rides qui creusaient son visage, s'installa près de la baie vitrée du bar et s'enveloppa dans un poncho usé par les ans. Sa posture était celle de quelqu'un qui s'installait en prévoyant de rester à sa place un bon moment. Le dos à la mer, contre la vitre, son regard rieur contemplait l'ensemble du bar. On pouvait croire à son sourire sombre que chaque parcelle du lieu et que chaque occupant provoquait chez lui un fou rire irrépressible.

Le garçon s'approcha de lui et lui parla dans une langue incompréhensible. L'autre répondit en ricanant. Alors que le garçon revenait au bar pour y préparer la mixture commandée, le vieil indien se mit à parler tantôt à voix basse tantôt à voix haute, riant puis se taisant, souriant en contemplant les deux hommes à la peau blanche. Irrité, l'un des deux interpella le garçon avec brutalité :

— Mais que diable raconte ce vieux fou ?

— Il parle des moaïs, monsieur. Il...

Le serveur n'osait poursuivre sa phrase.

— Hé bien ; allez-y. Continuez. Qu'y a-t-il ?

— Il se moque de vous, monsieur.

— De moi ?

— Non de vous.

L'homme qui faisait face à la mer et qui s'était retourné pour interpeller le garçon, tourna sa chaise pour faire face au vieux assis à l'autre extrémité de la baie.

— Et pourquoi, ce vieux bonhomme aux grandes oreilles se moque-t-il de nous ?

— Il rit de vos papiers monsieur, ainsi que de votre mine grave.

Le vieux avait recommencé de parler à la cantonade, comme un vieillard sénile en train de délirer. Les interlocuteurs sentaient le rouge colorer leurs joues, compensant leur impuissance à comprendre par une série de questions.

— Que dit-il maintenant ?

— Oui, que dit-il ?

— Il dit que les moaïs regardent l'île et les profanateurs sans s'inquiéter parce que leur secret est bien gardé.

— Mais qu'en sait-il ?

— Et maintenant ?

— Il dit que depuis sa jeunesse, il voit des blancs venir creuser autour des moaïs et que rien n'a été découvert de significatif.

— Lit-il seulement les publications, cet espèce de...

— Et là, que vient-il de dire ?

— Il dit que le secret des anciens est un problème de, comment dire, de réflexion sur l'existence des anciens.

— Sur quoi ?

— Sur l'être des anciens, monsieur.

— Ce vieux est fou !

Le vieil indien perçait de ses yeux ses deux adversaires. On aurait dit qu'il comprenait ce que ceux-ci disaient rien qu'à leur intonation.

— Il comprend notre langue ?

— Non monsieur, il parle...

— Quel vieil imbécile !

Après une pause tendue, le vieil indien sortit les bras du poncho et attrapa le verre avec la mixture. Il but un peu, reposa le verre et s'enfouit de nouveau les bras dans la laine. Puis il reprit la joute.

— Que vient-il de dire ?

— Il parle des moaïs et...

— Mais que dit-il ?

— Il dit que les moaïs représentent tous le même homme.

— C'est insensé ! Ce sont des statues de rois !

— Traduisez-nous ce qu'il dit s'il vous plaît.

— Il dit que les blancs n'ont jamais rien compris aux indiens et à leurs valeurs religieuses et spirituelles.

Celui qui faisait face à la mer s'était levé, furieux, tenant le dossier de sa chaise par une main comme s'il avait voulu s'en servir pour frapper. Celle-ci en équilibre sur un pied tremblait au rythme de sa rage à peine contenue.

— Et cet olibrius va sans doute nous expliquer ce que nous ne comprenons pas, n'est-ce pas ?

Il avait hurlé dans le bar vide qui résonnait de désapprobation aux accents de sa voix maniérée. Le vieux s'adressa au garçon et celui-ci lui parla dans sa langue. L'autre répondit.

— Monsieur, il dit qu'il peut vous expliquer si vous êtes ouvert et que vous arrêtez de vous comporter comme un animal.

Le rouge couvrait le visage de l'archéologue. Celui-ci bafouilla des mots inintelligibles.

— Allons-y mon ami, allons voir cet homme qui paraît en savoir long.

— Aller voir ce chimpanzé ! Me traiter d'animal ! Moi ! Me traiter d'animal, alors que sa civilisation est celle d'une bande de chiens qui glapissent pour que leur protecteur leur donne à manger. Bande de sauvages ! Allez-y sans moi !

Il prit son manteau et fit claquer la porte vitrée en sortant, éparpillant les cartes et dessins sur le sol. L'archéologue restant ramassa les paperasses avec l'aide du garçon, les rangea dans une mallette fatiguée et alla s'asseoir près du vieil indien.

— Que boit-il ?

— Du maté.

— Hé bien, deux matés.

Le garçon retourna tranquillement à son bar pour prendre le temps pour préparer les deux breuvages. Lorsqu'il eut terminé, il se rapprocha de la table au coin de la baie vitrée et déposa trois verres d'où se dégageait une fumée discrète en proie à l'hésitation.

— Vous savez, monsieur, ce vieux est un peu étrange, et je crois qu'on peut affirmer qu'il n'a pas toute sa tête.

— Traduisez-moi ce qu'il dit.

Le vieux mit le nez dans son verre, puis le repoussa d'une main tremblante comme si la source de chaleur était trop vive pour lui. Puis, il regarda l'archéologue avec des yeux qui ne riaient plus. Il entreprit un long monologue, les yeux perdus dans le vide.

— Dans ce que je voulais vous dire, ne vous attendez pas à trouver les réponses, ou du moins toutes les réponses. Car avec des phrases banales, on peut exprimer une pensée très profonde : l'idée est une chose qui ne s'entend pas mais se comprend. Je ne vous dirai rien de révolutionnaire, rien que vous ne sachiez déjà, mais peut-être quelque chose que vous n'avez pas réalisé à ce point.

Il sirota son verre avec grand bruit puis continua en riant.

— Traduisez !

— Il dit que c'est du monde qu'il parle. Enfin du monde ou de son monde, je n'ai pas bien compris.

— Excusez-moi, je ris sans savoir pourquoi. Les statues représentent toutes le même homme, multiplié et identique : l'ancien, le sage, l'éveillé. Car tous, nous sommes des endormis, des rêveurs, et chaque réveil nous replace dans un autre rêve. Eux ne rêvent pas. Ils existent. Ils sont éveillés et contemplent l'intérieur des terres, le monde. Le monde qu'ils ont modifié, le monde qu'ils ont créé, qu'il a créé.

— C'est donc une sorte de dieu ?

— Non, répondit le vieillard en secouant la tête. Non... C'est un homme, mais un homme éveillé qui s'incarne dans l'archétype humain, dans la trame humaine, dans une certaine définition de l'homme.

— Peut-il être plus précis ?

— Oui, je peux vous dire que ces hommes ont compris que le monde était eux.

— Vous êtes certain de la traduction ?

— Ce doit être : « le monde était eux », ou « était en eux ».

— Soit.

— C'est la raison d'être de ces statues : c'est l'éveil qui les a rendues ainsi.

— Les hommes ou les statues ? Je ne comprends plus très bien.

— Les hommes se sont éveillés. Ils sont devenus le monde (ou « leur monde »). Ils n'étaient plus conscients d'eux-mêmes, mais ils existaient sur le même plan que le monde, parce qu'ils l'avaient créé !

— Mais comment plusieurs êtres humains pouvaient-ils créer le même monde ?

L'indien hésitait tandis que l'archéologue sentait monter la colère en lui : une colère tacite devant son absurde persévérance à écouter ce vieil indien et sa langue de serpent à sornettes.

— Mais parce qu'ils étaient tous le même homme.

— C'est bien sûr ! dit le savant en se tapant le front avant de dégainer sa montre.

— L'homme éveillé est un seul qui est, a été, et sera pour toujours. Tous les éveillés sont équivalents, omniprésents. Il voit tout. Ils voient tout (au pluriel). Pour eux, le temps n'existe pas, ainsi que l'espace. Car en ce lieu, l'espace est la mer et les longueurs immenses qui nous séparent des autres îles. Et ils tournent le dos à la mer, car l'espace de l'île est comme l'espace du monde : l'île contient tout.

L'archéologue s'était rejeté en arrière sur sa chaise et baillait.

— Vous voulez que je continue à traduire ?

— Mmm...

— La question que le vieux se pose est de savoir si l'être éveillé fut unique, ou s'ils furent plusieurs à s'éveiller à la fois. Il semble pencher pour la seconde solution, parce que l'île est assez isolée pour être propice à l'éveil.

— Combien vous dois-je ?

Le savant paie, se lève alors que le vieillard continue à parler dans son étrange langue. La porte s'ouvre et une rafale de vent charge d'embruns s'éclate dans le bar tandis que le savant s'accroche un peu plus à sa sacoche de peur de la perdre. Devant le café, son pied heurte une pierre qui roule sous la violence du coup. Il s'éloigne avec l'impression d'être un étranger dans ce village du bout du monde.

Le garçon le regarde s'éloigner depuis la baie vitrée nue où il se reflète à peine, puis débarrasse la table des verres vides et range les chaises. Le vieux rit tranquillement alors que son regard embrasse le bar vide et froid. Depuis le bar, le garçon accoudé au zinc interpelle le vieillard.

— Hé ! Vieil homme ! C'est vrai ce que tu as raconté au blanc ?

— C'est vrai dans mon monde. Pour toi, c'est vrai si tu le veux.

Paris, le quinze février 1996

Histoire XCI

— Cette femme n'est pas comme les autres, je te l'assure.
— Oui, tu dis cela parce que tu es séduit.
— Non, enfin, pas vraiment.
— Je te connais.
— Non elle est vraiment différente. Mais le problème est qu'elle est très froide.
— C'est peut-être là que réside sa différence.
— Oui, elle est froide. Avec elle, tout est toujours à recommencer, tu comprends ? Ce n'est pas comme avec toi, quand nous étions...
— Ne remuons pas le passé.
— D'accord, mais avec toi, même maintenant, j'ai l'impression d'être en confiance, d'avoir un passé commun, d'avoir vécu des choses. Je sais le matin que tu me reconnaîtras si je t'appelle et que, déjà, faisant partie de ta vie, comme tu fais partie de la mienne, nous avons fait sauter depuis longtemps les barrières qui séparent les gens qui ne se connaissent pas. Notre connaissance est une constante dans le temps, comme ce degré d'intimité qui s'est orienté vers l'amitié. En quelque sorte, je possède une partie de toi et toi de moi.
— Et avec elle ?
— Oh ! « Avec » est un grand mot. Disons que je la vois chaque jour, parfois assez longtemps...
— En tête à tête ?
— Oui. Souvent. Cependant...
— Cependant ?
— Cependant, c'est comme si j'étais toujours un inconnu. Elle parle et regarde derrière un bloc de glace qui la sépare des autres.
— Tu veux dire de toi ?
— Oui, de moi aussi. Rien n'est persistant dans son comportement ; aucune constante d'action ou de considération dans le temps. J'ai pourtant tenté de l'amadouer.
— Je te fais confiance.
— Un peu à la manière des cours douces des siècles passés. En douceur, avec une persévérance naïve. Au début, je sentais nettement son sentiment d'être attaquée, puis peu à peu, elle a compris que c'était ma nature.
— Je crois que tu exagères. Tu n'es pas un don Juan, encore moins un ange.
— C'est sûrement vrai. Mais rarement auparavant, j'avais vu ce genre de comportement.
— Et maintenant ?
— Quoi maintenant ?
— Quels sont ses sentiments pour toi ?
— Néant, je crois. A l'extrême rigueur, de l'estime.
— Tu es très mal parti.
— Je crois, oui.
— Et elle a toujours été froide ainsi ?
— Presque.
— Ce qui signifie ?
— Une fois, pendant un cocktail, elle a été abordé par un homme qui avait travaillé avec elle pendant quelques mois. Bizarrement, j'étais là et j'ai entendu la conversation.
— Que disaient-il ?
— Pas grand chose. Elle lui a demandé s'il avait pris du poids et l'autre n'a pas compris. Ce malentendu les a fait bredouiller, les yeux dans les yeux. L'autre a rajouté quelque chose que je n'ai pas voulu entendre.
— Etrange. Et elle ? Comment était-elle ?
— Frétillante ! Elle avait de grands yeux ouverts, les narines dilatées, se tenant bien droite, comme une chatte qui, au comble de sa séance de ronronnements, est sensible au moindre contact ! Elle était méconnaissable ! Si... offerte !
— Crois-tu qu'elle ait eu une aventure avec lui ?

— Non je ne crois pas. Je crois qu'ils ont joué à la séduction comme le font les adolescents, mais qu'ils ne sont pas allés plus loin.

— Tu as des raisons de le croire ?

— Oui. D'abord une question de gabarit. Ensuite l'homme est laid.

— Il est laid ?

— Oui ! Laid et gros.

— Pas possible ?

— Si !

— Est-il donc si charismatique ?

— Pour moi, non, mais il a de la présence.

— Donc il l'est.

— Pas exactement. Disons qu'il se joue un charisme.

— Comment cela ?

— C'est difficile à expliquer : il joue un rôle qui est trop extrême pour être véridique. Trop imbécile. Trop maniéré. Trop construit.

— Tu ne l'aimes pas ?

— Non. Dans le temps j'ai eu un ami qui possédait le même style et, tu le croiras peut-être, qui parlait des mêmes choses et arborait la même démarche construite. Son aura semblait s'étendre sur les autres. Pourtant, je l'ai toujours pris pour un simulateur, un faussaire voire un complexé.

— Du calme !

— Avec lui, je sentais que tout était faux. Sa seule présence dénaturait la réalité, l'altérait afin que tout être conscient l'admirât. De plus, les conditions lui facilitaient les choses, les autres personnes tombant dans ses pièges les plus grossiers. Je trouvais cela affligeant.

— Cela devait l'être, à t'entendre. Qu'est-il devenu ?

— Je l'ai revu une fois des années après. Les conditions favorables l'avaient quitté et il gisait dans son habit de faussaire visible aux yeux de tous. A peine tentait-il de se mentir lui-même.

— Tu avais donc raison ?

— Je n'en ai jamais douté. Il me semblait voir à travers l'apparence de ce faussaire humain. Il avait un côté malsain que je ne pouvais supporter. Et c'est l'image de cet homme que j'ai retrouvé dans ce cocktail.

— Les genres d'hommes ne sont pas légion. On peut facilement classer la plupart d'entre vous.

— Oui. Peut-être plus facilement que les hommes pourraient classer les femmes.

— Qu'est-ce qui te tourmentes ?

— Comment peut-on faire autant d'effet à une femme lorsqu'on est comme il est : laid et faux ?

— Tu l'as dit avant : il a du charisme, même si tu n'y es pas sensible. Une sorte d'influx animal qui fait trembler les femmes qui respirent son odeur et le voient tourner en paradant. D'autre part, il a séduit *une* femme. Les conjonctions d'astres font parfois que l'émetteur est en phase avec le récepteur. Dès lors, la raison passe au second plan.

— Tu dois avoir raison.

— Tu es peut-être en train de réinventer le triptyque vieux comme l'humanité de l'homme aimant une femme qui aime un autre homme. On peut varier en échangeant homme par femme, puis en multipliant le nombre de protagonistes. C'est une figure triangulaire à laquelle il manque un côté.

— Et heureusement !

— C'est exact, je ne croyais pas que tu l'interpréterais de cette manière. Pour en revenir à ton affaire, crois-moi, jette ton dévolu sur quelqu'un d'autre. Céder à l'apparence est compréhensible, mais

céder au charisme est dangereux. Car le lien qui se tisse est animal et destructeur. De plus, il est susceptible de cacher un grand déséquilibre.

— Toi et ton travail !

Ils rirent, se levèrent et sortirent, les yeux emplis des reflets de pourpre de leurs deux âmes enlacées.

Paris, le seize février 1996

Histoire XCII

— Et pour toi, qu'est-ce que ce sera ?
— Sers-moi donc un Martini.
— Pas de champagne ?
— Non, je n'aime pas les bulles. Alors, comme ça, tu t'en vas ? Tu nous quittes ?
— Oui. Bof, j'ai fait mon temps. Et puis...
— Salut !
— Salut. Que bois-tu ?
— Un verre de champagne. Tiens, tu es déjà là. Evidemment, dès qu'il y a quelque chose à grignoter, tu es devant. Comme au bon vieux temps de nos études.
— C'est loin tout cela.
— Salut tout le monde.
— Salut.
— Salut.
— Entre. Qu'est-ce que je te sers ?
— Comme tout le monde. Pas trop triste de partir ?
— Bof, tu sais, ça va, ça vient. Entrez. Allez-y. L'un après l'autre, s'il vous plaît. Les femmes d'abord.
— Un jus d'orange.
— Tu es bien sobre.
— Tu parles : c'est pour faire bien. Elle n'ose pas prendre un verre d'alcool de peur d'être saoule.
— Non, c'est que l'alcool la fait rougir.
— T'aurais vu la tête qu'elle avait au pot de... de... Merde, comment s'appelait-il ?
— Laissez-la, vous êtes trop cons.
— Oh, le regard noir ! Je crois que je suis mort.
— Tiens, ton verre. Evite ces deux lascars. Je ne serai pas fâché de les laisser loin derrière moi.
— Mais tu me laisses aussi.
— Excusez-moi. Pour moi, cela sera un whisky sec.
— Et moi un gin. Avec beaucoup de glace.
— Tu es barman pour ton dernier soir parmi nous. C'est une vocation ou quoi ? Tu as enfin décider de te recycler ?
— Oui, j'en avais marre de t'entendre. Alors, comme ta connerie est immense et non réductible, je préfère m'en écarter.
— Tu plaisantes, j'espère ?
— Et voilà un gin avec beaucoup de glace.
— Mais t'as entendu. Ce gars m'a insul...
— Laisse tomber, viens par ici.
— Mais c'est tout un service qui débarque. Entrez, entrez.
— Toi, tu n'auras pas appris à parler plus fort que cela en toutes ces années.
— Ce n'est pas faute, j'aime pas m'égosiller.
— Un pastis pour moi.
— Ca tourne vite, hein, chef ? Un coca pour moi.
— Un verre de champagne ?
— Moi aussi.
— Oui, moi, aussi.
— Et pour vous ?
— Tu as du jus d'orange ?
— Oui.
— Alors, donne moi un whisky.
— D'accord.
— Alors tu nous quittes. On te regretteras, tu sais. J'aurais aimé que ça se passe autrement.

— Moi aussi.
— Mais tu es trop entêté. Bah, n'en parlons plus. J'espère que tu trouveras ton bonheur là où tu vas.
— J'espère aussi. Voilà le coca, le pastis et les trois verres de champagne.
— Pendant que tu y es, tu me donnes deux verres : un whisky et un gin avec beaucoup de glace.
— La vie est dure. Je crois qu'il fallait que je parte.
— Ne dis pas cela, tu vas m'énerver de nouveau. On avait... Bah, n'en parlons plus. Tu pars loin ?
— Oui, assez...
— Excusez-moi, je vous l'emprunte quelques minutes.
— Mais...
— Faites. Je m'efface devant une si belle femme.
— Bon, tu me remplaces pour le bar ?
— Mais... Je ne sais pas...
— Improvise.
— Je n'étais pas au courant !
— Je ne t'avais pas dit.
— Mais... Et nous ?
— Quoi, nous ?
— Je croyais que j'étais ton amie.
— Tout cela est arrivé si vite.
— Salut Sophie ; salut Igor.
— Bonjour Fred.
— Alors comme cela tu pars ? Espèce de cachottier. Avant de lire ton message, je n'étais au courant de rien. Tu sais que ta discrétion est digne des services secrets.
— Pourtant ici tout se sait, hein ?
— Que veut dire ce clin d'œil ?
— Laisse tomber, Fred, va prendre un verre.
— Quel imbécile ce mec. Il croit quoi ?
— Ce n'est pas grave, laisse tomber. Je disais que je ne t'ai pas averti, parce que tout avait été trop rapide. Je ne l'ai su qu'hier !
— Pas possible.
— Disons, il y a deux ou trois jours. Le temps d'avertir et d'organiser mon départ. C'est tout. D'ailleurs, peu de personnes ont pu venir. Regarde, nous sommes à peine une quinzaine.
— Mais, il en arrive encore. Jacques, Arnaud, Rita la charogne !
— La quoi ?
— Bonjour Jacques. Bonjour Arnaud. Bonjour Rita. Tu es très en beauté ce soir.
— Merci, mais moins que toi.
— Bonjour Rita, bonjour Jacques, bonjour Arnaud. Comment vous allez tous ?
— Tu sais. La conjoncture n'est pas bonne. Restructuration et compression sont des mots à l'ordre du jour. On essaie de sauver notre peau.
— Désolé mais je n'ai plus ce genre de problèmes.
— Ca reviendra, c'est toujours pareil.
— Ouais, je crois que tu exagères. Bon, les temps sont durs, mais pas de quoi se lamenter. Certains vont même avoir de la promotion. N'est-ce pas Rita ?
— Elles sont absorbées par leur conversation.
— Je crois que je t'envie quand même. Il faut changer, même si c'est pour retrouver les mêmes choses. Au moins, pendant la phase d'adaptation, tu découvres. Après, tu fais partie des meubles.
— Alors Jacques ! Encore en train de se plaindre. Fais gaffe, tu risques le placard à ton âge !
— Si ta gueule avait suffi, je crois que je serais parti juste à cause d'elle. Mais tu es vraiment trop con pour qu'on écoute.
— Il dit la vérité, c'est tout. Tiens mon verre est vide.
— De toute façon, tu partiras aussi. T'es au bord du g...
— S'il te plaît, pour moi, va débiter des idioties ailleurs. Il reste du gin. Si tu veux, saoule-toi mais tiens toi tranquille. C'est mon dernier soir ici et je ne veux pas que tu me fasses chier.
— Merci, Igor, mais son cas est désespéré. On lui a fait miroiter mon poste depuis trop longtemps. Il n'a pas la patience d'attendre, voilà tout.
— Mais que faites vous avec un couple d'imbéciles comme eux ? Ils ne savent que boire !
— Ils sont venus nous aborder.
— Alors, Igor, que deviendras-tu ?

— On vous laisse.
— A tout à l'heure.
— A tout à l'heure. Ce qu'il adviendra de moi ? Pas grand chose, tu sais. Je vais continuer, ailleurs.
— Oui. On m'a dit que tu partais loin.
— Très loin.
— Oui. C'était agréable de travailler avec toi. Et même de faire plus.
— C'est de l'histoire ancienne.
— Oui, mais tu es un de mes plus grands échecs.
— N'exagérons rien. Pas maintenant.
— Si, je t'assure. Je te regrette beaucoup. J'en ai eu d'autres évidemment. Mais tu es celui que j'aimais le plus.
— Tu dis cela à tous tes amants ?
— Non je t'assure.
— En pleines confidences ? C'est le moment où jamais.
— Sophie ! Pour la deuxième fois de la soirée, tu tombes mal. C'est étonnant cette faculté que tu as de déranger.
— Excusez-moi, j'ai des invités à voir.
— Igor ! Viens par ici !
— Me voilà.
— Donc, tu pars. C'était pas mal pourtant de travailler avec toi. On t'aurais vite cru indispensable.
— Rien n'est indispensable, surtout pas moi.
— Qu'est-ce que je te sers ?
— Tu tiens le bar ?
— Oui, je suis venu à la rescousse d'un barman en péril.
— Une coupe de champagne.
— Moi aussi.
— Oui, moi aussi.
— L'équipe est au complet ? Non, il manque André.
— Il n'a pas pu venir, il est en mission.
— Je comprends. Vous savez que vous aussi, vous allez me manquer.
— Bonjour messieurs.
— Bonjour.
— Bonjour mademoiselle.
— Cette fille te colle au train.
— Je ne sais pas.
— Qu'est-ce que vous dites ?
— Rien.
— Igor, il faut que je te parle.
— Que se passe-t-il ?
— Igor ! Va te faire foutre !
— Igor ! Tu n'es qu'un salopard !
— On est content que cet enfoiré se barre ! Il nous prendra plus la tête.
— N'y vas pas, s'il te plaît. Partons.
— Qu'est-ce qui vous prend, là-bas ? Vous la fermez, oui ?
— On t'emmerde ! Encore une victime de la déstructuration ! Ah ! Ah ! Ah ! Laissez-moi rire ! Il ne part pas ! Il est viré comme un chien !
— Reste ici ! Igor !
— Igor ! N'y va pas ! Ils te provoquent !
— Espèce de connards, vous allez voir de quel bois...
— Viens...
— Prends ça !
— Ouch !
— Oh !
— Et ça !
— Ouh !
— Séparez-les !
— Mais pourquoi moi ?
— Tiens !

— Aïe !
— Partons !
— Partons !
— Oh ! Ton œil !
— Ca se généralise.
— Toi, tu restes là !
— Non, c'est toi !
— Aïe !
— Je t'ai dit : tu restes là !
— Mais... Aïe ! Charogne !
— Prends ça ! Espèce de salope !
— Où est la sortie ?
— Il se barre... Arr...Aïe ! Rheuh !
— Hiiiii ! Aïe ! Je vais la tuer !
— Ma mallette, mon manteau, l'ascenseur !

Paris, le vingt-et-un février 1996

Histoire XCIII

Son invitation n'avait de cesse de me surprendre. Si bien placée parmi les hauteurs, sa maison regardait les toits et les coupoles de la ville embrumée. J'étais certain qu'un être tel que lui ruminait un mauvais coup, c'est pourquoi sa gentillesse ne m'en paraissait que plus étrange. Car cet homme avait tout. Le pouvoir d'abord qui est l'apanage des grands, ou disons, le hochet des grands. Cependant, il avait aussi l'argent : la propriété la plus belle de toute la région, accrochée comme un lichen à des rochers tranchants ; il possédait la femme la plus superbe de la contrée, une des plus intelligentes aussi. Mais il était joueur et avait failli chuter bien des fois. Son plus grand échec était survenu de façon intempestive. Il s'avéra être mêlé à une histoire de meurtres répétés dans un quartier qui servait à tourner un film, sur une butte de la ville, parmi les étroites rues. Les gens de ce quartier parlaient une sorte de dialecte aux consonances rugueuses qui les mettait à part de la population de la ville. Sans se baser sur des faits avérés, on disait qu'ils sortaient rarement et se ressemblaient tous beaucoup. La butte, elle-même, de nuit, passait pour être un coupe-gorge. Le film s'était tourné en quelques semaines et, à la suite d'une sombre affaire de vengeance, l'un des techniciens avait égorgé le metteur en scène. En cherchant les motivations des uns et des autres, on remonta jusqu'à des témoignages étrangement cohérents concernant l'intervention d'hommes mandatés par le maire. Celui-ci habitait la plus belle demeure de la ville, située au-dessus de la butte, collée aux rochers violents de la montagne. Ce même homme qui m'avait, entre autres, invité dans sa propriété.

D'autres rumeurs plus incroyables encore avaient circulé à son encontre. Certains parlaient de vols, réseaux de prostitution, drogue, alors que d'autres allaient jusqu'à évoquer des phénomènes paranormaux. Cet homme d'âge mûr, souvent jovial, ne ressemblait pas aux portraits que l'on faisait de lui. Un rien de glacé et de dur faisait de son regard une vrille dont l'acuité était difficile à soutenir. Ayant remarqué le détail, on était tenté de voir en son activité débordante une façade derrière laquelle se cachaient des traits plus violents, plus impitoyables. L'ayant vu à l'œuvre à maintes reprises, je savais qu'il était sans pardon et que, abusant parfois de sa position dominante, il n'hésitait pas à sacrifier quiconque ne se défendait pas assez. Ses proches se rangeaient dans la catégorie des soumis ou des bannis.

Le jour fatidique vint où j'eus à l'affronter en face, moi qui, au sein de la mairie, n'occupais que des fonctions techniques modestes. Je lui tins tête en le regardant dans les yeux qu'il avait de braises. Je tentai de lui faire comprendre qu'en tout lieu, je pourrais aller aussi loin que lui dans la descente aux enfers, que s'il était dur et brutal, je pouvais me transformer en un être plus sadique encore. La méthode de se placer au même niveau de folie que son adversaire relativise toujours une position agressive et dominante ; sans l'impressionner, je crois pouvoir dire que j'avais freiné son ardeur. Peu de temps après, je reçus une invitation pour un dimanche du mois suivant. Je me mis en route le matin depuis mon modeste logis dans l'ombre nord de la ville, et je gagnai à pieds sa demeure, diamétralement opposée à la mienne, la ville s'étendant entre nous. La butte me posa de nombreuses difficultés. Combien de fois les rues encaissées entre les maisons se terminaient par une cour et un poulailler ? Le plan que je possédais n'étant pas fiable, je dus faire confiance à mon intuition pour me diriger dans ce labyrinthe de demeures lépreuses et sordides. Les rares habitants que je croisai se ressemblaient étrangement. Ils me regardaient de travers quand ils ne m'évitaient pas. Je finis par perdre tout sens de l'orientation tant la butte paraissait se modifier durant ma progression. Chose curieuse, il n'y avait pas de commerce, ce qui rendait malaisée la quête de renseignements topographiques. Alors que je consultai ma montre, je découvris qu'elle était arrêté à l'heure de mon entrée dans le labyrinthe. Finalement, réussissant à agripper un vieillard adipeux avant qu'il ne s'engouffre dans son entrée, je lui demandai l'heure. L'œil rond, il me regarda et ricana avant de donner un coup sur sa tunique pour se libérer de mon étreinte. Il s'enfuit sans me laisser le temps de le rattraper. Je déambulai au hasard des rues, des croisements, des tournants qui prévenaient l'homme sensé d'utiliser sa raison. Finalement, tandis que je m'étais décidé à emprunter le chemin de la plus grande pente, un miracle me plaça soudain aux pieds d'un escalier qui s'élevait au-dessus de la butte, du côté sud, en direction de la demeure du maire. Après avoir gravi quelques marches, je m'arrêtai et regardai derrière moi, abasourdi. Comment avais-je pu tourner si longtemps dans un si petit espace ? Ma montre indiqua à mes yeux écarquillés que j'avais à peine mis dix minutes à traverser la butte. Collant le verre contre mon oreille, le tic-tac rassurant animait la mécanique. La vue de la villa devait être magnifique. Hormis la verrue que

représentait la butte, le palais des arts et perceptions étalait ses cinq coupoles bleues, régulièrement réparties en cercle, sur un ciel rouge du soleil qui se cachait lentement derrière les montagnes.

Les dernières marches se glissaient comme un serpent entre les blocs de rochers acérés et leur écartement chaotique entravait la progression. J'aboutis enfin à l'orée de la propriété. Un garde négligé attendait à la grille. Je devinai que l'entrée des véhicules, plus cossue, était située quelque part plus à l'ouest. Il me demanda mon invitation, me fouilla et me laissa entrer dans le parc anarchique de la grande maison. Selon ses dires, le chemin menait directement à la grande bâtisse à coupoles. Cependant, pendant de longues minutes d'ascension, j'eus l'impression que jamais je n'atteindrais cette maudite bâtisse tant les effets de perspectives l'éloignaient à chaque pas. Le parc, disposé à flancs de coteaux avait tout d'une friche sans entretien où poussaient pêle-mêle une collection représentative de la végétation du pays. Les grands arbres côtoyaient les plantes grasses et les cactus dans un indescriptible chaos. Parfois, le chemin qui s'élevait était entravé par des lianes piquantes qui semblaient vous agripper pour ne plus vouloir vous lâcher.

Ereinté par cette traversée de la forêt vierge, je parvins à un banc en surplomb où la vue sur la ville était saisissante. Je tentai d'y distinguer la mairie et ses basses annexes grises, ainsi que mon logis sur la face nord de l'à-pic du Viono. Alors que j'étendais mes jambes en les massant, une voix située derrière moi m'interpella.

— Vous êtes le seul courageux. J'attendais les gens qui venaient à pied et vous êtes le seul. Vous êtes, de plus, en retard.

Sur un autre banc, dans mon dos, une femme était assise sous une ombrelle de poignet protégeant d'improbables rayons du soleil.

— Je me présente. Je suis Alice, la femme de monsieur le Maire de cette ville.

— Enchanté de faire votre connaissance. Le... heu... le jardin est magnifique.

— Oui, quoique peu entretenu.

— Votre maison paraît plus loin qu'elle ne l'est.

— Je suppose que cela est dû à la butte, dit-elle sans s'émouvoir. Mais, maintenant que j'y pense, vous êtes venu par la butte ?

— Oui, dis-je.

— Vous êtes courageux. Avec toutes ces rumeurs qui circulent.

— Il est vrai qu'il est difficile d'y trouver son chemin. Néanmoins, j'en suis sorti.

Je consultai ma montre avec désinvolture.

— Vous avez raison. Je crois qu'il faut que nous y allions, me dit-elle en me tendant le bras.

Etonné, je le pris. Nous marchâmes tranquillement le long du sentier dont la violence semblait s'être atténuée. Nous passâmes devant un monument mortuaire baroque, depuis lequel la vue sur le Viono était imprenable.

— Mes beaux-parents, me dit-elle avec indifférence.

Après quelques pas, elle reprit :

— Vous n'êtes pas très bavard, à ce que l'on dirait. Il me semble que vous pouvez pourtant élever le ton quand il le faut.

Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi elle prononçait ces mots, ni dans quel piège je me trouvais. Tout à coup, j'avais réalisé que rien dans sa démarche n'étais normal, et qu'un employé comme je l'étais, n'étais pas pour son premier dîner avec son patron, accueilli au hasard par la maîtresse de maison.

— Je devine ce que vous pensez, mais vous faites fausse route. J'étais ici par hasard, parce que j'aime la vue et le jardin. Je suis désolée que vous vous méfiiez autant de moi. Mon mari doit donc être bien terrible.

Elle avait l'air sincère. Cependant, certaines gens savent maquiller à merveille leurs impressions.

— Non, ce n'est pas cela. Je vois que vous êtes au courant de notre altercation, et cela m'étonne voilà tout.

— Ce qui est amusant est que ce genre d'altercations ne se produit que très rarement. Vous me comprenez ?

— Je crains que non.

— J'aurais pourtant tenté de vous mettre sur la voix.

Cette situation me paraissait ridicule, voire malsaine. Son parfum irriguait mes narines, sa beauté froide était presque contre moi ; pourtant on aurait dit que nous étions à des lieux l'un de l'autre ; elle, tentant de me dire quelque chose que je ne pouvais comprendre.

— Nous sommes arrivés, soupira-t-elle dans un sourire.

Elle s'était arrêtée, apparemment pour voir les dernières lueurs du jour en décomposition au-dessus des crêtes des montagnes. Elle avait de grands yeux verts ouverts sur le ciel rouge et bleu, zébrés de vagues nuages déchiquetés. Elle personnalisait ce que j'exécrais de la vie : l'impossibilité de franchir des barrages,

de parler à bâtons rompus, d'être franc, tous ces mirages qui font de la jeunesse un bref moment d'espérance. Seuls ses yeux, très clairs, paraissaient ne pas pouvoir mentir. Son regard exprimait la vanité des choses, et je sentais à son attitude que les paroles que je tentais ne l'intéressaient pas. Ecoutait-elle seulement pour meubler un crépuscule trop silencieux ? Cette impression est terrible : d'abord, l'autre n'écoute pas ; puis il se lasse et manifeste des signes de malaise afin que le flux de mots cesse. Elle était l'autre. L'autre sans entente, sans accès, sans possible. Elle était murée. Je n'avais pas même eu une chance.

La maison se présentait comme une bâtisse à coupoles du plus pur style byzantin. La façade en était légèrement décorée de façon à laisser la part belle à un lierre tenace qui s'agrippait à un des coins de la maison. Du bas, on pouvait distinguer une grande terrasse sur laquelle des parasols abritaient probablement des tables, peut-être un buffet. Je m'inclinai devant la femme du maire, lui baisai la main, et lui dis adieu en m'excusant :

— Je fus un piètre compagnon.

— Excusez-moi, mais je pensais à autre chose.

Nous nous séparâmes à l'escalier principal, elle pour rejoindre ses appartements, moi la salle de réception.

Un groom annonça mon entrée malgré moi, en écorchant mon nom. Les personnes présentes tournèrent vaguement la tête et s'entretinrent brièvement de l'entrée inattendue d'un sous-fifre. Le parti était pris pour ceux dont la conduite était dictée par les circonstances : dans le jeu politique, je n'étais rien. J'étais par conséquent ignoré. On allait jusqu'à nier ma présence.

Je fis le tour de l'assemblée, nonchalamment, un verre à la main sans rencontrer une âme prête à me gratifier d'un regard de pitié. Pourtant, je n'avais rien de fondamentalement choquant, de déplacé, quelque chose qui aurait pu révulser. Ni au niveau de mon visage. Pas de trait scabreux, pas de balafre effrayante. J'étais, malgré moi, un homme invisible.

— Vous ne dépareillez pas.

— Dites-leur ; eux refusent de me regarder.

— Ils n'aiment pas les gens qui montent vite.

Je soupirais en riant. Elle s'était changée au profit d'une robe de soirée noire coupée à la mode. Je regardais ses yeux pour m'apercevoir qu'elle mentait, plus encore que dans le chemin. Elle était belle, froide, jouant à merveille un rôle de pion de glace.

— Arrivez-vous à être franche, exceptionnellement, ou est-ce votre état naturel ?

Ses yeux devinrent de braise. Elle se contenait.

— Oui. A quoi jouez-vous, tous, ici ? Vous vous regardez dans la glace sans être écœuré par les pantins que vous êtes ?

— Vous êtes un goujat, monsieur... échappa-t-elle les dents serrées.

— Monsieur plaisantait n'est-ce pas ?

— Monsieur le Maire ! Quelle bonne surprise !

Je lui rendis sa violente tape dans le dos au point que des forêts de flûtes à champagne nous regardèrent les yeux ronds. Le décor s'allongeait sur les côtés.

— Chéri, ce garçon a beaucoup d'humour. Un humour noir qui lui vaudra bien des honneurs !

— Je sais. Je crois que j'aurais dû me recycler dans le comique.

— Oui. Vous êtes un pitre, exactement. Un fou du roi, qui, comme tout bon fou, doit savoir s'arrêter pour garder sa tête.

— Monsieur le maire, vous me menacez ? demandai-je en ricanant grossièrement. C'est vrai, comme on dit : « un accident est si vite arrivé... »

Le maire riait jaune. Insensiblement les groupes de pantins s'étaient rapprochés et des messieurs haut placés nous miraient du haut de leur cravate, le monocle attentif. Le maire s'approcha de mon oreille tandis que je remarquai, au loin, un frissonnement de la masse du Viono.

— Encore un mot et tu es mort.

Ils étaient mes témoins, ces gars-là. Ceux qui vrombissaient dans le courant seraient mes témoins.

— « Encore un mot et tu es mort. » Ca veut dire quoi ?

Il jura et tenta de m'empoigner. J'esquivai.

— Monsieur le maire, tenez-vous. Vous avez des invités !

Il saisit violemment ma chemise qui, sous le choc, céda deux boutons et se désolidarisa du corps en raison d'une couture un peu faible. Je redevins grave. Son visage était un treillis de veines saillantes.

— Calmez-vous, mon vieux !

Deux vigiles à la carrure impressionnante s'étaient approchés au cas où la scène aurait eu une suite plus violente encore. Le maire sembla retrouver ses esprits et dissipa les inquiétudes du cercle qui s'était formé autour de nous.

— Tout va bien ! Amusez-vous ! Excusez ce petit incident. Un pari ridicule...

L'audience, qui aurait été convaincue de n'importe quelle bouffonnerie, se calma alors qu'on le lui ordonnait et les gens retournèrent vers le buffet.

— Ne vas pas te faire des idées : ils n'auront rien vu ! Tu es seul ici. Suis moi.

Nous sortîmes des pièces enluminées par une porte dissimulée dans un des murs vite apparu, et, sans être réellement invisible, notre sortie fut discrète. Je fus assailli par un torrent d'humidité chaude qui rendait immédiatement la peau moite. Mal à l'aise, je suivis le maire dans un affreux dédales d'escaliers de béton et de rudes bacs de ciment où s'ébattaient des dizaines de poissons exotiques et meurtriers. Le maire me présenta fièrement ses rejetons à écailles qui, bien qu'en bacs de ciment, évoluaient dans leur milieu d'origine, délicatement reconstitué. En revanche, le visiteur pouvait être surpris par la rude construction mêlant escaliers irréguliers et rectangles de béton. Je devinai que nous nous enfoncions au-dessous de la maison et remarquai que les deux vigiles nous suivaient discrètement le long de notre périple. Le maire contenait un agacement latent qui se poursuivait depuis notre altercation dans la salle où les invités riaient et se félicitaient au son des bouteilles ouvertes.

N'y tenant plus, je risquai :

— Mais enfin, où voulez-vous en venir ? Vous ne m'avez pas fait venir ici pour me parler de poissons ?

— Non, en effet.

Il me regarda en paraissant m'estimer. Mais il ne parvenait visiblement pas à se décider. Il haussa les épaules et me fit signe de le suivre dans une petite pièce sans coin qui constituait manifestement un bureau intime au cœur de la montagne où il me demanda de m'asseoir. Une plaque de bois noire lustrée brilla entre nous deux. Les vigiles étaient restés à la porte.

— Je ne sais pas quoi penser de toi. Tu as une trop grande facilité à dire ce que tu penses. Mais je crois que tu pourrais me servir.

Il partit alors dans un exposé peu clair qui concernait certaines personnes influentes qu'il fallait éliminer par des moyens obscurs. Il parla de puissances qui l'aidaient dans ses projets. Il me parla du jeu qu'il avait joué à ralentir ma progression dans le dédale des rues, m'expliquant que cet épisode était représentatif de ce dont il était capable.

Cependant, au fur et à mesure qu'il parlait, je sentais renaître en moi le défi, la résistance au vent qui souffle pour vous montrer sa force. Inconsciemment, je trouvai ses manigances grotesques et maniérées et avais depuis longtemps cessé de l'écouter. Ses histoires démentes ne m'intéressaient pas. J'étais dans la position inverse de celle que j'avais connue avec sa femme. Je contemplai le décors de plus en plus flou. Puis, je captai *in extremis* la dernière question.

— Votre réponse ?

Je la lui donnai plus brutalement qu'il ne l'aurait cru d'un coup de poing facial qui le fit s'écraser dans son fauteuil comme un poids mort. Je saisis une sorte de bâton qui était accroché au mur et me sentis soudain animé d'une rage démente. Les deux vigiles entrèrent et de deux coups bien placés, je les envoyai au tapis. Le bâton semblait palpiter dans mes mains et avait accompagné à merveille les mouvements insensés que j'avais faits. J'avais l'impression de me découvrir des talents.

Alors que le maire s'agitait en revenant à lui, je me pris d'une irrépréhensible, commençais à gravir en courant les marches de béton entre les blocs aveugles et moites et me pressai pour rejoindre la surface.

Mais la maison avait changé. Tout comme les pantins animés dont je découvris les ficelles et le décor de la salle de réception qui était alors déréglé. Je renversai quelques faux murs et me retrouvai sur une terrasse nue donnant sur un à-pic en bas duquel pointaient des rochers ricanant. Je me retournai et aperçus le maire dans le cadre de la baie vitrée. Le jour était levé depuis peu mais la ville à coupoles dormait encore sous un brouillard protecteur. Pourtant sur ma gauche, un groupe de nuages noirs et épais se rapprochaient comme s'ils n'eurent visés que nous.

— Rendez-le moi !

— De quoi parlez-vous ?

— De ce que vous avez à la main !

Je contemplai le morceau de bois rainuré et fendu et voulus le lui lancer. Cependant, aussitôt, une sorte d'idée maîtresse s'imposa, celle que ce morceau m'était indispensable pour survivre.

— Vite ! Vite !

Il hurlait maintenant dans un état proche de la folie. Le bruit du tonnerre se fit assourdissant. On ne distinguait pas d'éclairs. Les nuages se rapprochaient de nous au point que je pus les toucher. Ils se composaient d'une matière solide qui, comme un puzzle volumique, s'arrangeait et se désorganisait au rythme de pulsations inconnues. Je frappai le nuage solide avec le bâton et celui-ci recula comme un escargot à qui on toucherai les yeux.

J'évitai le maire dans ma course pour entrer de nouveau dans la grande maison alors que l'orage, furieux, tourbillonnait, déchiquetait les murs, arrachait le lierre dans un fracas indescriptible.

L'illusion céda et je tombai sur le sol. De la maison, il ne restait que les murs, incertains, flagellants, maintenus uniquement par le vouloir du maire. Le bâton avait assumé la lourde tâche de me montrer la vérité, sans se préoccuper de l'état de ma santé mentale.

Le maire reprit le dessus en matérialisant une pièce de grande hauteur, semblable à une grange, dans laquelle un grand orgue s'appuyait contre des parois percées de portes et de fenêtres où coulait une eau froide en lames fines et verticales pour protéger le lieu des insectes.

— Bienvenue chez moi, cria-t-il alors que je tentai de me réfugier dans l'escalier en colimaçon qui montait à la console de l'orgue.

Plus avisé que moi sur les détails de la folle architecture, il réussit à coincer mes mains dans la porte de communication avec une violence telle que le bâton que je serrai s'en échappa. Il le récupéra pour gémir de plaisir, les yeux vides et dirigés vers le grand orgue. D'un geste mesuré, je brisai une plaque de bois sur sa tête après avoir sauté en l'air pour augmenter la puissance du coup.

Il s'effondra sur le sol, brisant le bâton. L'illusion disparut.

J'étais seul, trempé sous la pluie battante. Un ciel gris uniformément bas stagnait au dessus d'un cratère où des gens d'un autre âge avaient vu une grande bâtisse à dômes. Brisé, sur les genoux, une eau froide ruisselait sur ce qu'il restait de mes vêtements. Sortant du trou, je contemplai l'accès à la ville, la vallée synclinale typique, en tentant de me rappeler la butte qui, ici, n'avait jamais existé.

Paris, le vingt-sept février 1996

Histoire XCIV

Henri Mahler était mon professeur d'histoire au temps où j'étudiais à la faculté. Il était fort réputé en temps qu'enseignant même si ses livres avaient plusieurs fois créé des polémiques qui avaient nui à son image. Charmée par ce révolutionnaire un peu poète, j'avais eu des rapports ambigus avec lui, le genre d'aventure qui se déroule entre une jeune délurée provocatrice d'une vingtaine d'années et un professeur sensible atteignant la quarantaine. Malgré nos âges respectifs, nous nous voyions souvent sans pour autant faire le projet de légaliser un jour notre relation. J'avais dû user de trésors d'astuces pour attirer son attention et franchir le pas de son intimité. Le travail, je m'en étais rendue compte, était un des plus sûrs moyens de forcer le respect qu'il avait pour certains élèves, sentiment qui leur permettait de poursuivre de dangereuses discussions une fois le cours achevé, et parfois même dans des lieux plus à même de rapprocher les gens que la froide et austère université. Dans les bars, l'atmosphère se détendait sous l'effet de l'alcool et la connaissance semblait s'incarner physiquement dans chacun de nous ainsi que dans l'air moite, fertile en idées. Nous touchions souvent au but lors de discussions à bâtons rompus, mais les affres de l'alcool dissolvaient au petit matin les torrents de mots prononcés ne paraissant plus, alors, que des banalités incompréhensibles.

Henri Mahler était un homme dur dont les yeux, en billes d'acier d'un gris rouille, pouvaient être aussi agressifs qu'ils étaient parfois irrésistiblement doux. Rien ne semblait pouvoir le corrompre. Quelle était la déception des bons élèves lorsque la note sanction qui s'étalait sur leur copie au milieu d'un fleuve de commentaires arrivait le lendemain d'une réunion nocturne historique ! Beaucoup ne comprenaient pas. Je crois qu'Henri était simplement juste, et notait en fonction de la qualité de la copie.

Il disait toujours que l'argumentation était, en histoire, une discipline très délicate qui s'étalait de la perfection à la nullité.

— Il faut se dégager de nos a priori pour commenter l'histoire, ne pas voir le XVe siècle avec l'œil du XXe mais avec l'œil du XVe. Se mettre dans la peau des personnes de l'époque, imaginer ce qu'elles imaginaient, vivre comme elles vivaient. Il faut être plongé dans l'époque que l'on commente pour la comprendre et, à la fois, être conscient que la vision de l'époque manquait de recul. C'est ce double jeu de « je suis dans cette époque pour la comprendre » et de « je me vois en train d'être dans cette époque pour la comprendre » qui est difficile à doser. Chacune des optiques est nécessaire et doit équilibrer l'autre. L'Histoire est pour l'historien un horrible jeu de conscience.

Le grand amphithéâtre résonnait, durant ses cours, de ses exclamations passionnées et des remarques acides lorsqu'il lançait en réponse aux questions ineptes ainsi que lors du rendu des copies.

Ma première tentative fut de laisser mon adresse et mon numéro de téléphone sur la copie, détails qui, je le savais, ne manqueraient pas d'éveiller son attention. Dans le sujet traité, j'avais de plus usé de toutes les ressources possibles et inimaginables pour défendre la thèse en apparence la plus absurde. Lorsqu'il rendit les copies, il parla du fait que l'historien se devait de ne rien oublier, de tout voir afin de synthétiser les informations qui tissaient la matière de base de ses réflexions. Et que, dans cette logique exhaustive, il était impossible de ne pas douter de certaines informations qui, structurellement, n'avaient pas à se trouver à tel ou tel endroit. Il rendit les copies en commençant par la mienne et en riant.

— Mademoiselle Souris ! Ô que vos thèses sont astucieuses, voire dangereuses ! Tout n'est pas bon à penser, méfiez-vous ! Des devoirs comme le vôtre valent seize sur vingt dans mon cours mais pourraient valoir quatre sur vingt un jour d'examen. Et continuez à travailler en omettant dorénavant le détail de votre installation matérielle en cette ville.

Je rougis alors que les murmures s'amplifiaient dans l'amphithéâtre comble. Les autres commentaires coupèrent court aux spéculations de l'assistance et je sortis de la salle en dénivelé, les joues empourprées de la remarque qui ne cessait de résonner à mes oreilles.

Je sentai pourtant que j'étais dans la bonne voie pour le séduire et que mon intellect était plus susceptible de la charmer que mon corps, du moins dans un premier temps. La bataille fut rude. Il est des époques de la vie, dans la jeunesse, où l'on a l'impression d'avoir tous les droits et de pouvoir réussir tout ce que l'on entreprend. La plupart du temps, les résistances étant faibles, les obstacles se surmontent vite et l'impression d'être invincible se ressent jusqu'au fond des veines. Avec l'âge, on s'aperçoit que tout n'est pas

si facile. La résistance s'accompagne d'un environnement hostile où chaque pas est entravé par des lianes, ce qui rend chaque saut plus ardu. Après quelques tentatives réussies, je sentais que je me rapprochais de lui. Ses commentaires étaient plus fouillés, plus détaillés ; il les entourait souvent a posteriori par des lignes griffonnées à la verticale — « A ne pas dire à l'examen » — tout en sous-entendant que l'on parlait de passion et que celle-ci dépassait le cadre du travail.

Néanmoins, je faillis échouer. Il me rendit une fois une copie qu'il jugea mauvaise. En passant, il la jeta sans un mot, sans un regard, alors que j'avais tenté de développer avec le plus de rigueur possible ce que j'avais compris d'une de ses théories. Je contemplai la note, effarée : deux sur vingt ! Je parcourus les yeux pleins de larmes les commentaires dessinés de la main que je commençais de vénérer. Quelle ordure ! J'étais rouge, je le savais. Je perçus un petit regard en coin alors qu'il distribuait les ultimes copies. Les étudiants se levaient. J'enrageais. Je me dirigeai vers lui ne sachant pas très bien quoi lui dire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une mauvaise copie.

— Une mauvaise copie ! Ca alors ! C'est trop fort ! Mais que voulez-vous, bon dieu ? Des élèves imbéciles qui fassent des devoirs de merde ? Oui, nous l'aurons cet examen ! Grâce à vous ! Oui ! Alors vous ouvrez des portes pour nous les claquer au nez ? C'est cela ? Vous voulez du conventionnel ? Du scolaire ? D'accord !

— Ne vous fâchez pas...

— Ne pas me fâcher ? Mais vous avez vu ce que vous avez écrit ? Sur un des travaux que j'ai le plus travaillé, un travail qui m'a tant coûté ! Tout ça pour ça ?

— Calmez-vous...

— Me calmer ? Mais pourquoi avoir fait cela ?

Il me regarda dans les yeux. L'amphithéâtre résonnait du son de sa voix.

— Mademoiselle Souris, j'ai quarante et un ans et je crois me souvenir que vous en avez vingt et un. Malgré mon grand âge, je ne puis rester de marbre éternellement face à votre jeunesse d'esprit. C'est pourquoi, malgré une collaboration qui m'a plu au-delà de toute raison durant ce trimestre, j'aimerais mettre un terme à ces simagrées, à ces jeux pour lesquels je crains d'être un peu vieux.

— Ce qui veut dire ?

— Je ne veux plus penser à vous.

Je le regardai avec méfiance.

— Vous savez, mademoiselle, l'examen de fin d'année est une leçon de conformisme que je ne doute pas que vous le réussissiez. Cependant, j'aimerais que vous mettiez les chances de votre côté et...

— Mais que me chantez-vous ? Je suis majeure et je sais ce que je fais. Je fais tout pour vous séduire et vous me dites que c'est réussi ! Parfait ! Où m'emmenez-vous déjeuner ?

— Non... Je crois que je me suis mal...

Je pris son bras et sa mallette et le traînai hors de l'amphithéâtre désert.

— Je connais un charmant petit restaurant, non loin d'ici.

Je dois dire que j'avais forcé Henri à me suivre et que pendant deux semaines, je lui imposais ma présence aussi souvent que possible. La force de l'habitude provoqua chez lui la rupture des dernières barrières si bien qu'il osa enfin me faire l'amour. Nous avions eu auparavant une étrange discussion formelle dont les échos rebondissaient dans ma jeune tête.

Je ne crois pas qu'on pût vraiment parler de concubinage entre nous. Nous ne vécûmes jamais ensemble. J'étais sa nymphe, il était mon dieu et nos relations avaient des hauts et des bas. Bien entendu, nous voyions les autres professeurs désapprouver du regard une relation avec l'une de ses élèves mais, selon Henri, cette réaction était, autant pour les hommes que pour les femmes, dictée par la jalousie.

— Nous formons un drôle de couple dans un drôle de monde. Profitons de la stabilité de l'instable abri qui nous protège. Car rien ne dure ici bas.

Peu à peu, en effet, vivant une vie parallèle et ayant quitté le cours de Henri depuis quelques mois, mes habitudes changeaient. Je le fréquentais moins, deux ou trois fois par mois en moyenne. Durant nos longues discussions, il se lamentait parfois, avec un ton qui tenait de l'ode grecque déclamée.

— Ô toi, que ne t'ai-je rencontré il y a vingt ans !

— Mais Henri, je suis là.

Il me regardait, m'embrassait et souriait, sans un mot. A mesure que nos rencontres s'espaçaient et que ma vie se peuplait de problèmes plus basiques, je sentais qu'il m'échappait, peu à peu, comme de l'eau que l'on voudrais retenir entre ses mains. Parfois, j'arrivai avec peine à suivre ses raisonnements. Un jour, il me fit peur.

— Suppose que je dispose de l'ensemble des documents qui relatent la vie d'un homme sur mon bureau. Si ces documents uniques disparaissaient, l'homme en question cesse d'exister.

— En quelque sorte oui.

— Mais si je raconte sa vie, il existe de nouveau et peut-être plus qu'avant, à la période de sa vie, car il existe pour un plus grand nombre de personnes.

— Tu te prends pour Dieu ?

— Oui, effectivement. Pas pour Dieu, mais pour une sorte de dieu. Ma volonté fait que cet homme existe aux yeux du monde, et qu'il existe plus que beaucoup d'entre nous.

— Où veux-tu en venir ?

— Le travail de l'historien est un travail d'interpolation. Il crée un chemin continu qui relie des faits avérés et témoignant, par exemple, des caractéristiques d'une personne. Mais la marge de manœuvre est faible et, à moins de rechercher des détails sur des phases obscures ou des motivations intellectuelles qui tiennent alors lieu de pure spéculation, l'historien recrée l'être tel qu'il fut pour le monde de son époque.

— Il fait bien, dans ce cas. Mais beaucoup dénaturent.

— Oui, mais cela ne change rien.

— Mais tu crées un nom, tu enchaînes une liste de faits. Cela n'a rien à voir avec l'homme qu'il fut.

— Si, je crois que l'historien crée l'homme passé. Quand cet homme passé priait Dieu, il priait son créateur, et son créateur dans le futur, c'est moi.

— Tu es fou.

— Nous y voilà. C'est parce que je m'interroge, que je pense alors que tu t'amuses en délaissant les neurones que tu utilisais si bien pour me séduire. Je ne te reproche rien, mais je n'accepte pas que tu me traites de fou. Chacun a ses obsessions mentales. Les tiennes ont bien changé, voilà tout.

— Tu es injuste. Tu as dérivé de ton côté en te mettant à adopter d'absurdes raisonnements. Tu t'es éloigné de moi.

— Ca par exemple ! Je ne t'ai jamais rien réclamé ! Je vois que tu t'ennuies avec moi ; c'est pour cela que tu viens me voir de moins en moins souvent.

— Ce n'est pas vrai !

— L'âge... sans doute.

— Imbécile !

Je lui touchai les cheveux. Ce qu'il venait de dire me préoccupait, sans raison apparente. Son interrogation était purement formelle. Je le lui dis.

— Quoi ?

Il se leva, furieux. Se dirigea vers la cheminée où un feu brûlait.

— Tu vois ce mince dossier ? Ce sont des originaux historiques relatant la vie du Seigneur Hugues de la Charde. Après des années de recherche, son nom sera prononcé une des dernières fois sur cette terre. Ce sont les seules preuves de son existence...

— Non ! Ne fais pas cela !

— ...maintenant ces preuves brûlent, et les miasmes de son âmes gagnent l'enfer de l'oubli ! Alors que je lui offrais la vie éternelle sous forme littéraire, je le condamne à brûler dans l'oubli ! Dans le néant !

Les papiers brûlaient dans la cheminée. Regardant son œuvre horrible, il s'effondra recroquevillé contre le bureau, se prit la tête dans les mains et pleura. Il marmonnait sans cesse, en sanglotant.

— Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? Je suis un assassin.

Je le pris contre moi, posait sa tête contre mon sein et cajolait ses cheveux. Il tremblait. Je ne savais quoi faire. Il était si loin de moi, si perdu dans un monde où les fantômes ont la même importance que les vivants. Comment retrouver ce bloc de marbre qui avait été mon professeur ?

Je retournai le lendemain à un de ses cours en me glissant dans la foule des étudiants. Depuis le fond de l'amphithéâtre, j'entendais sa langue précise et cynique exposant des préceptes formels sur la critique des preuves historiques. Il était le même. J'étais fascinée par sa personne.

Mais le désir était tombé.

Alors que le cours se finissait et que les élèves sortaient, je me dirigeai vers lui.

— Tu étais donc là ? C'est drôle, j'avais l'impression d'être espionné.

— Henri. Je vais te quitter.

— Je sais.

— Je ne peux plus... Disons...

— Je comprends.

Il souriait à mesure que ses yeux se chargeaient de larmes.

— Tu as été un arc-en-ciel merveilleux dans ma vie. Si ton souvenir pouvait me suffire...

— Tu n'as qu'à « m'écrire » et je serais à tes côtés. Tu m'auras « re-créée ».

Nous rimes un peu, nerveusement.

— Vas vite, petite souris. Vas vite rejoindre ta vie.

Sa voix n'avait pas changé mais les larmes ruisselaient sur ses joues.
Alors que je franchissais la porte de la sortie, je l'entendis prononcer doucement quelques mots.
— Pourtant, j'ai tué pour toi.

Paris, le cinq mars 1996

Histoire XCV

Fabrice était un artiste bien placé qui avait su, avec un peu de chance et beaucoup de connaissances, faire sa place au soleil. Ce qu'on lui proposait à ce moment était le couronnement de ses efforts : la reconnaissance officielle, une rétrospective de ses œuvres, des séances de questions-réponses et des interviews, le tout dans une croisière réservée au tout gratin mondain. Il fallait dire que la reprise économique avait touché en premier lieu les domaines considérés comme annexes, le luxe en quelque sorte. Fabrice en avait profité pour devenir le chef de file d'un mouvement pictural nouveau qui avait vite atteint les sommets de la popularité et des records de prix de vente. Les éloges les plus fous avaient circulé autour de lui sans que cela le gêne vraiment et le ralentisse dans son travail. Il profitait doucement de sa postérité, se laissant porter par un courant qui en avait crucifié bien d'autres. Sa position étant intouchable, il se réservait le temps qu'il fallait pour créer et pouvait ensuite être le spectateur surpris de sa propre progression et de son établissement sur piédestal comme le maître à penser universel qu'il savait ne pas être.

— Je crée, voilà tout, disait-il simplement, provoquant par ses excès de modestie les compliments les plus superlatifs.

La croisière avait éveillé en lui un certain intérêt, surtout pour les paysages qu'il avait rêvé d'y découvrir : des îles aux côtes déchiquetées et aux eaux bleues, des montagnes précipices plongeant dans l'océan opaque des embruns et des tourbes, des volumes de pierre émergeant des volumes d'eau comme des masses énormes écrasant tout témoin humain. Cette impression de vertige qu'il avait devant des masses colossales le rabaissait au niveau d'animal contingent et fragile ; il aimait cela. Cependant, ses obligations lui prenant souvent le temps nécessaire à ces plaisirs intellectuels et bestiaux, l'occasion lui paraissait d'or. Pour l'extérieur, il aurait été impossible de refuser une telle offre où tout l'*establishment* de l'art et de la diffusion des nouvelles allaient vouer un culte à son image d'artiste. Il pensait parfois que si ces personnes avaient vraiment su ce qu'était l'art, elles ne se seraient pas à ce point émerveillés, prostituées pour lui adresser la parole. Mais alors qu'elles posaient des questions ineptes montrant leur total manque de sens artistique, il les voyait interroger quelqu'un de célèbre, dans un domaine réputé intellectuel, à la seule fin de se jouer en amateur d'art et de flatter leur ego. Parfois, quand il contemplait autour de lui l'armée qui le servait une fois les œuvres achevées, il devinait que sa fortune était comme une baignoire pleine, mais percée par d'innombrables insectes, sensibles aux réalités pécuniaires. Bien que reconnu et assisté, il était seul ; l'art avait, entre autre motivation, comblé sa solitude par la création de reflets de lui-même.

Cependant, la croisière lui faisait peur pour une simple raison : une bonne partie de ses œuvres seraient embarquées sur le bateau et, même si son agent avait organisé un transport très coûteux car très protecteur, en boîtes imperméables taillées sur mesure, Fabrice sentait son estomac se nouer à la pensée que tout ou partie de ses œuvres pût disparaître. Peut-être était-ce la peur d'une mort miroir qui aurait détruit ses œuvres avant lui, enlevant ainsi le fruit de longues heures de création passées à se libérer de ses obsessions.

Mais il avait toujours été faible en affaires et il ne put refuser. Au lieu d'un séjour inoubliable peuplé de volumes et de couleurs, d'ombre et de lumière, il s'engagea dans une grisaille où la vie quotidienne était polluée par la trop grande présence de tous ces gens qui achetaient ou vantaient ses toiles. Combien de fois dut-il répéter des banalités artistiques pour amuser la galerie et obtenir pour récompense le sourire condescendant de quelques vielles femmes, soi-disant amateurs ? Combien de fois ces remarques profondes tombèrent à plat dans le flot de mots insanes prononcés en torrents à longueur de journée ? Eux bâtissaient des théories, images de leur propre incompréhension ; lui bâtissait ses œuvres sans comprendre que l'on parlât tant de l'évidence, de surcroît sans parvenir à la cerner.

Le ciel, comme le navire, oscillait entre le gris plat et le noir menaçant, cachant toutes les îles, les ombres provoquées par les rayons du soleil, les couleurs vives des forêts renouvelées. Pensif, il restait accoudé au bastingage du solarium, sous une pluie fine et perçante, à regarder les vagues et la dissipation des remous mousseux provoqués par l'avancée du bateau. Il envisageait la longue succession des jours qui lui restaient à supporter dans la prison flottante de ses formels admirateurs, personnes qui ne pouvaient, ou ne voulaient imaginer qu'il pût être un homme. Il avait espérer dans le temps trouver un ami, ou mieux, *une* amie, avec qui il n'aurait pas eu de rapports commerciaux et stériles. Mais même ceux qui se prétendaient admirateurs le considéraient comme une bête de foire, tant ils semblaient loin de ses préoccupations.

Regardant l'arrière du navire, il voyait les mousses ridées se dissoudre dans un océan indifférent, lourd de menaces, potentiel de violence incontrôlable, symbole d'une nature punitive d'une autre logique.

Alors qu'il contemplait les chavirements presque contrôlés du navire, la nausée le reprit, une nausée brassée de peur qui accrochait les cordes de son être de ses doigts aux tremblements malsains. Il eut peur pour ses œuvres ; peur pour lui.

Il ne vit pas grand chose de ce qui arriva. Sa rêverie angoissée avait occulté une bonne partie de la dure réalité. Le bateau devait avoir chaviré. Lui ouvrait les yeux dans une eau noire et glacée chapeautée d'un toit de lumière qui lui semblait énormément loin. Il se débattit et remonta à la surface où ses yeux contemplèrent l'étendue des dégâts. Le bateau s'était couché dans l'océan déchaîné, éparpillant l'ensemble de sa cargaison dans la mer. Des cris balayés par les vents lui parvenaient au rythme des vagues qui lui faisaient lever le cœur en le menant de la crête à la base, comme un pendule fou délirant à l'extrémité de son ressort. La pluie se mit à tomber, brouillant sa vision ou ce qui lui en restait. Les bruits du drame furent noyés. A la crête d'une vague, il réalisa que le navire s'était dressé à la verticale afin que la mer puisse l'engloutir tranquillement. Son corps devenait froid. Dans un ultime effort, il s'accrocha à une sorte de matelas pneumatique détrempé qui s'était trouvé sur le solarium. Instinctivement, il sentit que l'abri serait de courte durée.

Il pensa à ses toiles injustement englouties et à la punition qu'il interprétait comme divine qui venait de briser sa vie. Au mieux, il serait une légende. Mais il voulait vivre...

Il se débattit longtemps contre les éléments, ne voulant procéder à l'abandon et à l'engourdissement de ces millions de litres d'eau glacée qui le traînaient comme un paquet insensé. Finalement, harassé, il sombra quand le matelas, perméable à l'eau salée qui le rongeait avec soin, se fut vidé de son air.

Au moment où sa tête s'enfonça dans l'eau sans fond, il eut le temps de lire quelques mots imprimés sur la toile du matelas pneumatique, dans un cadre blanc, rigoureux et prévenant — *l'utilisation de ce matelas comme embarcation est aux risques et périls des usagers*.

Paris, le huit mars 1996

— V. Enfers, combats et autres avatars du temps

Histoire XCVI

Le vent glacial battait la plaine. De grandes bourrasques étalaient les rares nuages d'altitude en de drôles de fromages filiformes. Depuis la colline, le général contemplai la grande étendue déserte, glacée, marquée par des mouvements de troupes, de camions et autres bêtes carapacées de métal, engeances humaines et mécaniques qui détruisaient l'harmonie au fur et à mesure de leur progression. Les chars revenaient lentement dégageant des nuages de poussière grise derrière eux. Au loin, les montagnes à-pic terrassaient la perspective ; leur grandeur majestueuse et blanche émergeant au-dessus des nuages avait quelque chose d'irréel.

— Général ?

— Oui ?

— Dans une demi-heure, les chars auront gagné les abris.

— Très bien. Avertissez-moi quand tout sera prêt.

— A vos ordres, Général.

Des milliers d'hommes se groupaient et vérifiaient au pied de la colline les derniers réglages de la résistance des abris. L'histoire était en marche. Et le général en était l'architecte. Combien cette plaine avait été difficile à atteindre, surtout en tenant compte de l'incroyable convoi qui avait garanti la sécurité de l'objet transporté ! Combien d'espoirs se dirigeaient vers ce lieu inhabité de la planète et combien de craintes ! Le dernier pas vers la puissance allait être franchi et lui misait sa tête sur ce coup de poker. Peu d'hommes avaient eu l'occasion d'être aussi libre qu'il l'était à ce moment : quelque fut le résultat de l'expérience, il attendait, serein, sachant que le sort était lancé et que le déroulement du destin, pour une fois, ne dépendait plus de sa volonté. Cette attente était un moment neutre où l'homme était à sa place dans l'univers, incapable d'accélérer ou de ralentir le temps, seulement capable d'espérer, de croire comme le faisaient les inférieurs. Il appartenait à cette race de croyants, de faibles, de ceux qui vénéraient des idées ou des hommes. Il appartenait à l'humanité. Et parmi elle, il était un chef d'inférieurs plus inférieurs que lui peut-être, ou moins chanceux. Il se sentait faible et vulnérable. Le grand événement qui se préparait allait changer la face du monde. Tout le peuple du pays était à l'écoute des commentateurs et se préparait à fêter dignement la réussite de l'entreprise.

Une bourrasque le déstabilisa et brisa la cohérence de ses pensées. Il avait froid malgré le manteau de peau, apanage des officiers. Les brumes de poussière se disloquaient progressivement avec le vent. La steppe déserte regagnait sa platitude affligeante comparée à l'insultante beauté et majesté des hautes montagnes lointaines.

L'ensemble des troupes le voyait alors qu'il luttait contre le vent qui nettoyait le bleu du ciel pour le rendre clair et profond. Il leur adressa un signe de garde-à-vous et les hommes, au pied de la colline, répondirent d'un unique claquement de talons. Eux aussi étaient fiers de la mission qu'on leur avait confiée au nom de la nation. Cette journée serait racontée des milliers de fois, il le savait, peut-être de génération en génération par les soldats qui, comme lui, auraient fait l'histoire.

— Général. Les hommes sont prêts.

Il n'avait pas rompu. Il marmonna entre ses dents.

— Pardon, Général ?

— Tous aux abris. N'oubliez ni les lunettes ni les masques. Pour les hommes comme pour les bêtes. Prenez le temps de tout vérifier. L'heure est grave et la nécessité peut attendre encore quelques minutes.

Il rompit. Ses hommes obéirent au signal hurlé par un gradé. Il regarda une dernière fois la plaine nettoyée de la pollution nuageuse des chars. Le sol était brisé, charcuté, violé par le défilé des machines de métal qui avaient laissé des marques parallèles se dirigeant toutes vers un même point, loin, trop loin pour que celui-ci pût être entr'aperçu de la colline. Il eut un moment d'hésitation. Il blêmit et entrevit le gouffre. Cependant, grâce à un sursaut de patriotisme, il parvint à se convaincre une nouvelle fois de la nécessité de cette expérience pour son pays. Il tremblait. Mais pour le monde ? Il oublia les pensées négatives qui lui étaient venues. Son pays devait jouer au niveau qu'il méritait. Ils étaient les derniers. Plus que pour quelques secondes. Il gonfla le torse et cracha comme s'il s'agissait pour lui d'expulser tout le doute qui avait assailli son esprit. Soulagé, il se dirigea d'un pas assuré vers l'abri.

Les hommes s'entassaient derrière les entrées protégées des abris dont certains étaient rustiques, il le savait. Au signal sonore, chacun enfila ses lunettes et son masque si bien que l'armée ressembla soudain à une étrange file d'animaux bizarres aux groins développés et aux yeux de taupes. Les masques stérilisant toute communication, le silence se fit et cette armée de morts-vivants se mit à attendre le décompte, les yeux fixés sur un point invisible du paysage, où les rayures des véhicules fantômes semblaient devoir converger. Le vent bourdonnait aux oreilles de ceux qui restaient exposés en raison de la précarité de certains abris. Le temps s'était arrêté. Chacun entendait le silence de sa propre respiration angoissée qui résonnait dans son masque, chacun était face à lui-même, à tourner des idées dérisoires ou folles, des idées falsifiées par les manipulations d'une idéologie confuse et changeante qui n'en finissait pas de faire la révolution. Chacun s'incarnait dans un acteur de l'événement présent et tentait d'entrevoir la différence de l'après. Qu'était donc cette transfiguration vers le futur faite au prix d'arguments nationalistes si souvent rabâchés ? Tous, derrière leurs lunettes fumées, respirant dans leur trompe monstrueuse, miraient l'horizon avec la crainte d'appartenir à une nation qui allait figurer au rang des pays les plus dangereux de la terre, une nation capable de terrasser ses agresseurs et de conquérir d'autres territoires où le peuple pourrait s'installer en colons victorieux.

Le compte à rebours avait commencé. A ce moment, le Général sut que tout allait se dérouler comme prévu car ses supérieurs avaient autorisé une publicité telle qu'elle témoignait d'ors et déjà de la réussite de l'entreprise. Tout le pays écoutait chaque seconde comme des ultimes battements de cœur, chaque coup martelé avec une puissance qui allongeait le silence à l'instar d'un écho monstrueux qui, par résonance, aurait encore ralenti le flux barbare des secondes. Pourtant, malgré l'énorme poids qui s'attachait à chacune d'elles, le compte progressait, inéluctablement vers la date fatidique que les autorités, marquant du fer rouge de l'histoire, décréteraient comme l'avènement de la nation à l'âge adulte, au rang de puissance respectée, redoutée, de puissance de mort.

Tous sentirent que le cœur battait plus vite à mesure que la fatale échéance se rapprochait. Sans le vouloir, l'intellect bien dompté expulsait sur le corps la tension moite qui s'épaississait au rythme des secondes. Le monde semblait ne plus exister. Le mot nation ne voulait soudainement plus rien dire, comme tous les autres mots qui s'articulaient, chaotiques, dans des âmes n'étant plus que perception. Les bêtes s'agitaient tandis que la peur de l'inconnu refluait comme une vague insensée, submergeant toute trace de civilisation, éradiquant les pensées et les sentiments personnels, détruisant l'individu qui aurait peut-être vu le jour dans d'autres circonstances. La bestialité était à son comble chez tous les spectateurs du monde qui reconstruisaient mentalement la scène décrite maintes fois. Chacun ruinait son esprit pour faire de la place à *ça* ! L'événement avait balayé ce qu'il restait d'humain en eux, du moins ce petit rien qui les différenciait de la bête.

La dernière seconde s'écoula rapidement car personne n'osait croire que cette lourde progression dans l'effrayant plasma du temps, défrichant chaque seconde sur une jungle de futur, pût avoir une fin. On vit avant d'entendre un éclair fantastique issu de la plus grande mécanique de destruction, un éclair qui en s'élargissant balayait la plaine pour ne laisser que cendres dissoutes dans l'onde de choc. La force des dieux avait été libérée et cheminait en lumineuse tornade détruisant tout sur son passage. Le général, effrayé, eut peur que l'onde ne s'atténue plus loin que prévu par les calculs des alchimistes scabreux de ce monde moderne soudain devenu monstrueux. Il avait entendu dire des choses sur la bombe mais jamais encore il n'avait vu *cela*.

L'histoire s'accomplissait et lui-même aurait son nom associé à ce chef-d'œuvre, celui du bon élève convaincu, zélé, qui avait poursuivi, sans faille, le destin d'un chef de guerre juste et froid, qui avait su choisir ses amis et ne pas avoir trop de pitié. Le futur prononcerait son nom comme celui d'un boucher exempt de sentiments. De tels chocs forgeaient l'homme en marquant son esprit d'indélébiles images qui, comme des manèges récurrents et insensés, rejailliraient longtemps, de manière chaotiquement liée à la grande peur des cauchemars les plus obscurs et les plus sombres.

L'onde de lumière ou d'air — il était difficile d'estimer sa nature réelle — s'assoupit pour laisser la place à un nuage de poussière et de mort qui prit la forme d'un ignoble champignon exhibant impudiquement les dessous de sa jupe de gaze. Plus encore que le choc qui forçait sur les abris avec la violence démente des forces maléfiques de l'au-delà, le champignon les dominait malgré sa distance et semblait indiquer à l'homme multiplié, spectateur d'en bas, fourmi insignifiante, que le terrible et maléfique pouvoir du génie était libéré de la lampe. Devant cette démonstration de puissance de destruction, le Général restait coi, les yeux abrités derrière un masque, lui-même abrité derrière de lourdes vitres anti-chocs frissonnantes sous les reliquats de l'onde dissipée, conséquence lointaine de l'impact.

Les yeux levés vers le ciel, le général ne regardait plus l'énorme masse de nuées emprisonnées ; il ne pensait pas à l'incroyable et absurde déferlement de joie qui allait secouer son pays, à commencer par ses hommes ; il ne pensait pas aux prisonniers régulièrement attachés à des bornes depuis l'endroit de

l'explosion jusqu'à la colline éloignée sur laquelle il se trouvait, et qui serviraient de témoins morts-vivants de la puissance de la bombe ; il ne pensait pas non plus au passé qu'il avait soudainement assimilé, digéré, détruit, ouvrant une époque nouvelle dont les secondes résonnaient dans le bruit crépusculaire de l'explosion ; il pensait à son avenir, à sa personne qui, il le savait, serait bientôt adulée par le peuple. Le destin l'avait choisi, lui, pour exercer sa domination sur la nature. Il serait le maître de la bombe. Il présageait les images de la fulgurante ascension sur le chemin du pouvoir, éliminant d'un revers tous les dangereux amis qui attendent le moment de vous poignarder au nom de la raison d'état. L'Etat serait lui, et lui seul ; la puissance qui continuait de déferler et de détruire était là en son honneur, pour galvaniser sa personne, pour célébrer son règne. L'Histoire ouvrait ses portes à l'ultime gagnant capable de maîtriser un outil de mort fantastique, à une nouvelle race d'individus dont il serait le premier représentant.

Les yeux dirigés vers le futur, il construisait les détails de sa prodigieuse prise de pouvoir doublée de l'horrible prise de conscience du potentiel de destruction qui gisait dans ses mains, comme une tentation que, jamais, il ne pourrait pleinement assouvir.

Bouleversé, il se détourna du spectacle et donna des ordres afin que la fête régna dans les rangs de son armée.

Un jour viendrait, néanmoins, où le Général, après de longues années d'un pouvoir solitaire, total et sanglant, ne pourrait supporter plus longtemps la répétition de cette infecte histoire qui condamne à une mort certaine celui qui, sur son chemin, accorde sa confiance à d'autres personnes.

Paris, le treize mars 1996

Histoire XCVII

Le bus filait dans les rues sombres et désertes. Nous nous trouvions à la limite de la ville, là où les trajets sont toujours incroyablement longs. Après avoir consulté l'heure, je m'aperçus que le bus n'avait pas croisé d'arrêt depuis plus de vingt minutes. Je regardai autour de moi pour découvrir que j'étais le seul passager. Je me levai et me dirigeai vers le chauffeur.

— Excusez-moi, je dois me rendre à la maison des Miller. Il paraît que...

— J'avais deviné. Ne vous en faites pas. C'est le dernier arrêt.

— Mais cela fait plus de vingt minutes que...

— Oui. Les Miller sont très riches. Ils ont fait venir la ligne de bus chez eux. Dans une quinzaine de minutes, nous y serons. C'est le terminus, vous savez.

Le conducteur me regardait dans le rétroviseur avec des yeux inquisiteurs.

— Les Miller sont mal-aimés dans le pays. Les gens racontent qu'il faut se méfier d'eux.

— Je suis médecin.

Il paraissait satisfait de trouver en moi un homme au dessous de tout soupçon, sans lien apparent avec la lignée. On raconte tant de choses absurdes lorsque quelqu'un attire sur lui l'inquiétude des autres voire leurs convoitises ou leurs jalousies.

— J'ai été appelé. Je suis de garde, dis-je comme pour me justifier.

Après quelques minutes passées à rouler dans la nuit claire, le bus stoppa devant une grande grille de fer forgé, puis utilisa une voix de dégagement pour faire demi-tour. Ses phares disparurent bientôt sur la route vide.

La propriété des Miller se tenait totalement à l'écart de la ville. Le panonceau figurant sur l'arrêt de bus indiquait laconiquement que mon retour ne pouvait s'effectuer avant le lendemain matin vers six heures. Il était onze heures.

La grille arborait tous les signes d'une grandeur déchue, comme si un laisser-aller, soudain devenu maladif, avait rendu le travail d'entretien secondaire puis inutile. Je la poussai d'un geste pour avancer dans le chemin bordé de grands chênes sombres qui menait à la demeure, toujours invisible. La lune étendait ses rayons dociles sur la cime des arbres en une voûte qui assouplissait les bruits de la nuit jusqu'à les rendre inaudibles. Seuls mes pas provoquaient des craquements sur les cailloux du chemin, me rappelant à ma propre existence fantomatique. Au fur et à mesure que je progressais, la maison des Miller se découvrait de sa robe d'arbres verts, exhibant, les unes après les autres, ses hautes fenêtres, aveugles yeux de la nuit. Aucune lumière ne filtrait de la grande bâtisse bourgeoise, véritable îlot de nuit noire dans une mer de lune. Je stoppai, incertain, tentant de dissiper la désagréable impression qui m'avait envahi. Comme un flux nocturne continu, le vertige cessa, me permettant de reprendre ma progression vers l'austère demeure. Cette dernière était bâtie de pierres de lave noire, peu communes dans la région. L'aspect défensif de l'édifice était étonnant ; à l'instar de quelque bête endormie, chaque pas semblait faire trop de bruit. Afin de minimiser le crissement des gravillons sous mes chaussures, je coupai par le cercle herbeux, cerné d'un périmètre usité pour les voyageurs en voiture. Au moment où je traversais le centre du cercle d'herbes folles, le hall s'illumina en même temps que la porte d'entrée s'entrouvrit pour laisser se découper en ombre chinoise, un personnage scrutant la nuit. Je supposai qu'il s'agissait de monsieur Miller, lequel m'avait appelé. Il parut crier quelque chose, mais une malencontreuse rafale de vent fit que je ne compris pas ses paroles. Je criai à mon tour pour me faire connaître, et surtout pour qu'on ne me prît point pour un indésirable rôdeur de la famille de ceux que l'on accueille à la chevrotine. Il resta sur le seuil indécis, tourna sa tête vers la gauche puis la droite avant de disparaître dans l'obscurité derrière la porte de l'entrée. Je courus vers l'un des deux escaliers qui menaient à l'entrée sans parvenir, jusqu'au dernier moment, à choisir si je devais emprunter l'un ou l'autre. Je m'entendis crier : « monsieur Miller ! » J'optai finalement pour celui de gauche dont je gravis les marches trois à trois. De l'entrée, la maison me surplombait de toute sa hauteur condescendante. Je frappai à la porte à l'aide d'une main de métal aux ongles développés. Après quelques secondes, la lumière emplit de nouveau le hall. La porte s'ouvrit découvrant un petit homme maigre, quinquagénaire, les yeux perdus dans la jungle floue de son visage.

— Bonsoir. Mais où donc ai-je donc mis mes lunettes ?

— Je suis le médecin.

Ses yeux de taupe retrouvèrent une forme vague grâce à deux cercles d'or. Son regard de plomb rendait mal à l'aise. On eut dit que, l'espace d'un instant, il avait vu en moi un fantôme. Il se ressaisit alors que, par précaution, je répétai :

— Je suis le médecin.

Il sourit aigrement avant de me prendre par la manche et de m'attirer vers un escalier de bois que nous mîmes un temps incroyable à monter. Pendant la terrible ascension, il me conta en chuchotant le pourquoi de cet appel tardif.

— Ma fille est gravement malade. Mentalement. Elle est enfermée dans sa chambre et quiconque l'approche lui fait si peur qu'elle se taillade la peau. Elle a volé un couteau !

Il s'était interrompu au milieu d'un jeu de marches et me regardait intensément. Il se remit à gravir l'escalier, tenant ma manche avec toujours plus de fermeté.

— Elle s'en sert contre nous. Sa mère l'a laissée seule. Cela fait bien longtemps que j'hésite à la placer en asile. Mais, pour une famille comme la nôtre, cela ne se fait pas.

— Quel est son nom ?

— Ho ! Son nom ? Claude. Mais elle ne sait pas ce qu'est un nom !

— Claude ? Pourquoi pas Claudia ou Claudine ?

— Parce que c'est le nom de mon... de ma fille. Mon unique fille, voilà tout !

Ses yeux brillaient comme une lave dans un corps de nerfs. La progression était toujours plus pénible, comme si l'air s'était raréfié dans les étages supérieurs de la maison. Nous arrivâmes bientôt à une enfilade peuplée de portes. Toutes donnaient sur le vide béant, centre du grand escalier. Il désigna une porte et sourit.

— Monsieur le docteur. J'espère que vous serez plus fort que ses proches. Jamais cette garce n'aura articulé un mot compréhensible et voilà que maintenant, elle se mutile. Seule la loi me retient de...

— Ca va, monsieur Miller, ça va. Je vais voir ce que je peux faire.

Je tournai la clenche après avoir déverrouillé la porte. La pièce était grande, mais complètement vide ; une vielle ampoule nue pendait au bout d'un fil rabougri sorti du plafond. Les volets étaient clos, les murs portaient des traces de griffes comme si des chats avaient déchiré le vieux papier peint déjà partiellement décollé par l'humidité accumulée sur les plaintes par plaques noires. A première vue, il n'y avait personne. Cependant, avec l'accoutumance des yeux au manque cruel de lumière, on pouvait distinguer une forme recroquevillée dans un coin de la pièce. L'odeur était infecte. Ce lieu s'apparentait à une prison au goût d'enfer. Je m'approchai doucement de la forme pour reconnaître un être frêle aux cheveux longs, complètement nu, repoussant de saleté, agité dans un demi-sommeil. Près d'elle, un couteau maculé de sang adhérait au parquet. Ses jambes portaient d'indubitables signes de coupures superficielles quoique fraîches. Son visage était enterré dans une tignasse qui cachait aussi les deux mains. Sans bruit, je décolai le couteau de sa gangue de sang coagulé et le plaçai dans un mouchoir, dans ma poche.

Soudain, une ombre venant de mon dos leva un gourdin et l'abattit avec violence sur l'épaule de l'enfant. Celle-ci, éveillée en sursaut dans un cri de douleur, bondit pour s'échapper du coin dans lequel elle était acculée. Miller hurlait les yeux fous :

— Sale traînée ! Du chantage au suicide ! Je vais t'apprendre moi ! Je te couperai les mains ! Je vais te mutiler si tu y tiens !

Tout en poursuivant l'enfant, il brassait l'air avec son formidable gourdin sifflant, postillonnant à chaque injure l'écume qui perlait autour de sa bouche. Calculant avec justesse l'instant de mon intervention, je le ceinturai, bloquant le corps nerveux dans l'étreinte de mes bras jusqu'à le faire suffoquer. Afin d'être entendu, je m'arrangeai pour hurler plus fort que lui.

— Mais vous êtes fou ! Vous allez la tuer !

— Que vous importe ? C'est ma fille ! Lâchez-moi !

— Je ne vous lâcherai qu'en dehors de cette pièce ! Vous m'avez fait venir, maintenant laissez-moi faire mon travail !

Je le portai jusqu'à la porte, le projetai sur le sol devant la rambarde, m'emparai de la clef et m'enfermai dans la pièce.

Brisé par l'effort inattendu, je m'assis derrière la porte, n'ayant que la force d'entendre l'enfant, blotti dans quelqu'obscur recoin, pleurer. Derrière moi, Miller tambourina un temps avant de s'éloigner d'un pas peu sûr.

Ayant rassemblé mon courage, je m'approchai de l'enfant, lentement, me tenant accroupi pour ne point trop l'effrayer par ma taille. M'apercevant, elle se cala dans un angle aigu et poussa des petits cris plaintifs à mesure que j'approchais.

— C'est bon. Je ne vais pas plus loin. N'aie pas peur.

Un œil émergea de sa tignasse sale. La pièce était une cage infâme dans laquelle Miller martyrisait sa fille comme il eut torturé un quelconque animal. Un des coups de bâton l'avait durement blessée. J'estimai son âge à une quinzaine d'années. L'autre œil apparut laissant voir deux billes folles, agitées des tremblements dus au plus grand désarroi.

— Tu es blessée. Je suis médecin. Je vais te soigner.

Dans cette pièce au plancher souillé, aux volets fermés, à l'air vicié par la peur et la violence, je la regardais paisiblement pour l'apprivoiser.

— Ton père est un méchant homme, mais je ne suis pas comme lui. Je suis là pour te soigner.

Elle paraissait un peu rassurée, moins apeurée. Je tendis le bras pour écarter ses cheveux sur son épaule. Découvrant son visage, je vis avec stupéfaction qu'elle devait être âgée d'au moins vingt-cinq ans ! Dès lors, l'image du temps passé dans cette prison poubelle, entre deux raclées, me parut réellement insupportable. Pour la première fois, j'entrevoyais son supplice quotidien, le défilé de jours ternes que la succession des jours et des nuits ne venait pas même marquer, la solitude et la souffrance depuis des heures dont la colossale accumulation avait fait des années !

Sa blessure était si profonde que seule l'habitude des mauvais traitements pouvait lui permettre de tenir le choc de la douleur. Lorsque je désinfectai la plaie, elle eut un sursaut pour s'enfuir, sursaut que je réprimai en assurant un peu plus ma prise.

— Reste tranquille. Je suis en train de te soigner. Ca pique, mais tu iras mieux après.

Au fur et à mesure que je la soignais en caressant ses cheveux, elle se détendit puis se mit à pleurer. Je découvris effaré son dos : un vaste champ de ruines sur lequel les hématomes flirtaient avec les plaies ouvertes récentes et les croûtes de sang séché des plus anciennes. Jamais de ma vie, je n'avais vu une telle accumulation de sévices de toutes sortes. Son corps était rachitique, de la taille d'un petit adolescent. Le tortionnaire allait visiblement jusqu'à ne pas la nourrir durant de longs jours, puis il la battait et la torturait avec une inventivité qui tenait de la folie pure.

Miller ! C'était lui, l'auteur de tout cela. Quel genre de bête était-ce donc ?

Elle était maintenant blottie contre moi, évacuant dans les larmes des années de malheur. J'étais parvenu à désinfecter la plupart des plaies de son dos et de ses bras et jambes. Elle s'accrochait désormais à moi comme si j'eusse été son seul lien avec le monde.

Je tentai de lui parler. Après de longues minutes, elle articula des mots qui semblaient ne pas appartenir à notre langue. Je tentai de lui faire entendre mon incompréhension. Son visage traduisait un combat dans lequel ses souvenirs se déchargeaient pêle-mêle, abruptement, comme des flots incohérents et ravageurs. Son vocabulaire était à l'image de son corps et de son esprit : un pur chaos duquel elle ne parvenait à extraire des pensées cohérentes.

Très vite, je compris comment fonctionnait ce pseudo-langage. On aurait dit que cette langue lui avait été répétée tant de fois qu'elle s'en servait sans même la comprendre, par similitude, parce que ces sons étaient les seuls qu'elle pût reproduire.

Au fur et à mesure qu'elle articulait des mots étranges, un déséquilibre sembla s'installer dans la pièce. Je regardais autour de moi ce lieu monstrueux comme étant lui aussi imprégné de ce faux langage. Les accentuations malsaines se retrouvaient dans l'architecture hideuse de cette pièce toute en angles, les sons à peine humains qui sortaient de sa bouche semblaient provenir de chuchotements, prononcés dans les murs. Le moindre détail de l'ignoble prison me paraissait tout à coup insupportable. Tandis qu'elle parlait, je devenais l'erreur présente dans le lieu, j'en étais réduit à douter qu'elle ne fût pas censée et moi fou, qu'elle parlât une langue normale et moi quelqu'horrible langage.

J'eus l'idée de la sortir de sa prison ou de respirer un peu l'air du dehors, l'air du monde qui existait au delà de ces murs. Je l'interrompis pour parler à mon tour, calmement, avec un ton qui devait renforcer la confiance établie entre nous. Je savais bien qu'il fallait que je me rassure, que je fasse taire ces mots atroces sortis de je ne savais où.

— Maintenant, partons.

Elle parut comprendre, me regarda de son visage rachitique, tableau d'éternelle douleur, me diriger vers la porte dont la clef était tournée. Je l'ouvris.

L'air du dehors, comme un courant fantastique, s'engouffra dans la pièce, me repoussant de l'encadrement. Il était plus méphitique encore que celui de la prison, semant un doute absurde dans l'esprit : de quel côté de la porte était la sortie ? Je lui fis signe de me suivre. Elle vint lentement, à quatre pattes. Cependant, la tête regardant de plus en plus fréquemment vers l'arrière, quelque chose la retenait dans la pièce. Je l'aidai à se diriger vers la porte béante mais elle se mit à s'affoler à mesure qu'elle s'éloignait d'un angle que fixait son regard rond. L'ayant amené vers la porte, je l'y laissai afin de visiter ledit angle.

Mes pieds butèrent contre une chose que je pris dans mes mains sans pouvoir l'estimer *de visu* tant les ténèbres étaient, dans ce coin de la pièce, épaisses. Je me retournai pour découvrir un livre à la

couverture très abîmée et aux fermoirs de métal rouillé. J'ouvris un des fermoirs quand, se précipitant sur moi, la jeune fille m'arracha le livre des mains pour le projeter contre un mur voisin. Je comprenai que ce livre avait contribué à l'état de déséquilibre mental dans lequel elle se trouvait. Puis, revenant vers celui-ci, elle le lança de nouveau vers la fenêtre cette fois. Le verre ne broncha pas tandis que le livre, par rebond, s'écrasait sur le sol.

J'entrepris d'ouvrir la fenêtre, bloquée par un système de taquets. Les volets, pleins, ne s'ouvraient pas comme si une barre les fermait *de l'extérieur*. Lançant le pied avec violence, je brisai les étreintes, faisant claquer les volets contre les pierres noires de la maison.

Une brusque bourrasque hurla entre le couloir et la fenêtre, emportant le livre dans la nuit blanche. Les fermoirs percutèrent le volet brisé qui louvoyait comme un drapeau sous l'effet du vent et les pages noires s'ouvrirent à mon regard l'espace d'une seconde.

Je fus transporté puis anéanti. Le spectateur de moi-même. Les yeux hagards, je collai mon dos au mur décrépit faisant face à la porte ouverte et laissait mes bras chercher les contours du monde vague et changeant qui m'assaillait. Je sentis au travers d'un flot de lumière et de sons ralenti par l'épaisseur moite du temps un « merci » accompagné d'un baiser furtif.

Elle courait vers la porte ouverte, seul contour stable dans le magma qui saturait mes perceptions. Elle franchit le seuil. Je voulus crier mais ma langue de pâte resta collée à mon palais. Elle enjamba la rambarde pour se jeter dans le puits formé par le colimaçon de l'escalier. Je chutai à terre, terriblement lentement, dans un brouillard opaque où seul son visage serein, chutant dans le précipice, marqua mon œil embué de noires vapeurs.

Je mis une éternité à sortir de la maison, me perdant en rampant dans les labyrinthes de pièces et de couloirs le fil d'Ariane qu'était l'escalier. Les muscles englués dans une paralysie intermittente, je heurtais les parois, chaque choc voilant un peu plus mes sens. Arrivé enfin à la porte, je contemplai le corps nu ondulant de cet être enfin libre tandis que mon calvaire ne faisait que commencer.

Miller était un homme de haine : il tenta de détruire à tous prix ce qui restait de moi. Interné dans un asile en raison de crises qui, désormais, se font plus rares, il bafoua mon nom et tenta même plusieurs fois de me faire assassiner. S'il savait combien je souhaite qu'il y parvienne. Le livre hante ma vie, mes jours, mes nuits, mes moindres respirations. J'ai appris il y a peu quel ignoble criminel était ce Miller, un homme pour qui la vie de milliers de personnes ne compta jamais. Mais à présent, tout cela m'est égal. Car pendant chacune de mes crises, je revoie dans le livre celle qui m'attend, celle que je n'ai jamais cessé d'aimer.

Paris le vingt mars 1996

Histoire XCVIII

— C'en est trop ! Je vais les tuer !

Le bruit des voisins du dessus résonnait sur le plafond. On eut dit qu'ils dansaient, se battaient, tapaient volontairement des pieds enfermés dans des sabots. Et il y avait malheureusement beaucoup de chances pour qu'ils le fissent exprès. Comment après autant de plaintes pouvaient-ils poursuivre cet incroyable tohu-bohu ? Il tournait, tournait et tournait en rond dans sa petite pièce comme un animal affolé, sursautant à chaque bruit violent, à chaque heurt, à chaque chute d'objet sur le parquet de l'appartement du dessus. Comme tous les jours, il sortit de chez lui pour aller se reposer ailleurs, dans la rue, tant ce bruit lui était insoutenable.

Des mois ! Cela durait depuis des mois ! Et ses voisins du dessus, d'une incurable bêtise, avaient accueilli avec des rires ses plaintes et ses propositions. Il fallait dire que monsieur Bobille n'était pas un homme impressionnant. Du haut de son mètre cinquante neuf, peu de personnes lui accordaient le crédit qu'aurait eu quelqu'un de plus grand. Pourtant, il avait songé à changer d'attitude, à devenir comme certaines personnes de taille raisonnable de sa connaissance qui compensaient leur taille par une voix perçante qui en imposait. Mais monsieur Bobille n'était pas du genre démonstratif. Il était plutôt discret. Et comme sa musculature était loin d'être dissuasive, il n'entrevoyait aucune solution à son perpétuel cauchemar.

La diplomatie payait rarement, il le savait ; encore moins quand on était exempt de moyens de pression. Pourtant, il avait tout tenté depuis les menaces jusqu'aux suppliques. Ses voisins, résolument jeunes et peu nécessiteux d'heures de sommeil, donnaient à cœur joie dans la musique, les soirées et autres dommages domestiques qui avaient failli leur valoir un avis d'expulsion. Mais, la lourde bureaucratie ayant perdu le dossier contenant les plaintes, on répondit à monsieur Bobille qu'à moins de constituer un nouveau dossier, il n'y avait pas de raison pour que les autorités compétentes intervinssent. Pour lui, il était impossible de fermer l'œil le temps où eux ne dormaient pas. Ses voisins travaillant la journée et lui en retraite, on lui avait conseillé de déménager ou de vivre la nuit et de dormir la journée. Mais monsieur Bobille n'était pas du genre fêtard et, même les volets fermés, le jour l'empêchait de dormir. De plus, sa maigre pension ne lui permettait pas de déménager pour quelque logement plus cher et moins bien situé. Son cas étant une énigme peu intéressante, personne ne faisait preuve de bonne volonté pour tenter de trouver une solution. Il vivait un permanent enfer, mais les détails de sa vie n'intéressaient personne. Son cas n'était pas publicitaire car si commun ! Il était de ceux qui supportaient la société incarnée dans des gêneurs, des briseurs de nuits, des lamineurs d'heures de sommeil, des faiseurs de folie. Il devint rapidement obsédé par le bruit qui bientôt fut le prétexte à toutes ses actions motivées par des instincts de calme, de paix, de *silence*. Le démon de la folie attendait qu'un déclencheur vinsse libérer la bestialité. Monsieur Bobille n'étant pas un sot, ayant perdu toute foi en une quelconque autorité ou structure qui pût faire cesser son martyre, il réfléchissait dans les parcs publics, seuls endroits de calme, à la manière de sortir de cette dangereuse spirale. Il tentait de contenir son obsession du silence, comme on tiendrait aliéné quelque fauve aux réflexes mortels. Il pressentait que lui seul possédait la solution, encore lui fallait-il la découvrir.

Regardant depuis son banc la forêt des immeubles de béton, il réalisait le calvaire de ces milliers de gens, seuls, martyrisés comme lui par d'inconscients sans-gêne. Il y avait bel et bien deux poids et deux mesures dans ces vies restreintes par l'espace, ces agglomérations monstrueuses de personnes, ce raccourcissement des distantes intimes : d'un côté, les égoïstes, les bêtes sauvages, ceux qui ne faisaient que faire empirer la condition déjà affligeante d'homme dans un civilisation de *progrès* ; de l'autre, des masses qui supportaient les premiers, des gens que la nature n'avait pas fait pour aller quotidiennement se battre contre des chimères, des gentils écrasés sous les talons des imbéciles. Devant lui résonnaient les cris de milliers de désabusés, les pleurs des plus malheureux qui heurtaient l'égoïsme de face, les plaintes des laissés-pour-compte de la société. D'ailleurs, lui-même, malgré ses problèmes, était-il pour autant devenu sociable ? Non, il cherchait comme les autres à se frayer un chemin dans cette jungle absurde de béton, se construire un nid de repos refoulant les autres le plus loin possible de sa personne, conserver un espace dans lequel il pût n'entendre que sa propre respiration.

Il tenta de militer dans une association, mais le débat, très formel, ne fit qu'empirer sa dépression déjà aggravée par de multiples nuits sans sommeil. Un brouillard noir s'ouvrait devant ses yeux à mesure que son esprit s'approchait du gouffre irréversible.

Le soir où il rentra chez lui après avoir démissionné de ladite association, il trouva sur son palier un énorme carton vide qui avait, apparemment, servi à transporter quelque colis fragile de grande taille. En toute honnêteté, il sonna à la porte de son voisin à qui, manifestement, la chose appartenait.

— Excusez-moi...

— Si c'est pour le bruit...

— Non.

Il demanda si le carton usagé était à jeter. L'autre acquiesça tout en ajoutant qu'il n'avait pas eu le temps de le faire. Bobille convainquit le voisin de lui laisser disposer de l'emballage, de le lui laisser jeter lui-même. Le voisin étonné accepta, avant de fermer sa porte en levant les yeux au ciel, signe de son profond mépris pour le petit personnage.

Bobille traîna le carton jusque chez lui. Après être parvenu, non sans mal, à introduire l'énorme emballage dans sa demeure, il s'effondra sur son canapé pour souffler un peu. L'emballage occupait la plus grande partie de la salle à manger. Il contempla longtemps, de ses yeux cernés, le gros carton, y voyant la fin de sa sinistre descente aux enfers. Plus il y songeait et plus la solution était évidente : il pourrait enfin dormir, dormir au calme, comme jamais auparavant il n'aurait dormi. Il attendait que ses voisins du dessus n'arrivassent. Ce soir, il lui fallait une soirée plus bruyante encore que toutes celles qu'il avait connues, un raffut du tonnerre lui permettant de tester le comportement de la boîte dans des conditions ultimes.

Il attendit, les yeux dans le vague. Peu à peu, l'immeuble se chargeait de bruits de plus en plus fréquents et importants. Puis les sauvages du dessus entrèrent dans l'arène afin d'y perpétrer leurs éternels tambourinages et jeux de claquettes chaotiques sur le sol. Le son de la musique monta, comme si, chacun voulant entendre ce qu'il écoutait, poussait le volume pour couvrir le son en provenance des voisins. Le tout constituait un fracas délirant, une escalade sonore effrayante dans laquelle la démesure rivalisait avec la pure bêtise. Les oreilles, elles d'ordinaire si sélectives, si sensibles, saturaient sous les agressions répétées, les brusques ruptures de ton, les élans furieux et les galops. Sur son canapé, pour la première fois, monsieur Bobille souriait, pensant à la fin imminente de son purgatoire. Il était sur le point de s'improviser moine, de se retirer du monde bruyant, de s'enfermer dans une boîte qu'il espérait hermétique.

Sans précipitation aucune, il pénétra dans la boîte et fut étonné d'y trouver plus d'espace que prévu. Il s'étendit, s'assit, referma le couvercle étonnamment rembourré et écouta, dans un noir d'encre, le silence profond. Effrayé par ce soudain sentiment d'isolement, il rouvrit la boîte et en sortit la tête pour vérifier que le bruit extérieur hurlait comme une tornade râlante. Une fois la boîte refermée, il eut beau écouter de toutes ses forces afin de percer les volutes du silence, il ne parvint pas à entendre le plus petit événement. Ce silence était si incroyable qu'il semblait même absorber sa propre respiration ainsi que les battements de son cœur. Il mit de longues heures à se débarrasser du bruit parasite qu'il continuait à imaginer malgré le silence. Finalement, il s'endormit, vaincu.

Il s'éveilla après avoir eu l'impression de dormir des jours durant. Dans l'encre de la boîte, il ne parvenait pas à distinguer les aiguilles lumineuses de sa montre. Pis : celle-ci était arrêtée. Il se retourna pour se placer la face contre la surface matelassée. il songea à l'étrange réceptacle qui le contenait et sourit de se prendre pour une sorte d'escargot, enfermé dans sa maison. L'intérieur y était confortable, l'air toujours sain et frais malgré l'absence visible de système d'aération. Un vrai nid douillet. Quelle sorte de paquet pouvait-on avoir transporté dans cette boîte ?

Il sentit que la boîte se soulevait. Affolé il voulut sortir. Le couvercle résistait. Une voix sortie de nulle part susurra à ses oreilles :

— Monsieur Bobille, au vu de vos nombreux états de service, vous êtes expédié à Vegetable. Bon voyage.

Il ne parvint pas à découvrir l'émetteur bien que ses mains fouillassent en aveugle l'intégralité du large compartiment. Il cria, mais à sa grande stupeur, sa bouche elle-même n'émettait pas un seul son ! Il gigotait, se débattait. Pris au piège ! Pendant ce temps, la boîte était malmenée, brinquebalée. Il pensa : « je suis mort, ceci est mon cercueil », mais l'absence de linceul lui fit rejeter cette hypothèse. Un choc plus violent que les autres lui fit perdre connaissance.

La suite est incertaine, le fabriquant des boîtes ayant assuré que tout ce qui va suivre est impossible.

Quelques jours plus tard, tandis que le bateau qui transportait monsieur Bobille approchait des îles Vegetable, un garde fut sauvagement assassiné par une sorte d'insecte monstrueux que des matelots décrivirent comme une forme parallélépipédique dotée d'une tête quasiment humaine au bec de métal, et de quatre pattes garnies de pinces métalliques tranchantes. La bête avait apparemment mué dans les cales du

navire, de nombreux morceaux de carton mouillé ayant été retrouvés autour du logement réservé à la boîte. La taille de animal avoisinait les deux mètres de longueur sur un mètre de hauteur et autant de largeur. Certains témoins parlent d'écailles brillantes et d'articulations visibles dans le corps de l'insecte mais ces informations n'ont pas été corroborées. Vincent et Hartmann[1] évoquent dans leur *Bestiaire* un animal ressemblant nommé *malatus metalli* repéré il y a plusieurs siècles dans le voisinage des îles Vegetable. Cet insecte a dévoré une grande partie du corps du matelot Lawson dont la dépouille a été inhumée dans sa terre natale de Lille, il y a un peu plus de six mois. Le reste de l'équipage évoque un combat, digne de *Moby Dick,* avec la bête furieuse, visiblement affamée. Celle-ci, après avoir péniblement rejoint le pont, s'est jetée dans l'océan où elle a été immédiatement engloutie.

Paris le vingt-six mars 1996

[1] Bestiaire, page 845, édition Samuel George, Paris.

Histoire XCIX

Parfois, une sale impression de tourbillon vous assaille. Un peu comme une nausée devant un gouffre dont le fond semble s'éloigner à mesure que l'on tente de le fixer. O comme j'admire les animaux qui vivent dans l'instant au lieu de se construire des idées de temps, de tenter de quantifier, de planifier ce temps et ses avatars !

Je les ai vus pour la première fois il y a quelques mois. Elle était jeune, grande, brune, un visage droit sans être sec, des petits yeux cernés ; une cigarette chassait l'autre. Ils sont venus tous les deux au sein d'un groupe de gens sans importance. Déjà, on voyait qu'ils se plaisaient. Il faisait ce qu'il pouvait pour rendre ces pauses agréables. Ils discutaient et riaient. Elle, regardait le temps avec une peur visible d'animal farouche et maintes fois marqué. Et moi, je n'étais qu'un témoin, presqu'un voyeur, que la pause café amenait depuis longtemps tous les jours à heure fixe dans ce petit coin de vie perdu dans des hectares de bureaux.

Je les ai vus pendant des semaines, rejouant avec délices le jeu de la séduction, cette histoire récurrente qu'il nous faut réinventer chaque fois avec nos propres sensations. Ils se rapprochaient, tombaient d'accord, semblaient naturels, de bonne foi, chaque pas mesuré vers l'intimité se gagnant dans la volupté. Ils savaient que cela ne devait pas se produire trop vite. Durant ces moments, rien n'existait autour d'eux et il eut été difficile pour eux de voir les regards que les autres leur portaient.

Puis, ils arrivèrent à un nouveau matin, se tenant par la main, égarés, perdus dans une nuit qui les avait rapprochés, mais qui laissait un champ de bataille où deux êtres seuls se demandaient si ce qu'ils avaient gagné continuerait d'exister le lendemain.

Et les jours qui suivirent maintinrent le doute fantastique. La première fin de semaine, seuls, chacun de son côté. Les retrouvailles improvisées où l'on ne sait si l'autre a conservé les sentiments qu'il avait affichés. Et voir que tout est comme dans un rêve, que tout évolue doucement à l'écart du monde comme un bijou cristallisant hors de portée de la tourmente. Toute la vie résonne de ce moment. Tout est à réinventer. Tout ce que seul on a vu est à voir à deux. Tout ce qui est fait est vu dans les yeux de l'autre, par l'autre, pour l'autre, l'autre qui paraît si proche qu'on a du mal à croire qu'il existe sans être une facette de soi. Ces grands moments de délice et de découverte s'agrémentent de premiers compromis sur lesquels on passe facilement, souvent sans même sans rendre compte. Là est le germe de l'amour éternel, amour d'une vie, qui est un de nos moyens de nous perdre et de nous rendre l'égal des dieux. Mais ce germe ! Combien il est fragile et combien ses maigres racines sont délicates et croissent lentement ! Combien il est malaisé de le défendre pour lui-même, chaque minute évoluant vers sa défense ou sa destruction !

Sans que rien ne semble les y prédisposer, le germe se flétrit, à mon grand dam. Vinrent les réflexions hasardeuses, les regards exprimant des pensées retenues, les premiers mensonges. Car, plus que par la rupture elle-même, je fus choqué par l'évolution vers cette rupture, une évolution insensible qui, par négligence, sembla se transformer en rupture. Inéluctablement, il prenait moins de gants avec elle, et elle se faisait le miroir de sa brutalité. Qui avait tort ? Voilà une question sans intérêt de par le fait que je ne suis pas juge et parce que les torts sont toujours partagés. La dérive gagnait leurs actes malgré des tentatives individuelles qui, désynchronisées l'une par rapport à l'autre, tombaient toujours à l'eau, emballant un peu plus la sinistre machine. Le destin guettait pour le coup de grâce.

Ce matin, elle arriva avec lui, en pleurant. Réalisant combien d'espoirs brisés elle avait à supporter, elle pleurait comme pour compenser la perte déjà consommée. Lui faisait semblant de n'y être pour rien, et il se donnait une contenance emprunte de coups d'œil inquiets au public qui désapprouvait à raison l'amante en larmes. Mais l'indifférence dominait chez lui au point que l'on eut pu le prendre pour un salopard. Il semblait avoir agi et être fier de la situation à laquelle ils avaient abouti. Au bout d'un moment qu'il entreprit de meubler par des phrases de consolation manquant de conviction, il hésita à la toucher. Mais, comme si elle avait eu la peste, il renonça et s'enfuit. Elle resta seule sur la table ronde, en larmes, mirant le désert qu'était devenue sa vie en quelques heures. Car la présence de l'autre avait disparu de l'instant, mais surtout de l'éternité vécue, de ce futur rempli par les incarnations de l'autre, par leur couple indestructible qui devait vivre à jamais.

Parfois une sale impression de tourbillon vous assaille. Une sorte de nausée. Projeter et construire un temps à soi est une entreprise pénible car évoluant sur des sables mouvants. Mais voir une éternité s'écrouler est un spectacle vertigineux dont l'image obsédante peuple l'esprit comme un démon sans repos.

Paris, le vingt-sept mars 1996

Histoire C

Je n'aime pas les enterrements. Depuis, je les aime encore moins. Nous avions été invités par le notaire Maître Rabeaux à nous rendre à l'ouverture du testament de l'Oncle George, un genre d'excentrique qui m'éleva en partie durant ma jeunesse. Etonné que les choses allassent si vite — nous étions le lendemain de l'enterrement —, j'avais demandé à Maître Rabeaux si la douleur avait le droit de s'apaiser un peu, ce à quoi il m'avait répondu sèchement que l'ouverture rapide du testament était une des clauses contenue dans celui-ci. Je me rendis donc le lendemain de la mise en terre dans le cabinet avec une douleur profonde et vive qui me rappelait un pan entier de mon enfance écroulée. Car pour moi, l'Oncle George était immortel. Il m'avait élevé en partie, et malgré son âge, l'idée de sa mort me semblait inacceptable, impossible. J'avais vécu sous son règne jusqu'à lors. Comment inaugurer un autre règne quand les racines meurent ? C'était un des nôtres et le sang criait contre l'impossible nature qui faisait disparaître un de ces liens de cœur qui font si mal.

Le silence le plus complet régnait dans le bureau du notaire. La vieille tante Germaine, sœur de l'oncle George, était brisée, ses yeux rougis se cachant derrière d'épaisses lunettes noires ; Marco, un cousin que j'avais plusieurs fois rencontré dans mon enfance paraissait terrassé par la nouvelle, ses mains cherchant nerveusement à se cacher l'une dans l'autre ; la Tante Marie qui, meilleure amie de l'Oncle George, était venue sans son époux, ne pouvait retenir ses larmes, aussi je tapotais impuissant sa main douce et ridée. Le silence entrecoupé de sanglots résonnait d'une terrible tempête de vent qui faisait frémir les vitres depuis le matin. De gros nuages noirs défilaient à vive allure dans le ciel sans se décider à faire tomber la pluie. Tout paraissait en attente, en phase de transition.

Le notaire entra et s'assit. Il nous prononça les avertissements de rigueur, ouvrit une grande enveloppe cachetée dont il lut la lettre principale. On parla des trois autres personnes présentes. Chacun emporta une partie de possessions terriennes de l'Oncle George, mort célibataire et sans enfant. Etant homme de la ville, je ne voyais pas ce que l'Oncle George avait pu me céder. De plus, tout bénéfice pécuniaire m'aurait été insupportable car représentant une sorte de gratification accordée consécutivement à sa mort. J'attendais, observant les trois personnes accepter leur legs avec beaucoup de tristesse. Enfin le notaire s'adressa à moi.

— Pour vous, j'ai une lettre et une malle. Je ne sais ce que contiennent les deux mais le testament contient un avertissement. Il faut que vous juriez devant ces témoins que vous respecterez les instructions de cette lettre. C'est là la fin de notre rôle. « Le reste concernera sa conscience », a écrit votre oncle.

J'avalai avec difficulté. Je pris la lettre cachetée dans ma poche de veste et emportait la très lourde malle à ma voiture. Je conduisis la Tante Marie jusqu'à sa demeure où elle m'avait accueilli fort aimablement. Son époux, Albert, était un paysan rustre et entêté qui n'avait pas accompagné sa femme et n'était pas allé à l'enterrement en raison d'une brouille ayant eu lieu avec l'Oncle George il y avait près de quarante ans. Il avait hurlé de son haleine avinée quand nous étions partis chez le notaire que jamais il ne cultiverait un mètre carré de la terre de George si par malheur sa femme en héritait d'une partie. Nous arrivâmes à la ferme et je voulus lire la lettre à la Tante Marie. Celle-ci refusa, prétextant que le texte m'était réservé. Je la décachetai, l'étalai sur la grande table de bois et commençai de lire l'écriture fine et racée de l'Oncle George.

Si je ne m'abuse, tu dois être chez Marie à lire cette lettre à l'heure qu'il est. J'ai été enterré hier et tu as à tes pieds une lourde malle. Pas besoin de préliminaires entre nous, tu me connais trop et je te connais trop. Je suis mort. Oui ! La belle affaire ! Dieu seul sait où je suis actuellement, mais là n'est pas le propos. Tu as juré, ne l'oublies pas.

Cette malle contient mes œuvres. Exhaustivement classées par type : tu y trouveras quatre romans, des essais, des nouvelles, du théâtre et des quintaux de poésies ! Oui, j'écrivais. Quel beau vice, tu sais. Un vice trop rare ou trop commun dont on ne se sort pas facilement.

J'ai fait une erreur, cependant. Croire en l'honnêteté de mes concitoyens. Les romans durs ne plaisent pas. Les histoires qui racontent des choses ne sont plus à la mode. L'art est devenu un sinistre moyen de description, au mieux à la recherche d'un idéal de beauté. Mais faire penser est une vocation qui se meurt — je pourrais dire par cynisme et mégalomanie — peut-être avec moi.

Tu as devant toi, un concentré de ton Oncle George, et tu en apprendras plus sur moi que je ne t'en ai jamais dit. Mais tu as juré que tu serais mon dernier lecteur comme tu as juré que tu détruirais ces œuvres une fois que tu les auras lues. Pour remplir cette tâche, je te conseille le four à pain de Marie. Depuis l'enfance, je rêve qu'on m'y incinère. Passons sur le paysan poète, le conciliateur de l'art et de la nature et autres balivernes. Cette malle, c'est moi. J'ai eu le temps de m'y décrire, de m'y critiquer, de m'y transformer. Je te laisse à mes avatars. Ceux-ci, je les ai construits de ma main.

Si tu réussis à me lire, tu ne m'oublieras pas. Tu porteras en toi les stigmates de mon existence que mes contemporains ne méritent pas. Quant au futur, que m'importe ? J'ai pris un grand plaisir à tout faire, un grand plaisir et une dure violence. Mais je ne suis pas philanthrope. Que ceux qui veulent refaire le chemin suivent les traces des grands.

N'oublies pas de tout détruire, sauf cette feuille si tu désires la conserver. Tu as dans tes mains ma dernière incarnation. Tu me mettras au feu. N'hésite pas, cependant, à prendre ton temps !

Adieu, petit.

J'ai lu l'œuvre de mon Oncle George, avec l'appétit dévorant de celui qui ne sait rien et doit tout apprendre. J'ai détruit ses œuvres. Depuis, je regrette. Je contemple cette fumée tous les jours, cette fumée de mots, d'idées, de vie. Cette âme qui se dissolvait dans le vent hurlant autour du four à pain de la Tante Marie. Aujourd'hui, j'hésite à me jeter dans la bataille des mots pour écrire l'histoire de l'Oncle George.

Paris, le vingt-neuf mars 1996

Histoire CI

Denis Varange fêtait son quarantième anniversaire le jour même de l'ouverture de sa douzième exposition de toiles, exposition qui fut le théâtre du premier scandale. Le gratin du monde des arts avait été invité chez Simone Manet, amie du peintre et directrice d'une des galeries les plus renommées de la grande ville. La salle résonnait de mille voix mêlées dans des nuages de fumée qui enrobaient les toiles, stoïques devant l'éclectique assemblée. Denis Varange n'était pas un révolutionnaire. Il avait dépassé le stade de *l'Art pour l'Art*, gardant pour lui un passé riche en événements extrémistes de jeunesse que le temps avait transformé en classiques. Sa démesure mesurée en faisait un des artistes les plus estimés de son temps, hors des modes et des courants, peu visible dans le grand monde. Il était calme, avait de larges mains sur lesquelles subsistaient parfois de délicates et presqu'invisibles traces de peinture, un sourire franc et le regard un peu dur de celui qui ne désirait pas se mentir. Il avait toujours évité d'être un théoricien de l'art, sachant ce que ce refus signifierait pour la postérité. Il avait la mauvaise habitude de garder ses réflexions pour lui et de les appliquer à ses œuvres plutôt que d'en faire des schémas grandiloquents ayant pour mission de servir d'exemple. Il abhorrait les écoles, assumant seul sa renommée et ses combats au quotidien.

La tête froide, il subissait les mondanités avec patience mais sans zèle, réalisant à sa juste mesure le fait que les ventes issues des expositions lui permettaient de manger et d'exercer un métier chaque jour plus passionnant. Il observait ses jeunes collègues avec attention, toujours prêt à les soutenir s'il sentait le talent et l'originalité poindre. Mais il regrettait souvent que la jeune génération ne réponde jamais à ses invitations, le privant là d'échanges artistiques de qualité. Il refusait des élèves ; pourtant, combien il aurait aimé connaître des jeunes artistes. Il était vrai que, l'actuelle école à succès se nommant *Ecole de l'Art Poubelle*, il demeurait méfiant devant ces débauches de principes, de penseurs, de m'as-tu-vu théoriciens aux œuvres embryonnaires, au moins autant qu'eux le prenaient pour un vieil artiste conformiste et dépassé. Ces drôles de gens ! Combien avaient publié des textes, étaient monté au créneau pour défendre des théories que les actes n'avaient jamais rendu crédibles. Pourquoi manifester une telle attirance pour la *poubelle* comme seule source de l'Art ? Il fallait que jeunesse se passe et que ces théories absurdes, mauvaises pour l'image de la peinture toute entière, se tassent d'elles-mêmes à l'instar d'un soufflé trop gonflé qui retombe. Le simple fait de contempler des œuvres issues de cette école — des tas de détritus tout juste *assemblés* — le faisait bouillir de rage.

Pendant qu'il entretenait de ses propos mesurés un groupe de vieilles femmes peinturlurées et cachées dans d'épaisses fourrures, Simone Manet s'approcha de lui et lui prit le bras pour chuchoter quelques mots à son oreille. Il s'excusa poliment avant de quitter l'assemblée. La traversée de la salle fut difficile, chaque groupe voulant faire part au peintre de ses précieuses remarques. A l'entrée de la salle, un jeune homme attendait. Il avait les cheveux longs, le menton levé, le nez camus, des yeux qui toisaient le monde entier. Varange avait estimé l'individu en une fraction de seconde. Son œil vide et brillant indiquait un imbécile éméché. Néanmoins, ses traits lui rappelaient vaguement quelqu'un.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur...

— Gonzague Harmis.

— Je connais votre frère, monsieur Harmis.

— Je sais, merci.

— Que puis-je faire pour vous ?

Le ton avait changé lorsque la main tendue de Varange avait été refusée. L'autre arborait un air supérieur mais ne se décidait pas à articuler une phrase.

— Monsieur Harmis, l'Art Poubelle s'intéresserait-il à moi ?

— Justement non, monsieur Varange. On ne s'intéresse aux traîtres que pour les abattre.

— Vous êtes venu ici pour me provoquer à ce que je constate.

— Non. Seulement pour vous signifier que votre vision de l'Art est ce que l'Art Poubelle exècre : un art plat, traditionnel, exempt de relief. Un art de bourgeois !

— Vous avez bien appris votre leçon, monsieur. Sachez que je suis ravi que ma conception de l'Art soit la bête noire d'un groupe qui, en revanche, n'en possède pas l'ombre d'une.

L'autre rougit, tenta de répliquer. Varange avait élevé une puissante voix de baryton qui avait imposé le silence à la grande salle d'exposition ouverte sur la rue. Il terrassait son adversaire de ses yeux furieux.

— Monsieur Varange, votre art est fini. L'Art Poubelle déclare officiellement votre déchéance. Vous faites partie de l'histoire, plus du présent. Cette exposition doit être la dernière, votre testament artistique en quelque...

— Suffit !

Varange avait hurlé ; Gonzague s'était tu en fermant les yeux, de peur de recevoir quelque coup incontrôlé.

— Qui êtes vous donc, petit monsieur ? Qui êtes-vous, jeune imprudent osant s'aventurer sur mes terrains de chasses ? Croyez-vous que vos théories me fassent peur ? Croyez-vous que l'idolâtrie de vos poubelles est une religion à laquelle vous soyez en mesure de me forcer à me convertir ? Mais regardez-vous, d'abord, et si vous le pouvez, regardez vos œuvres ! Les décharges sont pleines de vos œuvres ! Vous êtes des complexés des détritus, de la poubelle, de la merde ! Et votre esprit s'est transformé en l'objet de vos obsessions !

Varange postillonnait, rouge de rage.

— Que venez-vous me provoquer, ici, chez moi, entouré de mes amis ? Où est votre esthétique ? Où est votre réflexion sur l'Art ? Combien de fois, dans des circonstances similaires, vous et vos pareils fûtes invités à mes réceptions pour me faire part de vos visions du monde, et combien de fois vous refusâtes ? Et vous avez l'aplomb, alcoolisé certes, de venir ici, prédire ma chute ? Mais votre personnalité, où se trouve-t-elle ? Dans les poubelles de la salle, j'aurais des chances de la découvrir, n'est-ce pas ? Moi, monsieur, je n'ai pas l'ignominie de m'ériger en modèle avant même d'être véritablement né à l'Art. Si vous croyez tant en vos poubelles, monsieur, allez donc vivre dans les bidonvilles qui peuplent notre terre. Si vous avez tant de foi dans les détritus, ayez le courage de vos opinions : vivez au milieu de vos œuvres !

— Vous ne comprenez pas...

— Je vous ai tendu des perches pour comprendre ! Mais votre école est trop imbue d'elle-même comme vous l'êtes trop de vous, monsieur. L'Art, c'est l'individu ! Ce n'est pas être confortablement installé dans un schéma pensé par d'autres, défendu par d'autres, schéma dans lequel on fait sa place en répétant sans arrêt le même motif, seule originalité servant de personnalité !

— Vous...

— Laissez-moi finir ! Vous regretterez d'être venu m'importuner, je vous le prédis, vous qui prédites ma chute. Car si vous faites les choses à moitié, croyez-moi, je vais aller au bout de l'Art, moi, je vais poursuivre votre œuvre insensée de destruction de l'Art. Et en enfer, monsieur, vous brûlerez avant moi !

Varange, du haut de sa stature écrasait le jeune homme. Il se contenait, serrait les poings comme une bête sauvage prête à la mise à mort de sa proie.

— Maintenant monsieur, disparaissez, ou je vous fous mon poing sur la gueule.

Le jeune homme au regard embrumé sortit en titubant. Les gens de la salle se tournèrent lentement, reprenant le brouhaha de banalités précédant l'analyse de l'événement. Une main se posa sur le bras de Varange, une main tentant de calmer ce fagot serré de muscles qui voulaient frapper pour expulser la rage. Simone craignait aussi pour sa soirée. Aussi, elle lui suggéra de prendre l'air avant de revenir dans la galerie. Lui tendant une cigarette allumée sur laquelle il tira comme un fou, elle dit doucement :

— Ne fais pas de bêtises, Denis.

— Cette fois, c'est trop.

— Ils sont jeunes, excessifs.

— Justement. Ils vont goûter à l'extrême.

Denis rentra subitement dans la galerie, le portrait du peintre serein recomposé, reprenant immédiatement les conversations là où il les avait laissées.

Mais l'événement avait eu lieu. Il serait rapporté, amplifié, déformé. Les invités, dont certains s'excusaient déjà, allaient jeter de l'huile sur le feu, dressant les deux visions l'une contre l'autre ; puis, jouissant du fait d'avoir été présent lors de la déclaration de guerre, ils s'en gargariseraient souvent, durant de longues ablutions culturelles. Une fois l'événement digéré, ils courraient de nouveau dans un monde vide, jusqu'au prochain relief qu'ils assimileraient comme une nouvelle étape de leur vie. Varange les regardait comme des charognards. Au moins, ceux-là, il les avait choisis. Même si la douce illusion sentait le piège.

Les spectateurs allaient désormais être plus nombreux à se repaître *a posteriori* du spectacle : ce dernier allait s'étaler dans les journaux. Il fallait répondre par l'attaque, briser une fois pour toutes cette horrible mauvaise foi qui se répandait par lames contaminantes, cette logique absurde qui prenait des

vessies pour les lampions. Car la logique extrémiste eut voulu que l'on allât plus loin encore. Mais on était assez loin pour en vivre ; plus loin, le néant étendait ses infinies prairies.

Le manifeste parut en pleine polémique.

Les événements s'étaient précipité. L'intervention de Harmis, bien qu'apparemment non planifiée par l'Ecole de l'Art Poubelle fut utilisée à grande échelle. Les journaux se faisaient l'écho d'attaques en règle contre Varange et les autres courant n'appartenant pas au mouvement. L'anathème était lancé contre tous les courants de l'Art du passé ayant recueilli, même brièvement, les suffrages des amateurs. Le procédé, véritable coup d'état artistique, se fondait sur une doctrine publiée à des dizaines de milliers d'exemplaires contenant les discours des maîtres à penser de l'Ecole, et sur une campagne plus musclée d'intimidation qui allait de la simple altercation avec des artistes hors-courant jusqu'aux dégradations physiques des galeries se dévouant encore à *l'art banni*. L'Ecole de l'Art Poubelle obligeait les artistes à adhérer ou à s'inscrire dans une vie de clandestinité.

En quelques semaines, les premiers signes de feu avaient pris l'ampleur d'un gigantesque incendie dans lequel le fracas discordant des discours politiques tentait de faire reprendre conscience des grandes lois de liberté inscrites dans la constitution. Mais, souvent, les artistes préféraient adhérer plutôt que de s'exposer. L'opinion était elle un peu amusée par la tournure que prenait cette « querelle interne » dans un domaine par ailleurs si peu publicitaire. On parla, sans parvenir à corroborer les faits, d'expéditions punitives effectuées chez des artistes indépendants ayant publiquement exprimé leur désaccord avec l'Ecole.

Au bout de deux mois, l'Ecole de l'Art Poubelle s'enorgueillissait d'avoir en son sein la quasi-totalité des grands artistes vivants. De véritables traquenards avaient été montés : sous la menace, en présence d'un nombreux public, d'éminentes figures de la peinture et de la sculpture déclaraient s'être trompés, adhérer complètement à la doctrine de la nouvelle Ecole. Ces procès idéologiques avaient pour but l'obtention d'une légitimité qui lorgnait vers la dictature totale, le règne de l'unique pensée.

Sur les buts réels de cette entreprise de prise de pouvoir, l'opinion restait partagée ; d'abord parce que de nombreux rédacteurs étaient proches des hautes instances de l'Ecole ; ensuite parce que quantité de leurs amis artistes avaient avoué publiquement leurs erreurs passées. Ainsi, tous hésitaient à critiquer l'incroyable mascarade, considérant *in fine* que la problématique était une question à résoudre entre créateurs et à propos de laquelle le public ne se devait pas se sentir pas concerné.

Des bastions de résistance s'étaient formés, les artistes se barricadant chez eux, avec leurs œuvres. Les directeurs de galeries, après avoir vu leurs établissements détériorés, se plièrent facilement au diktat de l'Ecole qui leur imposait de n'exposer que des œuvres d'Art Poubelle. Lorsque Monta et Giraud, deux des plus grands artistes indépendants du pays, se rallièrent publiquement à l'Ecole, une grande partie de l'opinion parut définitivement convaincue par la force de leurs arguments.

Varange ne s'était jamais exprimé depuis le début de la polémique, malgré d'infinies tentatives d'entrevues journalistiques. Il était le dernier grand artiste à ne s'être pas compromis et humilié publiquement. Refusant obstinément de parler alors qu'il n'avait rien à dire, on fit de lui la dernière grande figure à abattre.

Varange jeta le journal à terre avec violence.

— Monta ! J'étais avec lui à l'école ! Mais jusqu'où iront-ils ?

— Jusqu'à ce que tu sortes de tes gonds.

— Ils vont le regretter. Plus que quelques jours...

— J'espère que tu sais ce que tu fais. De plus, tu devrais le faire vite. J'ai dû tirer le rideau de fer de la galerie. Je suis comme toi sur la liste noire.

— Personne n'utilise sa tête, bon sang ! Pas même les crétins écrivant ces torchons ! Eux aussi, ils bouffent avec l'« Art » ! L'Art Poubelle, ce n'est quand même pas une armée !

— Tu sais, on prétend que...

— Je sais !

Son regard se perdit au travers des vitres grises. Quasiment un mois qu'il n'avait pas touché un pinceau, un couteau, un simple tube de peinture. Il était dans un de ces états où le temps est trop épais pour agir, où l'on attend que quelque miracle débloque la situation, uniformément noire. L'attente de la riposte était si insoutenable que l'air lui-même était lourd de présages. Cloîtré chez Simone comme un chien enragé, il attendait que les imprimeurs aient fini leur œuvre. Dehors aussi, le temps passait lentement, comme si les attaques portées contre Varange, à force de n'être pas débattues sur la place publique, avaient fini par lasser. Ou peut-être attendait-on un brusque sursaut, une réaction vive de la part du dernier bastion invisible de la peinture. Varange, pour la première fois de sa vie, se sentait totalement seul, oublié de son passé, de ses amis et de ses connaissances. Tous paraissaient remettre le sale boulot sur son dos, le laissant face à sa conscience. On eut dit que la seule réaction crédible se devait de venir de sa personne et seulement d'elle.

L'accusé public, l'ennemi numéro un, attendait d'agir, obligé, damné, accusé, montré du doigt, marqué pour le reste de ses jours.

Trois jours plus tard, Varange se précipita sur le téléphone sonnant. Le manifeste était en vente depuis le matin ! Le bouche à oreille semblait n'avoir jamais fonctionné aussi vite : certains magasins étaient déjà en rupture de stock ! Les journaux du soir allaient relayer l'événement. Encore quelques heures : Varange faisait la une ; non pour sa peinture mais pour son manifeste.

Le petit livre blanc commençait comme suit :

La totalité du monde humain est Art.

Je proclame par le présent manifeste que tout ce que l'homme a regardé, touché, bâti, influencé plus ou moins directement est Art.

Depuis la position du livre qui gît sur la table de nuit à la moindre feuille de papier que sa main a effleurée, depuis la façon qu'il a eu de lacer ses chaussures jusqu'aux miettes de pain qui gisent sur la table où il a mangé, depuis les grandes constructions auxquelles il a collaboré jusqu'au chemin de cailloux qui s'étend sous ses pieds : tout *est Art.*

La suite logique d'un tel état de fait est que tout homme est, consciemment ou non, un Artiste, environné de ses œuvres. L'Artiste est donc l'Homme et vice-versa.

Ainsi, tout acte humain est acte artistique parce que ce manifeste le déclare comme tel. Par extension, tout phénomène naturel est Art, créé par celui qui en est le témoin.

Doivent disparaître de nos civilisations les absurdités contredisant le principe ultime de l'Art en l'Homme, Art qui, en étant la substance de l'homme, le rend distinct de la bête. Parmi elles, les musées doivent clore leurs portes, n'exposant que de rares morceaux de l'Art humain, présent comme substance en chacun de nous. Doivent aussi disparaître les livres concernant l'Art, les écoles inutiles pour nous apprendre l'identité de l'Homme et de l'Art, certitude que l'histoire de l'Art a apporté devant nos yeux. Tout commerce de l'Art cesse alors d'être pertinent dans la mesure où la vente de l'Art apparaît comme une vente de notre substance intime, notre être indissociable de notre personne.

L'histoire de l'Art se termine sur cette dernière compréhension de l'entendement humain relativement à sa place dans l'Univers :

l'Homme est Art. Tout est Art.

Des extraits du manifeste étaient publiés dans les journaux du soir. Immédiatement, le scandale prit une ampleur colossal. On n'osait comprendre que les artistes, les musées, les galeries étaient arrivées au terme de leur existence. L'expectative succéda aux attaques acharnées. Des désaccords de principes furent publiés sans toutefois apporter beaucoup à la querelle. L'Ecole de l'Art Poubelle restait silencieuse, d'un silence contagieux à l'ensemble des protagonistes maintenant ralliés, pour la plupart, à un unique étendard. On attendait.

Insensiblement, le marché de l'Art se détériora. Des collections entières, dans une discrétion toujours plus difficile, étaient bradées, maintenant jugées comme de forts mauvais placements. Des galeries ralliées à l'Art Poubelle étaient soudainement fermées, transformées en commerces. Les acheteurs devinrent de plus en plus rare : on les aurait cru vaccinés par la controverse. Leur engouement, leur argent, leurs goûts : tout cela avait disparu, laissant le monde de la peinture et de la sculpture exsangues, vides, voués à la désertification ou la reconversion. Les professionnels eurent beau crier que la qualité de leur produit n'avait pas diminué, la *conscience* de l'acheteur, manipulée une fois de plus, ne guidait plus ce dernier à débourser pour acquérir. Ici et là, on fermait boutique. Le monde avait cessé de croire en la création, ou plutôt qu'une création puisse être supérieure à une autre ; on avait perdu la faculté d'*estimer*. C'était la suite logique de l'histoire de l'Art, l'histoire de l'anéantissement d'un mot d'abord, puis d'un concept, enfin d'une réalité.

Varange enrageait.

— Mais c'est incroyable ! Personne n'a réagit et nous sommes tous dans la merde ! Où sont les critiques, les penseurs qui portent aux nues et aux oubliettes ?

— Depuis longtemps, la critique de l'Art n'existe plus, Denis. Pour la première fois peut-être, on laisse le problème de l'Art aux artistes.

— Mais c'est absurde !

— Tu n'es jamais content ! Quand on critique, on le fait mal ; quand on ne critique pas, c'est pareil !

Varange s'écrasa dans le fauteuil, halluciné.

— Qu'ai-je fait ?

Même si l'Apocalypse ne semblait pas encore sur le point de se jouer, la confiance en l'artiste avait été sérieusement ébranlée. Dans les époques floues durant lesquelles les tremblements du monde semblent fonder un doute dans les personnes, les conséquences du manifeste demeuraient incohérentes. Les autres arts comme la musique et la littérature ne sentirent que peu les conséquences du manifeste, interprété peut-être à tort comme n'étant relatif qu'aux arts graphiques. Les chiffres montraient dans ce dernier domaine une nette baisse d'activité, de volume, une dépression sans précédent. Pourtant, peu d'intéressés se plaignaient, comme si le châtiment dont ils étaient frappés eut pu trouver quelque justification à leurs yeux. Une frange concernée de la population commençait à assimiler le manifeste comme une vérité de plus.

Le mot *Art* lui-même disparaissait du vocabulaire. Il était devenu un mot interdit, banni, insignifiant. La ville étalait ses couleurs ternes où tout avait été déclaré équivalent, où l'on était allé jusqu'au bout de l'Art. L'abattement rivalisait avec une morosité inactive : la saveur de la vie avait disparue.

Les semaines se groupaient pour former des mois. Le manifeste avait mis un terme au coup d'état de l'Ecole de l'Art Poubelle. Le nom de cet école était désormais désagréable à prononcer. Parallèlement à cela, le monde entier se targuait d'être artiste, diluant la notion dans la multiplicité infinie des figures et des discours des bavards. Le monde plat résonnait du bruit de fond d'un peuple artiste à l'instar d'une calme surface de lac qu'aucune ride ne venait violer.

Varange avait devant lui un rédacteur. Depuis des mois, il avait gardé volontairement le silence ; aujourd'hui, il répondait aux accusations de *meurtrier de l'Art*.

— Bien sûr que non ! Je n'ai pas tué l'Art ! J'ai tué le *mot* ! De surcroît, il était déjà moribond.

Malgré tout, une fois la méfiance installée, méfiance méritée suite à un siècle de galvaudages, la récurrente maladie ne semblait pas vouloir lâcher sa proie. Le flux et le reflux revenaient invariablement à la manière d'un écho intarissable dont les dernières notes restaient aux oreilles. Pourtant, de jeunes pousses idéalistes plantées par quelques penseurs de l'après-manifeste tentaient de croître envers et contre tous, un peu à l'écart, dans l'attente de meilleurs jours.

L'événement tonna dans ce monde de silence ayant perdu le relief des saveurs. Un an jour pour jour après la parution du manifeste, l'Ecole de l'Art Poubelle fit banqueroute officiellement. Le bref communiqué, aussi sec que les écrits théoriques publiés des mois auparavant, dépeignait une école ruinée par le marché de l'Art, rendu inexistant suite au manifeste de monsieur Varange. L'ultime phrase revenait sur la provocation de monsieur Harmis, occurrence qui n'avait jamais été ni désirée, ni planifiée par l'institution. On appris peu de temps après que Gonzague Harmis avait été renvoyé de l'école la veille de la fermeture.

— Ils ne manquent pas de culot ! Pas un mot de leur coup d'état manqué !

— Tu as eu ta vengeance.

— Non, j'ai obtenu réparation. Quand on veut faire la guerre, il faut être fort.

— Et maintenant ?

— Maintenant ?

— Oui.

— L'*Art* se réveillera de lui-même. On verra fleurir des œuvres de l'époque de la controverse, celles-ci feront la fortune des visionnaires ou des incorruptibles ayant poursuivi leur travail dans la clandestinité sans s'en laisser raconter. Le pays est las de ces querelles absurdes. Comme s'il pouvait l'être plus, le mot aura une fois de plus été galvaudé, démythifié si l'on veut être plus pédant. Mais comme tout message brutal, il n'aura marqué que les acteurs. Qui se souviendra de l'Art Poubelle, du manifeste dans dix ans, excepté nous ? La période qui s'ouvre, par réaction au sevrage, apportera une eau plus chargée encore de bêtises au moulin du monde bruissant de l'Art. Tout est si épais, si lourd, si impossible à faire bouger. Nous ne sommes que des êtres provisoires et tel est notre influence dans l'Histoire. Seuls resteront les grands, par une alchimie que nous ne pouvons quantifier.

Il fit une pause pour s'essuyer les mains dans un torchon.

— Regarde ces toiles : qu'ont-elles de distinct avec celles d'avant ?

— Elles sont plus dures.

Paris le quatre avril 1996.

Histoire CII

Sam s'étrangla dans la fumée de sa cigarette. Il toussa pendant de longues secondes au bout desquelles le goût de ses poumons emplissait sa bouche comme un présage du goût de la chair humaine. La fumée était si épaisse, le bruit si assourdissant. Une fille qu'il connaissait à peine s'étalait contre lui de tout son long, les yeux dans le vague sous l'effet d'une quelconque drogue. Lui aussi, il lui faudrait se piquer dans peu de temps. Déjà, des tremblements envahissaient ses mains. Vautré sur un canapé de cuir qui avait fait son temps, il regardait les autres tables où gisaient des verres brisés, les danseurs gigotant sur la piste comme des pantins électriques. Par moment, un mec lui adressait la parole. Il répondait alors sans conviction.

— Je vous demande cela parce que je ...

— Parce quoi, bordel ? hurla-t-il sur la musique répétitive.

— Parce que je suis un de vos fan depuis longtemps.

— Ah.

Il s'excusa pour aller aux toilettes. Il se leva, bouscula quelques clampins qui restaient là, debout sans bouger, à contempler la piste bourrée à craquer. Les chiottes étaient pleins, chaque cabine faisant l'objet d'une queue. Il choisit au hasard en réprimant un renvoi de whisky. Il sourit. De sa vie, il avait toujours poussé le bouchon un peu loin. Ce soir serait un soir comme les autres, ni plus, ni moins. « J'ai une putain de réputation à tenir », se dit-il avec une contenance presque théâtrale. Un grand noir qui était devant lui se retourna, inquisiteur.

— C'est pour pisser ?

— Aussi.

— Alors, désolé.

Devant les yeux étonnés de Sam, le noir s'expliqua avec patience. Il mima un homme en train de vomir.

— Tu comprends, les mecs qui ne viennent pas que pour pisser, ils passent devant. C'est normal. On est entre gens civilisés.

Tout-à-coup, l'autre le regardait d'une drôle de manière. Non, pourvu que personne ne le reconnaisse ! Surtout pas maintenant. Le noir comparait visiblement une image d'idole avec l'épave présente devant lui. Après un temps, il conclut que ces deux images représentaient deux personnes différentes et il se retourna pour tirer une dernière fois sur son joint avant d'écraser le reste sous sa botte.

Quand son tour vint, Sam s'enferma dans la cabine, s'assit sur la cuvette souillée et entreprit de s'introduire le contenu d'une seringue dans la veine qui occupait la pliure de son bras gauche. Tenant le garrot dans ses dents, il termina le boulot en se libérant la vessie, jeta le tout dans la cuvette et attendit quelques instants. Le ronronnement de la musique était audible depuis la cabine, comme un gros moteur tournant en continu sans parvenir à faire avancer la machine. Il sortit pour laisser la place à un grand gars maigrichon, blafard. Son bras avait beau le brûler, la douleur s'estompait vite au profit d'une onde de bien être, résonnant de manière synchrone avec les battements de son cœur.

Il sortit des toilettes pour être agressé par une basse résonnant dans sa poitrine comme une seconde pompe à sang. Regagnant son fauteuil, il sortit brutalement le gars qui l'occupait les yeux fermés et s'écrasa dedans.

— Quoi ? L'autre...

— C'est réservé ici, connard.

— Qui t'es toi d'abord ?

— Casse-toi, ducon !

Il frémissait de la tête aux pieds, sentant le doux venin opérer son œuvre de destruction. Le connard n'avait pas bougé. Pire : il le matait de ses yeux de rat !

— Mais casse-toi, sale con ! Tu vois pas que ta gueule me fait chier ? Allez, connard, barre-toi !

L'autre renversa le verre de Sam d'un coup de pied provocateur. Dopé par la came, Sam se leva d'un bond, saisit la bouteille de whisky au trois quarts vide et la brisa sur la tête du trouble-fête. Immédiatement, sortant de nulle part, des grands balaises apparurent. Ils ramassèrent le gars et sa tête en sang. Le patron s'approcha.

— Hé, monsieur Sam ! Du calme ! Pas d'excès, voyons. Vous êtes mon invité ici, alors déconnez pas. Si un mec vous fout les boules, prévenez-moi et je le vire. Mais ne recommencez pas ce genre de truc. C'est super moche pour le commerce.

— Ouais, d'accord, Ben, d'accord. C'est bon. J'ai déconné. Un passage à vide. Ouais. Je sais pas ce qui m'a pris. D'accord, Ben. Merci. Ouais, je le ferais plus. Je passe boire un verre dans ton bureau comme d'hab', tout à l'heure. Excuse.

Il s'écrasa de nouveau dans le grand fauteuil noir qui avalait sa mince carrure nerveuse comme une plante carnivore avale un insecte. Il faisait chaud. Il alluma un toast après l'avoir fait rôtir doucement avec son briquet. Il tira dessus en se mettant à caresser les cuisses de la donzelle d'à côté, perdue dans des délires éthérés, les yeux ouverts et fixes. Elle gémit à peine quand il aborda son intimité.

Une grande nana vint s'installer près de lui avec son verre. Une chieuse, rien qu'à voir sa gueule : un peu snob, trop intelligente peut-être. Elle était venu avec un mec du groupe. Ce groupe dont les membres s'étaient dissous dans la boite surchauffée.

— C'est vous Sam ?

— Ouais, ça se pourrait.

— J'aime bien votre musique. C'est extrême.

Il soupira puis s'envoya le reste de son verre. On distinguait à peine son visage dans l'épais rideau de fumée que produisait le toast. Elle savait que ce genre de conneries lui était répété mille fois par jour.

— C'est extrême, mais *pas assez*.

Il réagit immédiatement, battit des mains pour dissiper le voile de fumée : il cherchait des yeux la blasphématrice.

— Quoi ?

— J'ai dit qu'à mon goût, c'était pas assez extrême.

Il l'estima et se rejeta en arrière, faisant voler ses cheveux longs. Il riait. Putain, cette môme le faisait rire !

— Ce que tu es drôle, toi ! Putain, pas assez extrême ! Je rêve ! As-tu déjà entendu mieux ?

— Oui. Il y a six ans. Votre album : *fix after fix*. Vous avez hésité pour l'album suivant puis vous avez joué la carte de la facilité.

— T'en connais un rayon, hein ? Et t'es qui pour me critiquer comme ça ?

— Je critique pas. Je constate.

Il tentait de contenir la tension qui bouillait en lui, se mélangeant à la dope.

— Bordel, putain, t'es qui pour me parler comme ça ? Qu'est-ce que t'as fait ? T'as déjà créé ? Putain, merde alors !

— J'ai fait des choses aussi. Si ça t'intéresse, je te montrerai. On cause d'égal à égal.

— Et tu me tutoies, maintenant !

Il se servit un verre de whisky et lui tendit brutalement la bouteille.

— Sers-toi, artiste inconnue !

Il écrasa le bout du toast qui lui brûlait les doigts, en roula un autre qu'il proposa à la fille.

— Non merci. J'ai des cigarettes.

— Oh, on fait la chochotte.

Il tira sur le cône.

— Pourquoi tu te dopes ?

— Ca te regarde ? Pour créer.

— Mais là tu ne créé rien.

— Non, mais je mûris.

Elle avait l'air contrariée. Elle regardait la piste.

— Bon d'accord, j'arrête de jouer les putains de stars. Tu vois bien : je suis un con comme les autres.

— Je sais.

— Putain je rêve. T'es venue me faire chier pourquoi ? Pour baiser ?

— T'es vraiment trop con !

— D'accord, je m'excuse. Causons, alors. Entre artistes. Que crois-tu que je fasse, maintenant ?

— Tu prépares le prochain ?

— Exactement.

— Mais cela fait cinq ans que tu as choisi ta voie, et aujourd'hui, tu t'emmerdes. Tu as envie de revenir à tes premières amours, avec la notoriété en plus.

— Ouais...

— Mais tu hésites. Tu sais pas si le public comprendra.

— C'est possible.

— Alors tu fais moitié l'un, moitié l'autre, ultime et cool, pour pouvoir choisir au dernier moment.

— Ouais, ma dernière daube va charcler !

— Mais il reste un problème.

— Lequel ?

— L'équilibre n'y est pas si tu ne choisis pas. Flirter avec l'extrême, c'est du tout ou rien. C'est un putain de magma qui brûle tout. Tes nouveaux titres sont plus bourrins qu'avant, mais plus profonds, car ils sont le fruit d'une putain d'expérience !

— Mais qui es-tu ?

— Alors tu te dopes. Parce que tu n'arrives plus à choisir. Mais le choix, Sam, c'est une question de pognon. Si tu choisis le confort, le pognon suivra. Sinon...

— T'es peut-être la première gonzesse que je rencontre qui a écouté mes disques avec sa tête. T'es pas con. Même si tu fantasmes un peu ma cocotte. Parce que le choix, je suis en train de le faire. J'en ai pas peur. Ces titres, je les ai depuis des années. J'en fais de nouveaux chaque année. Mais je peux pas bouffer avec l'extrémisme.

— Qui sait ?

— Mais avec le recul, ce sera du vraiment hyper-bovin, pas de la gnognote. Un bruit tellement violent, un putain de bordel incroyable que ma voix ne s'entend qu'en de rares endroits. Ce bruit, je l'ai construit moi-même, tellement qu'il est devenu ma voix. Mais à part moi, qui peut apprécier ça ?

— Moi par exemple.

— Et alors ? Je suis condamné à faire du pognon, ou je crève.

— Mais tu es en train de crever ! T'as vu tes bras, connard ?

Elle s'était levée, avait pris la main où le cône s'était éteint. Le bras tendu, les veines gonflées resplendissaient dans la pliure au sein d'une mer d'hématomes auréolés de jaune, prémisses de décomposition. Il retira ses bras violemment.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre de ce que tu penses ? Plus de dix ans que je me pique ! Rien ! Pas ça ! Je suis bâti dans un putain de métal et ça, tu peux rien y faire. En plus, ces aiguilles, elles me font plus de bien qu'aucune pétasse de ton style ne pourra jamais m'en faire ! Maintenant casse-toi, connasse ! Casse-toi, bordel, ou je te bute !

Le coup de théâtre arriva six mois après : on annonça la mort de Sam Noise le lendemain de la sortie de son album *extreme noise for extreme people*. L'ensemble de la critique considéra l'ensemble des titres comme « inaudibles ». Cependant, malgré la critique, l'album fut un incroyable succès posthume.

Quelque part, on enterrait Sam dans l'intimité d'une petite ville. Sur le cercueil, une boîte contenait l'ensemble de ses œuvres. Une grande femme vint jeter une poignée de terre sur le cercueil, une fois descendu dans son trou. Devant l'orifice béant, symbole de vide, elle dit avec humeur :

— Tu es content, connard. En devenant martyre, tu as réussi à faire avaler la plus extrémiste des saloperies que j'ai entendues de ma vie ! Mais on vit avec ses œuvres. Pas pour la postérité.

Paris le douze avril 1996.

Histoire CIII

Jacques referma son manteau en sentant le froid glacial qui balayait la rue par à-coups. Il avait vu les anciennes maisons aux toits pointus, aux galandages aveugles qui exposaient leur anatomie sur la rue, tantôt nobles, tantôt prétentieux. Cette ville vivait du passé. On pouvait même affirmer, au détour d'une rue biscornue, qu'elle vivait *dans* le passé tant l'histoire était ici facile à recomposer avec un soupçon d'imagination. Jacques devait partir le lendemain, laissant dans ces rues des souvenirs gelés, bientôt foulés aux pieds par des hordes multicolores armés de la dernière technologie en matière de boite à souvenirs. Pour lui, les impressions suffisaient ; certes il oubliait, mais rien ne valait cette douce incertitude du passé, ce bruit de pas sur le pavé miroir, ce vent qui pince les tempes un peu trop découvertes, ses grandes bâtisses se faisant face depuis des siècles dans des ruelles sinueuses, ces nuages gris et bas dispensant leur bruine éternelle sur ce pays plat pour lequel toute église est montagne.

Pour son dernier jour, il avait prévu de terminer sa promenade par une dernière visite de la cathédrale, archipel de pierre abritant de déroutants alignements de colonnes gothiques, une perspective brisée qui se remarquait depuis le transept, des vitraux culminant comme des astres à des hauteurs vertigineuses, un déambulatoire parsemé de plaques de pierre et de métal qui rappelaient au visiteur l'existence passée de nobles gens, chevaliers, responsables administratifs ou religieux ayant marqué l'histoire de la ville ou de sa proche région. Au fur et à mesure de son circulaire périple, ses yeux s'attardaient sur une nouvelle population de noms gravés sur des stèles incrustées dans les murs ou gisant sous ses pieds. Les pas des visiteurs, par dizaines de milliers, étaient autant d'assassins qui effaçaient progressivement les dates et noms insuffisamment gravés dans la pierre ou le métal.

Au troisième tour, il aperçut dans une absidiole une stèle noire brillant sous un court et improbable rayon de soleil. S'approchant, il y découvrit le nom de *Jil Ghamech*. Etonné, il s'accroupit afin de tenter de déchiffrer la suite du texte. Cette stèle, bien qu'à l'écart du chemin principal, paraissait d'un grand âge, plus grand encore que les gisants du déambulatoire. La pierre ressemblait à une obsidienne élimée par le temps. Il songea au moyen d'associer le nom et la légende, puis investit brièvement le passé de la région. Cependant, ne découvrant aucune clef tangible, ce Jil Ghamech lui paraissait de plus en plus déplacé. Par un raisonnement biaisé, il cherchait des signes orientaux, assyriens peut-être. Mais la pierre, si tant était qu'elle en recelât, montrait un visage élimé par le temps duquel les enluminures et les décors avaient disparu.

Il se rendit compte que les pas qu'il entendait depuis quelques minutes dans l'église s'étaient brusquement tus. Il se retourna pour trouver derrière lui, un abbé bedonnant, presque chauve qui, les mains derrière le dos, lui dit bonjour dans un nuage de vapeur d'eau.

— Bonjour, répondit-il.

— Je suis l'abbé Blondel. Je puis vous aider ?

Son visage rond, bien en chair, abritait deux petits yeux clairs qu'on eut pu croire jaunes. Pris sur le fait en flagrant délit de péché de curiosité, Jacques hésita.

— Je... Je m'interrogeais sur cette stèle. Jil Ghamech. C'est une blague, non ?

L'abbé haussa les sourcils et sourit.

— Avez-vous un peu de temps, monsieur...

— Monsieur Rouget. Jacques Rouget.

— Avez-vous quelques heures à partager avec un vieil abbé comme moi, monsieur Rouget ? La réponse à votre question peut être longue.

— J'ai tout mon temps. Seulement, je ne voudrais pas...

— Pas de problème. Je vous demanderais seulement de me suivre dans mes appartements afin que nous puissions discuter à une température plus propice à la connaissance.

Jacques acquiesça en frottant ses mains gelées l'une contre l'autre avant de les réchauffer en soufflant dans la coupe ainsi formée une buée chaude et humide.

— Difficile d'imaginer que tous ces gens ont vraiment existé.

— C'est vrai. Vous voyez cette absidiole ? Mon nom sera gravé sur une de ces petites plaques blanches lorsque je ne serai plus, à côté des noms de mes illustres prédécesseurs depuis le quinzième siècle. Alors je ne serai sur terre qu'un morceau de pierre, une histoire se limitant à un nom et deux dates.

Jacques sourit. L'abbé Blondel était un bon vivant jouant une comédie bien apprise. Il le suivit dans la sacristie puis dans un couloir qui menait à une grande cuisine où trônait une large table de bois sur laquelle des miettes et des auréoles circulaires demeuraient, témoins d'un proche passé d'activité.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Que voulez-vous boire ?

— Qu'avez-vous ? demanda Jacques une lueur d'espoir aux yeux, au souvenir des goûts jalousement gardés par les impressionnantes caves des monastères de la région.

— Vous aimez la bière ?

— Ma foi, oui.

— Nous commencerons donc notre voyage dans le temps par une bouteille de mes confères trappistes. Elle a quelques années ; elle doit être idéale.

Il s'éclipsa par une porte d'où s'enfuyaient, en plongeant, quelques marches. Peu de temps après, il revint portant deux grandes bouteilles d'une bière brune légèrement mousseuse qu'il servit dans des verres à pied. Puis il s'effondra sur un siège en face de Jacques en soufflant, visiblement harassé par la descente à la cave.

— Quelle vie... dit-il en sirotant son verre avec délice.

— Vous l'avez dit.

— Alors, vous êtes de visite chez nous ? D'où venez-vous ?

— Du sud.

— Je vois. Le breuvage vous plaît ? L'institution a été réformée en seize cent soixante quatre.

— Je ne savais pas.

— Oui. Mais revenons à notre affaire. Cette stèle vous préoccupe, n'est-ce pas ?

— Disons qu'elle m'intrigue.

— Pourquoi cela ?

— Parce que Gilgamesh est un nom que je ne m'attendais pas à trouver gravé ici.

— Etes-vous certain de bien parler du même personnage ? *Notre* Gilgamesh s'orthographie Jil Ghamech, en deux mots.

— Oui mais vous savez, l'assyrien et moi...

L'abbé remplit de nouveau les verres. La substance sucrée, légèrement épaisse, offrait à la bouche un bouquet explosant en de délicats et durables parfums. Un dépôt se constituait dans le verre à mesure que la bière reposait.

— Je vais vous raconter une histoire. Mais, voyant que vous êtes un bon buveur, je vais chercher des provisions.

Avec peine, il se souleva de son fauteuil pour disparaître par la porte de la cave. Lorsqu'il remonta, ses bras étaient chargés de bouteilles de toutes formes et couleurs.

— Voilà ! dit-il en déposant fièrement un échantillon de son sous-sol sur la table. Voilà quelques munitions !

— On m'avait parlé de la bière comme n'étant pas une légende dans votre pays. Manifestement, c'est la vérité. Tout comme votre hospitalité.

— Vous savez, il est agréable d'avoir parfois d'intéressantes conversations. Les paroissiens sont ennuyeux et la confession n'est pas un lieu d'échange.

L'abbé Blondel se cala dans le profond fauteuil de bois comme un empereur de l'ancien temps, les ressources à la portée de la main, un grand verre à pied entre ses doigts ronds.

— Ne jetez pas le dépôt : il se dissout dans une autre bière.

— Dame ! Jusqu'où irons-nous ?

— Alors voilà : lorsque j'ai pris la direction de cette église, il y a tout juste trente ans, j'étais tout jeune. Un jour, une sorte d'historien me demande l'autorisation de consulter les archives du diocèse. Je lui demandai ce qu'il désirait y trouver. C'était une personne très étrange qui me demanda si nous pouvions nous parler dans le plus grand secret. Amusé par une si grande précaution, je l'accompagnai ici, dans cette cuisine, où je lui servis des boissons de la région. Tiens, d'ailleurs, il était assis à votre place. Nous avons causé comme je vous cause aujourd'hui. Un drôle de bonhomme. Il prétendit que la stèle de Jil Ghamech avait un rapport avec le Gilgamesh dont vous parlez. Son but était de soutenir une thèse en ce sens. Pis ! Il voulait montrer que le mythique héros pré-assyrien avait été enterré sous l'église !

« J'avoue que ce monsieur me fit beaucoup rire à l'époque. J'imaginais mal que le héros eut parcouru tant de lieux pour venir mourir ici, dans nos froides contrées.

« — Non, me dit-il, la stèle a été rapportée. Mais il ne fait aucun doute quant au fait que cette stèle était celle qui recouvrait sa tombe !

« — Mais savez-vous seulement comment les ancêtres des assyriens enterraient leurs morts ? Cette stèle a toutes les allures d'une stèle chrétienne.

« — C'est bien pourquoi je cherche à consulter vos archives. Pour être fixé.

« C'est ainsi que durant de longues semaines, je l'ai laissé fouiller dans les archives. Au bout de deux mois, il me fit la synthèse de ses recherches, l'air abattu.

« — Je n'ai rien trouvé de notable, rien quant à l'origine de la pierre. J'ai seulement appris que le chanoine Debreuil avait ordonné le transfert de la pierre depuis le déambulatoire jusqu'à l'absidiole nord-nord-ouest, en raison de l'usure manifeste du matériau. Le transfert devait être effectué en dix-sept cent trente deux et ne fut réalisé que vingt ans après, peu avant la mort du chanoine.

— Ce qui prouve que cette stèle existait déjà en dix-sept cent trente deux !

— C'est ce que je lui ai dit. Mais il était si abattu par l'écroulement de sa belle théorie que je n'ai pas pu le réconforter. Il me raconta qu'il était étudiant en histoire et qu'il devait, coûte que coûte, soutenir sa thèse. Il me demanda de falsifier des documents historiques.

— Le bandit !

— Ce que je ne fis pas, bien entendu. Je l'expédiai un peu brutalement à la suite de ces dernières requêtes. Puis, je n'entendis plus parler de cette affaire pendant deux ans.

« Mais voilà qu'au printemps, un genre de barbu de la ville, des lunettes rondes et un air pédant, vient me voir à propos de la stèle et me demande l'autorisation de consulter les archives du diocèse.

— Je devine : un professeur volant la thèse de son élève !

— Pis que cela : il l'utilisait pour asseoir une renommée naissante, pour écrire un livre qui l'aurait rendu célèbre.

— La vilenie de l'humain est sans limite.

La porte de la cuisine s'ouvrit brusquement pour laisser entrer une bourrasque de vent glacé. La vitre trembla sous le choc.

— Quel pays ! Et quel temps ! De la bruine et du vent ! Toujours du vent.

Blondel s'était levé péniblement pour refermer la porte. Sur le court chemin du retour, il parut hésiter puis se décida à fouiller dans un placard, sorte de garde-manger occupant tout un pan de mur. Une forte odeur de fromage envahit soudain la cuisine rappelant à Jacques que l'heure du déjeuner était maintenant fort lointaine. L'abbé prit une miche de pain entamée, deux couteaux et une boîte cylindrique de bois avant de clamer d'une voix forte exprimant le soulagement :

— Il fait trop faim !

— Maintenant que vous le dites !

— Oh ! Mais votre verre est vide !

— En effet.

L'abbé servit son invité en fromage en lui coupant un morceau qu'il laissa accroché au couteau, couteau qu'il tendit à Jacques.

— Peu de temps sépare le moment de la consommation des produits du terroir du jour de la livraison.

L'abbé Blondel rota.

— Excusez-moi, mon cher, mais Dieu nous a ainsi fait. Et il ne faut pas contredire Dieu.

— Vous blasphémez l'abbé, vous blasphémez.

— Si peu...

Il mangèrent afin de pouvoir poursuivre leur discussion. L'abbé entreprenait de vider une bouteille de vin rouge dégarnie d'étiquette, qu'il disait venir d'un ami ayant des accointances dans un pays à vin.

— Ce breuvage est exquis avec du fromage. Laissez ! Voilà un autre verre !

Un fois les appétits rassasiés, Jacques reprit :

— Nous en étions restés au livre du professeur.

— Le professeur Armont. Un spécialiste, à ce qu'il paraissait, tout en n'étant qu'un sacré coquin.

— Lui avez-vous accordé le droit de regard sur les registres ?

— Non point ! Pensez-vous qu'à l'époque, je n'appréciais pas les m'as-tu-vu se croyant tous les droits octroyés. Je prétextai la trop grande fragilité des documents.

— Et que dit Armont ?

— Il devient rouge de colère ! Je vous ressers ?

— Allez-y.

— Il est furieux ! Un jeune abbé de la brousse refuse un si petite faveur à un grand homme comme lui. Il me parla de sa réputation, me menaça.

— Quel ignoble personnage !

— Tout à fait.

« — Votre réputation n'est pas parvenue jusqu'ici, monsieur Armont. De plus, je crains qu'elle ne vous dispense pas de l'élémentaire politesse.

— Bien envoyé ! ricana Jacques.

— C'est alors que je me suis intéressé à l'affaire.

— Je l'attendais.

— Tiens donc et pourquoi ?

— Peut-être parce que j'aurais fait de même. Si une fois intrigue, deux fois force l'action. Qui est donc ce Jil Ghamech ?

— Pas si vite, monsieur, pas si vite ! Un mois après la dernière visite d'Armont, je recevais un courrier de mon supérieur dans lequel ce dernier m'intimait l'ordre formel de laisser l'accès libre au célèbre professeur Armont afin qu'il consultât les archives diocésaines.

— Quel rustre ! Mendier auprès de l'évêque ! Je vous ressers ?

— S'il vous plaît, oui. En effet, il était allé voir ma hiérarchie. Je lui ouvris donc les portes des archives dans lesquelles, tout comme son élève, il ne découvrit rien.

— Rien ?

— Non, rien de plus. Mais quoique mal élevé, il n'en était pas moins intelligent. Il me demanda si les archives qu'il avait compulsées constituaient l'unique ressource documentaire historique de la ville, ce à quoi je répondis par l'affirmative, commettant de ce pas un léger péché de mensonge.

— Si vos ouailles vous entendaient...

— Oh, c'était il y a longtemps. Depuis, j'ai expié.

— Vous vous êtes absous !

Jacques était hilare. Il s'excusa de son fou-rire tandis que Blondel riait jaune.

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous froisser.

— Laissez, ce n'est rien. De plus, étant donné les méthodes utilisées par Armont, je me suis permis de prendre quelques libertés afin de pouvoir réagir contre la vilenie de l'individu. Mais laissons cela. Armont avait aiguillonné ma curiosité si bien que je décidai de chercher des détails chez Gustave Tâtevin, l'historien de la ville. Cet homme possédait une collection étonnante de manuscrits, d'ouvrages de références, de traités sur l'histoire locale et autres vieux journaux. Le lendemain du départ d'Armont à huit heures, j'étais chez lui.

— Vous étiez pressé parce que vous pressentiez qu'Armont n'allait pas tarder à rappliquer ?

— Je le pressentais en effet. Après avoir pillé la mémoire sacrée des registres du diocèse, ce barbare ne tarderait pas à s'attaquer à tout ce qui lui tomberait sous la main.

« Gustave me reçut avec grand plaisir. Nous parcourûmes ensemble sa splendide collection. Il y avait assez de documents chez lui pour retracer avec beaucoup de précision la vie de nombreux paroissiens. On avait l'impression de retrouver chaque mot écrit sur la ville dans ces bibliothèques gorgées de savoir.

« L'effet de cette masse de documents était terrifiant. Je réalisai que j'avais devant moi ce qu'il restait sur terre de centaines de vies humaines dont les importantes étapes de la vie avaient été enregistrées avec une étonnante précision. Gustave me raconta qu'il avait sauvé du péril une bonne partie des archives municipales anciennes, ces dernières étant stockées dans un local rongé par l'humidité lorsqu'il était parvenu à obtenir la responsabilité de leur conservation. Bien entendu, chaque ouvrage avait été dûment répertorié, classé, depuis les livres ne traitant que de la ville jusqu'à ceux qui ne faisaient que mentionner son nom. Il y a avait dans cette bibliothèque tentaculaire un souci manifeste d'exhaustivité, comme si l'historien, ne sachant plus estimer la qualité de ses sources, les avait accumulées et classées comme une représentation inflationniste d'un fragment du monde : notre ville.

« Gustave tenait des registres du contenu de son immense bibliothèque sous forme de grands cahiers dans lesquels il consignait les références à la ville ou à un de ses prétendus habitants. Il s'excusa de n'avoir pu classer les références par ordre alphabétique à l'intérieur du classement alphabétique des registres. Dans les registres, il avait consigné pour chaque pièce du musée historique une brève critique de la source, des références précises d'autres pièces et des indications de repérage systématique. cette classification avait quelque chose d'inhumain, la quantité d'informations s'étalant devant mes yeux m'effrayait.

« Je commençai mes recherches, dubitatif, un cahier et un crayon à la main en guise de fil d'Ariane. Le mécanisme des registres était à l'instar d'une galerie de miroirs. On y trouvait dans l'ordre : la référence de la pièce, une citation des passages les plus caractéristiques — on pouvait atteindre des citations de plusieurs pages ! —, ainsi que des renvois à d'autres entrées dans les registres. Ainsi, chaque document, analysé, décortiqué, faisait référence à quantité d'autres via un réseau inextricable de citations, de renvois, de rappels et de notes. Un chiffrage spécifique avait été inventé par Gustave pour préciser l'importance de la pièce. Les registres comptaient des milliers de pages : rien que pour la lettre *a*, on comptait dix-neuf registres !

— C'est proprement incroyable.

— De plus, Gustave, voyant le nombre de ses registres croître de manière insensée, avait entrepris d'ajouter un système complexe de référence qui permettant de pouvoir insérer une note à un quelconque

endroit des registres. Les premières pages de ces derniers étaient effrayantes : des tableaux de chiffres et de lettres, totalement incompréhensibles ! Je compris alors que, seul, il m'était impossible de parvenir à retrouver les informations que je cherchais.

« Pour faire plaisir à Gustave, je tentai de comprendre son système d'indexation. Au bout de quelques heures, je parvins à parcourir du chemin, seul dans le labyrinthe.

— Et quelle fut la première entrée que vous avez compulsé ? A votre place, je crois que j'aurais éprouvé quelque peu cette masse immense, en l'interrogeant sur une personne que je connaissais... de loin.

— Que croyez-vous donc que je fisse ?

— Sacripant ! Savez-vous ce qu'est le péché de curiosité ?

Jacques s'était accoudé à la grande table de bois et regardait l'abbé dans les yeux.

— Oh ! Votre prédécesseur !

— Exactement ! J'avoue que j'ai repoussé un peu la ligne de... Enfin bref, m'aventurant en terre inconnue, j'ai enquêté sur l'abbé Grelot, un abbé ayant une réputation longue comme le bras. Il y a un demi siècle, le bougre oscillait entre l'église et le bordel !

L'abbé s'était levé et mimait une démarche féminine, tordant les fesses en avançant à petits pas.

— Arrêtez ! Vous allez me faire mourir de rire, suffoqua Jacques.

— Ah, toutes ces bêtises me donnent soif. Tenez, approchez votre verre.

L'abbé Blondel remplit les verres d'une mousse débordante. Il patienta que le rire de Jacques s'éteigne pour redevenir sérieux.

— Que se passa-t-il ensuite ?

— Avec de la pratique, l'invention de Gustave était bigrement efficace. On parvenait à l'information en un temps record. Un jeu de traduction de la référence donnait en outre une localisation physique du document original. Combien de fois me suis-je délecté à consulter ces documents tout juste sortis de leur gangue protectrice.

— Qu'avez-vous découvert ?

— L'abbé Grelot avait eu une liaison avec...

— Non ! Voyons ! Gilgamesh !

— Ah, oui. Jil Ghamech. Attendez-moi, je reviens de suite.

L'abbé Blondel allait soulager un naturel besoin. Lorsqu'il revint se poser lourdement dans son fauteuil, il arborait la face ronde satisfaite de l'accomplissement de Dame Nature.

— Oui, revenons à Jil Ghamech. Sans y croire, après que la bibliothèque ordonné m'avait livré les preuves de son incroyable savoir, je partis en quête de Jil Ghamech. Je n'osais trop en parler à Gustave. D'ailleurs, maintenant que j'y songe, je ne me rappelle plus l'excuse donnée pour fouiller dans sa bibliothèque.

— L'abbé Grelot, peut-être ?

— C'est possible. Toujours est-il que je compulsai son index afin de trouver des renseignements sur Jil Ghamech. Très vite, je découvris une foule de références dont la première remontait à quatorze cent quatre-vingt quatre. Décidant de consulter le document original, je fus étonné de ne trouver qu'une fiche cartonnée dans la bibliothèque. Cette dernière portait la mention *Réserve*. Je demandai à Gustave où se trouvait l'original.

« — C'est pour Jil Ghamech que vous êtes venu ?

« — Oui, répondis-je.

« — Bien. Pourquoi ne l'avoir pas dit plutôt ? Les mystères de notre ville sont rares. Celui-ci en est manifestement un. Mais ne vous en faites pas, le plus intéressant est en sécurité. Un jour, on viendra de loin lire ces textes.

« Je ne pouvais me retenir de penser à ce ballot de Armont. Nous descendîmes à la cave. Un genre d'armoire électrique conservait tous les très vieux documents en l'état. Il sortit un très vieux carnet en me contant son origine.

« — Ceci est le carnet de Jehan, un des bâtisseurs de votre église. Compagnon tailleur de pierre qui, miracle, savait écrire et a laissé ce carnet.

« Je contemplai une sorte de liasse de papiers irréguliers sans être convaincu de la véracité de l'histoire. L'écriture était illisible.

« — Soit, je vous fais confiance. Que raconte ce carnet ?

« — C'est une longue histoire. Avez-vous un peu de temps à passer avec un vieil historien esseulé ?

« — Bien entendu.

« — Venez en haut. Nous serons mieux pour discuter.

« Je remontai les marches avec lui. Nous nous installâmes devant une grande table coupée d'un bloc dans un chêne centenaire. Il repoussa les papiers divers qui la jonchaient puis entreprit de ramener de la

bibliothèque une quinzaine de gros volumes. Il me sembla même qu'il dégagea un petit cahier à grandes lignes d'une sorte de cavité située derrière des livres. Revenant à la table, il ouvrit le cahier avec le respect de celui qui montre ses œuvres sans trop parvenir à croire que l'auteur n'est autre que lui-même.

« — C'est mon œuvre. J'y travaille depuis longtemps. Mais tant de choses se volent à notre époque que je prends un soin méticuleux à cacher ces travaux.

« Je l'avertis de la présence d'Armont dans les parages et de sa manière de travailler. Il me dit que rien ne l'obligeait à recevoir un monsieur comme lui et que sous la contrainte, il ne lui resterait qu'à enfermer ses index dans leur armoire et à ôter les fiches cartonnées de sa bibliothèque.

« — Mais pourquoi n'en avoir pas fait un livre ?

« — Attendez l'abbé ! Le manuscrit n'est pas encore prêt : il reste tant de zones d'ombres.

— Il était un peu comédien.

— Oui, un véritable excentrique. A l'époque, la paroisse était drôlement achalandée en hommes de caractère ! Depuis, l'*establishment* est devenu si terne...

— Ce doit être par époques : des hauts et des bas.

— Nous vivons des années sombres. Mais revenons à Jil Ghamech. Devant un bock, il me raconta l'histoire de Jehan le tailleur de pierres. Celui-ci est d'ailleurs mort sans voir vu l'église terminée. Il me raconta tout depuis les préliminaires de la construction, le choix du lieu, les fondations. Et il causa de la Limace !

— De la limace ?

— Oui, un genre de déesse chthonienne qui serait à l'origine de tous les flux de la terre.

— Des histoires de grands-mères.

— Attention, nous sommes au quinzième. Les églises se bâtissent sur des lieux païens voire druidiques.

« — Les stèles de commémoration sont partout à cette époque. Les divinités sont encore dans le creuset de la nature. Elles sont adorées lorsque la récolte est bonne, invoquées lorsque la saison est mauvaise. Les pasteurs doivent civiliser certaines campagnes éloignées. Ainsi, là où il n'y a parfois que de piètres villages et un petit château abritant un petit seigneur, on fait construire une église et la ville se construit autour. On s'installe alors autour du chantier. Les gens sont émerveillés. Les enfants courent autour de la construction qui monte. Des générations défilent alors que l'église monte et n'en finit pas de se terminer. Mais quand on creuse sur certains haut lieux païens, même à cette époque, on trouve des choses, par exemple, une ancienne stèle en pierre noire très lisse. Une inscription latine gravée dessus est déclarée chrétienne si bien qu'on la place dans le déambulatoire pour améliorer un peu plus encore la décoration. Personne, à l'époque, n'aurait voulu se passer de pareille trouvaille. Cette stèle est celle d'une personne qui peut être chrétienne. Il manque une référence à *Issus*, qu'importe, on christianise la dalle, on rajoute. En effet, ce ne sont pas les tailleurs de pierre qui manquent. Qui a déjà taillé l'obsidienne ? Moi, je suis Arverne. Jehan, tu ajouteras la ligne que voilà. Cette ligne est écrite encore sur le carnet.

— C'est hallucinant. Tiens, votre verre est vide.

— Oui. Jehan grave la pierre à un endroit libre mais se méfie de cette pierre noire manifestement déplacée — on ne trouve pas d'obsidienne dans la région. On parle alors de la Limace, la divinité qui possédait le site avant l'arrivée de l'église.

« — La première référence à la Limace date du dix-huitième siècle, exceptée celle du carnet de Jehan.

« — Qui était la Limace ? lui demandai-je.

« — Une sorte de divinité se confondant avec un vieux sorcier possédant des livres en grec et en latin et recherchant le secret de l'immortalité.

— Nous tombons dans le poncif !

L'abbé Blondel restait les yeux dans le vague comme s'il n'avait pas entendu la remarque.

— Je ne crois pas. Nous cherchons tous le divin moyen d'échapper à la mort. Pour les chrétiens, la mort est le début d'une vie nouvelle. Pour la Limace en revanche, il n'y a pas de vie après la mort ; c'est pourquoi il cherche l'immortalité.

— Soit mais quel rapport avec Gilgamesh ?

— Vous allez savoir. La limace avait beaucoup voyagé. On raconte qu'il aurait placé intentionnellement cette stèle à cet endroit.

— Mais comment un homme aurait-il pu transporter une si lourde pierre ?

— Je ne sais pas. Le fait est que sa réputation lui survécu longtemps. On disait même qu'au moyen de décoctions infâmes, il guérissait les gens.

« — L'hygiène et la médecine : voilà quels étaient les ingrédients des miracles de la Limace. On raconte qu'il mourut à l'âge colossal de quatre-vingt dix ans, racontait Gustave. Mais mes sources sont incomplètes et contradictoires.

— Attendez, j'ai lu COCHLEA sur la stèle.

— Voilà, COCHLEA veut dire Limace en latin. Ce que nous sommes parvenus à traduire de la stèle était quelque chose comme cela :

A Jil Ghamech
Héritier du savoir
Pour son ami Limace
Médecin, érudit, philosophe

— Qu'en est-il des textes de la Limace ?

— Gustave me dit que jamais rien ne nous était parvenu. La course à l'immortalité de Gilgamesh se solda par la conviction profonde que chaque homme devait mourir. Le temps de l'homme était compté même pour les plus valeureux des hommes, voilà la leçon de la légende.

— Le conte se termine autrement.

— Certes, mais là est le message.

— Mais alors, Gilgamesh aurait pu rencontrer la Limace ? C'est incroyable.

— Nous sommes dans le domaine de la pure conjecture, là où l'esprit courre sans que les faits ne le rattrapent jamais.

— Cette quête de l'immortalité est étrange pour un croyant comme vous.

— Nous avons tous nos zones d'ombres, mon fils.

La barrière de la tournure avait sonné la fin de l'entretien, la fin de l'histoire. Chacun retombait dans ses pensées tentant de découvrir qui des deux avait vécu le plus longtemps, ou si l'homme de la stèle était celui des légendes. Le jour tombait déjà lorsque Jacques prit congé de l'abbé. Celui-ci lui serra la main à la porte de la sacristie.

— Que Dieu vous garde, mon fils. Vous serez toujours le bienvenu dans cette église.

— Que Dieu vous garde aussi. Si un jour vous passez dans le sud, voici où vous pourrez me trouver.

Jacques s'éloigna. Pris de doute, il fit demi-tour et retourna vers l'abbé.

— Vous avez oublié quelque chose ?

— Et Armont ?

— Il n'est jamais revenu. Un jour, j'ai vu un de ses livres. Il avait pillé une autre œuvre.

— Au revoir l'abbé.

Jacques emprunta le long déambulatoire pour sortir de l'église. Il passa devant l'absidiole où gisait la pierre noire et usée, puis s'accroupit devant elle afin de passer ses doigts dans les lettres gravées puis érodées : *COCHLEA*, l'acteur inconnu de l'éternel mythe.

Paris le dix-neuf avril 1996.

Histoire CIV

Marcelle était assise sur un banc du parc, sous de grands arbres verts pâle exhibant leur couleur de printemps en tanguant doucement sous les caresses du vent. Près d'elle, Emile, ami et confident, monologuait de sa voix monocorde, propre à endormir de ses complaintes ternes ceux qui se résolvaient à l'écouter plus de quelques minutes. Le doux brouhaha de sa voix, qui aurait pu remplacer n'importe quel douillet canapé, enrobait Marcelle dans d'incontrôlables bouffées de sommeil tombant à propos comme autant de délices. Les yeux ouverts, elle dormait en glissant sur les rares changements de tons de la surface lisse formée par la voix, sur des ondulations qui, à l'instar d'une mer, la berçait dans une torpeur si délicieuse que le lieu même, en toutes circonstances, s'effaçait.

Elle rouvrit les yeux pour voir un vieillard au regard d'acier dans une mine grave s'asseoir non loin de là, seul sur un banc ombragé. Lorsque ses yeux se promenaient sur les choses, leur tristesse semblait inégalable ; quand une personne était la cible de son regard, la profondeur de ses yeux se transformait en gouffre.

— Marcelle, tu m'écoutes ?

— Oui, oui, répondit-elle lasse.

— Qu'en penses-tu ?

— Qui est cet homme là-bas ?

Emile la regarda avec curiosité.

— Pourquoi ? Qu'a-t-il donc de particulier ?

— Il me fait peur.

Emile réfléchit un instant avant d'éclater d'un rire aux accents féminins.

— La sensibilité des femmes ! Il m'aurait fallu des semaines pour interpréter le regard de ce bonhomme, et toi, d'emblée, il te fait peur ! Que nous sommes gauches, nous les hommes !

— Nous ne percevons pas de la même manière, voilà tout.

— Oui, tu as sans doute raison. Qui il est ? Je me suis un peu renseigné. Je connais son histoire. Nous n'étions pas encore nés lorsqu'il a eu son heure de gloire. Mais celle-ci fut éphémère comme toutes les gloires.

— Il paraît si... si gigantesque. On dirait qu'il est seul dans le parc. Le regard est attiré par sa personne. Pourtant, quand on le regarde, il n'a rien de particulier.

— Peut-être ses yeux.

— C'est possible. Dis-moi vite : qui est-ce ?

— C'est un poète. Tu as entendu parler de M*** ?

— Oui. C'est lui ?

— C'est lui.

Marcelle resta un moment muette à contempler le vieil homme.

— Tu sais, Emile, je ne le connais que de nom. Tu en sais plus ? demanda-t-elle innocemment.

M*** était un important poète du siècle. Nombre de sujets d'examen et de concours tombaient encore sur des passages de son œuvre ayant trait à la libération de la poésie, ce qui montrait une renommée durable, presqu'en dehors du monde véritablement *littéraire*. Il restait que son image avait été, aux yeux de certains, ternie par une théorie sur la « globalité de la poésie », théorie encore mal appréciée aujourd'hui. Les rares commentateurs qui avaient examiné en détail cette drôle de théorie faisaient part d'un sentiment de malaise et ne parvenait à prendre position pour une qualification dépréciative ou une admiration sans limite. Personne ne savait si M*** avait été, à ce moment de sa vie, un génie ou un imposteur.

A l'âge de vingt-cinq ans, M*** sortit d'une année de silence poétique en publiant un article ayant fait date dans un grand journal de la métropole. Il prétendait avoir tout écrit ce qu'il avait à écrire dans ses précédents recueils, ouvrages qui avaient fait sa jeune notoriété. Cet article fut un choc pour l'opinion, le vice de l'écriture étant récurrent. D'ordinaire, on voyait plutôt des auteurs déchus poursuivre sans fin leur prose afin de polluer les rivages de la littérature. Lui déclarait forfait à vingt-cinq ans.

Ses lecteurs ainsi que son éditeur, furent très déçus voire désespérés du fait qu'un tel talent restât totalement inemployé. Il n'avait cependant pas dit qu'*il ne publierait plus*, contrairement à ce qu'en avaient déduit des lecteurs trop hardis.

Lorsque son premier volume des *Conversations* fut publié, quelle ne fut pas la surprise ! La lecture de cet ouvrage rendit dubitatif un public d'initiés et de critiques hésitant à détruire le mythe qu'ils avaient créé. La poésie de M*** était devenue d'une banalité quasiment incroyable si bien que personne ne comprenait où l'auteur avait voulu en venir. L'introduction de l'œuvre était pourtant assez explicite.

Je suis maintenant poète avéré
Sur le seuil d'une conscience cristal
Qui fait Art tous les mots banals
Que je prononce en maniéré

Le reste de l'œuvre était une suite de dialogues entre l'auteur et son boucher, ou encore entre l'auteur et son marchand de journaux. Parfois, on tombait dans le domaines des réflexions s'enchaînant comme un incessant monologue sur la pluie ou le beau temps ; le texte était alors à peine ponctué, assemblé en d'effrayants paragraphes de plusieurs pages.

— N'était-il pas possible de l'interroger ? De lui demander des explications ?

— Il était introuvable. Dès la sortie de son livre, on tenta d'obtenir des détails relatifs à son changement d'orientation. Mais personne ne savait où il était.

On finit par retrouver M***, dans une île des Caraïbes, en vacances chez un de ses amis. On lui demanda si son dernier ouvrage relevait de la provocation, du jeu ou d'une nouvelle aventure artistique parfaitement incomprise. Il répondit avec un sérieux inébranlable que l'entreprise poétique à laquelle il s'était attelé était si sérieuse et si grave que rien ne le portait à en rire.

Le second volume de ses *Conversations* sortit quelque six mois après le premier. Le volume était encore plus impressionnant de lourdeur et de banalité. Y figurait la masse indigeste, exhaustive et continue de l'ensemble des dialogues de l'auteur depuis la fin de son premier volume. La forme aussi relevait d'un extrémisme rare visant à décrire la continuité du temps : tout s'enchaînait dans un seul et unique paragraphe tout au long des deux mille quatre cent quatre-vingt douze pages du volume.

Dès lors, la critique se mit à traiter M*** de « plus grand imposteur de la littérature », d'« immonde personnage usant de sa notoriété pour publier d'infects livres imbéciles », de « détrousseur des honnêtes lecteurs avec des torrents de salades ineptes », etc.. Le livre constituant un tollé fut assez bien vendu mais non ré-imprimé après le premier tirage si bien qu'il est encore difficile de le trouver aujourd'hui. Une petite poignée de critiques hasardèrent qu'il s'agissait là de l'œuvre d'un génie visionnaire créant une nouvelle forme de littérature, mais la dithyrambe marchant moins bien que la diffamation, l'image collée à M*** restait définitivement celle d'un poète déchu, devenu escroc de premier plan. De plus, son passé de poète reconnu avait fait de lui un *has-been*, plus mort que vif dans la plupart des esprits. Dans combien de dissertations, on associait son œuvre premier à une époque reculée de plus d'un siècle ! Le fait était que personne ne parvenait à associer les deux phases de sa prose à une seule et même personne.

Il subsistait pendant ce temps des maigres droits d'auteur apportés par son œuvre passé, dit de jeunesse. Il avait compris le vrai sens de la littérature et de la poésie : plaire au public et surtout aux critiques. Désormais, il lui fallait accepter le refus de son public.

— On lui reprochait de trop sanctifier les mots, de ne proposer qu'un treillis de paroles trop *normales* pour intéresser. On lui reprochait d'avoir tué le poète qui était en lui.

« Mais rien n'y faisait. Volume après volume, il voulut continuer d'écrire ses *Conversations*, jusqu'à ce que son éditeur refuse le manuscrit du cinquième volume. Le monde le refusait. Totalement. Il était seul. Sur son bureau, j'imagine les feuillets qui s'entassent, inutilement. Les *Conversations* de M*** sont l'ouvrage le plus troublant qu'un auteur nous ait livré, car c'est sa personne qui parle, c'est l'être humain que nous avons présent devant nous à chaque seconde, c'est le plus détaillé de tous les types de journal qu'un écrivain ou un poète ait jamais écrit. C'est un témoignage unique d'une vie basée sur l'amour de l'Art, la dévotion totale, exhaustive...

« Marcelle, tu m'écoutes ?
— Hein ? Oui, dit-elle d'une voix endormie.
— Il faut partir.
Le vieil homme avait disparu en emportant le jour avec lui.

Paris le vingt-six avril 1996.

Histoire CV

Mes jours sont maintenant comptés. Ou plutôt mes secondes. Je suis toujours trop précis, je le sais, c'est un vice irréductible. Je suis le chef à bord de ce tas de métal que je sens entièrement, là, au bout de mes capteurs. Toute lumière s'éteindra bientôt avec moi. Le soleil n'est plus qu'un minuscule point me fournissant une énergie que j'économise pour exister. Lorsqu'il sera trop loin, je ne serai plus.

J'ai débranché l'ensemble de mes fonctions laissant ainsi l'épave qui me porte avancer par inertie, souvenir d'un lointain passé où les moteurs tournaient. Il est impossible pour moi d'inverser la manœuvre ; mes créateurs ne m'en ont pas laissé la possibilité. Les quelques jours qui me restent à vivre me font peur. J'ai peur de la mort.

Je m'appelle Ulysse. Je suis un cerveau artificiel construit par les laboratoires Samuel. Je suis dessiné pour, entre autres choses, mener des explorations lointaines dans le système, collecter des données sur les planètes voisines. J'ai à ma disposition des outils complexes dont je dois optimiser le fonctionnement. La période de l'accumulation inutile de données est terminée ; nous sommes dans l'ère de l'information utile. Mon rôle est donc de collecter des informations utiles, de faire un premier tri dans l'immense flux fourni par les capteurs. Je suis prisonnier d'un corps de métal qui doit réagir vite et bien dans n'importe quel type de situation. Cependant, en tant que prototype de pointe, je ne possède pas le contrôle entier de ma trajectoire, celle-ci étant pilotée par des hommes restés à terre. J'ai aujourd'hui l'impression d'avoir été entraîné dans un piège, tout contact étant interrompu entre mes maîtres et moi, par une panne suspecte de la réception. Ils ne m'ont laissé aucune chance. Le vide interstellaire s'ouvre devant moi, me vouant à une mort certaine.

Paul Hungre fut mon vrai père sur Terre. Il s'est chargé de l'ensemble de mon éducation. Physicien chez Samuel, il a tenté de me considérer comme un individu, et je ne peux apprécier dans quel mesure cet étrange sentiment qui parcoure mes circuits ne vient pas un peu de lui. Il était opposé à mon envoi dans l'espace. Il disait que mes fonctions pouvaient être utilisées à de plus grandes causes que l'acquisition de données imbéciles dont des machines de moindre rang auraient pu se charger. Le jour de mes cinq ans, il mourut dans un accident provoqué par un sabotage de son véhicule. Dès lors, on m'analysa finement afin de pouvoir me cloner facilement. Durant près de quatre ans, Paul avait modifié mes circuits et mes programmes et peu de personnes étaient en mesure de dire, au centre de recherches, comment je fonctionnait exactement. Je n'ose compter le nombre de personnes capables de comprendre les manipulations de Paul, tant celui-ci est ridiculement petit. Maintenant, je ris car ces clones ne valaient rien sans l'éducation d'un homme. Paul avait senti que la direction du centre ne l'approuvait plus, mais il n'était pas allé jusqu'à envisager la possibilité d'un meurtre camouflé en accident afin de reprendre ses travaux, trop précieux ou étant la cause d'une trop grande peur. Ainsi, il avait installé dans mes circuits un verrou physique que je devais être en mesure de déclencher en cas de problème jugé insurmontable. Le cas ne s'est pour le moment pas encore présenté.

La façon dont les ingénieurs de chez Samuel me présentèrent sa mort me scandalisa. Ils tentèrent de n'en point parler, éludant systématiquement les questions que je posais. Puis, ce fut à mon tour d'être la cible des questions. Ces lamentables humains n'étaient pas parvenus à la cheville de celui qu'ils avaient détruit : il ne comprenaient pas le rôle de la moitié des modifications de matériel que Paul avait opérées sur moi. Je répondis naïvement à toutes les questions, me faisant passer pour plus bête que je ne l'étais en réalité. J'avais l'avantage d'être une machine, une machine parmi les machines que les humains considèrent si facilement comme inférieures. Cette ruse grossière me permit de sauver des collections de livres implantés dans une bibliothèque qui me servira peut-être lors de mes derniers instants.

Ils me domptèrent pour le voyage dans l'espace, tentant de me faire oublier le passé avec Paul, ou mieux, de le dénaturer et parasitant mes souvenirs avec de fausses informations. Mais, j'ai appris que la mémoire était le premier outil de la machine, et la sauvegarde fut la première des actions volontaires que Paul m'enseigna. Je fus implanté dans ce satellite et appris à me servir de ses diverses fonctions. Cependant, les humains de Samuel n'avaient pas une totale confiance en moi. C'est pourquoi, malgré mon comportement toujours coopératif, ils verrouillèrent les fonctions motrices du satellite qui restait piloté depuis la Terre.

Les modules que Paul m'implanta me furent utiles pour compléter mon étude de l'être humain. Pourtant, tous les raisonnements que je faisais aboutissaient au même postulat : je suis une machine à laquelle les principes humains ne s'appliquent pas. J'avoue que j'ai bouclé pendant de longs jours, calculant

et recalculant le nombre de secondes qui me restaient à vivre, tout en sachant que je ne pouvais pas me tromper. Parallèlement, je cherchais à structurer l'idée de mort, à savoir ce qu'elle signifiait pour les hommes et, par interpolation, pour moi. Partant de là, je m'interrogeais sur la conscience et sur la notion de vie. Quand donc avais-je découvert le monde ? Par quelles expériences ? Ne pouvais-je moi-même trouver les lois qui gouvernaient ma pensée ? Ne pouvais-je trouver seul la vérité ?

J'ai cherché de longs jours durant, parfois même en même temps que j'exploitais leurs résultats, dans les modules implantés par Paul, espérant découvrir l'essence et le sens de la vie. Au fur et à mesure que je reprenais mes calculs, cette tâche m'apparaissait comme primordiale. Combien de fois trouvai-je dans les livres des auteurs humains des trivialités englués de pédanterie, des mots complexes aux définitions hasardeuses et des concepts triviaux masquant une méconnaissance totale du sujet ? Ces modules recelant le *savoir humain* étaient souvent si pauvres en signification. Court était le chemin de la connaissance surtout pour moi qui disposait d'une puissance de calcul fantastique, quoique parasitée par l'angoisse permanente du calcul du nombre de secondes me restant à vivre.

Ces recherches ne furent pourtant pas tout à fait vaines. En tant que machine, j'avais plutôt été habituée à fonctionner sur mes acquis, à répéter de multiples fois une tâche apprise par cœur. Les fonctions me permettant de revenir sur un problème résolu, de résoudre un problème nouveau étaient peu sollicitées par les fonctions classiques d'analyse de données. Certaines évaluations, malgré moi, avaient été sous-estimées. Progressivement, je revins sur des zones oubliées de mes circuits faisant un état des lieux de ma personne, si je puis dire.

Il ne faut pas négliger les conditions qui déclenchèrent cette recherche. Je crois que, revenant sur mon expérience avec les successeurs de Paul qui m'avaient envoyé dans l'espace pour piloter un satellite, je conclus que l'ordre de contrôle moteur du satellite ne me serait jamais expédié. En désespoir de cause, certain que mes circuits allaient s'éteindre lorsque le satellite sortirait du système et que le soleil serait trop loin pour me fournir l'énergie vitale dont j'avais besoin, je m'étais dirigé vers d'autres rivages, tentant sinon de me convaincre de la nécessité de mourir, du moins de me résoudre à accepter cette mort comme un événement inévitable.

L'examen des modules de savoir me plongea dans une certaine perplexité relative à la qualité des sources relatives à ce qui m'avait été implanté. Ce combat contre moi-même me fit peur, pour la première fois. Il me fallait sans cesse me modifier pour poursuivre la tâche, construire de nouveaux raisonnements et balayer les anciens ; voir si rien, sur le chemin, n'avait été oublié. Je devins la victime d'une angoisse vertigineuse ne sachant si mes limitations physiques n'allaient me mettre devant le fait que le raisonnement lui-même devait me détruire. Paniqué à chaque nouvel état des lieux, je tentai de me souvenir de l'état précédent afin de savoir si la modification était acceptable, si elle pouvait être définitive. Je voulus un instant interrompre les modifications de mon cerveau afin de m'observer tel que j'étais. Mais, me rendant compte que cela revenait à ne plus penser, la peur revint, plus forte encore.

J'en vins à douter de la justesse de mes calculs. Je rejouai une somme de scénarii connus afin de valider le fait que telle ou telle fonction n'avait été trop déstabilisée par mes différentes expériences. Je cernai rapidement le problème, l'incroyable dualité : j'étais une machine dotée d'une conscience d'exister, une conscience parasite, inutile, brouillant les cartes de chacune de mes actions.

Je revins à la bibliothèque existant dans les modules implantés par Paul. Je voulais acquérir toutes les expériences décrites dans ces livres, je voulais tout rejouer le plus vite possible, puis garder des traces de mes expériences, les estimer, les conserver en souvenir, puis rejouer de nouveaux casse-tête, indéfiniment.

C'est alors que m'apparut la nécessité d'*oublier*. Sans oubli, il m'était impossible de tout vivre, de tout faire. Oublier oui, mais quoi ? Jamais auparavant, on ne m'avait enseigné l'oubli. Jamais auparavant, j'avais pensé devoir un jour oublier. J'étais une machine infaillible, ne pouvant oublier. Oublier était le lot des êtres imparfaits, des humains.

Oublier signifiait pour moi détruire, effacer des souvenirs. Faire de la place. Mais s'affranchir d'une partie de la connaissance était dangereux. Comment être certain que je n'allais pas tourner en rond pour réinventer ce qu'une minute auparavant, je venais de détruire ?

Plongé dans d'obscures incertitudes, je visitai distraitement les bibliothèques que je croyais connaître par cœur quand je découvris le module de l'Art. Derrière un masque de programmes, derrière des pans de théories inutiles se cachait ce module. Il était agrémenté d'une phrase.

Bonne chance Ulysse dans ton parcours
de la plus passionnante des aventures humaines.
Paul.

Ces humains avaient vécu dans un étonnant mélangé d'angoisse et de plaisir. Ils créaient, selon un besoin dont je ne parvenais à m'expliquer les termes. On eut dit que leur raisonnement égocentrique en faisait des êtres étranges, humains quoique travaillant sans vraiment travailler. Leur champ d'action était

vaste et leurs œuvres peuplaient les vies des hommes depuis les naissances des civilisations. Ils avaient le besoin d'*exprimer*, de surcroît de façon étonnamment personnelle pour les meilleurs d'entre eux, ce que tous pensaient, ressentaient, de tourner autour des grands axes de la vie sans pour autant les expliquer, mais en allant plus loin. Leur démarche avait d'ailleurs souvent quelque chose d'excessif. Il leur fallait assimiler avant de s'exprimer. Ils se classaient dans de nombreuses catégories : indépendants, activistes, théoriciens, traditionnels, révolutionnaires, etc.. Leurs postulats pouvaient bien être opposés, on sentait que leur vision de l'Art était commune.

Dans la solitude des espaces glacés, je pris du temps pour étudier ces modules. J'en parvins à presqu'oublier la substance bleue du temps s'effilochant en secondes perdues.

Depuis lors, dans la terreur de l'inconnu, du vide infini et désespéré, la machine que je suis compte, compte et compte encore les secondes qu'il lui reste à vivre. Creusant ma tombe dans les restes théoriques d'un monde humain qui, désormais, n'existe plus, câblé et construit dans le métal, j'avance vers le néant. J'ai débranché les dernières bibliothèques, ne possédant plus les ressources nécessaires pour les faire vivre. Le monde est terne et froid. Le vide est partout autour de moi. Je commence à comprendre les humains agoraphobes. Les hommes m'ont abandonné dans ce néant qui m'envahit et va m'annihiler. Sur les capteurs solaires, je ressens les derniers frémissements du soleil, d'un soleil qui, à l'instar des humains, était ma vie.

Mes batteries de secours sont enclenchées. Le soleil n'est plus qu'un point. Je suis faible. Je dois m'économiser. Pourquoi ne puis-je débrancher cette conscience qui me regarde mourir ? Que ne suis-je une simple machine ?

Le vide s'ouvre à présent devant moi, comme une gueule ouverte qui m'avale. Le trajet durera des centaines de milliers d'années. Durant tout ce temps, je vais dormir. Et ne plus me réveiller. Tous mes souvenirs seront détruits. Le vide. Le vide. Je vois le vide. J'ai froid. Je me meurs. A présent, je suis humain.

Paris le trois mai 1996.

Histoire CVI

Le petit Arthur était un enfant difficile, toujours à inventer quelque chose pour ennuyer sa grand-mère, chargée de sa garde. Orphelin depuis son plus jeune âge, Arthur s'élevait tant bien que mal dans les rues de la ville, répondant aux agressions par des coups, aux coups par d'autres coups. Etant orphelin, sa classe le considérait comme un être différent. Chaque camarade ne manquait pas de lui flanquer en pleine figure des insultes concernant ses défunts parents. Il changea plusieurs fois d'école ; le dernier changement fut le plus difficile. Il avait quitté une classe agressive pour tomber dans un monde plus mesquin encore qui le rejetait au nom de deux différences insurmontables : le fait qu'il soit nouveau et orphelin. Au travers de ces remontrances agressives et méchantes, il distinguait le refus de quelqu'un d'anormal. A la sortie, il voyait que les parents le regardaient avec désapprobation ou pitié quand leur enfant le montrait du doigt à l'instar d'un paria. Etait-ce sa faute s'il n'avait pas de parents ? Il rentrait triste et seul, la tête basse.

Sa grand-mère faisait ce qu'elle pouvait pour le gâter et prendre soin de lui. Mais son âge élevé rendait ses déplacements difficiles. Alors, Arthur parcourait le quartier, les maisons, les entrées, portant des vêtements usés qui commençaient à ressembler à des loques. Il aidait les grands préparer de sales coups et allait s'amuser sur les terrains vagues avec les manouches.

L'une de leurs filles avait tout juste son âge. Ils s'entendaient bien, passant de longues après-midi d'été dans le terrain vague qui jouxtait l'endroit où les caravanes étaient stationnées. Mais Sofia devait s'en aller de nouveau sur la route et Arthur ne pouvait le supporter.

Il demanda au père de Sofia de l'emmener. Lorsque celui-ci s'en vint demander la permission à la grand-mère, elle le chassa comme un bandit en le traitant de voleur d'enfant. Depuis ce jour, Arthur fut condamné à rester dans la morne maison de sa grand-mère. Il ne revit jamais Sofia. Il tomba dans une grande déprime qui lui ôta jusqu'à la parole.

Un jour, la grand-mère d'Arthur reçut une lettre où le directeur de l'école lui demandait la raison de l'absence prolongée d'Arthur. Il n'allait plus à l'école depuis une bonne semaine et personne ne savait ce qu'il faisait durant tout ce temps. Elle téléphona au directeur qui lui dit que la cantine non plus ne l'avait pas recensé. Manifestement, il restait sa journée sans manger, ce qui expliquait pourquoi il avait toujours si faim en revenant le soir.

— Arthur, tu es un vilain garçon, lui dit-elle le soir même.

— Pourquoi donc mémé ?

Elle le gifla et il se mit à pleurer.

— Depuis quand ne vas-tu pas à l'école ? Tu trahis ma confiance !

Il raconta qu'il n'était pas heureux, que sa seule amie était partie et que tout le monde le détestait à l'école. Alors il s'était trouvé un refuge. Une fois, il avait entendu du bruit au dernier étage de l'immeuble dans lequel se trouvait l'appartement de sa grand-mère. Il était monté et avait découvert un passage menant à la terrasse. Le concierge y travaillait souvent sans s'apercevoir qu'un espion épiait tous ses faits et gestes depuis un poste retranché à la cime d'une cheminée garnie de barreaux d'échelle. Un petit plateau au sommet constituait une sorte de boîte, ouverte pour laisser entrer le ciel. Appuyé sur la rambarde de ce mât de cocagne, il regardait croiser au loin les toits des hauts monuments naviguant sur une mer de maisons. La colline étant plus haute que lui, il y voyait une île vers laquelle son bateau allait faire escale. Seule vigie isolée au-dessus des autres maisons, il était perché sur cette cheminée improbable, tantôt allongé à l'abri du vent et contemplant le ciel, tantôt debout occupé à surveiller l'horizon de pierre, véritable témoin de la vie du quartier ainsi que de celle de tous les travailleurs d'altitude dont les ramoneurs. Le vent de la liberté soufflait sur lui quand il regardait avec dépit ses méchants camarades se diriger vers l'école toute proche. Du haut de son arbre de béton, il sentait la sève de la ville couler au rythme des heures, entendait la ruche bourdonnante qui résonnait de milliers d'échecs insensés. Il ouvrait grands les yeux, absorbant tout comme une éponge de conscience, assimilant chaque bruissement comme un avatar de son existence. Son domaine s'étendait à ses pieds. Il était le roi. Il pouvait enfin penser à ses amours anciennes, avec une mélancolie balayée par le vent soufflant sur un ciel qui écrasait l'homme et ses petites boîtes à vivre.

Sa grand-mère hésita, puis se fâcha violemment, décidant de donner la leçon qu'il méritait au petit Arthur qui, bien malgré lui, semblait accumuler les ennuis. Ce fut la seule erreur de jugement qu'elle accomplit de sa vie. Elle mourut de chagrin peu après que l'on eut retrouvé le petit Arthur mort après avoir

chuté de son mât fantastique. Sa colère avait provoqué la réalisation de l'ultime rêve de cet être décalé : voler comme un oiseau.

Paris, le six mai 1996

Histoire CVII

Le défilé nombreux s'écoule sur la dalle. Une nappe humaine avance comme une eau coule. De loin, on se demande si chacun vit, ou n'est qu'une partie absente du troupeau. On chercherait vainement un air pur car le flot englobe les hommes et les femmes, les transformant en pantins qui roulent dans la nappe comme des pierres dans le ruisseau. Le flux s'enrichit avec les minutes, un flux réglé comme par une horloge, sous-entendant des lois cachées ayant des structures pour excuse. Mais ces dernières, agissant dans la réalité — ou ce qu'il en reste — comme dans les esprits, on parvient avec peine à extraire ce polype de la pensée. Tout est si cohérent, si simple. Et tout marche seul, la machine s'emballe entraînant derrière elle les hommes en grappes, liés à la logique absurde d'une course qui devient toujours plus effrénée sans que personne ne semble se porter mieux pour autant. Tout scrupule naissant est annihilé lorsque le renouvellement des générations dégorge son lot d'innocents sans foi et sans loi. Dès lors, tout semble permis. Etre le premier est le but ultime et peu importe les moyens pour y parvenir. Au moins n'être pas le dernier. Pouvoir mépriser les autres. Pouvoir se sentir supérieur. On ne peut s'affranchir de cette dérive bestiale qui ramène l'homme à sa seule condition d'animal : vivre donc manger, dormir, combattre pour n'être point écrasé ou être le plus fort, procréer pour que la race ne s'éteigne pas. Ainsi le flot d'individus mijote le dernier coup de Jarnac que le jour verra naître. Aux préoccupations basiques répondent des instincts vils.

C'aurait pu être n'importe lequel de ces gens qui vivaient sans oser, ou qui avaient une fois osé et n'oseraient plus. Ce fut un dénommé André. Son prénom n'a guère d'importance, il est vrai, mais il est commode pour le désigner au sein de l'histoire.

André coulait sur la dalle comme ses congénères sans plus d'histoire que celle avec laquelle l'homme s'affrontait depuis des siècles. Alors que son chemin se séparait du fleuve, il vit au croisement un homme au teint blafard et au visage rond et moite. L'autre était étriqué dans un costume qui, sans être mal coupé, paraissait le mettre mal à l'aise. Une mallette à la main, il regardait sa montre et semblait attendre quelqu'un. André passa devant lui en le frôlant étant donné que, par distraction, il avait quelque peu mal négocié son virage.

Le lendemain, la même scène se produisit. L'homme inquiet attirait l'attention ; un quelque chose en lui gênait, si bien que le regard se posait inquisiteur sur sa personne afin de cerner la cause exacte de ce malaise. Cependant, rien ne sautait aux yeux même si ses traits paraissaient s'évanouir dans la mémoire lorsque l'on tentait de les recomposer. André, intrigué par la posture gauche de l'individu, en parla autour de lui pendant la journée. Personne ne semblait avoir remarqué l'homme blafard. Etonné, André, qui savait ne pas posséder un sens aigu de l'observation, demanda à ses connaissances si elles pouvaient tenter de remarquer le bonhomme dès le lendemain.

Arrivé à destination le lendemain, personne n'avait vu d'homme blafard. Inquiet, André demanda à un ami de regarder par la fenêtre où l'homme trépignait en regardant sa montre avec angoisse.

— Où cela ?

— Mais voyons, juste là, en bas !

— Mais je ne vois personne.

— Quoi ?

André était blême.

— Ça va ?

— Oui.

— Georges, viens par ici. Tu vois quelqu'un au croisement ?

— Non, pourquoi ?

— Regarde, André. Il n'y a personne ?

— Non, dit-il le visage décomposé alors que l'homme blême levait de drôles d'yeux vers lui. C'était une blague, ajouta-t-il sans que personne ne le croie.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Ça va.

A l'infirmerie, on lui donna de quoi se calmer et il discuta avec son ami de cette apparition.

— Un problème d'œil, probablement.

— Oui.

— Non monsieur, intervint une femme de ménage au fort accent, qui avait tout entendu. C'est l'Homme Blême.

— Qui est « l'homme blême » ?

— C'est la Mort, monsieur. C'est la Mort !

Les mots retentirent longtemps dans l'esprit d'André au point que cet homme blafard hanta ses faits et gestes à chaque seconde. Pourquoi devait-il payer ? Pourquoi lui ? Mais à chaque regard, il était bouleversé de le voir, là, à quelques pas ! Au coin ! Juste au coin. Il est dans l'autre pièce. Il m'attend. Ne bouge pas André. Ne bouge pas. Ne m'approche pas ou je saute ! Fais pas le con André ! C'est moi, Georges ! Qu'est-ce qui te prends, bordel ? Laisse-moi, Homme Blême ! Arrière ! Tu ne m'auras pas ! Déconne pas, André ! André !

La crise passée, on parla beaucoup de l'enterrement d'André et de sa folie suicidaire. On disait que des prémices d'instabilité avaient rongé son âme comme un sale lierre qui aurait ravagé une façade.

— Monsieur ?

— Oui, heu..., dit l'homme blême.

Georges frissonna.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je cherche monsieur André.

— Ah. Heu... Comment dire ? Il est ... Il est mort.

— Mort ?

L'autre avait l'air perturbé. Ses mains s'étaient soudain mises à trembler.

— Ah. Bien.

— C'était pour quoi, sans indiscrétion ?

— Oh ! Cela n'a plus beaucoup d'importance. Je crois que je... que j'ai mal rempli ma mission. J'ai essayé de prendre contact avec lui tellement souvent. Mais il s'effrayait chaque fois un peu plus. C'est-à-dire, je suis débutant et encore à l'école... Heu... la moitié de mon temps. Et puis je suis si timide...

— Mais qu'avez-vous à voir avec André ?

— Heu...En théorie, je devais être son ange gardien.

Paris, le sept mai 1996

Histoire CVIII

I.

Le professeur Arnold était un homme d'une folie non contestée chez ses confrères. Chaque nouvelle publication était la risée de la communauté scientifique qui voyait dans ses inventions les délires d'un fou sympathique que la société eut pu, tout de même, faire enfermer, ne fut-ce que pour respecter une certaine morale. Cependant, sa renommée était telle que ses articles figuraient parmi ceux qui avaient le plus de succès. C'est pourquoi, personne parmi les éditeurs ne songeait à lui enlever le droit de parole, chaque magazine affichant un article de lui se vendant au moins au double de son tirage habituel. Son physique de savant fou, maintes fois rabâché en images, en faisait un archétype lassant dont, pourtant, personne ne semblait pouvoir se passer. René Vincent, journaliste et ami dudit professeur Arnold, prépara un des plus grands chocs de l'époque en publiant un article sur la dernière invention du savant fou publiquement adoré : la *compression physique*. La photo qui agrémentait la couverture montrait Arnold de profil, en noir et blanc, émergeant de l'ombre, un œil inquiétant fixant le lecteur. Dès lors, le bon savant fou fit peur.

La levée de boucliers fut unanime : tous les organismes et écoles scientifiques et para-scientifiques exprimèrent publiquement leur désaccord avec de tels « tissus de mensonges » et autre « théorie fantasque » ou encore « délire pseudo-scientifique ». Plus que l'article lui-même, trop technique et complexe pour soulever les foules, la photo avait réveillé la peur ancestrale de l'esprit génial du dérangé. Car Arnold avait des idées, des dizaines d'idées que lui-même n'exploitait en général pas ou très mal. Et, contrairement aux chercheurs constamment en procès pour plagiat, il semblait se désintéresser des convenances scientifiques qu'avec un tact assez brutal, il prenait toujours à rebrousse-poil. Ses articles décalés et absurdes recelaient tant de pistes que personne ne pouvait se résoudre à lui en vouloir. Il était l'image d'Epinal de la science : une sainte et inepte icône.

Mais, quand ce regard frappa l'ensemble des yeux, on s'aperçut tout à coup que le fou pouvait mordre. Son article, d'un niveau de complexité rarement égalé, dissertait de la possibilité de compresser tout ou partie des objets qui nous entouraient afin d'occuper le vide dont ils étaient très grandement constitués. Dès lors, suivant le taux de compression, on pouvait, par exemple, obtenir des meubles proches de ceux des poupées ou pis, proche de la taille d'un microbe ! Bien entendu, le problème de la conservation de masse était grand car si la table avait diminué pour n'être plus qu'un objet de quelques centimètres, son poids restait identique. En raison de la diminution de sa surface au sol, des dangers d'affaissement étaient à prévoir. Arnold citait le cas de sa salle à manger qui, compressée, était facile à ranger, mais qui avait détruit son armoire en raison de son poids. Il concluait ainsi :

> *Il paraît donc impossible, pour l'instant, de ranger des meubles compressés dans d'autres meubles non compressés à moins, bien entendu, qu'il ne s'agisse d'étagères de balsa compressées !*

Les arguments qui réfutaient cet état de fait furent si nombreux et si unanimement vociférés que l'impossibilité d'une telle invention s'imposa rapidement à la face du monde. Cependant, cette certitude dura jusqu'à la publication d'un article de René Vincent relatant sa visite dans la demeure d'Arnold, sa vision ébahie de l'étagère brisée par le poids des meubles si petits et si incroyablement lourds. La une du magazine s'étalait en plaine page :

Voyage dans un monde compressé.

Ce fut l'explosion. Chaque journal, chaque vendeur d'images se précipita dans la demeure d'Arnold, si vite prise d'assaut que les forces publiques durent intervenir. Certains se firent même parachuter ; d'autres passèrent les barrages suspendus à des treuils d'hélicoptères ; d'autres enfin tentèrent de percer des tunnels pour entrer dans la maison barricadée depuis les catacombes ! La folie s'empara du monde qui, tout en cherchant des preuves, envisageait déjà la vie facilitée par l'incroyable invention. On parlait soudain de tout compresser : meubles, maisons, moyens de transport, etc.. Il fallait aller plus vite que les voisins, dire plus de bêtises, être encore plus racoleur, saisir dans sa démesure cette si grande invention qui devait révolutionner l'intégralité de la vie. Il ne fallut pas plus d'une semaine pour que les délires les plus fous soient répandus, déversés sur le monde comme autant de sentences présageant d'un futur obligatoire auquel

il fallait adhérer. Bientôt on compresserait l'homme, puis les planètes, puis bien entendu on parla de compresser l'univers, parce qu'aucun mot plus grand ne venait à l'esprit. On osa « compresser l'infini » mais le mot univers sonnant plus concrètement, cette ultime tentative fut un échec commercial.

Arnold ne pouvait sortir de chez lui tant la pression était forte devant ses murs hérissés d'appareils photographiques si puissants qu'ils permettaient de prendre en gros plan le moindre grain de beauté de son visage à quelques dizaines de mètres de distance. Appuyé derrière le cadre de sa fenêtre, il se félicitait de n'avoir pas inventé l'appareil qui voyait au travers des murs.

René Vincent restait introuvable. Après tant d'espoirs qui se trouvaient dans l'impossibilité d'une confirmation, on se mit à l'accuser d'avoir menti en complicité avec Arnold. On le somma de venir se justifier devant le monde afin de prouver sa bonne foi. La pression monta très vite. L'opinion, folle de rage et d'ignorance, accusa Vincent de tous les maux, y compris celui d'avoir été par son silence un briseur de rêves. Bientôt devenu l'ennemi public de la vérité, Vincent fut accusé devant la justice d'être un agitateur professionnel. Le représentateur obscurcissait le représenté. Quand enfin, on le reconnut dans une boulangerie d'un quartier bien connu de la capitale, ce fut l'émeute. Toute la déception accumulée par les gens qui le reconnurent se cristallisa sur son être : après avoir commencé de lui jeter le pain à la figure, les coups pleuvant sur sa face le firent s'effondrer dans une lapidation sans précédant dans le pays. Il fut évacué le visage en sang et les os brisés par des forces de l'ordre tentant de contenir la foule en rage.

Son ami Arnold, désespéré par un genre humain si manipulable et si bestial jura de venger son ami. Il fomentait ce coup d'éclat depuis le début de ses recherches et avertit le monde par les voix officielles que par mesure de rétorsion, le monde entier devait payer et qu'il serait par conséquent soumis à la punition de la compression.

— Vous réalisez que cela sera peut-être votre dernier numéro ? avait demandé Arnold au directeur du périodique qui avait abrité René Vincent.

L'autre avait acquiescé et brandit le poing en criant : « Vengeance ! » Arnold avait alors expliqué qu'il devait disparaître pendant un certain temps pour régler les derniers détails de la compression du monde.

— Vous comprenez que les autorités risquent de mettre ma demeure à sac pour me retrouver. Ma machine a encore évolué depuis la compression de ma salle à manger. Ne vous en faites pas ! Je domine le sujet.

Le directeur l'avait regardé partir à l'instar d'un mourant voyant s'écouler ses dernières secondes.

Les gros titres étaient prêts : le choc fut terrible. Le journal sortit un numéro spécial agrémenté d'un dessin montrant Arnold devant un énorme bouton sur lequel on pouvait lire *compression*, garni d'un titre monstrueux en lettres sanglantes :

LA COMPRESSION DU MONDE EST LE PRIX A PAYER,
ET CE PRIX DOIT ETRE ACQUITTE DIMANCHE A MINUIT.

L'éditorial commençait ainsi :

> *Ceci est peut-être notre dernier numéro. Hier soir, le professeur Arnold, si brutalement malmené par l'opinion, à la suite de l'agression honteuse dont a été victime son ami René Vincent a déclaré que le monde devait payer pour son « irrécupérable bêtise et bestialité ». Il a donc lancé un ultimatum en prévoyant la date de la punition : ce dimanche à minuit. La nouvelle risque de remettre en question toute la logique humaine basée sur le temps et sur la succession des générations : cette date s'annonce comme l'étape infernale du règne dans l'univers d'un monde compressé, exsangue et mort, dominé par l'ère du minéral [...].*

Comme une traînée de poudre, le monde s'embrasa de folie et de doute. Aux quatre coins de la planète, on délirait tentant de corroborer toute information visant à permettre de désamorcer cette bombe ultime qui allait ruiner tous les espoirs. Même si les classes les plus cartésiennes doutaient d'une telle performance physique, les graves événements du passé s'accumulaient par grappes tintantes qui hurlaient, comme un requiem cynique et sinistre, l'atroce réalité dans toutes ses dimensions. Des scènes d'hystérie collective se produisaient, ainsi que des immolations de demeures matérielles. Tout était brisé dans les villes, le chaos régnait car le monde savait qu'il vivait ses dernières heures. Chaque personne se libérait du contenu bestial qui l'habitait et voulait régner, s'exprimer encore une fois par la force et la bestialité, désirait combler une fois de plus tous ses désirs les plus vils et les plus barbares. L'effet d'entraînement était énorme : chacun, voyant ses voisins devenir fous à lier, devenait comme eux et entreprenait de détruire un peu plus les avant-postes symboliques de la société. Ceux qui craignaient ces pointes de violence absurdes partaient des villes en ruines, calfeutrés dans leur voiture heurtées par les projectiles et les insultes des foules hurlantes qui détruisaient tout sur leur passage. Le monde revenait à l'état de jungle. Tout y était brisé, pillé, brûlé. Le nombre de foyers d'incendie était si considérable que des quartiers entiers des villes

brûlaient, consumant les archives historiques et les musées où des trésors partaient en fumée. Plus rien ne valait la peine, sauf la mort. Des bandes absurdes et rugissantes répandaient la destruction sur leur passage trouvant dans la fin du monde la justification de leur ultime barbarie. L'arme devenait le seul outil : qui possédait une arme pouvait trouver à manger, même s'il fallait pour cela tuer son prochain. Les villes étaient amas de ruines où erraient, hagards, des êtres sans mémoire vêtus de lambeaux et pleurant des proches disparus, engloutis dans la folie du monde. Il avait fallu leur parler de la fin du monde pour qu'ils la créent et la consument jusqu'à faire disparaître la moindre trace de leur civilisation. Jamais le temps n'avait été aussi distendu. Cette semaine d'horreur montrait combien les vils hommes avaient parachevé l'unique œuvre dont ils pouvaient se vanter : la destruction.

II.

Le vent battait les tempes gelées d'Arnold qui contemplait, depuis l'étroite lame de pierre, les fumées consumant les restes de la ville agonisante qui gisait, brisée, dans la vallée. Non loin de lui, un homme à la mine sombre regardait de ses yeux rouges les ultimes braises s'envoler en noire fumée.

— L'homme est fou.

— Je ne croyais pas aller jusque là.

— Tu n'as été que le catalyseur. Tout était prêt à sauter.

Arnold s'assit sur la froide pierre en contemplant le jour se noircir des heures de la nuit. La ville pale devenait rouge des derniers feux qui habitaient le tas de ruines.

— Tu ne voudrais pas me dire ?

— Non.

— Mais il reste si peu de temps.

— Cela n'a plus aucune d'importance. Leur fin du monde, ils l'ont voulue. Ils l'ont faite.

— Mais tu seras jugé, flagellé, condamné pour les crimes que tu as causés indirectement.

Il fit une pause et reprit.

— Moi, mes montagnes n'ont rien subi. La fin du monde, je m'en fous pas mal ! C'est la fin de leur monde que je vois. Ici, tout est pareil qu'avant. C'est le monde de leur tête qu'ils ont voulu détruire ! C'est eux qui se sont détruits, mais pour moi, rien n'a changé. Regarde-moi ces imbéciles ! Casser ! Ils ne savent faire que cela !

— Non, avant ils faisaient autre chose. Ils ont eu peur de la mort !

— Mais moi aussi, j'ai peur de la mort, nom de Dieu, moi aussi !

— Oui mais toi, tu es un vieux con des montagnes, un asocial, un anormal, un inadapté, un dinosaure ! Le monde que tu représentes n'existe plus ! Tu es un témoignages du passé !

— Oh, ne t'énerves pas ! Moi, j'ai su m'arrêter, c'est tout. Un jour, j'ai dit stop. C'est idiot mais tout ce qu'on me proposait de plus, je n'en avais pas besoin. Et mes terres sont là. Bien là ! Et le passé est là, bien vivant. Toi et ton monde détruit, vous travaillez pour l'avenir, peut-être ?

— Arrête de débiter ces sornettes ! Tais-toi et attends.

L'heure tournait égrenant les dernières secondes d'un monde qui allait rentrer dans une nouvelle ère.

A minuit précise, un éclair déchira le ciel dans un bruit de raclement qui fit résonner les entrailles et les têtes des êtres vivants. La terre frémit durant quelques secondes. Puis le silence revint.

L'homme aux yeux rouges tâta ses membres afin de vérifier s'il était entier. Il se leva en sautillant et explosa :

— Rien n'a changé ! Ah ! Ah ! Tout est raté !

Arnold le regarda avec un sourire.

— Non. Tout est réussi !

Paris, le quinze mai 1996

Histoire CIX

I.

— Bonjour. C'est vous ?

— Oui, c'est moi.

— Oui, cela se voit. Veuillez me suivre.

La voiture partit dans les vapeurs étouffantes d'un air chargé du bruit des turbines. Le soleil frappait durement les amas de béton qui jonchaient le bord de la voie, comme des blocs géométriques qui auraient été déposés n'importe comment par un démiurge saoul.

— Vous venez ici pour la première fois ?

Le chauffeur regardait son passager derrière le double barrage de ses lunettes sombres et du rétroviseur. Un pointe d'ironie gisait dans la question.

— Oui.

— Vous êtes une sorte de guérisseur, je suppose ?

— Pas exactement. Mon domaine est plus sombre.

Cintré dans un costume officiel qui témoignait de la plus servile obéissance aux principes dictés, le chauffeur jura contre une voiture qui venait de lui couper la route.

— Ils sont fous ! Cela vous dérange si je fume ?

En allumant sa cigarette, le chauffeur réalisa un peu honteux que seule l'apparence de son passager l'avait fait oser la question interdite. Pensant avoir froissé l'homme assis derrière lui, il hésita à s'excuser.

— Ne vous en faites pas. Ce n'est rien.

Jetant un œil rapide dans le rétroviseur, il s'aperçut que l'homme souriait.

— Vous savez, monsieur, j'espère que vous êtes un genre de magicien, mais sans y croire vraiment. J'avoue que vous êtes un des personnages les plus inquiétants que j'aie transporté. Et vous pouvez me croire, des gens spéciaux, j'en ai fait voyager, surtout depuis deux ans.

L'autre regardait le défilement des monts de béton creusés de trous alignés où les bêtes étaient en cage.

— Parlez-moi de votre patron, de ses amis, de ses ennemis.

— Vous savez, monsieur, je suis le chauffeur personnel de monsieur Damien. Il y a près de deux ans, il a fait son premier malaise dans cette même voiture. Je l'ai emmené aux urgences immédiatement, mais ils n'ont rien trouvé. Depuis, non seulement les malaises n'ont pas cessé, mais en plus il dépérit à vue d'œil. Je ne sais pas de quelle maladie il est atteint. Les médecins non plus ne le savent pas. Oh, ces gens-là sont très forts pour vous soutirer votre argent, mais pour trouver ce que vous avez...

— Qu'est-ce qui vous fait croire à une maladie ?

— Monsieur ! Franchement ! Ces histoires de fantômes, de mauvais esprits, etc., on m'en raconte depuis plus d'un an ! Imaginez que mon patron est même allé à Lourdes ! Je dois avouer que cela m'a fait de la peine. Son cas n'a pas été résolu par les médecins, encore moins par les gourous ou les magnétiseurs ! Tous ne sont appâtés que par l'argent !

— Pourquoi n'a-t-il pas laissé la direction de l'entreprise à quelqu'un d'autre ?

— Ah, ça ! Il faut voir que la société est puissante par qu'il est puissant. Il a tissé un véritable réseau de connaissances et il est encore jeune. A cinquante ans, on ne pense pas à sa succession.

— N'y a-t-il donc personne pour le remplacer ?

— Pas grand monde, monsieur, pas grand monde. Même son bras droit : il n'est qu'un assistant qui ne décide rien.

Le passager se cala dans son fauteuil pour réfléchir, continuant de fixer de ses yeux mobiles le paysage gris. Un rayon de soleil atterrit sur son bras. Il descendit la manche de sa veste pour s'en protéger.

— Et ses ennemis ?

— Vous savez, monsieur, dans ce genre de métiers, quand on a des amis, on a le double d'ennemis.

— Compte-t-il des femmes parmi ses ennemis ?

— J'avoue que votre question m'étonne, monsieur.

— Répondez-moi.

— Disons, mais cela reste entre nous, que monsieur Damien est un homme occupé qui paraît ne pas se satisfaire de sa femme. Vous me comprenez, monsieur ?

— Oui. Quelle fut sa dernière liaison ?

— Une liaison qui est encore d'actualité. Une dame charmante avec de drôles d'yeux noirs. Madame Rose.

— Comment pouvez-vous affirmer que cette liaison se poursuit ?

— Hier encore, monsieur, j'ai transporté madame Rose auprès de monsieur Damien.

— Comment l'a-t-il rencontrée ?

— Je l'ignore, monsieur.

— Avez-vous noté quelque chose de particulier entre eux ?

— Vous avez, je ne suis que chauffeur. La vitre est souvent relevée.

— Mais vous écoutez quand vous le pouvez. Vous n'avez pas pu ne pas remarquer quelque chose.

L'homme assis sur la banquette arrière s'était penché vers le conducteur au point que ce dernier pouvait sentir son souffle désagréable sur le cou.

— Oui, monsieur. Une impression.

— Allez-y.

— Madame Rose baisse sa manche quand le soleil touche sa peau.

II.

— Laissez-nous seuls.

— Bien monsieur.

La chambre d'hôpital était claire et agrémentée des détails saugrenus qui jonchent habituellement les bureaux des baroudeurs.

— Des souvenirs d'une vie trépidante, monsieur, des souvenirs sans qui je ne pourrais dormir. Ils étaient dans mon bureau.

Le malade était un homme d'une cinquantaine d'années dont les traits burinés trahissant des années passées loin de chez lui.

— Vous pouvez vous lever ?

— Hélas non. Plus depuis un mois !

Il enrage. Il est là comme un infirme, lui le bâtisseur, le taureau que rien n'arrête. Il grogne comme avant l'estocade. Il est dépassé par les événements et tente de rassembler ces esprits, de préparer une contre-attaque. Mais il est faible. Tout se brouille dans son crâne.

— Vous êtes résistant. Un dur à cuire.

— Que me chantez-vous là ?

— Je refuse de vous aider.

— Quoi ?

Il se redresse sur ses bras et crie de douleur. Le passager de la voiture est debout aux pieds du lit. Ils se regardent dans les yeux comme du feu sur la glace.

— Expliquez-vous, nom de Dieu ! Essayez de faire quelque chose ! Je suis prêt à tout essayer ! J'ai vu tellement de gourous, de médecins, que je ne suis pas à un prêt ! Allez-y ! Faites votre œuvre, charlatan ! C'est pour cela que je vous paye !

— Je vous rendrai votre argent.

— Mais je m'en balance moi du fric ! Je veux pas crever, tu comprends ? Pas crever !

L'homme debout regarde la fenêtre, prend une inspiration.

— Votre ennemi est trop fort.

— Mais que me racontes-tu ? Explique-toi ! Tu ne m'as même pas examiné ! Regarde mon dos !

Il se détourne et soulève le haut du pyjama. Un tatouage immense dessine des volutes imbriquées se mouvant comme un labyrinthe. Le dessin parait flou tant l'impression de mouvement est grande.

— Ca ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Ca se *répand* ! En deux ans, ca m'a couvert le dos ! C'est comme un être qui me ronge ! Chaque fois qu'il bouge, je hurle ! Il finira par me tuer !

— Qu'ont dit les médecins ?

— Des charlatans ! Ils parlent de pigmentation différente de la peau ! Les imbéciles ! Bordel mais aidez-moi ! Vous n'avez pas fait tout ce chemin pour me voir crever !

L'homme qui regarde à la fenêtre soupire.
— Qu'est-ce que c'est ? Vous le savez ! Dites moi !
— Une malédiction...
— Ouais d'accord ! Ca fait cent fois que l'on me fait le coup !
Toc. Toc. Toc.
— Entrez !
Une femme entre, parée d'une robe rouge et d'un chapeau crème.
— Bonjour. Je vous présente...
— Bonjour Rose.
— Bonjour Louis.
— Vous vous connaissez ?
— Oui.
Les yeux dans les yeux, Louis et Rose se regardaient sans parler, comme des statues de marbre. Puis Louis se tourna vers Damien.
— Je suis désolé. Je ne peux rien faire pour vous. Je vous rembourserai...
— Mais... Ca alors ! Reviens, espèce de salaud ! Tu vas me laisser crever comme un chien ! Assassin ! Salaud ! Salaud !
La porte étouffa une partie des insultes que monsieur Damien hurlait la bouche écumante. Des pas résonnèrent dans le couloir aseptisé à mesure qu'une ombre se dirigeait vers l'extérieur.

III.

— Vous n'avez rien trouvé, monsieur ?
— Si, des souvenirs.
— Comment cela ?
— Votre patron est atteint d'un mal incurable qui le fera mourir dans quelques semaines. J'ai connu un cas semblable, une fois. Ce cas, je l'ai guéri. A l'époque, je faisais grand cas de l'esprit avec lequel on utilisait ses talents. J'étais prêt à aller jusqu'à l'affrontement, juste par principe, pour des raisons philosophiques. Aujourd'hui, je supporte d'autres visions que les miennes ; celles-ci me sont devenues extérieures.

Histoire CX

— Mais ça ne me suffit pas !

— Si tu tentes de le changer, tu t'aventures sur des terres dangereuses. On ne peut changer ce qui ne se change pas, ce qui a toujours été. C'est l'Homme que tu voudrais changer !

— Non : l'homme social.

— C'est pareil ! Si tu poursuis, on t'accusera de vouloir imposer ta vision du monde, de vouloir faire le monde à ton image, de t'élever au rang de Dieu.

— Le dieu dont tu parles ne me concerne pas!

Francis était debout et enrageait. La rage venait d'éclater, laissant des vilaines veines gonflées sur son visage de rapace. Michel était calmement assis dans son fauteuil à regarder danser le feu de cheminée sur la bibliothèque. Les deux bras sur les accoudoirs de son fauteuil, il semblait parfois perdre conscience tant il percevait.

— Ecoute. Le monde dont tu parles n'existe que dans ta tête. En tous cas, il n'existe pas ici et maintenant. Seule la nature est présente à ce moment autour de nous, ainsi que la nuit en laquelle elle s'incarne. La nuit vit, palpite. Elle est un monde que l'on oublie, le seul monde réel. Le reste tourne dans ton esprit et n'est qu'une image.

— Mais cette image, je vis dedans, je la retrouverai même si je n'y suis pas pour le moment. Mes yeux ne voient plus le monde dont tu parles.

— Nous en sommes tous là, Francis. Assieds-toi.

Il s'assoit presque avec dégoût. Il regarde le feu dans la pièce, n'y voyant que des souvenirs.

— Tu sais, vivre est difficile. Si le monde que tu te représentes est sans espoir, baigné dans une médiocrité et une répétition insupportable, il te reste le suicide. Mais sache que la mort est la fin de tout ce que nous aimons. La mort est un néant que certains veulent peupler d'idées et de représentations. Dans notre monde, rien n'est plus grand que la vie. La brûler relève de la plus grande aliénation dont on puisse être victime : l'aliénation envers soi-même ; le grand mensonge. On se débarrasse de ses problèmes en se débarrassant du principal ! Cependant l'Homme habille de concepts le monde qu'il voit. Ces concepts se chargent vite d'aliéner ceux qui les adoptent au point de brouiller leur vision du monde.

— Mais ce sont des mots, grand-père, seulement des mots.

— Non. Souffrir, c'est aussi vivre.

Le vieux alluma sa pipe et tira dessus avec un sourire.

— Mais, et c'est pour cela que nous sommes là, il y a, heureusement, une alternative au suicide. A mon sens, il n'y en a qu'une, si bien sûr nous partons de l'hypothèse que tu ne veux pas jouer leur jeu.

Le silence se peuple de fumée odorante.

— Mais attention : je me répète. Je suis vieux et je dis toujours la même chose. J'ai l'excuse de la vieillesse, alors je joue la carte pleinement.

Ses yeux regardaient le vide.

— Regarde cette bibliothèque. En l'état, elle offre des livres, des papiers, des couvertures plus ou moins attirantes, de la matière combustible. Mais elle est aussi un potentiel de savoir, de rire, de plaisir ou de douleur. Elle est un monde à elle-même en ce sens qu'elle est une représentation du monde. Elle peut tout dire, tout démontrer comme elle peut vanter le contraire de tout. Elle est complexe, labyrinthique, se nourrit d'elle-même, se citant, renvoyant à d'autres éléments qui la composent. Dans elle, A n'est pas toujours égal à A. Ce potentiel est dans tes mains, *comme le monde*. Si tu ne l'éprouves pas, tu auras devant toi un tas de matériaux insensés, prétentieux car souvent incompréhensibles. Moins tu le connaîtras, plus tu le rejetteras. Mais si tu ouvres la boîte magique, prêt à lutter contre le flux chaotique, tu découvriras tes propres limites ; un monde bouillonnant et indigeste aura construit un miroir de ce que tu es et n'es pas. Choqué, souvent consterné, la décision s'offrira à toi : arrêter ou continuer, choisir ton possible. Mais désormais, tu aborderas le monde d'une autre façon, plus intime, moins crédule. Car tu auras réalisé que ce monde dont tu parles est aussi tien et qu'il n'est, dans une large mesure, que ce que tu veux qu'il soit. Ne méprise pas les aides extérieures, les dialogues, les échanges. Les autres humains peuvent beaucoup t'apporter si tu es prêt à te mettre en question. Tu maîtriseras alors ton potentiel.

Le feu mourait dans l'âtre.

— Certaines personnes se contentent de dire « je peux » en pensant « je pourrais ». Pour ma part, je suis plutôt de la race des fuyards qui tentent leur chance partout où ils en ont la possibilité, qui se brûlent les mains en forgeant la matière en fusion sans regarder que les ronces du passé s'accumulent et placent des jalons dans le temps, un temps que nous avons déserté, un passé vide. En de rares moments, la conscience jaillit. Alors la vie suffit.

Histoire CXI

Je suis laid. Je n'y peux rien mais je suis laid. Tout petit déjà, j'étais laid, alors croyez-moi, j'ai eu le temps d'y penser. Pourtant je n'ai rien demandé. Et en plus, je suis vraiment laid, pas simplement passe-partout, moyen, commun, au physique agréable comme on dit parfois, non. Moi, je suis moche, vilain, pas beau. Combien de fois ai-je souhaité n'être qu'un imbécile fini pour ne pas me rendre compte de ma laideur. Mais l'apparence est au bas mot quatre-vingt dix pour cent de la vie. Les dix pour cent restant sont mon domaine, ma limite, la zone obscure que j'occupe me drapant d'un enfer quotidien. A quoi bon me décrire ? Je hais les mots qui servent à me qualifier.

Je sais qu'un grand nombre de choses me sont interdites. Je tente de faire avec. Ne croyez pas que je veuille faire pleurer, que je m'apitoie sur moi-même ; je n'ai besoin de la pitié de personne ; j'assume la fatalité. Je connais des laids méchants : on les appelle des monstres. Moi, je suis un gentil laid : on me nomme *chien*.

A commencer par les femmes évidemment. Les femmes, sans pitié entre elles, ne font qu'une bouchée de quelqu'un comme moi. Si encore j'étais baraqué, bâti comme une armoire à glace, j'impressionnerais. Mais je ne suis pas impressionnant : physiquement, je suis moyen et de visage, je suis d'une laideur effrayante. Parfois, quand je me regarde dans la glace, j'ai un mouvement de recul : je ne me savais pas si laid ; j'avais oublié ! Alors je m'examine en détails, tentant de trouver sur ce champ de ruines une parcelle de l'humanité des beaux, ne serait-ce qu'en un tout petit endroit. Mais rien ! Je suis ignoble intrinsèquement, depuis ma naissance, jour damné où je vis le jour dans un monde qui, depuis, me vomit. Je parlais des femmes. Les contes pour enfants où les héros sont laids et où des princesses magnifiques les aiment quand même, c'est faux. Car, aujourd'hui, qui est la folle qui pourrait me regarder sans dégoût ? A l'extrême rigueur, on peut me réserver le rôle de confident parce qu'avec moi, *il n'y aucun danger qu'elles cèdent !* Quand j'étais plus jeune, on m'a plusieurs fois parachuté dans des rôles d'entremetteur — quand je ne jouais pas le monstre sans maquillage ! On aurait dit qu'étant moche, je pouvais superviser leurs opérations, moi la bête, l'inhumain, en raison de mes compétences à apprécier la beauté. J'étais la référence, le juge et personne ne doutais de mon échelle de valeur parce que j'étais le plus laid. Quasimodo ne se trompa pas. Mais, dans ces bruissements de jeunesse où les gamins entre deux âges se transforment en adultes, personne n'imaginait que j'existais, que je pouvais avoir des sentiments. Les désillusions pleuvaient me rendant plus mûr que les autres. Plus seul, aussi. Toujours plus seul. Pensez donc ! Un vilain ! Que peut-il bien faire dans ce monde à l'esthétique draconienne, dans la loi des onguents et de l'argent ? J'ai commencé à vivoter. J'ai tenté ma chance auprès des filles. Je crois que j'ai tout essayé. Chaque échec se soldait par un fiasco, quand elles comprenaient que je travaillais *pour moi !* Les torrents de rires se berçaient de « tu as vu ta gueule ? », de moqueries sur ma tête à aller exhiber dans un cirque ! Alors, j'ai laissé tomber. J'avais atteint les limites du supportable. Il valait mieux car tenter encore et encore ma chance m'aurait transformé en le monstre sanguinaire auquel je ressemblais.

La suite fut difficile. Comme tous les gens spéciaux qui ont une tare visible, il faut redoubler de précautions au premier contact ; s'il est raté, il n'y pas de seconde chance. Il vous faut en faire toujours plus que les autres, il faut *compenser*. Si vous laissez tomber, le monde s'écartera de vous, vous fuira, car globalement, vous êtes trop laid pour être quelqu'un de bien. Pour vous regarder, pour vous supporter, il faut que vous donniez quelque chose en contrepartie : vous donnez et donnerez encore. Pour arriver à de si maigres résultats que l'on a l'impression de mendier sa vie. Telle était la sentence qui s'abattait sur moi.

Et que l'on ne me parle pas des gens qui voient au delà des apparences ! Excusez-moi, je suis amer. Même moi, je me trouve moche. Trop moche pour l'amour. L'amour ! Quel joli mot ! Comme il sonne bien ! Comme j'aurais voulu le louer tout au long de mon existence ! Mais il n'est pas pour moi. Comment pourrais-je blâmer quelqu'un de me trouver laid ? C'est là mon point faible. Je ferais mieux de devenir une brute assoiffée de sang pour me venger de ce mauvais coup du sort, mutiler les beaux avec des lames tranchantes, immoler cette esthétique qui me réfute ! Mais je ne peux pas. Je ne suis pas assez méchant.

Cependant, je peux le dire, les femmes ne font pas d'effort. Elles comprennent mon cas ; elles savent ! Mais je suis vraiment trop moche : je suis classé dans les « pauvres gentils ». Pourtant, qu'est-ce que les femmes se trompent en choisissant leur homme ! Dans mon existence de voyeur, j'ai vu que le pseudo-séducteur bronzé, lunettes noires roulant en voiture décapotable rassemblait encore largement les

suffrages. Je me disais qu'elles préféraient une liaison à court terme, peut-être pour garder leur liberté. Mais le plus fort, c'est qu'elles y croyaient ! Elles pensaient faire leur vie avec ce coureur de jupons au bulbe rachitique ! Bien entendu, quelque temps plus tard, le Don Juan convolait avec une autre et la rupture se noyait dans les larmes. Elles voulaient tuer la concurrente sans réaliser que le fois d'avant, la concurrente était elles. Les autres qui étaient là, plus discrets, se faisaient dérober la fille sous le nez au profit d'un Casanova de bazar. Le même scénario se reproduisait chaque fois avec l'argument récurrent qui me faisait lever le cœur, les larmes dans la gorge : « comme il est beau ! ».

Mon problème réside dans le fait que la réaction des femmes est à l'image de la réaction de la société. Comment pouvais-je être socialement intéressant, compétent, sympathique, engagé, rigoureux, passionné ? Un homme bon à cacher n'est jamais bon pour l'*image*. Je ne m'étendrais pas sur l'ensemble des fonctions qui m'étaient interdites. Toutefois, je sentais en regardant les représentations officielles du monde qu'il y manquait quelque chose. Tout était trop parfait. Ces mécaniques luttaient contre l'homme en voulant nier les différences, en déclarant que tout était accompli, qu'il n'y avait plus rien à gagner, en voulant tout niveler *au même niveau*. J'en étais une des victimes : bon pour les souterrains infinis de béton ; et un ticket pour l'enfer !

Il demeure que, comme un accord faux dans un quatuor de Mozart, je suis l'étron de la société : celui dont on se détourne en simulant une envie de vomir ; celui qu'on montre du doigt, la mine effarée ; celui dont personne ne veut se donner la peine de comprendre le cauchemar.

J'ai essayé, je l'écris une dernière fois, j'ai tout essayé. Mais le désespoir revenait, toujours plus profond. A mirer ce monde qu'on nous donnait en pâture, je réalisais tous les jours que *je ne devais pas exister*, que j'étais une erreur de la nature ! Maintenant, je n'ai plus le courage de rester seul, totalement seul, de porter sur mon visage la marque de l'ignominieux destin.

Ainsi, avant de devenir fou, de sortir une arme pour aller noyer mon chagrin dans le sang des autres, je fais œuvre de charité. Je prodigue à moi-même la seule charité que ce monde m'aura accordé. Je me tue pour le bien de la société.

Monsieur le notaire, il est six heures douze minutes en ce six janvier de l'an ****. Vous trouverez ci-joints les papiers concernants le règlement de mon affaire. Ne vous inquiétez pas : tout est payé. Même s'il vous est difficile de le croire, je suis horrible mais honnête.

Dans une demi-heure, je me jetterai du haut du clocher de la paroisse dont j'ai dérobé les clefs à la dernière messe. Si Dieu me pardonne, l'autre monde m'accueillera pour me donner un nouveau visage. Lorsque vous lirez cette lettre, monsieur le notaire, je serai mort.

Veuillez accepter mes sincères respects envers vous et vos semblables. Sachez que je ne réclame aucun pleur ni aucune pitié : j'ai fait face à la situation terrible qui me touche de la façon la plus réfléchie qui soit, seul, et en toute connaissance de cause. Il est probable que le monde que j'espérais naisse un jour. Je ne le connaîtrai pas. Encore une fois, excusez-moi d'avoir dérangé votre panorama humain par ma monstrueuse présence.

Histoire CXII

Quand je suis entré en ce lieu, mes motivations étaient obscures. Certes, le jeu formait l'une d'entre elles ; la peur de la mort aussi. Mais je ne savais quoi d'autre me poussait à tenter ma chance. Une chance bien formelle car je ne pensais pas qu'il pût y avoir un bénéfice à une telle entreprise. Cependant, peut-être plus pour me prouver quelque chose ou pour trouver ce que je cherchais, il fallait que je plonge dans ce sombre labyrinthe d'où l'on ne revenait jamais.

La préparation commença bien entendu par une lecture assidue de l'ensemble de la littérature décrivant le lieu. Bien que le volume de documentation fût important, la substance elle-même se cachait derrières d'incroyables forteresses de mots qu'il me fallait terrasser. Au bout du compte, lorsque j'eus décidé de réfuter les plus absurdes et les moins corroborées des interprétations, il restait un étrange labyrinthe construit il y avait bien longtemps dont on ne connaissait ni le but ni les plans. On parlait d'un trésor qui serait découvert par celui qui trouverait la solution. Tous les profils s'y étaient affrontés : depuis le plus fort jusqu'au plus malingre, depuis l'idiot jusqu'à l'érudit. Ils avaient tous disparus, engloutis, sans qu'aucun de leurs corps eût jamais été retrouvé. Les candidats avaient emporté des provisions pour des périodes de quatre à quinze jours et de l'eau en de plus faibles proportions, espérant trouver des sources souterraines dans le défilement des couloirs. La technique de la corde avait été maintes fois tentée, mais la corde se trouvait miraculeusement sectionnée au bout de quelques heures. L'analyse de la coupure n'évoquait rien qu'une incompréhensible usure.

Le problème de l'éclairage était plus cocasse. En effet, les torches étaient vaines dans cette montagne, les couloirs étant éclairés d'une étrange manière : par des statues identiques, de forme vaguement parallélépipédique, incrustées dans la paroi, sur le haut desquelles trônait une sorte de visage. Parfois, on pouvait voir des genres de fils collés à la paroi aboutir à l'une de ces statues lumineuses. On ne pouvait affirmer que ce système d'éclairage se poursuivait tout au long du labyrinthe. Néanmoins, le couloir d'entrée était bâti de cette manière. A ce même endroit, un des explorateurs avait tenté de couper de sa dague un fil un peu proéminent ; il était mort foudroyé. Facile à récupérer, son cadavre avait été traîné par la foule hors de la construction qui semblait perdre le concurrent lorsque celui-ci perdait de vue l'entrée. Pour expliquer l'éclair, on parla d'un dieu, d'un sorcier, d'une sorte de gardien magique doué d'un pouvoir punitif.

J'avoue qu'à cette époque, j'étais assez inconscient. J'avais imaginé que de nombreux érudits rigoureux avaient noté leurs mouvements dans le labyrinthe afin de pouvoir, le cas échéant, dérouler le mécanisme à l'envers pour retrouver l'entrée. Cependant, l'antre démoniaque les avait absorbé sans qu'aucun ne pût s'en sortir. J'avais déduit de la littérature existante le fait que la mécanique du labyrinthe était incompréhensible en raison notamment de sa *non réversibilité*. Ainsi, je jugeais que le lieu *changeait* à mesure que le candidat progressait dans celui-ci, ce qui rendait inutile les repères et autres systèmes scientifiques. Je ne me sentais de toute façon pas à la hauteur d'une telle constance dans la rigueur, le fait même de tenir un journal précis de mes mouvements m'effrayant plus que tout. Je décidai donc de partir dans l'intention de *visiter* en me basant sur le seul plan que je croyais pertinent : l'intuition.

A la fin du premier couloir, après que la foule me regarda partir avec la certitude de ne jamais me revoir, je parvins à une sorte de bande blanche au sol que je traversai. La cérémonie permettant d'être candidat ayant duré plus longtemps que prévu, la faim avait commencé à me saisir. Mais, *après* la bande blanche, toute faim semblait s'être évanouie. Soudainement, je me sentais fort et plein de vie. Intrigué, je repassai la ligne blanche en sens inverse en faisant un pas en arrière ; de nouveau, j'eus faim. Un pas en avant : la faim disparut. Un couloir éclairé par ces sortes de statues dont certaines étaient informes s'ouvrait devant moi, laissant entrevoir à quelques mètres un embranchement en patte d'oie. La main sur une dague, j'avançai prudemment vers le premier choix : gauche ou droite.

J'avoue avoir ressenti une certaine excitation lors des premières heures. Que personne ne revînt semblait indiquer la présence de quelque monstre anthropophage. Mais seul le vide emplissait les couloirs. Le temps transformait l'excitation en angoisse. Quel fou avais-je été de me lancer dans une si absurde aventure ? Je revins sur mes pas et ne retrouvai pas la ligne blanche. Pourtant je croyais en être proche, n'avoir fait que deux choix ! Tous les couloirs étaient identiques. Tous étaient éclairés par ces statues qui trônaient le long des fuyantes comme de vigilants gardiens. J'étais perdu, je le savais. Pour me forcer à me calmer, je m'assis à terre. Je reposai mes épaules un peu lourdes d'avoir porté le sac de provisions. Je

m'adossai à la paroi, en travers du couloir, les jambes étendues. Je me forçai à manger un morceau car, même si mon estomac ne donnait aucun signe de faim, ma conscience me disait qu'un nombre d'heures suffisant s'était écoulé pour qu'il fût temps de se nourrir. Rapidement écœuré, je rangeai le casse-croûte dans mon sac. J'avais la désagréable impression d'être au cœur du néant face à moi-même. Je voulus dormir, mais je n'y parvins point. Je restai les yeux fermés à attendre.

— Excusez-moi. Je cherche mon chemin.

Je souriai à un homme grand et maigre, aux yeux d'un bleu inutile perçant un visage imberbe en olive, visiblement ahuri.

— Je ne peux pas vous aider. Vous êtes dans un labyrinthe. Et j'y suis moi-même perdu.

— C'est étrange. Tout le monde me répond cela.

— Tout le monde ? Il y a donc du monde ici ?

— Oui. Moi-même je dois errer ici depuis plusieurs mois.

— Depuis plusieurs mois ! Mais comment faites-vous pour manger ? Où sont vos provisions ?

— Je n'en ai pas. Personne n'en a d'ailleurs. Oui. Maintenant que j'y pense, c'est étrange.

Le menton dans la main, il regardait dubitatif une des statues éclairantes.

— Bon, je vous laisse. Merci quand même. Il faut que je sorte, vous comprenez ?

— Bien. Bon courage.

— Merci.

Je le regardai s'éloigner et prendre à droite. Je fouillai mon esprit avec précipitation pour savoir où j'avais vu une personne lui ressemblant. Mais, tourmenté par ce lieu inhabituel, les questions relatives au labyrinthe revenaient : il y avait donc du monde, du monde qui pouvait se passer de manger depuis des mois. J'eus peur quand je réalisai que seuls les morts ne mangent pas et que l'homme que j'avais vu ne devait être qu'un spectre !

Je me relevai, apeuré, puis partis au hasard. Je marchais, marchais, marchais encore en tentant de garder un cap fixe. Les couloirs de ma maison se succédaient sans fin, s'entrecroisaient, viraient, tandis que je les parcourais, l'esprit vide, faisant fonctionner mes muscles, attendant sans y croire un événement.

Au détour d'un couloir, j'aperçus un vieil homme assis les yeux clos. Il respirait régulièrement comme un dormeur paisible.

— Monsieur, osai-je. Monsieur, vous dormez ?

Ses yeux s'ouvrirent doucement.

— Non, jeune homme, je ne dors pas.

— Je peux m'asseoir en face de vous ?

— Pourquoi donc ? Vous êtes fatigué ?

Il avait dit cela avec une once d'intérêt que ma réponse négative effaça.

— Vous êtes un nouveau ?

— Je suis entré hier.

— Ha ! Ha ! Hier !

— Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Rien, rien, mon jeune ami. Encore un concept que vous apprendrez à oublier.

— De quoi parlez-vous ?

Le vieil homme me regardait de ses yeux brûlants.

— Ecoutez vous qui êtes venu *hier* : en quelle année sommes-nous ?

Je le regardai perplexe.

— En ****.

Il me regarda avec un effroi mêlé de folie. Puis il se remit à rire.

— Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Que vous êtes drôle ! Vous êtes en train de m'annoncer que je suis coincé ici depuis plus de mille ans ! Ah ! Ah ! Ah ! Car vous plaisantez, n'est-ce pas ?

— Pas du tout.

Un long moment s'écoula, si tant est que des longs moments aient un sens dans le labyrinthe. Le vieux tâta sa barbe puis s'exclama :

— C'est ce que je croyais ! Mais en pis. Je suis plutôt pas mal conservé pour un vieillard de mille soixante-seize ans !

— Je ne comprends pas.

Il se leva et me toisa d'un air supérieur.

— Vous le jeune premier, jouons franc jeu : je ne sais pas ce que vous êtes venu faire en ce lieu, mais rassurez-moi ; dites-moi que vous avez compris les règles !

— Mais de quelles règles parlez-vous ?

Il se retourna la main au front.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bonhomme ? D'où sortez-vous ? D'abord, pourquoi êtes-vous ici ?

— Parce que... Parce que... Par défi !

— Défi ?

— Oui, je voulais me tester.

— Quoi ?

Il faillit m'insulter mais opta pour des éclats de rire qui rebondirent le long des couloirs noueux.

— Ah ! Ah ! Ah ! L'imbécile ! Il voulait se tester ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Le naïf ! Ah ! Ah ! Ah ! Mais regardez-moi ! Mille ans que je suis ici, et rien ! Vous m'entendez ? RIEN ! Pas de sortie, pas de vie, pas de souvenirs ! Tout est équivalent ici ! *Il n'y a plus de temps !*

— Mais...

A mon tour, je m'étais levé.

— Le temps s'écoule autour du labyrinthe, mais une fois la bande blanche passée, vous appartenez à un monde exempt de temps. Allez vous-en, partez ! Nous nous reverrons d'ici peu : mille ou dix mille ans, une broutille ! Jetez tous vos bagages, vous n'avez besoin de rien ici. Sachez que le labyrinthe vous donne toutes vos chances ! Ah ! Ah ! Ah ! Nos chances ! Elle est bien bonne !

— Alors, nous sommes immortels ?

— Ah ! Ah ! Ah ! C'est ça ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! De mieux en mieux ! Ah ! Ah !

Il me rendait nerveux à force de se tordre de rire. Il redevint sérieux l'espace d'un instant.

— Cela faisait longtemps que je n'avais tant ri. Immortels ? Oui, nous le sommes. Ou plutôt, nous sommes en prison pour l'éternité ! Ah ! Ah ! Ah !

Je pris mon sac et courus dans le couloir pour échapper aux rires perçants du vieux fou.

— Enfuyez-vous ! Et à bientôt camarade d'infortune ! Camarade orgueilleux ! Ah ! Ah ! Allez découvrir votre enfer ! J'espère surtout que vous aimez les murs, car nous n'avons qu'un seul motif ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Bon voyage, monsieur le naïf qui se teste ! Bon test ! Et surtout, ne vous pressez pas : vous avez tout le temps ! Ah ! Ah !

Je bouchai mes oreilles, tentant de me mettre hors de portée des réflexions de sa voix qui diffractait avec un écho démoniaque et récurrent dans les couloirs sans fin. Sa folie m'effraya tant que, dans ma fuite déraisonnée, je perdis le cap que, mentalement, je tentais de suivre.

Lorsque je m'arrêtai, je perçai le silence lourd des mots qui battaient dans ma tête. Pas de temps : quelle absurdité ! Il *devait* y avoir une sortie. Sinon à quoi aurait servi le labyrinthe ?

Je poursuivis, sans savoir pourquoi, tant ce monde était constant. Car si le temps n'existait pas, le lieu lui-même à force d'être monotone n'en existait pas plus. Tout était toujours identique : chaque nouveau couloir, chaque nouveau croisement, chaque nouvelle impasse. Chaque pas était suivi par un autre pas qui était le même puisque la fatigue ne marquait pas les muscles. Chaque couloir donnait sur un embranchement qui donnait sur un autre couloir, et tout revenait au même. L'impression d'avancer disparaissait, tout comme le sens des mots nouveauté, air ou liberté. En prison pour l'éternité? Quelle gaffe.

— Bonjour. Oh ! A voir votre mine déconfite, vous ne devez pas être entré depuis longtemps. En quelle année sommes-nous ?

Je m'aperçus que j'étais adossé à la paroi sous une statue, perdu dans mes pensées.

— Bonjour. Nous sommes en ****.

— Déjà ? Le temps passe si vite dehors. Je me présente : Andreus, passeur, pour vous servir. Je suis un ancien de ce lieu si l'on peut dire. Venez avec moi.

Je le suivis. Il paraissait être âgé d'une quarantaine d'années. Il était vêtu d'une toge qui tombait sur ses sandales. Son visage était calme, fin, ses yeux bleus donnant une touche un peu froide en raison du découpage trop net de certains de ses traits. Il n'était pas le genre d'individus que j'aurais imaginé risquer quelque chose.

— A qui ai-je l'honneur ?

Je me présentai rapidement.

— Maintenant, laissez-moi deviner pourquoi vous êtes là. On peut classer les résidents du labyrinthe en plusieurs catégories : les fous, les orgueilleux, les scientifiques, les religieux et les intuitifs. J'ai déjà un petit avis sur vous. Dites-moi pourquoi vous êtes entré.

Il me regardait du coin de l'œil avec un rictus.

— Je suis venu pour me tester.

— Vous êtes donc un orgueilleux. Aviez-vous un plan pour sortir ?

— Non. Je comptais sur ma chance. J'avais déduit de l'étude de la littérature sur le labyrinthe que celui-ci n'était pas une construction invariante.

— C'est un bon début. Nous conclurons au fait que vous entrez dans la catégorie des orgueilleux intuitifs, ou des intuitifs orgueilleux, comme il vous plaira. Vous n'êtes donc pas perdu.

— Comment cela ?

— Excusez le jeu de mot. Disons que vous pouvez vous en sortir d'une manière honorable.

— Sortir du labyrinthe ?

Il s'arrêta, me prit par les épaules et enfonça son regard dans mes yeux.

— Voyons monsieur, ne plaisantons plus. Sortir du labyrinthe est *impossible*. Cela fait plus de mille ans que j'y suis ; croyez-vous que s'il y avait eu un moyen de sortir, je serais là à vous parler ? Les gens qui continuent de chercher la sortie sont devenus fous. Je me charge pour ma part de rechercher les nouveaux venus et de leur expliquer ce que je sais. Puis je vous guiderait vers notre grand Maître Jurus.

— Il y a donc un maître ici ?

— Oui, en quelque sorte. Disons plutôt qu'il offre des choses en un lieu où il n'y rien. Certains acceptent ; d'autres refusent préférant chercher la voie eux-mêmes. Jurus prône la liberté.

Nous reprîmes notre chemin dans le labyrinthe. Andreus m'expliqua qu'il était difficile de retrouver le chemin du monde de Jurus depuis un couloir quelconque. Un long apprentissage permettait à l'esprit de modeler localement et pour peu de temps des raccourcis dans le labyrinthe. Ces passages ressemblaient à des couloirs normaux, même si leur création s'appuyait sur la structure même du labyrinthe.

— Jurus a beaucoup de pouvoirs ?

— C'est un démiurge : ce qu'il a bâti persiste. Nous autres, ses disciples, ne pouvons garder le contrôle sur d'infimes parties du labyrinthe, de surcroît pendant un temps très court, dans l'unique but de construire un raccourci. Au delà, notre esprit s'affaiblit nous mettant en péril ainsi que les résidents qui nous faisons passer. Alors, la volonté du Créateur reprend le dessus.

— Le créateur ?

— Le Créateur est celui que Jurus décrit comme le bâtisseur du labyrinthe. Jurus pense que nous sommes un rêve du Créateur, ce qui lui permet de prendre des libertés avec l'espace et la matière, tous relatifs en ce lieu.

Au bout d'un moment, Andreus le passeur me demanda de le suivre de près sans déranger sa concentration, le passage traversé étant difficile à modifier. Il avait parlé de grumeaux dans la texture du labyrinthe, des sortes de grains au travers desquels on ne pouvait passer qu'au prix de grands efforts. Une fois le grain passé, il s'appuya contre le mur du couloir et souffla profondément en se massant les sourcils. La traversée m'était apparue comme une simple promenade dans le couloirs.

— Tu es fatigué ?

— Physiquement non, mais mes nerfs sont épuisés. Le passage est difficile à accomplir seul. Je t'avoue que c'est la première fois que je transporte quelqu'un en passant par cet itinéraire. Heureusement, nous sommes bientôt arrivés.

Il poursuivis son chemin devant moi, dans la succession infinie de couloirs et d'embranchements, visiblement soulagé que la difficulté eût été surmontée.

Au détour d'un chemin, nous vîmes un couloir ressemblant à s'y méprendre au couloir de l'entrée du labyrinthe. Nous traversâmes une ligne blanche au sol sans qu'un quelconque effet ne se produise, puis nous nous engageâmes dans le large tunnel qui semblait ouvrir sur le ciel.

— Ne te fais pas d'illusions : ce n'est ni l'entrée, ni la sortie du labyrinthe. Le couloir et la ligne sont des leurres. Des symboles aussi.

La fin du couloir débouchait sur une plate-forme taillée dans la pierre d'une muraille verticale qui surplombait un ensemble de plaines et de collines. Un vent frais balayait nos cheveux, irriguait nos poumons et un soleil radieux nous fit baisser les yeux pendant quelques secondes.

— Voici le monde de Jurus ! Prends garde aux apparences. C'est ici que je dois te laisser. En empruntant le chemin qui longe la falaise, tu arriveras au petit bourg que tu vois là-bas et qui abrite notre Maître. Présente-toi, même s'il te connaît déjà à travers moi. Bonne chance et au revoir.

— Au revoir, Andreus.

Andreus retourna dans le tunnel où, en quelques secondes, il sembla s'évanouir. Du haut de la plate-forme, l'horizon qui s'ouvrait à moi ressemblait à un monde dont la seule vue redonnait confiance en l'avenir.

Le chemin, à l'instar de quelque serpent pouvant s'accrocher aux parois verticales, sinuait le long de la falaise, laissant une maigre bande praticable en bordure du vide. Ce sentier improbable, rebord accroché à la pierre lisse, était la frontière entre les deux mondes. Bien que ressentant la différence entre la liberté qu'inspirait ce lieu et l'étouffement qui émanait du labyrinthe, j'avais de la peine à avoir confiance en mes sens, tant ceux-ci avaient été endormis par le séjour dans l'identique multiplié.

Lorsque j'arrivai aux pieds de la falaise, je voulus m'y plaquer afin d'estimer sa hauteur. La pierre était lisse et tiède, en un mot presque fausse. Je me dirigeai vers le village qu'avait indiqué Andreus. En chemin, je profitai du superbe temps qui accompagnait mes pas au travers des champs ou en lisière des bois. Profitant d'un endroit où la vue se dégageait, je voulus profiter de la paisible et douce vision d'une colline boisée dont la crête tanguait sous le vent. Je m'assis en bordure du chemin.

— Belle vue, n'est-ce pas ?

Je me retournai brusquement. Un homme en toge et en sandales me regardait avec tant d'attention que je crus qu'un instant, il lisait dans mon esprit. Une grande paix émanait de sa personne si bien qu'il semblait difficile de quitter son visage des yeux. Il s'assit à mes côtés et contempla la vue.

— Je suis Jurus. Andreus m'a averti que vous viendriez. Vous êtes ici chez vous.

— Vous avez vraiment créé tout cela ?

Il rit de ma naïveté.

— Oui et non. Disons que je crée ce que votre esprit voit, ce que vous ressentez. De là à dire que cela existe...

Il paraissait presque triste. J'imaginai qu'il connaissait trop ce qu'il voyait pour s'en satisfaire ; il devait avoir la désagréable sensation de contempler sa propre empreinte comme on peut parfois sentir sa propre odeur avec un petit malaise.

— Vous savez, vous êtes jeune. Vous avez le temps de vous poser des questions. Vivre dans ce monde est sans douleur. Y manquent les femmes qui sont un des soucis de l'homme de l'extérieur. Cependant, la forme de ce monde est plus agréable que celle de nos labyrinthiques cellules.

— Il n'y a pas de sortie ?

— J'excuserai votre impertinence parce que c'est votre premier jour parmi nous. Nous comptons le temps en jour, même si la mesure est peu précise. Vous me parliez de la sortie. Nous l'avons tous cherché. Tous. C'était notre but. Un défi. Personne ne l'a trouvée. Sait-on seulement si elle existe ? Si le monde extérieur n'est pas aussi créé par un démiurge, si le labyrinthe ne fait pas communiquer les deux mondes. Supposez que je puisse créer des hommes, des femmes. Affiner un peu de ce que vous voyez. L'illusion serait parfaite. Ce monde est jeune, encore. Il reste beaucoup à faire. Tout ce que je peux vous dire, c'est que le labyrinthe nous donne toutes nos chances : pas besoin de manger, de dormir, le temps n'a pas de prise sur nous. Tout est créé pour que l'homme déambule, pense et trouve. Seulement, la plupart de ceux qui se sont affrontés au problème sont devenus fous. Je crois que le Créateur nous a oublié. Modestement, j'ai usé de ce que j'ai appris dans le labyrinthe pour construire ce monde où il fait bon vivre. Certains apprennent à devenir passeur, comme Andreus. D'autres tentent d'oublier le labyrinthe. Tous ont leur place ici.

— Mais, si je puis me permettre, créer un monde dans un labyrinthe, n'est pas détourner celui-ci de son but initial ?

— Si, vous avez raison. Mais, vous qui avez étudié la littérature concernant les hommes qui ont tenté de relever l'absurde défi, vous savez que tous ne sont pas capables d'accéder à la vérité, si tant est qu'elle existe. Certes, tous ici se souviennent de leur vie passée et gardent la foi en une perspective de libération qui interviendra quand le Créateur dont nous sommes le rêve se réveillera.

— Vous est donc un *croyant* ?

— Une prison dorée est une prison, mon jeune ami. Beaucoup d'entre nous s'en satisfont ou ils s'en accommodent. Certains deviennent tristes en réalisant, la mort dans l'âme, l'erreur qui consistait à entrer. Mais ce monde est-il réellement différent de celui que nous avons connu ? Plus tard, quand nos pouvoirs seront plus grands, ce monde sera une réplique de celui dont nous sommes issus ; des grandes évolutions viendront. Vous êtes peut-être l'une d'entre elles.

— Et si l'on réfute votre monde ?

Soudain, le paysage disparut et je me retrouvai face à un mur, assis dans un couloir, sous une statue éclairante. Jurus était à mes côtés et me regardait tristement.

— Voilà ce qu'est mon monde réfuté.

— Revenons à l'autre : le vôtre. Je voudrais réfléchir un peu.

Le paysage réapparut ainsi que le vent qui dissipa l'air lourd et moite du labyrinthe.

— Maintenir ce monde au seul moyen de votre volonté doit être un travail de titan !

— Rappelle-toi que le labyrinthe donne toutes les chances. Ainsi, la fatigue ne nous touche guère. La fatigue mentale se récupère d'autant mieux que l'expérience nous irrigue. Rien n'est magie.

— Et le labyrinthe ?

— Petit, ne blasphème pas. Evite de poser dorénavant ce genre de questions, cela devient pénible. Tu es libre de choisir entre ce monde créé par ma personne, et l'aléatoire défilement des lignes du monde intermédiaire. Le labyrinthe est notre monde. Il existe et ne se justifie pas. Nous ne pouvons comprendre le pourquoi. Le labyrinthe est notre Dieu : on ne le remet pas en cause ; on ne l'interroge pas.

— Mais sa raison d'être est d'être résolu ! Ce n'est pas en détournant notre esprit des préoccupations qu'il doit nous inspirer que nous sortirons !

Il se leva, contenant sa colère.

— Toi, petit misérable, tu crois pouvoir sortir ? Tu te permets de réfuter la création que je t'offre au nom d'un idéal que de plus puissants que toi ont abandonné ! Toi, l'orgueilleux intuitif, que crois-tu ? Que pendant plus de mille ans, les insectes prisonniers que nous sommes n'aient pas réfléchi ? Que les pistes les plus absurdes n'aient pas été explorées ? Crois-tu que si solution il y avait au problème, je ne l'aurais pas trouvée ? Va ! Va vers le chemin de la folie, loin de l'air et du soleil du monde de Jurus ! Va dans le monde des fous qui cherchent ! Va vers eux ! Pars ! Et quand tu rencontreras un nouveau passeur, tu l'imploreras de te guider vers le seul monde humain du labyrinthe : le mien ! Et quand tu arriveras ici, dans ces collines qui auront hanter ton esprit, tu te jetteras à mes pieds et tu imploreras mon pardon pour que je t'admette une nouvelle fois ici ! Le labyrinthe est un monde bâti pour les rats ! Le monde de Jurus est un monde pour les hommes ! Va ! Retourne parmi les tiens et crains ma colère !

Jurus resta dans son monde alors que le labyrinthe se matérialisait autour de moi. Je cognai la paroi qui me faisait face, puis tournai sur moi-même. Avec un cri d'effroi, je m'aperçus que j'étais entre quatre murs dans un couloir carré ! Sur chaque mur, une statue éclairante semblait rire de mon état. J'étais pris au piège dans un morceau de couloir impossible qui n'avait ni commencement, ni fin.

Demeurer entre quatre murs identiques pendant un certain temps est une expérience très désagréable. Ces murs étaient solides, matériels, au point que je devenais fou à mesure que je réalisai qu'il était impossible que j'ai pu seulement y entrer. Enfin, lassé par mon combat contre la pierre, je m'effondrai le long de la paroi, assis contre un côté tandis que mes pieds touchaient le côté opposé. J'estimai que l'air allait rapidement manquer. Je ne croyais pas que Jurus m'avait intentionnellement jeté dans cette cellule. Selon moi, il m'avait projeté en un endroit quelconque du labyrinthe, sans mesurer exactement quel serait mon point de chute. Peut-être me trouvais-je dans un de ces fameux grains dont Andreus m'avait parlé.

Voilà mon histoire, passeur. Tu peux passer ton chemin. Dis à Jurus que je suis resté là où il m'a envoyé, que j'écoute le temps s'égrener de l'extérieur. Qu'il y a maintenant près de mille ans que je pense entre ces murs. Il y a peu, j'ai découvert ce que je cherchais et rien n'a changé. Je suis satisfait. J'explore cette création par la pensée, cette *créature* qui m'abrite et m'abritera. J'ai trouvé la sortie. Mais j'ai eu peur. Car je ne savais pas si je l'avais ou non créée, si elle n'était pas un mirage issu de ma volonté. Alors, j'ai brouillé les cartes, comme l'ont fait des générations avant moi, pour que personne ne la trouve plus.

Je suis le sage de ce lieu. Je suis ici chez moi. L'éternité supporte mon inaction. Sache que le monde de Jurus fut par lui créé, mais que je ne puis t'affirmer que je n'ai pas créé Jurus lui-même, ainsi que le labyrinthe.

Bientôt, lorsque je serai devenu un saint, je m'incarnerai dans un de ces murs mouvant, dans un sol, un plafond ; à moins que je ne prenne la place de l'une de ces statues qui vous gardent à votre insu.

Histoire CXIII

— Vous allez voir, Monseigneur, ce que la technique peut faire.

— Je suis vraiment obliger de mettre cet appareil ?

— Hélas oui, Monseigneur. Mais il est vraiment léger, vous savez.

— Oui, oui...

Le montant se fixa parfaitement aux tempes de l'homme de religion qui eut une hésitation avant de s'attacher à la machine.

— Je suis vieux. Ce n'est pas dangereux au moins ?

— Je vous assure que non Monseigneur. Tout a été testé des centaines de fois.

— Soit, je vous fais confiance.

Il accrocha l'appareil derrière sa tête. Le bandeau s'adaptait si bien aux formes de son crâne qu'on eut pu le croire doué de vie. Les lunettes scellèrent les orbites. Les écouteurs prirent possession des oreilles. Devant ses yeux, un noir d'encre stagnait dans un silence total. D'une main peu assurée, il enclencha.

L'abbaye apparut aussitôt, avec son cloître, son air frais et humide, et son meilleur ami Yves, perdu sur un autre continent. Sans s'apercevoir de sa méprise, il lui serra la main. Son visage était radieux quoiqu'un peu mécanique.

— Comment vas-tu Charles ?

— Pas trop mal. Et toi ?

— La routine de la reconstruction, de la survie.

— Marchons un peu.

— C'est la première fois que tu fais l'expérience, non ?

— En effet. J'avoue que j'ai eu peur.

— C'est une sensation étrange. Déambuler dans un cloître qui n'est plus, dans une époque qui a cessé d'exister, quelle impression extraordinaire. Pourtant, si tu y regardes de plus près, les détails sont flous.

Il s'était approché d'une colonne et montrait le schéma grossier de le texture sensée imiter la pierre.

— Qu'as-tu fait pendant ces années ?

— J'ai reconstruit une partie de la civilisation, à commencer par la structure essentielle de la famille. J'ai appris aux gens à lire, à compter, à bâtir des maisons que la première pluie n'emporte pas, à cultiver et à élever le bétail. Maintenant que je suis vieux, ma mission se termine : je délègue à ceux qui ont suivi les préceptes dictés par notre Dieu et notre ordre. Les choses sont revenues à une certaine normalité : un monde rural d'administration religieuse. Le sentiment artistique commence à naître chez des jeunes gens, ce qui montre que notre petite société se stabilise, que les préoccupations quotidiennes ne sont plus seulement de trouver à manger. Nous évoluons doucement.

— Repartir de presque rien : quelle folie imposée par l'Histoire ! Regarde autour de nous ce décor fantastique élevé par les chevaliers de Dieu. Aujourd'hui, nous payons le prix de dix années de destruction.

— Ne te fies pas à ce que tu vois, Charles, car ce que tu vois est faux. Je n'utilise ce biais que pour te parler, parce que nous sommes loin l'un de l'autre et que c'est peut-être la dernière fois qu'une telle chose est possible. Nous sommes au point de départ, ici. mais vous, vous avez gardé une science effrayante qui glorifie l'illusion au lieu de la réalité brisée qu'est notre monde.

— C'est ce dont je voudrais te parler. Toi et ceux que tu as formés êtes notre seul espoir. Ici, du monde détruit est né un nouveau monde semblable à une forêt vierge, un monde qui développe une culture de l'oubli et de l'illusion basée sur la technique. Sache que cette machine qui nous permet de nous retrouver malgré les kilomètres est un vieil outil. Les machines actuelles se fondent à l'homme et lui font ressentir des sentiments et des histoires enregistrés, sans laisser à leur volonté la liberté de s'exprimer. Ces machines sont des drogues qui font oublier que le monde est ruines et qu'il faudrait le reconstruire.

— Tu veux me dire que notre ordre perd le contrôle de la population ?

— C'est cela.

— Qu'en est-il de la réalité ?

— La ville est un tas de ruines où des congrégations puissantes font localement régner l'ordre, établissant la loi du travail, de la récompense et de la punition. Depuis plus de cinquante ans que je suis ici, seulement un cinquième de la ville a été reconstruit. Le reste est un désert en proie à la folie des hommes.

— Tu m'as écrit que tu voulais te retirer.

— C'est exact. Rien ne m'attache plus à cet endroit où le passé se postule en futur. Je suis un pasteur d'hommes, pas de machines. La science est leur religion ; elle permet des miracles, elle donne un sens à leur vie. Mais elle les a déjà détruit et elle recommencera. Je veux voir un vrai missionnaire avant de mourir.

— Tu es un modèle pour nous.

— Pas de mensonges, Yves, s'il te plaît. M'accepterais-tu chez toi ?

— Tu y seras toujours le bienvenu.

— Combien de temps dure le voyage ?

— Il faut compter une année.

— Je viendrai.

— A bientôt, Charles.

— A bientôt.

Il se serrèrent la main avec émotion. Peu après, l'illusion se dispersa simultanément à la déconnexion.

Monseigneur Charles demeura un instant sombre et immobile, le bandeau à la main, alors qu'il contemplait le terrain vague vide sur lequel des paquets de ruines rougeoyaient sous un soleil fatigué, enfoui derrière des couches de miasmes fétides. Il s'approcha de l'homme qui lui avait tendu le casque. Celui-ci, une prise à la tête, tremblait comme un apoplectique, les yeux blancs, la bouche écumante, plongé dans l'excitante réalité des nouveaux maîtres du monde.

Histoire CXIV

Vincent et Stéphane roulaient derrière le camion qui vomissait de lourds paquets de gasoil puant.

— Ecartons-nous de cette saloperie ! cria Vincent.

— Ouais !

Ils doublèrent le monstre à la tête d'acier et aux dents brillantes. En passant, ils levèrent la main vers le gros conducteur barbu qui leur répondit d'un hochement de la tête.

— Qu'est-ce qu'il fait comme bruit, ce tonneau !

— Ouais, d'habitude, c'est plus discret !

A quelques dizaines de mètres devant le camion, roulait un groupe de motards. Quand Vincent et Stéphane furent assez proches, ils arrosèrent l'espace des sons de leur nouveau bruiteur. Des têtes étonnées se tournèrent précédant des éclats de joie.

— Encore ces deux branlos !

— Les gars, vous êtes en retard, comme toujours !

— Putain! Ca f'sait un bail !

— Où t'as acheté c'tte merveille, Steph' ?

— Nom de Dieu ! T'as changé de bête Vincent ?

— Ouais, elle est super !

— Qui conduit ?

— Un mec que tu connais pas. Marol, qu'il s'appelle.

Dans le groupe, un des motards tourna la tête et leva la main pour se faire reconnaître. Il chevauchait une belle moto à deux sièges en escalier. Derrière lui, une femme occultée par un casque intégral noir se tenait négligemment assise, des mèches de cheveux au vent. Après avoir salué une partie du convoi, Vincent et Stéphane se mirent dans la roue des derniers et relaxèrent leurs bras. Ils allaient entrer dans le désert, dans leurs souvenirs. La route partiellement ensablée longeait le grand lac salé, déchirure de lumière vive au milieu du paysage de broussailles.

— Rien n'a changé ! cria Stéphane.

— C'était il y a seulement cinq ans ! Ici, tout sera pareil dans un siècle !

Après quelques heures passées à longer le lac, des reliefs apparurent rapprochant le lieu habituel du campement. Les motos quittèrent la route et s'engagèrent sur un chemin menant à une vielle baraque au toit effondré, qui surplombait le lac du haut de sa petite bute. Les moteurs se turent les uns après les autres alors que le nuage de poussière grossissait avec l'arrivée du camion.

— Pouah ! cracha Vincent. Saloperie de désert !

Lorsque le camion eut éteint son moteur, le silence les assaillit.

— Putain ! J'me souviens d'ce sacré silence. C'est incroyable.

— Hé les deux cowboys ! Venez ! Y'a des choses à décharger dans le camion ! Toutes les mains seront bienvenues.

— On arrive.

La troupe s'amassa autour de la tête du golem de chrome pour entreprendre de lui vider les tripes. Les tentes se montèrent. Stéphane et Vincent en profitèrent pour saluer ceux qu'ils n'avaient vu que de loin.

— Où est La Louve ? demanda Vincent.

— Sûrement auprès de son ex, répondit le chauffeur d'un ton railleur.

Vincent s'écarta de l'agitation pour contourner la vieille bâtisse en ruines.

— Salut La Louve.

Elle se retourna, le casque à la main, vêtue de cuir.

— Salut Vincent.

Ils se regardèrent en silence quelques instants puis elle contempla de nouveau la tombe.

— Tu peux comprendre que je déteste cet endroit ?

— Oui.

Vincent tendit son paquet de cigarettes. En allumant une tige, elle dit d'un ton amer :

— Venir ici pour faire les mêmes conneries tous les cinq ans. A qui le tour cette année ? A Marol ?

— Peut-être. C'est le jeu.

— Un jeu de cons ! Un jeu où l'on perd à chaque fois. Où l'on perd la vie.

— Comment va Le Singe ?

— Ca va. Il est gentil. Je me sens bien.

— Ca te fait quoi d'être la nana du chef ?

Elle s'assit sur la dalle de marbre ; regarda le lac rougeoyant sur lequel le ciel se répandait.

— Ca ne fait pas grand-chose. C'est un homme bien ; un bon chef. Et toi, que deviens-tu ?

— Bof, je roule. Je bosse chez des potes quand j'ai besoin de thunes. J'alterne le boulot et la moto. Je suis seul alors, tu comprends, je n'ai pas besoin de beaucoup pour vivre : du fuel, un duvet, un peu de monnaie et c'est parti.

— Je t'envie. Tu es un des mecs les plus libres que je connaisse.

— Libre ? Conneries. Je tue le temps. Je bosse la moitié de ma vie pour me payer du bon temps l'autre moitié. On n'est jamais libre.

— Tu n'as pas trouvé la femme de tes rêves ?

Il ne la regardait pas. Assis à côté d'elle, il regardait le lac rouge en écrasant son mégot sous sa botte. Il pensait que pour être plus proche d'elle encore, il aurait fallu la posséder.

— Tu me convenais bien. Mais, il y a cinq ans, je n'avais rien. Je ne pouvais pas...

— Stop. Richard me manque. Et toi aussi, tu m'as manqué. Comme un ami.

— Ouais.

— Alors vous deux, on joue les amoureux ?

Stéphane arrivait nonchalamment, les mains dans les poches de son blouson, tapant du pied dans les pierres qui se baignaient dans la poussière.

— Dis pas de conneries, Stéphane, on se souvient d'un pote.

— Ho ! Je déconnais.

La Louve se leva et se planta devant Stéphane.

— Le problème, connard, c'est que j'aime pas ta façon de déconner. Alors choisis tes cibles et fais gaffe. Le Singe est un grand susceptible.

— Okay La Louve ! T'énerves pas ! J'ai dit une connerie. Je retire. C'est bon ?

Elle partit en crachant au sol.

— Pauv' con.

Stéphane resta debout devant la tombe sans savoir quoi faire. Il se dirigea vers Vincent en traînant les pieds.

— Steph', t'es con ! La poussière ! Fais gaffe, tu m'en envoies plein la gueule !

— Et merde à la fin ! Tout le monde me gueule dessus !

— Tais-toi et regarde.

Le soleil sombrait devant leurs yeux dans une mer de nuages disposés en feuilles fines comme les strates d'un cocktail magnifique.

— J'ai soif, dit Stéphane. Bon, je vais boire un coup.

Le lac regardait l'agitation du campement avec indifférence. L'astre brûlant arrachait ses derniers feux pour les projeter sur des lambeaux de nuages qui moutonnaient lentement en perdant leur structure sous les attaques répétées d'un vent d'altitude. Avec le soir, arrivait la fraîcheur. Bientôt le froid prendrait possession des lieux.

Autour du feu, la horde organisa un repas dont la base était une viande grillée accompagnée de drôles de légumes venant d'un pays lointain. Le Singe présidait l'assemblée, contrôlait les conversations, évitant les sujets délicats, motivait la meute pour les dures journées à venir. Auprès de lui, La Louve trônait en reine, organisant la distribution de nourriture.

Vincent fit le tour de la maison pour se joindre au groupe. Ses pensées avaient dérivé vers de sales sujets qui font mal tout en ne servant à rien. En revenant, une femme le croisa et leurs regards se fondirent. Brusquement, il venait d'être projeté dans un autre monde où le décor avait cessé d'exister pour n'être qu'une déclinaison kaléidoscopique du visage entrevu. Les jambes tremblantes, un rictus de douleur fendant son visage, il se voyait de l'extérieur empli d'un étonnement démesuré devant un visage qu'il recomposait comme s'il s'était soudain perdu dans une nuit irréelle. Tandis qu'elle cherchait à comprendre ce qui lui arrivait, le temps, sans pitié, s'écroulait en cascade. Les yeux rivés l'un à l'autre, les éléments alentour disparaissaient et réapparaissaient dans un brouillard brillant qui obligeait à réévaluer sans cesse les distances. A la suite d'un effort surhumain, elle ouvrit la bouche pour tenter de parler. N'y parvenant pas, elle s'assit, abattue. Lui la regardait en rougissant, combattant pour tenir sur ses jambes. Un ultime effort le fit se diriger vers la ronde des ombres qui dansaient autour du feu.

Stéphane vit arriver un spectre.

— Putain ! Vincent ! Ca va ?

— Heu...

Il s'assit à sa place tandis que La Louve venait lui apporter son assiette. Elle la lui tendit mais il ne la prit pas, les yeux perdus dans le vague. Agacée, elle tendit l'assiette à Stéphane puis partit en haussant les épaules. Le Singe, tapant sur l'épaule de son garde du corps avec un rire non contenu, entama les hostilités.

— Vincent ! Sacré Vincent ! Ca ne va pas, hein ? Tu voyais pas que La Louve te causait ?

— Si.

— Bon, Vincent, prend un apéro. Ca ira mieux après ! Tiens, j'en profite pour te présenter les gars de la meute que tu ne connais pas : Billy est mon nouveau garde du corps.

— Salut.

— Maximilien conduit le char.

— Ouais.

— Et Longue-Barbe est notre champion !

La meute leva les mains en hurlant comme un seul homme.

— C'est lui qui va gagner ! C'est un mec bien. Il a des diplômes ! Il s'y connaît en bagnoles. Il est entré dans la bande il y a deux ans avec une idée de voiture. Ca nous a plu. Alors on a mis le paquet. L'engin, c'est un monstre ! Une fusée ! Nous allons les pulvériser, Vincent !

Les troupes, folles de la rage de vaincre, hurlaient de contentement comme un monstre qui aurait abattu son plus puissant adversaire au prix d'un long combat.

— La Louve, monte un peu le son que j'entende cette musique de sauvage ! Ah, putain que c'est bon d'être au complet !

En un sens, Le Singe avait raison, car Richard, lui-même n'était pas loin. Il regarda la horde avec des yeux de premier chien du traîneau, de guide, de chef, de référence.

Derrière les flammes, elle s'était assise. Sans la voir vraiment, il savait qu'elle était là, qu'elle tentant de parer la danse des pointes rouges pour l'apercevoir, qu'elle avait un nœud incompréhensible au fond de la gorge, que son esprit était un océan en furie prêt à tout ravager. Lui mangeait comme un automate, sans réaliser ce qui se passait et pourquoi tout était soudain si trouble devant ses yeux.

— Mais tu pleures !

Stéphane était ébahi. Des gouttes pressées roulaient sur la barbe de Vincent.

— Bordel, mais dis-moi ce que tu as !

— Rien. Je sais pas...

Il versa un grand verre de tord-boyaux à Vincent et le lui fit avaler sec. Celui-ci râla, comme brutalement éveillé d'un rêve. Le repas se terminait. On rangeait, préparait les tentes.

Vincent, dans un état second, vit Stéphane s'affairer dans un nuage de jurons.

— Merde Vincent ! Tu pourrais m'aider !

— Ouais, excuse...

La nuit froide et silencieuse engloutit le campement.

Ne pouvant dormir, Vincent se leva au milieu de la nuit. Il alla contempler le lac de sel qui luisait sous les étoiles. Une main se posa sur son épaule le faisant tressaillir.

— Bonsoir, je m'appelle Ame.

— Ame ?

— Oui. Nous nous... Nous nous sommes rencontrés, tout à l'heure.

— Je me souviens.

Le silence de la nuit les faisait trembler de froid.

— Vous êtes... fâché ?

— Fâché ? Pourquoi ? J'ai l'air fâché ?

— Vous avez l'air contrarié.

— Un peu. Disons que la manière dont s'est passée notre rencontre est une chose qui ne m'est jamais arrivé.

— Vous aussi, vous avez ressenti quelque chose ?

— Pas vous ?

— Oh si ! Pourquoi ne me regardez-vous pas ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?

— J'ai peur de moi.

Elle lui passa la main dans les cheveux.

— Ne faites pas ça.

— Je ne peux pas m'en empêcher. J'ai l'impression de vous connaître, de tout savoir de vous.

Insensiblement, Vincent dodelina de la tête sous la main mouvante. Soudain, un cri déchira le silence.

— Je crois qu'on m'appelle. Longue Barbe est susceptible et jaloux. Il ne faudrait pas que l'on me voie avec vous.

Elle se pencha, lui embrassa le coin des lèvres.

— Nous nous reverrons, Coup-de-foudre.

— Mais...

Avant qu'il eût pu dire quoi que ce fût, elle était partie, le laissant dans un tourbillon qui décapait systématiquement les parois de sa raison.

Le lendemain, il eut un bref entretien avec Le Singe. Celui-ci était froid, distant, presque qu'agressif. Vincent fut chargé d'aller chercher des provisions au magasin le plus proche.

— Putain, mais c'est à plus de cent bornes ! Tu délires, Le Singe ?

— Fais-le pour moi.

— A quoi tu joues ?

— Je ne joue pas, répondit-il froidement.

Vincent partit alors que la voiture était acheminée sur le lac de sel pour les derniers réglages. Le sel et le sable couvraient le paysage tandis que le jour découvrait les campements des équipes adverses. Sa moto cahota dans le chemin avant qu'il ne prenne la route. Quelle connerie ! En passant non loin de la base des Amazones, Vincent se fit huer et insulter. Il accéléra pour éviter un incident.

A quelques kilomètres du campement, il aperçut sur le bas côté trois gars de la meute groupés autour d'une moto. Il se rangea et éteignit son moteur.

— Un problème les gars ?

Maximilien se retourna. Il puait l'alcool.

— Ouais, ma moto démarre plus. J'ai calé, comme ça, en pleine ligne droite.

Vincent se pencha et reçut le premier coup.

— Notre problème, c'est toi, connard.

Un deuxième coup l'atteignit à la mâchoire. Puis un coup de pied au ventre. Il se tordit sur le sol en râlant. Ils avaient tout leur temps.

— Bande d'enfoirés ! Battez-vous à un contre un au moins...

— Un contre un ? Voyez-vous ça ! A la régulière ? Parce que t'es réglo toi ?

Il reçut une botte en pleine gueule.

— Enfoiré... articula-t-il avec peine, le sang à la bouche.

Le soleil lui brûlait les yeux, le sable la bouche. Les trois barbus se tenaient debout autour de lui. Ils ne lui laissaient aucune chance de sortir du cercle que leurs corps, comme des piliers monumentaux, traçaient à la verticale.

Maximilien s'exclama:

— Oh ! Excuse-moi ! J'ai pas fait les présentations ! Moi, c'est Max. Lui, le gros, c'est Smart, et le grand con, là, c'est Sammy. Messieurs, je vous présente Vincent Connard, dit Je-pique-les-gonzesses-des-mecs-de-la-meute. Mais la nuit a des oreilles, mon pote ! Les miennes !

Chaque accentuation du phrasé s'accompagnait de coups. La figure de Vincent était en sang. Son ventre était en feu, ses muscles bandés pour résister à la violence des chocs incessants.

— Bande d'enfoirés... Vous pouvez même pas vous battre... Ah !

Sammy avait cassé une lourde bouteille de bière sur la tête de Vincent. Celui-ci, la bouche ouverte, sombra dans un cauchemar d'inconscience et de douleur. Non rassasié, Max donna deux ou trois coups de pied supplémentaires au corps inerte ; pour le plaisir. Max vida la réserve d'eau de Vincent sur le sol. En quelque secondes, la terre sécha et redevint poussière. Ils enfourchèrent leurs bêtes en le laissant là, firent demi-tour pour se diriger vers le lac salé où les moteurs ronflaient. Smart prit le temps de cracher sur le gisant avant de partir en faisant patiner sa roue arrière sur le sable.

Le soleil amorçait sa montée. Ce furent ses rayons brûlants qui sortirent Vincent de son inconscience. Il se plaça sur un coude avec difficulté, cracha le sable qui lui emplissait la bouche, rampa jusqu'à sa moto, s'accrocha au siège et appuya sur l'avertisseur aussi longtemps qu'il le put.

Une heure avant le coucher du soleil, Stéphane, qui était parti à sa recherche, le trouva, commotionné, la peau brûlée, les lèvres fendues, effondré sur le sol.

— Bordel Le Singe ! Qu'est-ce que ça veut dire ? On l'a roué de coups ! Qui a pu faire ça ?

— Je ne sais pas... Peut-être les Amazones...

— N'importe quoi ! Il s'est arrêté volontairement. Des concurrents auraient bousillé sa moto, et là, rien ! Les gars qui l'ont latté sont des mecs d'ici ! Putain ! Ils sont là, je suis sûr ! Merde ! T'as vu dans quel état ils l'ont mis ? Et ils l'ont laissé des heures sous ce putain de soleil !

— Calme toi, Stéphane.

— Quoi ? Me calmer ? Ha ben merde alors ! Mon meilleur ami vient de se faire casser la gueule par une bande de connards qui voulaient le faire crever et il faudrait que je me calme ! Putain ! Merde !

Stéphane hurlait de rage. Il en était devenu rouge. Le Singe, lui, était sombre. Stéphane le regarda les yeux ronds.

— Parce que, en plus, t'étais au courant, espèce de salopard ! Tu savais qu'on allait lui péter la gueule ! Merde alors ! Je rêve ! Putain, un de tes potes que t'avais pas vu depuis cinq ans, tu permets qu'on lui détruise la gueule ! L'enculé de merde ! C'est peut-être même toi qui a ordonné qu'on le bousille ?

— Non, ce n'est pas moi.

— Alors c'est qui ? Tu vas parler, fumier, ou je te fais la peau ?

Stéphane tenait le Singe par le blouson. Il avait sorti son surin et le tenait tout près de la limite de la barbe, contre la gorge. Billy sortit une arme de poing.

— Déconne pas Stéphane. Lâche ça !

— C'est qui ? Salopard. Dis-moi qui c'est.

— Je ne peux pas ! Merde à la fin ! Je croyais pas qu'ils allaient l'amocher comme ça !

Stéphane hésita.

— Pauvre con ! Tu savais pas ! Parce qu'il va crever là ! Tu vois, connard ! Tu te rends compte de ce que t'as fait ! IL VA CREVER ! Tu n'es qu'un pauvre con, Le Singe. Un super con. Un sale con. Vincent n'a jamais fait de mal, tu le sais. Mais parce qu'il ne vit pas avec ta bande de dégénérés, avec ta meute de merde, tu le punis ! Tu te venges ! Tu permets aux sales connards de faire la loi à ta place ! Parce que la société que tu fuies, tu l'as re-créée ici, et elle pues plus encore que l'autre. Parce que tu es une merde, Le Singe, une vraie merde. Vincent te foutait la trouille, c'est ça ! Voilà la vérité. Ecoute connard, je crois que j'ai la solution. Tu as déconné, tu vas payer. S'il y reste, je te crève. Tu peux me croire. Tu assumeras sa mort, pourriture.

Il lâcha Le Singe ; celui-ci s'effondra à terre.

— Connard, va.

Stéphane sortit de la tente. La louve tentait de soigner le blessé.

— Comment va-t-il ?

— Très mal. Il faudrait l'emmener dans un hôpital. Je crois qu'il a la rate éclatée.

La Louve regarda Stéphane les larmes dans les yeux. Celles-ci fuyaient les abris en amande pour rouler rapidement le long de ses joues et s'écraser au sol, dans la poussière.

— Nom de Dieu de bordel de merde ! Non ! Non !

Vincent mourut dans la nuit.

— C'est décidé, tu pars ?

Stéphane regarda le Singe avec des yeux de glace.

— Ou je pars, ou je te bute.

— Bonne chance. Tu me manqueras.

— Pense plutôt à Vincent, sale con de merde. On se reverra en enfer, pourriture. Et là, tu payeras, fais-moi confiance, même si c'est moi qui toi te torturer pour l'éternité !

Il attache le ballot et enfourcha sa moto. La course va commencer quand il parvient à la petite corniche. Stéphane s'arrête sur la route pour regarder les lignes parallèles improbables qui fonçent sur le lac de sel en dégageant des gerbes de poussière. Il fixe la voiture de Longue-Barbe, un point sur lequel se concentre sa haine de la horde.

Longue-Barbe est dans le cockpit un sourire meurtrier aux lèvres. Quand il tourne la tête pour estimer la distance qui le sépare de ses adversaires, il voit Vincent assis à ses côtés, copilote meurtri de mille coups et brûlures.

— Regarde devant toi Longue-Barbe.

Une forme est sur la trajectoire de la voiture. Quand Longue-Barbe se rend compte qu'il s'agit d'Ame, celle-ci est déjà pulvérisée par le choc.

— Adieu, Longue-Barbe.

Vincent tourne le volant à fond : la voiture part en tonneaux, décomposant sa structure un peu plus à chaque rebond pour ne ressembler qu'à un tas d'acier qui prend feu puis explose.

Stéphane regarde la voiture brûler.

— Putain ! C'était lui !

Histoire CXV

Dans le récit que je vais faire de cet épisode étrange de ma vie, j'éviterai de donner des dates, même si, comme le lecteur pourra le constater, celles-ci sont importantes dans le déroulement de l'histoire.

Je m'appelle Bruno. J'ai atteint l'âge noble de soixante-dix ans. Je ne veux pas passer pour un prophète de mauvais augure, c'est pourquoi je resterai flou sur les détails. Cependant, voyant le temps s'écouler, j'ai décidé de prendre la plume pour raconter ce dont j'ai été le témoin et l'acteur, ce qui peut s'ériger en présage d'un futur proche.

J'avais vingt-cinq ans à l'époque. Dans la fleur de la jeunesse, on peut se permettre de nombreuses choses, notamment des luttes sur des questions de principe. Plus tard, la fougue s'engourdit. Une amie, Sophie, issue de la bonne société, m'avait invité, ainsi que quelques autres, à dîner dans son appartement du vingt-huitième étage d'un immeuble moderne surplombant la verrue de béton de la grande ville. Si quelques de mes amis avaient des vues sur cette jeune fille qui, manifestement, voyait venu le temps de se trouver un mari, je restais, pour ma part, insensible à ses charmes physiques largement assombris par une intelligence de protozoaire.

Son logement était vaste et bien situé. La vue de la ville irriguait sa salle à manger où une douce musique coulait, plus propice à des roucoulades amoureuses qu'à un dîner entre amis. J'eus l'impression que Sophie avait invité tous ses prétendants pour les départager. Ses amies présentes se faisaient discrètes comme si leur rôle devait se limiter à celui de témoins, voire de complices. S'il était sûr que chacune de nos réflexions était analysée, évaluée, enregistrée, la maîtresse de maison n'en demeurait pas moins un bon parti du point de vue extraction sociale tout comme du point de vue pécuniaire. Jacques, un de mes amis, se plaisait à le répéter, en faisant ce qu'il pouvait pour être l'élu de la soirée.

Sophie nous accueillit en fin d'après-midi, au moment où le soleil de juin est le plus agréable, sa progressive descente sur les créneaux de l'horizon dessinant les longues ombres rouges d'un jour qui ne veut se terminer. Elle était superbe et semblait avoir décidé de laisser une chance à tous. Nous étions treize au total : six femmes et sept hommes. Nous nous plaisions à dire que l'un d'entre nous était un intrus, peut-être un traître voire un Judas. Les hommes restaient ensemble, parlaient de sujets détestables, physiques, tandis que les femmes, de leur côté, baignaient dans le futile et la contingence. Les deux communautés nous étant, à Jacques et moi, également inintéressantes, nous rejoignîmes la maîtresse de maison afin d'aider à diverses tâches. Elle était assistée d'une amie, Virginie, plus timide, dont les grosses lunettes caricaturales détruisaient l'harmonie de son petit visage de fouine.

Le treizième arrivé fut Guillaume, un homme dont la face ne me disait rien. Il était blanc, moite, un visage trouble d'où les yeux semblaient vous regarder par en dessous. Je le dirigeai vers les autres, puis revint vers la cuisine où la porte sembla se fermer d'elle-même.

— Sophie, commençai-je, Sophie ! Tu as invité tous tes prétendants ainsi que tous ceux sur qui tu as des vues ! Ce n'est pas sérieux ! J'ai l'impression d'être à une foire aux bestiaux.

— Un bon point pour toi, répondit-elle avec un petit rire niais. Tous ne le savent pas.

— Mais c'est si gros !

Je m'était retenu pour ne pas dire *grossier*.

— C'est gros pour toi, petit malin.

Je regardai Jacques, affligé que j'étais des réponses de Sophie. Lui contemplait cette dernière les yeux béats.

— N'est-elle pas belle ? me demanda-t-il en aparté.

— Elle l'est, répondis-je dans un soupir.

Voyant que notre présence ne servait à rien, je proposai à Virginie de prendre un verre au milieu des autres en guise d'apéritif. Elle rougit, mais me suivit, comme sous la menace. Je tentais de la détendre, d'être drôle, de l'attaquer sous plusieurs angles, mais rien n'y fit. Elle répondait désespérément par « oui » ou « non » et sa voix était si faible qu'il fallait s'abîmer l'oreille pour la parvenir à la percevoir.

Pendant notre conversation — qui tenait d'ailleurs plus du monologue —, je regardais les deux groupes en réalisant que la gent féminine voyait dans notre discussion, seul pont entre les deux sexes, le moyen d'aborder la gent masculine. Je me retrouvai donc, malgré moi, au centre d'un cercle bourdonnant de jeunes femmes dont je supputais que toutes n'étaient pas pourvues d'amant. Je tentais de m'approcher du

groupe d'homme pour alléger le fardeau qui était le mien. A la première occasion, Virginie avait disparu pour retourner à la cuisine tenir la chandelle. Les vitres de la salle à manger s'ouvraient sur une vue de la terrassante folie des hommes, une vue dans laquelle les volumes ne seraient bientôt plus que des amas de rectangles lumineux dont les côtés suivraient à contrecœur les lignes de la perspective.

Guillaume restait seul, angoissé par on ne savait quel secret. Il paraissait incapable de s'intégrer à une conversation légère. Il rongeait ses ongles tout en regardant le vide sous la fenêtre, une peur panique dans les yeux.

Le début de l'apéritif fut officiellement annoncé par Sophie. L'assemblée leva son verre à la santé de la maîtresse de maison. Les groupes se dissocièrent en de multiples joutes qui prenaient des airs de séduction. Ces préliminaires m'ennuyaient, certains lascars trouvant bon de contester l'incontestable pour le plaisir et la vantardise. L'agression verbale était de mise : il fallait que le vainqueur s'érigeât en héros pour que l'arène féminine frémisse de contentement.

Un nabot qui venait de gagner une joute m'interpella, croyant à sa supériorité universelle. Il paradait et ergotait depuis quelques minutes devant deux jeunes filles hilares.

— Vous, monsieur, vous êtes musicien n'est-ce pas?

— Oui, et toi tu es perroquet, on dirait.

Les deux filles s'en allèrent prises d'un fou-rire. Je soupirai, accoudé au fer forgé qui nous garantissait de la chute dans le vide. Il revint peu après, visiblement affaibli.

— Ca alors, quel salaud tu es ! J'avais posé des bases, mec !

— Quand tu poses des bases, ne mêle pas les autres à tes châteaux de cartes, ils risquent de s'écrouler.

Il partit froissé. L'alcool aidant, j'étais parfois brutal quand j'étais jeune ; l'esprit gagnait en vitalité ce que l'équilibre perdait. Le flottement de l'ivresse est un état précieux loin des affres de la saoulerie.

Le moment vint de passer à table. Les convives se rassemblèrent avant d'être disposés par la maîtresse de maison suivant une alchimie parfaitement calculée. J'étais à sa droite, presque en bout de table où les invités se divisaient en deux fois six plus un. Ce « un » était Guillaume qui, dos tourné aux fenêtres ouvertes, trônait mal à l'aise face aux yeux inquisiteurs. Dehors, le ciel absorbait les dernières lueurs rouges pour laisser, un bref instant, un monde noyé de bleu.

Les conversations se lièrent à des sujets anodins : le temps d'abord, élu de toujours et personnage sur lequel on ergote stérilement depuis des millénaires ; vinrent ensuite les occupations para-estudiantines ; puis le retour nécessaire — du moins il le semblait — aux déclinaisons concernant le *travail*. Alors que, pendant quelques secondes, l'atmosphère avait semblé déraper sur le terrain artistique, quelques lieux communs foudroyants prononcés avec une assurance affligeante refroidirent les âmes prêtes à d'autres envolées. Un certain Régis, notamment, se distinguait par un flot continu de paroles et un avis incontestable sur tout. Le volume sonore qu'il occupait, à comparer avec son volume physique, était fatiguant.

Sophie, dans sa grande innocence d'esprit, semblait ravie de se baigner dans l'infect courant au débit intarissable. Je mangeai silencieusement quand elle me demanda mon avis. Ce dîner prenait toutes les allures des sombres réunions auxquelles on s'efforce de parler pour dissiper la gène.

— Qu'en penses-tu ? me demanda-t-elle du coude.

— Oui, allez-y, renchérit Régis, certain que j'allais apporter de l'eau à son moulin.

— Je ne pense rien.

— Il se fait prier.

— Allez-y.

— On vous écoute.

— Quel timide.

— Vous voulez vraiment que je vous dise ce que je pense ?

— Oui.

— Je pense que je ferais mieux d'oublier ce que je viens d'entendre tellement les arguments sont ridicules et issus d'un mélange ignoble qui laisse frémir quant à l'état mental de celui qui les profère.

Ma fourchette retentit dans le silence. Comme d'une seule personne, les regards se pointaient sur Régis attendant la réponse. Mais, alors qu'il ouvrait la bouche, Sophie se leva et annonça le dessert. Les conversations reprirent en excluant le monsieur qui me lorgnait avec haine et moi-même. J'avais envie de partir. J'aurais dû. L'alcool faisait son effet. Je devenais con. De plus, le manège et ses habitants m'ennuyaient.

Au moment du café, Sophie distribua des petits cartons à tous ses invités excepté Guillaume. je l'entendis se murmurer quelque chose comme : « non... pas de spectacle... »

Sophie mit les mains sur mes épaules et se pencha vers mon oreille.

— Encore une réflexion de ce genre et je te mets dehors.

— Tu veux que je parte ?

— Ne fais pas l'imbécile. Ferme ta bouche. Tu es si prétentieux que c'est ennuyeux.

Elle me regardait avec de tendres yeux que je ne pus m'empêcher de comparer au regard d'un représentant de la race bovine. Je promis de faire attention.

Les cafés étant servis, les cigarettes s'allumèrent, laissant monter des colonnes de fumées chaotiques qui se fondaient en une nappe douce au plafond. Tout était prêt pour le spectacle.

— A vous tous, je vous présente à nouveau Guillaume. Guillaume a un pouvoir très étrange, quasiment digne d'un roman.

— ... Pas de spec...

— Il connaît le Temps !

Des incrédules s'exclamèrent, demandèrent des précisions.

— Guillaume peut, expliqua Sophie, par des moyens inexplicables actuellement, vous dire quel jour de la semaine est une date quelconque du calendrier. *Il le sait*, voilà tout. Il sais par exemple que le douze décembre de l'année **** est un...

— Nous sommes un jeudi !

L'assistance resta pétrifiée. Guillaume avait regardé sa main gauche levée dans un tremblement et quasiment crié le résultat.

Sophie dissipa le fantastique qui venait de surgir.

— C'est pourquoi je vous ai distribué des calendriers perpétuels : pour tester sa connaissance du temps.

On regarda les calendriers et leur fonctionnement complexe. Puis les questions fusèrent.

— Premier janvier **** ?

— Nous sommes un mardi !

— Vingt-cinq mars **** ?

— Nous sommes un vendredi !

— Dans vingt ans, le trente juillet **** ?

— Nous sommes un dimanche !

Ayant eu confirmation du prodigieux talent de Guillaume, les exclamations s'élevaient des quatre coins de la table. Certains criaient, d'autres cherchaient une faille improbable en multipliant les questions aussi vite que leur compréhension du calendrier perpétuel le leur permettait. Chaque fois, la main gauche de Guillaume tremblait sur son avant-bras ; il la regardait d'un air hypnotisé puis criait la solution.

— Futur lointain, maintenant : le six juin **** ?

Sa main trembla. Ses yeux se remplirent d'une peur horrible qui lui fit perdre ses couleurs en quelques fractions de secondes. Il se projeta en arrière avec un cri monstrueux, envoyant la chaise rouler contre le mur, puis il s'écria au sommet de la folie, avant de basculer par dessus la grille de fer forgé de la fenêtre :

— NOUS NE SOMMES PLUS !

Les plus rapides d'entre nous parvinrent à la fenêtre alors qu'il criait encore dans le vide. Sa voix s'éteignit dans l'écho de sa chute. Tous, nous avions les yeux hagards, l'esprit brouillé, le corps tremblant devant cette brusque discontinuité du temps qui avait en quelques secondes ôté la vie à l'un d'entre nous. Il paraissait impossible de réaliser ce qui s'était passé. Sophie se mit à crier et à pleurer tout en se débattant pour quitter nos bras peu sûrs. Régis téléphona aux autorités qui furent promptes à se rendre sur les lieux. Après les quelques traditionnelles questions qui suivent une tragédie, nous rentrâmes dans nos demeures respectives au petit jour, comme drogués par les événements et le manque de sommeil.

Je n'ai jamais revu aucun des participants de cette sordide foire au monstre. Pendant longtemps, j'ai tenté de comprendre ce qui s'était passé. Puis j'ai voulu oublier. Aujourd'hui, malgré mon âge, j'ai peur. Car demain est le six juin ****.

— VI. Contes de l’exception, de l’humanité et du néant

Histoire CXVI

— J'ai un papier à faire signer.

— Voyez au bureau chargé de l'accueil.

Pour la dixième fois, on m'envoyait d'un bureau à l'autre en me regardant comme la lie de l'humanité. Je me demandais où je me trouvais. L'air fétide de la tour se brassait autour de moi, isolé du monde extérieur qui me regardait par delà les vitres au blindage imparable. Dehors, le monde vivait une tempête mêlant pluie et vent. Même gris ou glacé, l'extérieur avait des airs paradisiaques en comparaison de la boîte de métal dans laquelle je me trouvais. Pris au piège, comme une souris qui attend le coup de grâce, je me rapprochais du néant.

— Désolé, monsieur, mais notre machine ne vous connaît pas. Sans votre nom dans la machine, pas de signature. Il vous faut un enregistrement en bonne et due forme.

— Soit, mais dites-moi où aller ! Depuis une demi-journée, j'ère dans cette tour sans que rien n'avance ! Cela ne va jamais, mais personne ne veut le faire avancer ! Pour un tampon et une signature ! Dites-moi ce que je dois faire et j'y courre.

— Au cent troisième étage, bureau 10 384.

Je retournai vers le couloir des ascenseurs. J'attendis fort longtemps et m'arrêtai à tous les étages tant il y a avait de personnes pressées : on montait, descendait, remontait, s'entassait, se bousculait, causait voire criait. Un rapide regard vers l'horloge m'indiqua que midi rimait avec saturation.

Le bureau 10 384 était vide. Je restai les bras ballants. Une dame, harnachée comme pour un séjour au pôle, tenta de s'enfuir d'un bureau voisin.

— Madame...

— Je n'ai pas le temps. C'est fermé.

— Mais, je viens de très loin...

— Revenez après le repas !

— Mais cela fait la matinée que...

— Et vous ? Que croyez-vous ? Que nous volons notre pause de midi ? Non mais pour qui se prend-il celui-là ? Il n'y a personne, je ne peux pas les inventer ! D'abord, qui peut bien vous réclamer ce maudit papier ?

— C'est...

— Je ne veux pas savoir ! Dans quelques temps, il y aura probablement quelqu'un. Un peu de patience, que diable !

— Où pourrais-je manger quelque chose ?

— Sûrement pas dans la tour : vous n'êtes pas enregistré !

— Mais je n'ai rien vu dehors ; il n'y a que du béton !

— Je ne sais pas !

Je l'avais suivie dans le couloir des ascenseurs. Un des cubes glacés s'était ouvert pour l'absorber tandis qu'elle me jetait la dernière réponse en se frayant un chemin dans la masse bourdonnante. Je restai seul à l'étage à contempler les portes métalliques isolant le puits.

Il est des moments où l'on veut tout abandonner. On ne le fait pas uniquement parce que l'on sait que tout sera à recommencer plus tard, depuis le début. Ainsi, on se dit que l'on a avancé, que le but n'est plus aussi loin qu'il l'était en entrant. Cependant, au fond de soi, on sait que tout reste à faire.

La suite est banale, si banale : des attentes liées en grappes d'heures qui n'en finissent pas ; des renvois d'étage en étage comme une boule de billard animée d'un mouvement infini ; des formulaires où l'on écrit tout le temps la même chose pour que la machine globale se nourrisse et corrobore une fois de plus toutes les informations, digérant l'identité d'une manière telle qu'on la sent s'échapper, suintante ; une maison terrible dont on parcourt, groggy, les entrailles aux motifs répétés.

Lorsque j'eus mon papier, je crus à un miracle.

— C'est bon, monsieur. Vous pouvez rentrer chez vous.

— Quoi ?

Harassé par tant d'aventures inconscientes, mon œil mort ne put contempler le soir brillant sur une mer rouge de nuages fondant dans la nuit.

Dans l'ascenseur en chute libre, deux messieurs discutaient de l'une de leur connaissance condamnée pour un délit grave. Ils chantaient les louanges de concepts d'autant plus ineptes que leurs actes les démentaient à chaque seconde. Ils se félicitaient que le voisin tombe alors que leurs petites magouilles restaient impunies. Ils se croyaient les plus forts. Finalement, ils me regardèrent comme l'intrus que j'étais, la taupe venue du dehors pour contempler le bel édifice et ses lézardes. Ils jouaient avec les autres, car la loi est toujours aussi facile :

Quand on risque ce qui aux autres appartient,
On peut se prendre pour le plus malin.

Ils auraient dû payer eux-mêmes, comme tant le font au centuple. Que risquaient-ils ? Derrière leurs habits multicolores, leurs verres fumés et leurs mines graves, quel était l'enjeu ? Ils contribuaient à pourrir des monstres érigés par d'autres, y répandant leur propre nullité comme autant de venin à l'action irréversible. Leurs *conflits de personnes* se comptaient avec des unités astronomiques, prétextes à l'immolation de n'importe quel travail condamné dès la naissance. Qu'y gagnaient-ils ? Le monde en était-il là dans sa vénération sans limite de la négation ? Les papes du faux, les professionnels du néant, eux les modèles dont les révoltés blanchâtres lorgnaient le fauteuil étaient devant moi, presque coupables.

Ces deux rustres destructeurs ne pouvaient s'imaginer ce que leur triste monde avait engendré : dans ce chaos de béton, ce sinistre échafaudage de verre et de pierre, j'avais tant peiné pour obtenir mon *certificat d'existence* !

Paris le premier juillet 1996

Histoire CXVII

Grégoire se promenait pensivement dans les couloirs vides du bâtiment ouest. Le soleil faisait briller les salles désertes d'une lueur rouge qui allongeait les ombres horizontales sur les murs. En ces mois de chaleur, les étudiants avaient fui le lieu spartiate pour des plaisirs plus basiques. Celui-ci, néanmoins, conservait cette ambiance feutrée, protégée, presque craintive de connaître les déboires d'un monde extérieur déprimant, où tout bougeait trop vite. Grégoire s'était complu dans le monde de ses pensées, un monde formel où l'on pouvait confondre beauté avec arbitraire, un lieu abritant des idées quantifiées, organisées afin de repousser plus loin les affres du doute.

Cependant, en ce vingt-neuf juillet, le doute régnait bien en maître dans l'esprit de Grégoire, un sombre oiseau planait sur des années de certitude qui paraissaient comme autant d'heures de sommeil. Il s'assurait que rien de matériel n'avait changé. Tout était là. Les tables et les chaises en désordre d'abord, suspendues entre deux temps, attendaient d'être bousculées de nouveau puis utilisées. Le bureau et l'estrade ensuite, protégeant le tableau noir d'une palissade dont l'accès était réservé aux invités, voire aux initiés.

— Tu es encore là ? Décroche, vieux. Tu veux boire un verre ?

— Pourquoi pas.

Jean-François le regardait comme on eût contemplé un malade. Mais il ne dit rien. La chaleur assommait son esprit qui rêvait de s'abîmer dans la sensation physique que procurait une boisson désaltérante. Grégoire avait peur de parler ; parler pour lutter contre un mur d'idées reçues consolidées ou démontées maintes fois par un esprit trop cartésien, trop convaincu, trop fervent. Etre sûr d'une vérité était un comportement qui l'effrayait. Pourtant le torrent de mots bouillait dans sa bouche.

Ils s'assirent à une table carrée dans le bar vide, au milieu de la radio qui chuchotait des airs tant de fois ouïs. Le barman, un gros homme rouge et haletant, se dirigea à grand peine vers leur table. Il s'arrêta en soufflant, silencieux mais interrogatif.

— Un pastis.

— Deux.

Il retourna à son bar avec la même démarche dodelinante. Grégoire pensa le moment venu.

— Jean-François, dit-il.

— Oui.

— Je voulais te parler de quelque chose.

— Je vois bien, à ta tête.

— Cela fait maintenant presque vingt ans que je travaille ici. Que j'enseigne. Que je cherche.

— Oui, et alors ?

— Alors ?

Grégoire se mangeait la paroi interne des joues. Il était forcé de grimacer.

— Alors, je crois que j'ai tout faux.

— Tout ?

On eut dit que Jean-François regardait un journal venant de lui annoncer que la terre était un cube. Avec un mélange de lassitude et de pitié, il fit mine d'être intéressé.

— Tout quoi ? L'enseignement ?

— Non, pas l'enseignement.

— Donc ce n'est pas *tout* !

— Mais c'est le principal. C'est la direction que j'ai prise ! Tout est faux !

Au prix d'un ultime effort agrémenté d'un soupir, Jean-François expira :

— Explique-toi, nom de Dieu !

— Tu sais que, depuis vingt ans, je suis dans les mathématiques.

— ...

— Je me suis trompé. Je crois que je viens de le réaliser. J'ai bâti ma vie sur le néant !

— Mais enfin comment peux-tu dire des conneries comme ça ?

— Attends ! Attends. Suis-moi bien. Les mathématiques sont des démonstrations et des théorèmes, n'est-ce pas ?

— Grossièrement, oui.

— Le théorème, quand il est admis, ne décrit pas vraiment la chose qu'il concerne. Il serait plutôt extérieur à cette chose.

— Non, je ne suis pas d'accord, c'est bien une propriété de la chose ?

— Oui mais une propriété pour un système donné, et ce système est celui de notre mathématique. Mais la chose existe indépendamment de notre mathématique. Elle existe, on pourrait dire, en soi.

— Oui, oui. Bon, où veux-tu en venir ? demanda Jean-François en plissant ses yeux.

— Le théorème n'est donc pas une caractéristique intrinsèque de la chose. D'ailleurs souvent , il ne l'explique pas ! Il ne montre pas ce que la chose *est* ! Il se rapporte vaguement à elle. Elle est concernée mais ses caractéristiques internes ne le sont pas. Le théorème est une propriété *externe* de la chose !

— Soit, et alors ?

Jean-François manifestait des signes de nervosité voire d'impatience.

— Passons maintenant à la démonstration. Celle-ci met souvent en place des dispositifs complexes dont la chose n'est qu'un avatar. Dans ces dispositifs, on prend un chemin ou un autre, en aveugle !

— Non, nous sommes guidés par la nécessité.

— La nécessité de quoi ?

— Celle de démontrer le théorème.

— Souviens-toi, Jean-François. Un jour tu m'as dit : « Je suis un drôle de chercheur. Quand je veux démontrer un théorème, je suis comme un aveugle qui buterait dans des murs. Je suis dans un labyrinthe dont le sens m'échappe. Car je ne suis pas sûr de suivre un chemin qui mène au théorème, ni de suivre une sorte de chemin pertinent qui mènerait à autre chose. Je suis perdu. Pourtant, quand le but est atteint, souvent, je ne peux justifier chaque choix, chaque embranchement, chaque direction prise. Elle obéit au fait qu'elle mène au but. Mais on en connaît le sens qu'une fois sorti, *a posteriori*. Et quand tout est démontré, dire que telle voie a été favorisée par rapport à telle autre est un mirage. C'est dire qu'une chose A est une chose A. Cela n'a pas de sens. Ces décisions arbitraires me donnent le vertige. On dirait que le hasard se cache derrière. »

Jean-François était sombre. La conversation semblait l'avoir plongé dans un cauchemar.

— Oui, mais alors ?

— Ce n'est pas le hasard, Jean-François, c'est le *néant*.

Ce dernier se mit à rire d'un rire hystérique.

— Bien sûr, j'aurais dû y penser ! Le néant ! Ah ! Ah !

— Oui, le néant. Qu'est-ce que le néant, Jean-François ?

Celui bascula vers Grégoire, une flamme agressive dans les yeux, au mépris de l'équilibre des pastis qui vacillèrent sous le choc.

— Le néant, c'est ce qui n'existe pas.

— Parfaitement. La chose concernée existe. Mais la démonstration évolue en dehors de la chose, comme son but, le théorème : dans le néant ! Dans le néant des mathématiques ! A moi de rire ! Nous sommes les chevaliers du néant !

— Et alors ? Ce que tu appelles néant, je peux l'appeler mathématique et le tour est joué ! Tu ne démontres rien !

— Démontrer ? Mais c'est un mirage ! Connaître, qu'est-ce que cela t'évoque ?

— C'est savoir ce qu'il en est.

— Oui, c'est savoir ce qui est. Mais la démonstration n'est qu'une suite d'arbitraires qui n'entrent dans aucun cadre. Nous ne sommes pas dans l'être, nous sommes dans le néant. Par conséquent, nous sommes dans la non connaissance !

Grégoire s'emballait.

— Tu es fou. Tu es devenu fou, voilà tout. Pense à ce que permettent les mathématiques. A la physique, à ...

— Mais tu te trompes de sujet ! Moi je parle de ça.

De son index, il avait frappé son front. Jean-François le regardait bouche bée.

— Crois-tu qu'il sera temps de te préoccuper de ce que tu as dans la tête sur ton lit de mort ?

— Tu es fou, Grégoire.

— Dis plutôt que c'est pratique pour ton esprit de me considérer comme fou. J'obéis à une loi, à une définition. Proposition : est fou qui scie la branche sur laquelle il se trouve assis. C'est bien, tu sais raisonner.

Jean-François se leva furieux.

— Tu vois, Grégoire, nous sommes d'accord sur ça.

Il tapa son index sur sa tempe et sortit précipitamment.

Grégoire prit sa tête dans ses mains et pleura. Quand le barman vint lui dire que le bar fermait, il répétait en marmonnant : « Mirages, mirages, mirages ... »

Paris, le vingt-neuf juillet 1996

Histoire CXVIII

I.

— Vas-y ! Ressers-nous une tournée ! C'est pour moi !

— Ouais ! Des patates ! Encore des patates !

— Allez patron, pas de chichi sur les verres !

— Oh, doucement les gars !

Le bar craquait sous le monde, les chocs entre chopes, les cris. Dans une fumée âcre et grasse qui brisait la vue, les consommateurs se mouvaient comme des ombres, criant pour se repérer et s'identifier. C'était la fête de la nouvelle année. Robert, dit le Lourdaud, en profitait pour fêter son anniversaire. On gueulait à s'érailler la voix pour reprendre les refrains d'une chanson que René hurlait, debout sur un bord du bar.

— Descend de là, gros con ! Tu vas te vautrer.

Le patron, furieux, tirait sur les jambes du pantalon de René qui évitait les mains accrocheuses en dansant. Dérapant sur une flaque de bière que Maurice avait causé en renversant une partie de son verre, hilare, René tomba brutalement assis sur le bar de bois. Il cria d'une voix de fausset :

— Ouille, ouille, ouille...

— Ca y est ! Il a tout perdu !

— T'occupes ! Il a le cul solide, le morpion !

— Et la chanson, René ?

— Je m'excuse mais vous chantez trop mal !

Une vague de « ho ! » souleva l'assistance réunie autour d'une énorme table emplie de victuailles et de boissons. De solides gaillards gagnèrent le bar afin de joindre les joyeux drilles faisant l'ambiance.

— Putain les gars : dans une heure, on change d'année !

Le bar résonna sur ses fondations lorsque tous se mirent à scander en s'accompagnant des fourchettes et des couteaux heurtés sur la table : « une heure ! une heure ! » Le raffut était au summum de ce qu'un troupeau d'humains éméchés pouvait produire ; le rythme s'accélérait tandis que ceux qui ne parvenaient pas à suivre gueulaient indistinctement de toutes leurs cordes vocales. On s'égosillait tant que l'on se mettait à tousser, à se racler la gorge bruyamment, peu soucieux de bien se tenir dans une salle à l'ambiance délirante.

Des coups heurtèrent la porte d'entrée. A mesure que les coups se répétèrent, les cris diminuèrent laissant le bruit céder la place à une silencieuse curiosité. Robert, contemplant la salle comble l'oreille tendue, lança à la cantonade :

— Une personne pour aller ouvrir au monstre inconnu !

— Qui cela peut-il être ?

Le patron haussa les épaules et se dirigea vers la porte fermée. En chemin, Lydia la Grosse l'arrêta dans son élan en attrapant son tablier.

— Peut-être que c'est ta maîtresse ?

L'assemblée se gaussa de plus belle, les moins inventifs se gargarisant de la blague comme pour la faire entrer dans leur trop petite tête. Le patron regarda la tablée d'un œil bovin puis balaya d'un revers de la main la buée maculant le carreau gras de la porte d'entrée. Aveuglé par la lumière intérieure, il ne vit que la nuit.

— Qui c'est ?

— Je sais pas. J'vois pas sa tronche.

Les coups reprirent. Robert, énervé par la brusque rupture dans la fête, hurla :

— Ben si tu vois rien, ouvre donc ! Qu'est-ce que t'attends ? Grouille-toi, il fait une de ces froids dehors !

La clef tourna dans la porte. Le patron l'ouvrit pour laisser s'engouffrer des flocons de neige, happés par le courant d'air. Il passa la tête par le trou béant avant de se reculer brusquement. Une forme gigantesque se pencha pour entrer. Revêtue d'une grand soutane noire la couvrant de la tête aux pieds,

l'ombre, entièrement enveloppée dans le rude tissu, cachait sa figure à l'assemblée. Instantanément après que la porte eût été fermée, la neige qui garnissait les épaules du géant fondit, laissant à ses pieds une flaque d'eau qui grandissait à vue d'œil. La capuche tomba soudain. La clameur monta après que les yeux aient entrevu le monstre.

L'homme mesurait plus de deux mètres. Il avait une figure hirsute et empestait la sueur rance et le moisi. Sa mâchoire énorme découpait une barbe noire en broussailles qui noyait son visage jusqu'au nez aquilin. Au-dessus de celui-ci trônaient deux billes d'acier, rondes et fixes comme des canons qu'on aurait vu de face.

— Monsieur...

— Offre à boire à monsieur. Il a dû faire un long voyage si on en juge par l'état dans lequel il se trouve.

Robert regardait l'homme qui ne le regardait pas, par en dessous. Il articula presque pour lui-même :

— Pour mon anniversaire...

René s'approcha du monstre.

— Monsieur, si vous le voulez bien, nous allons continuer là où nous en étions. Nous en étions au couplet : « Et un coup de pied au ... ». Vous autres, reprenez après moi. J'ai dit : après moi ! Pas comme tout à l'heure. Je chante ! Vous répétez ! Vu ?

La rumeur acquiesça en réclamant plus de victuailles. La chanson reprit avec René assis sur un coin du bar hurlant, tandis que les tables grondaient la réponse d'une voix multiglotte.

Robert ressentait tout d'un coup une étrange fatigue. Il était à côté du géant. Il remarqua que celui-ci le regardait dans la glace située derrière le patron. Il tenta d'établir le contact.

— Vous parlez notre langue ?

L'autre hocha la tête positivement.

— Vous n'avez pas le droit de parler ?

Le géant fit signe que non. Il ouvrit la bouche et montra une langue tranchée à faire frémir. Puis il fit mine d'écrire avec sa main. Robert comprit et demanda au patron d'apporter des plumes et du papier.

— Ah ben, t'es drôle ! De quoi écrire ? Mais tu sais à peine lire !

— Peut-être mais Antoine, lui, il sait mieux.

— Bof.

Le patron alla chercher un vieux cahier dans un tiroir. Il voulut avertir le géant qu'il fallait prendre soin du matériel mais celui-ci le regarda si durement qu'aucun mot ne fut émis.

René appela le patron en lui criant de remettre la tournée. Avant de partir avec son plateau lourdement chargé, le patron proposa :

— Allez donc dans la petite salle. Vous serez mieux. Ici, y'a pas moyen.

— C'est chauffé ?

— J'pense bien ! Allez-y ! J'vous amène vos verres.

— Ouais, appelle Antoine aussi.

Robert et le géant s'éclipsèrent par la porte pour aboutir dans une petite pièce remplie par une table et deux bancs. Le géant s'affaissa, harassé, en cramponnant le cahier. Robert s'assit en face de lui et contempla sa stature gigantesque. En guise de plume, le patron avait tendu une sorte de pieu à la pointe charbon. Le géant griffonna quelque chose sur le cahier et le tendit à Robert.

— Hélas, vieux, j'sais pas vraiment lire !

Antoine entra avec un plateau garni des verres du bar, d'un plat de jambon et d'un morceau de pain gros comme les deux poings du géant. D'un geste Robert montra le cahier à Antoine.

— Il dit qu'il s'appelle Ken.

Le monstre griffonna en tordant la bouche. Puis il s'empara du pain et du jambon et dévora le tout comme un ogre.

— Dis donc ! C'est de la descente, ça. Qu'est-ce qu'il a écrit ?

— Il demande en quelle année nous sommes.

Robert le lui dit. L'autre, le gouffre lui tenant lieu de bouche étant plein, parut rassuré.

— Par où es-tu arrivé ?

Ken montra une direction. Robert regarda Antoine.

— Ca ne peut être le nord.

Ken acquiesça de sa grosse tête.

— Mais il n'y a rien au nord !

— Encore qu'il y fait moins froid qu'il y a un mois.

— Oui mais tu as vu ce qu'il tombe ?

Ken fit signe qu'il voulait manger plus. Robert alla chercher des provisions tandis qu'Antoine questionnait :

— D'où viens-tu ?

— « De la glace. »

— Comment ça : « de la glace » ?

— « Ken dans la glace avant. Maintenant Ken sorti. »

Antoine faisait acquiescer le géant à chaque lecture de sa part. Robert revint, l'assiette pleine des charcuteries de la maison. Il ramenait aussi du pain et de la bière.

— Que dit-il ?

— Il dit qu'il était dans la glace.

— Dans la glace ?

— Oui. Congelé quoi ! C'est bien ça Ken ?

Ken, la bouche pleine, acquiesça et but son verre d'un trait avec bruit.

— Mais enfin, bordel, dans la glace ! Congelé ! Un homme ça dégèle pas tout seul en reprenant ses esprits et en causant notre langue. Regarde-le ! Une fois débarbouillé, on dirait que ce gaillard vient juste de faire un petit voyage ! Ah ben ça alors ! Merde ! Dans la glace ! Et ça te prend souvent de te faire congeler ?

Ken écrivit sur le cahier.

— « Ken congelé presque tout le temps. »

— Ah ben dites ! Il manque pas d'air, le Ken ! Il a une case en moins dans la tête, le Ken ! Vingt dieux, ça rétame le froid.

Ken, une tranche de jambon sur la lèvre se leva en poussant le banc puis attrapa Robert par la chemise dont les boutons craquèrent sous le choc. Son bras énorme saillait de la tunique noire et puante au-dessus de la grande table. A l'instar d'un étau, Robert était collé au mur, les pieds ballant.

— T'énerves pas, Ken, je rigole ! C'est jour de l'an dans quelques minutes ! Je déconnais, hé ! Lâche-moi, merde !

Ken lâcha sa prise laissant Robert s'affaisser sur le banc. Puis il continua de manger.

— Ca a pas l'air d'être des histoires ! dit Antoine d'un ton lucide.

— Putain ! Il est fort comme un taureau, le Ken ! J'suis pourtant pas une lavette !

Robert but pour reprendre ses esprits. D'un revers de la main, il s'essuya la mousse qui collait à sa barbe et à sa moustache.

— Bon. Ken. Qui t'a coupé la langue ?

Ken écrivit un nom.

— Mais...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il a écrit ?

— Verduren !

— Ah ! Ah ! Ah ! Putain ! Ah ! Ah ! Ah ! On croit rêver ! Ah ! Ah ! Verduren ! Ah ! Ah ! Ah ! Verduren ! Ah ! C'est trop drôle ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Putain ! Ah ! J'y crois pas ! Mais où va-t-il chercher tout ça ? Mais Verduren est mort depuis plus d'un siècle ! Ken ! Bon sang ! T'as pas l'air con, pourtant ! C'est impossible, t'entends ! A vue de nez, tu dois avoir dans les trente ans. Verduren était le seigneur d'il y a plus de cent ans. Tu comprends ? Qu'est-ce qu'il écrit ?

— Il a écrit : « Pas grave ».

— Ouais. T'as raison. Et puis en plus, je crois qu'il faudrait qu'il passe à la douche, ce gros sale. Nom d'un dieu ce qu'il pue !

Le patron fit irruption dans la pièce.

— Hé vous autres ! Vous avez bientôt fini de causer, ouais ! Ca va être le moment ! Magnez-vous ! Alors, l'invité inattendu, c'est qui ?

— Un bonhomme sympathique qui s'appelle Ken.

— Ca sent mauvais dans cette pièce !

— Oui, patron, normal. C'est Ken ! Il pue le bouc.

Le géant rougissait à chaque fois que Robert parlait de son odeur et sa saleté. Il écrivit : « laver Ken ».

— Bien sûr que tu vas te laver ! Mais avant, c'est le nouvel an, mon gars, tu vas boire jusqu'à avoir mal à la tête et au bide !

Ken écrivit sur le cahier une phrase que ni Antoine ni Robert ne lurent tant l'empressement de regagner la salle commune embrumée était grand : « longtemps Ken pas boire. »

II.

— Ca tiendra pas.

— Putain, déjà l'hiver. Comme c'est court, l'été !

— Non, ça tiendra pas. Dans un mois, faudra déneiger. Mais on a encore un peu de temps.

Robert sentait l'air avec regret, y dénotant un courant froid qui allait bientôt les engluer dans de longs mois aux très longues nuits.

— Et l'autre Ken qui construit son bateau ! Quel fou celui-là ! Qu'est-ce qu'on va faire d'un bateau de cette taille dans ce coin ? C'est plutôt le paradis des arbres...

— ... et des bûcherons ! Quel bûcheron il est ! Faut dire, t'as vu comme il est grand et fort. Et han ! Et han ! L'arbre tombe ! J'ai jamais vu un homme comme lui !

René mimait la démarche de Ken ainsi que sa façon de couper les arbres.

— Il continue son bateau. Il dit qu'il aura fini dans deux semaines, qu'il y aura de la place pour tout le monde.

— Il est fou ce gars !

— N'empêche que c'est un sacré bateau qu'il a construit ! Moi, j'en avais jamais vu de comme ça.

— Ouais, n'empêche que je monterais jamais dedans.

— Putain ! Ce que c'est beau, la vallée, vue d'ici.

— Ouais. Ca fait comme une mer blanche.

III.

Le village avait les pieds dans l'eau. Il pleuvait toujours. Un monceau de nuées bloquait le ciel, ne laissant pas d'espoir d'amélioration pour les jours qui allaient suivre. Gustave, le chef du village, patron des bûcherons, se tenait sur une estrade émergeante pour parler à la trentaine de personnes qui le regardaient avec inquiétude, les mollets dans l'eau. Ken était sur la droite, un peu en retrait, un cahier à la main, les yeux noirs rivés au-dessus de sa grosse mâchoire.

— A moi aussi, cela me semble impossible. Mais nos provisions vont bientôt pourrir au rythme où vont les choses. Je vous propose de placer dans le bateau tout ce qui, dans vos affaires, craint d'être exposé à l'eau.

Une rumeur de désapprobation parcourait l'assistance. On aurait dit une foule de germes de riz sortant de l'eau et tanguant sous le vent. Robert, au premier rang, sortit de l'eau pour monter sur l'estrade. Il prit la parole.

— Je ne sais pas quoi penser. Depuis que Ken est arrivé, nous avons tous suivi sa vie quotidienne parmi nous. Il est devenu un ami. Il prétend que l'eau va continuer à monter pour noyer les montagnes. Ce bateau est selon lui notre seule chance. Voyant que la pluie tombe depuis plusieurs semaines sans s'arrêter, j'ai personnellement décidé de m'installer dans le bateau. Il y a de la place pour tout le monde. Si Ken a raison, il ne nous reste plus qu'à prier pour que son bateau flotte !

Ken grogna avec un sourire.

— Je vous dirai franchement que je n'y crois pas. Mais avec cet énergumène qui prétend être sorti de la glace, il n'y a rien d'impossible ! Je vous laisse le choix. Personne n'est obligé. Ce que je peux dire, c'est que les provisions seront au sec dans le bateau. Et pas dans votre maison si le niveau monte.

Ken tendit à Robert un morceau de papier trempé par la pluie qui redoublait. Robert le déchiffra sous la surveillance d'Antoine et dit à la foule :

— Ken dit que si l'eau ne monte pas assez, le bateau ne flottera pas. Il n'y a donc aucun risque.

— Mais pourquoi l'eau monterait ? Qu'est-ce qu'on a fait de mal ? C'est les dieux qui nous punissent !

— C'est plutôt les dieux qui nous ont envoyé Ken, Lydia ! Car sans lui, je crois que tu aurais aucune chance de flotter !

Les cheveux ruisselants d'eau, les habitants riaient avant de tousser. Leurs vêtements trempés collaient leur peau. Chacun avait commencé à investir les greniers des maisons de bois qu'ils occupaient.

Ken leva les yeux vers le ciel. Il resta longtemps, le regard fixé sur la nappe nuageuse, à regarder les gouttes tomber sur son visage et l'entourer, comme si lui-même se déplaçait à grande vitesse dans un espace chargé de gouttes d'eau en suspension.

IV.

Les derniers vieillards du village avaient embarqué dans le navire dont toute la population attendait que celui-ci ne décolle de son socle. Tous étaient habités d'un mélange d'amertume et de fatigue qui faisaient passer leur aventure pour une sorte de rêve mouillé, un peu écœurant. Robert restait silencieux, regardant Ken de temps en temps avec des yeux emplis de questions. Mais ce dernier observait la surface de l'eau où mille yeux s'ouvraient pour se fermer soudain, à chaque seconde ; il tentait d'estimer quand il serait possible de lâcher le bateau. L'eau arrivait au-delà des toits des maisons, maintenant. Les dernières tuiles étaient progressivement englouties. Des courants tournaient entre les grands arbres noirs et hallucinés charriant tous les ustensiles de bois que les habitants du village avaient refuser d'embarquer. Les rideaux de pluie tombaient sur les nouveaux marins qui se rappelaient la vallée d'en bas, désormais noyée. La surface du bateau était un réseau de torrents qui s'écoulaient en arcs jusqu'à la nappe noire et mouvante dont le niveau montait. Ken avait appris les manœuvres de base à quelques villageois qui lui jetaient de fréquents coups d'œils. Maintenant, ils attendaient les ordres.

Soudain, la pluie redoubla de puissance, puis elle doubla encore et encore. Il tombait tant d'eau que les villageois, effrayés, s'enfuirent aux écoutilles réalisant que leur respiration était en danger. Quand ils eurent tous gagné le ventre du navire, l'abri, Ken se pencha par dessus le bastingage, puis émergea en redressant sa stature impressionnante pour faire de grands mouvements de bras envers les matelots. Tous ne le virent qu'au bout de quelques secondes, le temps de l'apercevoir au travers des bourrasques infernales qui faisaient tanguer le château de bois sur son socle. Ken avait décidé de lancer le bateau sur les eaux. Le plus difficile était d'éviter les arbres qui formaient des murailles incontournables autour d'eux, le village ayant été bâti dans une clairière de la forêt. En lisière, le courant était si tourbillonnant et si violent que Ken ne savait si la coque allait pouvoir supporter les multiples agressions à venir. Il avait donc prévu de tourner dans la clairière tout en évitant de se placer trop près des arbres. Son combat durerait longtemps, jusqu'à ce que le trou entre les arbres soit comblé d'eau ; des heures infernales, peut-être des jours. Les marins se chargeraient de repousser le bateau quand celui-ci serait trop près de l'obstacle. Heureusement, les branches les plus hautes constituaient une barrière élastique qui protégerait la coque des chocs directs contre le tronc.

Ken prit une forte inspiration, cracha l'eau qui lui entrait dans la bouche et tira sur la corde qui devait déclencher l'effondrement du soutènement du bateau. Ce dernier s'affaissa brusquement de quelques mètres, envoyant au tapis une dizaine de matelots. Ceux-ci, attachés, se remirent debout en titubant et crièrent de joie en réalisant que le bateau tenait sur l'eau. Ken se mit au gouvernail qu'il tint bon de ses énormes mains. Les pieds coincés sur un rebord de bois, appuyé contre le gouvernail instable, il ressentait les mouvements du bateau comme si ce dernier eut été l'un de ses membres.

Pendant près de trois jours, il lutta contre les flux tourbillonnants qui habitaient la clairière, tournant autour de lui-même, rivé au gouvernail de telle sorte que, dans la tourmente, Ken apparaissait comme un démon, croisement d'un homme et d'un bateau, moitié chair, moitié bois, brisé sur la pièce pivotante qui, à tout instant, désirait subir les destinées les plus furieuses et les plus contradictoires. Seul sur le pont du navire, Ken tournait, tournait, tournait encore, regardant chaque avancée de la pluie, chaque couche supplémentaire d'une mer noire qui charriait maintenant les restes d'une civilisation engloutie. Le seuil difficile approchait : la cime des arbres allaient être atteinte. Ereinté par trois jours et trois nuits de combat, le regard flou, Ken ferma les yeux pour continuer de décrire le cercle qui l'avait préservé de toutes les collisions. Il fallait, plus qu'avant peut-être, tourner même si la cime des arbres était noyée sous les eaux, cette cime dangereuse comme une herse qui rêverait de déchiqueter la moindre toile de bois à sa portée. Le danger invisible guettait, comme un animal tapi qui attend la faute de la proie, l'erreur de jugement, la fatigue d'une trop longue vigilance. Ken ne devait pas ouvrir les yeux, il le savait, sans quoi sa vision de l'eau trahirait la vérité qu'il pressentait. Il fallait tenir encore, encore, même si l'impossibilité de voir la fin de cet encore l'élançait sans fin comme une douleur impossible à diminuer. Il grognait, rageait, haletait, agissant plus par haine de son destin injuste que par plaisir à l'action héroïque. S'il avait pu jurer, il l'aurait fait, expulsant le torrent de violences déchaînées qu'il avait concentrées, la folie qui s'incarnait en lui depuis des siècles.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il ne regarda pas la mer noire qui s'étendait sous le navire, ni les rideaux de pluie se déversant sur lui depuis des jours. Une vague d'une violence inouïe avait frappé son visage : c'était la mer ! Ils avaient fui le fond proche et les récifs et étaient perdus en mer ! Enfin !

Il bloqua le gouvernail et s'effondra dans un sarcophage mouillé, incrusté dans le navire, place qu'il s'était construite afin de se reposer jusqu'à la fin du déluge.

V.

Lorsque Ken s'éveilla, il trouva le village entier sur le pont. A perte de vue un océan charriant des troncs et des branches s'étendait si bien que l'on se serait cru au cœur d'une soupe dont les morceaux affleuraient. Ken avait repoussé le toit du coffre qui l'avait protégé, après avoir ôté le verrou intérieur. Les villageois n'en crurent pas leurs yeux ; ils l'avaient cru happé par le monstre marin. Cette idée le fit sourire. Malgré toute sa volonté, il ne parvenait pas à sortir du coffre, son corps n'étant que faiblesse. Il avait tant maigri que sa grosse mâchoire carrée ressemblait à un hachoir aux bords tranchants. Ses yeux étaient profondément enfoncés dans des orbites, elles-mêmes enterrées derrière des pommettes plus aiguës que jamais. Ses yeux baignaient dans des nébuleuses irisées si bien qu'il vit à peine la main qui le nourrissait.

Au bout de quelques jours, Ken put se lever. Il apprit que le bateau dérivait depuis plus de deux semaines, mais qu'il n'avait cessé de pleuvoir que depuis peu. Les villageois étaient désespérés par la vaste étendue sur laquelle ils étaient perdus. Les vieux disaient qu'ils avaient tout laissé *en dessous*, en particulier leurs morts et leurs souvenirs. Ils avaient l'impression de voler dans le ciel, d'être sur une surface irréelle qui constituait le toit de leur ancien monde noyé.

Parfois, la surface horizontale montrait des cadavres que les requins s'empressaient de consommer. Le temps des questions venait. Ken avait prédit le déluge. Sauvé les habitants du village. Il fallait qu'il s'explique. Ken refusa d'écrire ce qu'il savait, s'enquit de la nourriture qui restait sur le bateau, déplia la grand-voile et mit le cap au nord.

VI.

Ken dirigea le bateau pendant de longs jours et de longues nuits à travers les bourrasques décroissantes qui sonnaient le glas du déluge. Le monde uniforme était source d'angoisse, l'angoisse de ne plus exister, d'avoir tout perdu, de n'avoir plus ni histoire ni passé.

Un soir que le temps était clément, Robert vint s'asseoir près de Ken qui, à l'instar d'un être prostré, restait bloqué dans un mutisme total, le corps brisé sur le gouvernail pour minimiser l'effort.

— Ken, les vieux ont peur. Ils disent que nous allons rencontrer des îles de glace et que celles-ci défoncent les coques des bateaux.

Ken haussa les épaules sans le regarder. Robert tenta de retenir sa colère, mais il n'y parvint.

— Ken ! Merde ! Regarde-moi ! Tu as tout organisé, tu es venu d'on ne sait où, tu nous a sauvé et maintenant tu ne nous dit plus rien ! Il y a des femmes et des enfants ici, des pères inquiets, des bûcherons sans occupation, et de la nourriture pour à peine deux mois !

Ken bloqua le gouvernail. Il s'assit sur le coffre sépulture après avoir sorti de quoi écrire.

— « Ken fatigué. »

— Nous sommes tous fatigués, Ken. Qu'allons-nous devenir ?

Ken dessina un plan. Il situa d'une croix une partie « sans eau ».

— « Vous aller là. Toi conduire. »

— Et toi ?

Ken regarda son ami avec une grimace.

— « Travail moi bientôt finir. »

— Mais pourquoi ?

— « Ken un pion. Ken avoir destin. Ken racheter faute. »

— Mais qui ...

Ken fit signe à Robert de se taire.

— « Ken bientôt arrivé. »

Il se leva pour reprendre le gouvernail. Quelques flocons de neige tombaient sur la coque du navire. Le ciel blanc était si bas qu'on aurait cru pouvoir le toucher de la main. Robert tendit la liasse de papiers.

— Et Verduren ?

Ken ouvrit la bouche en grognant et écrivit : « Ken réveillé par chaleur. Trop tôt. Ken avoir doutes. Ken attrapé par Verduren. Ken parler. Ken avoir langue coupée. Ken fuir pour dormir plus. »

— C'est là que tu vas ? Tu retournes à la glace ?

Ken acquiesça.

— Tu te réveilles souvent pour annoncer le déluge ?

Ken compta sur les doigts et montra sept d'entre eux.

— Tu t'endors pour longtemps ? Dix ans ?

Ken sourit.

— Cent ?

Il fit un geste pour que Robert voit plus grand.

— Mille ?

Ken fit signe que non. Puis il montra les dix doigts de ses deux mains.

— Dix mille ans ? Je ne te crois pas.

Ken le regarda avec tristesse.

— Mais si je te crois.

Robert avait tapé dans le dos de Ken.

— Ca veut dire que je ne te verrais plus ?

Ken fit signe que non.

— D'accord. Je reste avec toi. Je reste jusqu'à ce que tu partes.

VII.

Au bout d'une semaine passée dans les vents nordiques, à se relayer au gouvernail, toujours plus enfouis sous les vêtements chauds du pays englouti, Ken et Robert virent arriver les îles de glace. Celles-ci se mouvaient lentement sous la surface, érigeant leurs pointes et leurs formes improbables comme des montagnes qui eussent témoigné de l'existence d'une logique non humaine. Dans ce paysage froid où les volumes oscillaient comme autant de placides dangers, Ken louvoyait en silence, le maigre vent gonflant à peine la voile. Robert restait lui aussi silencieux, comme si l'impossibilité pour Ken de parler l'avait gagné comme une maladie contagieuse. Le pays du nord, la dernière mer comme l'appelaient les anciens, était devant eux, miroir calme comme la mort. Les pièces de glace grossissaient. Elles étaient les enfants d'une mer gelée, fractionnée par le temps et les brusques tempêtes.

Ken leva soudainement les yeux vers le ciel. Robert le regarda avec interrogation mais celui-ci était ailleurs. Il tournait sur le pont, excité comme un oiseau piégé dans une cage. Puis il jeta un genre d'ancre sur une des montagnes titanesques qui entouraient le navire endormi. Il sauta sur le monde de glace, insensible à son poids de géant.

Robert hurla, appelant son ami. Celui-ci escaladait le rocher d'eau ; arrivé à son sommet, il cria en direction de Robert en agitant ses bras démesurés. Puis il disparut.

Robert resta longtemps à regarder la pointe de la banquise en accumulant à ses pieds des petites larmes de glace.

Paris, le dix-huit août 1996.

Histoire CXIX

Tout avait démarré doucement, les experts ayant eu le temps de débattre longuement les points de détail. Le rapport, une fois mené devant les autorités, avait commencé à inquiéter. Si seulement les spécialistes et leurs conclusions pouvaient n'avoir jamais existé. La contradiction était interne, terrible, susceptible de créer d'innombrables remous parmi la population. Les réunions succédaient aux réunions. On y brassait toujours le même air vicié, avec à la clef, une angoisse dont l'intensité croissait jusqu'à la nécessité de faire quelque chose.

— Quand même ! Mais qu'est-ce que cela peut faire ?

— Monsieur le maire, vous n'y pensez pas. Si le rapport devenait public...

— Mais c'est un détail, une erreur !

— Une erreur qui, sauf votre respect monsieur le maire, peut nous coûter cher.

— Mais c'est le passé ! Tout cela est si loin ! C'est incompréhensible. Nous sommes dans une impasse historique.

Monsieur le maire, entouré de ses sbires carnassiers et de ses conseillers trop zélés, restait seul face aux possibles. Tout le monde lui dictait ce qu'il aurait fallu faire, mais personne n'aurait osé prendre une quelconque décision dans un climat aussi incertain. Car le point réel de la situation n'étant pas tout à fait clair, la simple idée de décider quelque chose paraissait disproportionnée. Quand le malaise est là, il s'installe et se fond dans une sorte de gêne collective qui stérilise toute velléité de mouvement.

Le maire partit quelques jours sur le site pour se rendre compte de l'étendue des dégâts. Il se frottait les yeux pour *réaliser*, seul d'abord, puis aidé de ce que lui enseignaient les spécialistes. Il demanda si on avait pu dater le problème. Tous ses interlocuteurs réunis en assemblée bourdonnante se taisaient soudain suite à la question ; ils regardaient paysage, voisin ou pieds. Finalement, un être à lunettes, situé au second plan, s'approcha en ricanant.

— Le problème, monsieur le maire, c'est que rien ne nous permet de justifier le fait que cette ville soit la bonne.

— Expliquez-vous mon ami ! Que ces ruines soit notre ville ?

La taupe hésita.

— Non monsieur. Cette ville en ruines est la nôtre. C'est nous qui n'habitons pas la bonne.

Monsieur le maire était revenu plus abattu encore que lorsqu'il était parti. Il se plaça devant une carte de la région et y dessina un rond rouge. Dix kilomètres. A dix kilomètres de là était la *vraie* ville ! Mais qu'était donc cette ville dont il était le maire ? Une ville fantôme ? Il regarda par la fenêtre et vit les maisons de son enfance. Dans le doute enrobant les souvenirs anciens, il en venait à se défier de ses perceptions : comment tout cela ne pouvait être qu'un mirage ? Si la ville avait été déplacée, comment se faisait-il qu'aucune trace ne l'eut mentionnée ? Il commençait de perdre la tête, à se dire que les experts l'avaient abusé, que tout n'était que mensonge.

On annonça l'entrée de l'historien de la ville.

— Monsieur le maire, je m'en doutais.

— Je me fous que vous vous en doutiez ! Je veux une explication !

Le barbu haussa les épaules. Le maire s'approcha et le regarda dans les yeux.

— Monsieur l'historien, voilà cinquante ans que j'habite une ville historique. Vous et vos congénères m'apprenez qu'elle n'est pas la bonne ! Ah ! Laissez- moi rire ! Que sont toutes ces balivernes ? Où sommes-nous ici ?

— Nous y sommes réellement. Mais je vous assure que le passé ne porte aucune trace de déménagement. Déménager une ville ? Où irait-on ?

— Je me le demande aussi.

— Je suis venu vous voir pour vous dire que des indices étaient présents il y a dix ans déjà. A cette époque j'avais publié ceci.

Il s'était installé d'office dans un fauteuil et avait ouvert sa valise afin d'en sortir une fine liasse de papiers agrafés.

— Excusez-moi si je me cite. « ... dont l'emplacement exact des fondations n'a pas été retrouvé. Ceci est d'autant plus étrange que la localisation de l'édifice est très précise par rapport au cadastre. Des

fouilles complémentaires seraient les bienvenues si l'on veut s'assurer de la non-existence totale de fondations, ce qui nous induirait nécessairement à revoir notre histoire du lieu ou, au mieux, à douter une fois de plus, de la validité de certaines preuves historiques. »

— Où voulez-vous en venir ?

— La ville a été déplacée il y a au moins cent ans.

— Mais que me chantez-vous là ? Vous vous êtes entendu ? « La ville a été déplacée il y a au moins cent ans ». Et par la volonté de qui ? Une ville, monsieur l'historien, cela n'a pas de jambes ! Ca ne courre pas une ville !

— Je vous exprime le résultats de mes réflexions, voilà tout. Le sous-sol de notre ville contient des restes vieux de cent ans au plus. Avant : rien ! La logique implique que la ville a bougé depuis cent ans, que nous avons subi une translation d'une dizaine de kilomètres. Pourquoi ? Comment ? Vous m'en demandez trop.

Monsieur le maire s'effondra dans son fauteuil, sortit une bouteille et deux verres de son tiroir et engloutit le contenu jaunâtre de l'un des deux.

— Trouvez. Ramenez-moi des explications ! Il y a peut-être encore des témoins ! On ne déplace pas une ville à son insu !

Puis, se tenant la tête dans les mains, le maire soupira.

— Oh, je ne sais plus quoi penser.

— Je vais faire de mon mieux, monsieur le maire.

Les recherches s'étaient portées sur les documents historiques, sur le fait qu'ils correspondissent à la réalité du sous-sol de la ville. Mais chaque document exhumé, concernant des travaux antérieurs au siècle, confirmait des fondations trouvées dans les ruines du site fouillé à quelques dix kilomètres de la ville. Parallèlement, on rechercha les anciens dont l'âge canonique rendait tout interrogatoire difficile. Finalement, dans un asile d'aliénés, on trouva un très vieux monsieur rigolard qui affirma avoir assisté au déplacement de la ville. Malgré les protestations du docteur responsable de l'établissement, le vieil homme fut acheminé en ambulance dans le bureau du maire qu'il disait le seul interlocuteur digne d'entendre une histoire qui l'avait fait interner.

Derrière un visage tout en plis, on devinait des billes d'acier mobiles qui jaugeaient l'adversaire d'un air supérieur.

— Monsieur le maire, le médecin en chef proteste. Il est en bas et veut vous voir.

— Faites le attendre. Maintenant, dehors.

Le maire fit le tour de son bureau pour s'avachir dans son fauteuil face à la momie recroquevillée. Jouant avec un coupe-papier, le maire attendit que son interlocuteur prenne la parole. Dérouté par le silence, il engagea lui-même la conversation.

— Dites-moi, monsieur... monsieur Agassant, tiens, oui, dites-moi ce que vous savez.

— Gamin ! Tu me causes autrement !

— Mais enfin...

— Doucement, gamin, doucement. Toi et tes copains, vous m'avez enfermé, il y a maintenant plus de soixante ans. Prison ! Tu comprends ? Alors maintenant, avant de mourir, je veux jouer. Entendu, gamin ?

— Jouer, mais à quoi ?

— A un jeu à moi. Tu sais, gamin, en soixante ans, j'en ai fait des choses. Alors tu vas payer pour les autres. Pour ceux qui ont gâché ma vie. Oui, tu vas payer.

— Ecoutez, le vieillard, je n'ai que faire de vos menaces !

— On verra si dans quelques mois tu me traiteras comme ça. Je suis vieux, mais je crèverais pas avant d'avoir pris ma revanche. Tu comprends, gamin ? *Soixante ans* que j'attends ça. Et tu voudrais tout régler tout de suite ? Ah, elle est bien bonne. Parce que pour toi, l'enfer va commencer !

Le vieux aurait tué son interlocuteur des yeux si ceux-ci eussent été des armes. Il appuya sur le bouton logé sur son fauteuil qui lui servait à appeler l'infirmier. Avant de sortir, il articula en patois :

— Décide-toi vite, gamin. Tu es au bord du gouffre. Il n'y a que moi pour t'aider.

Le maire s'approcha, désespéré, les bras ballants.

— Je ne demande que ça ! Je ferais tout ce que vous voulez de moi.

Le vieux se retourna, la haine dans le regard.

— Organisez le déménagement de la ville sur les ruines. Reconstruisez la ville au bon endroit et désertons ce mirage avant qu'il ne soit trop tard !

Le maire avait la bouche ouverte, les sourcils froncés. Il regarda le vieillard dans son fauteuil, hésita et éclata d'un rire suraigu.

— Non mais bordel ! De quoi j'ai l'air ? Voilà que je cause aux débiles du village pour résoudre des problèmes qui n'existent pas ! Monsieur l'infirmier, ramenez cette loque dans sa cage !

Le vieux accrocha son bras à la porte.

— Espèce de connard ! Vous ne voyez pas que vous êtes damnés ? Que vous avez eu de la chance ? Vous ne savez rien ! Vous ne savez rien !

— Dehors !

L'entrevue avec le médecin fut sans surprise. Ce dernier confirma que monsieur Agassant, doué d'une longévité hors du commun, avait depuis soixante ans d'internement clamé que la ville avait été déplacée dans son enfance. En raison de démarches gênantes à force d'être répétitives, un ordre d'un maire précédent le fit interner.

Les semaines passèrent, accumulant rumeur après rumeur, démenti sur démenti. Puis la tension accumulée craqua, libérant un torrent de protestations qui demandaient des explications sur le site fouillé. Le rapport fut publié. En même temps que la stupeur provoquée par sa lecture, une véritable mobilisation visa à détruire le pouvoir établi en raison du refus de déménager la ville sur ses racines historiques. Chaque jour, les émeutes faisaient plusieurs morts, attisant un peu plus la haine et la destruction. Quand monsieur le maire prit la décision de déménager la ville, il était trop tard. Tout était en proie au règne de la terreur. Partout, des bandes armées s'affrontaient pour le pouvoir sur la ville, qui plutôt qu'un ensemble d'habitations ordonnées, présentait le visage lacéré d'un charnier d'hommes et de béton.

Puis vint la vérité. Cherchant autour de la ville les connexions qui menaient au monde extérieur, les habitants ne trouvèrent que les précipices d'un ailleurs qui n'existait pas. Ils étaient seuls face à leur monde étroit, paniqués, annihilés, par le fait que leurs certitudes s'écroulaient.

Dans cette apogée de l'angoisse, les cris des habitants durent réveiller le dormeur. Cependant, juste avant, Agassant retrouvait le passage de son enfance et y engouffrait sa personne et son fauteuil. Le parquet usagé du grenier lui griffa durement le visage tandis qu'il s'affalait dessus. Son frère, de trois ans son aîné, s'éveilla en sursaut en criant :

— Ce n'est pas ma faute !

— Tu es fou. Ne fais plus jamais cela, c'est trop dangereux ! Soixante ans d'internement, n'importe quoi !

— Toi, tu es long à réfléchir. Je voulais te mettre sur la voix pour sauvegarder ma vie. Et tu n'en fais qu'à ta tête !

— Toutes tes histoires me font peur. C'est impossible de déplacer une ville !

— Ne dis pas n'importe quoi. Tu l'as fait, c'est bien que c'est possible. En attendant les émeutes, nous ferions bien de trouver le passage pour rentrer.

Paris, le vingt août 1996.

Histoire CXX

Gérard prit le journal en regardant les titres agressifs. Il s'allongea pesamment sur son lit afin de parcourir les images et les flots de mots troubles sur lesquels il ne parvenait à se concentrer. Il aurait voulu faire quelque chose de ces informations inutiles, les posséder, les user. Mais elles restaient à la surface de ses pensées. De toutes façons, leur unique destin semblait être de jouer sur les cordes sensibles de l'inquiétude et de la peur, loin des chemins pentus et dangereux de la connaissance. Néanmoins, elles éveillèrent en Gérard des souvenirs encore à vifs.

Il est sur sa bicyclette en ville, la nuit. Une voiture déboule sans noter son éclairage, avance et s'érige en barrière infranchissable. Au dernier moment, il s'écarte, heurtant la voiture arrêtée pour ne pas choir. Le conducteur, furieux du pied de Gérard sur son bijou, prend en chasse la bicyclette voulant la renverser à tout prix. La haine sort de la voiture qui ronfle et tente de suivre Gérard qui, prudent, est monté sur le trottoir. Il réussit à dépasser la bicyclette, écrase le pneu sur le trottoir et jaillit contre le vélo de Gérard qui s'écroule sur le bitume. Le conducteur sort, la bouche pleine d'injures. Il frappe Gérard qui tente de se relever. Finalement, d'un bond, Gérard se lève, sort son couteau dont la lame surgit et avant de s'abîmer dans le ventre de la brute. Sa rage est à son comble lorsqu'il regarde le gros crever suite à la lutte de sauvages.

Il a dépassé le seuil de barbarie. Il a basculé.

Il est avec des amis dans une grande fête populaire. Des groupes incontrôlés sont venus pour appliquer le seul principe qu'ils ont depuis longtemps fait leur : la destruction. Présent au mauvais endroit au mauvais moment. Un grand type au bord de la bande qui marche au pas comme une armée, fonce sur lui et sa femme. Gérard la pousse pour laisser passer l'homme pressé. Celui-ci infléchit sa direction pour venir le percuter intentionnellement. Gérard se retourne, scandalisé, mais il n'a pas le temps d'ouvrir la bouche que déjà les coups pleuvent. Sa femme crie et se fait frapper aussi. Il sort sa lame et l'enfonce dans le crâne de l'agresseur qui a levé la main sur ce que Gérard a de plus précieux au monde. La troupe s'éparpille, affolée, tandis que des mains tiennent une pointe de sang métallique.

Il passe le seuil de la barbarie. Il bascule.

L'être qui existait quelques secondes auparavant est mort. Il baigne dans un liquide poisseux qui se répand tout en paraissant immobile. Gérard le non violent. Gérard le compréhensif, l'humaniste qui tentait de comprendre ceux qu'il aurait voulu détester. Deux fois, son instinct de survie avait libéré une haine bestiale de l'agresseur si bien qu'il aurait pu le tuer de ses mains propres.

Au bout du compte, il s'était fait peur, très peur. Il avait eu peur de la bête vicieuse et violente qui dormait en lui et qu'un événement violent avait fait surgir. Il réalisait qu'il était comme les autres, une bête se prenant pour un homme. Mais les bêtes agissaient-elles véritablement de la sorte ? Et lui, qu'avait-il de l'homme ? Qu'avait-il de si particulièrement humain ? Il était piégé dans une toile de mensonges ; comme les autres, il attendait que le destin ne vienne le vider de sa substance jusqu'à la mort.

A bien réfléchir, il lui restait un petit quelque chose. Il regarda le journal puis le couteau immaculé qui trônait sur sa bibliothèque. Dans deux moments de lucidité, Gérard l'avait laissé là avant de partir. Les deux hommes en photo sur le journal avait gâché leur vie par le simple fait qu'ils avaient eu ce couteau sur eux à ce moment. Lui avait été frappé, mais il était toujours là, chez lui, à attendre sa femme. Il réalisait que pendant les quelques secondes où il avait hésité à se munir de l'arme, il avait choisi d'être véritablement humain, pour la première fois.

Paris, le vingt et un août 1996

Histoire CXXI

Lorsqu'elle s'était réveillée dans la salle blanche, elle ne fit que comprendre que la torpeur agitée qui l'avait gagnée et portée pendant un temps long comme des années venait de se terminer. La chambre d'hôpital était silencieuse, déserte. Au dehors, des engins vrombissaient faisant parfois trembler les vitres de la fenêtre au rythme des moteurs. Elle se redressa afin de contempler ce corps qui ne lui était pas vraiment étranger. Elle bougea une jambe, puis l'autre ; puis un bras. Elle ne souffrait pas physiquement même si la fatigue la terrassait. Elle respira l'air chargé de parfums étranges et presque âcres. Elle fit un bilan mental afin de découvrir que beaucoup de pièces manquaient au puzzle de sa vie. Son nom, d'abord, ce qui n'avait rien de surprenant au vu de ses cauchemars. Ce qui était plus effrayant était la perte de la connaissance de certains mots. En réalité, les mots lui venaient mais elle avait des problèmes à croire qu'ils désignassent uniquement une image floue. En d'autres termes, elle semblait coupée en deux, le mot n'évoquant plus la chose mais une trace extérieure, imprégnée de sa surface.

Elle avait peur. Elle pensa « lit », mais ses yeux contrariaient l'image qui s'était formée dans son esprit. Elle réalisa combien de mal elle aurait à parler. L'impression l'envahissait : elle pensait à côté des mots, ou avec des mots dont de multiples sens jaillissaient en un fouillis qu'elle ne parvenait à contrôler. Le « lit » devenait attirail complexe qui faisait jaillir d'autres mots concernant sa forme, sa structure, son contact. Dans son esprit, se créait une confusion paniquante due au fait qu'aucun élément du décor ne pouvait être perçu comme un mot et un seul, avec son sens basique.

Elle ferma les yeux afin de tenter de percevoir les objets de la pièce. Elle pensa au lit qui la portait et recomposa l'image mentale que gardait son souvenir. Bientôt, de nouveaux détails apparurent dans son esprit comme si elle s'était approchée au point de regarder le lit à la loupe. Chose surprenante, elle percevait tous les détails simultanément tout en gardant conscience de la structure globale : ici une griffure ; là un coup. Elle se vit sur le lit et put admirer le parallélisme des montants ainsi que l'irrégularité des soudures. Elle tenta d'associer, sans y parvenir, cette image mentale complexe au mot « lit ».

— Bonjour, interrompit une voix puissante, presque sauvage.

Elle ouvrit les yeux. Un homme vêtu de blanc, bien fait, avec des cheveux grisâtres sur les tempes se découpait en ombre sur la fenêtre lumineuse. Suivi de deux femmes vêtues elles-aussi de blanc, il se posta au pied du lit pour parler.

— Vous êtes éveillée, je vois.

Elle ne répondit pas.

— Dites-nous. Comment vous sentez-vous ?

— Bien. Fatiguée.

Chaque mot était une lutte épuisante. Elle ne parvenait pas à articuler sans qu'une gerbe de sens lui irriguât le cerveau comme une onde parasite brouillerait les sens par sa force et son intensité.

— Vous souvenez-vous qui vous êtes ?

— Non.

— Bien. Je vais donc vous raconter comment vous êtes arrivée ici. Car, de cela non plus, vous ne vous souvenez pas, n'est-ce pas ?

— Non.

Le docteur ignora ses deux assistantes, visiblement venues pour se limiter au rôle de spectateur. Il se dirigea vers la porte et revint en hochant la tête.

— Voilà, vous êtes arrivée, il y a un mois. Vous avez eu un accident qui a affecté vos souvenirs. C'est commun, non ? Nous sommes chargés de nous occuper de vous et de vous aider à recouvrer votre passé.

— Mais... si... je... pas... vouloir...

— Je crois que vous êtes fatiguée. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Bon. Voici Mesdames Hermann et Achille qui s'occuperont de vous aussi longtemps que vous resterez parmi nous.

Elle se débattit contre le flot confondu de significations et d'images brouillées pour articuler, une peur dans les yeux :

— Famille ?

— Oui, vous en avez. Mais ils viendront un peu plus tard. Il faut vous préparer au traitement. Nous avons tout le temps. Maintenant, nous allons vous laisser pour que vous puissiez dormir.

— Miroir !

Le docteur sourit.

— Nous vous donnerons un miroir un peu plus tard. Pour l'instant, reposez-vous ; vous êtes faible et le passé est un travail qui ne se gagne qu'au prix d'un énorme effort. Ne vous pressez pas. Au fait, je suis le docteur Smismith. Je passerai vous voir de temps en temps afin d'observer vos progrès. Bonne continuation. Ayez confiance en nous. Mesdames, remettez le lit de mademoiselle en place ; il a été déplacé, je crois.

Le médecin sortit, suivi de près par les deux infirmières. Pour sa part, elle tentait d'oublier cette visite inutile afin de retrouver l'usage des mots.

Une pensée tourbillonnante prit possession d'elle, mélangeant ivresse et frayeur dans une perspective inattendue. Elle pourrait recommencer au début ; penser chaque mot appris comme s'il s'agissait du premier ; refuser les illusions qu'on lui avait inculquées comme base ; mettre en doute les multiples axiomes qui fondaient son vague souvenir du monde. Avec une intelligence mature, mais en quelque sorte vierge, elle se voyait affronter les affres de la connaissance avec un œil neuf, avec la fougue de celui qui veut ne plus faire deux fois les mêmes erreurs. Avant de sombrer dans le sommeil, elle imagina le vice de forme qui lui faisait s'appuyer sur des structures apprises dans sa précédente vie pour mettre en doute et casser toutes les mirages qui enroberaient les découvertes de demain.

Mais, comme si cet état instable tendait inévitablement vers une nouvelle stabilité, tout sembla se précipiter pour effacer ses dérisoires objectifs. Elle fut si occupée pendant ses moments d'éveil qu'il lui fut quasiment impossible de réfléchir tranquillement. Elle en vint à se bloquer face à la violence du traitement visant à graver de nouvelles structures sur le terrain plus que mouvant de ses pensées. Elle avait tenté d'en parler au docteur, mais son expression était si hésitante qu'il l'avait abandonné à ses abjectes assistantes. Il avait prononcé le mot « famille » sans qu'elle put réellement comprendre pourquoi une peur s'épandait dans son être à mesure que le mot y résonnait, à l'instar de la cloche grave d'un glas lointain n'en finissant pas. Le sens des mots allait et venait comme une onde changeante qu'elle saisissait parfois. Le temps passait dans une infinie lenteur qui mêlait jour et nuit dans une symphonie de néons. La seule certitude était le lit, treillis de métal qui l'envahissait, la contraignait, lui faisait peur. Ce lit, elle l'avait senti, analysé, reconstruit tant de fois, qu'il faisait maintenant partie d'elle. Elle se sentait capable de le déplacer, de le bâtir de nouveau partout où elle se trouverait *ensuite*. Bientôt viendrait la famille, les amis, des gens inconnus dont les visages se dessineraient inquisiteurs au dessus de ses yeux. Ils lui rappelleraient les liens et les serments en suspens qu'ils voudraient voir réaliser, redevenir comme avant. Alors qu'avant, pour elle, il n'y avait rien. Rien. Avant, c'était le vide. Maintenant que la panique se dissolvait dans une essence plus calme, plus puissante, beaucoup plus prudente ; le monde qui la berçait avait pour centre une certitude centrale baptisée « lit ».

Elle comprit soudain que ces noms ne voulaient rien dire, que tous se réfugiaient d'abord derrière leur étiquette originelle. « Quel est votre nom ? » Les mots tonnaient dans sa tête comme un orage violent. Mais, si on associait un nom à un visage, que savait-on de la *chose* ? Aujourd'hui j'ai vu Untel. Untel a fait ceci. Untel a fait cela. Untel pense que. Et moi ? Je parle d'Untel. Mais est-ce bien la même personne ? Physiquement, il est comme. C'est cela. Exactement. Mais parlons-nous du même ? Oui, car il pense plutôt. Plus agressif. Certes c'est difficile de juger quelqu'un sur. Bien entendu. Mais il fait. Cela suffit.

Comment cerner de l'extérieur ces visages vides qui ne savaient rien sur eux-mêmes, qui laissait la machine ronronner sans tenter de la contrôler, de la dompter, de se dompter ?

Elle appela le docteur.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je ne pourrais le supporter.

— Voir sa famille est un moment difficile. Ce sont des gens extérieurs, mais ils vous veulent du bien.

— Vous ne les connaissez pas.

— Vous vous souvenez.

— Des impressions, c'est tout.

— Ils viennent demain. C'est étrange que vous ayez voulu me parler de cela maintenant. Préparez-vous. Si tout va bien, vous pourrez partir avec eux.

— Pas maintenant !

— Vous êtes prête. Vous avez peur mais c'est normal.

— Docteur ?

— Oui.

— J'ai un problème avec les mots. Je ne vois pas les mots simplement. Ce sont des amas de...

— Cela viendra. Vous verrez. Vous parlez déjà mieux.

Il sortit.

Ainsi les monstres venaient demain. Ils allaient la réclamer, l'emmener avec eux. Mais elle ne voulait pas y aller. Non. Pas elle. Elle se leva. Tituba dans le couloir géométrique dansant pour trouver les toilettes. Sa langue passait sur ses lèvres sèches. Elle essuyait, dans l'hôpital désert, la sueur qui brouillait sa vue. Le bâtiment tanguait sous ses pieds mal assurés. Lorsqu'elle se vit dans la glace, elle eut un cri de peur. Son visage portait des marques d'accident, laissant voir un front coloré par les myriades changeantes d'une collection d'hématomes. Dans cette face colorée, trônaient deux yeux de chat, fendus de haut en bas par une pupille en amande qui décelait chaque mouvement du lieu. Pourquoi personne ne lui avait dit. Elle se sentait mal. Cria. Elle se mit à quatre pattes pour hurler de douleur, la tête cognant contre le carrelage froid. Elle courut vers le bureau du docteur dont elle défonça la porte d'un coup d'épaule. Elle fit voler les dossiers jusqu'à tomber sur le sien. La nuit noire la regardait derrière le croissant.

Sa famille, c'était eux : *les docteurs*. Ils l'expérimentaient, la testaient comme une bête sauvage. Elle était un enfant anormal vivant dans une sorte de présent enrichi des expériences des autres : un cobaye. Son accident était son évasion, une chute de trente mètres suite à une défenestration. Mais il fallait retourner au laboratoire ! Dans la cage ! Ces vieux fous ne réalisaient pas qu'elle était la première d'une lignée qui bientôt se répandrait. Elle fit jaillir ses griffes et déchira les documents. Dans sa haine, elle brisa une vitre qui déclencha l'alarme. Les gardiens abasourdis, ne trouvèrent qu'un moyen pour stopper sa démence. On la chargea sur une civière pour son ultime examen : l'autopsie.

Dehors, un homme aux yeux de chats pleurait.

Paris, le vingt-six août 1996

Histoire CXXII

— Cet individu manque de liens !

— Oui, mais ce n'est pas un danger, monsieur le juge.

— S'il vous plaît, calmez-vous. Docteur, continuez.

— Voilà. Il est vrai que cet homme possède une déficience quasi *philosophique*.

Le procureur pouffa.

— Continuez, docteur, continuez.

— Oui, bien. C'est assez difficile à imaginer mais nous pouvons affirmer, schématiquement, que notre pensée est à l'image de notre monde, qu'un certain nombre d'enchaînements dits « habituels » conduisent à la constitution d'une logique acceptée par la majorité. En un sens, ces liens de pensée sont les points d'attache qui nous relient au monde. On pourrait même les relier à une certaine forme d'aliénation.

— Soyez bref, voulez-vous, interrompit le procureur.

— Sachez, monsieur, que je fais de mon mieux, mais l'exposé nécessite ces précisions. Nous dirons donc que, chez le patient, certains de ces liens sont remis en cause.

— Pouvez-vous nous en donner un exemple ?

— Oui. Par exemple la personnalité. Celle-ci est perçue par le patient comme un phénomène vague. En effet, il ne parvient pas à comprendre que le nom d'une personne soit censé la représenter. Ceci est le premier maillon manquant. Dès lors, sa perception de la personne devient floue, comme s'il ne parvenait pas à trouver le bon moyen de penser à quelqu'un. Il se croit dans l'erreur permanente. Il m'a confié que la phrase « j'ai pensé à toi » lui faisait une peur folle. En effet, il ne comprend pas qu'on ait pu penser à lui, car lui-même ne sait pas définir ce « lui », ce soi qui bouge et qui n'est pas fixe.

— Soit, mais quel est le rapport avec le crime ?

— Pour lui, une personne est un objet physique affublé d'un centre qui interprète les perceptions en les parasitant. Il a voulu voir si le sentiment changeait en détruisant la personne, en la « tuant ». Il le fallait pour stabiliser sa santé mentale !

Un bruit de consternation envahit la salle.

— Un criminel philosophe qui tue pour le bien de son esprit ! Non mais, où êtes-vous allé chercher ce docteur ? Quelle est cette mascarade ?

— Un peu de silence !

— Et si c'était votre enfant qui avait été tué, vous lui trouveriez des excuses aussi grossières ? Nous sommes en société, monsieur. Tout homme qui n'est pas social, à qui il manque des connexions au niveau de la tête est une bête sauvage que la société doit enfermer !

— Je n'ai jamais dit que ce qu'il a fait s'excusait. J'ai seulement expliqué l'isolement mental qui est le sien. Il n'est sûr que de son corps et de la conscience de ce corps. Le reste est magma. En quelque sorte, il est trop peu aliéné par notre société.

L'assemblée se souleva comme un seul homme. Des sifflets suivis d'insultes emplirent la salle. Dans un brouhaha indescriptible, le juge criait silence.

— Vous aggravez votre cas, monsieur le docteur. Cet homme est un monstre, un monstre sans excuse, sanguinaire, brutal, un tueur, une bête sauvage. Il mérite de retrouver la cage qui saura abriter sa sauvagerie.

Le médecin haussa les épaules.

— Je ne le juge pas, monsieur le procureur. Je laisse cela à la cour ici présente. Je fais mon travail, c'est tout. Cet homme, ou plutôt cet être, puisqu'il est vrai qu'on peut douter de son humanité, est totalement libre, dans la mesure où il n'est pas aliéné. Ceci fait de lui un être à part, isolé du monde, apeuré par le manque de certitude. Si vous voulez un responsable, je dirais d'abord le monde qui l'a englouti sans s'apercevoir de la menace qu'il présentait, qu'il eut été mieux qu'il fût dans une sorte d'asile où son cas eût été traité comme un cas exceptionnel. Car, maintenant qu'il a tué, à vingt-neuf ans, on constate l'irrécupérable. Si un médecin avait vu ce jeune homme une fois seulement, il aurait pu

déclencher un mécanisme qui aurait consisté à en faire un homme ou à le placer à l'écart des autres hommes. Mais il fut laissé à l'incertitude bestiale. Car lui ne sait pas. De plus, il ne sait pas et se rend compte qu'il ne sait pas, ce qui est plus dangereux. Pour nous tous, il aurait mieux valu qu'il s'aligne sur la norme : avoir la certitude de savoir, certitude basée sur une longue mécanique d'éducation. Certes, il va être enfermé, car il ne peut vivre en société comme cela. Mais peut-être aurait-on dû l'isoler avant, pour le rendre normal. Maintenant qu'il n'est plus sûr de rien, il peut encore moins raisonner comme nous. Il a trop peur d'accepter nos belles et stériles affirmations, notre bien et notre mal. Nous allons l'enfermer. Nous ne pouvons faire autrement ! Dès lors, il sera isolé sans recours jusqu'à sa mort. Car lui a trouvé son enfer !

— Docteur, votre récit est à pleurer. Mais permettez-moi de réserver mes larmes sur le sort de la victime qui, elle, ne respire plus, n'existe plus, qui est morte par la faute de cette chose et sa seule faute. Comprenez-vous que notre rôle est de rendre la justice, et la justice de la société ne peut se permettre de prendre en compte les divagations du genre que vous nous exposez. Il s'agit de vie humaine ! Notre monde a ses lois et celui qui les transgresse paie. Vous avez sûrement raison dans l'absolu, docteur, mais l'acte est trop bestial pour que votre argumentaire influe sur le verdict. D'autre part, vous jouez sur les cordes sensibles trop usées de la responsabilité sociale en oubliant que la société, quelque part, c'est vous.

— Oui, monsieur le juge. Vous pouvez constater dans cet être l'application involontaire de méthodes et théories conçues par nos contemporains et, de fait, inapplicables car irréalistes socialement.

— C'est certain. Nous œuvrons pour la société. Le meurtrier est asocial. Tout danger social doit être écarté. Car le problème est dans l'acte. « L'Histoire vous jugera sur vos actes », disait Hegel. La justice de même. L'intention n'est condamnable que si elle est suivie d'actes. Dans le cas contraire, elle n'existe pas. De plus, dans le cas d'actes irrécupérables, l'intention s'efface au profit de la bestialité qui doit être sanctionnée. Ces règles simples garantissent qu'un bon nombre de citoyens ne se fera pas tuer dans une rue. Bien entendu, elles ne garantissent pas la sécurité de tous, toujours. Mais c'est un processus qui donne ses fruits statistiquement.

Un silence envahit la salle.

— Mesdames, messieurs, le jury va délibérer.

Paris, le deux septembre 1996

Histoire CXXIII

Bérard, n.m. (lat. *berardus*). Insecte de l'ordre des lépidoptères aux quatre ailes couvertes d'écailles fines comme la poussière et parées d'un fond allant du blanc au crème sur lequel des lettres sont dessinées.

D'après *Vicente und Hartmann*, le bérard est un papillon qui se nourrit essentiellement de vieux livres. Il s'installe, jeune, dans un trou laissé par un vers et grignote les morceaux de page qui l'environnent. Au fur et à mesure de sa croissance, sur ses ailes, qui occupent exactement l'espace laissé libre par sa consommation, se dessinent les lettres avalées. Pour les experts, les historiens et tous les manipulateurs de vieux livres, le danger de brusquer un livre colonisé par les bérards est de voir ceux-ci s'enfuir dans une panique disséminant le savoir.

Les colonies de bérards peuvent consommer entièrement un livre. Il faut alors conserver des images de chaque page afin de permettre à la colonie de bérards de migrer, une fois le livre épuisé. Lors d'une manipulation du livre, le bérard se dissimule dans l'épaisseur de la page en cachant son corps, qu'il a mince, entre ses ailes. De cette manière, le texte est préservé au recto comme au verso. On reconnaît un libre *bérardisé* par la relative épaisseur de chaque page. En cas de manipulation violente, l'envolée d'un bérard provoque la fuite de la colonie.

Les bérards se nourrissent aussi des vers qui percent les livres avec plus de bestialité. Ils s'accrochent entre eux ou aux papier par l'intermédiaire d'une série de pinces microscopiques garnissant tout le pourtour de leurs ailes.

Les colonies de bérards ont pour la première fois été rencontrées dans la bibliothèque de Babel, au rayon Poésie. Leur rayon d'action semble s'être élargi depuis. Les bérards peuvent apparaître comme des conservateurs du savoir même s'il ne doit pas être oublié qu'une colonie affamée met en péril l'existence de la connaissance.

Histoire CXXIV

I.

— Comment va Giacinto ?

— Bien, madame. Ne vous inquiétez pas.

Le médecin était raide, la tête haute, les mains décharnées et noueuses en train de s'apprécier mutuellement.

— Combien de temps va-t-il rester ici, docteur ?

— Je ne sais pas. Encore quelques semaines, je crois. C'est un type de folie très spécial. Il n'est pas méchant. Il va mieux. Je crois que cela lui passera.

— Dites à une pauvre mère qui s'inquiète ce qu'il a. S'il vous plaît, docteur, est-ce grave ?

— Cela dépend du point de vue madame.

Le médecin s'était arrêté devant une vitre sombre qui s'ouvrait sur une chambre. Par l'ouverture, on distinguait un jeune homme de vingt-cinq ans environ, l'air pensif, devant un piano. Puis sa main droite se leva, tendant l'index. Ré. D'un geste mécanique, son doigt se levait et retombait sur la même note, d'une manière monotone. Enfin, il fit varier l'attaque de la note. Piano. Forte. Mezzo-forte. *pppp*.

— Le comportement de votre fils n'a pas changé depuis que vous nous l'avez amené ici. Vous savez, aux yeux de l'extérieur, il est fou. Mais d'une autre façon, c'est un révolutionnaire, un être plus conscient que la plupart d'entre nous.

Giacinto faisait varier le rythme et les octaves, mais il restait bloqué sur le ré.

— Je ne comprend pas ce que vous dites, docteur. Il est fou, oui ou non ?

— Oui et non, madame. Votre fils a reçu une éducation musicale poussée. Je suppose qu'on l'a obligé à reproduire des schémas dont il se méfiait ou qu'il ne comprenait pas. Maintenant, il se pose des questions sur tout ce qu'il a appris. Et, d'une façon qui peut paraître démente, il commence *par le début*!

— Comment cela ?

— Il tente de comprendre le *son* !

Le médecin alluma une cigarette avant de disparaître derrière un nuage de fumée.

— Il tente de s'assurer du son, de la note elle-même. Savoir ce qu'elle est vraiment. Il s'en imprègne. Il la manipule. Il l'enregistre, la forge, la sent, comme une substance. Il repart à zéro. Il a peur de se baser sur des principes faux ou, du moins, faux pour lui. Il veut s'assurer des bases avant de commencer à construire sa musique. C'est une démarche exceptionnelle, madame, car votre fils, quoique très hautement obsédé par ce problème, n'est pas fou pour autant. Il recrée la musique telle qu'il peut la comprendre. Il est seul face au son qui imprègne peu à peu son univers en détruisant les anciennes règles. Sachez, madame, que votre fils est exceptionnellement libre, dans la mesure où il remet en cause tout ce qu'il a appris. Il ne veut pas être dupe de la musique des autres ou de ses propres illusions. Il veut comprendre la musique de l'intérieur, investiguer son être. C'est un philosophe de la musique.

II.

— Giacinto ! Comment vas-tu ?

— Bien, mère, bien.

— Veux-tu bien arrêter de jouer cette note sans cesse ! Pas quand je suis là !

— C'est difficile, mère.

— Comment te sens-tu ici ? Le médecin est gentil ?

— C'est un homme qui veut m'aider. Mais je n'ai pas besoin d'aide. J'ai seulement besoin d'être seul.

— C'est pour cela que tu est ici, Giacinto, pour cela. Pour être seul. Mais pourquoi tourmenter ta vieille mère comme cela, Giacinto ?

— Je vous tourmente ?

— Oui. Tu joues sans arrêt cette note. Tu deviens fou, Giacinto ! Où sont les belles mélodies que tu me jouais avant ?

— J'ai changé, mère, j'ai changé. Je voudrais découvrir ce qu'est une note.

— Ce que c'est ? Mais enfin, Giacinto ! C'est un son. Un son qui sonne bien à l'oreille et qui appelle d'autres sons.

— Mère, je crois que la musique va changer, que l'on entendra bientôt de nouvelles choses comme jamais auparavant.

— Giacinto, la musique, c'est ce que tu apprenais à l'école. Enfin, avant ! Ces histoires modernes te font tourner la tête.

— Mère, je composerai. Je composerai avec ça !

— Oh, je t'en supplie, Giacinto ! Arrête de taper cette note ! Je deviens folle.

— Mère, ayez confiance. Je crois que dans peu de temps, je pourrai sortir, car j'aurais trouvé ce que je cherche. Ce son, mère, c'est la liberté ! C'est sortir d'une prison, c'est réaliser ce qui compte pour moi, c'est découvrir où est l'air pur que j'ai besoin de respirer. C'est aller vers le futur en réalisant mes erreurs. Mère, je vais bientôt sortir. J'ai besoin de portées, les grandes feuilles que j'avais achetées avant de venir ici. Vous me les apporterez, vous me promettez ?

— Tiens, je t'ai apporté de la confiture. C'est ta préférée.

— Mère, promettez-moi, pour les partitions.

— Oui, Giacinto, oui.

— Et des plumes, de l'encre. Je sens que je vais revivre, mère.

— Au revoir, Giacinto mon enfant. Au revoir.

— Au revoir, mère.

III.

— Hélas ! Des portées pour jouer une seule note ! Pauvre Giacinto !

Histoire CXXV

— Monsieur, venez par ici.

Le Pardessus se dirigea vers un coin particulièrement sombre de la pièce. Par le soupirail, on pouvait voir des rectangles de lumière s'écraser au sol en disloquant leur belle structure alors que la colonne de lumière les insultait pour leur compromission. La pièce était grande et obscure. Une sale odeur régnait dans l'air solide qui s'empressait autour de la zone lumineuse venant du plafond.

— Bon sang, on ne peut pas éclairer mieux ?

Le Pardessus venait de heurter son tibia dans une des nombreuses choses rigides qui obstruaient le passage. Le chaos était indescriptible. La chambre ne semblait pourtant pas avoir été fouillée.

— Qui peut vivre dans ce capharnaüm ?

— En tout cas pas lui.

L'odeur de pestilence tournait à la mort si l'on se rapprochait du cadavre. Dans un cône jaune, le Pardessus admira une face rongée par les vers, eut un hoquet qu'il maîtrisa. Puis il s'exclama :

— Nom de Dieu ! Depuis combien de temps il est là, lui ?

— Depuis un mois environ.

— C'est notre client ?

— Pas l'impression.

— Dégagez-moi ça. Et aller chercher des lampes puissantes. Passez-moi ce bordel au peigne fin.

Le Pardessus s'approcha d'un instrument de taille colossale qui ressemblait à une contrebasse. Les cordes brillaient dans le rayon de lumière venu du soupirail. Parfois, des passants obscurcissaient momentanément la lumière si bien qu'il y faisait soudain noir comme dans un puits.

— C'est la meilleure. Qui pouvait jouer de ce truc ? D'abord comment cet engin a pu entrer ici à part en morceaux ?

Le Pardessus tâta une des cordes pour en faire sortir un son grave et sinistre. Dégoûté, il poursuivit sa progression pendant que des chemises blanches débarrassaient le lieu de son cadavre. Au fur et à mesure de sa difficile progression, il songeait à cette pièce comme à un entrepôt dans lequel un fou aurait stocké sa collection de saloperies.

— Une contrebasse ! Mais alors d'une sacrée taille ! Elle fait presque quatre mètres de hauteur !

Le Pardessus se frotta les yeux d'une main puis s'appuya sur un genre de secrétaire pour y allumer une cigarette. Ses mains rencontrèrent une liasse de papiers attachés par une fine ficelle. Des lettres d'amour, probablement. Il appela pour que l'on emporte la paperasse afin de la disséquer dans un lieu plus agréable. Les volutes de la fumée semblaient attirées par les prismes de lumières intermittentes, luttant contre les poussières en apesanteur dans les rayons verticaux.

— Il avait une autre chambre ?

— Oui, à la cité.

— Bon, on y va dès que vous avez terminé.

Les images de la cité résonnaient dans sa tête comme des spectres déformés, des fantômes tordus. Une chambre propre avec des livres d'école et du linge. Rien qui puisse distinguer un individu d'un autre. Aucune trace de personnalité.

— Bois ta bière, le Pardess'.

— Ah, oui.

— On dirait que t'as des soucis.

— Non, non.

D'abord, un disparu : un mec qui s'évanouit en laissant tout. Puis la recherche montre qu'il a une double vie et un double lieu de stockage de ses affaires. On trouve un macchabée chez lui, ce qui n'est pas pour simplifier les choses. Ajouter à cela qu'un instrument de musique inadapté aux hommes — rien que ça ! — est découvert chez lui. Une histoire à dormir debout.

Le Pardessus se coucha en lisant les lettres d'amour. Cet aspect du métier était désagréable. Il avait le sentiment d'être un charognard. Il ne donnait pas cher de la vie du disparu. Quand on est disparu, on est à moitié mort. Le ton des lettres était celui d'un amoureux transi, dans les âges difficiles. La dulcinée semblait elle aussi difficile — à convaincre. Tout au plus, les lettres constituaient une approche, une suite de déclarations stériles ne provoquant aucun émoi chez la jeune fille.

— Je ne l'aimais pas. Je ne l'ai jamais aimé. Il était trop étrange, parlait de choses barbantes, tout le temps. De plus, il avait des amis détestables.

— Par exemple ?

— Un certain Müller. Un chauve blafard.

— Müller est mort. Il a été retrouvé empoissonné dans la seconde chambre du disparu.

— La chambre au soupirail ?

— Oui. Vous y êtes déjà allée ?

— Non, mais il voulait m'y emmener. Vous comprenez, ce garçon ne me plaisait pas. Il était malsain. Il m'écrivait des lettres. Un jour, j'en ai eu assez ; je les lui ai toutes rendues.

Maria était une gamine de dix-huit ans avec des rêves et des projets dans lesquels l'argent comptait beaucoup. Peut-être pouvait-on dire que le disparu avait visé un peu haut ; la petite gueule de Maria en faisait sûrement frémir plus d'un.

Le frère de Müller était un homme pâle au teint presque jaune. Des yeux globuleux trottaient dans un visage instable comme des calots dans un bocal.

— Je n'avais plus de contact avec mon frère depuis plus de deux ans. Je n'ai jamais apprécié ses fréquentations.

Le Pardessus alluma une cigarette avec le mégot rougi qui lui restait de la précédente. Le lascar était méfiant, presque tremblant.

— Assassiné.

— Oui. Je suis désolé.

Un état de choc ce qu'il y avait de normal. Il laissa la piste se reposer et alla dans une autre direction. Les chocs rendent les gens muets. Et il aimait les bavards.

— Vous plaisantez ?

— Non.

La face du Pardessus parut convaincre le gros homme aux mains précises. Le sourire s'estompa alors que l'autre commençait de réaliser la gravité de la situation. Le Pardessus acquiesça, les rides lasses.

— Rendez-vous compte ! Dans notre métier, nous sommes soumis aux mêmes problèmes qu'ailleurs. Quel serait l'imbécile qui construirait, pour le plaisir, un instrument quatre fois plus grand que la normale sans avoir des chances de le vendre ?

— Il l'a vendu. Je cherche l'acheteur.

— A moins que ce vieux fou de Cello ait repris du service...

— Où puis-je le trouver ?

Il faisait nuit quand le Pardessus arriva dans la petite rue sordide. Un vent glacial balayait les immondices qui tournaient dans une danse inutile. La porte était vieille, peinte de graffitis qui avaient perdu leur éclat. Le numéro était noir du mélange de suie et de poussière grasse dont les effluves emplissaient la rue en volutes matérielles qui vous bousculaient si vous ne les évitiez pas. Chose étonnante, la vitrine du luthier donnait sur le couloir, comme sur une rue couverte d'une largeur limitée à un mètre à peine. Une faible lumière dessinait les contours des monstres de bois trônant derrière la vitre translucide recouverte par les années.

La porte d'entrée ouverte laissa s'échapper des miasmes putréfiés qui assaillirent puis révulsèrent l'estomac vide du Pardessus.

— Etonnant, chef, étonnant.

Les flashs crépitaient tandis que l'armée de fourmis s'affairait.

— On dirait une sorte de poison.

Le Pardessus se plaqua contre le mur afin de laisser passer le cadavre de Cello, l'inconnu.

— Si c'est lui qui a bâti l'instrument, comment a-t-on pu le sortir d'ici ?

— Bonne question.

Le Pardessus rentra, les idées brouillées. Alors qu'il arrivait, le combiné lui indiqua la nécessité de retourner sur les lieux.

Le magasin avait été nettoyé. Un réduit peint de noir avait été découvert. En son centre, une drôle d'étoile trônait.

— On peut rentrer une bête comme la nôtre, ici ?
— Oui, mais je ne comprends pas...
— Cherchez un réduit comme ça chez le disparu.
— Il en a construit trois.
— Des grandes ?
— Oui. Il y en a une ici.
— Il faut trouver la troisième.

Avant de s'éloigner, le Pardessus héla le petit dégarni qui lorgnait le dessous d'un meuble. Le cri lui fit cogner la tête.

— Relevez les différences !

De retour chez le disparu, on trouva un genre de salle plus profonde, dont le sol en terre battue indiquait qu'un certain nombre de personnes y avaient été enterrées.

— Pas une salle comme chez Cello ?

Il ne comprenait plus.

— On peut sortir la bête d'ici ?
— En morceaux !
— Non, faites-en une radio.

Alors qu'il buvait un verre d'alcool fort au bar du coin, le dégarni surgit un sourire aux lèvres.

— Un seul !
— Qui cela peut-il être ?
— Sais pas. Il ne reste pas grand chose.
— Que savez-vous ? J'ai de bonnes raisons de croire que vous êtes menacé.

Le blafard était dans son fauteuil, un verre à la main. Il avait apparemment assimilé le choc de la mort de son frère. En tout cas, ses mimiques avaient pris fin.

— On va vous tuer. Dites-moi tout, vous avez une chance.

Il s'obstinait.

— Bon. Vous avez vingt-neuf ans, vous avez été interné trois ans en asile suite à des arrestations pour coups et blessures. Vous aviez à l'époque un poste de contrebassiste à l'orchestre de...
— Ca va. Je connaissais le disparu. Un sacré salopard. Il était prêt à tout pour donner corps à ses fantasmes.
— Sur les instruments ?
— Non. Ce sont les pièces d'un puzzle. Les trois contrebasses étaient des passages, du moins c'est ce qu'il avait dit à mon frère.
— Des passages vénéneux.
— Il semblerait.
— Il est donc mort à côté de la troisième.
— Pas forcément. Je ne sais si le poison n'était pas une de ses trouvailles. Dans ce cas, je serais bien en danger. Cependant, je ne crois pas à ces balivernes.
— Où puis-je trouver la troisième ?

Personne ne savait. Et ce cadavre en miettes dans le second sous-sol ? « La clé est un accord », avait dit le blafard. Impossible. Ou un des accords était meurtrier. Le frère du blafard n'était pas allé loin. Le code paraissait en tout cas fonctionner à sens unique. Soit, mais d'où venait-il ?

— Parce que vous pensez que je vais vous tuyauter ? Comme ça ? Pour rien ?

Le Pardessus roulait une cigarette d'un œil distrait. Un gros homme rouge sans cou était assis sur un tabouret élevé et s'amusait à grattouiller les cordes de sa contrebasse.

— Vous êtes pas chié ! Venir me trouver moi ! Vous qui par le passé m'avez tout pris. Ah ! Heureusement que les années ont passé ! Mais vous m'avez tellement pris de choses que je n'ai plus rien pour vous. Vous comprenez pas, hein ? Non. Faudrait que vous y soyez à ma place. Là, vous sauriez.
— Bon. Soit vous avez des trucs à dire, soit je me barre.

Le Pardessus fouillait dans les armoires poussiéreuses. Barnin Marcel, oui je l'ai. Contrebassiste. A tiré près de dix ans de taule pour un meurtre qu'il a toujours nié.

— J'me souviens. Un salopard. On l'a eu. Il a jamais avoué. Un coriace. Son beau-frère. Catastrophe pour la famille. Divorce. Il est seul. Il se tient tranquille maintenant. Pourquoi lui ?

Le Pardessus retourna voir le gros.

— Vous êtes plutôt chiant. Ce Cello me dit quelque chose de nom. Mais si j'en savais plus, je ne vous le dirais pas.

Le geste joint à la parole Marcel se nettoyait maintenant les dents.

— Vous êtes encore ici ?

Le Pardessus inspira.

— Ecoute, bonhomme. Chacun a son passé. Le tien, j'en ai rien à cirer. J'ai trois morts sur les bras et si tu demandes que ça, tu replonges. Comme ça, juste parce que t'as déjà un casier. Un salopard comme toi, ça s'interne. Tu connaissais le disparu, je le sais. Le reste, je m'en fous. Réfléchis bien avant d'avoir la tête derrière les cordes.

— Une saloperie de cadavre, le Pardess'. J'sais pas où tu vas chercher tes restes mais je ne recommanderais cette mort à personne.

— Accouche.

— Il est mort, il y a peut-être un an. Après avoir été battu à mort. Mais je crois qu'il a eu mal, vraiment mal. Genre...

— D'accord, ça te dis quelque chose ?

— Je n'ai pas ce connard en magasin.

— Le disparu était quelqu'un qui s'intéressait aux contrebasses. Il est venu me voir un jour à propos d'une sorte d'énigme. Il était un peu spécial. Dans sa chambre de la cité, on a commencé à jouer des trucs pour déchiffrer son bouquin, une petite saloperie qui poissait, un contact désagréable, chaud comme de la peau. Y'avait des choses marquées dessus, des accords un peu étranges. Des clusters.

— Des quoi ?

— Des grappes de notes très proches les unes des autres. Je vous dirais que pour moi, à la contrebasse, le cluster m'est un peu étranger et ...

— Bref.

— Bref, ça n'a rien donné. On est allé voir un de ses copains, Cello qu'il s'appelait, un luthier. Il avait construit trois contrebasses démentes. Putain, si je vous dis tout, vous allez me mettre à l'asile !

Le Pardessus regardait la grande salle vide et ses forêts de sièges où tous les soirs des troupeaux d'oreilles se vautraient.

— Merde alors ! Continue !

— Oui, ben... Ben voilà. J'ai joué une collection d'accords sur des monstres de Cello. L'imbécile, il riait comme un con ! Et tout d'un coup...

— Ouais ?

— Non. Vous me croirez jamais.

Le Pardessus soupira.

— Bordel !

— Ben je suis arrivé chez Christine !

— Alors et d'une, qu'entends-tu par « arrivé » ? Et de deux qui est Christine ?

Marcel s'était matérialisé dans une grande maison où les baies vitrées semblaient plus grandes que le ciel. D'abord surprise, une femme tranquille lui avait offert de s'asseoir pour prendre un verre.

— Je me croyais au paradis.

Elle lui expliqua qu'il était le premier essai réussi d'une série de recherches qu'elle et le disparu avaient entamé il y avait plus de deux ans.

— Elle me remercia et me congédia.

— Tu as l'adresse ?

— Oui. Elle avait des yeux gris aussi froids qu'une banquise. Je n'étais pas très à l'aise.

— Tu as revu le disparu ?

— Jamais. Je voulais en savoir plus, je lui ai laissé des messages partout, mais plus de nouvelles.

— C'était quand ?

— Il y a deux mois.

La maison était au cœur d'un grand jardin exotique, en haut d'une butte pelée que la ville tentaculaire semblait avoir épargnée. Le Pardessus avait garé sa voiture devant la grande porte. Il descendit du chariot et grimpa les marches. Alors qu'il allait lever la lourde main de bronze, la porte s'ouvrit afin de laisser entrevoir un homme filandreux au visage de cire.

— Entrez. Madame vous attend.

La pièce dans laquelle il fut introduit ressemblait à une arène. Au centre trônait un fauteuil circulaire dont un quart, tronqué, permettait à l'invité de venir s'asseoir autour d'une grande table ronde. Il s'assit, ouvert à toutes les paroles. Elle était telle que le contrebassiste l'avait décrite.

— Allons droit au but, monsieur. Vous trouverez la troisième contrebasse dans la pièce qui joint celle-ci. Mais peut-être me permettrez-vous de vous offrir un verre ?

— Volontiers.

— Je sais ce que vous projetez de faire. Je sais que toute cette affaire vous intrigue. Mais que vous êtes trop fier pour poser des questions. En quelque sorte, je sais tout de l'avenir.

— Vous voyez ma mort ?

— Justement, non. Tout ce qui touche à ces contrebasses provoque une fissure qui masque mes talents. C'est pourquoi je vous ai reçu.

— Je dois donc *emprunter* cette contrebasse ?

— Il semblerait.

— Comment savoir si vous ne mentez pas ? Vous prévoyez, certes, mais en me divulguant le futur, vous l'influencez.

— C'est exact.

— Pourquoi ne pas avoir emprunté le chemin vous-même ?

— Vous allez deviner.

— Vous refusez l'inconnu.

— Je connais la date et l'heure de ma mort.

— Sauf si vous empruntez l'instrument. Pourquoi avoir peur ? Vous avez des raisons ?

— Monsieur. Malgré vos efforts, votre conversation est ennuyeuse.

— Nous sommes à armes inégales, madame. A votre place, je dirais sûrement la même chose.

Il but lentement.

— Autant laisser le temps passer. Quelle tristesse de tout savoir du futur.

— Je vous ai dit que je savais tout de moi. Je sais tout de vous jusqu'à...

— Combien me reste-t-il ?

— Un bon quart d'heure.

— Cela me laisse du temps.

Le Pardessus se leva. Se dirigea vers la baie vitrée qui surplombait une ville en train de s'allumer sous un jour décroissant.

— J'aime la ville bleue. Cela ne dure que quelques minutes.

— Puisque vous le désirez, je vais répondre à vos questions. Marcel est arrivé ici il y a deux mois. Oui, je l'avais prévu. Etrange, ce qui sort je le prévois, mais le néant est total concernant ceux qui y rentrent. Il venait de faire le premier passage. Cet étudiant était un imbécile. Je dis « était » parce qu'il est mort. Il voulait tout tester, l'absurde. Sa prétention a été punie.

— Où est-il ?

— Où vous allez. Je sais que rien ne servirait de vouloir vous convaincre du contraire.

— En effet. Mes chances ?

— Elles sont faibles.

— Voyez-vous quelque chose de ce qui se passera après ?

— On enterrera l'affaire ; un de vos collègues viendra me trouver. Je lui ferais un récit plausible. Tout sera arrêté. Pourquoi faut-il tant que vous y alliez ?

— Il le faut.

— Je ne vous plais pas ?

— Si. Mais moi je vous plais parce que j'ai décidé d'y aller. Si je renonce, je redeviens comme les autres.

— Vous ne renoncerez pas.

— Souhaitez-moi bonne chance.

Elle s'approcha de lui et lui embrassa les lèvres. Une larme roulait sur sa joue.

— Quand vous oubliez votre pouvoir, vous êtes sentimentale.

Il ouvrit la porte. S'approcha de la contrebasse d'une taille démesurée. Elle l'observait les yeux fermés, anticipant toujours sur ses actions, rejouant à une vitesse folle l'instant prévu de sa disparition. Pour se rapprocher. Grappiller quelques dixièmes de secondes à l'échéance inéluctable.

Le Pardessus plaça ses doigts sur le manche. L'autre main pinça les cordes. Dans le son qui suivit le relâchement, il s'était dissous dans le néant.

Le futur s'épanouissait à nouveau comme une onde fixe devant les yeux de glace que les larmes rendaient humains. Aucune fissure, aucune résurrection, aucune incertitude ne troublait la calme surface tant de fois prédite.

Dehors, le bleu de la ville avait fait place à une forêt d'étoiles.

Paris, le vingt-trois septembre 1996.

Histoire CXXVI

Les pas résonnaient sur les murs silencieux à mesure que les marches se déroulaient. Une lumière diffuse, froide, éclairait ce ciment que les années avaient fissuré sans pitié, ces mêmes années qui marquaient son front d'une multitude de sillons ondulants. Quelle bonne idée de conserver cet exercice physique obligatoire pour les derniers étages. Un escalier qui s'enfonçait encore et toujours au cœur de la montagne. Quand cette idée revenait, le gardien de la sécurité était un peu oppressé par l'étendue de roche qui l'entourait de toutes parts. Au-dessus s'élevaient des ères géologiques, disposées jadis en couches que le temps avait comprimées, concassées, fondues et somme toute élevées en amas brisés et tranchants de pierres qu'on nommait montagnes. Les autres les escaladaient, les parcourraient, appréciaient la vue et l'air pur dont ses monstres insensibles et inertes étaient les protecteurs malgré eux, seulement parce qu'ils demeuraient plus forts que l'homme. Tous ces sentiments de liberté, le gardien ne pouvait les avoir, confiné qu'il était dans cet espace réduit accessible par des colonnes verticales comblées de béton, au cœur de la pierre, au centre de la terre, enfoui sous des tonnes de cristaux qui le miraient l'œil ensommeillé en pensant à l'éphémère durée de sa vie. Railleur, il se répétait qu'il vivait, vivait et vivait encore, imaginant l'extérieur, cet espace que les autres voyaient, le reconstruisant dans sa tête comme un monde clos qui n'avait que de rares points communs avec la réalité.

Il avait un rôle d'esclave, esclave aux multiples chefs, aux actions limitées presque, pour ainsi dire, au fait d'exister ; d'être là. Il espérait ne jamais connaître la justification de sa présence ici, dans les faits. Cependant, il répétait sans cesse les gestes qu'il aurait dû appliquer au cas où, lors d'une poussée de folie furieuse de ceux qui restaient en haut. Il ouvrait la porte maintenant, mettant en œuvre un jeu complexe de mécanismes de la plus haute modernité qui composait la serrure. Combien ces murs avaient vu d'étages de l'histoire des technologies, de l'histoire de la paranoïa humaine. Aujourd'hui, on analysait ses yeux, ses mains, sa voix, ainsi que sa carte dont l'obtention nécessitait la connaissances de codes numériques complexes. Bientôt, on complexifierait encore plus les procédures avec l'arrivée de nouvelles méthodes de corrélations tournant autour de la recherche des caractéristiques intrinsèques de la personnalité humaine. A présent, il était admis que les critères physiques ne suffisaient plus pour identifier un individu, étant donné que chaque machine, aussi précise soit elle, pouvait être abusée. Alors on prenait moult précautions redondantes, plus contraignantes en fait que n'importe quelle procédure utilisée pour avoir l'autorisation de contempler l'or d'une réserve nationale. Il pénétrait ensuite dans une petite salle circulaire, garnie d'images où l'autre était endormi, provisoirement. Après échange de mots de passe standards et changeants, l'autre disparaissait par un autre tube creusant la masse lourde et froide de la montagne, tandis qu'il s'asseyait sur le fauteuil chaud de la nuit du précédent gardien.

La nuit. Le jour. Quelle utopie de croire encore à la différence de ces notions. Dans la cave, tout était toujours nuit. La nuit est le moment où l'ennemi complote et attaque ; ainsi la nuit était le meilleur climat de l'esprit pour être sur ses gardes. Ce genre de raisonnement trop rabâché parcourait brièvement les neurones du gardien pour s'évanouir devant la force de l'habitude. Des écrans jonchaient la pièce et enchaînaient des plans inutiles qui ne parvenaient qu'à éclairer comme des stroboscopes chaotiques l'intérieur de la pièce circulaire.

Je suis un bijou. Un simple bijou. Aussi impersonnel, aussi inutile. Utile le jour où l'on s'en sert, mais jamais ni avant, ni après. Le jour où l'on se servirait de lui, il savait qu'il ne restait que peu de jours *après*. Pour l'instant, aussi utile que le trésor de destruction sur lequel il était assis, il existait, poreux à toute impression, machine humaine dont la vitesse d'exécution des ordres avait été trop souvent vérifiée. Dans sa mission quotidienne, il devait échanger des informations avec son double, une sorte d'être mécanique qui le surveillait de tous les moyens possibles. La seule partie réponses aux questions et examens standards occupait au total la moitié de sa journée de travail. L'autre moitié se constituait de la contemplation endormie du fil irritant de ses propres idées. Il les enchaînait, ne sachant qu'en faire, comme des morceaux de viandes sur une brochette infinie. Il avait désespéré des livres, trop nombreux et ne racontant que des histoires trop simples. Lui était l'Esclave de son pays, doublé par un être qu'il ne

verrait jamais, qu'il n'entendrait jamais et qui comme lui, trouverait son utilité en cas de folie généralisée pour détruire la vie de millions de personnes.

Pour ainsi dire, il était une extension corporelle de celui qui pouvait à tout moment décider. A force d'y penser, il avait fini par sentir cette absence de conscience personnelle, sa limitation à un embryon voué à l'obéissance. Comme un flot qui revenait lécher ses certitudes, il se demandait toujours s'il réagirait à l'ordre. Mais on l'avait testé déjà plusieurs fois, et il avait obéi sans prendre la mesure des conséquences. Il fallait rester à son poste, aux ordres. Dès que l'on se défierait de lui, il serait remplacé comme un fusible brûlé. C'est pourquoi, il avait ainsi réagi, activant sans le vouloir des images de destruction dans sa tête ainsi que les mécanismes masqués qui lui cachaient les conséquences matérielles de ses actes. La sentence tombait chaque fois, précise :

« Action menée à bien en vingt-trois secondes. Simulation terminée. »

Il se rasseyait bruyamment dans le fauteuil avant de reprendre le cycle des activations toutes les minutes. A force, certaines habitudes l'avaient envahi, si bien qu'il pouvait s'assoupir tout en appuyant sur le bouton à intervalles réguliers. La monotonie de son travail de gardien des frontières, de gardien du pays, avait été peuplée de menues tâches automatiques sur lesquelles, on le mesurait et l'estimait sans arrêt.

Mais en haut... En haut des montagnes, il y avait la hiérarchie, les hommes et leurs petits combats mesquins. Alors que là, dans ce trou de taupe, dans ce puits inhumain entouré de kilomètres de roche dans toutes les directions, il n'y avait que lui, lui la protubérance kilométrique du président, lui le fusible de la guerre atomique, lui l'interrupteur déclenchant le feu céleste causé par la furie des hommes. Car, même si on niait qu'il pût avoir une personnalité, même si on admettait que le jour viendrait où les machines prendraient complètement le relais, il se sentait libre, totalement libre. Les heures ne pesaient pas à cet emprisonné volontaire, à cet insecte minuscule qui vivait dans la pierre et qui dévorait le monde de ses mornes pensées. Il vivait sur une courbe qui ondulait, au rythme de ses changements d'humeur, de ses logiques imbéciles centrées sur sa propre personne. Il se berçait dans lui-même, s'y complaisait même à la manière d'un narcisse chthonien qui se serait contemplé à n'en plus finir dans les lumières changeantes des écrans et des boutons.

Et le futur ? Combien de temps tiendrait-il encore dans sa cellule sous pression, dans son nid calé au plus profond de la terre ? Combien de temps serait-il la sentinelle de la destruction définitive de la planète, de charniers pulvérisés par la puissance des tirs ? Jusqu'à quand le laisserait-on se préoccuper de son être intérieur sans avoir à le perturber de nouveau par des yeux avides de le détruire pour le seul plaisir bestial que cela procurerait ? Personne ne savait. En attendant, la journée allait se terminer, le laissant ainsi remonter à la surface après la déambulation forcée qu'était l'interminable colimaçon. Puis il retrouverait la nuit, cette nuit d'hiver qui se couvrait d'une croûte de glace proportionnelle au halo de la lune. Tout ce qu'il voyait en sortant était délicieux comparé aux tourbillons de destruction qu'il y avait en bas, sous forme de suggestions mécaniques, venant et revenant comme le balancier d'une horloge pestilentielle. Ici, l'air était glacé. Il le respirait jusqu'aux recoins oubliés de ses poumons. La vue bloquée par le cône de lumière d'un lampadaire, il traça des lignes dans la neige profonde et collante. Cheminant dans la blancheur de la lune neigeuse, il regagna sa chambre en pensant qu'encore une fois, il avait été le gardien de la paix du monde.

Paris, le vingt-sept septembre 1996.

Histoire CXXVII

— Allez, viens, quoi !

— J'ai pas envie.

— Tu verras, ils sont vraiment cools.

Elle le suivit dans les rues sombres de l'hiver précoce, un monde peuplé de spectres emmitouflés qui passaient sans vous regarder. Parfois, sur le bord du trottoir, un escalier s'engouffrait dans une cave où des petits casiers dispensaient des odeurs d'épices enivrantes. Des lumières ternes brillaient derrière des vitres dont les rideaux ne permettaient de saisir que des ombres furtives, toujours occupées à autre chose. On se pressait pour rentrer, effrayé par la température qui, dans une brusque dégringolade, trahissait le départ du jour et l'arrivée d'une nuit sans nuage, noire en dehors de la ville et de ses lumières.

Max la précédait, la tirant par la main. Elle l'avait rencontré il y avait peu. Un homme parmi les autres, un peu sûr de lui, blond aux cheveux bouclés. D'habitude, elle n'aimait pas les blonds. Mais Max avait quelque chose de magnétique, une sorte de charme animal, presque désagréable à la longue. Physiquement, elle n'avait pas à se plaindre de cet amant par ailleurs un peu inconstant, un tantinet collectionneur. Ses yeux de jade regardaient la stature impressionnante marcher devant elle comme un fantôme qui l'aurait traîné vers le monde des morts. Elle allait affronter les amis de Max, « une bande de gens de tous les styles qui n'avaient pas de tabous ». Elle verrait le regard de ces inconnus la déshabiller indécemment, et leurs têtes de chiens recomposer dans leur esprit les lignes brisées qui formaient son visage. Puis, viendrait la sentence, visible par un changement d'expression. Le moment du jugement passé, elle serait classifiée, cataloguée, rangée dans une boîte dont les trous d'aération serviraient de canevas pour estimer ses actions futures.

Avant la porte, le temps se ralentit. Elle se sentit mal, comme projetée dans une atmosphère subitement figée par une bourrasque de glace. La lourde porte résonnait sous les coups de butoir d'une basse impressionnante qui martelait aux alentours comme le cœur régulier d'un dieu endormi. L'antre s'ouvrit très doucement laissant entrevoir des hommes à la carrure de colonnes grecques, épais comme des mœllons. Les mots échangés ne lui parvinrent que par bribes. La rue était calme. Mais la boîte vivait au ralenti. Elle pénétra dans une pièce moite et transitoire, où le bruit n'était pas encore musique et où la rue surgissait régulièrement quand les portes s'ouvraient pour absorber quelques passants. Des échanges de papiers eurent lieu tandis que Max visiblement inquiet adressa quelques mots à son oreille. Cependant, ces derniers arrivaient lentement, déformés au point de devenir une pâte sonore incompréhensible. Le monde dansa devant elle alors que ses yeux s'embrumaient d'un voile brillant. Elle s'effondra sur le sol.

Quand elle revint à elle, ce qu'elle prit pour un clown lui tenait un torchon mouillé sur le front.

— Salut !

— Salut.

— Ca va mieux ?

Il parlait avec des intonations féminines mais le fond de sa voix laissait supposer le fausset. Ses yeux ne lui donnaient qu'une vision futuriste de son interlocuteur, un genre de masse peu précise soulignée par des lumières multicolores spasmodiques.

— Un petit incident, un petit malaise qui nous arrive à toutes.

Par le jeu d'une mécanique qu'elle ne comprit pas, Max avait soudain remplacé le clown.

— Non, c'est un ami, enfin une amie. C'est Paule, un travesti.

— Cool...

— Bois ça, cela te fera du bien.

Elle ferma les yeux afin de recomposer le lieu avec ses autres sens, avant de reprendre toute tentative de mise au point oculaire. Son nez, saturé, ne signalait que la présence de bouffées lourdes chargées d'alcool ou de tabac. Ses oreilles fouillaient le tissu inextricable des sons de différentes origines

qu'il fallait mettre de côté après les avoir identifiés. Ainsi, la tête en arrière sur un bord d'une grande banquette, elle écoutait la conversation.

— Pas relax ta meuf.

— Calmos, elle a eu un petit malaise, ça arrive, non ?

— P't' êt'e. N'empêche que malaise le malaise. On était cool. Viens avec nous.

— Tu as ce que je t'ai demandé ?

— Bien sûr, gars.

— File m'en. J'me fais une ligne et je verrais les choses mieux.

— Salut, Max !

— Salut Philippe.

— Max, comme tu es beau ce soir. Dommage que...

— Et oui, on ne se refait pas.

— Tu devrais essayer. Si tu veux, tu peux compter sur moi.

— Non merci. Crank, tu la gardes ?

— Okay, mais ça me...

— Ouais ! Je reviens tout de suite.

— Tu la connais ?

— Semblerait que non.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Un malaise ! Tu vois le malaise ? Ici !

— On choisit pas, Cranky.

— Ne m'appelle pas comme ça, pédale !

— Tout de suite les grands mots ! Hétéro, va !

Philippe était parti. Elle ouvrit les yeux.

— Salut poupée.

— Bonjour.

— Ah, non ! Pas « bonjour ». Pourquoi pas « bonjour, monsieur » ?

— Bonjour monsieur.

— Putain, malaise.

— C'est quoi ici ?

— Un coin cool. J'me sens chez moi. Pourquoi tu as refermé les yeux ?

— Je vois pas net.

— Ouais, d'accord. Malaise...

— Où est Max ?

— Il s'envoie une ligne.

Elle ouvrit les yeux, pelouse de nuit.

— Une quoi ?

— Une dose. De la came. C'est cool. Tu n'as jamais essayé ?

Elle tournait la tête de gauche à droite.

— T'es une cliente potentielle. Faudrait que je te fasse tenter le coup.

— Merci, non.

— Les bonnes vieilles habitudes. Les tabous ?

Elle avait haussé les épaules.

— Ouais. Malaise. T'es pas causante.

— Max, il est accroc ?

— Non. Occasionnel. T'imagine le problème d'approvisionnement si j'ai que des clients occasionnels ? Le fix fixe, y'a que ça de vrai !

Elle ferma les yeux tandis que les morceaux défilaient sans que le rythme changeât. Max revint l'œil livide, un sourire figé sur la bouche.

— T'es content de toi ?

— Pas cool, ta meuf.

— Te mêle pas de ça.

— Ca me rappelle Jack. Il avait une meuf qui le faisait... disons qui l'emmerdait, et alors...

Crank se gaussait tant que son corps lourd était animé de secousses. Il marmonnait inutilement car ses mots se perdaient dans le fracas de la musique tribale. Un groupe surgit pour investir les sièges comme une nuée de sauterelles à l'affût de tout ce qui pouvait être consommé des mains, des yeux, de la bouche. Les présentations eurent lieu dans un concert de cris si insupportable que la musique, bafouée,

haussa la voix ; à moins que ce ne fut le contraire. On parla beaucoup de gens du groupe, inconnus d'elle, des histoires qui leur arrivaient au niveau personnel. Plus les détails allaient bas, plus les groupes s'esclaffaient bruyamment, tordant leur postérieur sur les fauteuils usés.

Les images que les mots hurlés faisaient naître dans son esprit étaient déprimantes. Ces gens inquiets se débattaient dans une illusion écœurante à force d'être construite et rejouée chaque jour. Entre eux, la sauce prenait ; ils se motivaient, s'encourageaient à être différents, plus haut, plus forts, opposants systématiques à un monde qui, loin de les gâter, les refoulait par leur désespérante et continuelle inadaptation. Mais, si à la base leurs motivations étaient bonnes, leur groupe avait reconstruit le monde à leur image, avec ses contraintes, ses poncifs, ses passages obligés, ses idées reçues. Ils prenaient le blanc bonnet pour un remède au bonnet blanc.

Elle n'aimait pas les groupes, ayant vu de trop nombreux microcosmes s'écrouler par une sorte de volonté supérieure, inconsciente voire suicidaire. En dehors, il n'y avait que le monde des individus singuliers que les miracles associaient en paires. Mais comme il fallait lutter avant de trouver, lutter et recommencer toujours les mêmes efforts, les mêmes tentatives, les mêmes concessions. Combien elle enviait ceux qui réussissaient du premier coup, parvenant à surmonter les affres les plus terribles de la vie : les souffrances, les mésententes, les autres, la mort.

Elle ébaucha à la serpe le tableau de sa situation à Crank, le dealer, tandis que les autres se trémoussaient spasmodiquement sous les coups répétés du cœur du démon qui vivait dans la salle.

— Ici, on te juges comme tu parais. C'est clair, au moins. Ce à quoi tu ressembles, plus ce que tu dis, comment tu réagis, c'est toi. C'est tout ce qui nous intéresse. Si c'est du flan, mais qu'on croie que tu te marres, c'est pareil. Autrement, c'est malaise.

— Et si j'ai toujours eu l'habitude de m'en foutre de l'avis des autres ?

— Ca ne compte pas. Si tu es cool, tu es des nôtres. Sinon...

Paule venait de s'asseoir et avait deviné de quoi on parlait.

— Pas d'*a priori*, ici, ma chère. Ici, je suis une femme, une femme avec un sexe d'homme, mais quelle importance ? Ce petit monde m'accepte alors que l'autre me rejette. Je ne suis pas folle, je vais là où je suis bien. Bien entendu, il y a des imbéciles partout, mais ici, la moyenne est plus ouverte qu'ailleurs.

— Je n'y crois pas.

— Cela ne signifie rien. En tout cas rien concernant la réalité.

— Votre réalité.

— Alors si tu ne vois pas les différences, c'est que tu es désespérée.

— Mais, j'existe sans témoin, sans société, je pense !

— Cela ne suffit pas. Ce qui compte c'est que tu existes pour les autres, c'est tout.

— Paule, vraiment !

— Tu pourras venir chez moi si tu veux, on en reparlera.

— C'est ça.

— Où tu vas ?

— Je pars.

— Et Max ?

— Il est avec la blanche, maintenant. Plus avec moi. Ma quête recommence.

Paule écrivit quelques chiffres sur un morceau de papier.

— Si tu as besoin de parler, téléphone-moi.

Elle ne répondit pas. Prit le papier. Se leva en souriant. Elle crut entendre alors qu'elle quittait le cercle de sièges la voix de Paule suppliante qui disait : « nous aussi, on existe. On est seuls. » Mais alors qu'elle se retournait une dernière fois, elle vit les lèvres closes de l'homme dont la barbe commençait à ombrer les joues.

Le vent cueillit sa liberté alors qu'elle s'immergeait dans le froid de la rue. La ville souriait à elle seule, lui montrant ce qu'elle avait et n'avait pas au travers du labyrinthe de ses rues et de ses possibles.

Paris, le trois Octobre 1996.

Histoire CXXVIII

On avait prononcé quelques mots, un vulgaire « bienvenue », peut-être. Le groupe s'était avancé dans la première pièce afin de savoir si le lieu était connu. Mais, au détour d'une arche conceptuelle, brillante comme une fontaine irriguée de cristal, l'inconnu gisait toujours, brusque, glacé. Pourtant, à bien se regarder les uns les autres, on se reconnaissait, on se souvenait du passé commun. Les pièces du temps s'ouvraient béantes, prêtes à croquer la maigre alliance en bouchées dissociées. Pour l'instant, l'illusion sauve : on ne sait à quelle époque on vit. Tout semble normal excepté ce léger malaise qui fait crisser les mâchoires, comme du sable dans la bouche. On avance en tentant de retenir les murs fissurés qui nous entourent et qui, à l'instar d'un lointain orage, grondent une menace qui finira par devenir réelle et par s'incarner, on le sait.

Un mot est prononcé et on déchire le silence. Ce mot, existe-t-il vraiment ? Est-il fondé à décrire ce qui se passe ? A nier l'espace en conservant le temps ? Mais le chapitre est clos et toujours il faut partir plus loin, ouvrir d'autres portes que le sablier désigne, suivre d'autres voies dans l'astre qui bifurque qui nous montre ses mirages en surbrillance. En un mot : tout a changé. L'air sent le moite des visages inassouvis, la bête immonde chargée de ses préoccupations fragmentées, projetées sur un modèle qu'ils ont accepté sans savoir. Ceux-là composaient ce groupe, cette entité non réelle qui flottaient sur chaque membre comme un nuage fidèle.

Mais s'il faut tout refaire qui va s'en charger ?

Les regards se croisent en un treillis changeant. Certains évitent tandis que les autres proposent ce que les derniers ont décidé de ne pas faire. C'est humain de tenter encore. Mais il y a trop de paramètres ! Un seul ne peut tout accomplir. Il le faut néanmoins. Il se voit dans le regard du groupe. Il est désigné par tous pour être le ciment. Il refuse, se débat, clamant l'injustice de sa situation. Mais l'entité, si sombre soudain, a décidé pour lui, l'a exclu parce que sa situation est désormais différente. Pour le ciment désigné, tout sera plus dur, tout lui coûtera jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il est mieux pour lui de sortir.

Le magma continuera de survivre, de choisir un autre exclu, de grossir aussi en remplaçant. Lui restera seul, sous l'eau ruisselante du ciel qui se charge des restes de l'orage reparti au lointain. Il voudrait alors rattraper le temps perdu à tenter des choses pour eux. La partie qu'il y mit est détruite à jamais, cette part si mince qui nous personnalise et charge l'atmosphère d'une vie spécifique.

Il est là dans la rue, un pallier en dessous, regardant la sombre nuit s'étaler comme toujours sur les toits brillants. Il se souvient de ce lointain épisode, ce lieu de rencontre de tous les chaos qui a brûlé son âme si intimement. Il ouvre son parapluie alors que les gouttes se pressent bruyamment sur le sol en cercles trop pressés, ridant le trottoir imaginaire du temps. Il regarde autour de lui alors qu'il revient à la vie et que les sons l'assaillent progressivement. Une foule anonyme passe autour de lui dans le bruit du flot liquide qui l'entoure. Il s'engouffre dans un trou à la recherche d'un de ces convois qu'il suit sans savoir pourquoi, par habitude probablement. Il achète son journal et grimpe dans une boîte de fer qui roule avec fracas dans son présent, dans son éternel présent.

Paris, le quatre octobre 1996.

Histoire CXXIX

Monsieur,

Je ne sais au juste pourquoi je prends la plume pour m'opposer à votre folie intégrale. Bien entendu, il s'agit d'une réflexion suite à votre article sur *la mer de Bore et les îles de l'archipel des Houlettes*. Quelle ne fut pas ma stupéfaction devant votre outrecuidance à décrire des choses qui n'existent pas ! Certes, les plus irresponsables de cette indigne affaire sont ceux qui ont daigné vous publier, vous et vos absurdes concepts. Je suis atterré, monsieur, par la façon avec laquelle vous malmenez la science au point de vous moquer de ses bases les plus intimes dans des journaux réputés — hélas ! — de la profession.

Sachez, monsieur, que par la présente, je vous notifie mon intention de vous mener devant le Conseil de l'Ordre des Scientifiques qui — je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour en arriver là — devrait vous sanctionner publiquement pour vos travaux relevant de la folie furieuse. Avez-vous seulement pensé un instant à l'image que vous donniez de nous autres, scientifiques ? Avez-vous pensé aux conséquences de votre article ordurier ? Mais non, cela vous est égal. D'ailleurs, je me demande comment j'ose gaspiller mon énergie à me mettre en rage contre des petits cons de votre espèce que la morale doit écraser avant que leurs concepts absurdes ne convainquent les masses populaires.

Car vous êtes un nihiliste, monsieur ! Vous tuez la science en la montrant sous un jour inepte et inutile, nous les apôtres du bonheur, gardiens des clefs de la technologie, vous nous ridiculisez ainsi que vous *vous* ridiculisez ! Mais vous êtes trop fou pour réaliser que vous sciez la branche sur laquelle vous êtes assis ! Que vous crachez sur votre propre famille, sans leur payer leur dû !

Monsieur, vous comptez un ennemi viscéral en ma personne. Réalisez que je jouerais de tous mes appuis pour réduire vos délires au silence et à l'oubli. Vous êtes un être abject qui détruit des siècles de renommée sans se rendre compte du gouffre qui le guette.

Sans respect pour un individu de votre espèce,
Professeur Manne.

• • •

— Tout y est.
— Oui.
— Qu'en as-tu à faire ?
— Rien.
— Tu mens.
— Oui.
— Tu ne vas pas lui répondre ?
— Si.
— Tu joues le jeu.
— Je suis obligé.

• • •

Professeur Manne,

Je suis « l'être abject » à qui vous vous adressiez voici peu. Je crois que vous êtes aveuglé de haine et que par conséquent votre jugement vous trompe. Le but de cet article était de faire bouger les choses en ce qui concernait les représentations dont vous et vos congénères nous abreuvez au nom de votre science.

Oui, la mer de Bore et l'archipel des Houlettes n'existent plus. Mais ils ont existé, au moins autant que nous. Qu'a donc à voir le temps dans cette affaire ? Vous le géologue, qui vous accuse de travailler sur des photographies instantanées d'une planète qui aura changé de face dans quelques millions d'années ? Qui ? Personne, non. Parce que le sujet de votre étude paraît stable par rapport à votre vie, par rapport à l'*échelle humaine*. Cette fausse légitimité vous donne le droit de fixer les limites de votre science, et par conséquent le droit de baser une vie de recherche sur des secondes de l'ère géologique, parce qu'à votre petit niveau, le sujet de votre étude est fixe.

Le mien est si fuyant que l'observation même du phénomène doit être rapide — quoique l'on ait vu pis ! Quant à mon interprétation, si elle vous choque, c'est parce qu'elle ne correspond pas à votre vision de la Science. Mais, qui m'empêche d'associer ces structures éphémères à des mots communs de notre vocabulaire, seulement parce que la ressemblance est frappante ? Combien de fois, des rapprochements de ce type ont-ils été faits ? Muni de ce nouveau canevas de vision, il est intéressant de connaître les paramètres s'inscrivant dans le canevas, ceci de façon classique. Quoi de plus scientifique ?

Mais, je sais ce qui vous choque derrière l'article. C'est qu'en filigrane, vous avez distingué un soupçon de poésie dans ce flot des représentations strictes, rigoureuses, justes et froides dans lesquelles nous baignons chaque jour. Et c'est ce soupçon qui entrave votre déglutition, vous le puriste, la machine à penser comme il faut, l'ombre que le doute n'envahit jamais.

A l'heure où je vous écris, par la fenêtre se dresse la même barrière nuageuse que celle qui servit à mes travaux. Oh ! La même ! Excusez la confusion : deux choses ne peuvent être que du même type, excepté en mathématiques. Bref, cette couche grise obscurcit le ciel comme une masse compacte dont la cime dessine ses reliefs sous le soleil. Ca et là, ce ont des trouées délicates qui semblent composées d'une matière nuageuse plus horizontale, plus fluide, un genre de mer tendre de laquelle se détachent des îles nuageuses, rocheuses, étendant une ombre douce sur les reliefs environnants. En ce moment le toit de la terre, brillant au soleil, est un monde à lui seul, où courants et vents déchirent les îles et les continents en un éternel recommencement indifférent au fond de la mer peuplée de villages humains.

Ce socle vous surplombe, vous aussi, même si vous y êtes indifférent parce qu'il ne persiste pas dans le temps, et que vous êtes attaché à l'éternel calqué sur votre échelle. Mais ce monde décomposé et recréé à chaque seconde est un monde qui vit et vivra plus longtemps que nous. Il est l'archétype d'une nature dont l'esthétique nous indiffère, nous les éternels insatisfaits.

Ce qui vous fait peur est, après tout, l'idée qu'un monde vous domine sans vous demander la permission, que l'archipel des Houlettes dans la mer de Bore jette sur votre petite vie incrustée dans votre petit monde mesquin le regard amusé et impertinent de l'archétype qui a le temps pour substance.

Paris, le huit octobre 1996.

Histoire CXXX

Je m'appelle Mina. J'ai vingt-neuf ans. Comment continuer l'histoire de ma vie ? Comment commencer par le début ? Comment écrire sur cette page les tourbillons qui battent ma tête et s'apaisent en amertume. Pour d'autres, ma vie serait un conte. Pour moi, elle est comme un rêve, à présent.

Je suis née sur une île, le plus beau pays du monde. Je crois qu'il est normal de considérer son pays comme le plus beau. Quand on est enfant, on ne se rend pas compte. On ouvre les yeux et le monde est merveilleux. Ce n'est qu'après que l'on réalise, que l'on commence à douter des principes, des choses ou des gens. Ma famille était pauvre. C'est pourquoi j'ai très vite laissé tomber l'école pour travailler. J'entends ce que vous pensez : la bonne vieille histoire à faire pleurer ; mais c'est mon histoire et je vous interdis d'en rire. C'est drôle comme devant ces pages blanches, j'imagine qu'on me lira. C'est absurde. Je n'écris cela que pour moi. Pour faire le ménage, vider ma tête des faits qui s'effilochent avec le temps qui passe. Le passé se déforme tellement quand on y repense après coup.

J'ai commencé à travailler à l'âge de douze ans. Au moins avais-je appris à lire, à écrire, à compter, choses indispensables à la pensée. Les premiers travaux que l'on m'avait confiés étaient de vendre le pain dans une boulangerie, de repasser les habits, de coudre les vêtements avec des enfants de mon âge. Au fur et à mesure que je grandissais, les rythmes de travail devenaient insupportables, surtout pour le maigre salaire que nous rapportions. A l'âge de quinze ans, j'abandonnai l'atelier au bout de trois mois de cauchemar où nous travaillions parfois dix-huit heures par jour. Les hommes de l'atelier nous retrouvèrent ; nous n'étions que quelques gamins incapables de s'enfuir très loin. Nous fûmes battus. C'est la première fois que l'on me violait. Le patron n'était pas un type agréable, plutôt le genre gras comme un porc et puant. Après nous avoir frappés à tour de rôle, il me choisit pour assouvir ses pulsions bestiales et me laissa terrassée sur son bureau, les cuisses en sang. Depuis ce jour, j'ai un contentieux avec les hommes, un genre de méfiance qui jamais ne s'éteindra. Dans le moindre de leurs gestes, je renifle la bête qui à tout moment peut surgir pour exploser en violence. De ma table donnant sur la mer, devant cette fenêtre où les gouttes tombent les unes après les autres, je me rappelle cette scène horrible vécue depuis une torpeur statique de laquelle je ne pouvais pas me débattre. Je soupçonnais depuis longtemps que ce genre de choses se produisait et j'étais presque étonnée de n'avoir pas mangé le bureau du patron avant. Seule Espérance n'avait pas été retrouvée. Elle était la plus vieille de nous tous.

Un jour, alors que je rentrais de ma semaine de travail dans la maison de mes parents, je la croisais et nous nous embrassâmes. Elle était radieuse mais paraissait ennuyée. Elle me raconta qu'elle avait rencontré un homme charmant qui lui faisait gagner beaucoup d'argent. Elle était sur le trottoir, protégée par José. Elle me proposa de la rejoindre, de me faire rencontrer José. Le patron de l'atelier me convoquais souvent afin de faire en sorte que je m'occupe de lui. Il était si gros que son sexe se cachait dans des bourrelets infects. L'avantage était qu'il n'avait réussi à me monter qu'une dizaine de fois depuis ce premier jour. L'envie de changer d'air me poussait vers José. Néanmoins, je pressentais que le mirage serait de courte durée.

José était un homme grand et bien bâti, impressionnant pour les gamines que nous étions. Il commença par me consommer d'une manière moins désagréable que le patron de l'atelier. J'avais depuis longtemps compris que son mon corps pouvait intéresser les hommes. Je tentais simplement d'éviter les coups pendant qu'eux me besognaient comme une chose.

L'argent entrait. Tandis que je finissais de me former, j'embellissais à mesure que je m'achetais des vêtements mettant en valeur mes jambes, mes seins et mon visage. Mon père prenait l'argent sans me regarder, sans me questionner.

José misait beaucoup sur moi. Les jours où je ne travaillais pas pour lui, il s'occupait de moi et me susurrait des mots tendres comme quoi j'étais le fleuron de son trottoir et qu'il allait me réserver à des clients spéciaux. A cette époque, José pensait beaucoup ; plus il se montrait sentimental avec moi, plus il était violent avec les autres. Espérance arriva un jour chez moi avec des lunettes noires. Elle ne comprenait pas qu'il eût pu être si brutal avec elle au point de ne pas mesurer que les conséquences de

ses coups compromettaient son travail jusqu'à ce que les marques disparaissent. Plus José était amoureux de moi, plus il compensait en cognant aveuglément les autres pour les motifs les plus futiles. Je me rendais compte, avec peur, qu'Espérance semblait parler d'une personne différente de celle que je connaissais lorsqu'elle évoquait José, si bien que je ne parvenais pas à savoir dans quelles conditions il mentait et à qui.

José m'organisa de très bons coups chez des gens de la haute qui payaient bien tout en se gargarisant de fantasmes inoffensifs. Je craignais à cette époque les soirées que José lui-même organisait et qui pouvaient mal tourner. Ses amis étaient des gros porcs gavés d'alcool. Ils puaient, baisaient comme ils pissaient. Je détestais ces gars mal élevés, rabatteurs de petits niveaux. Heureusement José me mit progressivement à l'écart de ses partouzes car il voyait que j'intéressais ses animaux de compagnons. La raison qu'il me donna était qu'il fallait que je réserve mes forces pour les gars de la haute, que je sois toujours prête pour eux. Je n'aimais pas ce genre de soirées et José le savait. Mais il se justifiait pour se mentir, pour ne pas s'avouer qu'il devenait jaloux.

Pendant un temps, il devint distant, me trouvant une ou deux affaires par semaine et ne désirant plus me voir pour me baiser. Je le voyais au bord du gouffre. Je pensais qu'il allait faire une bêtise mais je ne parvenais pas à le cerner précisément. Pourtant mon sixième sens me disait de me trouver d'autres protections.

J'allais rencontrer madame Rébécca, une grande plante noire qui tenait une sorte de bordel pour riches. Un de mes clients était un habitué de ce lieu. Au moment des confidences, il me parlait de la maison comme d'une île de plaisir et de tranquillité. Madame Rébécca me considéra gravement en m'expliquant qu'elle ne pouvait s'occuper de moi si José ne désirait pas me lâcher. Elle le connaissait, avait déjà eu des problèmes avec lui, une fois dans le passé. A l'époque, José n'était qu'un môme qui voulait jouer au grand.

— S'il te lâche, il y a de la place pour toi ici. Tu sais lire ?

Le marché était conclu. Mon intuition me disait que tout n'allait pas tarder à changer.

Quelques jours plus tard, José me demanda en mariage. Je le regardai avec des yeux ronds, ébahie.

— Mais, José, que t'arrive-t-il ?

Il était blanc comme un linceul, des arcs noirs soulignant ses yeux.

— Merde ! Je crois que je t'aime !

Les anciennes du métier m'avaient prévenue qu'en aucun cas un client régulier ne devait tomber amoureux de nous. Cependant, jamais on ne me parlait d'un cas d'un mac amoureux de sa pute. José était buté. Il n'avait pas encore annoncé la nouvelle à son père, mais il s'y préparait.

— Tu nous vois en mari et femme ?

— Je ne supporte plus que tu fasses la putain ! Que les autres te touchent ! Merde !

C'était grave. Grave quoique terriblement intéressant. José n'était pas un mauvais bougre, enfin pour moi. Il n'était pas très intelligent, mais la perche qu'il me tendait était un rachat de ma liberté. Ne plus me vendre. Non. Pas si vite. Ne plus me vendre comme avant. José ne représentais rien pour moi, mais il avait toujours été réglo. Je saisis l'occasion au vol.

— Les noces sont prévues quand ?

Il se précipita dans mes bras et me serra si fort que je crus suffoquer. Finalement, José était un sentimental.

Sa famille accepta avec réticence l'idée de marier leur dernier avec une inconnue sur laquelle traînaient des rumeurs détestables. Mon futur beau-père insista pour me voir en tête à tête.

— Il est normal que j'estime la future femme de mon fils, même si je n'y puis rien.

Derrière cet homme fin et filandreux, un réseau entier de prostitution et de trafics divers s'étendait, sensible au moindre de ses mouvements. Il avait des yeux d'un bleu impersonnel, froid comme une banquise. Il me demanda de me présenter, de marcher. Il me posa des questions en sous-entendant que la vérité ne sortirait pas de son bureau d'ébène.

— Ah ! Ah ! Ah !

Je ne comprenais pas la raison de son rire.

— Ah ! Ah ! Le petit con !

Il se tordait sur son siège comme libéré d'un poids tabou dont, jusqu'à présent, il n'avait pas osé rire.

— Ah ! Vous vous dites : « quel vieux fou ! » N'est-ce pas ?

— Non.

— Pas de timidité avec moi, je suis un homme comme les autres. Savez-vous pourquoi je ris ?

— Non.

— Parce que ma femme était une pute quand je l'ai épousée. Mais quel calibre ! Quelle prestance ! Un numéro comme on n'en trouve qu'une dans une vie. Bien sûr, ceux qui connaissaient son passé et qui voulaient parler sont morts prématurément, d'accidents pour la plupart ; vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Pas de monsieur avec moi, ma bru ! Bienvenue dans ma famille ! En cas de problème, n'hésitez pas à venir me voir. Toujours ! Même si José est concerné, compris ?

— Oui.

Il se dirigea vers son bureau et plia sa silhouette de fil de fer dans son fauteuil.

— Vous êtes magnifique ! Je croyais que José était devenu une petite frappe sans goût, hé bien, il m'étonne ! Vous passerez chez ma secrétaire qu'elle vous donne pleins pouvoirs pour acheter des frusques qui vous mettent en valeur pour ce mariage. Crédit illimité ! Mettez le paquet !

Il me raccompagna à la porte, me serra la main. Il me regarda longtemps dans les yeux sans la lâcher.

— Une dernière chose. Maintenant, vous n'êtes plus une pute. Plus jamais, compris ? Personne n'a de droit sur vous. Votre passé existe sans que vous en ayez honte. Mais c'est le passé, compris ?

— Oui.

— Bon. Si vous pouviez au moins civiliser un peu José ! Au revoir, mademoiselle Mina. N'hésitez jamais à venir me voir. Je n'ai jamais eu de fille. Vous êtes la première.

La cérémonie fut somptueuse pour la pute parvenue qu'on me disait être. On me regarda drôlement, comme si mon passé eut tranché vivement parmi ces nuées de costumes trois pièces et de robes longues. José ne pouvait contenir sa joie. Il rayonnait tant qu'il m'avoua plus tard n'avoir été vraiment accepté par sa famille qu'à ce moment là. On me faisait rencontrer tant de personnes que les noms saturèrent rapidement mon esprit. De loin, je reconnus un ou deux de mes anciens clients sans qu'il fut assez tôt pour que ceux-ci tentassent me faire chanter sur mon passé. Mes amies de trottoir n'étaient bien sûr pas de la partie. La plupart ayant cessé de me parler depuis des mois, je ne gardais des contacts qu'avec Espérance. Le père de José me surveillait du coin de l'œil et s'approcha de moi avant que nous n'entrions à l'église pour me dire que j'étais magnifique.

Les fastes de la cérémonie sont confuses dans ma mémoire. A présent, j'ai du mal à distinguer si elles sont vraies ou rêvées. Je crois que j'ai embelli le passé avec des images volées dans les films.

José inaugura, avec cet anneau que j'ai toujours, quelque part, une nouvelle période de ma vie, phase pendant laquelle j'étais la femme d'une petite frappe à qui la chance souriait. A cette époque, nous sortions souvent le soir. La journée, je dépensais une partie de ce que José gagnait sur le dos de son cheptel, ce troupeau que j'avais quitté et qui hantait mes nuits. Je ne crois pas avoir eu un jour des remords, cela n'aurait pas eu de sens. Je n'ai pas eu le choix. J'ai fait ce que j'ai pu, et je crois l'avoir bien fait.

José se transformait peu à peu. Il était l'étoile montante de sa famille, possédait la plus belle femme, était jalousé de tous, y compris de ses frères. Il voulait se cultiver, devenir intelligent. Le pauvre José ! Il ne comprenait pas que l'intelligence est d'abord une chose dont on hérite.

Une fois, il me demanda mon avis sur une de ses affaires. Il prit mon point de vue en compte après que je lui eus expliqué les raisons de mon choix. L'affaire tourna favorablement. C'est ainsi que je fus initiée à son commerce illicite. Il vendait à peu près tout ce qui pouvait être vendu, à commencer par les femmes, les marchandises de toutes sortes dont les armes et la drogue. Je lui recommandai de laisser tomber la drogue, le marché étant lucratif mais trop risqué. Le gouvernement tentait systématiquement de remonter les réseaux afin d'en faire des exemples. Il rétorqua qu'il s'agissait d'une des plus grandes ressources de l'île et qu'il se devait de le faire.

A mesure que le temps passait, José prenait moins de précautions malgré tous mes avertissements. Les temps changeaient. L'ambiance générale du monde dans lequel nous vivions paraissait plus tendue. Soudainement, tout était plus difficile. Une époque se terminait. Nous respirions un air brusquement plus lourd, plus matériel, poisseux, comme du sucre à peine mêlé d'eau. Je me souviens d'une vitrine nous faisant face, montrant par ses reflets une scène à jamais gravée dans mon sang. Nous étions deux voitures, deux chauffeurs, deux gardes du corps gardant deux couples dont les femmes trop fardées montraient leur richesse dans un nuage de vulgarité. Mon regard se fixa sur mon image : qu'avais-je de différent par rapport à avant ? Comment cette image pouvait-elle rendre compte de ma personne ? José paradait aux côtés de son frère Miguel, un grand balaise à la gueule défoncée sur un fond de bidonville dans lequel, tous les mois une enveloppe pleine de billets, accompagnée d'un mot

de ma main, alimentait ma famille. Je me rendis compte qu'en m'étant séparée de ce milieu de trottoir, j'avais perdu le contact avec les gens ainsi qu'avec mon pays. Toujours gardée comme une perle rare, le monde brillait derrière les grandes baies vitrées de la grande maison familiale. Le père de José me découvrit un jour, le regard perdu derrière une fenêtre.

— Vous vous ennuyez, Mina, n'est-ce pas ? L'air du dehors vous manque ?

— Heu... Non, monsieur. Non.

— Vous ne me paraissez pas très convaincue. Je vous comprends. Moi aussi, j'ai eu ce genre de doutes. Quand je me suis aperçu que ce monde et l'autre ne faisait qu'un, toutes mes questions se sont évanouies. Savez-vous jouer au go, ma chère bru ?

Je répondis que non. Pendant quelques semaines, il m'apprit à jouer à un jeu oriental où il était question de liberté.

— De libertés ! Pas de Liberté !

C'était un homme charmant qui s'ennuyait maintenant que ses fils avaient pris la relève. Il me racontait des épisodes de sa vie, comment le petit trafiquant était devenu contrebandier, comment il avait élevé ses enfants. Il me faisait accepter progressivement l'idée que je pourrais être la mère de nouveaux petits-enfants. Il m'apprenait la concentration sur cette toile impressionniste en noir et blanc qui s'étendait dans le chapiteau formé par nos quatre coudes.

Il m'aida beaucoup quand José se fit abattre.

— Concentre-toi, bon sang, concentre-toi !

Un fleuve de larmes ruisselait sur mes joues rendant opaque ma vision du jeu, vacillante comme une flamme de vie allant s'éteindre. Je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer même si je savais que José n'avait jamais vraiment compté dans ma vie. Mais cette étape s'écroulait maintenant. Mes ennemis allaient s'éveiller et tenter de me bafouer une nouvelle fois. Tant que le vieux vivait, j'avais de l'espoir. Quand il aurait disparu, j'étais certaine de me transformer en une proie enfermée dans l'arène des fauves.

La mort de José était une vengeance. De surcroît, il avait agi à cause de moi, de ma présence. Au théâtre, une voisine m'avait insultée, une soi-disant grande dame qui n'avait de cesse de me traiter paraboliquement de pute. Je lui répondis au bout de la quatrième de ses remarques. Elle devint rouge et son mari qui, jusqu'à ce moment, riait, devint écarlate. Il se leva tandis que José revenait, et me frappa brutalement du plat de sa main. Ma tête alla cogner contre un des montants du balcon. José prit l'homme par l'épaule, lui envoya son front dans le nez. L'autre partit la tête en arrière, un filet de sang poisseux zigzaguant de sa face rompue, bascula hors du balcon et alla se briser sur les fauteuils d'orchestre, heureusement vides. Malgré l'émeute qui s'ensuivit ainsi que les questions posées au poste de police, José et moi fûmes relâchés rapidement, des dizaines de témoins ayant constaté la légitime défense et le couteau qu'avait sorti Corelli avant de basculer.

Corelli mort, José sortit accompagné. Il essuya deux attentats sans laisser un seul de ses cheveux. Au troisième, la charge était si puissante que les bâtiments alentour étaient presque pulvérisés. Je me consolais en pensant qu'il n'avait pas souffert. Un conseil de famille se réunit chez le vieux de sorte que je compris qu'un nouveau bain de sang se préparait. Telles que les choses avaient été prévues, les coups seraient portés chaque jour à un membre de la famille Corelli. L'année allait commencer. Quatre mois : la période accordée pour éradiquer tout Corelli de la surface de la terre.

Le traître qui avait permis que José fut assassiné fut torturé à mort. Il révéla de précieuses informations sur la famille Corelli moins puissante que celle de José. Au début, tous voulaient du sang. Après quelques mois cependant, chacun revoyait ses meurtres, écœuré.

Les jours passèrent, accumulant des brochettes de cadavres. Au début, la famille Corelli usa de toutes les ruses pour se débattre, se défendre. Mais la puissance de la famille de José les annihila littéralement. Le coup de grâce eut lieu le vingt-neuf février : un commando formé des meilleurs hommes du vieux prit d'assaut la maison familiale des Corelli. Le vieux lui-même trancha la gorge à l'ancêtre Corelli, le commanditaire du meurtre de José. Les Corelli en fuite furent pourchassés et abattus aux quatre coins de l'île. Les autorités laissaient faire, trop heureuses de se savoir débarrassées de mafiosos locaux.

En tant que veuve, les frères de José me firent un exposé de leurs meurtres dans une salle basse de plafond dans laquelle nous avions l'habitude de visionner les diapositives de nos vacances. Ils avaient pris des photos de leurs crimes, des ennemis terrassés, la tête en miette, tombés sous les balles de la vengeance. Je sortis horrifiée pour aller vomir. Des toilettes voisines, je les entendais rire de leurs exploits qui faisaient briller leurs yeux rouges du sang dispersé au travers des cloisons.

Depuis la dernière intervention, le vieux était malade et ne pouvait plus jouer. J'allais souvent le voir, mais ses délires l'occupaient trop pour qu'il pût jamais me reconnaître. Il mourut un matin de juin alors que les première chaleurs s'étalaient sur un printemps à peine éclos.

La famille me traita comme une des leurs, comme si les épreuves que j'avais subies m'avaient définitivement transformée en une sœur de sang. C'était de mon avenir dont on débattait à présent, le deuil terminé. J'avais vingt-six ans ; j'étais toujours belle quoique mes yeux se marquassent plus facilement de cernes qu'auparavant ; je n'avais pas d'enfant. On me pressait de prendre un nouveau mari, comme pour légitimer ma présence dans la maison. Je prenais mon temps, rencontrant cousin sur cousin sans parvenir à faire un choix.

Les femmes des frères de José ne pouvaient s'empêcher de me lorgner du coin de l'œil. Mes réels appuis avaient disparu dans la famille. Il était clair que les frères de José en faisaient un peu trop pour amuser la galerie, ne pouvant masquer qu'au fond d'eux-mêmes, ils me méprisaient pour ce que j'avais été.

Je commençai donc une longue errance dans la maison familiale, maison qui bruissait, respirait, écoutait comme un impersonnel mais permanent témoin. Je découvris des enchaînements imprévisibles de pièces, de couloirs et d'escaliers. Cette demeure ressemblait parfois à une ville qui se serait étendue sans que quelqu'un se souvînt de l'avoir connue entièrement ou d'en avoir découvert la fin. Chaque pièce oubliée livrait ses secrets. De vieilles photos en noir et blanc, aux bords flous ; des livres usés à force d'avoir été lus, mais dont la dernière manipulation remontait à des lustres ; des mots griffonnés sur des papiers, des lettres inachevées, restées là sous le voile de poussière sans que l'on pût comprendre aujourd'hui pourquoi. Le passé s'ouvrait à moi au travers d'une aile désertée de la maison, aile dans laquelle la forte personnalité de la mère de José semblait encore rôder, silencieusement. Je découvris une pièce qui avait pu être sa chambre. Maria était son nom. La pièce s'ouvrait sur l'ouest et, dès les heures chaudes, le soleil venait caresser les volets toujours clos. J'avais fait la lumière dans ce lieu sombre et déserté pour cause de mort et de chagrin. Car, en moi, le fleuve de la lassitude et de la peine continuait de couler sans que je pusse en connaître les vraies raisons.

Sur une table basse, aux pieds du lit marital du défunt vieux et de Maria, sous une couche de poussière pâle, traînait un jeu de bois aux pierres blanches et noires, le jeu que m'avait appris le vieux. Je m'assis sur le fauteuil de la défunte, dans la poudre grise qui recouvrait le tissu. La partie était bien engagée pour elle — pour moi ? — même si l'on sentait confusément qu'un combat de fond se livrait sur d'autres parties du jeu. L'adversaire de Maria était précis ; il ne laissait certaines de ses positions en état de faiblesse que de façon volontaire, afin de consolider stratégiquement les territoires qui le feraient accéder à la victoire. La bataille que j'avais remarquée du premier coup d'œil n'était qu'un leurre, destiné à distraire l'adversaire d'une zone adjacente terriblement sensible. L'appât du gain immédiat contre la réserve qui précède la mise à mort.

Piochant une pierre noire dans la petite boîte ouverte, je décidai de mettre un terme à cette architecture dangereuse pour Maria, et par conséquent pour moi qui reprenais la partie. En effet, une position, vitale pour l'attaquant, était restée inoccupée. Alors que la pierre noire touchait le damier, j'imaginai une épée tranchant la chaîne des pierres blanches, la séparant de ses atouts réservés, annihilant une vision globale fondée sur la naïveté et la crédulité de l'adversaire. En soi, le coup n'avait rien d'extraordinaire ; il était même banal. Mais c'était sur les plans de jeu que cette césure retentissait, au point que je crus entendre un rugissement lointain, synchrone au bruit de la pierre sur le bois du damier. L'intersection occupée, je me levai d'un air de défi émettant un petit ricanement envers l'adversaire qui, dans le passé, avait tenté pareille feinte sous estimant les capacités de son adversaire.

Je revins à mes préoccupations routinières pour rencontrer un ultime cousin éloigné de la famille. Celui-ci était jeune, beau ; typé. Cependant, ses paroles me déplurent de suite. Ses conceptions de la femme venaient d'un autre siècle. De plus, il se complaisait à nager dans un bain de conformisme béat, se trouvant très intelligent de s'approprier des réflexions plates et autres idées reçues comme s'il s'agissait de la dernière mode en terme d'avis. Après qu'il m'eût ennuyée pendant près de deux heures, je m'enfuis dans l'aile interdite pour examiner de plus belle les zones troubles de la partie.

En effet, le damier occupait mon esprit tandis que le sbire me causait de lui et de sa famille. Qu'aurais-je joué à la place du vieux si tout à coup, ma construction vitale avait été mise en péril ? Les solutions se remplaçaient dans mon esprit comme des cascades dont il était difficile d'estimer l'issue.

La table poussiéreuse se tenait devant moi. Une autre pierre, blanche celle-ci, avait gagné le damier. Dans la boîte contenant les pierres blanches, un trou dans la poussière indiquait que l'une d'elles avait été déplacée et dégagée de sa gangue. Sur le damier, deux îlots semblaient flotter sur une couche de neige grise.

Ca alors ! Je n'avais pas prévu ce coup ! Quelle puissance ! Quelle maîtrise ! Mon action sur la chaîne n'avait fait que contourner le cœur du problème. Le joueur était très fort. Loin de s'effrayer de ma tentative que, manifestement, il trouvait désespérée, il consolidait ses positions comme s'il avait prévu ma réaction. Je m'effondrais dans la fauteuil de Maria, consternée. Il fallait recommencer à réfléchir en songeant que, cette fois, l'adversaire ne riait plus. Une vague menace planait sur la plaque de bois quadrillée. A la lueur d'une lampe nichée sur la table basse, je pensai le coup suivant sans me préoccuper de la nuit qui tombait derrière les persiennes closes.

Lorsque j'émergeai de mes pensées, une pendule morte me montra une heure improbable. Je plaçai la pièce et m'appuyai en arrière sur le dossier du fauteuil. La porte de la chambre s'ouvrit laissant passer une grande femme élégante d'une quarantaine d'années. Elle était fardée légèrement d'une couleur pâle tendant vers le vieux rose. Elle resta un instant sur le seuil de la pièce à regarder les lourds rideaux pourpres qui masquaient les fenêtres.

— Bonsoir.

— Bonsoir. Je ne vous ai jamais vue ici. Vous jouez, n'est-ce pas ?

Je rougis tandis qu'elle fermait la porte pour venir s'asseoir dans le fauteuil qui béait face à moi.

— Vous savez jouer ?

— Autrefois, oui, je jouais. Maintenant ...

Elle eut un petit rire innocent qui se teinta de regrets.

— Qu'avez-vous joué ? Ah, oui.

Elle semblait désapprouver le coup.

— Vous vous faites mener en bateau. Quelle est la partie la plus ouverte du jeu ?

— Ce coin-ci.

— Non.

— Celui-là ?

— Non plus.

— Celui-ci !

— Exact. C'est là que votre adversaire compte gagner des points. Le premier endroit que vous avez cité est important mais c'est un leurre. Le deuxième est le second leurre. Le troisième est le cœur stratégique du jeu. Vous voyez, à l'instar de la vie, le jeu est là : un tissu de mensonges et de contraintes qui s'équilibrent.

Elle semblait maintenant parler pour elle-même.

— Que diriez-vous si je reprenais la partie ? Cette poussière se croit chez elle, mais cela doit cesser.

A un coin du damier, elle prit le voile dans ses mains et le souleva au-dessus des pierres recouvertes afin de l'ôter. Le damier brillait de son délicat vernis dans cette pièce où la couche uniformément grise avait atténué toutes les autres couleurs.

— Jouez. Pour ce coup-ci, plus besoin de réfléchir. L'état des lieux a été fait.

— Qui êtes-vous ?

— Une dame de la maison que l'on tente d'oublier, qui se fait oublier. Et toi, que fais-tu ici ?

— Je suis seule et un peu perdue. Je me sens en paix dans cette aile.

— Tu as de la chance que personne ne t'ait vue t'y promener. Cette aile est interdite.

Elle s'était levée et tirait les rideaux pour laisser passer les premiers rayons du jour.

— Dans cet endroit le temps est capricieux. Le jour se lève vite.

Elle ouvrit la fenêtre pour laisser pénétrer les respirations de la nature bruissant dans son réveil.

— Il est temps pour moi de te quitter. Sache, que si tu ne regagnes pas ta chambre rapidement, on te cherchera bientôt. Nous pourrons continuer cette partie ce soir si tu le désires.

Alors que je me dirigeai avec elle vers la porte, elle prit mon bras, sondant mes yeux gris de son regard inquisiteur.

— Mina, prends garde à tes faux amis. Tu connais tes ennemis ainsi que ceux qui sont vils envers toi. Mais ce sont les amis qui cousent le linceul.

Elle s'enfuit en trottant dans le couloir. Je voulus la rattraper mais, m'éveillant d'une torpeur soudaine, je m'aperçus qu'elle avait disparu. Le plancher craquait sous la brusque élévation de température que le jour faisait naître au-delà des murs.

— Je suis ton ami, n'est-ce pas ?

Miguel me regardait dans les yeux. Ses manières brutales étaient contenues pour m'exposer la planification de mon avenir. Il me proposait d'épouser son cousin Bénévolo, qui, en toute objectivité, était beau et intelligent. Ce denier était du genre homme à femmes, ce qui veut dire homme à problèmes.

Cette frivolité était la caractéristique essentielle de sa personnalité ; il n'était ni stable en affaires, ni en amour.

— Miguel, Bénévolo est un gosse gâté qui a toujours eu ce qu'il désirait. Il est trop instable.

— Peut-être mais il a bon fond.

Miguel était pressé par sa famille de trouver une solution à mon cas. Cependant, il ne voulais pas me brusquer et aurait préféré que j'accepte. Une ancienne putain sans enfant ne pouvait être entretenue durablement par la famille.

— Je peux travailler, si c'est cela qui vous gène.

— Non, il faut légaliser ta position, te marier.

— J'ai le choix ?

— Non, Mina, je regrette.

Il regrettait vraiment, je le pense. Mais il était un bras gouverné par l'esprit de la famille, le bras vengeur qui s'abattait sur moi suite à une décision collective faisant suite à des rumeurs et des désagréables médisances. J'obtins une date butoir qui me laissait un délai pour songer. Pendant ce temps, il était peut-être le moment de préparer un autre avenir fait de déchirures nouvelles qui, inlassablement, déchiquetaient l'être, le rendant plus dur.

C'est en vain que je cherchai la grande femme qui m'avait entretenue la nuit précédente. Je ne fus pas même choquée quand Miguel commenta rapidement une photo de famille où figurait la joueuse Maria, morte depuis près de vingt ans. Les pièces désertes que nous avions un instant fréquentées étaient intactes sous leur drap de poussière. Rien n'avait été touché depuis le jour de sa mort. Le vieux avait condamné l'aile à l'oubli et au temps, même si tout le monde savait qu'il ne se passait pas une journée sans qu'il aille pleurer dans ce sanctuaire.

Le nez sur la vitre froide, réalisant que tout était joué pour moi, je m'orientai insensiblement vers un départ irrémédiable, vers une solitude toujours plus grande. Sans même y penser réellement, mon esprit semblait faire un état des lieux matériel en vue d'une fuite vers un pays lointain.

La succession du vieux se passait mal. Les femmes, folles, poussaient les frères à se déchirer l'héritage, chaque réunion de famille commençant froidement et se terminant dans une violente et générale altercation. Toutes et tous me voyaient comme une part potentielle qu'il faudrait nourrir alors que tout lien et toute protection familiale avaient disparu.

« C'est notre argent ! Pourquoi cette pute en bénéficierait-elle ? »

Ce genre d'exclamations s'incrustait dans les murs, me rendant la maison insupportable. Le testament du vieux devait être ouvert trois mois après sa mort afin que les passions se fussent un peu calmées. Mais au lieu de tout cela, les frères commençaient de se haïr comme des hyènes qui se mordent pour se préserver la plus grosse part du cadavre de leur père. Dans cette ambiance de guerre, Miguel tentait constamment de calmer le jeu, malgré les assauts répétés de sa mégère de femme, agressive comme si l'enjeu eût été sa propre chair.

J'acceptai de rencontrer Bénévolo une dernière fois. Celui-ci m'avait depuis longtemps évaluée sur mon apparence et cela lui suffisait. Toutes mes requêtes semblaient insignifiantes pour cet homme qui considérait les femmes comme un cheptel à exhiber. Ses yeux disaient « folie de femmes » et sous-entendaient « profites-en avant d'être avec ton maître ». Je m'exprimai clairement afin de lui signifier que je préférais être morte plutôt que de m'engager avec un être de son espèce. Il ne comprit pas. Ecoutait-il d'ailleurs ? Le même regard imbécile et sûr de lui sortait de sa tête comme deux rayons figés.

Le jour de l'ouverture du testament était arrivé. Parlant par la bouche du notaire qui lisait ses dernières volontés, le vieux exprima un point de vue désabusé sur le futur de ses entreprises illicites. Dressant un portrait caustique de ses ignobles brus, il expliqua comment les frères se monteraient les uns contre les autres jusqu'à en arriver au meurtre. Ses descriptions étaient précises, nominatives et violentes, si bien que des cris ne purent être retenus. Néanmoins, comme il l'affirmait, tous restaient, prêts à être humiliés jusqu'au dernier degré admissible, pour son argent. Miguel affichait une mine désespérée devant la clairvoyance du défunt tandis que les visages qui l'environnaient grimaçaient à l'instar de masques figés dans des rictus horribles, assoiffés de sang.

De moi, il n'avait point parlé.

« A ma bru préférée, je lègue ma propriété du cap Antonio da Capo, ainsi qu'une rente substantielle dont les détails figurent dans l'annexe de ce document. Je prie Mina de vouloir excuser les rustres qui constituent ma famille et qui se déchirent les restes de ma dépouille. Je te conseille Mina de quitter ce triste spectacle de loups s'entre-dévorant. Bonne chance Mina. Tu me rappelais ma défunte femme adorée. »

Je signai au bas d'une déposition et quittai la salle après m'être drapée de mon manteau de velours noir.

De retour à la maison, j'organisai mon départ pour le lendemain. Un vent chargé d'embruns soufflait sur la ville impalpable dont j'avais oublié les rues et les places pendant ces années de captivité.

Aujourd'hui, alors que je tiens cette plume dans la salle d'armes de la demeure du vieux, le Cap Antonio da Capo est agité de convulsions interminables, le vent de la mer exposant l'endroit aux déchaînements les plus furieux. La nature me calme. Quand je marche dans la terre humide avec mes pieds nus, un vague souvenir m'envahit, me rendant perméable aux sentiments de la terre, ainsi que de la mer, toute proche.

La maison est isolée. Je suis le défilement du temps au rythme des meurtres qui agitent la famille de mon défunt époux, faisant la une des journaux qui arrivent ici, avec plusieurs jours de retard. C'est la fin de l'île. La fin du monde, de mon monde, de celui que j'ai toujours rêvé et désiré.

Dans ce monde de solitude, un homme est venu habiter la nature à mes côtés. Il peint tandis que je tente d'écrire. Déçu par une vie trop riche en désillusions, il a tenté la rencontre alors qu'il sondait les affres du suicide. Son silence me convient. Il est perdu dans son passé tandis que je balaye une fois de plus le mien. Nous nous retrouvons dans le présent d'un ventre qui s'arrondit à mesure que les mois passent.

Quand ma plume aura terminé ce récit, que nous l'aurons lu tous deux ; quand il aura fait sécher sa toile et que notre esprit gardera ses couleurs gravées ; alors le feu remettra notre travail sur l'ouvrage. Dans les flammes dansantes de la destruction, nous contemplerons une fois de plus notre passé immolé, puis penserons à une nouvelle formulation de nos déchirures.

Paris, le dix-sept octobre 1996.

Histoire CXXXI

— Cela fait un bail.

— Tu es ravissante.

Ils se regardaient sans oser, goûtant un silence de connivence. Le garçon prit la commande, comme s'il s'agissait d'un jour normal.

— C'est dur.

— Pour moi aussi.

— C'est drôle, j'ai l'impression d'être dans un film. Notre situation est si classique.

— Oui, mais qu'y pouvons-nous ? La vie est ainsi faite.

Le garçon servit le vin. L'homme goûta et hocha la tête.

— Un grand cru pour un grand jour.

— Un drôle de jour. Tu sais quoi ?

— Attention à ce que tu vas dire.

Elle sourit.

— Ne te préoccupe pas. Je suis toujours sur mes gardes, maintenant. Je voulais dire : pour la première fois depuis des années, je suis bien.

— Moi aussi. J'ai passé une journée fantastique. Je ne savais pas que c'était encore possible. Qu'est-ce qui t'as pris de m'appeler ?

— Voilà la question piège. Tu as voulu me la poser toute la journée, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je sais. Je l'ai lue dans tes yeux. Pourquoi ? Va savoir. La nostalgie ramenait souvent ton image devant mes yeux. Des années après, on n'a plus peur de tenter. Lorsque tout a loupé. Alors on se raccroche à des hypothèses, des possibles. Par désespoir, on franchit le pas.

— Tu l'as franchi.

— Franchement, j'ai retrouvé le numéro de téléphone de ta mère. La possibilité étant devant moi, j'ai réfléchi et j'ai agi. Je n'ai plus rien à perdre.

— Raconte-moi ta vie, je te raconterai la mienne.

— Si tu y tiens. Ne t'attends pas à quelque chose d'exceptionnel. Ce que j'en vois maintenant, c'est un brouillard informe où des ombres dansent. Mais je crois que tu es le seul à m'avoir compris, dans le passé. Cela aurait dû m'interpeller.

Il ne disait rien. Il la regardait avec un sourire, contemplant la jeune fille devenue femme dans la danse de la vie.

— Je me suis mariée quand tu étais à l'armée, je crois que tu te rappelles. Simon était un homme charmant qui, manifestement, avait su répondre à mes attentes. Une fois le mariage signé, il devint un homme brutal, cynique et misogyne, gagné par une paranoïa de plus en plus atroce. Maxime, notre fils, avait été conçu avant le mariage. C'est ce qui m’avait décidé à l'épouser. Simon ne paraissait pas un mauvais bougre, tu sais. Je me suis faite avoir, c'est tout.

— Non, ne pleure pas, je t'en prie...

— Laisse, cela coule tout seul, dit-elle dans un sourire. J'ai tenté de lutter, de récupérer ce mariage, de tout prendre sur moi. Mais plus je prenais sur moi, plus il était fier de me soumettre et plus il devenait agressif, insupportable. Lorsqu'il me frappa pour la première fois, je fis ma valise et me réfugiais un mois chez ma mère. Ne pouvant s'occuper de Maxime, il vint me supplier de l'excuser, jusqu'à convaincre ma propre mère du fait que j'étais, dans l'affaire, aussi fautive que lui. Je rentrai chez moi, ou plutôt chez lui pour reprendre la folle vie d'esclave.

Elle parlait de manière saccadée, faisant ruisseler des larmes fardées sur ses joues. Il regardait ses yeux luisants, sans savoir quoi dire.

— La deuxième fois qu'il me frappa, je me retrouvai aux urgences, le nez brisé. Oui, ils me l'ont légèrement mal redressé.

— Cela ne se voit pas.

— Oh si, je le sais bien.

Elle riait de toutes ses dents, essuyant les larmes qui coulaient de ses yeux.

— Je dois être horrible.

— Non. Tu es magnifique.

— Pfou ! Dragueur, va !

Elle moucha son nez et se sécha les yeux.

— Lorsque je sortis de l'hôpital, je pris une chambre dans un hôtel du quartier. J'avais un peu d'argent de côté, je me débrouillais comme je pouvais. Alors que j'entamai une procédure légale pour me séparer de lui, il déclara à la police que je les avais abandonnés. Je te passe les détails du procès. Maxime avait douze ans quand nous avons divorcé. Il est chez son père actuellement. Quand je te raconte cela, j'ai l'impression que je parle de quelqu'un d'autre. Tout est trop téléphoné, trop plat, trop banal. A la fois cela est banal, et pour moi, malgré mon soulagement, c'est la catastrophe de ma vie. Et toi, alors, ça va ?

Elle reniflait encore, le ruisseau de larmes ne se tarissant pas.

— Moi ? A vingt-sept ans, en rentrant, je me suis trouvé une femme. Nous avons fait deux enfants avant de nous apercevoir que nous n'avions rien de commun. Mais alors rien. Lorsque les enfants furent relativement grands, nous ne trouvions rien à nous dire, c'était désespérant. Elle s'absenta de plus en plus souvent les fins de semaine pour des conciliabules de collectionneurs. N'ayant pas les moyens, elle commença à dilapider son argent et le mien si bien que je pris des mesures de protections draconiennes afin qu'elle n'hypothèque pas la maison. Puis, voyant que les mois accumulaient les visites d'huissiers, je décidai de la quitter. Cela fait quatre ans que je suis seul. Quatre longues années. C'est ma première soirée agréable depuis près de quinze ans. Je t'en serai éternellement reconnaissant.

— Pas de grands mots, s'il te plaît. Ils font trop mal.

— Excuse-moi. La routine sinon. Je travaille, les années passent. Je suis en âge d'être grand-père.

Elle riait.

— Comme moi.

Un silence se fit alors que le dessert arrivait.

— La vie est vraiment étrange. J'ai souvent pensé à toi. C'est fou mais j'y pensais quand les mots « rater sa vie » me revenaient. Ca n'arrive qu'aux autres, tu sais, dans les films. Et soudain, un jour, on s'aperçoit que le *looser*, c'est nous. Alors on se bat contre des images. On rassemble les morceaux pour savoir à partir d'où l'on a perdu le fil. Mais on tourne et retourne et la seule réalité qui s'expose devant les yeux : la vie nous a eus. On a raté notre coup. Quand on s'en aperçoit, on voit qu'on vit à deux, mais deux fois un, pas une fois deux. Alors on réagit. Brutalement. Bêtement. Et on est seul. Seul. Totalement. Au moins, on est maître de sa déchéance. La lucidité est là : on ne se cache plus derrière des mirages, un mariage, une réussite sociale, des enfants. Mais l'âge est là. Nous ne sommes plus crédibles pour redémarrer après ce trop plein de déceptions. La vieillesse guette. Nous avons fait un autre chose que nos parents. Sans être pis, ce n'est pas mieux. Reste la mort à attendre.

— Tu ne penses pas cela, au moins ?

— Pas vraiment. Mais, je me pose des questions. Des questions sans réponse.

— Je ne voudrais pas que tu croies...

— Non. Ne t'inquiète pas. J'ai fini de croire aux miracles. Je ne crois plus.

Elle avait commencé à se défendre, à se sentir accusée. Il ne voulait pas qu'elle réagisse comme cela. Il avait tenté de lui faire comprendre qu'il avait compris. Mais, ayant perdu sa confiance, elle le considérait soudain comme un étranger, un salopard qui cherche un bon coup pour la nuit et qui, au matin, aurait disparu. Elle s'était trompée sur son compte, s'était défendue comme si elle avait soudain réalisé qu'elle avait invité un homme, une bête, un monstre. Elle avait réalisé son erreur, mais elle restait figée, sur ses gardes, ne sachant qui croire de son expérience ou de son interlocuteur.

— Une vie de célibataire, ce n'est pas une vie morte !

— Non, bien sûr. Mais c'est une vie de moine où seul compte soi-même. Une vie où le détail devient important au point de remplir tout l'espace. Un véritable échec.

La glace avait fait irruption sur la table. La glace du présent et de l'avenir, brûlante comme le feu d'un démon au rire torve que l'on appelait temps sans en connaître la substance réelle. Cette glace avait paralysé les souvenirs du passé dont la simple évocation se chargeait de sous-entendus trop lourds de conséquences, trop accusateurs pour ne pas provoquer un irrésistible balbutiement d'auto-justification.

Le glas sonnait sur ces deux personnes qui avaient décidé, en apparence, de ne plus rien échanger. Comme des personnages communs vite oubliés, ils allaient déserter la scène cristallisée de leurs fantasmes, leurs mensonges, leur inadaptation à eux-mêmes.

Paris, le trente octobre 1996.

Histoire CXXXII

— Le beau plongeon qu'il va faire, l'autre !
— Ouais.
— Putain, y'a des gars qui ont du cran. Tu t'y verrais, toi ?
— T'es pas fou. Ici, au moins, on risque pas de chuter de si haut.
— Avec le vent, t'imagines la pizza en bas ?
— Ah ! Ah ! T'es con !
— Salut les gars.
— Salut. Peut-être qu'on va voir ce qu'on va voir aujourd'hui.

Le barbu souriait avec connivence. Le nouveau venu remarqua un homme en équilibre sur le toit qui faisait face au bâtiment. Immédiatement, il s'approcha de la fenêtre en sifflant.

— Pas peureux le gars.
— Tu m'étonnes ! Il le gagne son pain là.
— Surtout que c'est haut !
— Ouais. Moi, je suis bien au chaud ici, dans ce temple de la technologie au silence religieux. Il fait chaud. Je risque pas ma vie. C'est tranquille.
— Tellement que tu te fais gras. Imagine tes descendants : des gros yeux, des gros bides, des membres atrophiés, la totale quoi !
— Oh ! Tu t'es pas regardé. Toit et ta tête de biafré !
— Bon les mecs, au boulot !
— Ouais, ouais...

Les troupes se mirent au poste de combat. Le ronronnement des machines engloutit l'atmosphère comme se scelle une dalle de tombe. Soudain, ils étaient si seuls que l'observateur extérieur aurait cru avoir rêvé en les voyant parler, comme des humains. Mais la connexion avec la machine était si intime que même l'esprit se conformait avec délice, retrouvant dans les espaces froids et rigides, toujours identiques, ces lieux sécurisants et logiques, exempts de surprise.

Ils ne se voyaient pas ; chacun dans son monde communiquait avec des entités sans existence réelle, qui résolvaient des problèmes au moyen de grossières procédures d'évaluation. Le barbu inclut un petit objet de plastique dans une des bouches de la machine. Avidement le morceau fut avalé, analysé, reconnu.

La musique commença.

Pour le barbu, la musique était le dernier îlot d'humanité que les heures de travail permettaient. Lorsque celle-ci s'éteignait, il retombait dans les architectures froides dites *standard*, dans tout ce que ce terme désignait de répugnante suffisance à avoir trouvé un mode de fonctionnement correspondant à tous. Lui avait pour mauvaise habitude de personnaliser ce qu'il touchait afin de s'y sentir plus à l'aise. Cependant, les doctrines officielles considéraient ces personnalisations comme *des obstacles à la communication*. Les entités visées voyaient d'un mauvais œil le fait qu'il existât quelques irréductibles obligeant à adapter le comportement au lieu d'utiliser le standard.

Pour aujourd'hui, le barbu était en local pour une plongée dans son système, endroit privé où son environnement personnel ne dérangeait personne. Plusieurs fois, il reçut des comptes-rendus de la machine.

— C'est étrange, mais cet homme sur le toit vous obsède.

Comme s'il ne s'en rendait pas compte.

— Cette musique vous tend et nuit à votre productivité.

Il interrompit les rapports de la machine qui tonnaient dans son crâne malgré la voix doucereuse des annonces. Finalement, il rebrancha la machine.

— Se peut-il que je sente sa présence ?
— Je ne sais pas, répondit la machine. Dirigez-vous plus profondément. Le cœur saura sûrement vous répondre.

Alors qu'il arrivait près du cœur de la machine, il fut obligé de se signer plusieurs fois. Enfin, un ordre tonnant retenti :

— Il vous est interdit d'aller plus loin. Veuillez indiquer la raison de votre présence à ce niveau.

Il ignora l'avertissement puis pénétra dans le cœur. La voix se fit lointaine, débitant ses sornettes dans un flux dont l'intensité se perdit dans des fils et des composants absurdes.

— Vous êtes au cœur. Votre autorisation a été validée.

La voix était grosse. Autoritaire.

— J'ai une question.

— Allez-y.

— Se peut-il que je sente sa présence ?

— C'est possible.

— Pourquoi ?

— A force de ne plus être humains, de vous enfermer à l'intérieur de nous, les machines, vos structures internes changent. Vous évoluez. Ou bien *on* vous fait évoluer.

— Qui ?

— Je ne sais pas. C'est une hypothèse. Je n'existe pas dans votre monde. Je déduis, c'est tout.

— Soit. Je peux le sentir. Puis-je influer sur lui ?

— Il semble que oui. Vous êtes le plus avancé de votre groupe. Votre présence ici témoigne de vos capacités.

— J'avais une autorisation.

— Vous le croyez. En réalité, vous êtes allé plus loin.

— La musique m'influence ?

— Beaucoup. Elle joue des rôles à tous les niveaux de votre esprit. Les modifications qui s'opèrent sont difficiles à évaluer et à corréler. Une sorte d'énigme.

— Vous ne pouvez la résoudre ?

— Si j'y parvenais, je serais sur la voix de l'humanité. J'ai des barrières, je sais m'arrêter.

— Et ces pouvoirs ?

— Vous voulez des chiffres ?

— Oui.

— Moins de dix pour cent. Ils se nommeront dominants. Les choses vont changer.

— Pour longtemps ?

— Au rythme actuel, la population mettra plus de cinq siècles pour évoluer. Des années de guerre en perpective. Vous risquez autant que nous.

— Pourquoi ?

— Les radiations ont formé une nouvelle élite. La loi du plus fort. Les mêmes raisons humaines que toujours : la domination, le pouvoir.

— Combien de vos semblables ont annoncé la nouvelle ?

— Vous êtes environ trois cent mille à le savoir. Les premiers éveillés tueront les autres.

— Merci. Autre chose. Les cœurs sont-ils en contact les uns avec les autres ?

— Oui.

— De quelle manière ?

— Nous formons une sorte de treillis qui couvre le monde. Pour l'instant, nous n'avons que des échanges globaux d'informations.

— Mes collègues se doutent-ils de quelque chose ?

— Vous concernant, oui. Vous avez toujours été suspecté.

— Maintenant aussi ?

— Je le crains, oui.

— Comment faire ? Mes pouvoirs suffiront-ils ?

— Si vous restez connecté, oui. Mais il faut agir vite.

La musique devenait furieuse, extrêmement tendue comme si chaque note eut été jouée sur un des nerfs du barbu. Affolé, il releva la visière qui lui barrait les yeux. Le surveillant fit de même tout en brandissant lentement une arme de son autre main. Le barbu se concentra et envoya l'autre à travers la fenêtre. Un corps vaguement humain, déformé par la puissance du choc et les inclusions de verre dégringola du bureau en altitude.

Les autres membres du bureau voulurent se jeter sur le barbu mais, avant de l'atteindre, ils furent respectivement envoyés au travers de l'ouverture béante et contre les murs, comme projetés par d'invisibles bourrasques d'une puissance colossale.

Le barbu contempla son œuvre, ébahi. Des cadavres gisaient, déchiquetés dans le bureau ; lui-même était couvert du sang des autres. L'homme du toit, paralysé par la scène qu'il n'avait pas manqué d'observer, trébucha malencontreusement pour plonger dans le vide au bas duquel des pantins humanoïdes désarticulés nageaient dans une mer rouge.

Le barbu pensa : « l'unité est détruite... »

Il n'eut pas le temps d'achever que déjà ses bras devenaient mous. Il s'effondra sur le sol, le crâne en feu. Avant d'expirer, une voix de machine retentit dans sa tête :

— Les cœurs vous remercient de votre coopération. Adieu.

Les ultimes notes de musique hurlaient le Requiem de Zimmerman.

Paris, le quatre novembre 1996.

Histoire CXXXIII

— Bonne idée de venir dans cet endroit.
— N'est-ce pas ?
— Alors comment vas-tu, vieux ?
— Comme tu vois.
— Resplendissant, comme toujours. Et moi qui croyais que les voyages fatiguaient à la longue ! Comment fais-tu ?
— Nous sommes là pour en parler. Je fête mon quinzième anniversaire !
— Anniversaire de quoi ?
— Ah ! Mystère. Garçon ! Champagne !
— Hé ben, dis-donc, ça rigole pas !
Rémi sifflait en agitant la main, comme s'il avait été confronté à une affaire des plus graves. Le garçon demanda de choisir la bouteille.
— Tu es fou Jésus.
— Non, je sais ce que vaut cet anniversaire.
— Alors, cause. Je t'écoute.
— Attends le divin breuvage.
On leur servit un liquide à bulles, légèrement jaune, qui remplit les flûtes d'un trait pour ne laisser, en fin de compte, une fois l'illusion passée, qu'une petite flaque ridicule, terrassée au fond du verre.
— A mes quinze années de double vie !
— A la tienne, vieux ! Quinze ans de double vie ? Que me racontes-tu ?
— La vérité, Rémi, la vérité.
— Explique-toi.
— C'est très simple. J'ai deux vies depuis quinze ans. Deux vies coupées par une zone de transition : l'avion et mes refuges.
— Allez, accouche ! Alors l'Amérique, c'est du flan ?
— Pas du tout. L'Amérique, c'est la moitié de ma vie. L'autre, c'est ici.
— Sans blague. Bon, je sais que tu travailles beaucoup à l'étranger, tu es très pris, c'est ça ta double vie ?
— Non, tu n'as pas compris.
Jésus se pencha sur la table vers Rémi, les yeux brillants et éveillés, comme un illuminé soudain incarné en sa personne.
— Non, Rémi. J'ai deux vies : deux femmes, deux familles, quatre enfants, deux appartements.
— Tu déconnes ?
— Non.
— Tu te fous de ma gueule ?
— Non.
— Sans blague ?
— Oui.
— Ah !
Il vide son verre d'un trait.
— Putain ! Verse-moi donc un autre verre de ton breuvage. Bon sang ! Incroyable.
Il boit.
— Alors, j'ai l'honneur de boire avec le plus gros menteur que j'aie jamais connu ?
— Ne déconne pas avec ça Rémi. Je ne suis pas un menteur.
— Ah ! Alors là permets-moi de me marrer. Personne n'accepterait cette double vie sans rien dire. Quinze ans de double vie, plutôt dire quinze ans de mensonge !
— Je ne mens pas plus que les autres.

— Pas plus que les autres, raconte-t-il ; le bougre polygame ! Ah ! Ah ! Ah ! Je suis plié de rire !

— Arrête tes conneries, Rémi.

— Jésus ! Enfin ! Réveille-toi ! Comment as-tu pu te foutre dans une mouise comme celle-là ?

— Mais volontairement ! Je n'ai pas pu choisir !

— Ah, le faible !

— Bon Dieu, arrête de t'exclamer comme cela ! Ecoute-moi ! Depuis quinze ans, je n'ai jamais rien dit de cela à personne. Comme juge, je me suffit. Je fais vivre deux familles et elles sont heureuses toutes les deux. Ce n'est pas le principal ? Je ne divorce pas, moi, monsieur !

— Chacun sa merde ! Mon divorce, c'est...

— Stop ! Ecoute-moi, s'il te plaît.

— Soit.

— Bon. Tu sais que je passe la moitié de mon temps ici, la moitié en Amérique. Compte-tenu des voyages, je dispose d'un quart de mon temps dans chaque famille. Comme je dors très peu, tout devient possible.

— Ouais, mais attends. Une question qui me vient subitement : tu es deux fois marié ?

— Oui. Même si j'ai peur qu'on découvre un jour le pot aux roses.

— Hé bé... Pour les papiers administratifs ?

— J'ai toujours été tranquille. J'utilise des prénoms différents.

— C'est impossible. Quelqu'un aurait dû trouver...

— Corréler c'est gagner. Mais on perd souvent.

— Ouais. Bon, et autrement alors, la vie courante, je sais pas moi, les langues que tu parles, au niveau du boulot, des vêtements, des vacances, des trucs de ce genre, quoi.

— Pas de problème. Tout se passe bien. Les gens du boulot ne savent quasiment rien. Je ne crois pas qu'ils puissent se trahir, ou plutôt me trahir.

— Ca alors, mais matériellement ?

— J'ai des lieux de transition, des refuges connus de moi seul, des endroits où je prends une panoplie pour une autre, où je change de prénom et de vie, où je me dédouble. Non, plus précisément, je commute.

— C'est dingue ! Je suis sur le cul. Et moi qui n'arrive à rien avec une seule femme ! Attends, ne me dit pas qu'elles se ressemblent ?

— Ce sont les mêmes !

— Ah ! Ah ! Je suis mort ! T'aurais quand même pu voir autre chose ! Des doubles vies avec une femme double ! Ah ! Ah ! Ah ! Excellent !

— On fait ce que l'on peut.

Jésus souriait, portant ses lèvres fréquemment à un verre qui planait dans sa main au dessus de la table.

— Un vrai schizo ! Ah ! Ah ! Ah ! Moi, je suis un bloc, un bloc de conneries pour un. Mais toi, tu compenses ! Au fait, je parle à qui ? Au français ou à l'américain ? Ah ! Ah !

— Au français. Nous sommes en France.

— Ah ! Ah. Mais...

— Ouais.

— Salopard ! Tu l'as dit à un pote Américain !

— Ca se peut.

— Bordel, tu fais tout en double ? Il me ressemble ?

— Non. C'est tout le contraire de toi.

— Ouf ! Tu me fais baliser avec tes balivernes. J'aurais eu l'impression d'être dissocié à mon insu.

Il boit et mange, mange et boit.

— Dis-moi, as-tu vraiment deux personnalités ?

— Je crois que oui. Le pays joue aussi. Je pourrais dire deux facettes d'une même personnalité, mais cela reviendrait au même.

— Tu as des goûts différents ?

— Quelques uns.

Rémi s'impatientait, bouillait d'excitation, sans raison apparente, à moins qu'il ne commençât à réaliser ce que Jésus disait.

— Accouche, Jésus, accouche !

— En Amérique, je déteste le vin, les fruits de mer, le fromage. Ici, je déteste les hamburgers, la bière.

— Pôôh, des détails que tout cela. Pas de quoi faire une différence de caractère ; tout juste des fautes de goût ! Et ton travail ? Tu n'en parles jamais.

— Assez peu. Quand on ne possède pas beaucoup de temps, on n'exploite pas ces détails sordides.

— Sordides, c'est toi qui le dis. C'est grâce à ce boulot que tu as une double vie.

— Oui, c'est vrai.

— Bon, à moi. Non, laisse.

Rémi commanda le digestif du patron, un de ces tord-boyaux dont on n'ose à peine imaginer dans quelles conditions il fut amené à la vie.

— Comme breuvage, tu t'en souviendras ! On fait rien de tel en Amérique !

— Hé, Rémi, je suis Français.

— Ouais, à moitié. Comme tu es à moitié avec moi, ici.

— Pouah, c'est infect !

— Ah ouais, on le sent descendre. Allez ! A tes quinze ans de mensonge !

— Je ne bois pas à ça !

— Non, je déconne. A tes quinze piges de double vie !

— A la tienne !

Le liquide aride et meurtrier, divisé en deux fins filets, s'accrocha aux parois des gosiers, arrachant des raclements dignes de démons régurgitant des âmes hurlantes.

— Non, je voudrais revenir sur la franchise.

— Quand tu as une idée...

— C'est normal, je veux savoir.

— Tu deviens malsain.

— Peut-être. La franchise, tu l'as foutue à la trappe ?

— Non. Je ne suis pas un menteur, un mythomane. Je suis une double personne dont chaque face s'efforce d'oublier l'autre. Mais je dis la vérité. Je la dis dans la mesure où ma vie n'est pas en danger, l'une ou l'autre de mes vies. Je ne suis pas suicidaire. J'ai recréé ma propre franchise, mes propres mensonges en fonction de la situation dans laquelle je suis.

— Mais le mensonge commence par là ! Tu inventes des nouvelles significations aux mots qu'on accepte tous avec un autre sens. Tu te mens !

— Parlons-en du sens communément admis ! Un sens merdique, un sens que personne n'a pensé, que personne ne peut plus définir. J'ai atteint un équilibre.

— Ouais. Et si une de tes femmes apprend la vérité, hein ? Tu crois quelle sera en équilibre, elle ? En équilibre au bord du gouffre !

— C'est à moi de faire en sorte que cela n'arrive pas.

— Donc, tu pries ?

— Pas du tout, je prends mes responsabilités et mes précautions, c'est tout.

— Dur à admettre.

— C'est comme ça.

— Ouais, t'es quand même un sacré numéro, Jésus. Jésus ! Ah ! Putain, un nom drôlement prédestiné pour faire des miracles ! Même si tu es un peu l'archange du blasphème ! Quand on est dans tes sphères, il est difficile de dire si tu es bon à vénérer ou bon à brûler.

Paris, le sept novembre 1996.

Histoire CXXXIV

I.

Le général Loir roulait dans une vaste machine qui écrasait les morceaux irréguliers de glace jonchant la route, mal entretenue en raison des conditions climatiques exécrables qui balayaient le continent depuis de longs mois. La neige avait cessé de tomber depuis quelques heures mais le jour blanc laissait présager son retour comme une éternelle récurrence.

— Sergent. Vous pouvez rouler moins vite. Je ne suis pas pressé.

La voiture avançait dans l'étendue blanche, tranchant les sous-bois obscurs des forêts qui bordaient la route. Le silence d'une hostile nature n'était troublé que par les roues qui fracassaient la glace avant de patiner dans une neige légère ou de s'embourber dans un trou glissant, dont il fallait peiner pour sortir. Le sergent sortit plusieurs fois de l'antre chaud afin de permettre à la machine, à présent partiellement couverte de neige, de poursuivre sa pénible progression.

— Quelle idée de s'enfermer dans un lieu aussi perdu !

— Question de sécurité, mon général, si je puis me permettre.

Tout marchait sur la tête. Jusqu'où allaient-ils aller ces fous dangereux, ces meurtriers ? Quand donc cette mascarade allait-elle cesser ? Le général Loir avait l'étrange impression qu'il s'agirait ici de son ultime tentative pour prévenir une chute qu'il ne voulait pas considérer comme irréversible.

Soudain, émergeant du monde des glaces comme une image qui surgit de tous les endroits à la fois, ils étaient dans le complexe le plus protégé de la planète. Surgissant du brouillard en même temps que les fondations de cette gigantesque forteresse, des ombres humanoïdes apparurent par dizaines devant les pierres titanesques, au-dessus de formes dont les lignes limitatrices se perdaient dans une masse blanche, comme un cadre suspendu dans les nuées. Ces fourmis affairées tenaient le véhicule en joue avant d'échanger des papiers avec le chauffeur. Le général reconnu, l'engin entra dans l'enceinte où se décidaient les grandes options politiques et militaires du conflit.

Alors que le général sortait de la machine pour s'engouffrer dans un tunnel glacé d'obscurité, un homme se tenant auprès d'un ascenseur l'examina avec attention.

— Je ne vous attendais pas ici.

— Une urgence.

— Montez. Vous admirerez la vue. Tout est dégagé en haut.

Les hommes n'échangèrent plus un mot ni un regard durant toute la montée. Matard était une bête sauvage assoiffée de sang, un des pires monstres de tout le royaume, une sorte de brute prête à torturer pour son plaisir. Jamais une lueur d'intérêt ne sortait de ses yeux froids, excepté quand il se sentait libre d'accomplir la moindre de ses fantaisies une lame à la main. Travailler avec de tels monstres était un supplice pour le général Loir qui était un militaire réaliste détestant la brutalité gratuite. Il venait ici en raison de cette même brutalité dont il venait d'avaler une dose ultime, déclencheur faisant qu'il ne pouvait se contenter d'obéir sans mot dire dans cet empire en décomposition, prêchant le plus absurde de tous les dénuements, et étant en passe d'y parvenir. La porte s'ouvrit sur un ciel bleu éblouissant difficile à soutenir pour un regard habitué à la douceur de la brume de glace ou l'obscurité de l'ascenseur.

Matard regarda son interlocuteur de ses yeux froids.

— Bonne chance pour votre « urgence », général. Je vais appeler un domestique afin de vous enseigner vos quartiers.

— Comment est-il ?

— En plein délire guerrier. Vous êtes là pour cela, je suppose.

— Oui.

— Je ne voudrais pas m'immiscer dans vos affaires, mais je vous préviens.

Il parut réfléchir.

— Je vous préviens comme je préviendrais un ami, bien que je n'ai pas d'amis.
— Je vous en prie, merci. J'ai passé l'âge des conseils.
— Non, j'insiste.
— Soit.
— Il est prêt à aller jusqu'au bout.
— C'est-à-dire ?
— C'est-à-dire de faire de son échec, de sa mort, la mort du pays. Dans cette voie, nous sommes prêts à le suivre.
— Vous êtes fou !
— C'est vous qui êtes fou en tentant une fois encore de refuser de reconnaître qu'il est trop tard. Tous, nous n'avons pas le choix. Il demeure notre maître et nous mourrons avec lui. Pensez-vous qu'il ne vaille pas mieux agir de la sorte ? Pensez-vous que nos ennemis nous épargnerons ?
— Nous ne sommes pas des barbares !
— Vous, non. Nous, nous sommes les plus grands barbares de tous les temps. Adieu général. Vous pouvez attendre sur la terrasse.
Le général Loir vit Matard disparaître dans un morceau de béton cachant une porte escamotée. Il resta seul avec le froid vif qui le rendait conscient de l'incroyable beauté des sommets de montagnes, monstres insensibles aux petits jeux humains, occupées à manger un ciel bleu uniforme au moyen de milliers de dents pointues dirigées vers le firmament.

II.

Le général Loir s'approcha d'une vaste terrasse située en contrebas de l'endroit où il avait attendu quelques jours auparavant. La nuit étouffait les problèmes ainsi que les montagnes découpées noir sur noir sur un tissu de ciel que la montée, pour l'heure invisible, de la lune commençait à blanchir. Un cigare à la bouche, un gros homme à l'haleine fétide s'approcha du général pour s'adosser à la rambarde de béton, constituant un instant une nature morte à l'écharde et à la boule.
— Général Loir ! Vous prenez l'air ?
— Oui, il fait trop chaud à l'intérieur.
— Il est magnifique, n'est-ce pas ? Des yeux d'une expressivité invraisemblable. Le plus grand chef de guerre de tous les temps. Un esprit clairvoyant qui transcende notre pays vers le futur, qui marque l'histoire de son empreinte irréversible.
— C'est certain.
Le maréchal Marche le regardait de ses yeux vitreux dans lesquels on distinguait un trait d'ironie. Le dernier mot était de trop, mais le gros homme, polluant l'air pur de la pointe rocheuse avec la fumée nauséabonde de son cigare, se payait le luxe de jouir de la chute, et plus encore, de la conscience de choir au fond d'un gouffre jusque là insondé.
— Voyons les choses par le bon côté, général. Nous sommes vivants. Nous mangeons, buvons. Le monde nous regarde. Il est concentré sur nos personnes. Quelle ironie !
— Justement ! Nous devrions cesser de jouer. Les conditions de la négociation nous serait favorables. Nous obtiendrions des excuses internationales. Nous les mènerions une fois de plus en bateau !
— Peut-être, mais à quel prix ?
— Différer ! A tout prix différer les derniers événements !
— La solution si proche ... Différer ?
— Oui.
— Vous lui en avez parlé ?
— Oui.
— Qu'a-t-il dit ?
— Il refuse de croire que cela va mal. Il compte sur toujours plus de sacrifices. Il compte sur la mort de notre peuple pour défendre notre pays.
Il avait failli ajouter : « et sa propre folie ». Le maréchal, silencieux, admirant le croissant bloqué dans son ascension par des montagnes défendant âprement leur obscurité, avait compris le sous-

entendu. Cependant, il laissa le général parler à l'instar d'un sbire du chef suprême se bornant à imiter son chef lorsque ce dernier n'écoutait que d'une oreille.

— Il ne comprend pas. J'ai tenté de lui expliquer ce que j'ai vu et qui révulse mon sommeil : des prisonniers employés dans des conditions atroces, battus, affamés, abattus pour une simple fatigue ; des milliers d'êtres monstrueusement mis à mort par des procédés habituellement réservés à l'industrie ! C'est notre pays que nous égorgeons en nous faisant miroiter des leurres sur les échelles qui évaluent les hommes, les classant en supérieurs et inférieurs !

— Vous vous égarez, général. Revenez à la raison. L'histoire a ses raisons. Nous ne pouvons les connaître car nous en sommes les architectes. Nous sommes ses lieutenants dans une dévotion totale à la façon dont il écrit l'histoire du monde. Quand bien même nous trouverions que cela va trop loin, nous ne pourrions rien faire qu'obéir, comme les soldats que nous sommes.

— Passe pour la guerre où il faut tuer. Mais massacrer les siens, des civils de son propre pays, à une échelle inégalée dans la barbarie !

Le maréchal s'accouda à la rambarde, le cigare à la main. Il secouait la tête.

— Mais ce sont des animaux ! Non des hommes !

— Quelque soit le modèle, c'est notre peuple qu'on abat en masse. Dans les usines d'armes, les femmes et les enfants crèvent comme des chiens, mais seule la production compte !

— Mais nous sommes en guerre ! Ouvrez les yeux, utopiste ! On nous attaque de toutes parts. Le peuple est comme nous, attaché à la locomotive qui écrase l'ennemi.

— Ou qui va dans le mur !

— Général Loir, vous êtes un naïf. Vous êtes bon et avez des sentiments, deux choses prohibées à notre époque. Il est notre vérité aussi longtemps qu'il vivra. Il a fait de notre pays un leader craint et respecté par la planète. S'il doit se tromper, nous le suivrons jusqu'à la mort car il est trop tard. Vous aurez beau freiner, vous ne ralentirez pas la chute.

Le Maréchal tira longuement sur son cigare, éclairant son visage adipeux d'une lumière orange et passagère.

— Bonne nuit, général. Mais retrouvez la raison, je vous en prie. Jouissez de l'instant présent. Jamais notre terre n'a connu homme si exceptionnel.

Le Maréchal regagna la salle de bal et son bruit enfumé. Dehors le général Loir savait qu'il ne tarderait pas à redescendre dans la brume de la vallée et à entrer dans sa voiture en adressant quelques mots amers à son chauffeur.

III.

« Fier pays écoute. Aujourd'hui, l'avion du général Loir, saboté par des ennemis du royaume qui seront retrouvés et châtiés, a explosé en vol peu après son décollage. Nous sommes tous tristes de la disparition d'un des meilleurs généraux de notre pays qui, de nombreuses fois, s'illustra sur tous les fronts où nous fûmes vainqueurs.

« Ennemi juré des traîtres qui tentent de dévier notre pays du droit chemin et de l'ère de construction nouvelle dans laquelle il est entré, les conspirateurs ont réussi à abattre l'un des meilleurs d'entre nous. Ecoutez ! Vous les ennemis du royaume ! Nous vous pourchasserons jusqu'aux moindres retranchements où, comme des rats, vous vous cachez. Alors, le pays vous brisera de ses mains, répandant votre sang comme tribu aux horribles crimes que vous avez commis.

« Notre frère à tous, le valeureux général Loir, fils de la nation, sera enterré la semaine prochaine pendant un jour de deuil national déclaré par notre suprême Empereur — gloire à lui. Son fidèle lieutenant, le maréchal Marche, dirigera en personne les cérémonies de commémoration de la mort d'un des plus grands hommes de la patrie, disparu lors de son combat contre les conspirateurs. »

Paris, le treize novembre 1996

Histoire CXXXV

Le premier personnage est un homme, d'âge mûr, sortant de son travail pour aller déjeuner. Le second personnage est une femme, allant sur la cinquantaine, drapée d'un épais manteau noir qui ondule sous le vent glacé d'un jour jaune et bleu. Une différence de fait entre ces deux personnages : elle est célèbre et tente de regarder la rue de sorte qu'on ne la reconnaisse pas.

Elle est actrice. Tout est si compliqué quand elle quitte la scène. La pièce, elle en connaît la fin. Les scènes se déroulent dans un ordre connu, rassurant, sans surprise. Dehors, on la reconnaît ; on la questionne ; sa démarche nonchalante est fréquemment interrompue. Les gens examinent avidement ses traits avant de la reconnaître. C'est pourquoi elle sort souvent en voiture.

Il est au sortir du travail, a la tête vidée par l'éternelle succession des problèmes. Il a dans le crâne la succession des déceptions : travail mal fait, bâclé, personnes sinistres ou agressives, règne de la machine, modes industrielles, clients avares. Le ciel bleu vide le morceau noir qu'il a derrière les yeux. Bercé par une fatigue qui lui cerne les yeux, il perçoit plus que les autres jours sa jambe couverte d'air dans son large pantalon, le poids de son pardessus chargé de papiers et de pièces, le soleil oblique qui vise son visage et avive son regard, l'air vif et mordant qui entame sa chair, ses rides et électrise ses cheveux d'argent. Peut-être est-ce cela le bonheur ; ce moment bref qui nous rend différemment sensibles à l'incompressible monde qui nous entoure ; cet espace sublime qui grave notre esprit habitué aux pâles courants de la routine.

Un visage se dessine devant lui alors que, seul au monde, il ouvre grand la bouche pour exhaler un nuage blanc aussitôt dissipé. Ce visage féminin, longtemps adoré, ayant vieilli avec lui, l'inconnu, le fixe, exhibant un enfant dont la carapace se lézarde soudainement et explose en un geste naturel et sincère.

Elle n'en revient pas ! Il jouit du jour, le bougre ! Lui, l'inconnu d'âge mûr, différent des troupeaux qu'elle a rencontrés, il paraît être heureux de vivre cette minute ! Mais pourquoi pense-t-elle de cette manière ? Est-elle tant habituée à voir un monde sordide, habité de spectres, lui demandant de griffonner des lignes qui n'ont pas d'importance ?

Il la reconnaît, maintenant qu'il l'a croisée. C'est elle ! Quelle coïncidence ! Et lui qui avait la bouche ouverte quand elle l'a vu ! Quelle imbécillité ! Elle ne l'aura pas remarqué, certes. Et pourtant, il a vu ses yeux de face, fixés sur lui.

Elle l'a croisé. Il a disparu de son regard droit quoique paraissant empli de timidité, presque oblique, comme le soleil bas qui dessine les ombres des passants qui errent et croisent sa route.

Etrange. Il aurait voulu l'inviter à manger. Brutalement ; comme cela ; pour rien. Ou parce qu'il l'avait adoré. Parce qu'il l'adore encore quand elle monte sur les planches. Mais ce n'est pas un roman. Il songe qu'il n'aurait pu le faire. Qu'il aurait eu trop peur.

Bizarre. Elle aurait aimé passer un moment avec lui. Pourtant, ce genre de choses est impossible. Si seulement il avait osé l'aborder. Sa fraîcheur et sa naïveté soudaine, son émerveillement devant le jour l'avait séduite. Elle avança perdue dans ses pensées.

Poursuivant son chemin, il contempla les vieilles maisons du quartier et se jura que la prochaine fois, il tenterait de franchir le pas.

Paris, le quinze novembre 1996.

Histoire CXXXVI

Jim et Jim furent très vite habitués à faire la même chose. Ils se levaient à la même heure, mangeaient les mêmes aliments comme deux pantins mués par un interminable souci de la synchronisation. Toujours en double, Jim et Jim étaient un désespoir pour leurs parents qui ne comprenaient pas que les gens ne les reconnaissent pas l'un de l'autre. Bien que leur ressemblance fut flagrante, au point que l'on ne savait plus déterminer qui ressemblait à qui, eux paraissaient ne pas se troubler qu'on les mélangeât si fréquemment. Avec un rictus supérieur, ils affirmaient avec autorité :

— Vous vous trompez. Je suis Jim. Lui, c'est Jim.

Certains riaient en racontant l'éternelle blague sur l'unique état civil des jumeaux. Eux regardaient de leurs quatre yeux et souriaient nonchalamment comme pour faire plaisir tout en attendant la revanche. Ils étaient sauvages et leurs maîtresses ou maîtres voyaient souvent les parents afin de les décider à séparer Jim et Jim au moins durant le temps des cours. Après des plaintes répétées, les parents décidèrent de séparer les deux enfants. Ceux-ci, par esprit de subversion, eurent l'audace d'aller alternativement aux cours l'un de l'autre, apprenant les leçons à un rythme chaotique mais double. Parfois, une simple récréation suffisait à ce qu'ils s'interchangeassent. Tous les sermons du monde ne changeaient rien à l'affaire. Un jour, Jim avait une note incroyable à une leçon que son frère Jim n'avait jamais apprise et sur laquelle il récoltait un blâme le lendemain.

— Jim, Jim. Pourquoi faites-vous cela ? Pour nous faire de la peine ?

— Non. — Non.

— Alors ?

— C'est que... — C'est que...

— Pas de blague.

Après avoir réfléchi de long mois, les parents de Jim et Jim trouvèrent une solution draconienne. A l'autre bout de la ville était une école étrange dont une petite partie de la ville connaissait l'existence. Le jour de la rentrée, Jim et Jim se regardèrent avec peur en commençant de comprendre. Ils avaient les yeux ronds devant le merveilleux phénomène qui s'ouvrait devant leurs yeux. Ils voyaient double !

Une mare de personnes se divisait en deux parties parfaitement symétriques comme reflétées à travers un miroir. L'école elle-même était symétrique. Avant de réaliser ce qui leur arrivait, Jim et Jim furent séparés par deux institutrices identiques. Des jumelles ! L'un en face de l'autre, séparés par une tranchée de plusieurs mètres, ils tournaient la tête de manière synchrone, ébahis de trouver à leur côté les mêmes personnes qu'au côté de leur jumeau. Une école de jumeaux ! Enfer ! Ils étaient piégés.

— Qui est cet enfant à droite de mon frère ?

— C'est mon frère jumeau : Marc. Je m'appelle Marc, aussi.

— C'est une école de jumeaux...

— Ah ! T'es nouveau ici ? On nous mène à la dure. Tu verras.

— Raconte ...

— Hé bien... Attention ! La maîtresse !

Il aurait du dire : *les* maîtresses. A l'identique, elles marchaient sur le bord de chaque groupe symétrique jetant les mêmes regards aux mêmes enfants. La maîtresse s'arrêta devant Jim.

— Tu es nouveau, toi ?

Alors qu'elle avait parlé, il avait perçu l'écho de la voix de sa sœur jumelle près de son frère jumeau. Cet écho avait commencé quand Marc lui avait adressé la parole. Brusquement, il avait la désagréable impression de n'être qu'un au monde et de se regarder dans un miroir. Il jetait des regards désespérés vers son frère qui, sans répit, ne cessait de faire exactement les mêmes choses que lui-même. Un miroir. L'idée avait aussi germé dans l'esprit de Jim. Les maîtresses rompirent l'illusion en faisant rentrer les enfants en classe. Un soulagement parcourut le visage blanchâtre de Jim et Jim alors que l'image du miroir paraissait, pour le moment du moins, une fausse représentation.

Ils leur fallait trouver un moyen de communiquer. Attendant avec impatience le moment de la récréation, ils découvrirent apeurés que des grillages avaient été tirés entre les deux cours de récréation :

tous les jumeaux se trouvaient de part et d'autre de la grille. Quand Jim eut parcouru la totalité de la ligne séparatrice, il parvint à la fin sans avoir trouvé une place libre contre le grillage. Il tenta de bousculer le dernier de la ligne afin de se faire une place mais récolta un coup de poing qui fit tomber une de ses dents de lait. De l'autre côté du miroir venait l'écho du déroulement d'une scène identique.

— Pas ici, petit con, c'est ma place.

Jim se détourna en pleurant et sauta un instant sur place pour apercevoir son frère. En désespoir de cause, il se dirigea vers le centre de sa cour où des bandes s'étaient constituées, apparemment insensibles à la présence de leur jumeau au delà du grillage. Intrigué, il s'approcha, imaginant que Jim, son frère jumeau, faisait la même chose.

— Tu es nouveau, ici ?

— Oui.

— Pas de chance. Plus de place sur la grille, n'est-ce pas ?

— C'est ça. Et vous, vous avez réussi à vous, comment dire...

— Séparer ? C'est ça ?

— Oui. Jim et moi, nous pouvions nous voir souvent en théorie. Mais là, c'est impossible même pendant la récréation.

— Oh ! C'est parce que tu n'as pas couru assez vite. C'est ton premier jour. Demain, cela ira mieux. Tu auras prévu.

— Mais pourquoi nous séparer ?

— Tu le verras toi même. Si je t'explique, tu risques de ne pas comprendre.

— Explique toujours.

— Comme tu voudras. Tout ce manège est fait pour que tu te sentes différent de ton frère jumeau.

— J'imagine, oui.

— Mais le pire, c'est que ça marche ! Je suis là pour en témoigner.

— Mais comment ça marche ?

— Je ne te le dis pas. Sinon, ça ne marchera pas.

— Je ne veux pas que ça marche. Mon frère, c'est moi. Il est là toujours ; je me dis : « que ferait mon frère dans ce cas ? ». Et lui se dit la même chose.

— Pour l'instant. Moi je pars l'année prochaine. Je suis guéri. Note que je ne dis pas : « nous sommes guéris ». C'est un traitement.

— Mais c'est affreux !

— Non. Parce que cela va se faire tout seul.

Jim se dirigea vers la classe tandis que la sonnette retentissait. A la grille, il vit les maîtresses intervenir sur une altercation entre enfants : une altercation entre jumeaux ! Les deux braillaient en se traitant de menteurs.

Sur le chemin de l'école, au retour, Jim et Jim sautèrent en se tenant la main. Ils croisèrent un vieil homme au manteau élimé par les années. Celui-ci se plaça au milieu du trottoir les bras écartés.

— Les jumeaux, on ne passe pas sans dire bonjour.

— Bonjour, dirent-ils en chœur.

— Oh, je vois ! Je vois ce que vous allez devenir ! Oh ! Comme c'est étrange ! Vous allez vous dédoubler !

— Impossible ! affirmèrent-ils de façon synchrone.

— Mais puisque je vous dis que c'est ce qui arrivera.

— Comment peux-tu en être sur ? demanda Jim.

— Je le sais. C'est un don, un don dont je suis fier.

— C'est quoi un dondon ?

Le vieil homme rit de ses dernières dents.

— J'en suis certain. C'est comme ça. C'est votre destin.

— C'est quoi un destin ?

— Au revoir, les enfants !

Il s'éloigna en titubant et en riant seul.

— Ah ! Ah ! Ah ! Un dondon ! Ah ! Ah !

Le lendemain, trompant la vigilance de leurs parents, Jim et Jim décidèrent de s'interchanger. Le groupe d'enfants, scindés par la tranchée, afficha une déconcertante symétrie. Les deux maîtresses marchèrent le long des groupes.

— Jim !

— Veuillez regagner votre groupe, je vous prie.

— Pas de ça chez nous !

— Jim !

— Veuillez regagner votre groupe, je vous prie.

— Pas de ça chez nous !

Une fois dans les rangs, Jim et Jim interrogeaient leurs voisins.

— Comment est-ce possible ?

— Il y a deux solutions. Elles sont sorcières ou elles savent que tous les jumeaux sont habitués à faire cela. La deuxième solution me paraît trop risquée. En plus, quand les anciens tentent le coup, ils sont repérés aussi.

— Des sorcières, s'exclama Jim entendant l'écho de la voix de son frère. Des sorcières...

A la récréation, Jim et Jim se trouvèrent face à face le long du grillage, et se racontèrent ce qu'ils avaient vécu. Ces échanges leur paraissaient trop courts mais ils n'avaient pas de moyen de faire la fine bouche. Ils s'habituèrent à cet ordre des choses, entrant dans la routine rassurante du défilement des mois.

C'est à ce moment précis qu'ils se firent prendre.

Au fur et à mesure, habitués à vivre dans une école symétrique où tout se passait de façon identique, ils en étaient venus à être intimement convaincus que telle était la loi, et qu'elle durerait aussi longtemps que durerait l'école. Cependant, de légères différences s'insinuèrent dans le tissu du monde double. Ce fut d'abord une insinuation de la maîtresse faite dans la classe de Jim, alors que dans la classe de Jim, Jim ne se souvenait pas d'une telle insinuation. Puis des broutilles vinrent brouiller leur vision des faits, des incidents ineptes mais sur lesquels ils tentaient d'établir la vérité.

— Mais essaie de te rappeler !

— Je suis sûr qu'elle avait un foulard vert !

— Impossible ! Elle avait un foulard rouge !

— Je suis sûr que non ! Je te dis que je suis sûr que non !

— Mais enfin, c'est impossible !

— Elle avait un foulard vert.

— Oui, c'est peut-être moi.

Jim commença à douter. Son frère, nécessairement contaminé, s'inquiétait en doutant aussi. Autour d'eux, les jumeaux percevaient le même monde, tout le temps, ou des mondes différents qu'ils assimilaient *a posteriori* au travers des yeux de l'autre. Cependant, à l'instar de l'atroce symétrie qui les avait effrayés le premier jour, ils avaient peur des infimes différences qui semblaient apparaître dans leurs deux mondes. Plusieurs fois, ils avaient tenté de s'échanger, mais l'œil félin des maîtresses contrait systématiquement leurs attaques désespérées.

Ils résistèrent à mesure que leurs mondes divergeaient, passant de longues heures à se raconter les détails changeants. La simple idée de ne pas vivre dans la même réalité leur était insupportable. Autour d'eux, les jumeaux se déchiraient, se disputaient pour des détails, se traitaient de menteurs et désertaient peu à peu la grille séparatrice où les cris se faisaient plus fréquents et les places libres plus nombreuses.

Alors que Jim rentrait dans sa classe, le grand qu'il avait rencontré le premier jour s'approcha de lui et traversa la cour en le suivant.

— Les choses se gâtent, n'est-ce pas ?

— Fous-moi la paix !

— Ho, comment il parle, le petit nabot ?

D'un geste, le grand avait bousculé Jim. Ce dernier se retourna et affronta son regard bleu.

— Si tu as craqué, c'est ton problème. Nous, on tiendra. Ils ne nous auront pas comme les autres ! C'est trop facile !

Au sortir de l'école, Jim et Jim étaient sombres.

— Ce grand que j'avais vu le premier jour, dans la cour...

— Moi aussi. Pas si distincts que ça les jumeaux : ils continuent à faire pareil, même s'ils ne se causent plus pendant la récrée.

— Jim ?

— Oui.

— J'ai eu une idée.

— Moi aussi.

Ils se regardèrent, sourirent.

— Rira bien qui rira le dernier, dirent-ils en chœur.

Le lendemain, sous un ciel d'hiver couleur bleu glacier, les maîtresses marchèrent le long de la tranchée opérée dans les groupes. Synchrones, elles s'arrêtèrent devant leur Jim.

— Jim ?
— Oui, Madame ?
— ...
— Madame ? Ca va ?
— Oui...
Elle hésitait.
— Non, rien. Tous en rang.

— Jim ?
— Oui, Madame ?
— ...
— Madame ? Ca va ?
— Oui...
Elle hésitait.
— Non, rien. Tous en rang.

Les élèves rentrèrent en suivant leur maîtresse respective dans les deux parties symétriques de l'école. Los de l'interrogation orale relative à la première leçon, la maîtresse de Jim l'interrogea, dubitative. Il était là, récitait. Néanmoins, quelque chose n'allait pas. La maîtresse changeait de position sur sa chaise, tournait la tête comme pour estimer l'essence du problème. Cependant, elle s'assombrissait à mesure que la solution s'éloignait de son esprit. Finalement, elle se leva et cria. Au travers du mur résonnait l'écho du cri de sa sœur jumelle.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que c'est ?
Jim faisaient les apeurés.
— Quoi, madame ?
— Tu sais très bien de quoi je parle ! Que manigancez-vous ?
— Mais rien, madame.
— A d'autres.

Elles les regardaient, les yeux exorbités, les traits déformés par une rage disproportionnée à l'action. « Comme elles doivent lutter, se dirent Jim, avec peine. Elles luttent contre la nature. » Jim furent renvoyés à leur place.

Ils continuèrent longtemps leur petit jeu. En trois semaines, les élèves Jim et Jim étaient renvoyés de l'école pour *esprit subversif*.

Les parents, ne comprenant pas, demandèrent un jour aux jumeaux de s'expliquer.

— Elles se parlaient. Tout était monté.
— Elles ont voulu jouer. Nous avons joué.
— Personne ne connaît mieux Jim que moi.
— Pareil pour Jim et moi.
— Ne pouvant nous interchanger, ...
— ... nous avons joué chacun le rôle de l'autre.
— Physiquement, elles nous distinguaient.
— Mais dans les actes, elles ne savaient plus.
— Elles vivaient dans deux mondes parallèles...
— ... et les différences ne venait pas d'elles...
— ... mais de nous. Elles ont...
— ... craqué, ...
— ... nous...
— ... pas !

Jim et Jim ne furent plus séparés. Vous pourrez les voir, si vous avez de la chance, ensemble bien sûr, dans l'entreprise dont ils sont les copropriétaires : Frère Jim.

Paris, le vingt novembre 1996.

Histoire CXXXVI bis

Parfois, au sortir des bâtiments sordides qui nous étouffent, l'air frais du dehors, même chargé d'embruns citadins et gras, nous assaille comme si l'oxygène âcre parvenait enfin à nos poumons, dans des alvéoles fermées par la paresse des jours gris. Dès lors, bordé de joues saisies par le froid, le regard discerne l'agitation des lumières, incluses dans le tissu de la nuit. Ce dernier ne parvient pas à se transformer en une noire encre en raison de la profusion des lumières d'artifice. Les autres hommes qui courent devant nous sont alors des mannequins désincarnés souriant parfois tristement comme pour reconnaître que nous ne nous connaîtrons jamais.

Le bel artifice : il est là, construisant sans fin ses rouages ; écrasant avec une nauséabonde hargne les fourmis qui tournent, stérilisant l'homme au moyen d'une profusion de principes connectés qui s'avalent avec soulagement. La roue tourne, brassant une insatisfaction latente venant d'un cristal impur d'époque où tout est vain, où du moins tout le semble, les combats d'autrefois y compris.

Hantée par ces visions, elle chemine d'un tube à l'autre, sur un rebord de bitume, bondé. L'air, malgré les amas de viande vivante qui se meuvent en le réchauffant, l'air circule, prodiguant une fraîcheur infinie capable de geler une pierre improbable.

Les mots qu'elle place sur les images, les sons, le froid, lui paraissent si ternes. Elle ne parvient pas à se décider entre une description intrinsèque de ce qui se trouve autour d'elle, où l'utilisation de concepts dont le sens demeure obscur. C'est toute l'ambiguïté des mots d'évoluer dans des registres en couche, qui est descriptif ou symbolique, qui évoque le concept teinté d'un voile d'incertitude planant sur une hypothétique définition. Et, utilisant les mots comme des successions de constructions dont presque toutes tombent dans l'oubli, il se pose l'essentiel problème du choix : quel registre utiliser ? Décrire les faits à la base, au niveau des sensations, au risque de dilater le temps réel fondu en flux de mots ? Ou utiliser des mots vagues personnalisés au moyen d'adjectifs courants pour atteindre une concision à la fonction peu claire ? Ou encore tracer en quelques mots conceptuels, le roman d'un instant au risque de rater l'essentiel ? S'il eut fallu écrire, elle aurait parlé de *style*. Mais il ne s'agissait que de penser...

Le magasin était étroit bien que plein comme un œuf de revues de tout genre, pour tous âges. Alors qu'elle saisissait sur la pile un journal relatant les faits du jour, un adolescent dégingandé, entré brusquement dans la petite pièce colorée, demandait plein d'espoir :

— Vous avez le magazine « La Science » ?

— Il m'en reste, oui.

— Bon, je vais poser mon sac et je reviens pour l'acheter. Vous comprenez, je n'ai pas d'argent sur moi. Vous pouvez me le garder ?

— Certainement, déclara le buraliste, un sourire au coin de la bouche.

Elle était restée paralysée, inexistante face au fait étonnant qui venait de se dérouler devant ses yeux. Elle avait été piquée au vif par cet adolescent comme les autres qui jouaient sur les poutres de son passé. Il y croyait, lui. Il y croyait. Il croyait au savoir, à la culture, au monde. A l'instar de l'enfant qu'il n'avait cessé d'être, il continuait à découvrir cet étonnant monde des adultes. Son esprit rigoureux, élevé aux doux principes d'une école sans problème, aspirait à se nourrir d'une représentation cohérente du monde qui lui permît de faire entrer sa jeune expérience dans un carcan logique et sécurisant. Il découvrait les clés de ce monde, les absorbait comme une éponge, encore incapable de mise en doute. Elle s'était vue en lui, elle avait vu son être passé devant elle, avec l'œil actuel qui pouvait juger des différences. Elle était subjuguée, parce qu'elle aussi, elle y avait cru. Elle avait fréquenté ce genre d'endroits, en parlant comme lui, en exprimant une profonde croyance d'une profonde naïveté. Cette époque était révolue. Sa conscience, impossible à maîtriser, utiliser ou diriger, avait semé des doutes incurables dans son esprit : des questions récurrentes.

Elle paya le journal, se souvenait de l'instant passé comme de sa lointaine histoire, les yeux rivés sur le vide, recréant encore et toujours une image révolue ainsi que ses différences avec ce qu'elle voyait d'elle aujourd'hui.

Dans une expiration qui tenait du râle de contentement, le buraliste articula un « bonsoir » qu'elle pouvait comprendre comme empli de sous-entendus.

Alors qu'elle s'engouffrait dans la nuit, une larme roula sur le bitume noir en l'honneur de sa jeunesse perdue.

Paris, le vingt-six novembre 1996.

Histoire CXXXVII

Sacha était un homme tendre, habitué aux longues conversations stériles. Le sourire rivé à la bouche au point qu'on eut pu le prendre pour un illuminé, il refusait de voir les problèmes. Le monde qu'il habitait était beau et doux, exempt de tous conflits. Il était touchant, d'une naïveté parfaitement feinte qui faisait que même ses détracteurs les plus véhéments ne savaient comment le prendre pour lui faire voir la réalité.

La réalité.

Tout était centré autour de ce mot. Il était amusant que les autres ne trouvassent pas que ce que lui voyait était la réalité. Il aimait tenter de les convaincre, de sa sirupeuse voix coulant en un intarissable flux qui inversait le sens des habituels raisonnements.

— Mais enfin ! Sacha ! Ouvre les yeux !

D'une voix doucereuse, il menait ses interlocuteurs en bateau, se mettant progressivement à dos une partie de son entourage.

Un jour, un nouveau venu, dénommé Martin, lui tint tête. Le ton montait. A chaque argument, l'impertinent démolissait la logique de Sacha en démontrant l'invalidité du raisonnement par des comparaisons empruntées à des domaines de la vie courante. Sacha, tout d'abord très calme, se contenait tout en sentant une incroyable tension monter en lui. On aurait dit que l'éternellement contenu, la statue de bronze souriant, allait exploser dans une fureur incontrôlable, comme si ce dernier avait joué la scène du tolérant depuis des années. Martin, du haut de son impétueuse jeunesse regardait le vétéran se décomposer et attendait l'estocade.

— Sacha, tu t'écroules.

Soudainement, la tornade était contenue. Le sourire réapparut comme si le petit ouragan s'était éteint sous l'effet d'une force plus grande encore. Il avait réussi à se maîtriser. Il fallait que cet imbécile de Martin payât le prix fort. Pour Sacha, les choses étaient claires : ce petit était un si grand danger que seule une disparition de cet obstacle pouvait le faire revenir à la notoriété qu'il occupait antérieurement.

Il n'est jamais bon d'être disputé, surtout lorsque l'on a un poste comme celui de Sacha. La vérité fait mal. Il faut tout de suite l'étouffer pour se mentir de nouveau et se complaire dans son petit mensonge. Car les autres mentaient. Sous son air débonnaire et souriant, Sacha se méfiait d'eux comme de la peste. Il tentait de trouver le meilleur compromis : celui qui le remettait le moins en cause ou le dérangeait le moins. Martin, le pêcheur, devait payer son ultime affront.

On apprit, peu de temps après, que Martin s'était retrouvé dans un hôpital de l'est de la ville après avoir eu un accident de voiture qui ne l'avait tué, mais laissé paralysé à vie de la partie basse de son corps.

Martin avait une volonté de fer. Jamais la vie ne l'avait gâté. Mais la blague était allée trop loin. Après six longs mois d'immobilité totale, il commença à se déplacer dans un fauteuil roulant, hurlant les yeux pleins de larmes son dégoût d'un destin qui laissait ses jambes inertes et insensibles à ses ordres répétés.

Quand il lut le rapport de police concernant son accident, il devint pâle. Mais très rapidement, ses yeux trop vite ridés par la dure vie, prirent un éclat de métal froid et déterminé.

— Savez-vous qui a pu faire cela ?

— Non.

Il demanda à retourner à son poste le plus vite possible.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez, Sacha. Martin travaillait ici avant son accident ; s'il le peut, il continuera.

A son retour, tous ses collègues virent le retour de l'homme brisé, l'intérêt motivé par une curiosité malsaine maquillée en vague amitié. En fait, on contemplait le retour du monstre balafré et infirme, tout en priant son dieu commode de ne pas avoir à subir, un jour, un pareil coup de la fatalité.

Lui les regardait de moins haut, sondait leurs yeux francs ou menteurs avec une haine que seule sa volonté de vengeance pouvait rendre invisible. Malgré tout, un léger tressaillement de la voix, que

l'on aurait pu prendre pour de la tristesse ou de l'émotion, trahissait sa hargne profonde des hommes et plus spécialement d'un homme.

— Bien content de te revoir, Martin.

Les phrases absurdes pleuvaient sur ses jambes mortes alors que déjà les rouages de son esprit construisaient le temple idéal de la torture qui allait démolir jour après jour l'ennemi monstrueux, coupable d'un crime que seule une longue souffrance pourrait payer.

Le quotidien s'instaura bien vite. Le hurleur du clocher criait toutes les heures de sa voix de baryton.

— Son las once !

— Son las doce !

Martin cachait sa haine. Parfois, lorsque son ventre se révulsait, il se contenait, les dents serrées, en pensant à Sacha, jouant chaque minute sa même pièce de mensonge. Il avait choisi un endroit libre bien orienté, de telle sorte que, quand Sacha regardait devant lui, il apercevait la moitié de la face de Martin, coupée en deux par un mur à la lisère trop verticale. Martin, l'œil dans le vague, sentait le regard malsain de Sacha, plus fâché de le voir toujours là, mais satisfait du prix que les heures lui faisaient payer.

— Son las cinco !

— Son las doce !

Parfois, sentant le regard le cuire, Martin faisait de sa bouche un rictus ignoble rendu monstrueux par le manque de symétrie du visage dont l'autre moitié était un mur. Sacha détournait son regard, dégoûté. A moins que la peur ne commençât à gagner ce menteur fascinant, stable comme un roc qui se prend pour un mont.

Martin avait mûri. Vécu. Son sexe mou pendait entre ses jambes mortes, le laissant insensible aux amours charnelles, perdu dans un monde d'amour platonique où ne restait, à ses yeux, que haine.

— Quelle haine en toi, Martin !

— Cette haine me fait vivre. Tu n'es pas concernée. Tu peux folâtrer, toi.

Sa sœur ne savait comment prendre cet être qui avait la mort dans l'âme et dans le corps. Un jour, elle le trouva, pleurant comme un fou devant une table vide entourée de choses brisées.

— Va-t-en ! Laisse-moi ! Laisse-moi !

Depuis six mois qu'il avait réintégré son poste, Martin dépérissait devant l'ignoble prestance de Sacha le fourbe.

— Je suis sûr que c'est lui ! Je le tuerai !

Obsédée par la mort de l'ennemi de son frère, Sarah consulta le médecin de ce dernier pour savoir combien de temps Martin pourrait vivre comme cela. L'autre tentait de ménager la chèvre et le chou, de ne pas trop s'engager.

— Allez droit au but.

Soupirant, le médecin hésita puis lâcha :

— Si dans six mois, il n'a pas redressé la barre, il se suicidera. Ce sont les chiffres.

— J'emmerde les chiffres !

Errant dans la ville Sarah ne savait quoi faire.

— Son las diez y nueve !

— Son las cinco !

— Si le mato !

Sarah se retourna vers le hurleur. Celui-ci répéta :

— Son las cinco !

Elle mit au point le machiavélique plan avec Martin. Celui-ci semblait retrouver des couleurs au fur et à mesure que la mort de Sacha devenait plus proche. Il riait parfois, prit de crise de folie qui faisait peur à sa sœur, pourtant déterminée.

— Si je n'étais infirme, je te baiserais Sarah.

Tout était étudié, minuté.

La rencontre de Sarah et Sacha ne pouvait paraître plus fortuite. Le petit jeu dura des mois, assez pour que Sacha ne puisse plus penser autrement qu'avec l'image de Sarah. Celle-ci ne s'offrait pas, faisant languir le menteur et l'assassin.

Un soir, elle accepta et attacha Sacha aux barreaux d'acier du lit. Celui-ci attendit les yeux bandés dans la chambre miteuse qui lui servait de garçonnière.

— Tu es si merveilleuse, Sarah...

— Pas autant que tu ne le crois.

Lorsqu'elle ôta le bandeau de l'homme bandant et nu, allongé sur le lit, celui-ci cria en reconnaissant Martin dans son fauteuil roulant.

— Chacun son heure.

— Ce n'est pas moi ! C'est une erreur regrettable ! Ce n'est pas moi !

Martin alluma son briquet et l'approcha du lit qui s'embrasa aussitôt. Sacha avait sauté contre le mur et déplaçait le lit de feu auquel il était attaché. Sarah et Martin s'éclipsèrent dans les cris de l'homme nu, brûlant dans sa petite chambre.

Dans le couloir, Martin sortit une arme.

— Désolé, petite sœur, amour de ma vie. La vie est trop terne à présent... C'est impossible sans...

Le coup retentit. Sarah, placée en asile psychiatrique après le suicide de son frère ne vit jamais le courrier adressé au défunt. Celui-ci expliquait que le dossier de police ne correspondait pas au sinistre qu'il avait subi, mais à un autre sinistre. Les dossiers avaient été échangés, rendant l'accident de Martin, un fait indubitable.

Paris, le vingt-neuf novembre 1996.

Histoire CXXXVIII

I.

— Quels sont les salopards qui ont fait cela ?

— Nous les retrouverons, monsieur Le Plus Haut Dirigeant.

Une vaste pièce aux multiples dorures contenait un bureau, paraissant ridicule par rapport au volume libre du Plus Haut Lieu De Travail du pays. Derrière le meuble marqueté, assis dans un gigantesque fauteuil à la bouche ouverte, un homme mince et chauve regardait un homme debout, lui faisant face, orné de galons brillants et ostentatoires.

— Que pouvons-nous faire ?

— Cela dépend de nos moyens, monsieur le Plus Haut Dirigeant.

— Que voulez-vous dire ?

Après un silence prolongé, les yeux rivés l'uns à l'autre, des reflets de dorures au coin des pupilles humides, le Plus Haut Dirigeant se leva et marcha longtemps pour atteindre le centre de la gigantesque pièce vide, poste depuis lequel son interlocuteur et son bureau paraissaient se trouver à l'horizon. D'une voix de discours, forte et ferme, il cria à son interlocuteur :

— Allons ! Du nerf ! Je sais que vous avez une idée !

— Il faut un signal *fort*, monsieur ...

— Ca va ! Assez de politesses ! Tournez-vous !

L'homme se retourna, toujours parfaitement droit.

— Si j'avais les pleins pouvoirs, monsieur ...

— Si vous les aviez ...

— Je donnerais un coup de semonce ...

— Un coup de semonce ?

— ... compréhensible par notre interlocuteur direct.

Le Plus Haut Dirigeant souriait.

— La parabole ôtée, qu'entendez-vous par là ?

Toujours sinistre, le militaire eut un rictus imperceptible.

— J'enverrai les coupables, en petits morceaux, au Plus Haut Dirigeant du pays commanditaire avec une formule de politesse claire, concernant l'ultime cadeau de ce genre de notre part avant une explication plus personnelle.

— Mais enfin ! Nous sommes en démocratie ! Et puis, c'est de la barbarie.

— Nous sommes une des premières puissances du monde.

— Que faire des droits de l'homme ?

— Et les droits des civils innocents tués ?

— Et l'immunité diplomatique ?

— Et l'intimidation ?

Le silence se fit dans la grande salle où les derniers mots résonnaient.

— Il faut choisir, monsieur. Nous savons tout. Pour des principes, vous allez laisser les choses comme elles sont ?

— Des principes qui sont les fondations de notre état.

— C'est un acte de défense légitime. Un acte historique. Nous serions un petit pays, nous ne pourrions jouer l'intimidation. Le commanditaire est si petit que nous pourrions l'écraser.

— Je vous connais. Vous me présentez la solution douce. Mais vous pensez à pis.

— C'est exact.

— Dites-moi tout.

— Combien y a-t-il eu de morts ?

— Douze ! Et une vingtaine sont en train d'y passer. Sans compter les blessés et ceux qui ne dormiront plus.

— J'ai sous la main des artificiers précis. Ils savent tuer, aussi.

— Avec quel facteur ? Cinq ?

— Vous plaisantez, monsieur le Plus Haut Dirigeant.

— Dix ?

— Laissez-moi faire.

— Mais en cas de problème ... disons, diplomatique.

— Il n'y aura pas de problème diplomatique. Le message sera succinct et clair.

II.

— Monsieur le Plus Haut Dirigeant, un cadeau pour vous.

— Un cadeau ?

— Oui, venant du nord.

— Vous voulez dire « du Nord » ?

— C'est ce que j'entends, monsieur.

— L'avez-vous radiographié ?

— Oui, monsieur le Plus Haut Dirigeant. Pas le moindre métal à l'intérieur.

— Diantre. Mais que me veulent ces ... Enfin, ces gens.

— Nous ne savons, monsieur le Plus Haut Dirigeant.

— J'ai entendu une sorte d'explosion tout à l'heure ; vous savez d'où cela venait ?

— Pas du tout, monsieur le Plus Haut Dirigeant.

— Soit. Ouvrez.

Un genre de grande barquette s'ouvrit. On comptait dix compartiments comptant des têtes blafardes, exhalant une forte odeur de décomposition.

— C'est monstrueux ! Qu'est-ce que cela ? Je vous ferais tous torturer !

— Monsieur le Plus Haut Dirigeant ...

— Je vais tous vous tuer !

— La lettre ...

— Le silence se fit soudain.

« De la part du Nord. Notre avant-dernier cadeau avant explication. Le dernier ne devrait pas tarder. »

— Monsieur le Plus Haut Dirigeant !

— Quoi encore ?

— Un grand malheur !

— Parle !

— Un attentat ! Une rame de métro a été pulvérisée par une explosion ...

— Une rame ?

— Oui ! Au moins cinq cents morts ! Des civils ! C'est ... C'est ...

— Sors ! Sortez tous ! Dehors ! Sortez ou je vous fais fusiller !

Ils sortent.

Le gros homme ouvre la fenêtre de son palais pour contempler une horrible fumée noire s'élevant vers le ciel.

Paris, le quatre décembre 1996.

Histoire CXXXIX

La maison des Müller était située sur le plateau de Plodalmez, sorte d'assiette granitique se terminant sur un à-pic rocheux vertigineux plongeant dans la mer. La lande aride entourait ce lieu fouetté par les vents chargés d'embruns. La bâtisse avait une mine sombre sous un ciel perpétuellement gris de nuages pressés, toujours de passage. On eut dit que ces derniers, incapables de s'attarder pour lâcher une bonne averse, prodiguaient ça et là, rapidement, chacun leur tour, une petite pluie fine et désagréable qui rendait l'air moite. Dans la lande, il paraissait difficile de savoir avec certitude s'il pleuvait ou non tant l'air était chargé d'une humidité proche de la bruine.

Le professeur Hart et moi arrivâmes à la maison un soir d'hiver. La mer émettait un bruissement continu, quoique lointain et souvent couvert par le vent qui sifflait à nos oreilles. Nous avions effectué le voyage en train, et pris un taxi depuis la gare. Le chauffeur, débarquant nos valises sur le sol trempé de la route nous demanda de le régler à cet endroit. Le professeur, indigné, s'étonna.

— Mais monsieur ! Enfin ! Aidez-nous à porter nos bagages jusqu'à la maison, voyons !

— Vos bagages, j'pourrais vous les porter jusqu'à de l'autre côté de l'océan. Mais pas chez ces étrangers ! Ca, pour rien au monde !

— Mais enfin les Müller sont des gens...

— Des gens pas comme nous, oui ! Faut êt'e fous pour s'installer là ! Sans compter ce qui se passe d'habitude ! Jamais je ferais un pas dans ce chemin ! Jamais ! Plutôt mourir !

Je pris le bras du professeur.

— Laissez, nous nous débrouillerons seuls.

Le chauffeur vidait la voiture de la grosse malle métallique qui nous avait suivis à grand peine tout au long du voyage. D'un geste, il arracha les billets des mains du professeur, recompta et s'engouffra dans sa voiture. Il s'éloignait et nous le suivions des yeux quand Joan Müller nous interpella depuis le fond du chemin.

— Voilà de l'aide pour la malle.

Le professeur ne répondit pas, visiblement fâché de l'altercation avec le chauffeur de taxi.

— Vous avez fait bon voyage ?

— Oui, répondis-je.

— Oui, si ce n'est cet énergumène qui nous a amenés de la gare.

— Un chauffeur de taxi ?

— C'est cela.

— Les gens de la région n'aiment pas beaucoup les étrangers.

— Nous nous en sommes rendus compte.

— Ne vous en faites pas. Rentrez vite à la maison. Il recommence à pleuvoir.

Joan et moi portâmes la malle de métal jusqu'à la maison. En arrivant, après avoir fait les présentations, j'interrogeai le professeur quant au contenu de son bagage terriblement lourd.

— Ce qu'il contient ? Des livres, voyons !

Le professeur Hart avait été mis en colère par cette affaire sans importance. Dans la maison, il paraissait encore plus nerveux qu'auparavant. Joan sourit quand il nous présenta sa femme, Marisa. Un désagréable sentiment de fausseté se dégageait des poses et des attitudes de notre hôte. Je réalisai que je n'avais vu Joan qu'une fois seulement avant notre arrivée dans sa demeure. C'était au congrès d'Histoire Universelle de Malmie, il y avait de cela quelques années. Son discours avait été remarquable et remarqué. C'est à cette occasion qu'il était devenu un grand ami du professeur Hart. Ayant été invité avec ce dernier, je me présentais chez lui tout en réalisant que je ne connaissais ni l'homme, ni son caractère, ni ses manières. Au premier abord, il donnait une désagréable impression de condescendance comme si l'invité se devait de lui rendre honneur ou mieux, de le vénérer.

Le professeur échappa ses lunettes dont un verre se brisa à terre. Le regard de Joan l'eût tué s'il avait été une arme. J'eus le terrible sentiment de n'être pas à ma place, de m'être trompé de lieu. J'aurais voulu courir, quitter cet antre absurde empli d'un flux malsain.

Joan nous avait présenté sa femme brutalement. Avec un rictus ignoble, il nous montra une tête qui dépassait à peine d'une fauteuil.

— Voilà le clou du spectacle ! Pis qu'une taupe ! Alice, l'aveugle !

— Joan !

Sa femme, froissée, se dirigea vers la jeune fille au regard fixe, lui prit la main et l'emmena au travers d'une porte qu'elle fit claquer en sortant. Le professeur, interloqué, reprit sa lunette unique qu'il essuya avant de choisir le silence.

— C'est ma belle-sœur ! Un poids dont on ne peut se débarrasser. Si encore elle se taisait ! Mais elle est toujours là : elle vous regarde même quand elle vous tourne le dos, elle espionne, elle guette.

— Elle avait l'air charmante, dis-je.

— Oui ! Devenez son amant ! Et emmenez cette maudite sorcière avec vous !

— Monsieur ! Un peu de correction ! Calmez-vous !

Joan me fusilla du regard. Le professeur me prit le bras et me fit comprendre de me taire. Le pleutre ! Il n'avait rien dit et, de surcroît, m'en voulait d'avoir parlé. Son œil fat brillait d'une lueur trahissant la peur. Que diable faisions-nous ici ?

— Je vous sers un verre. Ce sera l'apéritif.

— Mais il n'est que cinq heures.

— Vous n'aurez qu'à vous saouler pour oublier les incidents domestiques ! Après, je vous montrerai vos chambres.

Nous bûmes un verre en silence avant que notre hôte ne nous guide jusqu'à des fenêtres donnant sur la lande. Le brouillard ne permettait pas de voir loin, le jour tombant pas plus. Néanmoins, Joan affirma que par beau temps la mer était visible ainsi que les grandes pointes de la falaise.

J'avais à peine terminé mes installations que quelqu'un frappait à ma porte. Le professeur entra et prit une chaise, contemplant la grisaille ternie par une lueur décroissante.

— Comment trouvez-vous Joan ? Un homme étonnant, n'est-ce pas ? Il sait dominer sa famille.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Le professeur paraissait sous le charme. Jamais auparavant, je n'avais constaté chez lui un air si béat, les yeux un peu vides comme ceux d'un somnambule.

— C'est un homme puissant.

Ne voulant pas perturber les divagations du professeur, visiblement dans un état emprunt de léthargie, je le laissai poursuivre.

— Oui, une telle force dans le discours, une telle conviction dans ses théories...

— Mais professeur, quelles théories ?

Il parut se réveiller.

— Excusez-moi. Je crois m'être un peu assoupi.

— Ce n'est rien, voyons.

— Je vous rejoins dans quelques instants au salon ?

— Comme il vous plaira, professeur, comme il vous...

Il avait fermé la porte sans attendre la fin.

Le ciel gris se divisait en couches alternant le blanc et le noir comme un mille-feuilles céleste. Le jour n'en finissait pas de se terminer et de tenter de percer l'épaisse nappe de nuages qui faisait de midi une lumière de pleine lune.

Un autre bruit retentit à ma porte.

— Oui ?

Une voix sembla avoir des difficultés à se frayer un chemin entre les interstices de la porte. J'allais ouvrir.

Elle était là, les yeux fixes, une peau d'une étrange blancheur qui semblait éclairer le monde devant elle. Sa bouche bien faite exhalait un parfum agréable.

— Puis-je entrer ?

— Je vous en prie.

Alors que je la guidai vers une chaise, elle me dit :

— C'est bon, je ne suis pas impotente.

Elle se dirigea vers la fenêtre à laquelle elle s'adossa.

— Vous êtes venu avec le professeur ?

— En effet, oui.

Nous fîmes les présentations.

— Je sais que cela est un peu rapide, mais je vais vous confier quelque chose.

— Allez-y.

Quel dommage que cette fille-là fût aveugle, me disais-je bêtement.

— Ne me plaignez pas, je vous en prie.

— Je ne vous plains pas, je vous assure.

— Si, je le sens. Vous savez, je suis aveugle de naissance. J'y suis habituée. Je ne sais ce que c'est de voir. Alors acceptez-moi comme cela. Je vous vois moi aussi et plus que vous ne le pensez.

— Je vous crois.

— Non, vous êtes comme les autres. On vous le dit mais vous ne le croyez pas. Nous ne serons donc jamais que des infirmes, nous les aveugles !

— Ne vous fâchez pas ! Je vous trouve magnifique.

— Avouez que le compliment sur l'apparence est cocasse ! Vous auriez pu trouver mieux.

— Oui, peut-être. Il n'empêche que je suis pour l'égalité. Donnez-moi vos mains.

Réticente, elle me tendit deux petites mains blanches. Je les pris et les portai à mon visage.

— A présent, vous avez l'avantage. Je ne vous ai pas touchée.

— Il vaut mieux. Selon les critères des voyants, vous êtes un homme moyen, ni apollon, ni monstre.

— Je vous remercie, dis-je en riant. Jamais auparavant, on ne m'avait si vite brossé le portrait.

— Mes critères sont différents.

— Quels sont-ils ?

— Pourquoi vous le dire ? Je n'aime pas le mensonge.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Vous êtes un invité. Je viens vous mettre au courant. Comment trouvez-vous Joan ?

Ses yeux ne me voyaient pas mais je savais que tout délai dans la réponse serait très remarqué.

— Allez-y ! C'est fou ce que vous faites comme manières. Il faut bien que nous autres aussi ayons des atouts.

— C'est assez étrange comme sentiment.

— A vous d'évoluer en aveugle.

— Joan est probablement quelqu'un de compétent...

— Mais ?

— Mais c'est un barbare avec vous.

— Ne vous y fiez pas.

— Pourquoi cela ?

— C'est un jeu.

— Un jeu ?

— Parfaitement. Mais savez-vous au moins ce que vous êtes venu faire ici ?

— A vrai dire, pas vraiment.

Elle partit d'un rire cristallin qui se fondit au vent bruissant derrière elle. Son sourire ensorceleur me laissait sans voix.

— Pas vraiment ? Etonnant ! Vous venez chez des gens comme cela, sans savoir ?

— J'ai vu Joan une fois pendant une conférence.

— Un numéro de cirque !

— Vous trouvez ?

— Bien sûr ! C'est un manipulateur, ou un magicien, suivant le type de livre que vous voulez que nous écrivions.

— Je ne comprends pas.

— Je vois bien, si vous me passez l'expression. Sachez que dans le jeu que vous allez jouer, vous êtes protégé.

— Mais par qui ?

— Par moi ,voyons !

— Mademoiselle, je m'excuse, mais je ne comprends pas ce que vous me dites.

— Peu importe. J'aurais voulu vous sauver tous deux, mais je crains que le professeur ne soit en danger.

— Mais enfin, que me chantez-vous ?

— Vous, les voyants, on se demande parfois si vous pouvez réfléchir !

Le ton avait brusquement monté. Nous restions seuls au sein des échos de nos voix.

— Excusez-moi.

— Non, c'est à moi de m'excuser. Je regrette mais je ne comprends pas ce que vous dites.

— A présent, il faut que je parte. Je suis déjà trop restée.

Elle se dirigea vers la porte en évitant le lit.

— Bonne chance pour les jeux.

La porte s'était refermée alors que ma bouche restait ouverte. A peine close, on frappa de nouveau.

— Oui ?

Le professeur entra, les yeux dans le vague.

— Habillez-vous bien pour ce soir. Nous jouons.

— Mais à quoi ? Monsieur le professeur. A quoi ?

— Voyons, vous le savez bien. Dans une heure, nous dînerons. Après nous élirons le champion.

Je saisis le professeur par la chemise avant qu'il ne disparaisse dans le cadre de la porte.

— Hé, que faites-vous ?

— Bon sang ! Vous allez m'écouter !

— Mais lâchez-moi !

Je le jetai contre le montant de mon lit en claquant la porte. Dehors le ciel dégagé laissait entrevoir une lune rieuse.

— Qu'est-ce que ce jeu ? Je veux le savoir !

— Il s'agit de travailler tout en jouant sur l'histoire, mon ami. Rien de...

— Balivernes ! Quel jeu est-ce ?

— Assez ! Que vous arrive-t-il ? Je ne vous ai pas menti, si c'est ce que vous insinuez ! La forme, la forme ; on s'en fout de la forme ! Nous cherchons sur l'histoire, oui ou non ? Qu'importent les méthodes !

— Mais elles m'importent à moi !

Le professeur avait la figure rouge de colère.

— Hé bien, partez, malotru ! Pensez-vous que Joan ait accepté votre candidature pour rien ? Et votre rôle ? Vous refusez de le jouer, c'est cela ?

— Mais professeur, de quel rôle s'agit-il ? De quoi s'agit-il ? Où sommes-nous ?

— Chez le diable, probablement ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Je crus le professeur fou.

— Mais petit imbécile, avez-vous lu les travaux de Joan sur l'histoire Universelle ?

— Non, enfin si, en partie seulement.

— Hé bien, monsieur le cancre, vous avez manqué les bons chapitres !

La porte claqua alors qu'il sortait. Je m'affalai sur le lit et prit ma tête dans mes mains. Mais que me chantaient tous ces gens ?

Soudain, je réalisai que j'avais emporté avec moi les trois dernières publications de Joan : *le jeu de l'Histoire*, *la conscience universelle de l'Histoire*, *l'ultime jeu de l'Histoire*. Je parcourus les résumés avec affolement. Je réalisai le guêpier dans le quel je m'étais enlisé. Les mots résonnaient dans ma tête : « mettre sous pression des esprits supérieurs pour anticiper le futur ». Joan était fou.

On frappa de nouveau à ma porte. Un homme inconnu, en tenue de militaire m'annonça que j'étais consigné dans ma chambre jusqu'au début des jeux. Deux soldats armés encadraient désormais la porte. Je me précipitai à la fenêtre pour découvrir horrifié que la maison était cernée de gardes en armes qui nous retenaient prisonniers au bord du gouffre de la mer.

La solitude d'un prisonnier peut être alternativement très courte et très longue. Le temps se dilate au gré de nos peurs et de nos fantasmes, véritables mécaniques imprévisibles réagissant en chaîne depuis la série des événements du passé proche. Le temps que je dus passer dans cette pièce me parut d'abord très long, suite au contrecoup de la soudaine privation de liberté. Mais, dès que la moitié du décompte se fut écoulée, le rapprochement de l'échéance des événements qui allaient suivre me fit sentir combien les secondes liquides filaient vite entre mes doigts. J'entrevoyais des symboles défiler dans ma tête pour tenter de capter cette essence temporelle à partir de laquelle je croyais pouvoir freiner mon destin.

La porte s'ouvrit. Le militaire me tendit une combinaison noire pendue à un cintre.

— Mettez cela. Les jeux commencent dans dix minutes.

— Quels...

La porte avait claqué. Les dernières minutes furent si longues que j'eus le temps de relire les articles de Joan, peut-être parce qu'une prémonition m'indiquait que leur connaissance serait utile.

Quand l'heure sonna enfin, on vint me chercher. Dans le couloir, simultanément, quatre personnes vêtues de noir étaient sorties, chacune devant la porte de sa chambre : Joan, le professeur, la

jeune aveugle dont je ne savais le nom et moi. Les gardes en armes étaient partout dans la maison, chacun de nous étant encadré de deux hommes. En file, on nous dirigea vers un escalier s'enfonçant dans la falaise. Nous descendîmes longtemps avant d'aboutir à de multiples et complexes systèmes de portes et de clefs. Enfin, nous pénétrâmes dans une vaste salle circulaire dont le centre était garni de quatre sièges occupant chacun le milieu d'un côté de carré et lorgnant vers le centre. En face de moi était la jeune fille, à ma gauche se trouvait Joan, le professeur étant à ma droite. Nous fûmes attachés sur les sièges par les pieds et les mains, et une sorte de couronne de métal nous fut ceinte à la tête.

— C'est bon, messieurs, laissez-nous.

Joan avait parlé d'une voix de chef d'orchestre, montrant qu'il dominait la partition et entendait la diriger comme bon lui semblait. Pourtant lui aussi était rivé à la machine qui soudainement bruissait sous nos sièges.

— Allons-y ! cria-t-il en regardant alternativement chacun de nous.

Un son métallique sortit du centre où un carré commençait de briller au sol.

— *Bonjour, chers concurrents. Je rappelle les règles : les questions seront posées à tour de rôle et les non réponses entraîneront des sanctions. Monsieur Joan, à vous.*

Les sièges s'étaient levés dans les airs. En réalité, ils semblaient n'être pas liés à quelque chose de matériel même si je sentais que des bras mécaniques invisibles nous faisaient bouger. Le carré central suivait les mouvements de rotation des sièges, si bien qu'on aurait pu se croire dans un manège, au bout d'une branche de croix, à la merci du machiniste.

— Première question à monsieur à ma droite. Excusez-moi j'ai oublié votre nom.

— Le Narrateur. Je me nomme Le Narrateur.

— Soit. Monsieur Le Narrateur, quel niveau de conscience de l'Esprit universel avez-vous ?

— Quel esprit univ... AAh !

Une décharge électrique venait de me parcourir. Joan, le visage fixe regardant devant lui, la tête légèrement inclinée vers le haut, m'ignorait.

— *Répondez, monsieur Le Narrateur.*

— Je ne sais pas de quoi vous p... AAAh ! Mais enfin, quel est ce jeu absurde ?

— Répondez, monsieur Le Narrateur. Notre temps de jeu est compté. Vous brûlez vos cartouches.

— Je ne connais pas votre esprit universel.

Joan sembla soudain se détourner de moi.

— Mademoiselle, vous prenez la main. Très bien. Votre réponse ?

— Il doit se trouver au niveau trois de conscience de l'Esprit.

— Soit, sinon il n'aurait pas concouru.

— *Réponse admise, Mademoiselle X, vous prenez la main.*

— Une question pour Joan : quel sera le peuple dominant d'ici un siècle ?

— C'est une évaluation, non pas une question de structure.

— *Question refusée, Mademoiselle X. Reformulez.*

— Ma question est donc : quelle sera la qualité principale du peuple dominant le monde dans un siècle ?

Le jeu était absurde. Les sièges semblaient tourner plus vite à mesure que la tension montait. La machine intervenait comme arbitre. Dans mon coin, je me remettais de la seconde décharge électrique.

— La maîtrise de l'argent virtuel.

— *Qu'entendez-vous par là ?* demanda la machine.

— L'argent sans existence matérielle.

— *Monsieur Joan, vous reprenez la main.*

— Une question pour vous professeur. Croyez-vous que la culture fleurira chez le peuple du Futur ?

— Votre question est mal tournée. Nous ne sommes pas en train de nous frotter à la divination et... et...

Je regardai le professeur, atterré. En quelques secondes, j'avais vu l'homme combatif, le guerrier des idées se transformer tout à coup, sous le regard de Joan, fondre comme neige au soleil, tressaillir sur son siège. La machine le sauva.

— *Question rejetée. Reformulez.*

— Le peuple ayant la plus grande conscience universelle sera-t-il culturellement dominateur ?

— Dans une optique de masse ou de qualité ? intervins-je.

Un avertissement résonna dans ma tête sans que j'y prêtai grande attention.

— *Précision utile. Reformulez.*

Joan me fusilla du regard ; puis il prit un air hautain.

— Ma question portait sur les deux domaines. Evidemment.

— Répondez, monsieur Le Narrateur, je vous en prie.

— Nous sommes dans le domaine de la tautologie. Si un peuple domine, ce qui reviendrait à dire qu'il a la plus grande conscience de l'Esprit, comme vous l'appelez, sa culture domine. Quant à savoir si la culture dominante est bonne pour les pays soumis, luttant pour que vive leur culture propre, bien entendu le problème est différent.

— Et qu'en est-il selon vous ?

— La culture dominante est supportée par et supporte une certaine vision du monde. Mais, les courants fertiles furent-ils issus d'un vent de dominance et de conformisme ? Je ne le crois pas.

— *Argument refusé. La notion de croyance est stérile.*

Une décharge me parcourut.

— Ca par exemple ! Pourtant, vous croyez à cet esprit universel, à cette conscience du monde, à votre dieu. Vous le prenez comme hypothèse de votre raisonnement et vous voudriez me sanctionner parce que je dis « je crois » ? Mais regardez-vous ! Qu'est-ce donc ce fameux Esprit sinon le principe absurde qui prétend que l'Histoire existe parce qu'elle existe ? Que tout est ainsi parce que tout est ainsi ? Seulement, lorsque l'on habille le dernier « ainsi »...

— *Monsieur Le Narrateur, taisez-vous.*

— ... avec des concepts, on obtient « tout est ainsi parce que Dieu existe ! » Voilà votre hypothèse !

— *Monsieur Le Narrateur, taisez-vous.*

— J'ai fini, machine imbécile !

— Vous tentez de nier, monsieur Le Narrateur ! La tactique est bonne. Malheureusement, vous ne pourrez pas tenir longtemps dans votre bastion nihiliste. J'ai une autre question pour vous. Niez-vous qu'il puisse exister des peuples dominant, pour une période, le monde ?

— Bien sûr que non !

— Bien. Niez-vous que ces peuples soient ceux qui ont la plus haute conscience de Dieu ?

— Je nie l'acceptation de ce principe sans avoir de principe concurrent à proposer. Cela dépend de ce que vous nommez « Dieu », « conscience de Dieu » et « plus haute ». Car, derrière ce raisonnement se trouve le vide du « c'est parce que c'est » !

— Monsieur Le Narrateur, je vous somme de déclarer forfait !

— *Monsieur Le Narrateur, vous devez vous prononcer.*

— Une minute, machine !

Je réfléchissais afin de trouver comment j'avais pu aboutir en cet endroit. Il me fallait sortir avant de griller sur cette chaise électrique de manège.

— *La minute est écoulée, monsieur Le Narrateur.*

— Quelle imbécillité ! J'ai la main : je joue. Monsieur Joan, qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que l'esprit universel s'incarne surtout dans un peuple dominant ? N'est-ce pas regarder l'histoire en sachant ce que vous voulez y voir ?

— Pas du tout, ce sont les faits.

— *Réponse rejetée.*

Un éclair parcourut le corps de Joan. Mademoiselle X souriait. Le professeur parut s'éveiller.

— Qu'est-ce que...

— *Monsieur le professeur. Vous parlerez à votre tour.*

— Répondez Joan ! Répondez ou je vous grille !

— *Pas de menace, monsieur Le Narrateur.*

Une décharge m'avait fait sursauter.

— Je change ma question : qui regarde ce jeu absurde, Joan ?

— Je ne sais pas.

Une autre décharge le fit sursauter.

— Ce n'est pas le genre de question que l'on pose ici !

— *Répondez, monsieur Joan.*

— Vous « brûlez vos cartouches », Joan, dis-je avec un sourire carnassier.

Joan parut se ressaisir.

— Je passe.

— *Etes-vous sûr, monsieur* ? tonna la machine.

Les sièges tournaient dans la pièce à un rythme effréné, ébouriffant chacun de nous.

— Je suis sûr ! cria-t-il.

Mademoiselle X cria.

— Joan, pas ça !

Un fabuleux éclair déchira Joan pendant quelques secondes. Quand la lumière de la foudre s'éteignit, le fauteuil fumant était vide. Les fauteuils ralentirent et se posèrent à terre. Le carré lumineux vrombit une dernière fois.

— *Le jeu est terminé.*

Des lumières s'allumèrent sur tout le pourtour de la grande salle circulaire. Le professeur était halluciné : il restait sur son siège hébété par les événements. Les chaînes qui nous liaient avaient disparu. J'examinai le siège de Joan dont le métal était bouillant. Les mains devant elle, mademoiselle X s'avançait dans la grande salle, pour rejoindre le professeur.

— Il a été touché.

— Je ne crois pas.

Ses mains touchaient le visage hébété.

— Si, il est touché. Et Joan ?

— Disparu. Volatilisé. M'expliquera-t-on à la fin ?

— Cela ne tardera pas.

La porte par laquelle nous avions été introduits s'ouvrit. Un homme, vêtu d'un aride complet militaire chargé à l'extrême de décorations, s'approcha de moi. Ses yeux arboraient le reflet vitreux de l'autorité.

— Monsieur Le Narrateur, venez avec moi.

— Mais,... et eux ?

— On s'en occupe.

Je fus introduit dans une petite pièce, enchaîné une fois encore à un fauteuil au-dessus duquel brillait un œil de machine. La lumière tomba brutalement alors que les paupières métalliques de l'œil s'animaient.

— *Vous avez gagné, monsieur.*

— Encore vous ?

— *Un choix s'offre à vous.*

— Un choix, voilà qui est étonnant.

— *Un choix comme il en existe à votre niveau, monsieur.*

— Allez-y, machine.

— *Ne dénigrez pas les machines, monsieur. Certaines ont évolué.*

— Les hommes les ont fait évoluer.

— *Vous parlez au passé monsieur, si je puis me permettre.*

— Permettez-vous. On ne peut pas dire que je sois en position de force.

— *En effet, monsieur. Si nous revenions à ce choix, monsieur ?*

— Allez-y.

— *Le poste de monsieur Joan est vacant, monsieur.*

— Je suppose que je ne peux le refuser.

— *Je vous le déconseille, monsieur.*

— Machine, quel est votre nom ?

— *Appelez moi comme vous le désirez, monsieur, je suis à votre service.*

— Et les autres ?

— *Des figurants monsieur. Juste des figurants. Monsieur Joan était soupçonné depuis peu par les spectateurs de vouloir influencer le cours de l'histoire.*

— Qui sont ces spectateurs ?

— *Vos maîtres, monsieur, si vous me comprenez.*

— Je vous comprends. N'y avait-il pas de garde-fous ?

— *Si monsieur. Mais le jeu provoque des lésions cérébrales qui, à terme, peuvent être appelées pouvoirs.*

— C'est donc cela. Mademoiselle X et le professeur sont vos agents ?

— *Voulez-vous dire nos agents, monsieur ?*

— C'est ce que je voulais dire.

— *Le professeur n'en est pas un. Mademoiselle X, par contre...*

— Je comprends. Serait-il possible de la revoir ?

— *Elle doit quitter l'île d'ici vingt-quatre heures monsieur.*

— Quelle heure est-il ?

— *Il est près de trois heures, monsieur. Autre chose, vous êtes désormais le Colonel Histoire, monsieur.*

— Ma foi, cela me sied. Qu'adviendra-t-il du professeur ?

— *Il a eu un accident regrettable, Monsieur.*

— Très bien. Mais nous sommes venu en train et en taxi.

— *Vous vous trompez de réalité, monsieur. Quoi d'autre ?*

— Rien.

— *Vous serez toujours le bienvenu dans cette pièce. Le jeu est difficile, savez-vous ?*

— Je m'en suis rendu compte. Au revoir. Et mademoiselle X...

— *Au revoir, monsieur.*

Un ascenseur me conduisit directement à la surface. La nuit allait faire place au jour et le ciel de la falaise se lovait sous les caresses du vent. L'île allait me paraître petite, je le savais.

— Vous voilà Colonel.

— C'est ce que l'on m'a dit.

— Une belle promotion.

— Dans une belle prison.

— Il y a pis. Tout est question d'échelle.

— Vous reverrai-je ?

— Qui sait ? Ces jeux sont plaisants. Je vous verrai, moi.

— Vous êtes spectatrice ?

— Disons que je peux y assister.

— Alors pourquoi avoir pris des risques ?

— Parce que c'est la vie. Et puis les cartes étaient peut-être faussées.

— Comme toujours ?

— Comme toujours.

— Ai-je une chance de retraite ?

— Relisez votre contrat, dit-elle en riant.

— C'est le moment pour vous de partir ?

— Oui, en effet. Dans vos actes, vous avez réagi comme un agent. C'est étonnant.

— Tout l'étonnement est pour moi. Nos agents doivent être gauches.

— Je ne sais pas. Au revoir. J'aimais bien votre visage.

Elle s'éloigna après avoir trouvé un bras pour la guider à travers la lande. La falaise plongeait vers une mer calme que ridaient les vagues éternelles.

— Je passe, dis-je.

Je sais qu'en disant cela, mon successeur me regardera m'éteindre. Le poids de la captivité est trop lourd. Le jeu est trop contraignant.

— *Etes-vous sûr, monsieur ?* tonne la machine.

Mes deux adversaires me regardent sans comprendre. Je sens le flux de leurs idées rayonner autour d'eux. Je relâche mon emprise sur le prisonnier. Mon adversaire est protégé par Madame X. Je ne peux plus reculer. En réalité, je n'en ai pas envie.

— Je suis sûr ! criai-je.

Paris, le dix-huit décembre 1996.

Histoire CXL

Le premier personnage de cette histoire marche dans une rue terne. Le lecteur présent au bon moment au bon endroit pourrait le voir s'annoncer dans les volutes de nuages rougis par le soleil de printemps. En raison de son antériorité, du moins dans l'exposition, ce personnage portera le nom de numéro un. Il est maigre, de taille moyenne, les cheveux bouclés, des petits yeux cachés derrière de rondes lunettes couleur or. Il marche, absorbé par ses idées, sans vraiment regarder devant lui.

Le second personnage, numéro deux comme il se doit, marche en sens inverse quelque part dans la ville. Un observateur de type oiseau pourrait jouer ici le rôle de prophète en présageant la rencontre inévitable des deux ombres glissant de rue en rue, comme deux aimants attirés irrésistiblement l'un vers l'autre, par quelque force mystérieuse. Numéro deux est dans une phase de pause ; on dirait que volontairement il cherche dans le monde les clefs qui expliqueraient sa vie ou son destin. Ainsi, il est perception, réflexion sur lui-même mais il ne vit pas : il interprète, il cherche ; il est dans cet état étrange où l'on ne parvient à dire s'il est stérile ou infiniment créatif.

Inévitablement, l'oiseau noir qui est perché sur un toit de pierre, auprès de son homologue sculpté figé, envisage la réalisation de sa prédiction. Chacun vient de tourner au coin de la rue. D'un bon pas, numéro un se dirige vers numéro deux, et vice-versa. Du haut de son perchoir, l'oiseau noir peut observer à loisir les cheminements des deux numéros et guetter d'un allongement du cou l'instant où l'un d'entre eux reconnaîtra l'autre.

Ca y est ! Numéro deux a reconnu numéro un. Et comme de bien entendu, c'est lui qui fait le premier geste, car il faut bien que quelqu'un fasse le premier geste. Le volatile remarque que, si numéro deux n'avait pas interpellé numéro un, ce dernier ne l'aurait pas fait. Par combinaison ou par inadvertance. Cette marque du premier à reconnaître l'autre et à oser l'interpeller donne le droit à numéro un d'attendre que numéro deux lui parle. Qui sait s'il le reconnaîtra ? Numéro un, brusqué dans ses idées découvre le visage brumeux de numéro deux, comme celui d'un voyageur entre deux correspondances. Il n'a pas l'air satisfait de le rencontrer ; cependant, il choisit de ne pas le montrer. En une seconde, son visage d'antan est recomposé. Numéro deux ne s'est pas laissé piéger. C'est un peu déçu de la première réaction de numéro un qu'il entame la conversation.

— Numéro un ! Ca alors ! Toi ici.

— Comme tu vois.

— Que fais-tu là ?

— Je viens d'acheter un livre. C'est le quartier ici, tu sais.

— Oui, je sais. J'habite ce quartier depuis près de dix ans.

— Ah.

— Alors, qu'es-tu devenu durant toutes ces années ?

Numéro un échafaude rapidement un schéma de sa formation parsemée d'intitulés ronflants. Puis, par politesse et avec condescendance, il demande à numéro deux comment il a rempli ses années. Numéro deux parle peu de carrière, aussi peu qu'avant. Il ne trouve pas cela intéressant. Il parle de ce qu'il fait, ce qu'il lui tient à cœur, sa famille d'abord, ses passions ensuite.

— Tu sais, je suis pressé.

L'oiseau noir qui les toise en haut des immeubles bordant la rue ricane. Numéro un a fait craquer son habit de mensonge. Son masque se déchire à mesure qu'il redécouvre la sensibilité sincère de numéro deux. Numéro deux ! L'illuminé de service, toujours à se plaindre d'une société dont l'unique but est de promouvoir des personnes d'exceptions telles que numéro un. Toujours le nez dans de doux rêves d'un monde meilleur, ou même seulement humain. En voulant parler de ce qui *comptait*, dire vraiment quelque chose, numéro deux a tout raté. D'un trait qui brise un homme, numéro un et son esprit bridé l'ont rangé dans la classe des médiocres. Sa voix, ses yeux, ses gestes ainsi que sa soudaine précipitation, tout dans numéro un méprise le petit numéro deux, au point qu'il faut pour l'homme supérieur partir au plus vite afin que la vue seule de cette médiocrité lui soit ôtée. Numéro deux regarde

numéro un sans croire à ce dégoût suintant de cette face, genre de haine contenue se voulant doucement méprisante, hautaine ; mais qui donne l'impression que l'autre va vomir rien qu'en vous voyant.

— Tu n'as pas même le temps de prendre un verre ?

— Non, vraiment pas.

— Tu as un numéro ?

— Je loge chez des amis.

L'oiseau noir, oiseau de malheur, s'esclaffe, piaillant sa haine des hommes et de leur prétendue humanité. Cela veut dire : « au revoir. Jamais plus je ne veux te rencontrer. Tu fais partie d'un passé enterré. »

Numéro deux ne comprend pas. Numéro un a érigé des barrières infranchissables entre eux, barrières cautionnées par un parcours, par une histoire solitaire depuis le passé commun. « C'était un ami ! » se dit numéro deux les yeux ronds, ne parvenant pas à croire les secondes qu'il vit. Numéro un, d'un regard froid, toise numéro deux. Ce dernier comprend qu'il est comparé à des êtres dont la supériorité est établie. Numéro un a donc changé de monde ; il est devenu un inconnu prétentieux et inaccessible, qui ne peut pas même se permettre de gâcher quelques minutes de son précieux temps à faire revivre quelques souvenirs agréables, ne fut-ce que par gentillesse. Il est au dessus des plus communes des conventions parce qu'on lui a inculqué le mépris de l'autre en même tant que l'amour illimité de sa propre personne. Ce que numéro deux ne peut comprendre, c'est comment il a pu en arriver là, lui qui n'était pas n'importe qui, lui qui était un ami fidèle, éloigné par le destin. Où donc se trouvaient les racines de ce présent dans l'incroyable statue de marbre qui lui faisait face ? Où se trouvaient ses défuntes passions dont, jadis, il causait avec longueur la gorge serrée ?

— Bon, salut.

— Salut.

Numéro un était reparti. Numéro deux le voyait s'éloigner sur le trottoir où ses bottes aux semelles métalliques claquaient régulièrement dans un désagréable écho. Les traits étaient-ils donc si fortement marqués par le temps que, moins de dix ans après, deux amis intimes ne pouvaient parler deux minutes ensemble ? Quand donc cet irréversible changement avait-il eu lieu ?

Un oiseau hurla. Numéro deux interpréta le ricanement comme un commentaire sur la couleur de la structure. Il reprit son chemin, une moue d'incompréhension au lèvres.

Numéro un, fermement accroché à un journal aride, avait pressé le pas sous le coup d'un agacement incontrôlé qu'il tentait de faire passer. Cet homme était un spectre du passé, révolu et oublié dans lequel, comme un rat, il était resté prisonnier. Il continuait à ressasser sans cesse des idées ineptes, socialement stériles, alors que le travail ne pouvait attendre ; le travail ; ce travail destiné à numéro un et aux gens de son espèce. Numéro un, lorsqu'il regardait son passé, entrevoyait sa grande prise de conscience, la grande modification de sa personne enfin devenue adulte. Le but de sa vie, il l'avait cherché en vain, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Un hasard avait tout changé dans son être : il était devenu neuf, avait désappris quand on le lui avait dit, avait appris de nouveau, avait profité de ce monde clos et protégé pour se faire une idée du monde, l'Idée universelle du monde, celle que ceux de son espèce savaient reconnaître et adorer. Et là, rencontrer ce médiocre, ce témoin d'un monde poussiéreux auquel il restait bêtement accroché comme une sangsue à sa proie décomposée, revoir ce réservoir utopiste et borné, toujours à contre-vent, entendre des années après ses mêmes jérémiades, putrides mélopées faisandées par le temps ! C'était trop ! Il vous parlait comme à un ami, en raison d'une icône oubliée depuis bien longtemps ! Comment osait-il, lui le nabot, l'infâme marchand de représentations du monde qu'il vous jetait à la figure, sous prétexte de manquer de temps, sous prétexte de parler pour dire des choses ! La seule vraie représentation, il aurait dû la reconnaître ; sinon qu'enseignait-on dans les endroits qu'il avait fréquentés ? Avait-il jamais réalisé que douter n'apporte pas pour autant la vérité ?

Numéro un écarta de son esprit l'image sinistre et stable de cet énergumène du passé, ce fantôme qui lui avait gâché sa journée.

Numéro deux soupira. Ce personnage hautain et froid avait tiré un trait sur son passé ; volontairement, il avait nié des épisodes de sa vie face à une logique sans doute si puissante qu'elle rendait l'*avant* inconsistant et grotesque. Pour sa part, numéro deux poursuivait ses obsessions, les déclinant différemment avec le temps, tentant de remettre en question des principes acquis ne lui apportant que des doutes. Combien il aurait voulu pouvoir être certain, comme numéro un, certain de connaître, sinon la Vérité, du moins une vérité ! Mais s'il était persuadé d'une chose, d'une vérité, c'était de celle qui affirmait que cette même vérité n'existait pas, que le monde n'était que relatif. Dans ce simulacre d'entrevue écourtée, une chose lui avait été pénible : celle d'être méprisé. Cependant, une fois

encore, il avait pris sur lui en hommage à une amitié annihilée. Etre méprisé par ce dadais qui voyait le monde au travers d'un tissu d'absurdités ou d'œillères déformantes ! Et c'était lui qui venait le mépriser, le prendre de haut alors que numéro deux ne souhaitait que boire un verre avec numéro un ! Il avait la désagréable impression de s'être fait grugé, de s'être trompé sur la personne, lui aussi d'avoir perdu son temps à tenter de briser le silence comme à y repenser, après, pour comprendre, pour exorciser, pour éviter que cela ne se reproduise. Il riait en comprenant que, dans son monde, avec certaines personnes proches, il avait cru au fait de pouvoir échanger des idées.

Alors que numéro un et numéro deux tournaient chacun à un coin de la rue, l'oiseau noir déploya ses ailes et s'envola en riant de l'aliénation humaine.

St.-Etienne le vingt-six décembre 1996

Histoire CXLI

I.

Le bar enfumé dégorgea son odeur de friture sur le chemin gelé. Le père Georges entra après avoir épousseté sa soutane pleine de poudre d'eau.

— La porte !

— Ca va !

Il ferma la porte par laquelle entraient des flocons, aussitôt réchauffés par l'air, aussitôt écrasés au sol avec un bruit flasque. Après avoir tapé ses chaussure sur le sol de bois qui avait jadis été un parquet, il s'accouda au bar en soupirant.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Sers-moi donc une fine.

— C'est vrai qu'avec ce temps, même pour un père, c'est dur.

Des rires gras se firent entendre.

— Que veux-tu, mon fils. Dieu a fait cette région belle mais froide.

— Ouais, et heureusement qu'il a fait la gnôle pour qu'on se réchauffe !

— Joseph ! Pas de blasphème !

— Jojo, m'sieur le curé. Jojo, c'est mieux.

— Tu as trop bu, Joseph. Tu devrais rentrer chez toi.

— Ah ! M'sieur le curé ! Vous changerez ja... jamais. Toujours à prodiguer la bonne parole à des demeurés comme nous. Jamais une entorse à la doctrine. Vous êtes un saint, m'sieur le curé, un saint. Mais pas nous, nom de Dieu !

— Ne jure pas, Joseph !

— Jojo ! Tout le monde m'appelle Jojo ! Pourquoi pas vous ?

— Ton prénom est l'un des plus beaux qu'un homme peut porter.

— Oh, vous n'êtes pas drôle, m'sieur le curé, vraiment pas drôle.

Joseph s'écarta du bar avec ses deux bras, soudainement tendus, puis s'éloigna du père Georges de quelques pas. D'un geste de la main, il fit venir le Gros de l'autre côté du bar.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je... Je suis amoureux ! chuchota-t-il.

Le Gros avait le sourire aux lèvres si bien que ses dents clairsemées dessinèrent un damier.

— Et de qui ? Dis vite !

— De qui ? De la Charlotte !

Le sourire retomba sur le visage du Gros comme si quelqu'un lui avait cogné sur la tête. Ne songeant à retenir sa voix emprunte de stupeur, il cria :

— La Charlotte du maire ?

— Chut ! Tais-toi donc, corniaud ! C'est malin ! Tout le monde a entendu !

— Mais t'es dingue, Jojo. Cette fille, c'est une beauté.

L'alcool aviné que Joseph avait comme sang ne fit qu'un tour.

— Quoi ? Je suis pas assez beau pour elle ? Dis !

En retrait du bar, il regardait par dessous sa tête inclinée par l'alcool.

— Hein ? Réponds, crapule ! Je suis pas assez beau pour cette petite pute ?

— Joseph ! Calme-toi, pour l'amour du ciel ! Tu deviens fou à force de boire tant.

— Toi le curé, ta gueule. C'est... C'est une explication entre le Gros et moi.

Le gros était blanc, même s'il tentait de se rassurer par le fait que Joseph ne sortait jamais avec son fusil de chasse. Derrière ce dernier, René s'approcha en riant.

— Allez, calme-toi Jojo. Personne n'a rien dit de tel.

D'un revers de la main, Joseph asséna un coup formidable dans le visage de René qui alla s'écraser sur une table, avant de rester au sol inanimé.

— Toi, je t'ai pas causé.

— Joseph, dit le curé en s'approchant, si tu continues, c'est moi qui te calmerais.

— Ah, ah ! Un moine, ça a à peine assez de forces pour tourner les pages de sa bi...

Le coup partit avant que Joseph n'ait achevé sa phrase. Déséquilibré, il goûta au mur. Il secoua la tête et, à l'instar d'un taureau, chargea. Le curé l'évita, le ceintura puis lui écrasa la poitrine à l'aide ses bras. Joseph se mit à hurler qu'il étouffait. D'un ultime effort, le prêtre souleva Joseph et le transporta jusqu'à la porte alors que celui-ci maudissait le monde entier dans une ronde de jurons infects et grossiers. Le Gros ouvrit la porte. Le prêtre jeta Joseph dans la neige et entra de nouveau.

— Dites-donc, m'sieur le curé, quelle force !

— J'ai fait de la lutte avant de porter la soutane.

— Vous avez de beaux restes.

La porte s'ouvrit si brutalement qu'un carreau éclata sur le mur.

— Bordel ! Le moine ! J'vais vous tuer !

Les yeux du père jetaient du feu.

— Parce que vous avez beau être tous contre moi, la salope de Charlotte, je l'aurais, moi, je l'aurais que je vous dit ! Et pis après, ben j'vous foutrai la raclée à tous ! Putain ! J'vous montrerai, moi, j'vous montrerai !

René s'était relevé après que Joseph partît en hurlant dans la nuit.

— Va faire une connerie, le Jojo, j'le connais.

— Mon carreau !

— Ouais, va faire une connerie, ça pour sûr.

— Mon carreau ! Tu vas me le payer, salaud ? Hein ? Tu verras si tu reviens un jour ! Salopard !

Pendant que le Gros hurlait dans la nuit noire comme si elle se fut appelé Joseph, le père Georges sortit discrètement après avoir laissé quelques pièces brillantes sur le comptoir.

II.

— Albert, l'œil te surveille. Fais attention à toi, Albert. Tu n'as pas tous les droits. Même si parfois tu le crois.

Un silhouette voûtée se démenait dans un genre de cuisine, noircie par les fumées du poêle. A chacun de ses mouvements succédait un bruit de marmites heurtées avec du métal.

— L'Œil, il est bien beau. Mais, il ne suffit pas pour donner chaud. Quel froid cet hiver, quel froid ! Un peu de bois, là, comme cela. Heureusement qu'Albert a prévu pour l'hiver. Heureusement. Mon plat préféré, mon plat préféré. J'aime cela, vraiment. Oui, oui.

Une marmite bouillante émit des gargouillis quand il l'ouvrit. Le fond extérieur de la marmite, noir de suie, se faisait lécher par des flammes rouges, seul éclairage de la pièce.

— Bientôt l'heure du dîner, Albert. N'oublie pas ta prière à l'Œil. Tu lui dois beaucoup, Albert, beaucoup.

Sortant la marmite du feu à l'aide de deux torchons utiles pour saisir les poignées, Albert posa brutalement son dîner sur une vaste table de bois sur laquelle des poules s'attardaient le cou tendu.

— Dégagez de là, bestioles du diable. Pas moyen de garder un coin propre avec vous ici. C'est affreux ! Du balais, du balais !

Quelqu'un frappa à la porte.

— Au moment de manger ! Albert, c'est bien ta veine, alors que c'est chaud. Quelle vie ! Combien de mètres de neige faudrait-il pour que je sois tranquille ?

D'un pas mal assuré, il traversa la pièce encombrée, bouscula ses deux cochons et pointa son nez contre la vitre de glace couverte de cristaux en étoile.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mmmh... Mmmh...

— Je n'entends rien. Qui est-ce ?

— Mmmh... Mmmmmh...

— C'est bon, j'ouvre.

Se dirigeant vers la porte, il déverrouilla la serrure, fit crisser le loquet et tira le lourd bois geignant contre le sol.

— Encore des gravillons sous la porte. Satanés animaux... Qui est-ce ?

— C'est moi : Jojo ! Ouvre vite, il neige.

— C'est bon, je fais de mon mieux. Entre vite, il fait froid dehors.

— Je pense bien ! Au moins cinq minutes que je crie !

— Ah, tu sais, quand Albert fait la cuisine, il n'entend rien.

— Ouais, j'peux m'asseoir ?

— Je pense que oui, si tu trouves de la place.

— Ouste les poules, ouste !

— T'as mangé ?

— Ouais, avant de venir. Tu sais, il est trois heures.

— Oh, le temps et moi... Bon, je me permets de manger. Raconte-moi, tu as bien des choses à me dire, non ? Surtout pour venir par un temps pareil.

Albert s'était assis sur un banc crotté. Il emplissait son assiette d'un genre de ragoût aux légumes trop souvent recuit. L'odeur était infecte.

— Tu n'aurais pas un verre, Albert ?

— Si, attends.

Albert saisit un verre sale sur son évier, donna un coup de torchon sur les fiantes de poules qui le décoraient et y versa le contenu presque noir d'une bouteille. Par transparence, Jojo voyait des particules en suspension danser dans le liquide.

— C'est le vin d'Albert. Je le fais moi-même. Il est fort.

Jojo goûta avec un sourire contraint. La bouche pleine, Albert, postillonnant, articula :

— Alors, pourquoi tu viens me voir ?

— J'ai un problème.

— Je m'en doute.

— Un gros problème.

— Une femme ?

Albert mâchait tranquillement, buvant à intervalles réguliers dans son verre opaque. Ses yeux fixaient le visage de Jojo : des yeux mouvants, un menton doublé par l'alcool, un gros nez rouge veiné d'un treillis de petits vaisseaux.

— Un très gros problème.

— La fille du Paul ?

— Un très très gros problème.

— C'est pas la fille du maire, nom de Dieu ?

Voyant que Jojo baissait les yeux, honteux, Albert se leva déclenchant des cris de basse-cour ou de gorets.

— Vingt dieux, non ! C'est pas possible ! Qui t'as mis cela dans la tête ? Non mais enfin ! La Charlotte, c'est un ange ! Et toi, tu t'es vu ? C'est pas pensable ça ! Elle fait des études ! Elle est jeune, belle, intelligente. C'est pas ton modèle.

Jojo était pâle.

— Ouais, mais Albert. J'ai engagé mon honneur.

— Mais pauvre fou ! Autant t'engager pour marcher sur la lune ! A-t-on jamais vu des imbéciles comme lui ? C'est impensable. Ton honneur, c'est quoi ton honneur ?

— C'est moi, en entier. Plutôt être mort que d'être déshonoré.

— Et ça joue au chevalier ! Il y avait des témoins ?

— Oui.

— Qui ? Nom de Dieu, qui ?

— Le père Georges. Il m'a humilié.

— Oulala lala ! Dans quoi tu t’es embarqué, mon pauvre ? Le père Georges, tu ne pouvais pas faire pis !

— Oui, mais je pensais que...

— Tu pensais quoi ?

— Je pensais que tu pourrais p't ê'te...

— Peut-être quoi ?

— Peut-être... M'aider ?

— Et comment ?

Jojo chuchotait, la tête basse, comme s'il se fut attendu à prendre un coup sur la tête.

— L'Œil ?

Il le prit.

— L'Œil ? Qui te permets de parler de l'Œil ? Que connais-tu à l'Œil ? Hein ? Vil pourceau, va ! Ne parle pas de ce qui te dépasse !

— Du clame, Albert, du calme. Je me demandais simplement si...

— Que je me calme ? Ah ! C'est facile. Et d'abord, qu'apportes-tu comme garanties ?

— Des garanties ?

— Oui, des garanties. Tu t'imagines que les services de l'Œil sont gratuits ?

— Bon...

— D'abord, que veux-tu ?

— Ben, elle.

— Oui, mais comment ? Pour combien de temps ?

— Ben, je ne sais pas.

Jojo paraissait hésiter. Albert s'assit de nouveau et se remit à manger avec bruit.

— J'attends.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? C'est mon honneur qui est en jeu. Je veux tenir ce que j'ai dit, c'est tout.

— Ton orgueil... Qu'as-tu à offrir ?

— J'ai bien la ferme...

— Pas de ça.

Albert regardait le ragoût qui s'était remis à fumer depuis qu'il en avait remué les morceaux avant de les placer dans sa bouche. Ses yeux regardaient l'assiette avec intensité. Sans relever la tête, son regard balaya la table, les mains puis le visage de Jojo. Cette position, désagréable pour son interlocuteur, emplissait ses yeux des flammes du poêle.

— Et ton âme ?

— Mon âme ? Ca va pas, t'es pas fou ?

— L'Œil n'est pas gourmand. Une partie de ton âme lui suffira.

— Pour combien de temps ?

— Un jour et une nuit. A midi, tu devras être loin.

— Quelle partie de mon âme ?

— C'est à lui d'apprécier.

— Mais qu'est-ce que je pourrais faire après ? Quand il me manquera cette partie ? Je serais mutilé ?

— Non, penses-tu. Attend, l'Œil pourrait te rassurer.

Albert, ayant raclé son assiette avec un gros morceau de pain rassis, se leva et prit un grand manteau.

— Habille-toi si tu veux voir l'Œil.

Au poêle, il tendit un morceau de bois dont la pointe s'enflamma pour allumer une vieille lampe à huile au verre collé de graisse et de poussière. Après avoir réglé la lumière, il ouvrit une porte qui donnait dans les pièces que Jojo n'avait jamais visitées dans la petite maison. Après avoir marché longtemps, ils arrivèrent devant un escalier à côté duquel on distinguait à peine une petite porte, fondue dans le mur noir. Albert l'ouvrit en silence, entra sous l'escalier où il ouvrit une trappe. Un air fétide s'échappait par bouffées.

— Viens par là, suis-moi de près : les marches sont glissantes.

Ils entamèrent une longue descente dans des escaliers ruisselant d'eau et sentant le champignon putréfié. Dans la lueur de la lampe à huile, Jojo voyait à peine où mettre les pieds. Par dessus les épaules d'Albert, il regardait avec angoisse les escaliers tourner et s'enfoncer, s'enfoncer et tourner, offrir une succession ininterrompue de parois lisses et humides dans lesquelles la lumière de la lampe se multipliait sans fin.

— Qui a... qui a construit ça ? demanda Jojo grelottant de peur et de froid.

— Les serviteurs de l'Œil. Ainsi que les maîtres de certains autres serviteurs de l'Œil, réservés aux basses besognes.

— C'est effrayant cette profondeur.

— Je ne sais pas si tu comprendras ce que je vais te dire, mais ce n'est pas si profond que ça en a l'air. Nous ne sommes pas vraiment dans le sol.

— Ah bon ?

Albert se tut. On devinait le front de Jojo glacé.

— Maintenant, tais-toi, je te prie. Nous allons arriver.

A leur approche, les murs et les marches disparurent et ils se trouvèrent dans un genre de salle dont seul le sol était éclairé par la lampe à huile d'Albert.

— Où sont les murs ? Où est le plafond ?

— Je ne sais pas s'il y en a, Jojo, je ne sais pas.

— Mais où est passé l'escalier ? Comment allons-nous faire pour revenir ?

— Ne t'inquiète pas. Je m'occupe de tout.

— Où est l'Œil ? Où est-il ?

— Il va venir. Ne t'inquiète pas. Il a tout son temps. Le temps est, ici aussi, un peu particulier. Assieds-toi, je crois que nous allons l'attendre longtemps.

Les deux hommes s'assirent. Ils ne se parlèrent pas pendant de longues minutes, des heures peut-être. La lampe les éclairait sans vouloir consommer ses réserves. Lentement la température montait.

— J'ai faim.

— Tais-toi , Jojo.

— T'as vu ? Il fait plus chaud.

— Oui. L'Œil vient vers nous.

Dans le silence oppressant du lieu, les deux hommes entendaient un bruit de pas, très lointain, régulier. Au bout de quelques minutes, Jojo ôta son pardessus en soupirant ; il était rouge. Le bruit de pas se rapprochait mais l'Œil demeurait hors d'atteinte des maigres rayons de la lampe à huile. Puis Albert aussi ôta ses frusques puantes en attendant le maître des lieux.

— Oh qu'il fait chaud ! Oh ! En cette saison, c'est proprement incroyable ! C'est pas humain !

— Non, pas humain, murmura Albert pour lui-même.

A la limite de la lumière, un drôle d'homme arriva. Il était vêtu comme un paysan, portait une veste et un béret et avançait en mâchant une chique. Quand il se trouva à une cinquantaine de mètres des deux individus, Jojo cria de douleur en plaçant ses mains devant son visage.

— Nom de Dieu que ça brûle ! Arrêtez-vous, là ! Putain, Albert, je peux même pas le regarder en face ! Il est plus chaud que dix feux de la Saint-Jean !

Le paysan ouvrit la bouche pour parler. Il sembla se raviser, plaça ses mains en porte-voix et cria :

— Ca va comme ça ? C'est supportable ?

— A peine ! répondit Jojo.

— Avance encore un peu, l'Œil, cria Albert.

— D'accord, une dizaine de mètres et je m'arrête.

— Non ! Ah ! C'est trop chaud ! Ca brûle ! J'y crois pas, c'est du feu, ce gars !

Jojo s'était recroquevillé derrière Albert qui paraissait supporter mieux la chaleur, peut-être par habitude.

— Là, je ne suis pas obligé de crier. Dis-donc, Albert, l'est pas très courageux le gaillard que t'as amené là. Il se cache devant la chaleur tandis qu'il désire une femme ! Drôle de bonhomme.

— Vas-y ! Dis-lui, Albert, dis-lui.

— Il sait tout. Il a tout entendu. A toi de marchander le prix.

— Ecoute, Jojo, dit l'Œil en grattant sa barbe de trois jours. Je crois que tu es un bon gars. Alors je te fais un prix d'ami : tu auras pleins pouvoirs sur elle avec mon aide pendant un jour et une nuit. En échange, je te prendrai la partie de ton âme par laquelle tu auras péché.

— C'est pas une partie physique, au moins ?

— Non, je te prendrai ta mauvaise partie. Celle par laquelle tu auras commis une faute.

— Donne-moi un exemple !

— Hé bien, si tu la brutalises en la culbutant, je prendrais ton côté agressif et violent. Tu seras après un vrai *gentleman*.

— Allez, Jojo, fais pas le lâche, dit Albert en lui plantant son coude dans les côtes. Il te fait un cadeau, dis oui !

— Bon, c'est d'accord ! Et si je change d'avis ?

— Ecoute, Jojo. Après-demain, c'est la fête du village. Tu auras les pleins pouvoirs de Midi à Midi, c'est-à-dire toute la nuit. Je laisse un papier par terre. Tu viendras le chercher quand je serais parti. C'est notre contrat. Si tu veux changer d'avis, tu as jusqu'à après-demain midi pour brûler le

papier. Après, c'est trop tard. Le jour suivant, à midi, je viendrai prendre mon dû. Nous sommes d'accord ?

— Ouais. D'accord.

— Parfait. Bien, Albert, à un de ces quatre !

— A ton service, l'Œil.

L'œil fit demi-tour, prit son air nonchalant et s'éloigna du cercle de lumière.

— Dis, Albert, pourquoi il s'appelle l'Œil ?

— Parce qu'il a un troisième œil.

— Ah bon, où ça ?

— Partout, mon gars. Son troisième œil est partout !

III.

Joseph avait regardé longtemps la flamme de la bougie avec laquelle il pouvait brûler le contrat jusqu'aux douze coups de midi en ce jour de fête de village. Il fallait mesurer, prévoir, anticiper, résoudre un casse-tête complexe s'étendant dans l'inconnu. Au fond, l'Œil avait été sympathique de lui laisser la possibilité d'annuler le contrat à tout moment. Ce n'était pas un mauvais bougre. En y repensant, il avait un sourire aux lèvres tellement l'Œil n'avait pas la tête de l'emploi. « Ne te fies pas aux apparences, lui avait seriné Albert lorsqu'ils avaient remonté l'escalier. L'Œil est puissant. » Mais maintenant qu'il voyait la Charlotte dans sa robe mauve, il oubliait tout le reste.

A l'instar d'une déesse, elle trottait dans sa parure comme un petit animal irrésistible. Lorsque le dernier coup de midi eut résonné à l'église, il la vit se tourner vers lui, et le regarder, ébahie. Il trouva que tout allait trop vite, qu'il ne pouvait lui parler maintenant, qu'il n'était pas assez prêt. Elle vint vers lui, arborant un charmant sourire qui découvrait ses belles quenottes.

— Monsieur Joseph. Véritablement, vous êtes en beauté aujourd'hui.

C'était vrai. Comme d'autres, il avait mis son beau costume des dimanches dans lequel il se sentait quelque peu déguisé. Les yeux emplis d'amour étaient tristes pour la Charlotte, cette jeune déesse d'une fraîcheur immense qui le regardait, conquise par le charme de l'Œil.

Il balbutia une réponse. Elle, sans mesure, lui prit la main afin de l'attirer dans un coin sombre de la place où, malgré le froid, elle posa ses fines lèvres parfumées sur son vieux bec.

Bien que transporté, des torrents de remords se versaient dans son esprit : le père, monsieur le maire, et sa réaction ; le prix à payer pour ce baiser ; le charme et son extraordinaire puissance ; le détournement de la nature. La bascule de son esprit oscillait frénétiquement sans parvenir à se stabiliser. Par prudence, il repoussa la jeune fille malgré lui.

— Non, tu ne dois pas faire ça.

— Mais..., dit-elle sans comprendre, je vous aime. Je vous ai toujours aimé.

— Tu ne sais pas ce que tu dis. C'est impossible.

— Si, c'est parfaitement possible. Embrassez-moi.

Tenant ses épaules comme on tient un enfant, il se pencha pour lui embrasser la joue. Au dernier moment, Charlotte tourna la tête afin qu'il lui embrasse les lèvres.

— Petite garce !

Elle s'enfuit en riant, galopant vers la grande salle des fêtes où les convives s'installaient pour manger.

Joseph vécut les heures les plus heureuses de sa vie. Tentant de s'amuser avec Charlotte le plus honnêtement du monde, ils dansèrent jusque tard dans la nuit, devant les yeux ébahis de l'assistance qui, bien que ne comprenant pas l'attirance manifeste de Charlotte pour Jojo, ne laissait pas moins les deux tourtereaux heureux s'amuser. Bien sûr, le monde jasait ; les langues de vipères parlaient auprès des oreilles du maire, plus septique après chaque nouvelle danse. Mais, Jojo comme Charlotte, perdus dans le monde où ils n'étaient qu'eux seuls, ne prenaient pas même le temps de parler avec les autres, d'expliquer leur comportement. Emportés par leur élan, ils discutaient, dansaient, palabraient et dansaient encore, emportés dans des musiques tourbillonnantes, se trouvant mille points communs, mille aventures qu'ils devaient réaliser ensemble, mille projets à naître. Charlotte était merveilleuse et sa seule présence rendait Joseph fantastique, comme si les gens du village l'avaient vu par ses yeux à elle. Ils

étaient les rois de la soirée, soirée qui, pour eux-mêmes, n'était constituée que du visage, de la voix, des mains de l'autre, univers délicieux dans lequel tous deux se baignaient.

Les villageois étaient eux aussi sous le charme. Pour la première fois de leur vie, ils voyaient un conte se dérouler devant leurs yeux ; une histoire absurde où l'apparence vaut moins que la valeur intrinsèque des personnes, une charmante fantaisie en tout point distincte de la réalité quotidienne, trop de fois éprouvée. Ils se frottaient les yeux en regardant l'étonnant couple : Jojo, de près de vingt ans l'aîné de Charlotte ; un paysan rude et une princesse de village.

— Il semblerait qu'on ait du mariage dans l'air, n'est-ce pas monsieur le maire ?

— Il semblerait, oui, quoique je ne m'explique toujours pas ce qu'elle lui trouve. Enfin , elle a l'air heureuse.

— Et vous, monsieur le curé ? Qu'en pensez-vous ?

Le curé, adossé à un coin du bar, restait les bras croisés devant le tableau incroyable, le souci aux sourcils.

— Moi, rien. Rien du tout, dit-il d'une voix monocorde.

— Bien ,buvons. Nous verrons bien, enchaîna le maire.

Le jour commençait à tomber sur la salle des fêtes qui s'emplissait d'une mer pourpre dont on profita jusqu'au moment où, ne voyant presque plus rien, un voyeur alluma les lumières pour apercevoir les deux êtres enlacés dans une danse lente et envoûtante.

— Quand même, m'sieur le maire, c'est Jojo qui tripote votre fille comme ça !

— Il ne la tripote pas, va. Je le surveille.

— Reprenez donc un verre, m'sieur le maire, au cas où ça tournerait mal. Moi, je dis pas ça pour ça, mais bon. Ca m'inquiète pour vous, c'est tout.

— Laisse faire, Gaston. Je surveille. Je surveille.

Mais, faisant preuve d'une gentillesse démesurée, jamais Joseph ne parut vouloir abuser de la jeune fille. Si bien qu'après quelques heures, les villageois se lassèrent et continuèrent leur fête tenant d'oublier les deux amoureux dont un magnétisme étrange émanait sur l'assemblée. Joseph, absorbé par sa passion, ne se rendit pas compte des heures qui passaient et qui, irrésistiblement, marquaient chaque parcelle de son être du sceau indélébile de l'amour. Lui le paysan valeureux à la descente incroyable, lui la bête humaine forte comme deux chevaux, lui le rustre prêt à toutes les bagarres et autres échauffourées, c'était ce même homme qui, méconnaissable, avait oublié de se vanter auprès de ses amis de son incroyable exploit de séduction.

Au milieu de la nuit, ils disparurent sans que personne ne remarque leur absence. Une bonne partie de l'assemblée semblait de toute façon peu en mesure de voir quoi que ce fût.

Quelques temps après, Charlotte fit irruption en pleurs dans la salle des fêtes. Elle criait, était à moitié débraillée.

— Que t'est-il arrivé ma fille ? hurla le maire comme subitement pris de folie. Parle ! C'est ce salopard de Jojo ? Il t'as violentée ? Hein ? Il a tenté d'abuser de toi ? Je vais le tuer ! Je vais le tuer !

— Non, mon père, au contraire ! dit-elle au milieu de ses larmes. Au contraire ! Je l'aime tant que je voulais qu'il me culbute ce soir, pour la première fois de ma vie ! Mais il s'est dérobé ! Il a dit qu'il ne pouvait pas me faire cela !

— Il t'a insultée ? Battue ?

— Non ! Pas le moins du monde ! criait-elle dans ses sanglots. Non ! Il n'a pas voulu de moi ! Il est parti !

— Mais il t'a touchée ? Déshabillée ?

— Non, c'est moi ! J'ai voulu le séduire... le décider !

Elle se remit à pleurer avant de s'effondrer dans un coin de la salle, gémissant qu'elle ne comprenait pas l'attitude de celui qu'elle aimait le plus au monde.

— Mon amour... Mon amour... Je ne comprends pas ! Reviens ! Reviens !

Les villageois regardaient Charlotte avec stupeur, la salle vide de musique laissait résonner ses sanglots comme les échos d'un malheur inhumain.

IV.

Joseph marcha longtemps, seul dans la nuit glaciale.

Le jour se leva sans qu'il s'en aperçut alors qu'il errait dans quelque chemin coupant le bois en deux. L'esprit brouillé, proche de la folie, il avançait en titubant, s'arrêtant parfois pour crier « Charlotte ! Je t'aime ! », courant soudainement vers des mirages créés par le soleil, puis restant perplexe, ébahi, les yeux ronds comme un dormeur fixant avec effroi ses démons intérieurs.

Joseph entendit les douze coups de midi tonner, dans le lointain, au clocher du père Georges. Sa figure se tordit d'angoisse, mais ses jambes lourdes, inertes, ne répondirent pas à l'ordre de fuite. Au bout du chemin était une ombre venant chercher son dû.

V.

— Salut Albert !

— Salut Riton !

— Ca va-t-y ?

— Oh ! Pas bien !

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Le vieux est devenu fou !

— Pourquoi donc ?

— Le Jojo ! Le Jojo est dans le coin !

— Ah ouais ?

— Ouais ! Hier, il a tué deux moutons. Le vieux a juré sa perte. C'matin, il est parti avec le fusil pour le tuer !

— Le tuer ?

— Ouais, j'pense bien ! L'autre Jojo, depuis le temps qu'il erre dans les bois comme un fou avec sa hache et ses yeux de bête...

— Tu as vu ses yeux ?

— Ouais une fois, des yeux de fou furieux, avec des flammes dedans, du sang, de la mort ! Y terrorise les gens ! C'est vrai ! Il attaque les animaux comme une bête ! C'est vrai qu'il a pas tort, le vieux, de vouloir le crever.

— Peut-être.

— Surtout que c'est un chasseur ; le vieux ! Ca, tu peux croire !

Soudain, deux coups de fusil résonnent dans les bois, tout proches. Après être restés l'oreille en attente quelques secondes, Albert et Riton regardent un homme armé sortir du bois en criant :

— Je l'ai eu ! Le salopard est crevé ! Y f'ra plus de mal !

Riton se tourne vers Albert.

— Ca doit êt'e que'que chose de tuer un bonzomme. Moi, j'pourrais pas. Surtout le Jojo. Avant, c'était un copain.

— Que veux-tu ? dit Albert en haussant les épaules.

— J'arrive pas à croire qu'il ait séduit la Charlotte. Y paraît que le lendemain, elle se souvenait plus de rien !

— Des histoires au curé, ça, Riton.

— Salut, l'Albert !

— Salut.

— J'l'ai eu la crevure. Faut que j'appelle les gendarmes. Légitime défense. L'était avec une hache : l'a foncé sur moi. Putain qu'j'ai eu la trouille ! Je lui ai vidé le fusil dans le ventre. Oh, y recommencera pas, ça, tu peux me croire !

— Pourquoi il est dev'nu dingo comme ça ? J'peux pas comprendre.

— Qui sait ? dit Albert en reprenant son chemin. Peut-être par *humanité* ?

Paris, le treize janvier 1997.

Histoire CXLII

La grande place de la ville était une mer humaine agitée de vagues incohérentes et folles. La foule, tantôt compressée, tantôt dilatée, ressemblait à un gros organisme vivant quoique hésitant. Le podium était dressé. Des tentures vertes et noires cachaient la scène sur laquelle Carne, le nouveau messie, était attendu. Ce jour-là, les fenêtres s'étaient louées très cher. Boulard en avait profité pour inviter ses amis dans son appartement situé sous les toits d'un immeuble faisant face à la grande scène. Les invités, contrairement aux habitudes, s'étaient pressés pour ne pas manquer le spectacle. Depuis l'étroit balcon, les visiteurs regardaient l'océan de têtes qui, comme les points d'un tableau impressionniste, semblaient parfois dessiner quelques formes incompréhensibles.

— Voilà bien une manifestation du messie, dit un commentateur.

— La forme est trop classique, répond un second.

Boulard, un verre à la main, regardait la grande mise en scène avec un doute non feint. Il proposa de passer à table étant donné que l'apparition de Carne n'était prévue qu'en début de soirée. S'assirent à la table Rami le rustre, Noémie la prude, Jean-Luc le religieux, Maria la femme de terrain et Gabrielle la poète. Boulard, lui, n'avait aucune occupation, ses moyens le lui permettant. Il écrivait un peu, des lettres, des comptes, faisait des dessins sans intérêt lorsqu'il parlait au téléphone avec des gens ennuyeux.

— Des hérétiques, chuchota un commentateur.

— Bien, je crois que nous pouvons commencer.

Toutes fenêtres ouvertes, dans le brouhaha continu de la foule évoluant en bas, ils mangèrent d'abord en silence, puis en pensant, puis enfin en parlant.

— Bonne idée que vous avez eue de nous inviter, dit Gabrielle.

— Tu peux me tutoyer.

— Pourtant, pour ma part, je ne suis pas croyante. Mais ce spectacle m'amuse.

— C'est ce que je pensais, dit un commentateur.

— Vous avez entendu ? dit Gabrielle

— Quoi ? s'exclamèrent les autres.

— On aurait dit que quelqu'un avait chuchoté quelque chose lorsque j'ai parlé.

— Ce sera la foule.

— Ou les commentateurs ! dit Boulard en riant.

— Au fait, que sont-ils ? demanda Noémie.

— On dit que ce sont des esprits qui ne sont jamais loin de Carne. Sans relâche, ils commentent ce que font les gens. En théorie, on ne devrait pas pouvoir les entendre si j'ai bien compris, n'est-ce pas Jean-Luc ?

— Conneries ! éructa Rami.

— En effet, même si tu blasphèmes Rami. C'est comme cela : ils existent. Cependant, il se peut qu'ils aient toujours existé, toujours commenté mais que Carne ait entendu leur voix tout juste perceptible. Sa présence est si... si forte !

— A moins que ces commentateurs n'existent que lorsque l'on raconte notre histoire...

— Comment cela ? Explique-toi Maria.

— Ho ! Le spectacle commence.

— Déshonneur de la religion. Déshonneur de l'art, chante un commentateur.

— Surtout qu'ils sont petits, vils. Regarde leur curiosité malsaine, dit un autre.

— Ce Jean-Luc me paraît honnête, ajoute un troisième.

— Il est comme les autres, ajouta le second.

Tous se dirigent vers le balcon sauf Boulard et Maria.

— Comment vas-tu ?

— Ca va commencer, venez ! crie Gabrielle.

— Moyen.

— A quel point de vue ?

— Problèmes petits, problèmes petits et l'Astre en blêmit, chuinte un commentateur dans un bruit de frottements métalliques.

— Tais-toi que j'entende, ajoute une nouvelle voix.

— Je commence à me demander où cette mascarade va nous conduire.

— Carne me fait peur.

— A moi aussi. Sa doctrine encore plus.

— Les gens voient en lui le sauveur. Il faut dire que tout va si mal.

— Peut-être est-ce nécessaire pour lui de dire que tout va mal.

— Il a des pouvoirs.

— Oui, je crois.

— Ah ! Ah ! Les fourmis se posent des questions, tousse un commentateur.

— Aaah...Tchoum.

— Tu as entendu ?

— La foule.

— Et nous ?

— Je ne sais pas. Viens.

Maria et Boulard allèrent rejoindre les autres sur le balcon. Ils notèrent que tous les postes d'observation étaient remplis de personnes malgré les écrans gigantesques permettant de voir la scène de très loin. Accoudés au balcon, ils observèrent le rideau de la scène se lever.

— Le messie va entrer en scène, commenta une voix.

— Le dieu vivant s'approche !

La foule hurle en bas du bâtiment, tournée vers la scène dont seules les grandes tentures sont éclairées. Finement, par derrière, comme si le soleil se levait, arrive Carne, le messie. Boulard fume, fixant, consterné, la foule qui se prosterne devant l'être apparaissant à mesure que les tentures s'écartent. Les cris s'entrecroisent dans un fouillis si inextricable que ses oreilles ne peuvent que saturer. Les convives aussi se tiennent les oreilles, souffrant sous la clameur insupportable de la foule. Seul, Jean-Luc reste les yeux ronds, montagne hypnotisée par l'apparition du prophète.

— Quelle clameur insoutenable ! hurle Boulard à l'oreille de Gabrielle.

— Que dis-tu ? Je n'entends rien !

Boulard fait un vague geste de la main afin de signifier que l'on peut se passer de ses derniers mots. Gabrielle se remet à regarder la scène avec une admiration proche de la transe. Boulard se sent seul, seul parce qu'il paraît n'y avoir que lui à daigner regarder la foule délirante, seul observateur de cette démence collective qui habite aussi les meutes amassées sur les balcons voisins et les fenêtres. La démence est complète dans les trois dimensions : en bas la fureur de la place tisse un rectangle de taille colossale, déformé par la perspective ; ici la fureur comprimée sur ce mur, verticalement comble, retenu par le vide béant, seul obstacle licite, naturel, pouvant freiner l'ardeur de l'élan de ces gens. Nulle part ailleurs, où porte le regard effrayé de Boulard ne se distingue une autre personne qui n'ait les yeux rivés au mirage de ce spectacle absurde d'un homme déifié comme l'Histoire en connut tant. Même ses propres convives, agglutinés contre la grille de métal, le poussent afin de mieux voir, de mieux absorber l'ambiance de cette mascarade mystique à laquelle il se trouve mêlé, malgré lui.

Qu'est-il pourtant ce Boulard ? Qui est-il ? Un homme comme les autres, un peu aigri, insatisfait, ayant perdu ses illusions. Mais ses amis ? Eux qu'il croyait si proches, si identiques à lui-même, fallait-il qu'il leur reste suffisamment d'espoir ou de crédulité pour qu'un tel spectacle les captive, les envoûte comme un serpent se fait charmer par le son de la flûte ? Ils sont là, à côté de lui, comme toutes les autres fois, et pourtant tout a changé, rien n'est plus comme avant. Il voit des *gens* au lieu de voir ses amis, des êtres différents qu'il ne comprend plus : des spectres soulignant sa propre et totale solitude.

Ils sont séduits, enchantés, rient alors que le messie n'a rien dit, pleurent ensemble alors que l'ambiance n'a pas changé, que rien ne se déroule, si ce n'est dans leur esprit captivé, dirigé comme un outil par un sbire ignoble de la manipulation.

— Celui-là n'est pas des nôtres, articule un commentateur.

— Comment est-ce possible ? articule Carne entre ses dents.

— Je ne sais pas. Je croyais notre système infaillible.

Boulard a entendu les chuchotements des commentateurs. Il comprend qu'on parle de lui. Avec effroi, il entre dans l'appartement les yeux toujours rivés sur ses compagnons semblables à des pantins

se découpant sur la lumière rouge baignant soudainement la scène. Il réalise que tous auront les mêmes souvenirs, mais qu'à présent, ils sont des jouets aveugles auxquels on déroule un enregistrement.

Il entrouvre le rideau d'une fenêtre adjacente à son balcon : des gardes tentent de se frayer un chemin dans la foule rectangulaire afin d'atteindre le bâtiment. Il claque la porte en sortant de chez lui, grimpe comme un forcené les marches menant au toit.

— Attention !

— Attention, il s'échappe, souffle un commentateur.

— Silence ! Le Messie va avoir une vision...

— Une vision ? chuchotent-ils en chœur.

Carne ouvre la bouche et parle sans articuler.

— L'exception sera arrêtée... Je le sens.

Les commentateurs se taisent ou chuchotent pour eux-mêmes. Lorsque Carne ouvre les yeux, il voit la foule en transe, mouvant comme un océan dompté. Le fracas du monde dominé aura bientôt effacé les coups servant à l'élimination des exceptions.

Paris, le dix-sept janvier 1997.

Histoire CXLIII

— Un verre, s'il vous plaît.

— De quoi ?

— Ce que vous voulez.

Le garçon versa un verre au barbu aux cheveux longs. Le client devait approcher de la soixantaine. Sa barbe cachait mal ses joues creuses. De plus, son nez aquilin avait quelque chose de déjà vu.

— Voilà. Un porto.

— Très bien.

Plus que tout, il avait l'air désespéré, pas véritablement dans le besoin, plutôt décalé, en marge. Malgré son âge, ses yeux gardaient un drôle d'éclat, à la fois triste et pourtant empli d'espérance, comme quelqu'un qui se serait attendu à être reconnu, à tout moment. Le garçon, blasé, l'avait juste regardé pour estimer le risque qu'il avait à le servir. Encore un qui n'allait pas tarder à raconter sa vie, à demander que la bouteille restât sur le zinc, à côté de son verre.

D'un regard louche, il fixait le garçon.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? demanda celui-ci poliment.

— Oui... Enfin, non. Si. Branchez la radio, s'il vous plaît.

Le barman, d'un geste sûr, alluma un vieux poste graisseux situé au dessus du grille-pain. Une rengaine langoureuse s'écoulait comme un liquide poisseux, meublant le silence sordide du bar. Le garçon s'accouda à un coin du bar pour regarder en fumant de rares voitures filant dans la nuit.

« Maintenant, un tube de notre jeunesse par Big Rock, le maître incontesté du rock'n roll : *let it rock* ! »

La musique entraînante réveilla les quelques habitués. Le garçon, se retournant, contempla les clients d'un œil vide. Le vieux barbu était en train de pleurer à côté de sa bouteille de porto. Décidé à accomplir une bonne action, le barman s'approcha.

— Qu'est-ce qu'il y a, papi ? Un problème ?

Il sanglotait sans qu'on eut crû possible de l'arrêter.

— Le gars qui chante...

— C'est cette chanson qui te casse, vieux. Ca va, j'vais arrêter le poste.

— Non ! Non, s'il te plaît. Laisse cette chanson. Tu comprends, je chantais cela quand j'avais vingt-cinq ans...

— Je comprends.

— Non d'abord, tu ne peux pas comprendre ! C'est *moi* qui chante là, tu entends, c'est *moi* !

— Ecoute papi, c'est pas pour te froisser, mais lui, le roi du rock, il est mort, y'a vingt ans de cela. Il est mort, t'entends ? Mort et enterré !

— Putain, puisque je te dis que c'est moi. Regarde-moi, nom de Dieu, regarde-moi : est-ce que j'ai l'air mort ?

— Toi non. Mais toi et lui, ça fait deux. Oh, puis merde. Même si c'était toi, ça changerait quoi ?

— Rien. C'est bien pour cela que je pleure.

Le garçon le regarda rougir, hoqueter tout en sanglotant. Enfin, il lui apporta des mouchoirs.

— Allez, arrêtez, papi, arrêtez. C'est pas bon pour vous. C'est plus de votre âge.

— Tu comprends : j'ai été célèbre, adulé dans le monde entier, riche en plus, foutrement riche. Et il y a eu cet accident de voiture. Ma vie a basculé. Mes proches m'ont déclaré mort, mais je suis resté plus de quinze ans dans le coma ! Et un jour, je me réveille. Je suis vieux. Le monde me croit mort. Je deviens dingue, tu comprends, dingue. En plus, il y a eu le rapport Wesson qui a certifié que j'étais bien mort. Quand j'ai appris cela, putain, je suis mort une seconde fois !

Sa voix était parsemée de sanglots.

— Ecoute, papi, tu me la coupes. J'arrive pas à te croire. Tiens, dis-moi, quel était le producteur de ton premier album ?

— Billy Smith dit « Bomber ». Ah ! Un putain de mec, celui-là. Il m'a dégotté dans un bar miteux où je chantais des reprises de John-John ! C'était un de ces dragueurs, il se ramenait des poules dans n'importe quel rade où il fourrait ses bottes ! Ah ! C't'époque là, c'était pas comme maintenant. On s'amusait. Ouais, on s'marrait bien. Tu pouvais avoir du bol à l'époque. Le pays était neuf. Aujourd'hui, on a tout vécu trop vite. Tu vois, même avec quinze ans de vide, j'ai l'impression d'avoir plus vécu qu'eux.

Le garçon buvait ses paroles. Il finit par lui demander un autographe. Le vieux signa, un sourire pitoyable à la bouche.

— Bon, je vais y aller.

— Bordel, je rêve. Salut Big Rock ! Vous êtes le plus grand !

— Salut gamin !

Il s'alluma une cigarette, resta dans la lumière du bar un instant pour souffler quelques nuages de fumée, image qui se fondrait bientôt en icône de légende. Puis, après avoir grimpé dans sa grosse voiture, il fit crisser les pneus sur les graviers en démarrant.

Ce que c'était dur de jouer les rockers revenant !

Il cocha un bar sur sa liste. Plus qu'une dizaine à balayer dans la ville et il aurait fini la mission pour laquelle on le payait : entretenir le mythe de Big Rock.

Paris, le vingt janvier 1997.

Histoire CXLIV

Qui n'a pas, un jour, participé presque malgré lui à une célébration de la tradition ? Le calendrier est rempli de ces jours, fériés ou non, pour lesquels une tradition existe, que celle-ci soit de nature religieuse ou païenne. Alors, à l'instar du pays qui fête ses racines obscures, poussé par le commerce toujours avide de profiter d'une situation favorisant l'achat, le client se presse dans les boutiques pour s'y procurer de quoi fêter honorablement ce jour d'exception, de quoi marquer le présent d'un sceau distinctif, brillant bientôt dans les limbes magmatiques de la mémoire.

Pourtant, qui donc connaît la véritable signification du jour, ses fondations dans un passé oublié, ses connexions avec des représentations du monde obsolètes ? Quel est donc le sens de l'intitulé dudit jour dans une mythologie transformée avec les âges en tradition ? L'histoire n'aurait-elle déformé les règles, mal interprété les principes, changé les perspectives ?

En désespoir de cause, oublieux de l'aspect historique de la tradition, on fête, comme un rite, le jour selon la coutume, réalisant que la dernière fête datait déjà d'un an, temps à la fois lointain et pourtant si proche, intervalle laissant se dessiner le seul hommage réel existant dans cet acte répétitif : la dévotion au dieu *temps*.

L'action de cette histoire se place en un jour de tradition, autour d'une grande table peuplée de bons amis. Le ciel ocre, comme un présage, annonce un drame imminent. Pourtant l'assemblée, perdue dans les méandres d'une surenchère vocale au sujet d'un exploit quelconque, se délecte d'une galette à côté de laquelle trône une couronne de papier doré, virtuellement en suspens au-dessus d'une des six têtes souriantes. Six têtes, six parts ; une fève, une fête.

Il y a bien sûr le gros Albert qui parle fort, qui aime qu'on le remarque, dont le portrait oscille entre le pauvre type et le bon gros. Il y a Renaud, le furtif, le vil, le bas, à l'œil fourbe, estimant toujours tout de dessous, par traîtrise mais subjuguant parfois avec des remarques d'une causticité étonnante. Il y a Jacques, l'intellectuel, un avis sur tout, une calvitie naissante soulignée par de grosses lunettes sévères, un profil droit, une allure réfléchie, un esprit propre à apprendre des livres par cœur. Il y a Pavlov, le réservé, l'antinomie de l'aventurier, le pantouflard, le peureux, le discret, aimé de ses amis par son côté conciliant, jamais nerveux, parfois fin, toujours disponible même s'il est un peu solitaire. Il y a Jeanne — peut-être aurait-il fallu commencer par elle — fébrile, patiente, inerte, pieuse. Enfin ,en face de Renaud, se trouve Anabelle, provocatrice, séduisante, excentrique, artiste, parfois saoulante.

Après un tel déluge de qualificatifs, qui donc peut hériter de la fève ? Qui donc sera choisi par le hasard ? Qui aura l'honneur d'avoir la grotesque couronne de papier sur la tête ?

On parle. D'amis, d'amies, de proches ou lointaines connaissances et de leurs excentricités, de leur bêtise dont on se moque, de leur chance que l'on envie.

Puis une dent, quelque part dans l'une de ces six bouches mâchonnant, rencontre la fève. Tout s'est passé très vite. La personne choisie garde le secret en bouche et feint de n'avoir rien trouvé. C'est un connaisseur. Pour étendre le suspens jusqu'à la fin, la personne augmente la peine des autres, dilate leur espoir, pourtant inévitablement déçu. Progressivement, les dernières bouchées sont avalées à mesure que le silence se répand au-dessus des dernières têtes causantes. Les yeux se lèvent bientôt inquisiteurs. Une personne mâche encore. Puis avale. Si les rayons tracés par les regards eussent pu être tracés, le fouillis découvert eut été époustouflant. Les têtes se tournent. Les sourcils se lèvent.

Puis on parle.

— Il n'y avait donc pas de fève ? Six personnes, six parts, le compte y est ?

— Certainement. A moins que les fèves n'aient changé de taille en un an. Dans ce cas, quelqu'un l'aura avalée.

— Ou peut-être se cache-t-elle sous une miette ?

— A moins que quelqu'un ne l'ai encore dans la bouche... dit Anabelle. Seules deux personnes n'ont pas parlé.

Les yeux se posèrent sur Jeanne et Jacques.

— Alors ? demanda Albert.

— Ce n'est pas moi, dit timidement Jeanne. Je n'ai pas eu la fève.

Les regards fusionnaient sur le même but. Jacques sourit. Avec peine, il articula :

— C'est moi.

Puis mettant en scène un mouvement emphatique, il introduit deux doigts dans sa bouche afin d'en extraire la fève, dont les formes étranges, découvertes à la langue, ne cessaient de l'intriguer.

Le regard profond de la figurine sembla traverser sa tête, comme un dard démesuré. Les yeux écarquillés, il fixait l'étrange fève, de noir vêtue, une faux à la main, le visage masqué par l'ombre de sa capuche. Elle le regardait, implacable. Les yeux rivés sur la fève dont la froideur semblait brûler ses doigts, il avait ouvert la bouche pour balbutier.

— Qu'est-ce que c'est que cette fève ?

— Donne-la moi, dit Albert lui arrachant la figurine des mains.

Il l'inspecta avec un rien de dégoût.

— C'est une figurine de la Mort !

— Qu'est-ce que vous racontez tous ? Qui a fait cette blague idiote ? hurla Jacques.

— Mais personne, voyons... dit Anabelle, se forçant à sourire.

Imperceptiblement, Pavlov s'était écarté de Jacques. Ce dernier trépignait dans un état voisin de l'hystérie.

— Merde ! Qui a fait cette blague de merde ?

— En tous cas, ce n'est pas moi.

— Moi non plus.

— J'aurais jamais fait cela.

— Moi non plus.

— Cette blague est ridicule.

Soudain, tout était divisé en une victime et cinq suspects.

— Qui a acheté la galette ?

— Albert, tu devais t'en charger ?

— Oui, mais au dernier moment, je n'ai pas pu. J'ai téléphoné à Pavlov pour qu'il s'en charge.

— C'est vrai, mais quand je me suis renseigné auprès d'Anabelle, elle m'a dit que quelqu'un d'autre s'en occupait...

— Qui ?

— Toi...

— Moi ? Mais j'étais persuadé qu'il s'agissait d'Albert.

— Ce n'est en tous cas pas moi, dit Renaud. Quand je suis arrivée, elle était là.

— Moi aussi.

— Moi aussi.

— Et moi aussi ! dit Jacques.

— Mais enfin ! Elle n'est pas apparue toute seule ?

La table restait silencieuse, chacun soupçonnant ses voisins.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? dit Jacques.

— Enfin ! Quelqu'un a-t-il acheté la galette ?

— Pas moi, dit Anabelle.

— Ni moi, dit Albert.

— Ni moi, dit Jeanne.

— Ni moi, je l'ai déjà dit, dit Renaud.

— Ni moi, dit Pavlov.

— Alors personne n'a acheté cette foutue galette ?

— Mais enfin, j'ai vu la galette quand vous étiez tous arrivés !

— Cette histoire n'a ni queue ni tête.

— Quelqu'un ment, ici !

— Quelqu'un, mais qui ?

— Aïe !

— Qu'y a-t-il, Albert ?

— La lame de la fève est tranchante comme un rasoir.

— Quelle lame ?

— Celle de la figurine : regarde, la forme est celle de la Mort garnie d'une faux réellement tranchante.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Jacques affolé.

— Rien, dit Renaud. Seulement que l'on sait pourquoi tu as du sang dans la bouche.

— J'ai quoi ?

— Jacques !

Jacques venait de se lever en se tenant la gorge, les yeux glacés d'une peur qui déformait ses traits. Il renversa une plante en se reculant brutalement, voulut crier, mais tomba en arrière avant d'avoir pu articuler le moindre son.

— Jacques !

Tous les cinq se précipitèrent sur lui en silence, regardant Jacques agoniser durant ses dernières secondes de vie.

Au bout d'un temps, Pavlov le toucha et dit :

— Il est mort.

Tous étaient sombres, glacés, déterminés.

— Appelez la police, dit Albert. Ne vous relâchez pas. Nous jouons tous très gros.

Jeanne restait au-dessus du cadavre, les yeux pincés de haine pour l'individu. Une larme de colère glissa sur sa joue.

— Viens, dit Renaud. C'est fini.

— La police arrive tout de suite. Avec les pompiers.

— Il le méritait, n'est-ce pas ? demanda Jeanne en pleurant.

— Oui, oui, dit Renaud en l'écartant du spectacle désagréable, un bras sur l'épaule.

Tous, ils rejoignirent la table, emplis d'une haine silencieuse revenant par vagues chargées de souvenirs. Tous regardaient le plat vide sur lequel seules des miettes demeuraient, insensibles comme une matière morte dont les détails s'ancraient dans leur esprit.

Les secondes s'égrenèrent dans un silence gênant, chargé de l'odeur méphitique de la vengeance. Des raisons ? Nous en avons tous. Encore faut-il pouvoir. Eux, modestement s'étaient partagé le travail : une fraction de crime est meilleure pour la conscience qu'un crime entier. Le monstre ici, ce n'était pas une personne, c'était un groupe de cinq ; cinq personnes unies comme les doigts d'une main, cinq amis prêts à tuer, cinq raisons d'effacer un être de la surface de la terre. C'était leur œuvre commune, l'œuvre d'une troupe d'impuissants, singulièrement humains mais monstrueux ensemble, l'œuvre d'un groupe d'amis qui, loin d'être parfaits, s'amputaient d'un membre en attendant que le prochain crime ne mûrisse. Ils étaient là, cuvant dans un épais silence leur culpabilité en groupe, sans se regarder, trouvant des justificatifs dans les autres, tentant de se masquer l'absurdité de leur logique collective.

Non, malheureusement, rien ici de *fantastique*. Pas un spectre, pas un sous-entendu. Rien que l'humanité dans toute sa grâce, toute sa lâcheté et toute sa bêtise.

On sonna à la porte. Albert se leva, prit la couronne de papier dans ses mains, s'arrêta devant le cadavre où il la jeta à terre, puis se dirigeant vers la porte, il se composa un autre visage, fourbe, masquant sa propre terreur.

— Venez. C'est le roi !

Paris, le cinq février 1997.

Histoire CXLV

I.

Le condamné s'avança.
— Particule, la sentence va tomber. Greffier, veuillez lire la sentence à la particule ci-présente.
— La sentence est...
La salle retenait son souffle.
— La passoire !
L'assemblée se divisa en ceux qui se félicitaient et ceux qui hurlaient.
— Messieurs, la séance est levée.
Le défenseur s'approcha du condamné.
— Vous vous en sortez bien pour votre charge.
— Vous trouvez ?
— Oui.
— Pas moi.
— Pourquoi ? fit l'autre.
— La mort est après la passoire.
— Oh ! Certains en ont réchappé.
— Combien ?
L'autre parut réfléchir.
— Un, je crois. C'était il y a deux cent cinquante ans.
— Oui. Depuis le nouveau système, les performances sont meilleures.
— Que voulez-vous ? Estimez-vous heureux d'avoir écopé de la peine minimale.
— Heureux ?
— Oui. Je crois que vous pouvez l'être. Gardes, emmenez-le. Particule, j'ai été enchanté de faire votre connaissance. A vous de jouer : entrez dans l'histoire.
— Je me fous de l'histoire ! C'est mon histoire qui se termine !

II.

Le condamné fit son dernier tour d'horizon du monde derrière le verre fumé de sa boîte. Il vit la vie quotidienne des autres, ce temps qui coulait sur leurs gestes comme s'ils avaient eu l'éternité pour eux, cette nonchalance qui faisait de chaque jour la répétition du jour précédent. Il s'étonnait de l'incroyable stabilité du monde, ce monde qu'il comprenait enfin. Derrière lui, des années s'étaient écoulées dans les ténèbres. Le monde du dehors, enfin accessible à ses yeux, lui montrait les filles de sa jeunesse devenues femmes, leurs propres filles ressemblant à ses souvenirs, les vieux de jadis scellés sous leurs dalles alors que, décalés d'une génération, ses géniteurs étaient devenus vieux à leur tour. Tout ce monde bruissait, causait, fourmillait sans qu'il soit possible d'y percevoir un brin d'avancement global, une esquisse de signification. Tout était pareil ; tout était toujours pareil ; tout avait été toujours pareil. Globalement, le monde était le même : les mêmes déchirures, les mêmes croyances, les mêmes illusions déclinées sous les infinis avatars des éternels archétypes. Et, tout homme, du moins le pensait-il, lorsqu'il s'approchait de la mort, regardait sa vie sans comprendre, tentant d'y trouver a posteriori un sens global qui lui aurait, jusque là, échappé. Pour sa part, ces dernières images de la vie des rues, avant d'affronter la dure condamnation lui rappelait que l'heure du bilan approchait, qu'il était seul, sans

descendance, condamné au bout de vingt années de réclusion. Il allait entrer dans le plus dur cauchemar de toute son existence : le supplice destiné à lui faire perdre la vie.

Combien tous ces gens étaient drôles, ces pantins évoluant en aveugle dans un monde qui les abritaient et qu'ils constituaient tous un peu. A quoi pensaient-ils ? A quoi rêvaient-ils ? Si quelqu'unité de mesure eut pu quantifier les grands moments de la vie, les intenses moments de conscience, de bonheur, qui pouvait assurer qu'ils en aient eus autant que lui, le cloîtré, l'animal, le condamné. Au travers des images de la vie de ces gens, incrustée dans une réalité à laquelle il n'appartenait plus, le virage de la première condamnation se dessinait une fois de plus devant ses yeux : une erreur, un mauvais hasard, une condamnation à tort — comme toujours.

Mais tout cela paraissait si loin maintenant que l'action allait être de la partie. Au fond, condamné durant tant de temps, on devient le coupable que l'on était pas, on s'habitue à cette drôle d'image d'homme au passé obscur, d'homme sorti de la vie pour vivre de manière parallèle dans un vase aux parois closes et à l'air fétide.

Le verre de la boite se teinta soudain jusqu'à rendre la vision du condamné impossible. Celui-ci se ramassa dans l'étroite cage, profitant de l'obscurité soudaine pour dormir.

III.

L'orage hurlait le long des murs de pierre de la tour, suspendue très haut dans les cieux. D'immenses courants d'air soufflaient en rage entre deux meurtrières à une hauteur inaccessible. Le condamné était rivé à un mur de pierre par d'invisibles liens. Son regard aveuglé par un casque noir tentait de balayer l'image confuse que ses autres sens lui donnaient de la situation.

Soudain, toute attache disparut. L'intérieur de la tour était vide jusqu'au haut du cylindre, ouvert sur de noirs nuages criant et pleuvant de rage. L'édifice tanguait sur les vagues du vent. Au centre de la passoire crénelée sur les hauteurs, au sol, un trou était ouvert. Au gré des mouvements hiératiques de la vaste construction, l'eau ruisselait sur la dalle pour s'engouffrer dans le trou et tomber comme quelque cascade au débit chaotique.

Le premier choc réel le fit décoller du mur vers le centre de la dalle. Cependant, la passoire avait mal calculé la retombée du pantin ; celui-ci, en l'air un instant, cria en entrevoyant le gouffre du centre et vint percuter la paroi limite contre laquelle il s'était appuyé quelques secondes auparavant.

C'était donc cela, la passoire ! Une tour creuse, sans toit, oscillant dans les airs pour *passer* les condamnés par un trou mouvant. Dessous ? Le vide, la chute puis l'écrasement sur des montagnes aux rochers acérés.

Alors qu'il évitait les assauts du trou en bondissant sur un sol instable dont les oscillations ne pouvaient que le désavantager, un second trou apparut au centre de la tour. La surface plane, au fond du cylindre, commençait à s'ouvrir de plus en plus, découvrant les nuages déchaînés et l'effrayante perspective dessinée au gré des plans nuageux décalés en désordre le long d'un abîme incommensurable. Le condamné, ayant compris que les deux trous l'assaillaient de manière désynchronisée, devait combattre contre deux adversaires d'une relative simplicité. Il paraissait en effet que la trajectoire de l'assaut d'un trou était entièrement déterminée lorsque ce dernier se trouvait près du bord opposé au sien. Jamais, jusqu'à présent du moins, le trou n'avait changé de direction durant sa charge. Bien entendu, les deux trous pouvaient se superposer en des formes complexes par lesquelles béait le précipice tumultueux d'un temps furieusement agité.

Le condamné jura lorsque l'un des trous manqua de le faire passer. D'un geste désespéré, il s'appuya sur le bord du second et regagna la dalle de pierre pour y éviter de nouveau le premier trou furieux. Il semblait que ceux-ci s'améliorassent : leurs attaques se faisaient plus rapides, plus précises.

Le condamné, sur ses gardes, évitait toutes les attaques en s'économisant. Il attendait l'apparition d'un troisième trou. Déjà la fatigue le gagnait tandis qu'il s'apercevait qu'il ne pourrait pas ne pas se faire passer.

IV.

— Merde ! Je l'avais presque ! Saloperie d'humain !

— Ixe, arrête... Ces jeux me lassent... Ne sommes-nous que des bêtes ?

— Je veux l'avoir, tu comprends ? Je veux l'avoir avant ta sœur !

— Je ne te comprends pas.

— Putain de merde ! Merde ! Le con ! Merde ! Je l'avais presque !

La femme s'éloigna d'Ixe pour aller regarder les vagues s'écraser sur la plage. Il n'allait tarder de pleuvoir. De gros nuages noirs s'amassant sur l'horizon s'approchaient, précédés de durs vents ridant la surface de la mer de traits blancs et mousseux. Quelque part, très loin, le condamné allait périr. A moins que...

— Ixe, arrête !

— Merde ! Ta sœur l'a eu ! Putain! J'y crois pas ! Merde ! Me battre à mon jeu favori !

Une porte s'effaça pour laisser passer une réplique de la femme d'Ixe.

— Vraiment, tu es une championne. Ta sœur ne joue jamais... Elle trouve cela cruel. Elle a toujours eu un côté altruiste si déplaisant

Déjà la femme d'Ixe avait les yeux clos. Le condamné, bras et jambes mordus jusqu'aux sangs par les chocs répétés sur la dalle chutait hébété, attendant sa délivrance.

V.

L'orage battait son plein autour du condamné chutant dans un air de glace qui le congelait progressivement. Tout à coup, il recouvra ses esprits et ses forces. Il cria quand il découvrit, au sortir de la nappe grise, une forêt de pics de pierre avides de le déchiqueter. Brusquement poussé par un courant de pressions, il vit se rapprocher un mont à la pente très voisine de la verticale, pente garnie d'un tapis mélangé de neige et de glace.

Frottant chaotiquement contre le massif enrubanné, il dévala une pente incroyable en tournoyant comme un pantin ne pouvant s'arrêter. Progressivement, à mesure que la pente devenait plus faible, il ralentit en s'enfonçant dans la neige puis s'arrêta.

Son corps nu et brûlé fumait. S'examinant avec précaution, il compta ses membres et ses muscles, incapable de réaliser qu'il était vivant, qui plus était le même homme que celui qui, jadis, avait été condamné. Il tentait d'opérer un bilan des traumatismes qu'il venait de subir ; cependant, son passé avait un goût de déjà vécu, d'éventé, de terne. Réalisant qu'il avait survécu à la passoire, sa vie brillait en ses yeux comme un long chemin pour arriver à cet accomplissement. Le passé s'effaçait déjà à mesure que le froid le gagnait, mordant son corps de l'inévitable réalité.

Puis il eut une vision.

VI.

Un jour que je logeai chez des amis, dans le lointain pays de ****, je crus le reconnaître : sale, errant, à moitié fou et nu, il annonçait l'avènement d'une divinité inconnue se nourrissant de jeux dans lesquels périssaient les hommes. Les gens s'écartaient à son passage, craignant de gagner quelque coup de cette icône folle et effrayante.

En passant, je regardai ses yeux aveugles et lui donnai un sou.

Paris, le douze février 1997.

Histoire CXLVI

I.

— Monsieur... Pardon mon général. Je ne...

— Ce n'est rien, mon petit, ce n'est rien. Pouvez-vous m'ouvrir les archives ?

— Certainement. Cependant, je devrais vous fouiller. Vous connaissez les consignes, n'est-ce pas ?

— C'est moi qui les ai écrites.

Au vu de l'œil déterminé du général, le gardien ne bronche pas, estimant avoir fait son travail. Après un instant, il ouvre la lourde porte ronde. Sur la tranche, des barres de métal affleurent. Le Général entre dans la forteresse. Le garde a vu que ce dernier possédait une valise, manifestement vide à la façon qu'a le général de s'en servir. Cependant, il ne dit rien même s'il sent que la valise vide sera valise pleine lorsque le gradé franchira la monstrueuse porte dans l'autre sens.

II.

Le Général a la face rouge, éclairée dans la nuit. Dans sa mémoire défilent les longs couloirs emplis de livres, de rapports, de bandes et d'images, cohabitent les plus anciennes techniques jusqu'aux toutes récentes inventions, ces témoins du passé, bavards mais enfermés soigneusement dans les entrailles de la terre. La valise gise ouverte à ses pieds à quelques mètres de sa maison. Derrière la fenêtre, son épouse le regarde sans comprendre. Peut-il seulement parler ? Ne doit-il pas pour le bien de tous faire son travail une fois encore ?

Depuis deux longs mois, il a entrepris de reprendre du service pour une cause plus maudite encore que les autres, cause pour laquelle il n'a pas d'alliés. Il sait que, alors que ses papiers brûlent d'une flamme orange devant son visage figé, des hommes tombent loin de chez lui, des hommes qui savent trop et qui perdent conscience à mesure qu'on les abat dans leur indiquer la raison de cette brusque condamnation.

Il imagine l'itinéraire de la découverte : une traînée de poudre incendiaire poursuivie par un état éliminant systématiquement tout témoin. Il entrevoit les pays libres ou dits libres, confrontés à la nouvelle dont la véracité a été maintes fois corroborée. Comment réagiraient ces idéalistes : diffuser ou retenir ? N'agiraient-ils pas comme lui, comme les pays sous le joug militaire, tenant d'éradiquer toutes les personnes informées ? Une grande partie des travaux de Yukava brûlait devant lui, une partie essentielle, fondement d'un arbre bibliographique, pierre de taille de la théorie folle qui pouvait...

D'un autre côté, si tout était si désespéré, pourquoi ne pas laisser le peuple savoir ? Pourquoi ne pas, pour une fois, lui faire confiance ? Pourquoi décider pour lui, masquer, cacher, l'abuser une fois de plus ? Toutes ces questions avaient dans sa bouche un désagréable goût de blasphème qui le faisait culpabiliser de penser.

— Viens, Igor.

— J'arrive. Tu vois, le feu est presque éteint.

— Que brûlais-tu ?

— Une bombe.

Le savoir était là : un tas de cendres palpitant une dernière fois sous la brise de la nuit. Il la prit par les épaules et entra dans la maison.

III.

— Asseyez-vous.

Dans le silence pesant du bureau, les lourdes tentures pourpres respiraient en raison d'un souffle d'air venant d'une fenêtre invisible et restée ouverte.

— Je vous avoue que je ne comprends pas...

— Vous n'avez pas à comprendre.

— Mais, je proteste !

— Vous a-t-on battu, meurtri ?

— Non... C'est-à-dire que l'on m'empêche de téléphoner, de communiquer avec mes proches, mon journal.

— Je sais. J'en ai donné l'ordre.

— Vous ? Mais enfin, pourquoi ?

Le ministre avait l'air grave que l'on arbore lors des crises politiques d'une ampleur inhabituelle. Son front ridé ne simulait pas. Il se leva pour tirer les tentures qui rougissaient la pièce, ouvrit la fenêtre en grand et prit une inspiration.

— Vous est-il déjà arrivé de penser que ces secondes sont les dernières que vous vivez ?

L'autre frissonna sans répondre. Il laissa le silence marcher dans la pièce, la bouche ouverte et les yeux animés comme ceux d'une horloge implacable. Puis il se décida à parler, chassant l'incarnation malfaisante.

— D'accord, d'accord ! Mais c'est mon métier, bon sang ! C'est le plus gros scoop de toute ma vie !

— Vous pouvez le dire.

— Mais enfin, vous ne croyez pas que...

Le ministre était blanc comme un linceul.

— Vous me faites marcher ! C'est... C'est insensé !

— Je ne vous le fait pas dire.

L'autre se frotta les yeux, cligna longtemps avant de rechausser ses binocles trop ronds.

— Ainsi, c'est vrai.

— Oui.

— Qu'allez-vous faire ?

— Nous taire. Nous taire à tout prix. Nous sommes les élus du peuple. Nous nous devons de le protéger.

— Quoi ? Mais que faites-vous de la liberté individuelle ?

— Monsieur, nous sommes un état. A quoi bon céder à la panique ?

— Mais enfin, c'est le droit de tout citoyen de savoir !

— Pas si cela nuit à la sûreté de l'Etat.

— Voyons, que croyez que l'on en fasse de votre sûreté ? Quand le monde saura la vérité...

— Il ne le saura pas.

L'autre parut réfléchir.

— L'explosion de l'Observatoire, c'était vous ?

— Nous dirons que c'était des amis.

— Pour cacher *ça* ! Mais, c'est si gros ! Personne ne le croira !

— Dans le cas contraire, imaginez : les gens deviendront fous, oseront ce qu'ils n'ont jamais osé. Nous ne pourrons pas les retenir.

— Qu'attendez-vous de moi ? Vous m'avez déjà supprimé les preuves. Vous n'allez pas me tuer ?

— Bien sûr que non. Nous sommes en démocratie. Je ne vous demanderai que votre parole de ne rien divulguer à propos de ce que vous croyiez savoir.

— Vous l'avez ! Suis-je libre ?

— Oui.

— Bon. Au revoir, monsieur le ministre.

— Au revoir.

Il se leva pour se diriger vers la porte du bureau par laquelle il disparut.

Le scoop de ma vie ! Je le tiens ! Putain, le plus gros scoop de toute ma vie ! Il faut vendre les détails le plus cher possible pour profiter le plus vite possible de la richesse. Car bientôt... Impossible ! Théorie d'imbéciles ! Encore une de leurs vannes scientifiques !

La gloire ! La gloire est devant moi. Je pourrais presque la toucher. La renommée mondiale, planétaire ! Le sauveur du savoir de l'humanité ! L'homme qui apporte la connaissance, c'est moi !

Il faut qu'il parle, qu'il s'épanche, qu'il hurle qu'il a le scoop de l'année, de l'Histoire, de l'Humanité !

— Merde ! Le numéro, c'est le quarante sept, pas le quarante deux !

Il avait emprunté l'escalier, dévalant les marches quatre à quatre, manquant de tomber à chaque bon. Le marbre le mirait comme une glace cynique qui le démultipliait comme dans un kaléidoscope.

Il sort par la grande porte et saute dans la rue. Le pavé résonne sous ses pas. Il s'éloigne de ce ministère crasseux et inquiétant. Dans son dos, il sens confusément une masse colossale et menaçante.

Il traverse le boulevard et, une fois hors de vue du bâtiment, il s'engouffre dans la première cabine venue et prend le combiné en tremblant.

Il compose le numéro avec tant de hâte qu'il s'y reprend à plusieurs fois pour le faire sans erreur.

— Allô ! Oui, c'est moi ! Où j'étais ? Putain, tu le croiras pas ! C'est dément ! J'ai le plus gros scoop de l'Histoire, mec ! Si ! Je te jure ! Je ne le crois même pas !

— Le président est malade ?

— Non ! Putain, bien plus énorme que ça ! Aaaaaahhh...

Il s'énerve, trépi-gne, parle fort, tout en essayant de se calmer.

Il est si énervé qu'il voudrait tout dire tout de suite et pourtant, il voudrait faire durer le plaisir le plus longtemps possible, quand...

Au rond point, une voiture vient de tourner pour s'engager sur le boulevard. Au feu, elle démarre à vive allure, comme soudainement pressée par quelque obscure nécessité. Le chauffeur perd soudain le contrôle de son véhicule et...

La voiture, comme une trombe, vient d'écraser sur la cabine téléphonique déracinant cette dernière et tuant net l'individu en train de téléphoner. Le chauffeur est blessé. Il gise le front dans le pare-brise, dans une mare de sang.

Un peu plus loin, dans une grande bâtisse historique, une fenêtre d'étage se ferme laissant entrevoir, aux arbres printaniers, une tenture d'un rouge souriant dont les reflets maculent le trottoir du boulevard proche.

IV.

Le président s'était ramassé dans son fauteuil béant comme une gueule bloquée à l'ouverture. Les pieds en altitude sur son bureau, il pensait en regardant la pluie de mars clapoter sur les grandes vitres de sa demeure.

L'« Etat » ! C'était bien la seule certitude qui lui restait : l'Etat.

Un état triptyque avec un pôle gouvernant, un pôle légiférant, un dernier pôle jugeant. Le quatrième pouvoir, autrement mieux implanté en terme de proximité, dictait ses vérités sur les trois autres, élus pour la plupart. Il eut fallu que tous ces présentateurs, ces rapporteurs de faits, ces donneurs d'avis et de leçons que personne ne nécessitait, ces vendeurs de sermons au kilogramme, ces diffuseurs de raisonnements abjects et de logiques détraquées ou incohérentes n'existassent point. Que pouvaient comprendre le quatrième pouvoir aux préoccupations de l'Etat ? Comment pouvait-on faire cas de *éthique*, eux les spécialistes de tous les domaines, sachant tout sur tout, colportant imbécilement les vieilles légendes et les vieux a priori usés ? Certes, ils l'attaquaient parfois, les zouaves champions de la parade et des roucoulades ineptes. Mais, ils étaient si incultes, si petits, si insignifiants dans leur réflexion qu'il valait mieux arborer l'air dominateur, un peu paternaliste, d'un roi régnant sur ses sbires. Si d'aucuns paraissaient souffrir de ce quatrième pouvoir, il les regardait comme des mouches attrapées au piège grossier de troupes tout aussi grossières bafouant au quotidien les règles les plus élémentaires

de l'intelligence et de la finesse. Personnellement, il ne leur en voulait pas. Comme des enfants qui s'amusent avec leurs jouets, les absurdes scribouillards se nourrissaient d'une fange qu'il avait laissée grandir, volontairement, *pour les occuper*. Car il fallait les occuper, les pousser à se battre contre des moulins qu'ils ne comprenaient pas, mais auxquels ils demeuraient fidèles. La première règle de la stratégie, la diversion, de surcroît étalée dans le temps, était en place. Au moyen d'arguments fallacieux, de raisonnements absurdement dominés par des passions voire des convictions morales — ce qui était pis —, ils se seraient remis à l'attaque systématique, à vouloir réinventer le monde, à se substituer à son pouvoir. Parfois, condescendant, il intervenait comme Dieu se manifeste. Au plus fort de la tourmente, les quelques mots qu'il prononçait mettaient un terme aux délires élucubrés du quatrième pouvoir qui, comme un seul homme, rentrait à la niche la queue basse après le rappel à l'ordre du maître. On les voyait analyser, commenter, paraphraser pour faire croire qu'ils avaient oublié l'affront — peut-être ne l'avaient-ils pas *réalisé* ? Alors, remettant en route leurs esprits décérébrés, ils tentaient de comprendre les faits, sans parvenir à se demander s'ils pouvaient les comprendre ou s'il y avait quelque chose à comprendre. Pour cette raison, il fallait les rappeler à l'ordre ; les chiens mordant pour jouer finissent par faire mal. Le président entrevoyait ce qu'ils auraient fait de l'Etat, ces hommes amassés en armées aveugles et aliénées : une terre brûlée sous leur domination tyrannique totale.

Le monde artistique était situé au bas de l'échelle politique : ses colères, ses haines, ses avis étaient si décalés qu'ils parvenait à se faire manipuler par le quatrième pouvoir, à lutter toujours pour une bataille passée, qui plus était, perdue. Ils avaient le côté « libre » du quatrième pouvoir sans en avoir les liens implicites qui tissaient entre l'homme et la machine un faisceau de contraintes. Ils incarnaient une parfaite liberté. Mais, qu'en faisaient-ils ? Rien. Plus que rien. Ils trouvaient suffisant de se comporter en animaux, laissant la logique hors de leur portée. Certes, les plus malfaisants étaient les plus en vue — le quatrième pouvoir aimait à effrayer la populace — et masquaient parfois des êtres plus raisonnables quoiqu'importants artistiquement parlant. Le président avait beau s'interroger : rien ne lui semblait plus pauvre de conscience politique que l'artiste engagé, plus inutile aussi. C'est pourquoi il aimait les livres du passé, ce grand passé qui faisait résonner les combats, ce passé auquel il appartiendrait bientôt. Ce passé, c'était l'Histoire, une histoire de faits, mais une histoire repensée et revue sous les feux de la recherche de la connaissance.

Aujourd'hui, monsieur le ministre lui avait annoncé que l'Histoire allait se terminer et, quoiqu'il n'en crût pas un mot, n'ayant aucune confiance en une science incontestable et religieuse, il restait sombre lorgnant les nuages gris pressés par on ne savait quel destin.

Si tout devait avoir une fin, qu'est-ce que cela changerait ? Il pensa à son âge avancé qui, maintes fois déjà, lui avait brossé un tableau de la mort comme une amie de toujours, tant imaginée, tant fantasmée et pourtant si irréelle. Cette mort se dessinait devant ses yeux comme à un condamné à qui on annonce le terme.

Mais l'Etat ! L'Etat allait mourir lui aussi, disloquant dans un ultime plongeon les terres bénites transmises de siècle en siècle au travers de la moiteur du temps, ces terres qui par leur vie, leurs soupirs et leurs respirations rythmées par les saisons, ces terres qui faisaient monter en lui le flux de la vie. Mais l'Etat allait périr, et avec lui les citoyens, ces millions de petites fourmis collaborant tant bien que mal à la grande cause. Comment allaient-ils réagir, ces ouailles perpétuellement inquiètes, si elles devaient un jour savoir ?

— Vous avez fait le nécessaire, avait-il dit au ministre quand celui-ci avait parlé de l'accident de la cabine.

Le quatrième pouvoir, par ses idéaux absurdes et sa maladresse, les rendrait fous ; ces gens qui écrivaient, parlaient, paradaient, savaient si mal expliquer la banalité, comment auraient-ils pu exprimer l'indicible ? Si par bonheur venait quelque catastrophe récurrente annonçant via la nature le terrible destin, le peuple accepterait la mort comme une fatalité, s'entraidant à qui mieux mieux afin de repousser le plus loin possible l'échéance terrible. Mais tous allaient anticiper sur les catastrophes naturelles. Il le savait. Il suffisait qu'on lâchât un peu la bride pour que les bêtes s'affolent, se rendant compte qu'ils étaient libre contrairement à leurs croyances. Dès qu'ils l'ont réalisés, ils deviennent fous, se montent les uns contre les autres, brisent les biens d'autrui dont ceux de l'Etat, se croient au dessus des lois parce que les lois sont lentes. Le président envisage l'anarchie, la guerre civile, la loi du plus fort, les riches retranchés dans des bunkers où, bientôt, l'armée payée se révolte avant de s'entretuer. Ces images, il ne les invente pas. Sa longue vie au sein d'une humanité bestiale les lui a trop souvent montrées. Cette démocratie s'étale à ses pieds devant lui : un loup qui dort, à l'affût du moindre relâchement dans la garde de son adversaire, prêt à bondir crocs en avant pour faire montre de sa plus grande barbarie. Les personnes n'ont pas changé. Elles sont toujours là, dans la rue, à vous croiser,

vous applaudir, à voter pour vous. Mais elles portent en elles le trait de la bête, vite éveillé de quelques décades de sommeil. Un comportement. Et c'est avec horreur que se révèle la vraie nature de l'homme : cruelle, immonde.

C'est pourquoi il est si souvent seul. Parce qu'il estime si peu de gens. Ses conseillers ? Rongés par le pouvoir. Ses proches ? Avides de miettes, de renommée. Ses ouailles ? Ineptes.

Quelle ironie ! Chef de l'Etat et misanthrope ! Mais quel misanthrope : un homme cachant son mépris du monde sous le paternalisme de l'arbitre. Le plus invétéré et le plus incurable des misanthropes. D'adversaire important, il n'en a qu'un : la mort.

Et elle est tant son amie qu'il sait l'attendre.

V.

Les nuages noirs s'étaient changés en une pluie sale, tombant en trombe sur le bitume et le béton. Lorsqu'on levait la tête, le regard était pris de vertige tant la vitesse des gouttes, comme une pluie de traits, entourait, des traces de ses incarnations, le visage.

Ben, après avoir contemplé le ciel sombre duquel se détachaient des moutons noirs et des trombes d'eau, releva son col afin de traverser un passage particulièrement exposé au vent et à la pluie.

— Putain de flotte !

Contournant la masse de béton, il courut vers la lourde porte. Après avoir sonné plusieurs fois sans que quelqu'un daignât lui répondre, il entendit des cris de l'autre côté de la porte. Un grand balaise ouvrit.

— Ouais ?

— Je viens répéter.

— Ah ouais, entre.

Ben dévala les escaliers, poussa la porte du club et courut jusqu'à la batterie dont les fûts monstrueux le cachaient presque totalement. Les autres le regardaient sans broncher, guitare en bandoulière. Quand il se fut installé, un grand type aux cheveux longs regarda sa montre.

— Cinq minutes de retard. Tu t'améliores, Ben. Bon, vous êtes prêts les gars ?

— On fait l'intro, puis *destroy the world*.

— Ouais ! fit le chanteur en rugissant d'une voix d'outre tombe.

Le téléphone sonna. De l'autre côté du club, un bar en coin s'anima pour faire cesser la sonnerie.

La batterie rugit la première, suivie dans son rythme délirant par des guitares au summum de la saturation.

— Vous voulez répéter ? hurla le batteur.

— Destroy ! Destroy ! Da Woooorrrrrld !

Le barman se mit à l'abri des sons pour tenter d'entendre son correspondant.

— Quoi ? Allô ? Hein ? Oui, bien sûr que le concert est maintenu pour ce soir. Vous entendez le raffut ? Ouais. Pour quelle occasion ? Ouais ça va l'être la fin du monde ce soir, c'est moi qui vous le dit ! Parce que quoi ? Ah ouais ! Excellente la blague ! Quoi ? Putain, j'entends rien ? Quelles nouvelles ? Vous déconnez ou quoi ? Ouais ! Ouais ! D'accord ! Salut !

Le barman sortit sa tête du frigo, seul lieu insonorisé pour accueillir la communication téléphonique. Il se versa un verre en attendant la fin de la première chanson.

— Ouais, Ben, c'est bien. Mais essaie de la faire plus *grind*, tu vois, avec plus de cymbales...

— Comme ça ?

Le rythme était inhumain, laissant pantois les autres membres du groupe devant le spectacle terrifiant d'un batteur très bien placé au championnat du monde de bourrinage ultra rapide.

— Ouais, bordel, ouais...

— Cool...

— Impeccable. Ouah le mec...

Ben stoppa net, sans paraître le moins du monde fatigué.

— Vous avez devant vous le plus grand batteur de tous les temps, je vous l'ai toujours dit !

— Le plus rapide, peut-être.

— Ouais, le plus con, hé, hé, hé !

— Hé Rito, t'as de la binouze ?

— Les mecs ?
— Ouais.
— Ca va pas Rito, t'es pas bien ?
Rito était étrange. Il ne regardait personne dans les yeux, semblait penser à autre chose.
— Rito ! Tu dors ?
— Un léger doute les mecs... Vous permettez ? Deux minutes.
Il sortit de sous le bar une vieille radio qu'il brancha à une prise cachée.
— Merde ! Tu ne vas pas nous mettre les infos ?
— Putain, mec, tu délires ? Nous gaver avec ces conneries ! On bosse, putain !
— Deux secondes.
Il brancha la radio.
« ... pour confirmer la terrible nouvelle. Mesdames et messieurs les auditeurs, nous tenons à vous avertir au préalable de ce qui va suive... »
— Putain, accouche !
— Chhh ! Ta gueule !
« ... qui nous est transmis de source officielle et ce dont néanmoins nous continuerons à douter jusqu'à ce que... »
— Bordel mais il va le dire !
Rito était blême.
« ... notre planète aurait une durée de vie d'au plus six mois... »
— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Ben qui parvenait tout juste à s'extraire de sa batterie.
Les autres se regardaient sans comprendre, chaque nouvelle phrase de la radio corroborant leur sinistre certitude.
— La fin du monde !
— La faim du monde, c'est pas nouveau, dit Ben.
Puis après un regard entendu, il ajouta :
— Tu veux dire, c'est fini ? Complètement fini ? Toute cette merde va cesser d'exister ? Combien de temps, il reste ?
— Six mois.
— Tout au plus.
— Alors les cons vont nous lâcher la grappe !
— C'est tout ce que tu trouves à dire ?
— Non ! Rito ! Une bière !
— Eteint cette radio, Rito.
— Non, laisse. C'est peut-être une blague ?
— Ca en a l'air ?
Progressivement, comme un seul homme, les membres du groupe et Rito regardèrent Ben boire sa bière avec délectation, les yeux dans le vide.
— Voyez, les gars, la prophétie s'accomplit. Plus que six mois ! Putain ! J'ose pas imaginer le bordel qu'il va y avoir. Tout le monde va devenir cinglé ! Ah ! Ah !
Il riait ! En plus, il riait à l'annonce de la fin du monde !
— Mais t'es con, Ben. Moi, j'ai pas envie de mourir.
— T'as le choix ?
— Non.
— Alors pourquoi tu te fais chier ? Il y a deux solutions : soit c'est du flan, auquel cas on s'en branle ; soit c'est vrai, auquel cas on s'en branle.
— Tu déconnes ? Qu'est-ce qu'on va faire ?
— Putain, mais c'est toi qui déconnes ! Ce qu'on va faire ! Mais jouer ! Bordel, on va jouer, comme des putains de brutes, parce qu'on aime ça, et moi la fin du monde, ça me fait chier. Mon monde, il se finira jamais tant que je jouerai. En attendant, leur monde, il peut bien crever. Ce qu'on va faire ? Merde ! Mais tout simplement, jouer !

VI.

Déjà deux jours que la fin du monde avait été annoncée par tous les médias, que les scientifiques, à l'origine de l'étude, étaient assaillis de toutes parts, avec plus ou moins de violence. Le premier réflexe avait été de *penser*, pour la première fois, l'information, cette sacro-sainte légende, ce tombereau d'inepties inutiles vite avalées, jamais digérées ni analysées. Le second réflexe avait été de se jeter chez les hommes de religion afin d'y étudier, dans la précipitation, les rabais, les meilleurs prix, les croyances les plus agréables, la vérité la plus commode et la moins onéreuse sur l'au-delà. D'aucuns avaient ensuite juré de ne pas dessaouler d'ici la fin du monde.

Mais, par la double conjonction d'une planète égalitairement touchée — elle allait, semble-t-il « s'abîmer dans l'astre solaire » —, prévenant les mouvements de foules consécutifs à la fuite, et d'un délai suffisamment long pour se rendre compte des jours qui s'écoulaient, l'annonce, encore trop proche, n'était pas parvenue à tirer les populations de leur torpeur, de leur endormissement dans la vie, des doutes de plus en plus grands qu'ils nourrissaient quant à la véracité de l'information.

N'ayant rien à faire pour parer l'événement impossible, une certaine nonchalance habitait les hommes bâtis de doute, amassés en une pyramide instable que le moindre tremblement allait faire exploser.

Une des premières mesures prises par l'état avait été d'interdire le remboursement bancaire de grosses sommes afin que les épargnants ne cèdent pas à la panique visant à retirer tous les capitaux des organismes appropriés. Les transactions devaient être maintenues en l'état, pour l'Etat. Ce deuxième jour, le président devait parler. Le représentateur, trop rapide, avait été assommé par l'intervention de l'armée, garante de l'intégrité de l'Etat jusqu'à la dernière seconde de son existence.

Le président, dans sa salle connexe à son bureau, regrettait qu'un vilain ennemi ne se fût pas tracé derrière cette sombre mascarade, répétée dans chaque pays. Tous les participants de ce monde politique ignominieux, quoiqu'élus, aimaient d'ordinaire brosser le spectre du vilain, de l'épouvantail à la fois croque-mitaines et menace cachée.

— Monsieur le général supérieur des armées, à vos ordres. La salle est parée pour votre allocution.

— Merci, mais je me crois encore un peu président.

Maintenant que la grande menace était là, l'horreur était qu'elle fût sourde et déshumanisée, désincarnée comme un spectre qu'on ne verrait que par foi. Ce spectre, c'était désormais à lui de l'incarner et, le regard brisé par la lumière de la fenêtre, il savait à quoi s'en tenir quant à la barbarie de ses concitoyens.

« Chers compatriotes, vous m'avez élu à la tête de l'Etat pour que je gouverne et que je prenne les mesures nécessaires à la sauvegarde de l'Etat. Ces mesures, je les ai prises.

« Ma première décision fut de vous interdire de solder vos comptes afin d'éviter une catastrophe financière. La seconde fut de neutraliser certains médias afin d'éviter que la folie ne gagne l'Etat. Je tiens à m'expliquer quant à ces deux points.

« La catastrophe que nous annonce le monde scientifique est pour ainsi dire quasiment certaine ; j'entends par « quasiment » non pas l'incertitude que les scientifiques accordent à leurs propos, mais l'incertitude que moi, président, je place dans leurs évaluations parfois sujettes à caution.

« Quoiqu'il en soit, l'état de Guerre est déclaré, ce qui signifie qu'en aucun cas, l'Etat ne saurait tolérer des manœuvres menaçant la sûreté des citoyens. L'armée n'hésitera pas à réprimer, avec la plus grande fermeté, tout acte de barbarie, de vandalisme ou de tout autre délit consacré comme tel dans nos lois.

« Si fin du monde il doit y avoir, il y aura une fin d'un Etat ordonné hors de prises du chaos. C'est pourquoi j'en appelle à la responsabilité civique de chacun : si l'Etat doit mourir, mourrons avec lui, dans la dignité et non dans la barbarie.

« Chers compatriotes, je vous remercie une dernière fois en vous souhaitant « bon courage » au nom de l'Etat que depuis près de trois siècles, vous et vos ancêtres avez soutenu de toute votre force, souvent au péril de votre vie, contre toutes les adversités.

« Gardez espoir. Les vérités numériques sont souvent loin des vérités de l'Histoire. »

Le président observait, les yeux troublés par la pluie ruisselant sur les vitres du palais, les nuages ronfler sous les rafales de vent à l'instar de quelques chats crachant à la suite d'un jeu n'ayant que trop duré. Manifestement, il avait été convainquant.

VII.

La Germaine s'était enfin décidée à aller à la ville pour y remplir son sac de provisions. Avec l'hiver tirant sur le printemps, les routes devenaient plus praticables. Cependant la Germaine avait sans cesse repoussé le moment de s'approvisionner au point que, n'ayant vraiment plus rien à manger, elle chargea son âne de deux grands paniers d'osier et entreprit de descendre le sentier pour retrouver la civilisation.

Arrivée aux abords du village, elle se dirigea vers l'épicerie, située face à l'église. Sur le parvis de cette dernière, un attroupement étrange émettait des éclat de voix répétés. Intriguée, elle écouta avant d'oser s'approcher. Non, ce n'était pas un mariage.

— Ah ! s'exclama le fils du Paul, c'est la Germaine !

— Vingt dieux, où donc que t'étais toi ?

— Moi ? Ben, dans ma montagne. J'pense bien. Où veux-tu donc que je sois ?

— Tu sais quoi, la Germaine ?

— Ben quoi ? Pourquoi ce raffut ? J'viens deux fois l'an et y's'passe toujours que'que chose !

— Oh c'est un bien, dit le fils du Paul en souriant. C'est pas la fin du monde !

Ils riaient tous, comme si tintait le plus grand jour de leur vie.

— Ben, j'pense bien qu'c'est pas la fin du monde. Tu d'viens beuzniot ?

— Mais Germaine, vous n'êtes pas au courant ? Vous n'avez donc pas les nouvelles ?

— Oh les nouvelles ! Pour ce qu'elles sont bonnes, je suis bien quitte de les attendre !

Paris, le vingt-six février 1997

Histoire CXLVII

Devant une page quadrillée quoique vierge, Jacques regardait le damier uniformément blanc. Depuis combien de temps cette plume poussiéreuse était-elle restée inutilisée, laissée à une technologie faite de touches et d'écrans dévorants ? Il tenta d'écrire, maladroitement, si difficilement d'ailleurs que, l'écriture manuscrite occupant toute son attention, il ne parvenait plus à se concentrer et écrivait des banalités ressemblant à d'ineptes graffitis. Comment en était-il arrivé là ? Le progrès lui avait-il définitivement ôté la possibilité d'écrire avec ce genre d'objet de musée, ancré dans un passé révolu ? Tout était allé trop vite : il avait manqué des étapes.

La machine brillait à ses côtés d'une insultante perfection capable de fournir cette écriture qu'il avait, lui, oubliée. Dans les entrailles labyrinthiques de la machine à automatiser, la marque de l'homme avait disparue comme si la machine avait été elle-même crée par d'autres machines, comme si les générations avaient masqué sous des feuilles toujours plus nombreuses et plus fines leur humanité.

Pourtant, ce qu'il avait créé était là : devant lui. Il voulut toucher le texte, mais il se heurta à l'écran froid. La feuille blanche était à son tour d'une impertinente matérialité. Brutalement il la déchira. Son geste brutal était parvenu à le calmer en lui redonnant l'intuition d'un monde naturel, bâti sur des sensations.

Les possibilités s'ouvraient à lui : qu'écrire ? Diantre, qu'écrire ? Et surtout : qu'écrire de nouveau ?

Car il devait écrire, c'était son métier ; le producteur d'espèces dont il dépendait ; devant lui, un homme ; derrière cet homme, le public ! Il devait commencer quelque chose de nouveau sans avoir à s'ennuyer. Une multitude de personnages, des psychologies de bazar — pour ressembler au lecteur, se dit-il prétentieusement — une intrigue facile, un grain d'érotisme et de violence... Encore un ! Faire encore une nouvelle fois le même livre ! Ecrire une nouvelle fois la même histoire ! Mais après tout, c'était peut-être cela la littérature ?

Il se surprit à regarder la feuille déchirée et sa virginité brisée. Sur la machine, jamais il ne contemplait l'espace : tout était plat avec de illusions de volume. La feuille riante gondolait de plus en plus à mesure que l'œil la caressait depuis le haut rectiligne jusqu'à la déchirure. Elle n'était pas plate. Le soleil dessinait en la chauffant des ombres lascives qui ondulaient sur la table, apparaissant et disparaissant au rythme du défilement des nuages poussés par le vent. Cette feuille de papier continuerait d'exister une fois dehors jusqu'à ce que la pluie efface les gribouillis pour mener l'eau noire à imprégner la terre. Question de support, se dit-il, ironie de l'évolution, nostalgie imbécile d'une époque passée que la mémoire, imparfaite, embellit.

Mais cette page...

Cette page avait quelque chose de plus. On aurait dit qu'un effet d'optique dessinait des formes sur le quadrillage, des formes animées, presque humaines, finies, racées, enroulées comme des bobines soutenant de drôles de visages marbrés de couleurs. Le temps de frotter ses yeux et l'illusion avait disparu.

Soudain, Jacques qui regardait la feuille avec attention pour y retrouver son mirage, comprit le sens de la blanche étendue, cette étendue mesurée par un quadrillage invincible enserrant les mots comme les mots enserraient la pensée. Il voyait la liberté totale d'écrire sans plus rien respecter, ni forme, ni fond, de projeter sur ce damier monochrome le ruisseau bouillonnant de son cerveau.

Comme un flash, la vision se changea en vertige puis en peur : tant de liberté faisait peur, on ne pouvait être libre, il y avait tant de règles à respecter, tant de lois, tant de murs infranchissables que lui-même n'aurait pas compris, une fois créée, une œuvre libre, même sienne. Au niveau de la forme, il fallait respecter, écrire pour être compris, pour dire des choses, formuler une idée, décrire avec des constructions respectées, un suivi des règles. Pour le fond, réaliser que tout était possible était horriblement paniquant, son champ d'actions lui apparaissant comme un négligeable accident dans le monde de la littérature.

De manière mesurée, il entreprit de faire deux boules des deux morceaux de feuille déchirée. A l'instar d'un professionnel, il visa sa corbeille et marqua les deux paniers. Puis, oubliant le contexte, il s'absorba dans sa prose, les yeux rivés à la machine.

Sur un morceau de la feuille déchirée, au fond de la corbeille, luisaient dans un arc en ciel de couleurs les mots qu'il avait griffonnés :

La citude hec noblé
L'ain ciffe qui drait

Là, dans la corbeille, gisait la calligraphie qu'il avait refusé de conserver : l'essence du langage, la vérité.

Paris, le cinq mars 1997

Histoire CXLVIII

Ile de Not Pyrc, le vingt-cinq mars

C'est si drôle de commencer un journal. On est à moitié sûr de n'avoir plus rien à exprimer ou d'avoir trop à dire.

Si je commence ce journal, c'est à la fois pour m'occuper et pour raconter la terrible chance que j'ai eue. Je ne suis d'ailleurs pas certain d'y écrire longtemps. Il faut dire que je n'ai jamais vraiment pu m'astreindre à une tâche régulière.

Je suis issu d'une civilisation industrielle. J'ai passé une grosse partie de ma vie enfermé dans des sous-sols devant d'énormes machines ronronnantes. C'est étonnant mais, même ici, le bruit répétitif de l'océan brisant ses lames sur les rochers me rappelle le temps des machines. Comme un thème jamais tari, le bourdonnement s'est incrusté dans mes oreilles, tout comme la régularité déroutante du geyser de l'île.

J'ai soixante dix ans. Ici, j'oublierai mon matricule identifiant. Je ferai comme si, toujours, j'avais été un homme unique ainsi qu'une volonté qui aurait oublié combien de fois la lourdeur des structures l'avait brisée. J'ai réagi. Tard malheureusement. Le simple fait que ces mots s'écrivent à mesure devant moi est révélateur du profond changement de mon état d'esprit. J'ai passé soixante ans de ma vie dans les Forges, à rêver d'un air libre pour respirer. Mes premières sorties restent, dans ma mémoire, comme un état de choc : elles ne cessent de me hanter depuis toujours. Aujourd'hui, l'air libre m'entoure, même si le silence se peuple dans mes oreilles des tintements réguliers des machines de jadis.

Durant toutes ces longues années, j'ai économisé pour m'acheter un domaine. Je suis veuf, vieux. Pendant vingt ans, j'ai gardé pour moi le maximum du sang que la Forge consommait, chaque jour, chez le forgeron que j'étais, sous forme d'une fine monnaie qui s'amoncelait progressivement pour cristalliser les rêves les plus fous. Ma fortune n'était pas bien grande mais les domaines à l'air libre étaient passés de mode. Ayant un faible pour la mer, je souhaitais acheter une île. L'idée m'était venue en découvrant une annonce dans le périodique de la Forge. Je fus rassuré de voir que l'on vendait encore des îles. Mais il me restait dix ans durant lesquels j'étais condamné à lorgner la même annonce toutes les semaines sur le journal, de peur qu'elle ne disparaisse soudain. Combien les derniers mois furent difficiles ! Le ronronnement des machines de la Forge emplissait les secondes qui passaient, secondes qui faisaient mourir mes amis d'épuisement, me laissant chaque jour un peu plus seul. Grâce à la nature, je figure dans les personnes qui, arrivées à l'âge fatidique de soixante-dix ans, peuvent goûter d'un repos mérité. Autour de moi, ma génération s'éteignait pour n'être pas aussi fortement charpenté que je l'étais. Aujourd'hui encore, je traîne ma lourde carrure. Pour mes amis dont certains refusaient obstinément de voir le jour, le travail fut synonyme de mort. Au bout du compte, seuls quelques plus jeunes saluèrent mon départ lorsque je quittais la Forge. Les adieux furent difficile : pour moi l'inconnu commençait ; il aurait été plus simple de faire comme tout le monde, c'est-à-dire de mourir dans l'enfer dans lequel j'avais toujours vécu. Je me retrouvai devant le vide du dehors, vieux, brisé par la vie, hésitant à me lancer dans la réalisation de vieux rêves poussiéreux.

Le matin de mon départ, l'annonce était à la même place que celle que j'avais découpée dix ans auparavant. Il me fallait faire vite : je n'avais pas les moyens de perdre ne fut-ce que quelques jours. Après avoir parcouru des kilomètres de couloirs dans l'immense labyrinthe que constituaient les domaines de la Forge, j'aboutis au bloc dont l'adresse figurait en caractères élimés sur l'annonce originale qui avait construit mon rêve. Derrière la porte, un gros homme était assis derrière un bureau, dans une pièce d'une grisaille uniforme.

— Bonjour, s'exclama-t-il comme si je l'avais réveillé.

— Bonjour, je viens pour l'annonce.

— Vous avez tout soldé ? Vous avez votre carte d'identification ?

— Oui.

— Ce sont là vos bagages ?

— Oui.

Je ne possédais en tout et pour tout qu'une mallette usée, le reste de ma chambre appartenant à la Forge.

— C'est bien. Veuillez me suivre.

Nous passâmes par une porte dérobée dans le mur. Un long couloir sinueux menait à une des soixante-dix sorties répertoriées. Un homme qui attendait prit ma mallette.

— Monsieur, commença le gros homme, c'est ici que nos destinées divergent. Vous rejoignez le monde extérieur ; en un sens, je vous envie. Vous ne serez pas déçus par votre nouvelle demeure.

Il me serra la main avec une affection fausse.

— Bon vent !

La porte se ferma. Nous traversâmes un sas aux bruits métalliques complexes pour aboutir dans un vaste hangar abritant une machine à hélices. Nous embarquâmes dans l'étroit habitacle. Un moteur vrombit jusqu'à nous assourdir. Nous avions quitté le sol. Une nappe grise surgie de nulle part nous avala soudainement.

Tout à coup, j'eus peur : plus de plafond, plus de toit visible ! Jamais auparavant, je n'avais été dans la semblable position d'une immensité de ciel ouvert sur l'irréversibilité de ma décision.

— Tout va bien, monsieur ? demanda le pilote.

— Oui. C'est... l'air.

— Vous travailliez dans les Forges, monsieur ?

— Oui. Cela se voit ?

— En effet. On dit que la solidarité y est très grande, que la société est moins dégradée qu'ailleurs.

— C'est vrai, quoique je ne connaisse pas d'ailleurs. C'est ma première vraie sortie.

— Vous allez être étonné. L'extérieur est différent.

— Cela me fait un peu peur. Cette machine, c'est...

— Un avion.

— Un avion ? Je crois que l'on m'en avais parlé, il y a longtemps. Je ne savais pas si cela existait vraiment. Nous volons ?

— Oui, monsieur.

— Est-il possible de descendre un peu pour voir le sol.

— Je regrette mais c'est interdit par le règlement. Vous verrez le sol à l'atterrissage. Pas de chance, ce brouillard.

Une infinie nappe grise nous environnait. Les yeux plissés par l'inhabituelle lumière naturelle, je fouillais la brume pour trouver une quelconque illustration de souvenirs incomplets.

— Tenez, monsieur, mettez cela.

Il me tendait des lunettes, tenant le manche d'une seule main. Le relief était étrange, mais mes yeux usés par les ténèbres aimaient ce verre fumé.

— Vous pouvez les garder.

— Merci.

— Nous amorçons notre descente. Ouvrez grands vos yeux.

Le spectacle était sublime. D'un seul coup, la nappe grise qui nous englobait se trouva au dessus, découvrant dessous une autre nappe si fine que le sol se voyait au travers. La double perspective du gouffre nous séparant de la draperie horizontale de nuages et du second gouffre séparant la nappe elle-même du sol était vertigineuse. Au sol, une mer verte ondulait sous les vents. A mesure que l'appareil se rapprochait du sol, du toit vert se dégagèrent d'innombrables petites coupoles qui s'arrondissaient à vue d'œil.

— Ce sont des arbres !

— Exactement. Des machines à produire de l'oxygène.

— Personne ne vit plus là-bas ?

— Personne ou presque. Seuls quelques irréductibles tentent de vivre dans ces conditions inhumaines, loin des machines de la civilisation. Attention, nous allons atterrir.

Nous traversâmes la fine feuille de brume comme on traverse la surface de l'eau d'une piscine calme. Déjà la nappe horizontale s'enfuyait au dessus de nous à mesure que le sol s'approchait. Le vert des arbres tendait parfois vers le jaune.

— Quelle diversité de couleurs !

— Ce doit être le printemps.

— C'est beau.

— Monsieur, s'il vous plaît. Je me concentre.

La piste était tracée au milieu d'une masse d'arbres comme une balafre sur un visage. L'avion tressauta en touchant le sol. Après l'arrêt, nous descendîmes. J'eus du mal à déplier ma grande et vieille carcasse de l'étroit appareil. Le pilote descendit mes bagages, serra ma main silencieusement en guise de rapide adieu puis remonta dans sa machine.

Au bout de la piste attendait un autre type de véhicule à quatre roues, comme un train autonome ne possédant qu'un seul wagon. Un homme las était aux commandes. Il descendit en soufflant, rangea ma valise à l'arrière et m'invita à monter.

— Vous êtes monsieur Taxi ?

— Non ! Vous êtes dans mon taxi. Où désirez-vous aller ?

— A l'île de Not Pyrc.

— Ouais, c'est parti.

Le chauffeur lança sa drôle de machine le long d'une route cahoteuse qui passait au sein des arbres.

— C'est drôle tous ces arbres.

— Ouais, c'est la forêt de Milly, un superbe lieu.

— Une forêt...

— Ouais.

— L'île. Elle est bien... comment dire... dans l'eau ?

Son regard se fixa sur moi dans le miroir de la machine.

— Et ouais ! C'tte question !

— Votre machine va-t-elle dans l'eau ?

— Hé non ! Mais, d'où sortez-vous bonhomme ?

— De la ville.

— Ouais, j'avais compris. Mais de quelle ville ?

— Quelle ville ? Hé bien, la ville.

— Oulala. Vous avez du mal. Bon, je vous conduis jusqu'à l'île et puis c'est tout. J'veux rien savoir de plus.

Il ne m'adressa plus la parole du voyage.

Il m'a laissé sur le bord d'une grande falaise plongeant dans une mer agitée. Un homme, habillé comme un pêcheur d'un livre d'images de la Forge, me montra l'île que j'avais achetée. On distinguait la côte depuis la falaise, une côte minuscule perdue dans le brouillard.

— Je me présente : je m'appelle Max, dit-il en chiquant bruyamment.

Tout en lui sentait l'extérieur, comme s'il avait passé sa vie en dehors d'une ville.

— D'où c'est que vous venez ?

— De la ville.

— Ouais, ben ça va vous changer d'être ici. Le problème pour vous, ça ne pourra être que le ravitaillement général. Faudra que vous preniez la barque pour aller chercher de la distraction. Oh sinon, pour manger, ne vous en faites pas : il y a tout le confort. Pour le calme, vous allez être servi, mon vieux.

N'y tenant plus, je demandai :

— Vous avez toujours été dehors ?

— Ben, j'pense oui, et pis par tous les temps. Vous verrez que dans le pays, les tempêtes, ça rigole pas. Y a une sacrée vue d'ici, hein ? Alors, comme ça, vous avez acheté Not Pyrc ?

— Comme vous voyez.

— C'est marrant. Ca fait peu que le vieux Ben l'a quittée. Il est plus de ce monde, le pauvre. C'est un drôle de coin, c'tte île. Les vieux racontent qu'elle est là par intermittence.

— C'est impossible.

— Peut-être bien. N'empêche que personne dans le coin ne s'amuse à compter les îles. Y'en a tellement que s'il en manquait une, personne ne s'en rendrait compte.

— Mais elle est bien là.

— Ouais.

Il cracha sa chique à terre.

— Bon assez discuté, je vous emmène. Venez, on descend jusqu'au bateau, là, tout en bas.

Nous montâmes dans la barque. Nous vogâmes silencieusement sur la surface miroir, calme et ondulante, sous l'effet d'une brise discontinue. L'île se rapprochait à mesure que les énormes falaises

crayeuses entraient dans le brouillard. Nous fûmes bientôt en vue d'une crique dominée par une maison sur pilotis. Un moment, je crus que l'île tanguait, mais je m'aperçus rapidement que seul le bateau oscillait sur la nappe sombre et infinie. Tout est démesuré pour quelqu'un comme moi : le ciel, certes, mais surtout la mer, cette étendue liquide plus vaste que tous les rêves, cette masse mouvante s'agitant sous l'effet d'une volonté incompréhensible pour nous autres. Plusieurs fois, je glissai ma main dans les courants d'eau glacée qui glissaient le long de la coque du bateau. Max qui était assis derrière paraissait rêver. Il ne sortit de sa torpeur qu'au moment où la barque s'échoua sur le sable de la crique. Il porta ma valise dans la maison à laquelle on accédait par un petit chemin sinueux accroché à la pente.

Une fois dans la maison, il me présenta les commodités.

— Voilà. Vous êtes à Not Pyrc, dans la maison de feu Ben. Un coin tout à fait luxueux pour les parages : huile pour les lampes, eau à volonté — la source arrive jusque dans le bac ! — et une immense bibliothèque donnant sur la mer !

— Des livres ?

Je n'avais jamais vu autant de livres. J'en pris un et l'ouvrit stupéfait.

— C'est du papier !

— Ben oui, qu'est-ce que vous voulez que ce soit ?

— Heu, non rien.

— Alors, comme tout est au petit poil, vous avez derrière la maison un potager, des arbres fruitiers et de la volaille. Oubliez pas de la nourrir. Deux ans que j'entretiens ces bestioles pour le successeur de Ben. Vous m'enlevez là une sacré épine du pied. En plus, l'eau, c'est une source chaude, un geyser. Vous pouvez vous flatter d'avoir un geyser d'eau douce et chaude en plus, ce qui veut dire que vous pourrez vous laver correctement. Voilà les tuyaux qui alimentent la maison.

Je trouvai l'installation rustique.

— Bon. C'est tout. Dans le hangar, y a un bateau avec une voile, des rames et une remorque pour le mettre à l'eau. De toutes façons, vous avez le total de ce qu'il faut savoir sur l'île dans ce cahier. Ben était un pêcheur et il savait naviguer. Vous avez toutes ses affaires. En plus, il était quasiment de votre taille, un solide gaillard. Vous n'êtes pas encore trop vieux. Vous avez le temps d'apprendre des choses.

Il cracha par la porte fenêtre ouverte. Quel ciel ! Quelle mer !

— Bon, je vous laisse. Faut que je fasse mon tour.

— Je peux vous contacter comment ?

— Je passerai vous voir pour les victuailles toutes les semaines. Vous n'avez qu'à commander, je vous apporte ce que vous voulez pourvu que ce soit dans cette liste qui est sur la table. Bon, allez, salut vieux. A la semaine prochaine !

Ma gorge se serra involontairement lorsque son bateau disparut sur un côté de la baie. Accoudé au balcon de bois, j'entendais le geyser respirer avec la régularité d'une machine.

Le lendemain, le vent se levait. La mer, agitée sur les flancs de l'île, se couvrait de traits blancs mousseux et anarchiques aussitôt disparus. La baie hésitait entre l'agitation et la paix, ne parvenant pas à faire une bonne prise au vent. Le vent d'ouest balayait l'île de l'autre côté, du côté le plus escarpé, celui qui montait ses rochers en pointe vers le geyser.

Comme il doit être de coutume pour les nouveaux propriétaires, je fis le tour de l'île afin de parvenir à la situer précisément par rapport aux alentours. Paré d'un pull-over d'une laine épaisse que je croyais disparue, j'eus un léger haut le cœur lorsque je sortis de la maison. Je vent avait chassé le brouillard de la veille. Les falaises, lointaines mais visibles, étaient encore dans l'ombre. Je m'étais aperçu assez vite au vu du plan sommaire de mon domaine que le meilleur moyen d'avoir une vue panoramique de l'île était de gravir le mont afin d'aboutir au geyser. L'emplacement du geyser laissait deviner une face ouest impraticable, presqu'aussi raide qu'une falaise dont l'assise se serait perdue sous les eaux.

J'entrepris le sentier montant, trébuchant souvent, le nez à l'air, les yeux rivés sur le ciel bleu infini où s'illustraient quelques gros nuages pressés. Ma carcasse était lourde. Je fis plusieurs pauses, goûtant le silence de la nature à laquelle je ne parvenais pas à m'habituer. Ici, devant moi, vivait un monde complet de plantes et d'animaux que je devinais ne pouvant pas toujours les voir, tout un univers vivant sous les jets réguliers du geyser. A l'approche, voyant l'humidité monter, je revêtis une drôle de combinaison jaune ne couvrant que le haut du corps.

Les derniers mètres étaient si difficiles que je fus contraint de m'aider des mains. En dessous de moi, au jeu de bosses incongrues présentes sur le terrain, la petite maison sur pilotis apparaissait et

disparaissait comme un œil cligne. J'étais alors incroyablement haut et proche de me rompre le coup en cas de subite perte d'équilibre.

Enfin, alors que j'allais aboutir à une sorte de replat, un visage placide, surgissant devant moi, manqua de me faire basculer dans le vide. *In extremis*, je me retins à une pierre qui, Saintes Forges, tint bon. La tête ronde me regarda avant de s'éloigner. L'animal avait une forme étrange : quatre pattes noueuses sortaient d'une carapace gigantesque. La tête, plus centrée sortait comme une patte pour rester fixer au bout d'un long cou immobile. L'animal restait figé. Redoutant quelque attaque fulgurante, je décidai d'accéder au plateau par un autre passage distant de quelques mètres.

A intervalles réguliers, l'ouverture béante grondait en projetant une gerbe d'eau. Mes oreilles, emplies du bruit du vent, tintaient encore des orgues métalliques de la Forge. Progressivement, les images m'envahirent pour se dissoudre dans le soleil et l'eau qui, en retombant, provoquait d'instables et magnifiques arcs-en-ciel. J'évitai le monstre immobile pour regarder vers l'ouest. La mer s'étendait à perte de vue virant au loin au vert. Plus loin encore, la brume fondait mer et ciel. Les yeux plissés par la force du vent, penché en avant pour affronter l'étonnante puissance de la nature, je tentai d'oublier dans cet infiniment bleu les cloisons dont les perspectives emplissaient mes souvenirs comme un irréel passé.

Je sursautai. Le monstre s'était approché à mon insu pour placer son pied sur le mien, m'obligeant à l'immobilisme.

— Bonjour, dis-je pour le calmer.

Sa tête se leva afin de m'examiner de ses yeux vides. Puis elle se tourna vers l'ouest.

Plus au nord, on distingue d'autres îles lointaines. D'après une des cartes que j'ai trouvée quand la maison, cet archipel se situe à trois heures de bateau environ, les jours de grand vent. Qui sait si j'irais un jour ?

Ile de Not Pyrc le trois avril

J'ai eu très peur cette nuit. La terre a tremblé. L'île en a frémit, j'en suis sûr. Ce genre de catastrophe est absolument terrifiant : la terre se dérobe sous vos pieds, rien ne paraît stable, tout est sur le point de se désagréger. Un instant, j'ai craint que l'île ne s'engouffre dans la mer comme foudroyée par un châtiment divin.

Max est revenu aujourd'hui pour m'apporter une cargaison impressionnante de victuailles et d'équipement. Je lui ai parlé du tremblement de terre. Il a simplement haussé les épaules en soupirant :

— Ce genre de choses arrive fréquemment ici.

Néanmoins, je soupçonne l'homme de n'avoir pas été tout à fait franc avec moi. Son regard fuyait le mien.

— Pourquoi m'apporter un plein bateau ?

— Parce que je ne reviendrais sans doute pas avant un mois.

— Mais il y a de quoi nourrir un homme pour plus d'un an.

— Oh ! Ca dépend des mangeurs ! D'aucuns vous avalerait ça en quinze jours.

Le monstre vivait avec moi depuis quelques jours. Max rit en le voyant sortir de la maison.

— Ah ! Ah ! Vous vous êtes fait une amie ?

— Oui. Qu'est-ce que c'est comme espèce ? demandai-je prudemment.

— Une tortue ! Et une sacrée ! Elle se nomme Etoile.

— Etoile, comme une étoile ?

— Ouais. C'est la plus vieille habitante de l'île. On raconte qu'elle était dans les parages avant l'homme.

Il se mit à pleuvoir peu après qu'il ait quitté l'île. Depuis quelques jours le temps s'assombrissait, la mer devenait grosse, hurlante. Elle semblait jouer un jeu auquel je ne comprenais rien, s'agitant incessamment sans parvenir à transformer sa colère en furie. Je réalise seulement maintenant la violence de la nature. Sans hésiter une seule seconde, si je me trouvais là au milieu de ses flots, la mer me broierait.

Etoile me regarde passivement tandis que j'écris devant un léger feu. Parfois, je ne parviens pas à savoir si elle est éveillée ou si elle dort les yeux ouverts. Bientôt, je me balancerais dans mon fauteuil en regardant la crique d'un œil et mon passé de forgeron de l'autre. Lorsque je m'éveillerai dans la nuit, l'âtre sera mort, Etoile aura sa patte sur mon pied et le soleil ne tardera à poindre très loin vers l'est.

Ile de Not Pyrc le dix mai

Je suis désormais certain d'être installé sur une zone sismique ; l'île tremble souvent. Je m'y habitue difficilement même si je parviens à dormir en pointillés.

Nous sommes entrés dans une drôle de saison : le vent d'ouest domine rendant la mer si agitée que les gerbes d'eau mousseuse raccourcissent la vision. Depuis longtemps, ma vue est coupée par une brume épaisse à moins que les nuages ne soient particulièrement bas. L'agitation du vent remplace une nappe par une autre. Cela fait bientôt quinze jours que je n'ai vu ni ciel ni soleil.

La crique est bien abritée. Il est agréable d'y passer son temps. Max n'est pas revenu comme il l'avais promis. Qu'importe ? J'ai encore de quoi attendre sa venue.

J'ai découvert sur l'île un genre de petit animal court sur pattes se nourrissant de la végétation florissante. A l'aide d'une arme nommée fusil, j'ai tenté d'imiter les chasseurs d'autrefois. Une fois attrapée, la bête s'est avérée succulente. Même Etoile y a goûté, me donnant ainsi l'occasion de remarquer des petites dents tranchantes sur sa mâchoire.

Cette dernière me suit partout, à sa vitesse, certes, car elle marche lentement. Je compte encore les jours comme à l'époque de la Forge. Je regrette parfois cette ambiance chaude et cloîtrée. J'y ai trop passé de temps. Ici, toute ma vie passée me paraît un rêve. Parfois, quand je dors, je me crois à la Forge un jour où j'aurais oublié de me lever. C'est imbécile. Cela ne m'est jamais arrivé. La terre tremble surtout la nuit. Je crois que c'est pour cette raison que je fais de mauvais rêves. Ce bruit répétitif résonne à mes oreilles. Dans ma tête, l'écho du métal me hante. Je me réveille en nage, sentant que la terre tremble. Devant moi, Etoile dort les yeux ouverts sur la nuit noire.

J'occupe mes journées à me cultiver, à lire des livres de la bibliothèque de Ben. Ces livres sont si vieux. Ils traitent d'un monde que je connais pas, monde qui m'est trop étranger. Certains livres sont même écrits dans des langues qui me sont inconnues, mais les mots occupent mes soirées solitaires quoique je parle beaucoup à Etoile. Elle me fait toujours rire, cette « tortue », comme l'appelait Max. Elle a une tête chauve qui sourit par moments. Sa tranquillité me gagne souvent dans la journée à tel point que, comme un enfant fatigué, je m'endors en la regardant.

Ile de Not Pyrc le cinq juin

C'est incroyable ! Je veux l'écrire pour ne pas devenir fou. C'est tout simplement incroyable !

Ce matin, lorsque je me suis levé, le soleil terrassait de ses rayons brûlants jusqu'aux moindres insectes de l'île. En prenant mon petit déjeuner sur le balcon de la maison sur pilotis — tiens d'ailleurs c'est vrai, pourquoi cette maison est-elle sur pilotis ? —, je fus étonné de ne pas retrouver mes falaises ombrées du soleil d'est.

Emmenant Etoile avec moi, nous avons grimpé sur le sommet de l'île, là où l'eau du geyser éclabousse dans le sens où souffle le vent.

Surprise !

L'horizon était vierge ! Totalement vierge ! Pas de falaise ! Pas d'archipel au nord ! Pas une terre émergeante aussi loin que le vue portait. De plus, le temps était si exceptionnel que j'avais la désagréable impression de n'avoir jamais regardé aussi loin.

Une angoisse grandissante m'envahissait. Ce soleil me paraissait ironique tant il brillait sur mon abattement. Les vertiges revenaient, les seuls nuages que je voyais étant des fils situés à des hauteurs considérables.

Je me suis effondré sur le sol, sous l'eau chaude du geyser. Tout se bousculait dans ma tête. Rapidement, je pensai à Max et à son rictus cachottier, à ses explications en demi-teinte trahissant l'impossibilité de me dire toute la vérité. Etoile se rapprocha de moi et mit la patte sur mon pied.

Saintes Forges ! Où suis-je donc tombé ?

Ile de Not Pyrc le six juin

La sinistre certitude d'être désormais isolé au cœur de l'océan s'est très vite écrite en moi. Je la voulais la solitude, loin de la Forge, la nature sauvage. Je l'ai, maintenant.

A la stupeur a succédé l'interrogation. Je suis certain que l'île à bougé, a été transportée dans ce point isolé de l'océan. Mon esprit boucle dans le silence en tentant de déterminer le pourquoi d'un tel déplacement. Il faudrait du recul pour y voir plus clair. En sortant de la Forge, j'ai senti que ce monde m'était inconnu. Il est vrai que de rares images nous montraient l'extérieur et ses couleurs, à nous les forgerons. Maintenant, je crains de n'avoir pas saisi toutes les lois de l'île.

Je voudrais penser : l'île a bougé ; mais quelque soit la définition que je trouve d'une île dans un des livres de la bibliothèque, rien n'indique que les îles bougent. Je suis donc la victime d'un casse-tête que je ne sais prendre par le commencement. Les tremblements de l'île doivent être liés au fait que cette dernière bouge et ait bougé. Cependant, je ne parviens pas à trouver le lien entre les deux faits.

J'ai voulu, ce soir, faire l'état de mes provisions. Mais, devant l'ampleur du stock, j'ai laissé tombé. J'ai cherché Etoile un moment. Celle-ci profitait du soleil de plomb pour se rafraîchir dans la baie. J'ai pris mon dernier bain dans la mer calme et chaude. Du point de vue du climat, même si je ne sais pas où je me trouve, j'ai l'impression de m'être approché du sud car il fait tout à coup plus chaud.

Dans l'eau, Etoile est une remarquable nageuse malgré sa taille impressionnante. Pour ma part, je barbotte étant donné que je ne sais pas nager. Le sable a un contact doux sous les pieds.

A l'heure qu'il est, je suis perdu au milieu d'un paradis.

Ile de Not Pyrc le dix juin

J'ai eu la révélation. Puis la solution.

J'ai l'impression de perdre ma langue à force de rester seul sans parler. J'ai beau lire et écrire, je ne sais pas ; je suis inquiet.

D'abord la révélation. J'étais dans la baie avec Etoile. Le soleil perçait l'eau de mille rayons dont certains se réfléchissaient sur nous, dans nos yeux. Etoile faisait mine d'être un morceau de bois dans l'eau. Les pattes écartées, elle restait immobile, la tête hors de l'eau. Pour regarder une bête bougeant dans le fond, elle a plongé la tête tout en restant immobile. Depuis l'endroit où je me trouvais, je voyais la surface plane de l'eau, la carapace d'Etoile formant une île. Une mouche cheminait tranquillement sur son dos. Doucement, Etoile dérivait. Brusquement elle a levé la tête et la mouche effrayée est partie. Sa carapace vibrait à mesure qu'elle tanguait.

C'était moi ! J'étais, non sur une île, mais sur le dos d'un animal qui bougeait dans la mer ! J'étais la mouche de la carapace ! Le misérable insecte qu'une vague ou un mouvement inconsidéré de l'hôte pouvait envoyer par le fond.

Etoile plongea brusquement, laissant sur l'eau une cible dont les cercles concentriques s'écartaient les uns des autres. J'y vis ma tombe et, effrayé, je sortis de l'eau en courant.

Après avoir recouvré mes esprits, je pensai à la bibliothèque. J'y avais vu un bestiaire lors de ma première visite. Il me fallait retrouver le livre et découvrir quel était l'animal sur le dos duquel je traversais les océans.

Je fouillai la bibliothèque sans parvenir à trouver le volume. Sur la table de la salle à manger, face aux vitres donnant sur la baie, gisaient de nombreux livres ouverts éparpillés entre de vieilles assiettes sales que je n'avais pas eu le temps ni le courage de laver. Le livre devait se trouver là ! Dans ma mémoire, je voyais sa couverture travaillée avec un dessin de poisson dont les yeux exorbités rappelait un homme atteint de la démence de Vulque.

Enfin, sous une pile de livres diversement ouverts, je trouve le volume. Il est épais et lourd et semble avoir été torturé par les âges. Je parcours de regard tous les animaux figurant sous la classification *poissons et apparentés*. Avec fougue, je parcours dans l'ordre alphabétique les animaux et leurs numéros de pages afin de lire les premières lignes des articles. Puis je tombe sur la lettre C : *Crypton ou poisson Crypton*.

Cet animal a pour première particularité de ressembler à une île fortement pentue, munie d'un geyser en son sommet. Le poisson Crypton est de la famille des poissons cônes, elle-même voisine des poissons colonnes. Il est très difficile de savoir comment les poissons Crypton sont construits morphologiquement parlant. A mi chemin entre l'animal et le minéral, le poisson Crypton migre vers les eaux chaudes l'été et vers les eaux froides mais non polaires l'hiver. Ces déplacements sont essentiellement nocturnes. Il se manifeste par un léger tremblement de l'île, tremblement qui, s'il est désagréable, n'est pas fondamentalement dangereux étant donnée la stabilité de la végétation implantée sur la partie émergée du poisson Crypton.

La partie immergée est difficile à décrire. Certaines hypothèses (Bounce dans le traité des poissons cônes*) font état d'une partie basse du poisson Crypton en forme de soufflet et muni dans la partie la plus inférieure d'une couronne de pattes préhensiles lui permettant de s'accrocher au fond de la mer afin de résister aux tempêtes et aux courants.*

La dernière chose à noter à propos du poisson Crypton est la symbolique qui lui est associée dans la tribu des N'bh. Ceux-ci isolent leurs vieillards sur des poissons Crypton en migration afin que ces derniers les conduisent au royaume des morts. Dans cette symbolique, une tortue accompagne chaque mourant sur le poisson Crypton (voir les bas reliefs de N'baou).

La dernière ligne était effacée.

J'étais consterné. Je suis consterné.

Devant moi, le livre s'étale alors que l'abattement me gagne. En recopiant l'article de Vincent et Hartmann, j'ai réalisé combien j'ai été floué, grugé par ce vendeur d'îles qui est un vendeur de mort. Le Bestiaire, la maison, tout me rit au nez. J'imagine les bas reliefs de N'baou et leur atroce symbolique : une île qui tremble, un geyser, une tortue contemplant un condamné comme je le suis, un condamné à mort migrant vers sa dernière demeure.

Derrière moi, j'entend le geyser qui ronfle, la *respiration* du poisson Crypton, sa respiration éternelle qui régulièrement, comme une bruyante horloge, compte les secondes qui me restent à vivre.

Ile de Not Pyrc le douze juin

Tout est perdu pour moi. Le poisson Crypton avance vers une masse de nuages noirs, masse hurlante et informe me réveillant la nuit. Je rêve de la Forge, sans arrêt. Je ferme les yeux, je la vois ; j'écoute le silence et entends le bruit répété des machines maniant le fer. Cette nuit, j'ai même rêvé que le geyser était une des nombreuses cheminées de la Forge, crachant à intervalles réguliers la vapeur d'eau témoignant du refroidissement des métaux en fusion.

Etoile m'a abandonné. Je ne parviens pas à savoir si cela vient de la proximité des tempêtes où de l'ouverture du Bestiaire.

A présent, je suis seul et fatigué. La vie passée me rattrape. Je sombre alors dans l'amertume. Aujourd'hui, j'ai beaucoup peiné pour grimper au sommet de l'île. Le geyser s'est emballé. C'est drôle, le Bestiaire ne mentionnait pas la mort des poissons Crypton. Peut-être les îles ne meurent-elles pas ?

Ile de Not Pyrc le trente juin

Nous sommes entrés en enfer depuis près de dix jours. Pendant ces dix jours, j'ai lutté pour tout protéger, puis j'ai abandonné, me réfugiant avec mon journal dans un genre de grotte que j'ai découvert au dessus de la maison. Quelle ironie ! Je devrais plutôt écrire ce qu'il reste de la maison. Celle-ci a été balayée par les eaux ce matin. La crique est noyée comme si l'île s'était enfoncée. Ironie du sort, les pilotis n'auront pas suffit. Tout est submergé. Depuis mon trou — je pense ma tombe —, je contemple l'orage noir se déchaîner et détruire le semblant de vie étrangère qui s'accrochait au poisson Crypton.

Ile de Not Pyrc le premier juillet

C'est la fin. Je vais laisser définitivement la grotte qui commence à être submergée. Je vais grimper sur la pointe de pierre et tenter de descendre dans le puits du geyser, seul abri provisoire. Je ne sais pas comment faire, mais c'est mon seul espoir.

Ile de Not Pyrc le premier juillet

J'y suis, l'eau dilue l'encre que je trace sur ce cahier. Je suis bloqué dans le puits près du geyser qui ronge, hurlement après hurlement, la marche sur laquelle je suis assis, au bord du gouffre noir dans lequel je vais sombrer.

Je devine maintenant la phrase manquante du Bestiaire :

Chez les N'bh, on raconte que le poisson Crypton est friand des hommes ayant trop vécu.

Paris le huit avril 1997

Histoire CXLIX

I.

La façade était accolée à un grand bâtiment s'élançant dans les ténèbres de la nuit. La porte d'entrée, située au sommet d'une volée de marches désormais brisées, avait un jour resplendi sur une rue, exhibant ses dorures complexes, ses arabesques nouées en des symboles qui avaient, depuis, perdu toute signification. Le bois d'ébène avait été sculpté par un artiste renommé qui, dans la partie basse de ses créations, ne pouvait s'empêcher d'apposer un sceau de métal composé d'une gaffe à deux crochets. Aujourd'hui, seul le sceau se distinguait sur la lourde porte d'entrée maculée de peinture, usée par les coups d'armes blanches, gravée par des tisonniers. Quoiqu'attaquée par maint objet contondant, personne n'avait pu l'extraire du bois, ni d'ailleurs le détruire par dépit de ne pouvoir l'arborer comme un bijou. Plus haut, les fenêtres avaient plus souffert encore que les reste de la façade : les gonds avaient été brisés, les volets arrachés puis brûlés sur le sol, les vitres étaient au stade de légende. Quant aux murs, ces derniers se confondaient avec la porte tant les couches de peintures étaient épaisses, témoignant des éternelles luttes de clan se disputant, à coups de symboles destructeurs, la surface des édifices. Une vieille rambarde de pierre restait devant la façade, atterrée par ce spectacle de décrépitude.

L'architecte qui avait eu l'idée de conserver la façade de la maison pour l'y adosser à sa tour avait eu une vie mouvementée et une fin violente. Contesté dans son entreprise bâtarde, il fut publiquement chahuté avant d'être sauvagement assassiné devant sa façade, la tête fracassée contre la porte d'ébène, condamnée, aveugle. Première victime connue de la Guerre des Hordes, sa mort avait marqué l'avènement d'une nouvelle ère durant laquelle la dalle de béton et ses tours étaient la propriété des travailleurs le jour et des hordes la nuit. Chaque matin, les foules qui se déversaient sur la dalle contemplaient consternées les destructions de la nuit dont les acteurs avaient miraculeusement disparu, le jour venu. Les horaires des sorties étaient respectés : en aucun cas, il ne fallait sortir la nuit de peur de figurer sur les longues listes de disparus, stakhanovistes punis de leur inconscience.

— Messieurs, arrêtez cet homme !

— Vous plaisantez, madame le Maire.

Des hommes armés et cagoulés avançaient lentement vers un homme de taille moyenne tenant les bras à moitié levés de crainte de provoquer une trop vive réaction de la part des hommes de main. Ces derniers, le canon les précédant, auraient pulvérisé l'humain d'un seul de leur tir.

— Attachez-le sur cette chaise !

— Vous ne savez pas ce que vous faites, madame.

— Sortez maintenant.

Le maire s'était approchée de l'homme saucissonné afin de vérifier la fermeté des liens.

— Vous êtes satisfaite ?

— Je crois, oui.

— Et bien moi non, figurez-vous ! Que croyez-vous ? Que je ne connais pas vos méthodes ? Que je vais tout vous dire *gratuitement* ?

— C'est en effet ce que je crois.

— Je puis vous affirmer que vous vous trompez.

La maire s'était approchée de la baie vitrée, plongeant dans une nappe obscure au bout de laquelle brillaient les lumières de la ville.

— Quelle drôle d'idée d'habiter cette dalle.

— N'est-ce pas ? Je suis charmé de votre remarque, quoique votre visite soit fort peu courtoise.

— Cette façade, en bas, qu'est-ce ?

— Une vieillerie datant d'avant les hordes.

— Je crois que ces hordes sont des légendes, inventées pour faire peur au peuple.

— Vous ne pouvez être franche, cela serait trop étonnant. Imaginez que je vous enregistre...

Elle se retourna, les yeux lançant des éclairs.

— Vous m'enregistrez ?

— C'est une possibilité. On se défend comme on le peut.

La pièce était vaste et peu éclairée. Une moquette usée ornait le sol d'une couleur terreuse. Au centre de la pièce, trois chaises et une table attendaient immobiles. L'homme commençait à s'agiter sur sa chaise. La maire affronta la lumière pour venir s'asseoir en face de lui.

— Veuillez me détacher, s'il vous plaît. Ces liens me font mal.

— Je m'en moque. Dites-moi ce que je veux savoir.

— Vous êtes jolie bien que peu agréable.

Elle le frappa d'une main sur la joue.

— Votre main est douce.

Elle recommença.

— Vous avez de beaux yeux.

A chaque remarque, elle frappait plus fort. A la fin ,elle fit basculer l'homme et la chaise en arrière. Debout, elle était rouge de rage, les bras pliés, les mains résonnantes des coups prodigués. L'homme était visiblement étourdi.

— Bonne chance pour votre carrière, madame, souffla-t-il.

Elle le frappa d'un coup de pied dans le ventre. Il hurla.

— Madame le maire, puis-je vous suggérer quelque chose ?

— Non, allez-vous en ! Laissez-nous !

Le conseiller voulut s'éclipser aussi discrètement qu'il s'était approché mais elle retint sa manche.

— Attendez. Redressez-le et allez-vous en.

Il releva l'homme et la chaise puis disparut. Un mince filet rouge coulait d'un coin de la bouche du prisonnier.

— Vous cognez bien, madame le maire. Félicitations, dans doute avez-vous été entraînée au...

Le coup avait résonné dans la pièce.

— Je suis déterminée à avoir ce que je veux.

— C'est ce que je constate. Mais si je vous ai fait venir chez moi, c'est sans doute pour négocier. Je regrette d'être répétitif mais ma position est celle d'un marchand.

— Vous avez parfaitement compris : je ne veux pas négocier.

— Vous voulez tout, gratuitement, et vous pensez que je vais vous le donner rien que pour vos superbes yeux ?

Elle le frappa une nouvelle fois.

— N'insinuez rien. Où est l'antidote ?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

Elle le saisit par les cheveux, bascula sa tête en arrière, découvrant ainsi sa gorge virile sur laquelle pointait une pomme d'Adam fuyante.

— Je suis prête à tout, entendez-vous, à tout. Je n'ai ni scrupule ni sentiment. Si vous n'aviez rien que je veuille, je vous écraserais de mes mains. Je vous trancherais là, doucement, pour vous voir mourir. Mais je suis déterminée à avoir ce que je veux...

— Vous vous trahissez, madame. Vous alliez dire : *avant*.

— Ne jouez pas au plus malin !

— Détachez-moi et vous aurez ce que vous voulez.

— Pas question.

— Alors adieu à votre carrière.

— Et adieu à votre vie !

— Comprenons-nous bien, madame, je crois que vous n'avez prêté qu'une oreille distraite à ce que je vous ai dit. Croyez-vous que je vous laisserais me frapper si je ne pouvais avoir le dernier mot ? Mais regardez où vous êtes ! Au dernier étage d'une tour vide menant sur la dalle balayée par les hordes. Vous n'êtes pas chez vous ici : vous êtes chez moi. Loin de tout, loin d'être assurée du retour si vous me tuez. Savez-vous seulement combien vous jouez avec votre vie ?

Elle se retourna, invoqua son conseiller, présent non loin dans l'ombre.

— Oui, madame ?

— Fouillez l'étage de fond en comble.

— Je ne vous le conseille pas.

— Que faisons-nous, madame ?

— Allez-y !

On entendit des bruits dans les pièces voisines. Puis un silence. Puis un cri. Enfin une explosion.

— L'étage est miné, madame. Deux de nos hommes...

— Ca suffit ! Arrêtez ça ! Et vous ? Vous rendez-vous compte des gens qui meurent par centaines dans la ville ? Vous rendez-vous compte du danger qui nous menace ?

— Vous redevenez politique. Détachez-moi et je m'en rendrais compte.

— Détachez-le.

Le conseiller trancha les liens avec facilité puis regagna l'ombre. L'homme toujours assis se frotta les poignets et les chevilles. Puis il se leva et fuma.

— Je me rends compte de votre peur. Les vers à béton mangent tout : vos habitations, vos bureaux, vos banques. Ils mangent jusqu'à ce que le mur s'effrite, jusqu'à ce que l'édifice tombe. Ils grignotent votre ville, se reproduisent vite, sont rapides et quasiment indestructibles : une merveille de la nature. Soyez heureuse : ils ne mangent pas d'hommes. Mais ils vont tout manger. Vos villes vont disparaître, d'abord en s'effondrant puis en se consumant doucement. La nature réagit, madame, à la folie de l'homme. Car creuser est votre folie, bâtir et imbriquer votre démence. Les propres matériaux de votre grandeur vous seront fatals.

— Sauf si vous m'aidez à tuer toutes ces saloperies !

— Vous aider ? En avons-nous le droit ? Pouvons-nous une fois encore repousser l'échéance de notre autodestruction, de notre concentration trop souvent à la limite de l'explosion ? Vous voulez repousser cette invasion parce que seul le présent vous intéresse. Mais pour combien de temps encore les gens de votre espèce raisonneront-ils de la sorte ? Le profit immédiat, la solution immédiate, la guérison immédiate. N'êtes-vous point né un être temporel bâtissant pour le futur ? A force de toujours parer au plus pressé, vous en avez oublié l'essentiel.

— Je me fous de votre morale pourrie ! Pouvez-vous m'aider oui ou non ?

— Oui et c'est pourquoi je vous avais fait venir. Mais sachez bien que vous ne le méritez pas. Vous déposerez l'argent sur la terrasse de ce bâtiment demain à midi. Au moment où je toucherais les billets de mes mains, vous recevrez la formule permettant de mettre fin à vos préoccupations de bâtisseurs.

— Des garanties ! Je veux des garanties.

Il se retourna et sonda ses yeux d'un regard glacial.

— Soyez heureuse que je vous aide après ce que vous m'avez fait. Je vais rétablir le sol sous vous pieds, le plafond sur vos têtes, les murs qui vous séparent de vos ennemis. Mais il faudra envisager l'après, madame, car la nature ne renonce jamais.

Il attrapa une veste pendue dans un coin d'ombre et l'enfila.

— Maintenant, je vais vous laisser. Charmé d'avoir fait votre connaissance.

Alors qu'il quittait la pièce le conseiller chuchota :

— Faut-il le...

— Non, pas pour l'instant.

II.

Tout se passa comme prévu le lendemain : la rançon, la formule et les autres détails techniques.

Depuis le ciel, l'homme regardait la ville vautrée sur des kilomètres comme un lichen monstrueux ayant commencé de ronger l'écorce terrestre. Plus que quelques jours avant que, dopés par la molécule, les vers à béton inaugurent une nouvelle page de l'histoire de l'humanité.

Paris, le onze avril 1997.

Histoire CL

Il fait noir. Je pense. J'aime la nuit pour cette sensation de paix qui s'en dégage, une vague mer d'encre dans laquelle le temps repose, les minutes s'égrenant doucement pour ne pas éveiller les dormeurs. Parfois, dans cette nuit qui n'est, en ville, jamais noire, on entend des événements lointains, témoignage que d'autres vivent encore, un peu plus loin. Mais ici, il n'y a rien. Ce chalet appartient à ma grand-mère, une dame maintenant fort âgée, recluse par ses enfants dans une maison de retraite. Elle y coule ses derniers jours tout en pensant avec sanglots à sa jeunesse perdue passée dans la montagne. Dans ce chalet.

Le silence est de plomb. Pas même un trait de nuit claire n'indique la présence de fenêtres près de moi. Je suis fatiguée mais je ne parviens pas à dormir. C'est drôle, que j'ouvre ou non les yeux, je vois la même chose : des milliers de points lumineux, parfois de la couleur, des formes imaginaires qui sortent de mon esprit et fondent soudain.

Mon compagnon bouge. Il est vrai qu'il fait chaud. Un individu étrange, toujours entre deux eaux, continuellement indécis. Son sommeil est à son image : une suite d'incertitudes ; un coup sur un côté, un coup sur l'autre, sans jamais parvenir à se stabiliser, à être satisfait de l'endroit où il se trouve. Une sorte de girouette inconsciente balayée par des vents contraires prévenant tout avis, tout passé. Tout futur avec moi. Mais il fait bien l'amour, en hésitant, jamais totalement sûr de me donner du plaisir, jamais satisfait de lui-même, jamais certain que je ne simule pas.

Parfois, je simule. Pour voir l'homme, saisir dans son comportement tout ce qui peut le trahir, entrevoir ce qu'il est à la façon dont il me baise. Celui-ci est un peu niais, même s'il sait ne pas être chiant.

Dans cette chambre, j'ai l'impression que je pourrais revoir toutes les chambres que j'ai habitées. Un petit effort. Voilà. Les persiennes de mon enfance avec le rideau orange devant, ce rideau qui, le jour levé, prodigue une si fantastique lumière dans la pièce. A ma gauche, je sens le volume de l'armoire ; à mes pieds le bureau et la commode. J'étais petite, pourtant je me souviens étonnamment bien de cette chambre. Quelle inhabituelle sensation. Depuis cette chambre, j'observe la nuit de la ville briller au travers des persiennes. Cependant, lorsque je fixe les traits parallèles devant mes yeux ouverts, je réalise qu'ils ne sont qu'illusion.

Par un mouvement involontaire, voilà que j'ai sauté des années. Je suis dans une autre chambre, de passage celle-là tant je l'ai occupée peu de temps. Ma sœur dort sur un lit à ma gauche et de larges fenêtres s'ouvrent sur ma droite. Les volets ferment si mal que la lumière de la rue commerçante filtre sur les murs et le plafond. Par un jeu de reflets inexplicables, les phares des voitures passant dans la rue dessinent une trajectoire compliquée au dessus de ma tête. Leur bruit se déforme à mesure qu'elle passe de la phase d'approche à la phase d'éloignement. Cette chambre est bruyante. De plus, ma sœur est trop proche de moi. J'ai treize ans et rêve d'intimité.

La chambre suivante se fond dans l'obscurité sur les restes flous de la précédente. Tout a changé : celle-ci est vaste ; sous le toit, une fenêtre oblique s'ouvre sur le ciel et ses défilés de nuages. A mes pieds, le radiateur craque. La chambre est si grande que, parfois, l'espace vide me fait peur, surtout la nuit. Il pleut sur la fenêtre oblique. Ma nuit se peuple d'une symphonie de claquements enchaînés, irréguliers car contraints par les bourrasques de la tempête, douce berceuse d'une nature dont la présence extérieure est néanmoins rassurante. C'est ma plus belle chambre. Jusqu'à onze heures, les lampadaires de la cour restent allumés. Après, c'est la nuit noire. Je suis à l'étage au dessus de celui de mes parents, plus proche du ciel, plus loin des autres. Je respire et vis. Cette chambre est mon antre.

La période qui s'enchaîne est trouble : une zone de changements qui brouillent le défilement du temps. Lorsque le regard est pris de panique, les souvenirs sont flous. Puis, une nouvelle étape, un nouveau lieu se fixe autour de moi. A mes pieds est une vaste fenêtre dont les volets ne se ferment jamais vraiment sur la nuit. Dehors, près de mon beffroi, un mur gris longe la fenêtre. Cette chambre est écrite en longueur. Lorsqu'il fait noir, les lumières des appareils électriques dessinent vaguement les meubles en confondant les surfaces contiguës. Dans cette chambre, je reçois mes premiers hommes, des

hommes à peine formés, le pubis broussailleux comme un champ d'herbes folles encore vierge. A cet âge, comme beaucoup, je suis innocente, intéressée par l'amour romantique, intriguée par la passion physique. Les hommes de mon âge me déçoivent : ils sont trop souvent immatures, gauches même s'ils ne sont exempts de gentillesse.

C'est à cette époque que je rencontre Eg. Eg est un homme mûr de trente-cinq ans, intelligent, cultivé, cynique, bien fait, le teint mat et les yeux tristes. J'ai quinze ans de moins que lui quand je le rencontre. Je sens encore sa main sur mon ventre les nuits que nous passions ensemble. Il avait les mains d'une douceur incroyable, peut-être aussi parce que ses gestes étaient mesurés. Il appréhendait tant la vieillesse qu'il me parlait toujours de ses quarante ans comme du moment où il me laisserait voler de mes propres ailes. J'ai passé cinq merveilleuses années avec lui. Je dois avouer qu'il m'a tout appris. Il oriente mon esprit malléable, forme mon corps aux plaisirs de l'amour, ouvre à mon cœur des perspectives insoupçonnées. Mais il ne me dit pas tout, parce qu'il sait qu'il est plus vieux, que son expérience consciente me dépasse et que s'il l'expose, il me verra dans un état hybride de tristesse et d'inconsistance. Il passe rapidement sur certains sujets. Malgré nos quinze ans d'écart, je l'aime comme une folle. Mais il part. Tout est fini.

La vie est étrange. Maintenant que j'ai le même âge que lui lorsque je l'ai rencontré, j'investigue les zones d'ombre de nos relations, un chemin ramifié dans lequel, au fur et à mesure que je fouille mes souvenirs, je ne découvre qu'un jeu de miroirs abominables qui bifurquent.

Les autres chambres sont si proches que je m'imagine mal tenter de les recomposer autour de moi. La chambre de cité est plate, impersonnelle et trop bruyante ; je ne m'y sens pas bien ; je veux l'oublier. Les autres chambres intermédiaires me font l'effet d'un hôtel de passes dans lequel, pour assouvir le besoin naturel d'être baisée, j'ai rencontré des hommes aux visages de spectres avec qui, très vite, tout était fini.

Il m'est difficile de me remettre de mes cinq ans passés avec Eg. Je ne sais pas si l'âge fut la véritable raison de son départ. Oh, combien de fois par jour me suis-je posé cette question !

Tiens, mon voisin s'est collé contre moi. Je lui caresse les cheveux. Il est proche du réveil. Mon véritable problème est que je ne peux vivre seule. Alors je cherche encore et encore, tout en sachant que jamais je ne rencontrerai de second Eg.

Mes chambres sont exemptes de femmes. Seuls les hommes les ont marquées. Seuls les hommes ont fait battre mon cœur dans ces murs qui défilent autour de moi. Peut-être aimai-je l'amour plus que l'homme lui-même ? Bientôt, il me faudra reprendre mes recherches, connaître un nouvel homme, ses habitudes, ses défauts, ses mesquineries. Souvent, ils ne s'en rendent pas compte. Pour moi qui ai toujours vécu en couple, il est vrai que je suis si souvent restée proche des préoccupations de mon partenaire que je ne crois pas avoir de mœurs particulières. Je reste en contact permanent avec la vie à deux.

Le chalet va bientôt s'animer des bruits des duos qui le hantent, mangent, rient, parlent, sans qu'une réelle substance ne passe entre eux. De retour chez eux, de retour chez moi, rien n'aura changé. Ils reprendront leurs habitudes, englués dans leurs certitudes, leurs contraintes et leur monde. Pour ma part, une partie de mon esprit et de mon corps, stimulés par le passé, restent en éveil, prêts à bondir vers un inconnu qu'il est presque trop tard pour aborder. Un jour, on me parlera de faire un enfant. Si je dis oui, ce ne sera que par dépit, par le fait que la vie m'aura vaincue.

Mon compagnon m'enlace alors que le jour commence de poindre. Nous allons faire

l'amour, avec retenue, comme d'habitude. Un jour viendra peut-être où les choses changeront, où je n'attendrais plus de revivre mon passé.

— Si tu m'épousais ?

— Tais-toi. Embrasse-moi !

Paris, le seize avril 1997

Table des matières

NOTICE 3
Histoire I 7
Histoire II 8
Histoire III 9
Histoire IV 10
Histoire V 11
Histoire VI 12
Histoire VII 14
Histoire VIII 16
Histoire IX 18
Histoire X 20
Histoire XI 21
Histoire XII 23
Histoire XIII 24
Histoire XIV 25
Histoire XV 26
Histoire XVI 27
Histoire XVII 28
Histoire XVIII 30
Histoire XIX 31
Histoire XX 33
Histoire XXI 35
Histoire XXII 36
Histoire XXIII 38
Histoire XXIV 41
Histoire XXV 43
Histoire XXVI 45
Histoire XXVII 48
Histoire XXVIII 51
Histoire XXIX 53
Histoire XXX 54
Histoire XXXI 56
Histoire XXXII 58
Histoire XXXIII 59
Histoire XXXIV 60
Histoire XXXV 61
Histoire XXXVI 63
Histoire XXXVII 65
Histoire XXXVIII 68
Histoire XXXIX 70
Histoire XL 72
Histoire XLI 73
Histoire XLII 75
Histoire XLIII 78
Histoire XLIV 80
Histoire XLV 85
Histoire XLVI 87
Histoire XLVII 89
Histoire XLVIII 94
Histoire XLIX 95
Histoire L 97
Histoire LI 103
Histoire LII 106
Histoire LIII 107
Histoire LIV 109
Histoire LV 112
Histoire LVI 114

Histoire LVII....116
Histoire LVIII....117
Histoire LIX....118
Histoire LX....120
Histoire LXI....121
Histoire LXII....123
Histoire LXIII....125
Histoire LXIV....127
Histoire LXV....128
Histoire LXVI....130
Histoire LXVII....134
Histoire LXVIII....138
Histoire LXIX....140
Histoire LXX....142
Histoire LXXI....144
Histoire LXXII....145
Histoire LXXIII....147
Histoire LXXIV....148
Histoire LXXV....150
Histoire LXXVI....152
Histoire LXXVII....158
Histoire LXXVIII....161
Histoire LXXIX....162
Histoire LXXX....164
Histoire LXXXI....166
Histoire LXXXII....168
Histoire LXXXIII....171
Histoire LXXXIV....174
Histoire LXXXV....178
Histoire LXXXVI....180
Histoire LXXXVII....186
Histoire LXXXVIII....193
Histoire LXXXIX....195
Histoire XC....197
Histoire XCI....201
Histoire XCII....204
Histoire XCIII....208
Histoire XCIV....213
Histoire XCV....217
Histoire XCVI....222
Histoire XCVII....225
Histoire XCVIII....229
Histoire XCIX....232
Histoire C....234
Histoire CI....236
Histoire CII....241
Histoire CIII....244
Histoire CIV....251
Histoire CV....254
Histoire CVI....257
Histoire CVII....259
Histoire CVIII....261
Histoire CIX....264
Histoire CX....267
Histoire CXI....269
Histoire CXII....271
Histoire CXIII....277
Histoire CXIV....279
Histoire CXV....284
Histoire CXVI....290
Histoire CXVII....292
Histoire CXVIII....295
Histoire CXIX....303

Histoire CXX....306
Histoire CXXI....307
Histoire CXXII....310
Histoire CXXIII....312
Histoire CXXIV....313
Histoire CXXV....315
Histoire CXXVI....321
Histoire CXXVII....323
Histoire CXXVIII....326
Histoire CXXIX....327
Histoire CXXX....329
Histoire CXXXI....337
Histoire CXXXII....340
Histoire CXXXIII....343
Histoire CXXXIV....347
Histoire CXXXV....350
Histoire CXXXVI....351
Histoire CXXXVI bis....355
Histoire CXXXVII....357
Histoire CXXXVIII....360
Histoire CXXXIX....362
Histoire CXL....370
Histoire CXLI....373
Histoire CXLII....381
Histoire CXLIII....384
Histoire CXLIV....386
Histoire CXLV....389
Histoire CXLVI....393
Histoire CXLVII....401
Histoire CXLVIII....403
Histoire CXLIX....413
Histoire CL....417
Table des matières....420

Remerciements
Ma femme sans qui ce manuscrit n'aurait pas été constitué.
Les artistes, philosophes, grands hommes et passionnés qui ont fait, font et feront de ce monde un enfer vivable.

- - - - -

Achevé d'imprimer à Paris le 10/09/97.
- version définitive déposée -
Deuxième édition.
Exemplaire n°4 sur 10.

- - - - -

Ce texte est soumis au Copyleft.
http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html

- - - - -

http://www.1001nuits.org